



PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME CINQUIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

UNE MATINÉE AUX INVALIDES.

„On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais
„pour la vieillesse de ses armées a reçu la puis-
„sance du glaive, ainsi que le sceptre des arts.“
CHATEAUBRIAND.

Il y a de cela un mois environ, le 20 février, jour anniversaire de ma naissance, je sortis de très-grand matin, quoique je fusse rentré fort tard d'un de ces bals étincelants, d'une de ces opulentes féeries, que le carnaval de 1832 a jetés en foule à travers les révolutions et les pestes, comme pour oublier d'avoir peur. A la vérité, sur trois heures, au plus, que j'étais resté au lit, je n'avais pas fermé l'œil trois minutes; j'avais passé ce qu'on appelle une *nuit blanche;* je puis vous affirmer qu'il n'y a rien de si noir. C'est ce qui m'arrive régulièrement chaque nuit d'un 19 à un 20 février. Ces nuits-là, je rêve tout éveillé; je rêve de cette vie où je fus lancé, presque mourant, de ceux qui me l'ont donnée et à qui Dieu *l'a* retirée sitôt! . . . Je rêve d'enfance riche et fêtée, de jeunesse labo-

rieuse, de famille et de fortune dispersées; puis aussi, de rires éclatants, de longs cortèges d'amis, de sérénades espagnoles, de poésie passionnée et de passions poétiques; et encore, de la paix du foyer, de ses joies intimes, des chagrins que l'on fait aux êtres qui ne nous font que du bonheur; puis, d'amour trahi; et enfin, de travaux jamais achevés, de renommée à-peine commencée, et cependant du temps qui fuit, de la vieillesse qui s'approche, de la mort qui la devance peut-être, et du monde invisible et de l'éternité là-haut . . . ou là-bas! . . . Toutes choses à vous faire hurler dans vos rideaux, comme une bête fauve, ou plutôt à vous faire reployer vos draps sur votre face, comme un suaire, pour n'en plus bouger, si votre bon ange ne vient pas vous arracher de ce tombeau, et ne vous pousse pas dehors, avec ses ailes, à l'air froid du matin, afin qu'il soit prouvé que vous n'êtes point encore un fantôme. — Et c'est pourquoi, le 20 février (jour de ma fête, comme on sait), les laitières du quartier m'ont vu tout levé avant le soleil, tout habillé sur le seuil de ma porte, et adorant et remerciant des yeux et des mains quelqu'un qui venait de s'envoler! . . .

Et moi, pauvre mortel, je me mis à marcher comme à l'ordre d'un maître, en suivant un bout de la rue de la Ville-l'Évêque, de la rue d'Anjou, de la rue de Suresne, et presque toute la rue de la Madeleine; c'est du reste un chemin que mes pieds font quatre ou cinq fois chaque jour, par un mouvement machinal dont ma volonté ne se mêle pas le moins du monde. Et, tout cheminant ainsi, je me dégageai des infernales visions de ma nuit, les tortures de mon ame se relâchèrent de leur cruauté, et j'arrivai, pas à pas, à cet état de mélancolie qui est comme la convalescence du désespoir. C'est encore de la douleur, ce n'est plus de la rage; aux grincements de dents et aux cris ont succédé les pleurs qui ne peuvent couler et les soupirs suffocants. C'est une amélioration notable. Or, il me vint au cœur de pleurer et de soupirer sur le destin du poète, et mon chagrin prit insensiblement la forme d'un fauteuil académique qui se cabre et qui lance des ruades de ses quatre pieds pour écarter tout ce qui est poète. Et je me disais: Faites donc des révolutions au profit des *capacités*; jetez à bas

les vieilles aristocraties pour exalter celle de l'intelligence; et en effet toutes les intelligences et toutes les capacités, littéraires et autres, y trouveront leur compte, excepté le poète. Voyez plutôt. Et non contents de le rejeter des honneurs politiques, de la grande distribution des emplois, ils lui arrachent encore, au poète, à l'homme d'art et de candeur, ses modestes *sinécures*, son banc dans le sanctuaire, son bon vieux fauteuil; ils mesurent à l'aigle sa place au soleil. — Ah! que Schiller a fait un magnifique apologue: Jupiter partage le monde et ses trésors entre tous les mortels qui se précipitent ardemment à la vaste curée; le poète, chaste et confiant, arrive le dernier, quand la terre est toute donnée, et le roi des cieux n'a plus à lui offrir qu'une place, à son côté, dans l'Olympe! — Le poète est de nature divine; son royaume n'est pas de ce monde . . . et ce monde est bien mauvais pour lui, me répétais-je à moi-même en continuant ma route et ma pensée: Homère vagabond, Ovide exilé, Dante proscrit, le Tasse enchaîné, Camoëns mendiant, Milton broyé dans les rouages de la machine politique, et tant d'autres! . . . Il est vrai que de nos jours le poète n'est point poursuivi, chassé, traqué, comme un animal pernicieux; mais on le dédaigne et on l'oublie: abominable supplice que Dante lui-même n'a pas osé introduire dans les cercles de son *Enfer*.

D'idées en idées de ce genre, j'étais parvenu tout naturellement à la rivière, quand je fus tiré de mon somnambulisme par la rencontre d'un homme qui m'examinait attentivement et qui finit par me dire: „Je crois bien que c'est vous, M. Émile; bonjour, M. Émile.“ — „Eh! bonjour, mon pauvre Maurice,“ repris-je moi-même après une longue hésitation, et j'avançai pour lui prendre les deux mains. Il ne m'en donna qu'une; et j'aperçus, sous un grand collet qui lui servait de manteau, un habit d'invalide avec une manche vide et ballottante. Une sueur froide couvrit mon front. C'était mon remplaçant aux armées, Maurice, dont je n'avais pas entendu parler depuis douze ans, et qui, parce que j'avais eu quelque argent alors, a un bras de moins aujourd'hui. La balle qui lui était entrée sous l'épaule, le sang qui en était sorti avec douleur, la froide

morsure de l'acier qui avait coupé ses chairs et ses os pour sauver le reste de son corps;... je pensai, j'inventai, j'éprouvai tout cela, comme il dut l'éprouver lui-même. Je ne voyais plus Maurice, nous ne faisions plus qu'un; lui, c'était moi; ce bras coupé, c'était le mien, on venait de m'en faire l'amputation, je n'avais plus de bras gauche et j'en souffrais horriblement; et je ne sais quel remords venait encore empoisonner mon mal, et quels ongles de fer se promenaient sur ma plaie toute vive.... le cœur me manqua; je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une petite salle basse, donnant sur de petits jardins, gardés par de gros canons. J'étais chez le concierge de l'Hôtel des Invalides, et ce bon Maurice me présentait un verre d'eau-de-vie que je le priai de boire pour me remettre. — „Ma foi, monsieur, me dit-il, je n'aurais jamais pu vous porter ici sans un bon enfant de batelier, un ancien, qui a ses deux bras, lui, qui a été marin sur la mer, voyez-vous, et qui est plus fort et plus serviable à lui tout seul que toute une caserne de conscrits. Je l'ai connu sur le vaisseau-amiral où étaient aussi le général Bourmont et le vice-amiral Duperré, deux fameux vainqueurs, c'est égal . . . et il m'a débarqué à la guerre d'Alger, que son vieux dey est venu à Paris voir l'Opéra, vieux farceur, va. C'est là-bas que j'ai laissé mon bras, dans du sable tout chaud; mais, pour en revenir au marin, il a eu son congé, bien content, et je l'ai retrouvé l'autre jour sur le bord de la Seine où il s'amuse à sauver des noyés et à promener dans son batelet des jeunes filles et leurs amoureux. Tous les matins nous nous racontons nos campagnes et toutes sortes d'histoires; et aujourd'hui . . . mais, pardon, excuse, je voudrais seulement que vous regardiez, de pied ferme, ce bras qui me manque. Car, j'ai bien vu que c'était la sensibilité qui vous suffoquait. Mais, tenez, je ris; ne soyez pas triste. Il y a de plus grands malheurs que ça, allez. Je suis jeune, et puis, c'est pas votre faute; vous m'avez bien payé; et mes pauvres père et mère ont été fièrement heureux, Dieu merci, quand ils ont vu que je m'étais vendu si cher et que je leur ai dit: tenez c'est pour vous *le magot.* — Ah! c'est qu'ils m'aimaient tant! . . . Vous voilà mieux, bon!

mais il ne faut pas nous quitter ainsi. Voulez-vous voir l'Hôtel? j'ai une carte pour tout voir; on a fait bien des changements partout; il y a peut-être long-temps que vous n'êtes venu par ici?"

Or, comme je n'ai pas quitté Paris depuis quinze ans, je n'avais jamais visité les Invalides, ni bien d'autres choses fort curieuses. Seulement il ne s'est guère passé de jours qu'en voyant le dôme des Invalides, je n'aie crié très-fort: Louis XIV était un grand roi! Je me gardai bien d'avouer mon ignorance des lieux à Maurice qui ne l'aurait pas comprise, et j'acceptai la carte qu'il me remit en répétant qu'avec cela j'entrerais partout. Il s'excusa de ne pas m'accompagner, mais c'était l'heure du déjeûner, et d'ailleurs je trouverais des conducteurs pour tout m'expliquer, et il saurait bien me retrouver avant ma sortie.

Je remerciai encore Maurice et les hôtes qui m'avaient recueilli, et je m'éloignai avec le désir de bien mettre à profit l'occasion que le hasard m'avait offerte, et surtout avec l'intention formelle de ne profiter de l'érudition d'aucun *cicerone*. Ce sont gens que je redoute presque autant que les commentateurs d'un grand écrivain et les éditeurs d'œuvres choisies. J'aime à regarder et non qu'on me montre et qu'on me démontre.

Mon projet n'est point de donner ici une description minutieuse des Invalides et de me faire le *guide des voyageurs*, et le *cicerone des lecteurs*, après m'être expliqué si franchement sur le compte de ces messieurs. Ce n'est pas une topographie, ni une statistique, ni un inventaire, que je veux offrir, mais la naïve histoire de mes sensations d'artiste, de mes émotions de philosophe, pendant mon voyage dans cet immense édifice.

J'ai descendu dans les cuisines, j'ai monté dans les dortoirs et dans la lingerie, et je suis persuadé que le linge est entretenu à merveille, que les lits sont faits tous les jours, et que les casseroles sont nettes et brillantes comme les cymbales qui servent de miroir à une Bayadère. Il y a probablement des inspecteurs payés pour voir tout cela. Je m'en rapporte à eux.

Je n'ai pas même goûté à la soupe, parce que je n'avais pas faim et que je ne suis pas roi; et je n'ai jamais voulu m'aventurer du côté de cette grande marmite, de fabuleuse renommée, où l'on fait bouillir, dit-on, des troupeaux entiers, et qui, lorsqu'elle est renversée, ressemble à la sœur jumelle du dôme. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces récits de bonnes femmes, auxquels j'ai toute confiance, et j'ai craint de me désenchanter de ma dernière illusion et de voir s'évanouir jusqu'au *merveilleux* de la marmite des Invalides. Arrivé aux réfectoires, mon regard a parcouru l'immensité de ces tables, où apparaissaient çà et là quelques mets: *rari nantes in gurgite vasto;* et l'étroite longueur de ces bancs, où tant d'habits bleus sont assis gravement devant leurs timbales . . . . Je me suis rappelé tout-à-coup les dîners du lycée, et je cours encore. C'est pourtant un touchant spectacle que ces anciens convives de la *gamelle*, admis par droit de blessure ou de glorieuse vieillesse, à l'abondance et à la propreté d'une table bourgeoise. En vérité, en vérité, Louis XIV était un grand roi!

Armé de ma carte, comme Robert-le-Diable de son rameau, j'enfonçais toutes les portes. J'ai parcouru tour-à-tour les logements des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur. Tout y est simple, convenable et noble. Le grand siècle s'y retrouve jusque dans les plus petits détails. Je demandai à voir la bibliothèque de l'Hôtel. En y entrant, mon ame fit silence. Une bibliothèque est pour moi un lieu sacré comme le champ des sépultures. N'est-ce pas là en effet que sont déposées les pensées immortelles des hommes, dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable. La bibliothèque des Invalides est presque toute composée de livres de guerre, de sciences, de voyages et de piété. Ce sont les beaux souvenirs du soldat et sa sainte espérance. Je n'y trouvai à cette heure que deux personnes dans l'embrasure d'une croisée; et en approchant je fus attendri jusqu'aux larmes. C'était un vieux capitaine aveugle et un jeune sergent qui n'avait point de bras. Le capitaine tenait un livre ouvert sur ses genoux, et le sergent, assis à son côté, lui faisait tout haut la lecture, en l'avertissant quand il fallait tourner la page. Cette occupation les absorbait si

agréablement que le vieillard ne m'entendit pas et que le jeune homme ne me vit point passer, quoique je me fusse assez approché d'eux pour apercevoir qu'ils lisaient l'*Histoire du grand Condé.* Il faut déchirer une page de cette histoire; mais qui oserait y rien ajouter? — Ces deux hommes qui oubliaient leurs infirmités en les unissant, et qui se complétaient, pour ainsi dire, l'un par l'autre, me semblèrent la manifestation vivante de cette belle parole du maître: *Supportez-vous et entr'aidez-vous les uns les autres.*

Le cœur plein de pensers graves et pieux, je me dirigeai vers l'infirmerie où tant de braves mutilés achèvent de mourir. Rien n'égale la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sérénité des malades. Rien de contracté ni de convulsif dans les traits des agonisants eux-mêmes. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, ils quittent tous ce monde, comme sûrs de celui où ils vont entrer? J'assistai aux derniers moments d'un vieux officier presque centenaire, qui avait fait toutes les campagnes sans la moindre blessure. L'âge seul l'avait amené lentement à l'Hôtel des Invalides. Le voilà maintenant blessé, vaincu, terrassé par l'ange de la mort, celui qu'on nommait l'*Invulnérable!* Sa famille est en pleurs et à genoux autour de son lit. Le médecin s'est éloigné; il a dit au prêtre: Cet homme est à vous; et le prêtre est là qui prie et qui console; autre vieillard qui demain aura lui-même besoin de consolations et de prières. Lorsqu'on souleva le corps décrépit du moribond, et que le confesseur, courbé sous le poids des ans, se baissa encore, soutenu par deux enfants, pour donner le saint-viatique à la bouche muette qui l'implorait par un dernier mouvement, je crus assister en réalité à cette sublime *communion de saint Jérôme,* chef-d'œuvre du Dominiquin, où l'idéal et la nature, la béatitude et l'agonie, l'ame et le cadavre se fondent et se combinent dans une indicible harmonie. Je me prosternai avec les autres, et quand je relevai les yeux, ceux de l'agonisant brillèrent un instant d'une flamme si sereine, et son front et ses joues se colorèrent d'une teinte si pure, et un sourire si doux glissa sur ses lèvres, qu'il me sembla recevoir encore le dernier adieu de mon père!

J'appris que ce vieux officier était malade et alité depuis quinze mois; et que, durant ces quinze mois, il s'était vu mourir, organe par organe, lambeau par lambeau, sans pouvoir trouver une position tenable, et avec des souffrances intolérables, à ce que disaient les médecins... Et c'est là ce qu'on appelle *mourir de sa belle mort!* — Quelle est donc l'horrible mort? — Mourir de sa belle mort! quelle atroce ironie! . . . Lorsqu'une tuile ou une apoplexie peuvent vous jeter à bas sans douleur et sans angoisses! voilà ce qu'on dit et ce qu'on a raison de dire lorsqu'on regarde les choses du point de vue humain. Tout change d'aspect si l'on se place à la perspective divine. Alors on découvre avec les yeux de l'ame les choses mystérieuses que la matière nous cachait. On reconnaît que toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir, et que la longueur et la violence du combat font la gloire du triomphe; que c'est une insigne bonté du Créateur d'avertir sa créature par quelque grande maladie, afin de lui inspirer le besoin et de lui laisser le loisir de se repentir de ses fautes, de pardonner à ses ennemis, de consoler et de bénir les êtres qui lui sont chers! . . . Oui, mourir de sa belle mort! les proverbes ne se trompent jamais. La vilaine mort, c'est la mort sans souffrance, mais sans préparation. Le peuple ne s'y méprend pas; une mort subite l'effraie comme un assassinat. Et pour peu que l'on croie à quelque chose, pour peu que l'on doute même, comment ose-t-on compromettre l'autre côté du tombeau pour celui-ci? Nous vivons si peu de jours, et nous serons morts si long-temps! . . . Cette salutaire réflexion (que j'aurai oubliée le soir même!) me poursuivait de salle en salle dans l'infirmerie, et il ne m'est pas arrivé une seule fois de souhaiter qu'une de ces têtes souffrantes ou moribondes eût été cassée par un boulet de canon, quelque naturel et charitable que fût ce vœu.

Un gardien vint me dire que si je voulais voir les modèles en relief des places fortes de France, je n'avais pas un moment à perdre. Je le suivis. Je m'engageai dans un escalier très-large et surtout très-élevé qui faisait chanter à mon guide, à chaque palier :

Madame à sa tour monte
Plus haut qu'elle peut monter.

Et moi, en changeant quelque chose au refrain de sa chanson, je psalmodiais tristement :

Un mort ne revient pas !

Toutefois, ce duo dialogué allait se ralentissant et s'affaiblissant de degrés en degrés. Je me souvins que j'étais là pour voir, et je me mis à observer du haut en bas cet escalier, aux marches misérablement carrelées, aux rampes de bois grossièrement taillées, tournant, ou plutôt se cassant en angle droit à chaque étage, et s'appuyant, dans toute sa hauteur, sur une grosse poutre, comme un invalide sur sa béquille. J'en tirai la conséquence que les escaliers si hardis, si élégants, si sveltes aujourd'hui, étaient la partie honteuse de l'architecture de Louis XIV. Et cependant les modèles anciens ou gothiques ne manquaient pas. Était-ce défaut d'études, défaut de goût ou d'imagination de la part des architectes du dix-septième siècle ? En tout cas, c'était un grand défaut qui me trouva sans indulgence à la deux cent vingt-unième marche. Enfin, on m'ouvrit les places fortes. Je les aurais prises d'assaut que je n'eusse pas été plus harassé. Ces *reliefs* m'ont intéressé beaucoup plus que je n'y comptais ; et malgré tout ce que nous avons vu depuis en ce genre, ils méritent encore d'être observés curieusement à cause de l'exactitude de leurs proportions, de la précision des moindres détails, et de l'idée générale qu'ils donnent de l'architecture militaire et des changements successifs qu'elle a subis. On voit, par exemple, les tours rondes et hautes disparaître graduellement pour faire place aux forts octogones et aplatis. L'invention de la poudre à canon a nécessité ces transformations. Il a fallu donner le moins de prise possible au vol du boulet et éviter les écroulements meurtriers. Peut-être, en adoptant l'aplatissement des bastions, aurait-on dû maintenir la forme circulaire ou au moins parabolique. Le boulet qui écorche si profondément les angles saillants des fortifications, et qui entre, de prime-saut, dans les murailles planes, aurait hésité, glissé ou rebondi plus d'une fois sur la courbe des redoutes ; et l'obliquité de ses coups en eût atténué la force

de projection. J'abandonne cette idée neuve (si c'est une idée et si elle est neuve) aux méditations de nos ingénieurs.

Mais, tout en parcourant ces grandes lignes de places fortes, dont l'immortel Vauban a couronné le front septentrional de la France, comme d'un triple bandeau d'airain, je ne pus me défendre de cette pensée: que de génie et d'argent perdus! Deux fois les armées étrangères n'ont-elles point passé dédaigneusement au milieu de toutes nos forteresses, et ne sont-elles pas venues saisir la France au cœur, sans s'informer des lointaines colères de Maubeuge ou de Phalsbourg?

C'est que, de nos jours, l'art de la guerre, comme les autres arts, a perdu ses méthodes et ses limites; tout est invasion. Une armée en campagne n'a pas plus de frein ni de patience que la jeunesse studieuse de nos écoles: l'une et l'autre vont où le vent du siècle les pousse, en laissant, par derrière, gronder les citadelles et les grand'-mères. D'où il résulte que je sortis de toutes ces places fortes en protestant contre le *chiffre* qu'elles dévorent au budget.

Je n'étais pas encore au bas de l'escalier que j'entendis un chant grave et lointain qui venait de l'extrémité *sud* de l'édifice. C'étaient les vêpres qui allaient finir. Je me rendis à l'église. Quinze cents vieux soldats, dont la jeunesse avait été un triomphe, en remplissaient la nef:

Vaste et magnifique oratoire,
Où ces guerriers, simples de cœur,
Venaient prosterner leur victoire
Devant l'autel du seul vainqueur.

Je m'appuyai sur quelque chose de froid . . . . c'était le tombeau de Turenne! . . . Dors, illustre capitaine, grand homme, véritable héros! dors en paix dans la maison du Dieu des armées, bercé par les saints cantiques, au milieu des nuages de l'encens qu'on prend sur l'autel même pour le brûler sur ta tombe! . . . Et vous, braves soldats d'un autre âge, compagnons qu'il n'a pas connus, qu'il n'a pu commander (seule gloire qui lui manque!), faites une garde fidèle autour de ses reliques militaires, de peur que la fantaisie ne prenne de les emporter dans quelque Panthéon, temple sans prêtre et sans

culte, deux fois rempli, deux fois vidé, où l'immortalité dure si peu, et dont les demi-dieux feront leur temps de gloire, expliqués et époussetés par un concierge.

L'église des Invalides est un carré long d'une grande simplicité. Peu d'ornements de sculpture, peu de tableaux décorent la nudité des muraillés. Une noble prévoyance s'en était fiée sans-doute au courage de nos soldats et à la fortune de nos armes pour y ajouter la plus imposante décoration et les plus fastueux ornements: les drapeaux pris sur les ennemis de la France. Certes, la pierre des voûtes et des piliers n'avait à craindre de rester nue que jusqu'à la première bataille. — Une fois, l'Europe coalisée a pu déchirer quelques parties de cette glorieuse tapisserie et éclaircir les rangs de ces trophées; mais les brèches de la gloire française se réparent vite: *uno avulso* . . . Allons, voilà le *classique* qui revient encore. Je m'arrête à temps; et je laisse à nos *édiles* le soin de composer et de coller, sur les fontaines de Paris, des inscriptions latines à l'usage et pour l'amusement des porteurs-d'eau.

Mais si l'église, c'est-à-dire l'enceinte comprise entre la porte d'entrée et le maître-autel, est modeste et sévère, comme ceux qui doivent y prier; avancez de quelques pas, pénétrez sous le dôme, et là, tout est riche, splendide et grandiose comme le règne et l'époque d'alors. Là, des colonnes de porphyre, des pavés en mosaïque, des balustrades d'or, des tableaux, des statues, des fresques, toutes les recherches du luxe, tout le luxe des arts. Cette large et haute coupole, toute chargée de peintures, et ces quatre chapelles latérales si pompeusement parées, les grands enfoncements des croisées, la brillante variété des couleurs et des dessins du marbre où les pieds osent à peine se poser . . . et pas une chaise, pas un banc pour en déranger l'harmonie! . . . Où est-on, si ce n'est dans un coin de Saint-Pierre de Rome? Ce contraste de tant de magnificence avec tant de simplicité dit quelque chose à l'âme comme aux yeux. C'est Louis XIV qui, étant venu visiter la demeure de ses guerriers mutilés, a voulu y laisser un sym ole éclatant de sa royauté; c'est le paradis avec toutes ses pompes et ses merveilles, au bout d'une voie humble et austère . . .

Les mêmes consonnances, les mêmes impressions se reproduisent à l'extérieur. Le dôme des Invalides, s'élevant si haut et si étincelant sur les toits sombres du reste de l'édifice, comme une tiare d'or sur des fronts prosternés, compose à lui seul tout l'idéal du monument. Otez le dôme, et les *Invalides* ne sont plus qu'une caserne, un cloître, un hospice. Le dôme en fait un palais, un temple, mieux que cela. Si, à-présent, il y a des personnes qui ne comprennent pas bien à quoi sert le dôme des Invalides, pour l'argent qu'il a coûté, qu'ils aillent le demander à ces vieux martyrs des batailles, dont il est comme la resplendissante auréole, ils répondront avec orgueil: Il sert à être beau!

On me proposa de monter tout en haut jusqu'à la lanterne; je refusai. J'ai eu peur de voir mes contemporains trop petits. Je ne les trouve déjà pas trop grands, de plain-pied.

L'office terminé, j'allai prendre le bras du bon Maurice qui me guettait, et nous nous assîmes sous les arcades de cette grande cour intérieure, qui ressemblent aux portiques d'un monastère italien. Là, tandis que les plus gaillards des invalides couraient, sifflaient, fumaient, avec ce qui leur reste de jambes, de bras, de visage et de souffle, nous nous racontâmes l'un à l'autre, lui, la guerre et ses fatigues, moi, la société et ses chagrins; tous deux, nos combats et nos blessures. Les existences les plus diverses d'aspect se ressemblent toutes au fond: le trait de ressemblance, c'est le malheur. Les évènements extérieurs ne sont que l'écorce de la destinée. Le mystère est dans le cœur. La pêche est suave et veloutée; le noyau de la pêche est rude et amer.

C'est une relation, un sentiment, une parenté indéfinissable que la nature du lien qui unit un homme à son remplaçant aux armées. Bien que l'intérêt et le calcul aient formé ce nœud, un remplaçant est votre frère, comme une nourrice est votre mère. Il vous a donné son sang, comme elle son lait. L'une vous a fait vivre, l'autre vous a empêché de mourir. Qu'importe pour quel prix? le lait et le sang ne seront jamais des marchandises. Cependant, malgré des rapports si intimes et si touchants, notre double récit achevé, Maurice était gêné avec

moi, et je m'amusais tout au plus avec Maurice. C'est que, pour la conversation du moins, les confraternités, les convenances, les affections même sont de tristes ressources, sans la conformité d'éducation et la correspondance des idées. Quant à moi, je ne trouve bientôt plus rien à dire à ceux qui n'entendraient pas tout; et j'aurais beaucoup d'esprit, que je serais toujours beaucoup plus bête que la bête avec qui je causerais.

Nous levâmes la séance d'un commun accord sans nous être concertés, et nous allâmes nous mêler aux différents groupes d'invalides qui s'étaient répandus de tous côtés. J'en vis quelques-uns qui bêchaient et plantaient un petit carré de terre, avec deux petits enfants grimpés sur leurs épaules. Tous les vieux soldats aiment les enfants et les jardins. D'autres qui écoutaient d'une oreille avide une espèce de monsieur qui leur lisait le journal de la semaine dernière; d'autres qui jouaient du flageolet ou qui chantaient de manière à faire désespérer de l'art musical en France; quelques autres qui recevaient, d'un air contrit, les criardes remontrances de leurs femmes, venues tout exprès pour les appeler fainéants, coureurs, libertins, que sais-je? et ces bordées d'injures tombaient grotesquement sur des jambes de bois, des yeux de verre et des mentons d'argent. Ces pauvres invalides, il fallait qu'ils fussent bien coupables, car ils étaient bien doux. Moi, si j'étais le maître, je supprimerais les scènes de jalousie et les querelles de ménage dans l'intérieur de l'établissement. — „S'il faut être harcelé par sa femme jusque dans ses derniers retranchements, j'aime autant rien; que diable! on est invalide ou on ne l'est pas.“ Voilà ce que répondait le plus récalcitrant de ces mauvais sujets, et il avait cent fois raison, quelque tort qu'il ait eu.

Maurice me désignait et me nommait, en passant, les plus célèbres de ses camarades: celui-ci était un enfant, un tambour, je crois, qui, dans les premières campagnes d'Italie, avait amené prisonniers au quartier-général six grenadiers hongrois, hauts de cinq pieds huit pouces, et gros à proportion. Celui-là, ancien sergent à la 32e demi-brigade, ayant la peste en Égypte, se sauva en fraude du lazaret, et suivit sur un âne, à travers le grand désert, l'armée qui se dirigeait sur Saint-Jean-

d'Acre; sa seule crainte était qu'on le reconnût comme pestiféré avant qu'il pût se faire tuer. Son bonheur voulut qu'il montât le premier à l'escalade, qu'il sautât en l'air avec le bastion miné, qu'il fût guéri de la peste par cette secousse plus qu'extraordinaire, et qu'il reçût en retombant un fusil d'honneur des mains du général en chef. — Ce grand brun, dans je ne sais plus quelle affaire en Allemagne, voyant un boulet arriver droit sur l'empereur, le jeta rudement à bas de son cheval, et perdit lui-même les deux cuisses. L'empereur lui pardonna. — Ce vieux major, là-bas, qui a 90 ans, et trois cheveux qui lui font encore une queue sur la nuque et deux boucles sur les oreilles, étant lieutenant de cavalerie dans la guerre contre le grand Frédéric, eut un bras emporté par un boulet . . . . „Ah! ma bague, ma bague, cria-t-il à un trompette, allez me chercher ma bague." C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. On la lui remit à l'autre main, et après un premier pansement, fait à la hâte, il poussa son cheval dans la mêlée, au cri de Vive le roi! Quatre ans après, il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de capitaine, et il s'estima fort heureux. Tant de grâce et de sang-froid, de galanterie et d'intrépidité allaient parfaitement à la physionomie ouverte et aux manières *comme il faut* de ce vétéran de l'ancien régime, et je le saluai comme un monument encore debout d'une civilisation disparue.

Qui reconnaîtrait maintenant les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amérique, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Allemagne, du Portugal, etc.? Qui reconnaîtrait l'ombre de la grande armée? Comment, avec ces chapeaux déformés, ces larges habits fuyants, aux retroussis mal agrafés; comment, avec tous ces invalides, recomposer, par la pensée, un dragon de la garde impériale, un hussard alerte, un élégant lancier, un carabinier herculéen, portant la pelisse écarlate, les bottines, le casque romain, les plumes polonaises, ou la cuirasse d'or? . . . Eh bien, il en est, parmi ces invalides, qui ont pu devenir époux de princesses, et qui ont préféré rester les favoris de la victoire, tant elle était belle sous la république et sous l'empire! — Combien en vois-je, sans-doute, qui, sortis des *guides de l'empereur*, ont

fait, en 1805, retentir, sous leurs sabres recourbés, les pavés de Dresde et de Weimar! Et les jeunes Allemandes, en apercevant passer le bout des plumets rouges et verts au-dessus des petits volets de leurs salles basses, jetaient vite leur ouvrage, et entr'ouvraient toutes leurs fenêtres; et les Français se retournaient en roulant leur moustache dans leurs doigts; et, le soir, c'était la valse, et c'était l'amour jusqu'au départ. Car les Allemandes étaient douces et bonnes, et si elles n'avaient point l'œil ardent, la taille voluptueuse et les pieds adorables des divines Andalouses, elles avaient la fraîcheur, le sourire et la voix des anges, et leur ceinture ne cachait pas de poignard pour leurs amants français!

Hélas! dis-je; et je passai rapidement auprès de certains groupes, de peur d'entendre les conquérants des Pyramides et du Kremlin se raconter entre eux lequel des cabaretiers du *Gros-Caillou* donne le plus d'eau-de-vie pour dix centimes, ou entamer une grave discussion sur la meilleure qualité de trois détestables espèces de tabac. Car nos idées changent avec nos habitudes; car bien peu de gens ont le langage que supposerait leur destinée; bien peu de gens, rois ou soldats, ont le sentiment de ce qu'ils sont, et la poésie de leur rôle. Le poète sait cela pour eux.

Mais je ne pouvais me lasser d'admirer la cordiale fraternité qui règne entre tous ces hommes, de drapeaux, d'âges et de régimes si opposés. Vieille monarchie, république, Vendée, empire, restauration, tout est la France pour eux. Aigle, coq, fleur-de-lis, ne sont à leurs yeux que des symboles qu'il a plu à la France d'adopter; tant de cocardes ne sont que des rubans que la folle qu'ils aiment a mis tour-à-tour à son bonnet quand la mode changeait; et comme ils n'ont jamais vu que la France dans toutes ces métamorphoses, ils ne se partagent point en vainqueurs et en vaincus pour se haïr et s'opprimer, mais chacun d'eux garde et exprime ingénument ses affections, ses préventions même, ses espérances peut-être, sans dénoncer ni maudire celles de ses frères, et ils se tendent la main, quand ils en ont. — Puissent les héros et les blessés de la politique venir prendre leçon des blessés et des héros de la guerre! Puis-

sions-nous apprendre tous, citoyens ou sujets, que dans ce siècle de bouleversements sans nombre comme sans exemple, les diverses formes de gouvernement qui se succèdent ne sont que les cultes différents d'une même divinité: la patrie! Et sachons surtout que, parmi tant d'opinions, d'intérêts, de sectes et de factions, quelles que soient les dénominations qu'on leur donne, il n'y a réellement que deux partis: les honnêtes gens et les intrigants; les hommes distingués et les esprits vulgaires; en un mot, les bons et les mauvais. . . .

— „Avis aux électeurs et aux ministres pour le choix des fonctionnaires et des députés", reprit Maurice, en parodiant mon geste et ma voix; car, sans m'en apercevoir, j'avais débité fort intelligiblement ce monologue politique. — Je persiste dans mes conclusions, en me réunissant à l'amendement de Maurice.

Cependant le jour tombait, et mon remplaçant me reconduisit cérémonieusement jusqu'à la grande porte. Comme je lui disais adieu, en l'engageant à venir me voir, deux vieilles gens lui sautèrent au cou. C'était sa mère et son père. . . . Je regardai autour de moi s'il ne me viendrait pas aussi. . . . Pauvre insensé!

— „Maurice, lui dis-je, en secouant sa manche sans bras, vous aviez raison, il y a de plus grands malheurs que cela!"

Et je m'éloignai sans retourner la tête.

Émile DESCHAMPS.

LES JEUNES PERSONNES
SANS FORTUNE A PARIS.

Dans le siècle où nous vivons, surtout en France, une portion de la société est condamnée au malheur en naissant; classe de parias, êtres délaissés, et pourtant intéressants et aimables, dignes d'un meilleur sort, si tout ce qui est bon trouvait sa récompense dans cette vie; je veux parler des jeunes personnes bien nées et sans fortune. Pauvres filles, quel âge mûr vous attend! . . . quel avenir vous est réservé! . . . à quoi vous servent votre douceur, vos vertus, vos talents? que vous revient-il de posséder une charmante figure, d'avoir un noble maintien, et la grâce plus touchante encore que la beauté? La plupart d'entre vous sont destinées à végéter inutiles sur la terre, à ne jamais porter le titre d'épouse, à ne caresser que l'enfant de l'étrangère. . . . Est-ce que vous ne vous sentiriez pas la force de remplir de saints devoirs? . . . Auriez-vous peur de rendre malheureux l'époux dont vous prendriez le nom? . . . Craindriez-vous les peines, les fatigues attachées à la maternité? . . . Êtes-vous des êtres froids, égoïstes, qui ne savez, qui ne pouvez aimer? . . . Oh non, cent fois non. . . . Ne pas remplir vos devoirs d'épouse! . . . Vous connaissez si bien ceux d'une fille tendre et soumise! . . . N'est-ce pas vous qui travaillez la nuit pour répandre un peu d'aisance dans votre inté-

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension . . . Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements;

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension . . . Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fit paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension . . . Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fit paraître innocents ;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent ; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement ; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement ; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second ; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents ; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs ; quand le marchand en détail a une maison de campagne ; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent ; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune ; on attend une dot pour s'établir ; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements :

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension . . . Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, caresse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements;

rieur gêné ? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints ? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler ? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire ? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme ? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans ? . . . Comment ? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il ? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée ? . . . Pourquoi donc alors ? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, carèsse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

effraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

DE LA BARBARIE DE CE TEMPS.

1832.

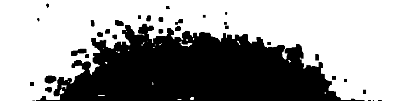
Observer, analyser, mépriser, puis enfin laisser tomber en ruines, et même détruire au besoin ce qui est *beau*, sous prétexte d'en employer les débris pour en faire quelque chose d'*utile*; telles sont les dispositions les plus constantes de certains esprits de notre temps et les causes de la *barbarie* qui en résulte.

La barbarie, comme toutes les choses d'ici-bas, a ses vicissitudes régulières. Jeune, elle est impétueuse, fantasque et brutale. Elle se rue à travers les désordres, les cruautés, le mal et le laid, poussée toutefois par un instinct qui l'entraîne à son insu, vers le *bien* et le *beau*. Mais quand la barbarie est vieille, réfléchie, savante, dédaigneuse, ennuyée, quand c'est par dégoût et par lâcheté qu'elle préfère le *mal* au *bien*, le *laid* au *beau*, alors elle est dégoûtante, hideuse. Qu'un jeune homme amoureux, aveuglé par sa passion, commette un crime, on peut encore le plaindre; mais un vieux qui combine froidement les effets criminels du libertinage, c'est la honte de l'espèce humaine! Enfin c'est de la *barbarie* de mœurs, comme d'introduire à plaisir le *laid* et le *mal* dans les ouvrages d'imagination, c'est amener volontairement la *barbarie* dans les lettres et dans les arts. Or c'est ce qui arrive en ce moment en France.

D'où ce mal tire-t-il sa source? Il faut le dire ouvertement: de la vanité d'abord, puis de l'intérêt personnel et de la cupidité déguisée ordinairement sous le faux nom de l'amour de l'*utile*.

Avec les restrictions toutes matérielles que l'on met maintenant au mot *utile*, tout monument d'architecture, par exemple, qui ne rapporte pas, en location ou par son usage, l'intérêt de l'argent que l'on a employé à le construire, est jugé *inutile;* en sorte qu'à l'exception des salles de théâtre, des bourses, des marchés, des abattoirs et de quelques édifices de cette espèce, sur lesquels le gouvernement ou les particuliers peuvent faire des spéculations lucratives, on n'élèvera plus, grâce à la perfection toujours croissante des budgets et à la rage de l'*utile*, aucun monument religieux, consécratoire ou triomphal.

Quant aux édifices de luxe tels que les palais, les châteaux, les jardins, non-seulement il ne viendra plus à personne l'idée d'en tracer et d'en construire de nouveaux, mais, sans passer pour un esprit chagrin, on peut s'attendre à ce que, d'ici à quelques années, toutes les grandes propriétés de ce genre qui existent encore, se détruiront faute d'entretien et des réparations indispensables. Au surplus, les barbares d'aujourd'hui qui voudraient à l'instant même porter le marteau et promener la charrue à Versailles et à Fontainebleau, rient dans leur barbe et vont toujours en restreignant davantage les budgets, afin que la destruction naturelle de tous ces édifices soit plus prompte et bien certaine. En vain leur dit-on: „Tous ces châteaux sont des monuments curieux par leur ancienneté et le mérite de leur architecture; leurs murs sont couverts intérieurement de sculptures et de tableaux qui constatent et prouvent que les arts ont été noblement cultivés et encouragés en France; ces édifices de luxe, ces lieux de plaisance distribués sur différents points de notre pays, procurent des récréations et des sensations agréables aux habitants qui en sont voisins. Les promenades que les propriétaires d'une contrée y font, ont cet avantage de donner souvent l'idée de perfectionner un petit héritage et de multiplier les habitations commodes et élégantes.



Que de gens dont le domaine n'eût été constamment qu'un mauvais potager mal tenu, s'ils n'avaient pas eu occasion de se dire en traçant leurs allées, en rectifiant successivement leurs granges et leur maison: „Je fais mon petit Versailles ou mon petit Fontainebleau.“ A tout cela les enragés économistes, les préconiseurs de l'*utile*, les barbares de nos jours enfin, secs et inexorables comme une addition, vous répondent qu'en démolissant les châteaux et en défrichant les parcs, on gagnerait, outre le prix des réparations et de l'entretien, celui des matériaux et des terrains, sans préjudice de la valeur nouvelle que la terre cultivée ne manquerait pas d'avoir. Telle est l'opinion des Cincinnatus de nos jours, qui pensaient qu'en accordant cinq cent mille francs au roi des Français c'était fort bien faire les choses, puisque le président des États-Unis n'en a que cent cinquante mille. Quant aux amateurs plus modérés de l'*utile*, ils se contenteraient de faire des crèches pour les bêtes à cornes de toute espèce, à Fontainebleau et à Rambouillet, et d'établir une filature de coton dans la grande galerie de Versailles. En somme, l'idée dominante des uns et des autres est d'anéantir le luxe, et par conséquent les arts, comme chose superflue, pour faire fleurir exclusivement les métiers *utiles*.

Mais où la barbarie de ce temps se montre dans toute son ingénuité, c'est dans une certaine impatience que témoignent beaucoup de gens de voir démolir l'église de Saint-Germain l'Auxerrois entre autres. En vain, encore, fait-on valoir son usage indispensable comme paroisse, son ancienneté, son importance historique et le mérite de son architecture à-la-fois élégante et originale; on veut la détruire, il faut l'abattre! et pourquoi? parce que les sots qui l'ont bâtie il y a six cents ans n'ont pas pensé à faire sa façade parallèle à celle de la colonnade du Louvre; parce que l'alignement des rues adjacentes souffrirait de sa conservation; enfin parce que c'est *utile*, parce que l'on retirerait une somme considérable de la vente des matériaux; argument fondamental tiré des statuts de la bande noire.

Ce mépris, ou plutôt cette indifférence générale pour tous

les monuments antiques et anciens, dont le caractère bien arrêté peut servir de point de départ aux jeunes artistes qui veulent étudier sérieusement l'architecture; le mépris que tout le monde en a, disons-nous, réagit jusque dans les écoles. On peut voir, à celle des Beaux-Arts de Paris, lorsque l'on expose les ouvrages des concours mensuels et même annuels, jusqu'à quelle absence de raison et de bon goût peut être amené un élève qui, confiant dans son seul génie, se croit dispensé d'étudier les ouvrages des maîtres qui se sont distingués avant lui. L'outrecuidance de certains jeunes architectes à cet égard serait fort risible, si ce n'était pas un acheminement vers la *barbarie* dédaigneuse et réfléchie qui nous menace et que nous combattons.

Ce mépris des ouvrages anciens, joint aux économies parcimonieuses qui tombent sur tous les établissements regardés comme non *utiles*, nuit singulièrement aussi à l'art de la musique. L'école de M. Choron, le seul endroit en Europe où l'on pût entendre exécuter des chefs-d'œuvre anciens que l'usage et surtout la frivolité humaine ont laissé mettre en oubli, l'école de M. Choron est fermée depuis que l'on a retiré à cet habile professeur les faibles ressources avec lesquelles il soutenait son précieux établissement. Mais on n'y chantait que de la vieille musique, de la musique d'église! A quoi cela sert-il? Cela n'est pas *utile*, a-t-on dit. Car, du temps qui court, tout ce qui ne se mange pas, tout ce qui ne peut être toisé, pesé, jaugé et vendu, n'est pas réputé *utile*.

En supprimant, en diminuant même certaines subventions théâtrales, peut-être privera-t-on pour toujours les connaisseurs de plusieurs chefs-d'œuvre de musique dramatique, dont l'allure et le style un peu vieilli sans-doute, ne peuvent garantir un succès de vogue, mais qu'il est bon de connaître et d'étudier à la représentation; entendrons-nous encore l'*Orphée*, les deux *Iphigénie* et l'*Alceste* de Gluck? C'est une question fort douteuse; or l'oubli complet de ces chefs-d'œuvre est certainement un mal pour l'art et une véritable privation pour les amateurs.

La vue, l'audition et l'étude des ouvrages anciens, même quand on n'est nullement disposé à en imiter le genre et la

facture, ont cela de bon qu'elles entretiennent les esprits et le goût d'un siècle à la hauteur au moins où l'on était déjà parvenu avant lui. C'est un temps d'arrêt qui, s'il ne fait pas avancer, empêche que l'on ne recule. C'est encore un des accidents qui ramènent à la barbarie, que cette confiance en elle-même de toute une génération qui s'imagine que les productions des arts qu'elle voit éclore, sont les plus fortes et les plus belles, par cela seul qu'elles sont venues les dernières.

La peinture, comme les autres arts, est sujette à l'influence de la barbarie nouvelle; et, sans parler de l'impatience effrénée de faire fortune, noble propension vers l'utile, dont le moindre inconvénient est d'entraîner les artistes à exécuter leurs tableaux avec une facilité désolante, on peut remarquer que la masse flottante des peintres, dont les ouvrages fatiguent et blessent souvent les yeux du public depuis dix ans, sont ceux qui, par défaut de goût, par système ou par envie, sont les moins disposés à goûter le mérite des bons ouvrages de l'antiquité et des artistes des quinzième et seizième siècles.

Mais, de toutes les inventions extraordinaires mises en œuvre pour ramener la *barbarie*, comme on introduirait une mode, l'idée de retremper l'art de la peinture en France dans l'école anglaise, est certainement la plus bouffonne de toutes. On commence à en revenir, car l'on n'aurait pas osé dire ce que nous écrivons il y a trois ans, dans la crainte d'être lapidé. Quoi qu'il en soit, il s'est trouvé des gens d'esprit et de talent même, qui ont cru sérieusement une fois dans leur vie, que Reynolds, Hogarth, Wilson, Lawrence, et M. Wilkie, étaient des guides meilleurs que Michel-Ange, Raphaël, Titien, Dominiquin, Poussin, Claude-Lorrain, Le Sueur, et tous ceux qui ont plus ou moins heureusement marché sur les traces de ces grands hommes.

Mais, à ce premier essai de *barbarie*, en a naturellement succédé un autre. L'école anglo-française a décidé que les ouvrages de l'antiquité, curieux et bons en eux-mêmes, ne pouvaient être d'aucun secours pour l'étude, et, pour être conséquent, on a déclaré que l'Italie était un pays usé et monotone.

D'après ces principes, les artistes ont été admirer les galeries, les *routs* et les brouillards de Londres, au lieu d'aller mûrir leur talent sous le ciel pur et dans les murs silencieux de Rome. Aussi les ateliers des peintres de Paris, dont on devrait s'attendre à voir les murailles ornées des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des grands maîtres, ne sont-ils, pour la plupart, couverts que de ferrailles chevaleresques, d'écrans chinois, de costumes et d'ustensiles bizarres, accompagnés de quelques vignettes tirées du *Keepsake* de l'année.

A ces causes de *barbarie*, il faut ajouter encore la multiplicité, la divergence des doctrines, puis enfin, l'innombrable quantité d'artistes sans vocation qui se sont rués dans la carrière pour faire fortune. Alors on s'expliquera facilement comment le dégoût de la peinture s'est emparé du public. Ce mal grave, le dégoût, s'est manifesté l'année dernière pendant l'exposition où se trouvaient plusieurs ouvrages du premier ordre, au milieu d'un déluge de tableaux partant du médiocre pour aller jusqu'au détestable. On a dû y faire attention: la grande masse assez inattentive des curieux s'est obstinée à dire que le Salon de 1831 était faible, tandis que, par des additions comparatives, il est facile de se convaincre qu'à aucune autre exposition, le nombre des ouvrages remarquables n'a été aussi grand qu'à celle de l'année dernière. Mais, parmi les causes qui font naître le dégoût des arts, transition véritable à la barbarie, il faut compter, nous le répétons, le nombre exorbitant des artistes dont la grande masse est d'une faiblesse extrême. Or, rien n'est plus ennuyeux, plus fatigant pour le public que d'avoir à décider du mérite comparatif de plusieurs ouvrages également mais diversement médiocres. Maintenant surtout, que les artistes ont pour prétention singulière d'avoir un talent à eux seuls, bien distinct, bien original, on éprouve parfois des perplexités d'esprit à en gagner la migraine, quand en conscience on se croit absolument obligé de décider quelle est la plus détestable de trois ou quatre productions qui se trouvent sous nos yeux. La variété et la bizarrerie des doctrines d'où résultent nécessairement l'incohérence et l'extravagance dans l'exécution, sont

certainement au nombre des causes immédiates, de l'indifférence de la lassitude et du dégoût pour les arts, qui se sont emparés de presque toutes les classes de la société en France, depuis plusieurs années. Or, il est à remarquer que le dégoût des artistes vivants pour le vrai, le beau et les véritables chefs-d'œuvre, est toujours suivi du dégoût du public pour toutes les productions nouvelles; en sorte que la *barbarie* est tout-à-coup placée sur son trône, et par ceux qui produisent, et par ceux qui écoutent et regardent. Car, il ne faut pas s'y tromper, cette remarque s'applique aussi bien aux lettres qu'aux arts.

Venons au-devant d'une objection spécieuse qui pourrait être faite. Jamais peut-être il ne s'est trouvé autant de talents forts et variés en France qu'en ce moment. Pourquoi donc, dira-t-on, nous menacez-vous ainsi de la *barbarie*? Ces hommes d'un talent remarquable, poètes, littérateurs, architectes, musiciens, peintres et sculpteurs, ne s'opposent-ils pas naturellement, par le nombre de leurs ouvrages, aux tristes effets du fléau que vous signalez?

Certes, si le public, entièrement préoccupé depuis trois ans d'intérêts politiques et privés, pouvait porter une attention véritable sur les productions des arts qui lui sont offertes, il n'y a nul doute que nous ne nous plaindrions pas de l'envahissement de la *barbarie*. Mais que l'on n'oublie pas que la *barbarie* de 1832 vient de l'indifférence et du dégoût; c'est là ce qui la caractérise. Ainsi, on le répète, l'exposition des tableaux en 1831, est, de l'avis de tous les connaisseurs, celle où l'on a vu le plus de bons ouvrages. Cependant, et malgré les efforts de quelques journaux quotidiens pour répandre la vérité de ce fait, la grande majorité du public en France n'y a pas cru, et à Paris même, un grand nombre de ces indifférents, que l'on peut nommer *barbares*, n'ont même pas voulu prendre la peine de le vérifier. L'action qui fait fleurir les arts dans un pays doit se combiner de deux éléments: des bons ouvrages que l'on fait, et de l'intérêt que la nation y porte. Or, en ce moment, le public français est sourd et aveugle pour la musique et les arts d'imitation; il est plongé dans l'apathie pour tout ce qui se rapporte aux lettres. Doit-on s'étonner si les artistes et les écri-

vains les plus délicatement doués par la nature, frappent durement l'oreille avec le bruit d'un orchestre, exagèrent l'éclat des couleurs les plus vives pour attirer les yeux sur leurs tableaux, ou étalent sur le théâtre et dans leurs romans des scènes lascives, des intrigues et des sentiments effroyables? Il faut hurler avec les loups! Et quand toute une nation comme la France se fait *barbare* à plaisir, il faut bien que les hommes de talent qu'elle enfante se conforment, malgré eux, à cet état de maladie et chantent, peignent et écrivent des choses *barbares*, pour être compris de ceux qui le sont eux-mêmes. Voilà, au moins, comment on peut expliquer cet étrange phénomène d'une nation qui est en pleine *barbarie*, en ayant au milieu d'elle un groupe de savants, de littérateurs et d'artistes, dont le mérite est incontestable.

Toutes les causes indiquées ci-dessus, qui, relativement aux beaux-arts, mènent à la *barbarie*, produisent le même effet dans les lettres. Cependant l'art d'écrire dont le domaine est plus étendu et la source première plus profonde, a aussi des causes de destruction qui lui appartiennent et dont il faut s'occuper séparément.

De tous les arts, considérés comme une profession pour celui qui les exerce, la littérature est, en général, la profession qui rapporte le moins, à quelques exceptions près; il est vrai de dire que la fortune des écrivains n'est nullement en rapport exact avec leur mérite. Les hommes qui ont une vocation véritable pour les lettres, font trop de sacrifices en méditant et en perfectionnant leurs ouvrages, pour qu'ils ne renoncent pas promptement aux minces avantages pécuniaires qu'ils en pourraient tirer. Autrefois les cloîtres offraient une ressource à tous les écrivains du second ordre, et du reste on ne voyait guère dans le monde que des littérateurs à pension, formant le gros d'un ensemble, dont le riche Voltaire, par exemple, était l'alpha, et l'infortuné Gilbert l'oméga.

Toute cette république littéraire ne s'occupait guère de l'argent et pensait fort peu à l'*utile*.

Cette disposition s'est maintenue jusqu'à l'époque de la révo-

lution de 1789, où le besoin de journaux et de journalistes se fit impérieusement sentir. Ce fut une ressource nouvelle offerte aux hommes de lettres, et bientôt il se forma des hommes de lettres pour les journaux, parce que cela était devenu une profession, parfois même un état assez lucratif.

Sous l'empire, Napoléon, dans l'idée de donner de l'éclat aux lettres et tout en utilisant pour lui le talent de ceux qui les exerçaient, plaça avantageusement dans ses administrations tout poète, tout écrivain qui s'était distingué par ses ouvrages. Il conféra même la dignité de sénateur à ceux qu'une suite de travaux scientifiques, littéraires ou d'art, avaient rendus célèbres dans la nation. Depuis ce temps, les lettres et les arts ont été cultivés plus particulièrement, dans l'espoir d'en faire un état, de viser aux places, aux emplois, à la fortune, aux honneurs, à l'*utile* enfin.

Le gouvernement constitutionnel ayant été adopté en France, la polémique des journaux et la tribune élargirent encore la carrière des lettres, qui se trouva bientôt encombrée de mille et mille rivaux. Mais il ne faut jamais confondre les écrivains par vocation, avec ceux qui, n'écrivant que pour l'*utile,* quittent les lettres sitôt qu'ils obtiennent une place, comme une demoiselle de bonne maison abandonne son piano dès qu'elle a trouvé un mari. Les premiers, peu nombreux, sont des hommes à part, qu'il faut respecter ainsi que leurs erreurs mêmes, parce qu'en hurlant parfois comme nous disions, ils obéissent à un noble instinct, et qu'ordinairement les défauts de leurs ouvrages ne sont que des précautions indispensables pour les faire pénétrer dans les oreilles dures et dans l'entendement lourd des *barbares* qui les écoutent.

Mais on peut mettre au nombre des écrivains qui préparent, fomentent et insinuent la *barbarie* en France, tous ceux qui sous prétexte de faire tourner leur talent à l'*utile*, visent avant tout, en écrivant, à gagner de l'argent et à obtenir des emplois.

Les écrivains qui, dans les journaux, dans des brochures ou des livres, ne cherchant qu'à exciter les passions, emploient

des images si vives, si bizarres, ou des raisonnements si sophistiques, que le lecteur trop ému et tout ébloui, n'a plus le loisir de s'apercevoir si l'on y a conservé les formes régulières du langage et les lois du bon goût.

Il faut mettre encore dans cette catégorie, un bon nombre de romanciers, de faiseurs de mélodrames et de vaudevilles, dont les compositions atroces et licencieuses ne sont que de tristes calculs pour faire sortir l'argent de la poche d'une foule de ces indifférents *barbares*, dont l'âme usée ne peut plus être ragaillardie que par la peinture du crime ou de la débauche.

Et à ce sujet nous pensons que le théâtre, dans un moment où, comme aujourd'hui, il se trouve offrir la seule occasion d'entretenir des idées et des connaissances littéraires dans l'esprit de la multitude, doit devenir l'objet de l'attention particulière de tous les hommes éclairés et du gouvernement.

Il est à remarquer que la barbarie du goût a précédé celle des mœurs sur notre théâtre. Il y a dix ans que des comédiens anglais vinrent à Paris pour représenter les drames de Shakspeare; on leur jeta des pommes à la tête. Ce fut, dans toutes les acceptions possibles du mot, une véritable barbarie.

Cinq ans après, il se déclara une manie toute contraire à Paris. On fut près d'abattre les statues de Corneille, de Racine et de Voltaire, pour en élever une à Shakspeare. Cette barbarie, qui valait bien l'autre, a été cause de la ruine du Théâtre-Français. A-peine trouverait-on aujourd'hui deux acteurs en état de représenter passablement une pièce d'un de nos trois grands tragiques. Si les œuvres Shakspeariennes qui nous ont été données, avaient eu au moins, dans leur genre, un mérite analogue à celui des chefs-d'œuvre qu'elles ont instantanément remplacés, le public aurait eu l'occasion de faire des comparaisons littéraires qui eussent tourné à l'avantage de son goût. Mais tout a disparu, et les barbares qui voulaient la ruine du Théâtre-Français ont été plus heureux que ceux qui attendent encore que l'on abatte Saint-Germain-l'Auxerrois.

Qu'il y ait des théâtres où l'on ait pleine liberté de faire des essais dramatiques-journaliers, rien de mieux; mais pour-

quoi ne pas avoir un Théâtre-Français pour représenter les anciens chefs-d'œuvre de nos poètes, ne fût-ce que comme un luxe et par curiosité? On donne bien des fonds à l'établissement de Rambouillet pour élever des béliers mérinos; y aurait-il tant de mal, à ce qu'au moyen d'une subvention, on représentât quelquefois *Nicomède* et *Athalie*?

La barbarie de ceux qui ont fait cesser les représentations de l'ancien théâtre français a été un acte innocent et puéril, on doit le croire; mais enfin c'est une *barbarie* dont nous éprouvons les tristes effets, et tous les hommes qui aiment la gloire littéraire de la France verraient sans doute avec plaisir relever l'ancien théâtre français, cette espèce de galerie, de musée littéraire, dont le mérite tout particulier sans doute, ne nuirait en rien à l'éclat des productions nouvelles quand elles sont bonnes.

Les architectes, les musiciens et les peintres sont moins ombrageux que les écrivains dramatiques; les uns réclament toujours l'ouverture des Musées des ouvrages antiques et modernes; les autres ne veulent même pas que l'on lise les ouvrages de Corneille et de Racine. Dans cette proscription, il y a peut-être quelque arrière-pensée qui se rattache à l'amour de l'*utile*, mais c'est ce que nous ne chercherons pas à approfondir en ce moment. Nous nous bornerons à dire, pour nous résumer, que nous sommes menacés de tomber complètement dans la *barbarie*; que cette barbarie est introduite et entretenue même avec assez de calcul et de réflexion; qu'elle est si généralement invétérée dans les masses, que les hommes de talent sont obligés de la flatter, en sacrifiant à ses goûts; que la préoccupation exclusive excitée par la politique, la favorise singulièrement; qu'enfin, l'amour de l'argent ou de l'*utile* ferme tous les cœurs et tous les esprits aux impressions du vrai, du beau et du grand, et que le dégoût et l'abrutissement qui s'ensuivent, rendent les hommes tous les jours moins délicats dans le choix de leurs plaisirs.

Enfin, on signale la plupart des romans et des ouvrages dramatiques représentés depuis la révolution de 1830 sur nos

théâtres, comme des spéculations honteuses faites sur l'esprit de parti et sur ce qu'il y a de plus laid et de plus bas dans le cœur et l'esprit de l'homme; le tout en dépit du bon goût et des bonnes mœurs que l'on outrage avec réflexion, ce qui est une barbarie plus condamnable encore que l'autre.

Au surplus, si quelqu'un doutait encore de l'état de barbarie où nous sommes, voici une dernière remarque qui pourra aider à faire découvrir la vérité à ce sujet.

Ce qui caractérise les animaux, c'est que le moment présent et tous les besoins les plus grossiers qui s'y rattachent, les occupent sans-cesse et exclusivement. L'homme, au contraire, a cela qui le distingue que du présent où il est placé comme sur un point élevé, il jette sans-cesse ses regards sur le passé et vers l'avenir. La vie véritable de l'intelligence humaine réside dans les souvenirs et dans l'espoir; entre ces deux infinis, le présent n'est qu'un point pour une âme élevée. Tout homme donc qui, dédaigneux de ce qui a été et de ce qui sera, n'est constamment préoccupé que de ce qui est et de ce dont il a besoin, se rapproche de la nature de l'animal. Il devient *barbare*; il n'a d'autres pensées, il n'a d'autres goûts que ceux qui le ramènent à ce qui lui est matériellement *utile*.

DELÉCLUZE.

MONSIEUR DE PARIS.

Le prince de l'Église et l'exécuteur des hautes-œuvres; l'homme du ciel avec sa parole tout évangélique, et l'homme de la terre avec sa mission toute de douleur et de sang;

Celui qui prie pour l'âme, celui qui détruit le corps;

L'un portant ses regards vers ce qu'il y a de plus haut, l'autre forcé de les tourner vers ce qu'il y a de plus bas;

Tous deux, par un étrange abus de mots, par un renversement de toute idée, de toute logique, tous deux appelés du même nom;

Bossuet, *Monsieur de Meaux!*

Sanson, *Monsieur de Paris!*

L'évêque et le bourreau; l'échafaud et l'Église!

L'exécuteur de la justice est, plus qu'aucun autre, du nombre de ces hommes qui ne seront jamais appréciés comme ils doivent l'être, et que leur position condamne à demeurer sous le poids d'éternels préjugés.

A son nom, vous verriez frémir tout un auditoire; vous verriez les assistants se serrer les uns contre les autres, comme s'ils entendaient une histoire de revenants racontée dans la grande salle d'un château gothique, ou comme ces enfants que leur bonne menace du fameux *Croquemitaine*.

Et cette horreur soudaine s'explique: le nom de l'exécuteur

rappelle une mission de mort, il évoque dans l'âme d'affreux souvenirs; il fait apparaître aux yeux une fantasmagorie sanglante: vous voyez l'échafaud, la planche d'un rouge noir, dont une nouvelle couche de sang va raviver la couleur; vous voyez le coffre de plomb où vient se précipiter une tête fortement lancée loin du tronc... vous voyez un néant anticipé succéder à une vie pleine de jours.

Doit-on s'étonner, d'après cela, que des hommes forts d'une organisation supérieure, aient frappé d'anathème l'instrument vivant de la justice terrestre, celui sans lequel à Dieu seul resterait le droit de venger l'innocent en frappant le coupable?

Il y a deux hommes dans cet homme: l'être créé, l'égal de tous devant Dieu et devant la loi; et l'être à part, le terrible intermédiaire entre le crime et le châtiment, n'agissant que dans l'intérêt de la société qui le rejette, et lui rendant en pénibles services ce qu'il en recueille en dédains.

Il est bien difficile de prendre de lui une idée juste et raisonnable; ses fonctions s'adressent trop à ce sentiment intime qui vient de l'âme pour que la raison préside au jugement que l'on en porte. On n'est pas toujours le maître de se faire une opinion entre celle de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et celle du chantre de *Julie*. S'il ne faut pas, comme M. de Maistre, voir dans la famille de l'exécuteur *une femelle et des petits*, il faut aussi se défier de la sophistique philosophie de Jean-Jacques, et, même sans être roi, rêver pour son fils une autre épouse que la fille du bourreau.

La charge d'exécuteur des hautes-œuvres n'a pas toujours été soumise à l'état d'abaissement où nous la voyons aujourd'hui.

Chez les Israélites, les sentences de mort étaient exécutées par tout le peuple ou par les accusateurs du condamné, ou par les parents de l'homicide, si la condamnation était pour meurtre, ou par d'autres personnes, selon les circonstances.

Le prince donnait souvent à ceux qui étaient auprès de lui, et surtout aux jeunes gens, la commission d'aller mettre quelqu'un à mort; on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Écri-

ture; et loin qu'il y eût aucune infamie attachée à ces exécutions, chacun se faisait gloire d'y prendre part.

Chez les Grecs, l'office de bourreau n'était point méprisé. Aristote, dans ses *Politiques*, met l'exécuteur au nombre des magistrats. Il dit même que, par rapport à sa nécessité, on doit le mettre au rang des principaux offices.

A Rome, outre les *licteurs*, on se servait quelquefois du ministère des soldats pour l'exécution des criminels, non-seulement à l'armée, mais à la ville même, sans que cela les déshonorât en aucune manière.

Chez les anciens Germains, la charge d'exécuteur était exercée par les prêtres, par la raison que ces peuples regardaient le sang des coupables et des ennemis comme l'offrande la plus agréable au dieu de leur pays.

Anciennement les juges exécutaient souvent eux-mêmes les condamnés: l'histoire sacrée et l'histoire profane en fournissent plusieurs exemples.

En Allemagne, avant que cette fonction eût été érigée en titre d'office, le plus jeune de la communauté ou du corps de ville en était chargé; en Franconie, c'était le nouveau marié; à Reutlingue, ville impériale de Souabe, c'était le dernier conseiller reçu; et à Stedien, petite ville de Thuringe, l'habitant qui était le plus nouvellement établi dans la ville.

En Russie, la charge d'exécuteur n'existe pas. Les exécutions sont confiées chaque fois à un prisonnier. Cette mission d'un instant lui mérite grâce pleine et entière.

En France, l'exécuteur de la haute justice avait autrefois droit de prise, comme le roi et les seigneurs, c'est-à-dire de prendre chez les uns et chez les autres, dans les lieux où il se trouvait, les provisions qui lui étaient nécessaires, en payant néanmoins dans le temps du crédit qui avait lieu pour ces emprunts forcés.

Les lettres de Charles VI, du 5 mars 1398, qui exemptent les habitants de Chailly et de Lay près Paris du droit de prise, défendent à tous les maîtres de l'hôtel du roi, à tous les fourriers, chevaucheurs (écuyers), *à l'exécuteur de la haute*

justice et à tous nos autres officiers; et à ceux de la reine, aux princes du sang et autres, qui avaient accoutumé d'user de prise, d'en faire aucune sur lesdits habitants.

L'exécuteur se trouve là, comme on voit, en assez bonne compagnie.

Plus tard le métier de bourreau tomba dans le plus complet avilissement. Il ne fut un peu relevé qu'en 1790, époque où l'Assemblée nationale, sur la proposition de Maton de la Varenne, appuyée par Mirabeau, décréta qu'elle avait entendu comprendre les exécuteurs dans le nombre des citoyens.

Depuis long-temps j'étais curieux de connaître cette puissance occulte qui est comme le premier anneau de la chaîne sociale; je voulais voir dans son intérieur, entouré de sa famille, celui dont le monde se fait une si prodigieuse idée; je voulais l'entendre parler de ses terribles fonctions, recueillir de sa bouche des paroles humaines.

Ne connaissant personne qui pût me présenter à lui, je me décidai à me servir d'introducteur à moi-même, et, un matin, je me dirigeai, non sans quelque émotion, du côté de la rue des Marais du Temple.

Arrivé devant le nº 31 *bis*, j'aperçus une petite maison protégée par une grille de fer, dont les interstices en bois ne permettent pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Cette grille ne s'ouvre pas; on entre dans le sanctuaire par une petite porte qui s'y trouve attenante, et à droite de laquelle est une sonnette. Au milieu de cette porte est une bouche de fer, entièrement semblable à une boîte aux lettres; c'est là que l'on dépose les missives que le procureur-général envoie à l'exécuteur, pour le prévenir que l'on va recourir à l'appui de son bras.

Je pressai doucement le bouton de la sonnette, la porte s'ouvrit, et un homme d'une trentaine d'années, grand et vigoureux, me demanda fort poliment ce que je désirais. „M. Henri Sanson,“ répondis-je d'une voix tremblante. — „Entrez, monsieur,“ me dit mon guide.

C'était un des aides de l'exécuteur.

Je pus, dès ce moment même, me convaincre combien le monde a une idée fausse de ce qu'il ne connaît pas, et du peu de fondement de certains proverbes populaires. Je ne sais si le moutardier du pape est fier, mais je puis répondre que les valets du bourreau ne sont pas insolents.

Parmi les croyances superstitieuses qui règnent sur les devoirs de l'exécuteur, il en est une qui est généralement accréditée; je parle de l'obligation où serait le fils de succéder à son père, de la perpétuité de la charge dans la famille.

Rien de plus faux. On ne peut forcer un homme qui n'a encouru aucune condamnation à une époque où le dernier des citoyens a la conscience de ses droits civils et politiques, à embrasser une profession contre son gré. Il faut chercher autre part la cause de l'acceptation que fait toujours le fils du bourreau du sanglant héritage de son père.

L'exécuteur vit en dehors du monde: sa seule société, après sa famille, ce sont des bourreaux; ses alliances, il va les chercher parmi des bourreaux. Est-ce sa faute, à lui, si vous en avez fait un homme à part? Lui donneriez-vous votre fille? Rechercheriez-vous la main de son fils? Le recevriez-vous dans votre salon? Son arrivée dans un lieu où vous seriez, ferait courir un long frissonnement dans toutes vos veines, comme si l'on vous disait que le lion du Jardin des plantes vient de briser ses barreaux. Cependant c'est un homme comme vous; il a besoin d'amitié, d'amour, il ne peut en demander qu'à des âmes faites comme la sienne. C'est une famille de chandalas au milieu d'une caste de bramines.

Et puis que l'on ne croie pas que la charge de bourreau puisse jamais venir à faillir. Il y a quelques années, quand *Monsieur de Versailles* vint à mourir sans laisser de successeur naturel, cent quatre-vingt-sept pétitions demandèrent sa place. Les postulants étaient, pour la plupart, d'anciens militaires, et surtout des bouchers. Cette idée est affreuse. Serait-il possible que tous les hommes fussent propres à faire des bourreaux, et que la seule habitude du sang leur manquât?

Je reviens à ma visite.

On m'introduisit dans une petite salle basse, où je vis, occupé à tirer d'un piano des sons qui n'étaient pas sans mélodie, un homme paraissant avoir soixante ans, d'une figure pleine de franchise et de douceur.

C'était lui.

Dans la même pièce était son fils, jeune homme d'environ trente-quatre ans, blond, l'air timide et doux; il tenait sur ses genoux une petite fille de dix à douze ans, jolie comme un ange, de la physionomie la plus vive et la plus distinguée.

C'était la sienne.

Ce tableau de famille me frappa; M. Sanson parut s'en apercevoir. Le fait est que, sans partager l'opinion irréfléchie de la multitude, je m'étais fait une tout autre idée du spectacle qui frappait mes yeux.

Cette petite fille surtout!... elle bouleversait toutes mes idées: je n'aurais pas voulu que quelque chose de si frais se rencontrât là; c'était le soleil traversant un orage, une rose élevant sa tige entre les pierres d'un tombeau.

Depuis déjà plusieurs années, c'est le fils de M. Sanson qui remplit la charge de son père. Appelé à lui succéder, par ces raisons que je disais tout à l'heure, il fait sous les yeux du titulaire l'apprentissage du sang. Ce dernier assiste en effet à toutes les exécutions: la justice ne connaît que lui, il est seul responsable devant elle des infractions qui pourraient avoir lieu.

M. Sanson me reçut en homme qui sait son monde, sans embarras comme sans affectation, et s'informa du motif de ma visite.

Ma fable était faite: je lui dis que, m'occupant d'un ouvrage sur les supplices aux différentes époques de notre législation, j'avais assez compté sur sa complaisance pour venir lui demander quelques renseignements.

Le ton aimable avec lequel il me répondit qu'il était tout à sa disposition, me mit tout de suite à mon aise; je ne m'en tins pas aux questions que devait comporter le motif que j'avais donné à ma visite; et, dans une conversation de près de deux heures, je pus remarquer la justesse d'esprit et la pureté de vues de *Monsieur de Paris.*

M. Sanson ne se dissimule pas la gêne de la position dans laquelle le sort l'a placé ; il la supporte, non pas en homme qui en méprise les conséquences, mais en sage qui sent ce qu'il vaut ; qui comprend que nous pouvons toujours, avec une volonté, nous élever au-dessus de l'état que la naissance nous a fait, et que les sentiments du cœur, les conseils de la raison, nous classent dans le monde en dépit de la direction imprimée à nos mouvements.

Cette conscience, qui le relève à ses propres yeux, ne lui fait jamais oublier la distance que la société a mise entre elle et lui. Si on pouvait un instant la perdre de vue, M. Sanson prendrait soin lui-même de vous la rappeler.

Une chose me frappa : il avait souvent ouvert sa tabatière devant moi sans me la présenter. Cette dérogation aux usages reçus parmi les priseurs, à cette politesse qui n'en est plus une depuis qu'elle est devenue une habitude, m'avait surpris sans que je pusse me l'expliquer. Tout-à-coup, sans but aucun, machinalement, au milieu d'une conversation qui était l'âme à mes mouvements, je lui offre du tabac. Il élève sa main en signe de refus avec une expression de physionomie qu'il est impossible de rendre, et qui me fit froid. Le malheureux !... un souvenir d'hier venait de lui mettre du sang aux doigts !

M. Sanson aime à causer ; peut-être parce qu'il a lu beaucoup et avec fruit. Il possède en effet une bibliothèque nombreuse et choisie, qui n'est pas chez lui un objet de luxe. Ses livres sont toute sa société : par leur secours, il peut, échappant à la gêne et à l'humiliation, s'entretenir avec les hommes qui la composent, leur demander des distractions à ses horribles devoirs, des consolations contre les mépris de son siècle, des arguments pour ceux qu'il aime, du repos pour ses jours, du sommeil pour ses nuits.

Paria de la civilisation, exclu de la société des vivants, il en retrouve une dans la compagnie morte de nos grands hommes ; et ceux-là il peut les regarder sans frémir : ils ne sont pas morts de sa main !...

Parmi les ouvrages qui composent la bibliothèque de l'exécu-

cuteur; il en est deux que je ne serais pas venu chercher là: *les Œuvres de M. de Maistre*, et *Le dernier jour d'un Condamné.*

L'examen des livres de M. Sanson me fournit un sujet de causerie que je fus bien aise d'avoir trouvé. Jusqu'à ce moment la conversation avait langui: je n'avais pas osé le presser de questions, et lui-même, avec ce tact qui le caractérise, avait évité de parler de tout ce qui pouvait se rattacher à sa mission.

Dès que je l'eus mis sur le chapitre de la littérature, il s'abandonna entièrement; la contrainte qu'il s'était imposée jusque-là disparut tout-à-coup; il émit des principes, discuta mes opinions en homme qui s'est rendu compte; et à travers quelques hérésies qui tiennent au manque d'instruction première, il avança des jugements dont se ferait honneur un membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Ce petit cours littéraire fit promptement disparaître ce que, jusqu'alors, notre tête-à-tête avait eu de gênant et de guindé; on aurait dit que nous nous connaissions depuis dix ans. M. Sanson se montra à découvert; je pus l'examiner à mon aise.

Il semblerait que la nature de ses fonctions, les gens avec lesquels elles le mettent incessamment en rapport, ont dû détruire chez lui tout sentiment d'humanité; bien loin de là: ils ont développé dans son ame une sensibilité extrême.

Ce même homme qui va froidement surveiller tous les apprêts d'un supplice, monter, pièce à pièce, l'affreuse machine de destruction, graisser les cordes, consulter du doigt le tranchant de la hache, faire partir, d'une main assurée, la détente qui va rendre à la terre l'ouvrage du ciel, ce même homme ne pourra retenir ses larmes quand vous lui rappellerez le souvenir de quelque exécution. Vous l'entendrez s'élever avec une jeune énergie contre la peine de mort; développer avec vivacité les moyens qui pourraient la remplacer le plus efficacement; vous le verrez, un jour de Grève, pâle et défait, refusant toute nourriture, mort comme s'il avait changé de rôle, comme si *l'autre* était le bourreau!

Voilà ce qu'on ne sait pas; voilà ce que je n'aurais pas cru moi-même si je ne l'avais pas vu; et c'est ce qu'auraient dû voir ceux qui, de toute l'autorité de leur talent, ont pesé sur l'instrument de la justice, en se prosternant de respect devant la main qui le fait agir!

Il me raconta une foule de particularités sur les derniers moments de quelques condamnés célèbres; je ne les rapporterai pas ici. Parmi des détails quelquefois touchants, quelquefois burlesques, toutes ces histoires offrent quelque chose de pénible et de forcé: c'est comme le rire d'un pendu...

Ce que je dirai seulement, c'est à quelle circonstance il est dû que, maintenant, l'échafaud soit démonté et remis en place tout de suite après l'exécution.

Autrefois, il restait là pendant plusieurs heures; c'était une attention fort délicate pour les assistants: la tragédie est courte, il fallait bien les laisser jouir du spectacle des décors.

Seulement, un cadenas comprimait la détente qui laisse partir l'instrument oblique.

En 1797, après une exécution, le bourreau et ses aides s'étaient retirés au premier étage du cabaret situé à l'angle de la place de Grève et du quai Pelletier.

Ils causaient, ils buvaient, ils riaient peut-être.

On frappe à la porte du cabinet. C'est un homme, une espèce d'ouvrier, qui vient prier M. Sanson de lui confier la clef qui retient le couperet de l'échafaud. Un garçon perruquier vient d'être arrêté au moment où il volait une montre au milieu de la foule qui s'écoulait après l'exécution: le peuple, dans sa justice expéditive, avait pris le coupable, l'avait hissé sur l'échafaud, couché sur la planche, roulé sous le couteau, et sa tête allait tomber sans la précaution qu'on prenait toujours, sans-doute par instinct. L'exécuteur, qui était venu ouvrir lui-même, répondit, à cette demande atrocement singulière, que M. Sanson était sorti, que lui seul avait la clef, et qu'il reviendrait dans deux ou trois heures. Il fallut se résigner: la foule s'écoula peu-à-peu, mais le patient, promis à la mort, était toujours dans son affreuse position. Enfin, après un temps dont

on ne peut calculer la longueur si l'on veut se mettre à la place du pauvre diable, on vint le délivrer. Rien ne peut redire son état, et ce qu'il avait dû souffrir dans cette lente agonie.

Et quand on pense que ce fait s'est passé peu d'années après la révolution! Le sang avait coulé pendant deux ans, les supplices avaient été organisés d'une façon régulière, et le peuple n'était rassasié encore ni de sang ni de supplices!...

Moins par curiosité que pour rappeler à M. Sanson le but de ma visite, je le priai de me faire voir la chambre où il tient renfermés les instruments destinés aux différents genres de supplices usités autrefois.

La vue de ce *musée* me glaça d'horreur.

Une seule chose, dans ce sanglant conservatoire, mérite qu'on en parle: c'est le sabre avec lequel M. le marquis de Lally fut décapité. On le fit faire exprès, et il en fut fondu trois avant qu'on pût en trouver un convenable.

A cette époque, lorsqu'une exécution remarquable avait lieu, les jeunes seigneurs montaient sur la plate-forme de l'échafaud, comme ils allaient le soir, à la Comédie-Française, s'étaler sur les banquettes qui garnissaient la scène. Le jour où M. de Lally subit son jugement, la foule était plus considérable que de coutume: un des plus empressés à l'horrible fête froissa le bras de l'exécuteur au moment où l'arme homicide se balançait au-dessus de la tête du patient; la secousse fit dévier l'arme, qui, au lieu de frapper la nuque, rencontra le cervelet, et vint s'arrêter sur la mâchoire de la victime sans trancher entièrement sa tête. La lame du sabre fut ébréchée par le contact d'une dent contre laquelle elle frappa, et un des aides du bourreau fut obligé, à l'aide d'un coutelas, d'achever l'exécution!...

J'ai tenu dans mes mains l'arme fatale; une dent s'adapterait fort bien au vide laissé par l'éclat qui en a jailli....

Ici une anecdote parfaitement à sa place.

Vers l'année 1750, au milieu de la nuit, trois jeunes gens, appartenant à cette haute noblesse qui avait le monopole des vitres cassées, des passants insultés, du guet battu; trois jeunes gens, de ceux qui faisaient revivre, après un trop long inter-

valle, les mœurs si gaies, si en dehors, si insolemment aristocratiques de la Régence; trois jeunes gens descendaient le faubourg Saint-Martin, après un délicieux souper dans une petite maison. Car on soupait alors; une civilisation rétroactive n'avait pas encore gâté ce bon naturel du vieux temps, où l'on mettait le couvert à l'heure où l'on se couche pour ne l'ôter qu'à l'heure où l'on se lève.

Ils avaient soupé, les trois jeunes gens. Et avec gaîté, je vous le jure: un souper qui vous serait conté d'une manière délicieuse par un de nos amis; à vous enivrer comme avec du champagne.

Moi, qui ne sais pas conter, je dirai tout simplement qu'après souper, entre deux et trois heures de la nuit, ces messieurs descendaient le faubourg Saint-Martin, riant, délirant, et surtout causant de cette causerie si amusante quand on ne sait pas ce qu'on va dire et quand on ne sait plus ce qu'on a dit.

Ils voulaient ne pas rentrer chez eux avant le jour, et aucune maison n'était ouverte.

Arrivés devant la rue Saint-Nicolas, ils entendent un son d'instruments, une musique joyeuse, spéciale, qui dit que l'on danse d'une danse folle, instinctive, affreusement bourgeoise.

Quelle trouvaille! ils vont pouvoir finir la nuit.

L'un d'eux frappe; un homme vient ouvrir: poli, simple, bien vêtu.

Le jeune seigneur qui avait frappé s'empresse d'expliquer le motif de cette brusque visite. „Nous sommes montés à la joie, dit-il; la nuit a commencé pour nous, délicieuse et folle; nous allions sans savoir où quand votre joyeuse fête nous a brusquement arrêtés. Nous serons bien venus partout où l'on rira: permettez que nous nous joignions à vos convives.

— „Je ne le puis, messieurs, répond avec une froide politesse le maître du lieu; ceci est une fête de famille, aucun étranger n'y peut être admis.

— „Vous avez tort, jamais, peut-être, meilleure société n'aura fait honneur à votre salon.

— „Je vous répète, messieurs, que je ne puis vous recevoir.

— „Bah! vraiment!... Vous ne savez pas qui vous refusez.

— „C'est bien à regret, je vous l'assure.

— „Faites attention, bon homme.... Nous appartenons à la cour, nous venons de souper à notre petite maison, et c'est un grand honneur que nous vous faisons de vouloir bien achever la nuit chez vous.

— „Encore une fois, messieurs, je suis forcé de vous refuser..., et si vous saviez qui je suis, vous n'insisteriez pas: vous mettriez autant d'empressement à vous retirer que vous apportez d'insistance à vous faire admettre.

— „Charmant, d'honneur! dit le plus empressé, le plus fou. Vous pensez donc qu'il soit si facile de nous intimider?

— „Messieurs, messieurs, n'insistez pas, de grâce.

— „Et qui donc êtes-vous, bon Dieu?

— „Je suis le bourreau de Paris.....

— „Délicieux! ah! ah! ah! Comment c'est vous qui coupez des têtes, qui écartelez des membres, qui faites crier des os entre deux chevalets, qui torturez si agréablement de pauvres diables....

— „Là! là! monsieur, ce sont bien, en effet, les devoirs de ma charge;... mais je laisse tous ces détails à mes valets... Seulement, lorsqu'un homme de qualité, un seigneur comme vous, messieurs, a eu le malheur d'encourir la sévérité de la justice, je ne laisse pas à d'autres le soin de l'en punir, et je me fais un honneur de l'exécuter de ma main."

L'interlocuteur du bourreau était M. le marquis de Lally.

Vingt ans après, M. le marquis de Lally mourait de la main de ce même homme dont les fonctions lui inspiraient alors tant de folles railleries.

Quand je sortis de chez le bourreau, ma poitrine était affreusement oppressée.

Petit à petit l'air vint dilater mes poumons.

Il ne me resta plus, de toutes les impressions qui, en si peu de temps, s'étaient succédé dans mon âme, qu'un profond mépris pour notre civilisation, et de toutes mes pensées qu'un seul vœu: la révision de notre Code pénal.

Une dernière observation qui achèvera de peindre cet homme.

Quand je le quittai, après une longue visite qui avait fait disparaître à mes yeux celui chez lequel je me trouvais, et poussé par cet élan naturel qui nous porte au-devant des gens qui nous plaisent, je lui tendis la main; il recula d'un pas et me regarda d'un air étonné et presque confus.

La tabatière me revint à l'esprit, et je compris toute sa pensée: la main qui subit chaque jour le contact du crime n'osait pas presser celle d'un honnête homme.

James ROUSSEAU.

LES AMITIÉS LITTÉRAIRES

EN 1831.

J'étais seul, assis à ma table; je taillais mes plumes, ce qui veut dire que je n'avais guère d'envie d'écrire, quoique le loisir ne me manquât pas!... Mais bientôt les souvenirs ranimèrent ma pensée: je me reportai vers les lieux que j'ai parcourus il y a peu de temps, et les noms fameux, et les sites extraordinaires de l'Andalousie, de l'Afrique, me rendirent toutes les inspirations de la poésie!

La tragédie dont j'ai tracé le plan, et que j'ai commencée pendant ce voyage, m'apparut dans toute sa simplicité!... Ce drame sans amour, animé seulement par la double peinture de la chevalerie mauresque et chrétienne, et par les combats de la tendresse maternelle, me semblait susceptible des beautés les plus neuves et les plus sublimes. Une foule d'idées accessoires se présentaient à mon imagination pour fortifier les couleurs du sujet et pour faire ressortir les scènes les plus pathétiques. Je me sentais transformé en un esprit créateur; une force supérieure s'emparait de mon ame; une fontaine de vie coulait dans mon cœur: tous mes desirs étaient nouveaux, toutes mes impressions inconnues!.. Sentir vivement, c'est toujours faire une découverte!... Quelles larmes délicieuses m'arrachait l'amour du devoir et de la

patrie!!!.. Comme je souffrais, avec mon héros, des peines de l'ambition, même lorsqu'elle est noble et légitime!!... Et l'amour maternel!... que de secrets il me révélait!... J'écrivais des vers, je dessinais des scènes avec la rapidité de la pensée; dans mon ivresse poétique il me semblait impossible de ne pas faire partager au monde entier mes émotions, mon enthousiasme; je me sentais le maître des cœurs: j'étais heureux!!...

Qnelle fut ma joie en me voyant interrompu par deux amis, à qui j'allais pouvoir communiquer une partie de mon bonheur, que j'allais entraîner dans mes songes, enchanter de mes illusions!... J'essaierais mes conceptions sur leur esprit!... ils me confirmeraient dans mes espérances, ils m'encourageraient dans mes efforts!... Oserai-je l'avouer, plus tard ils me causèrent en s'en allant un second plaisir, presque aussi vif que le premier!

Pour expliquer cette contradiction, il est nécessaire de raconter notre conversation. Mais avant de commencer ce récit, je veux tracer le portrait des deux personnes qui vont y jouer les principaux rôles, et dont j'avais un peu oublié le caractère, au moment où je me réjouis de leur arrivée!...

Le plus âgé, que j'appellerai *l'impartial*, est un homme qui n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, ni riche ni pauvre, ni bon ni mauvais, et cependant il n'était rien moins que tiède ou médiocre par nature. C'est un de ces caractères défaits par la société, rendus inactifs, tout en nuances, et comme il s'en trouve tant aujourd'hui! Les contrastes, dans ces esprits-là, s'expliquent par la paresse, et se fondent dans une teinte générale de douceur, qui atteste, dit-on, les progrès du genre humain: on appelle cette mansuétude de la tolérance, pour lui donner le relief de la vertu! Je voudrais la nommer découragement! Mon impartial joint à cette indulgence presque physique, un sens très-délié qu'il applique à découvrir la force des arguments les plus divers! Il fait consister le bon goût à n'être de son opinion que tout juste autant qu'il faut pour bien prouver qu'il comprend, je dirais même qu'il justifie l'avis contraire.

En politique, il est carliste; mais il se tue à répéter qu'il *ne remuerait pas le bout du doigt* pour ramener la dynastie déchue.

En littérature, il est classique; mais il ne parle que d'innovations littéraires; le mot création revient à chaque instant dans sa conversation. Pourtant, Dieu lui a donné le goût antique jusqu'à l'exclusion.

Sans être hypocrite, il s'est refait lui-même; ses faussetés ne sont pas des trahisons, ce ne sont que des prétentions!!! Mon ami est un homme d'esprit timide; et en fait d'idées, la timidité équivaut quelquefois à l'absence.

Dans les arts, la tactique de ce faux impartial consiste à affecter une extrême indulgence pour les essais de la nouvelle école. Sa grande prétention est d'être de son temps, de comprendre son temps; cependant il n'a pas ce qu'il faut pour jouir du mérite particulier des écrivains modernes! On croit voir une beauté surannée qui se pare des habits de sa fille et se traîne au bal, où pourtant elle ne dansera pas!

Singulier résultat des influences d'une société arrangée comme la nôtre!!!! Un homme de ce *non-caractère* à Paris, aujourd'hui, peut avoir reçu de la nature beaucoup d'ame, d'esprit, et il n'en est pas moins dans la dépendance de gens en tous points fort inférieurs à lui.

Rien ne m'a paru caractériser notre époque comme le fanatisme avec lequel cet *impartial* ami défend un parti qui n'est pas le sien! Le naturel seul plaide sa cause avec modération; on exagère toujours les sentiments qu'on adopte, parce qu'on n'en a pas la mesure, et qu'on se jette dans la passion pour voiler l'affectation.

Je n'oublierai jamais l'embarras de mon ami dans les discussions provoquées par la sotte querelle des classiques et des romantiques. Heureusement pour notre réputation en Europe, cette oiseuse dispute a duré peu, même à Paris, où il est si rare de voir une cause de dissension quelconque cesser entièrement! Enfin, pour terminer le portrait de ce personnage, je dirai qu'il est né bon critique, et que s'il ne vivait dans un temps où l'on est convenu de n'attacher de prix qu'aux effets dramatiques, il serait singulièrement sensible à toutes les manières d'analyser les affections de l'ame, à toutes les délicatesses, à toutes les nuances du langage; mais comme la peinture du cœur

et le charme de l'expression sont le mérite distinctif de l'élégant Racine, il ne se permet jamais de prononcer le mot suranné de style, même lorsqu'il juge un poète; ni de reprocher aux auteurs modernes leur affectation de simplicité, aux acteurs leur trivialité qu'ils nous donnent pour un retour vers l'imitation du vrai!.. Aussi, mon pauvre homme de goût en est-il réduit, malgré tout son esprit, à dire, en écoutant tel drame que je ne nommerai pas, et tel acteur que tout le monde nommera: „Je n'aime pas le théâtre moderne, mais *je ne remuerais pas le bout du doigt* pour ramener Corneille, Racine et Voltaire joués par Lekain et Mlle Dumesnil."

Si l'hypocrisie par intérêt est bien odieuse, il faut avouer que l'hypocrisie par amour-propre est bien ridicule! Celle-ci n'a pas encore trouvé son Molière!

La personne qui se rencontra chez moi avec le faux impartial, était un novateur honteux, caractère du même genre que l'autre, mais qui agit en sens contraire! C'est un de ces jeunes écrivains plus politiques que littéraires, et qui voudraient diriger l'empire de l'imagination avec la même ardeur qu'on met à conduire ou à troubler les états. Mais ce petit tyran libéral a déjà une assez forte dose d'expérience précoce, pour savoir que le calme est nécessaire lorsqu'on veut atteindre au but des passions, et il renie ses amis, ses opinions, afin de les mieux servir!

Cette espèce d'ambitieux affecte surtout l'insouciance; de tels hommes se taisent par vanité comme on parle. Depuis que la parole est usée, l'effet ne se produit que par le silence; pas sur moi cependant, car je préfère toujours l'abandon à ce calcul; et la profondeur des gens qui ne disent rien, m'échappe ou m'éloigne!... J'aime mieux une chaise qu'un pareil ami.

Celui-ci, connaissant mon aversion pour le silence devant témoins, parle quand il vient chez moi; mais dans le monde, rien ne peut l'engager à renoncer à la réputation de penseur, qu'il perdrait sans doute, si jamais il devenait assez bon-homme pour dire ce qu'il pense!

Le monde se croit, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien, obligé de se déclarer le grand rémunérateur de toutes

les sottises qu'on fait pour lui! Il ressemble à ces personnes qui prennent les minauderies d'une coquette pour une marque de préférence; il est flatté de tout, excepté de ce qui lui paraît vrai; car il sait bien que la vérité ne vient pas de lui!

Aujourd'hui, un novateur prudent craint surtout d'être classé. Le mien a remarqué que l'esprit, pour s'arranger à la dernière mode, doit se déclarer libre, libre au point de ne pas même s'unir aux amis de la liberté! Un homme indépendant, comme il fallait l'être cet hiver, trouve en soi-même ses prôneurs, ses disciples, ses maîtres, son école, et je crois jusqu'à son public! Mon jeune sage est donc un des types les plus agréables de ces esprits habillés de neuf à chaque saison, et qui adoptent tous les trois mois une doctrine assez féconde pour fournir à la conversation, même à celle de la presse, jusqu'au jour où quelqu'un de ces grands évènements, qui se font rarement attendre chez nous, leur permettra de changer de thème sans qu'on s'en aperçoive.

Mais il est temps de retourner à ma place, et de me mettre en scène avec mes deux interlocuteurs.

DIALOGUE

ENTRE L'IMPARTIAL, LE NOVATEUR, ET LE POÈTE.

Le Poète. Jamais vous n'êtes arrivés plus à-propos!

Le Novateur (s'asseyant près de l'Impartial). Nous venons vous apporter une bonne nouvelle: enfin, vous pouvez faire paraître votre petit poème de *Saint François de Paule et Louis XI.*

Le Poète. Je fais autre chose... Vous me trouvez occupé de....

L'Impartial. Casimir Delavigne va faire donner à la Comédie-Française la tragédie de *Louis XI.*

Le Poète. Ah!... J'en suis bien aise! Mais, qu'est-ce que cela fait à ma légende en vers?

L'Impartial. Comme il est simple!... Vous devinez notre pensée.

Le Poète. Non, réellement, je ne devine pas!

L'Impartial. Vous ne devinez pas ce que peut faire à votre poème la représentation de cette tragédie?... Vraiment?

Le Poète. Vraiment!

Le Novateur. Elle le fera lire, mon ami!

Le Poète. Merci de la leçon! Si les amis d'aujourd'hui ménagent peu notre amour-propre, il est juste de dire qu'ils soignent extrêmement notre modestie!

L'Impartial. Il est bien question de modestie!!!

Le Novateur. C'est vrai, pensons à votre réputation, et laissons là votre mérite!!! On ne lit rien chez nous qu'à propos d'autre chose; nul ouvrage n'est apprécié d'après ce qu'il vaut, mais d'après ses rapports avec ce que nous aimons ou haïssons; le public a perdu les sentiments simples, l'intérêt direct ne lui suffit plus, et la littérature moderne ne vit que d'allusions, ne marche que par ricochets!...

Le Poète. Combien vous me découragez! Si je vous croyais, je ne ferais plus un vers!...

L'Impartial. A quoi sert de médire de l'esprit d'un siècle? Une nation, une génération ont toujours de bonnes raisons pour être comme elles sont!...

Le Novateur. Vous, l'Impartial, vous vous faites le défenseur de la mode; mais moi qui hais l'arbitraire...

L'Impartial. Je conçois très-bien qu'on méprise la mode lorsqu'on veut rester ignoré; mais quêter les suffrages du public sans respecter son goût, c'est une inconséquence.

Le Poète. Pourriez-vous m'expliquer ce que vous entendez aujourd'hui par le goût du public?

L'Impartial. Cela se sent mieux qu'on ne l'explique; d'ailleurs, les explications ne servent à rien. Les livres qui ont du succès sont les meilleurs indicateurs du goût d'une nation.

Le Poète. Il y a tant de petits publics en France, que tout livre a son succès.

L'Impartial. Oui, mais le vrai succès n'est que pour les livres qui se vendent. Un bon ouvrage ignoré n'en vaut pas un mauvais en vogue. Eussiez-vous la facilité de Voltaire, eussiez-vous du génie, il faudrait encore la vogue pour les faire valoir! Ne connaîtrez-vous jamais l'esprit du monde où vous vivez? Les livres ne font plus la réputation de leurs auteurs, ce sont les

auteurs qui font celle de leurs livres! aussi faut-il que tout libraire soit homme de lettres, et tout littérateur libraire!... Telle est la loi du jour! ... On doit s'y soumettre, ou bien on est perdu!

Le Poète. J'aime à vous voir justifier la despotique anarchie de notre siècle, vous qui êtes né cinquante ans après le vôtre!... Qu'en dit le Novateur? Il est de son temps, lui!

Le Novateur. Mon temps?... Ne m'en parlez pas! Ce siècle est vain, froid et paresseux, il ne lit que sur parole, n'admire que des noms!.... Depuis que la liberté gouverne, c'est la routine qui pense!

L'Impartial. Je n'aime pas cette génération-ci; mais je la comprends, et je sais comment elle veut être menée.

Le Novateur. Je vous en félicite; vous êtes plus avancé que moi? Mais, messieurs, revenons au fait: c'est le moment de publier *Saint François de Paule!*...

Le Poète. Non, car je fais une tragédie.

Le Novateur. Tant pis!... Sur quel sujet?...

Le Poète. Sur un sujet espagnol, chevaleresque, sans amour!...

L'Impartial. Sans amour!... C'est bien froid!

Le Poète. Pas du tout. L'amour est usé... C'est l'amour maternel que je veux peindre.

L'Impartial. Rien n'est usé pour le talent.

Le Novateur. L'amour maternel a été peint aussi bien que l'autre, et il est moins fécond. Laissez là votre tragédie, croyez-moi, et pensez à votre poème.

Le Poète. La vie d'un saint!... Quelle idée!...

L'Impartial. Gardez-vous de le donner sous cet humble titre.... On l'appellera fragment du dixième chant d'un poème sur la vie des saints!

Le Poète. C'est une charlatanerie.

L'Impartial. Tant mieux!...

Le Poète. Un mensonge.

L'Impartial. Encore mieux!

Le Poète. On se moquera de moi plus tard!...

L'Impartial. On aura bien autre chose à faire!... Publiez des riens, en annonçant un grand ouvrage, pourvu qu'il ne paraisse jamais, vous irez de pair avec les premiers hommes du siècle. De nos jours, les réputations littéraires se font surtout avec les livres qu'on promet.

Le Novateur. L'Impartial a raison, depuis que les auteurs n'ont plus d'imagination, ils exploitent celle des lecteurs!

Le Poète. Quoi! mon cher Novateur, vous vous moquez du système des réticences en littérature! vous qui n'en avez pas d'autre en conversation?...

Le Novateur. Parlons de vous et de votre ouvrage!

Le Poète. Je vois bien que je n'aurai jamais le moindre succès!

L'Impartial. Parce que vous n'en voulez pas avoir!... Vous travaillez consciencieusement, vous publiez simplement; c'est ne pas connaître le terrain où vous voulez semer!

Le Poète. Je vous arrête à ce mot... L'ouvrage que vous me conseillez de faire paraître est trop religieux pour le temps et le pays!...

Le Novateur. Raison de plus pour réussir! La religion a perdu son pouvoir en France, donc elle est à la mode.

L'Impartial. Peut-être dit-il vrai! dans un temps aussi extraordinaire que le nôtre, le paradoxe frappe plus juste que le lieu commun!...

Le Poète. Mais, mon cher ami, même en adoptant votre idée sur la force de l'esprit de contradiction en France, elle ne me paraîtrait point applicable! Je ne crois pas la religion aussi ruinée que vous le prétendez, et, pour parler dans votre sens, je pense qu'un auteur qui n'a pas sa réputation faite, risquerait d'autant plus s'il annonçait l'intention de défendre la cause du ciel, que le pouvoir est plus près de rendre au culte ses honneurs... Que m'importe, à moi auteur, d'avoir en ma faveur la majorité muette, si je me mets à dos la minorité bavarde?

Le Novateur. Ou la religion est forte, ou elle ne l'est pas! Si elle est faible, vous aurez l'opposition: c'est un succès! Si elle est forte, vous aurez la France, c'est un dédommagement.

Le Poète. Vous connaissez madame ***, c'est une personne qui ne perd point ses pas, et qui possède une girouette si fine, qu'elle sait non-seulement d'où vient le vent, mais d'où il va venir! ...

Le Novateur. Eh bien? ...

Le Poète. Voyez comme elle jeûne! ...

Le Novateur. Quel pays!

Le Poète. Le pouvoir est toujours entouré de ses dévots: il faut suivre les masques pour savoir où est la force; chaque révolution accomplie opère un déplacement d'hypocrisie, qui est, pour ainsi dire, le complément de celui des fortunes et des places! et ce qui me prouve que la nôtre est loin d'être terminée, c'est que je vois encore des tartufes de religion!

L'Impartial. On pourrait vous opposer les faux philanthropes; la tourbe ambitieuse flatte aujourd'hui le peuple, comme elle flattait les grands, et la France, dégoûtée de toutes les menteries, fera justice de la tendresse jacobine, comme elle l'a fait de l'ambition jésuitique.

Le Novateur. Vous croyez? ... Mais revenons à son ouvrage!

Le Poète. A ma tragédie? ... C'est un sujet...

Le Novateur. Non, à votre poème!

Le Poète. Mon poème est fort peu de chose!

L'Impartial. Encore de la modestie d'auteur; quelle vieillerie!

Le Poète. Vous ne me permettez pas de paraître modeste. Quelle mine voulez-vous donc que fasse un pauvre auteur, si on traite sa modestie comme son amour-propre? ...

Le Novateur. Quelle mine? ... Aucune! pourquoi parler de ses ouvrages?

Le Poète. Mais entre nous! ...

Le Novateur. N'avons-nous pas déjà dit que le mérite de ce qu'on publie est la chose du monde la plus indifférente? Il faut frapper les esprits, et non leur plaire ou les instruire. Parlez avant tout d'accomplir une révolution littéraire; cela suffira pour votre début!!

Le Poète. Une révolution?... Elle est faite.

Le Novateur. Oui, dans le drame... surtout dans celui qui ne peut pas se jouer.

Le Poète. Elle est faite aussi dans la tragédie...

Le Novateur. Qui rit!

Le Poète. Dans la comédie!...

Le Novateur. Qui pleure! Je sais tout cela. Elle est faite dans les romans qui sont de l'histoire; dans qui ne parle qu'à l'imagination; dans les vers qui sont de la prose; dans la prose qui est poétique.

Le Poète. Cette révolution-là n'est-ce pas la confusion?...

Le Novateur. Elle est faite dans l'ode et l'élégie, qui nous semblent nouvellement découvertes, tant elles sont perfectionnées?

Le Poète, impatienté. Que me reste-t-il donc à dire?

Le Novateur. Ne le voyez-vous pas?... Vous avez un rôle superbe à jouer!... Il vous reste l'honneur de renouveler le poème épique. Annoncez donc votre poème épique.

Le Poète. Mon poème épique?

Le Novateur. Que risquez-vous?... Vous êtes bien sûr... qu'il ne sera jamais lu.

Le Poète. Ni même écrit!

Le Novateur. Qu'importe?

Le Poète. Je perdrai ma tragédie si je ne m'en occupe pas tout de suite; j'étais en verve! D'ailleurs, vous avez beau dire, je crains la publication de ce petit poème, c'est tenter de faire du bruit sans y réussir!...

Le Novateur. La préface en fera! Vous direz que Dieu vous appelle à donner une épopée à la France, et l'on vous saura gré de l'entreprise!

Le Poète. Mais je n'ai pas seulement arrêté le plan de ce poème qui doit assurer ma réputation!

Le Novateur. Le plan!... En voulez-vous un?... C'est si vite fait un plan!

Le Poète. Oui, depuis les romans à la vapeur, le patron est tout taillé!... Mais un poème est un peu différent!...

L'Impartial. Pas pour le plan; demandez à Walter-Scott?

Le Novateur, se grattant le front. Tenez! Voici votre poème!... D'abord... il faut innover. (Se tournant vers l'Impartial.) Comment débute le Dante?

L'Impartial. Par une vision!

Le Novateur. C'est cela!... une vision!... Encadrez donc votre vie des saints dans une vision!... Cela fera pendant à la Divine Comédie!... Pensez-y au moins.

Le Poète. Pensez-y vous-même!

Le Novateur, inspiré. Figurez-vous un homme qui se perd à la moitié de sa vie dans une forêt obscure: ses pas sont difficiles; ses regards inquiets ne peuvent découvrir aucune issue, et, tout en cherchant son chemin au loin, il ne voit pas le précipice ouvert sous ses pieds!... il tombe long-temps sans savoir où il arrivera. C'est un voyage à la manière des héros de Byron! Quand il touche le fond, il se sent mourir!...

L'Impartial. Déjà!

Le Poète. Moi, j'aimerais mieux faire ma tragédie!

Le Novateur. Il ignore le temps qu'il a passé dans l'oubli de lui-même; en rouvrant les yeux, il se voit pris dans une fente de rochers qui forme caverne, et dont l'issue lointaine se révèle par une faible lueur! Après bien des peines et des dangers, il parvient, en suivant une route bordée de ronces et ornée de bêtes féroces, à la porte d'une ville magnifique: c'est la Jérusalem céleste. N'êtes-vous pas content de cette esquisse?

Le Poète. Que ferai-je dans la Jérusalem céleste?

Le Novateur. Quelle demande? Vous n'avez donc pas d'imagination?

Le Poète, à part. Les amis tiennent à leurs conseils bien plus que nous ne tenons à nos ouvrages!... Où l'amour-propre va-t-il se nicher?

Le Novateur. Ce que vous ferez dans la Jérusalem céleste? C'est un poète qui se permet une pareille question?... un poète!... Mais, mon cher ami, vous y verrez les saints et les saintes dont il vous plaira de nous raconter la vie! Ces grandes ames règnent là-haut comme elles souffraient dans ce monde-ci... Par des récits divers, vous varierez les couleurs sans

rompre l'unité de votre plan? Vous reviendrez sur la terre, ou vous vous enfoncerez dans les profondeurs du ciel! Vous ferez de l'amour, de la piété, du mysticisme, de la philosophie, du sublime si vous pouvez, du gracieux si vous l'osez, de la poésie si vous voulez, du moins je l'espère, et vous reviendrez au point d'où vous êtes parti, sous l'escorte de votre saint favori, ainsi que le Dante est guidé par Virgile: c'est un plan merveilleux; il faut que vous le suiviez au moins, ou nous nous brouillons avec vous, n'est-ce pas, l'Impartial?

Le Poète. Quelle tyrannie!... J'aime mieux ne rien faire du tout!

L'Impartial. Que ce dessein d'ouvrage lui agrée ou non, il est essentiel de l'annoncer; il faut le publier avant sa petite pièce de vers. La promesse vague me paraît un moyen qui vieillit. L'avenir est usé: il faut du positif, même pour éveiller l'espérance!

Le Novateur. Vous avez raison; imprimer son plan, ce sera neuf! Car ce sera braver le plagiat dont nos auteurs se défient tellement que la taciturnité est devenue la première condition des amitiés littéraires. Entre poëtes, le cœur seul s'épanche et le génie s'économise! Que je hais ces accapareurs de talent, ces avares d'esprit, ... ces ...

Le Poète, éclatant de rire, Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Le Novateur. Qu'avez-vous donc?

Le Poète. Vous allez vous fâcher; mais je ne puis m'empêcher de remarquer que nous avons l'air de parodier la jolie scène de la *Reine d'Espagne*, où le médecin conseille au roi le jeûne et la prière, tandis que le confesseur lui ordonne la bonne chère et la société de sa femme.

L'Impartial. Je ne vous comprends pas!

Le Poète. Lisez la pièce! Elle en vaut la peine! N'a-t-elle pas eu les honneurs d'une chute éclatante, dans un temps où le drame ne fait que se traîner?

Le Novateur. Elle était peut-être trop amusante pour nous!...

L'Impartial. Quel rapport peut-elle avoir avec ce que nous disons?

Le Poète. Le voici : vous, mon ami, tout impartial que vous voulez paraître, vous êtes essentiellement classique. (L'Impartial recule d'horreur.) Et vous, mon cher Novateur, malgré vos réticences, votre éclectisme et vos efforts pour atteindre à l'indépendance, vous êtes romantique.

Le Novateur. Point de classifications ! Elles sont devenues insuffisantes, et par conséquent, injustes.

Le Poète. Il faut bien classer pour définir : d'ailleurs le monde ne marche que sous des bannières.

Le Novateur. Je n'en veux pas, elles sont toutes menteuses !

Le Poète. Menteuses ou non, il en faut !

Le Novateur. Pourquoi ?... Je ne reconnais que la mienne.

Le Poète. Si chacun dit comme vous, voilà le monde partagé en autant de partis qu'il y a d'individus : dès lors plus de société !...

L'Impartial. Vous êtes fort amusants tous les deux, mais vos digressions nous empêchent de savoir quel rapport il prétend établir entre notre conversation et la scène du médecin et du confesseur de Charles II.

Le Poète. Le voici : vous, classique, vous défendez le goût de notre siècle ; et vous, romantique, (le Novateur hausse les épaules) vous faites la critique la plus amère de la nouvelle école. Vous m'avouerez que c'est aussi plaisant qu'un confesseur qui prêcherait la vie du monde !

Le Novateur. Plaisant ! je ne sais ! Rien ne l'est aujourd'hui ! Le monde a peur du rire comme un mourant de la dernière convulsion ! ... Cela prouve seulement qu'après s'être moqué de tout, l'habitude et le besoin du sarcasme font qu'on n'a plus d'autre ressource que de se moquer de soi-même !

L'Impartial. Triste gaîté !... Mais il se fait tard !... Adieu !

Le Poète. Vous partez ?

Le Novateur. Il faut bien nous retirer ; vous nous maltraitez !!

Le Poète. A Dieu ne plaise ; mais il suffit d'appeler les gens par leur nom pour les faire fuir. Je voulais vous lire une scène de ma tragédie.

Le Novateur. Songez à mon conseil! Publiez votre poème, mais précédé de mon plan! . . . .

Le Poète. Je ferai mieux, je raconterai notre conversation en guise de préface. . . . .

Le Novateur. Il vaudrait mieux inventer. . . . . .

Le Poète. Je ne puis! . . . Les esprits créateurs ont si souvent trompé mon attente que je ne relis que les imitateurs, et cela m'a rouillé l'imagination. En fait d'ouvrages de l'art, je n'aime que ceux où il y a de l'art. . . . . . .

L'Impartial. C'est vrai! Vous avez le goût vieux! . . .

Le Poète. J'aime vos épigrammes involontaires contre la mode; la mode est l'idole dont le culte a gâté le goût français; elle dégrade jusqu'au génie en le rendant dépendant de circonstances, qu'il devrait dominer! L'art est de tous les temps, c'est une religion; les esprits initiés à ses dogmes doivent les respecter avant tout, sous peine de sacrilège. Le poète qui méprise son pays et désespère de son siècle au point de viser à la vogue, à la fortune, abuse des dons du ciel; les grands talents n'appartiennent pas aux hommes qui les exercent, ce sont des charges qui font partie du patrimoine du genre humain, et l'artiste qui, loin de travailler dans le pur intérêt de l'art, fonde sa réputation sur des concessions *), est un dépositaire infidèle, un empoisonneur, un faux frère, qu'il faudrait étouffer au lieu de l'applaudir; car la prostitution de la pensée me paraît la pire de toutes! La probité dans l'exercice des facultés de l'esprit est la condition exigée par la postérité pour distinguer un écrivain d'un manœuvre. . . . . . .

Le Novateur. Vous vous mettez en frais d'éloquence, il eût été plus court de nous dire que l'art perfectionne plus qu'il n'invente et que . . . . . .

Le Poète. Aussi n'inventerai-je rien pour ma préface; je vous ferai parler tous les deux. . . . . . .

*) Chez nous aujourd'hui la politique préoccupe tellement les meilleurs esprits qu'il n'est peut-être pas inutile de demander au lecteur la permission de faire parler un poète autrement qu'un homme d'état! . . .

L'Impartial. Nous mettre en scène! Fi donc!

Le Poète. Dans ce siècle de publicité, l'indiscrétion est permise et même commandée. Un secret serait un privilége; plus de priviléges! C'est le mot d'ordre . . . je veux dire de désordre! . . . (*Ils rient.*) Adieu donc! . . . Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas? (*Ils sortent.*) Enfin me voilà seul!!! Combien ils m'ont fatigué! . . . Mais revenons à mon idée!! (*Il veut écrire.*) Laissons là leur poème, et reprenons la scène de ma tragédie où je l'ai laissée . . . Je n'ai pas seulement pu leur en dire le sujet . . . Où en étais-je? Je ne sais; je ne vois plus que Paris! . . . Toujours Paris! . . . Je n'entends que la conversation française; je ne pense qu'à l'esprit du temps! . . . L'esprit du temps! ils n'ont que cela à la bouche! . . . A quoi me sert à moi l'esprit de mon siècle pour peindre celui d'un autre?... Ils m'ont fait mal! . . . Voilà donc le fruit des avis des deux personnes les plus spirituelles que je connaisse! . . . J'ai perdu mes idées sans pouvoir adopter les leurs! On veut faire de nous des journalistes. Quelle est la poésie capable de résister à cette fureur d'à-propos qui possède les écrivains du jour?... Que me font des circonstances indépendantes du mérite de mes vers? Je ne veux pas m'en servir: un tel oubli de toute fierté, ce serait la prostitution du talent! . . . Fuyons Paris! . . . Il faut quitter la société, si l'on veut retrouver la force de travailler pour elle! On la connaît toujours assez quand on n'est pas entrepreneur de scandale!! Un sujet, c'est un monde, et, pour y bien entrer, on doit fuir celui dont on est entouré!

Telles sont les amères réflexions auxquelles je me livrais en essayant vainement de continuer une scène commencée avec une facilité, avec un enthousiasme que je ne retrouverai plus.

Il y a trois jours que cette conversation m'a troublé dans mes espérances, et depuis trois jours, je ne puis penser à autre chose. Les amis sont devenus si sincères qu'ils rendent toute illusion impossible; comment conserver la faculté de l'inspiration sans illusion?

La morale que j'ai tirée de mon mécompte, c'est qu'il ne faut demander des conseils qu'aux esprits capa[illegible] nous

fournir des modèles! Les hommes qui travaillent eux-mêmes sont les seuls bons critiques. Celui qui n'emploie son intelligence qu'à juger les productions des autres, sera sévère sans résultat: son souffle est malfaisant; la paresse est toujours envieuse, et l'envie est le seul hommage décourageant pour l'artiste! . . . La jalousie excite l'émulation, on peut espérer de la désarmer; mais l'envie, toute sèche, nous paralyse parce qu'on sait qu'elle est implacable comme la bassesse! . . . Il est une hauteur où les rivaux abandonnent le génie; mais il n'y a pas de mérite trop élevé pour les envieux désintéressés! Ces hommes haïssent le succès pour eux-mêmes, et quand on veut écrire, il faut les fuir comme le désespoir! . . .

Adieu donc, mes deux amis! . . .

A. DE CUSTINE.

L'auteur de ce dialogue se croit en droit d'avertir qu'il n'a prétendu peindre la littérature parisienne qu'en 1831. Elle est déjà remplacée avantageusement par celle de 1832.

LES CONVOIS.

Le Voltaire de l'antiquité, le plus spirituel et le plus original peut-être des écrivains grecs, l'ennemi déclaré des superstitions avec lesquelles les charlatans de toute espèce, sacrés ou autres, emmaillottent la raison humaine, se moque assez malignement des croyances et des usages qui présidaient aux funérailles chez les différents peuples. Il s'attaque surtout à ces exagérations de la douleur, qui font que les vivants ont un air *plus triste et plus misérable que le mort*. Plusieurs des assistants, dit-il, se roulent à terre, se frappent la tête contre les murs, s'arrachent les cheveux, s'ensanglantent les joues, tandis que le mort parfumé, couvert de vêtements magnifiques, la tête environnée de fleurs, repose en pompe sur un lit de parade. Lucien nous répète ensuite les lamentations d'un père au convoi de son fils, lamentations qui ne feraient pas tant de bruit, n'était la présence du public; *car personne ne crie pour soi*. Mais voici bien une autre affaire: grâces au privilège de la fiction, le mort ressuscite, et réprime, avec la pressante logique du bon sens, les vaines déclamations du vieillard, qui aurait grand besoin de quelques grains d'ellébore. Sauf son esprit que je n'ai pas, je pourrais imiter les exemples de Lucien; je pourrais, comme lui, lancer les traits de la satire contre le faste des douleurs de notre âge au moment de la perte d'un

époux, d'un ami, d'un frère; il me serait surtout facile d'égayer mes lecteurs aux dépens de cette manie d'épitaphes qui surchargent les tombeaux d'éloges hyperboliques. En effet, au dire du vulgaire des flatteurs de la tombe, le défunt aurait possédé toutes les qualités, toutes les vertus; de lui dépendait le bonheur d'une famille entière, qui ne cessera jamais de le pleurer. Mais souvent cette famille regrette fort peu ce mort tant vanté; souvent même elle ne lui a donné que quelques larmes de commande ou de bienséance, que le grand air avait séchées avant la sortie du cimetière. Mais déjà je préfère aux jouissances un peu cruelles de la médisance satirique, le plaisir de rapporter un heureux changement que j'ai vu s'opérer dans nos mœurs.

Depuis les dernières et déplorables années de Louis XIV, sous les bacchanales de la régence, pendant la longue orgie du règne de cet insouciant Louis XV, qui était parvenu à oser prendre pour devise: „Après moi le déluge,“ un inconcevable relâchement s'était introduit partout en France. Hommes publics, hommes privés, presque personne ne faisait son devoir. Le prince ne gouvernait ni l'État ni sa famille, tandis qu'une jalousie, de tradition royale, refusait d'initier l'héritier de la couronne à la science du gouvernement. Le maître absolu laissait s'élever au hasard, et sans principes communs, les successeurs des héros d'autrefois. Adieu les mœurs fortes, les lumières politiques, la connaissance de l'administration et le génie de la guerre dans une caste qui avait conservé ses prétentions à toutes les supériorités sociales. Dans le palais et presque sur le trône, une courtisane du plus bas étage; autour d'elle, des grands seigneurs humiliés et des favoris rayonnant d'impudence. Les ministres et les généraux étaient ses créatures ou aspiraient à ce titre d'honneur. Le chef d'une magistrature avilie mettait les parlements aux pieds de la favorite, et s'abaissait jusqu'à jouer devant elle le rôle de Crispin pour la désennuyer de son royal amant, parfois inamusable comme Louis XIV sur le déclin de l'âge. Cette femme perdue puisait à pleines mains dans le trésor public, véritable tonneau des

Danaïdes. Je n'entrerai point dans le détail des mœurs enfantées par de tels exemples; je ne peindrai pas le luxe effronté de ces Laïs appelées femmes entretenues, qui tenaient école de scandale et de corruption dans Paris; j'omettrai l'abâtardissement des races et la ruine des fils de famille dans le commerce de ces impures idoles; les banqueroutes de l'état, les princes banqueroutiers comme le maître; un des grands dignitaires de l'église se trouvant à l'étroit dans un revenu de dix-sept cent mille francs, et engagé en de sales intrigues, qui aboutirent à un éclat funeste pour la couronne elle-même. Il me suffira de dire que la contagion gagnait chaque jour en descendant de classe en classe; que les passions individuelles, enhardies par ceux qui, en tout pays, donnent le branle au monde, ne reconnaissaient plus de frein; et que la société, dont tous les liens se brisaient, tendait évidemment à une dissolution.

Entre les symptômes de cette décadence, qu'une révolution seule pouvait arrêter, il faut mettre au premier rang l'indifférence des vivants pour les morts et l'oubli presque général du culte des tombeaux. A la vérité, si le défunt était un privilégié du sang ou de la fortune, l'église du moins lui prodiguait toutes les pompes de la terre, sans doute pour que sa mort ressemblât un moment à sa vie. Venait ensuite une sépulture particulière, soit dans un temple, soit dans un lieu spécial, réservé aux membres d'une famille qui voulaient reposer à jamais en morts de qualité; puis à cette seconde distinction succédaient les honneurs du mausolée. Mais quand on avait accordé satisfaction à l'orgueil, à la bienséance, ou à la vanité, trop souvent le mort restait oublié dans sa magnifique demeure. Rarement les siens venaient-ils au rendez-vous que son mausolée donnait à la douleur. On devrait, disait Mercier, louer, comme les anciens, des pleureuses aux enterrements, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parents et de nos amis. En effet le culte des morts avait péri avec les anciennes mœurs. Le fils, n'étant plus uniquement occupé de continuer les vertus de ses aïeux, n'allait plus aiguiser ni son glaive ni son âme sur le marbre de leurs tombeaux. Que si le défunt était pauvre, ses dépouilles mortelles,

renfermées dans trois planches de sapin assez mal jointes et à peine recouvertes d'un sale drap noir, ne faisaient qu'apparaître sur le seuil de la paroisse, et comme si on eût été pressé de les jeter dehors, on expédiait son âme pour le ciel avec une parcimonie de prières, avec une lésinerie de préparatifs vraiment insultantes sous l'empire de la religion du Christ, le restaurateur de l'égalité dans le monde. Alors deux hommes revêtus des livrées de la misère s'emparaient du corps, qui souvent faisait seul avec eux le triste et dernier voyage, pour aller se perdre dans la fosse commune, où chacun voyait s'engloutir ce qu'il avait de plus cher. *)

Sauf quelques rares monuments, les cimetières étaient une solitude délaissée, infertile, aride et muette; là, après bien peu d'heures, nul moyen de retrouver un père, un ami, une mère dans la foule des morts entassés les uns sur les autres.**) Là, nul asile particulier pour des entretiens du cœur avec un objet chéri; nulle place pour ces prières que la religion et l'amitié

*) On lit dans le *Tableau de Paris* de Mercier, témoin oculaire de ces scandales journaliers:

„Pour le pauvre, on le congédie avec quelques versets des *Laudes* ou des *Matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent sur des chandeliers de cuivre; on galope l'indispensable *de profundis*; et ceux qui portent le cercueil et la croix de bois, courent d'un pas impatient et précipité le jeter dans la fosse. Un petit goupillon, dont les barbes sont rares et usées, trempe dans un sale bénitier où l'on a versé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus souvent il est à sec, et la main du fils ou de l'ami, s'il en reste un au mort, ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le prêtre est déjà loin quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide; il se trouve seul sur la tombe de son père; et, jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetière en murmurant contre la pauvreté du défunt et de celui qui l'enterre.“

**) „Le lendemain, dit encore Mercier, on ne distinguera plus son cercueil; quatre ou cinq nouveaux pèseront sur le sien; c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert; et l'œil, s'il en a le courage, a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion acquise. L.“

adressent à celui qui n'est plus, et au Dieu qu'elles invoquent pour lui. Aussi presque tout commerce avait cessé entre les morts et les vivants; aussi, rien de plus rare que les visites rendues au champ de l'éternel repos. Pascal semble avoir caractérisé cette interruption des rapports de la vie avec la mort, par ces mots terribles: „On jette un peu de terre, et en voilà pour „jamais.“

Notre grande révolution de 1789, que l'on calomnie sans-cesse en jouissant chaque jour de ses présents, a fait cesser cette indifférence, ces mépris et ces profanations. Voici l'origine d'une si favorable mutation dans les esprits. Grâce à l'incroyable relâchement des mœurs, la famille n'existait presque plus parmi nous; elle s'est reformée depuis quarante années. Maintenant, les mères dociles aux ordres de l'éloquence de Rousseau, allaitent avec joie les tendres créatures que la nature rattache à leur sein, aussitôt après les avoir séparées de leurs entrailles. Maintenant, ce que personne n'eût osé au temps de la puissance souveraine du ridicule, qui gouvernait même les penchants de la nature, le père porte publiquement sa fille ou son fils, pour délasser la jeune mère de ce doux et pesant fardeau. Maintenant les deux époux de concert, président à l'éducation de leurs enfants, et entretiennent avec eux des rapports d'amitié si rares autrefois, et qui sont aujourd'hui un besoin, un plaisir, que l'habitude rend plus vifs encore au lieu de les émousser; maintenant, les enfants chérissent la maison paternelle. De là des attachements plus forts et plus sincères; de là, des regrets plus profonds. Le jeune homme de notre temps qui pleure un bon père, pleure un ami qui n'a pas cessé de veiller sur lui depuis le berceau. Comment ne pas honorer les restes d'un tel ami? comment ne pas lui payer le tribut de l'affection et de la douleur? comment abandonner sa tombe? Une telle ingratitude ne pourrait se concevoir. C'est donc par la renaissance de la famille que devait se relever le culte des morts. Mais il faut en convenir, une autre cause a influé sur cette amélioration sociale. Pendant une époque de redoutable mémoire, les victimes immolées par le glaive des lois et punies pour ainsi dire jusque

dans la mort, étaient frustrées des honneurs dus aux dépouilles de l'homme. Cet oubli, ou plutôt cette violation d'un droit sacré pour tous les peuples, déposa de graves ressentiments au fond des cœurs. Il s'ensuivit une réaction inévitable; chacun s'empara, comme d'une conquête, d'un devoir que les mauvaises mœurs ou la rigueur du temps avaient fait tomber en désuétude. On eût dit que tout le monde avait été privé du droit de saluer avec respect les restes des siens, et de leur adresser l'adieu suprême. L'autorité s'empressa de seconder et de régulariser ce mouvement salutaire. De cette époque (celle de l'empire) date le grand établissement des pompes funèbres; les corps ne sont plus portés à bras, exposés à tomber dans la boue par un faux pas, ou à supporter toutes les intempéries des saisons. Le pauvre a son char comme le riche. Les convois sont remarquables par la décence, par la bonne tenue du cortège obligé, par l'affluence des parents et des amis, par leur attitude affligée, ou tout au moins grave et sérieuse. Mercier disait de Paris, en 1783: „Il n'y a point de ville ou le spectacle du trépas fasse moins d'impression.“ Mercier disait vrai: un convoi, à moins qu'il ne fût remarquable par la magnificence, passait inaperçu, à-peine se dérangeait-on pour faire place au mort. De nos jours, presque tout le monde se découvre devant un convoi stationnaire ou en marche. On se dit en regardant le mort inconnu: „C'est un homme qui va où nous irons tous,“ et on le salue comme un membre de la grande famille qui ne cesse de mourir et de renaître.

Un peintre distingué, Monsieur Vigneron, nous semble avoir conçu, à la manière du Poussin, le tableau du convoi du pauvre, n'ayant pour cortège que son chien. Cette composition rappelle le mot célèbre d'un mendiant: „Si je perds mon chien, qui est-ce qui m'aimera?“ Elle honore le cœur et l'esprit de l'artiste, mais on ne saurait plus y voir la peinture ou la satire de nos mœurs. Béranger, dans une de ces plaisanteries sérieuses, qui sont parfois des dits de Plutarque ou de Montaigne, célèbre l'amitié des gueux. Béranger a raison: les gueux aiment pendant leur vie leurs compagnons de travail et de souffrance; ils ne les

désertent pas aussitôt après le dernier soupir. Les convois des ouvriers surtout offrent presque toujours une grande affluence; ou, quand un petit nombre de personnes accompagne le char funéraire, on voit dans ce petit nombre tous les signes d'un véritable deuil; témoin l'enterrement d'une pauvre femme de nos jours: elle avait pour cortège deux vieillards et un petit garçon que chacun tenait par la main. Ces vieillards, en costume d'ouvriers, paraissaient être les grands-pères de l'enfant. L'un d'eux portait sur sa figure encore mâle l'expression sévère d'une tristesse contenue et poignante. L'autre laissait aller sa douleur; de larges pleurs arrosaient les cheveux blancs qui tombaient le long de ses joues sillonnées par les rides. Il regardait l'enfant avec une pitié de femme. Mais ce qui me frappa davantage, l'enfant, doué sans-doute d'un de ces cœurs précoces qui devancent le sentiment et la raison, l'enfant semblait comprendre la mort, et pleurer sur sa mère et sur lui-même, pauvre petit orphelin! Je n'ai jamais vu tant de vérité, tant d'intelligence dans la douleur à un âge si tendre: tout le monde s'arrêtait devant ce touchant spectacle.

Après le convoi du pauvre, qui reçoit de ses associés d'infortune sa fête de mort, rien ne donne de plus vives et de plus douloureuses émotions que le convoi de la jeune vierge que ses compagnes, vêtues de blanc, le front paré d'innocence, les joues colorées par de brûlantes larmes, conduisent au lieu fatal où tout vient aboutir. Des rubans blancs qu'elles tiennent dans leurs mains, et que l'on prendrait pour leurs ceintures virginales attachées au char funéraire, semblent le tirer sans effort. Mais le cercueil et la couronne de fleurs de la victime fixent bientôt tous les regards. „Quel âge avait-elle? — Dix-sept ans et deux mois, et belle comme un ange! — Ah! la pauvre enfant! mourir sitôt! Et la mère? — Désespérée; elle n'en reviendra pas.“ Voilà ce qu'on entend parmi la foule qui grossit à chaque instant. Que si par malheur vous venez à découvrir au milieu du cortège virginal quelqu'une de ces figures pâles, mélancoliques et souffrantes, dont le caractère de beauté est le signe d'une mort qui commence, vous restez attristé jusqu'au

fond de l'âme; car déjà votre imagination voit s'ouvrir un nouveau cercueil.

D'autres convois réveillent d'autres pensées et d'autres sentiments. Après la victoire du 10 août 1792, j'avais vu rendre des honneurs aux victimes de ce grand évènement, qui justifia sitôt les prédictions de Mirabeau sur la ruine de la monarchie; mais peut-être y avait-il dans les manifestations de la douleur publique quelque chose de théâtral et d'imité qui ne convient pas au plus naturel et au plus sincère des sentiments de l'homme. Le triomphe populaire de juillet n'a fait éclater que des regrets profondément sentis, et des spectacles où pas un seul mensonge, pas une seule trace d'imitation, pas un seul faux semblant ne sont venus altérer la simple et touchante expression de la vérité, exempte de toute espèce de faste. Après les pertes du champ de bataille, d'autres pertes se succédaient l'une à l'autre. Chaque jour, dans les différents quartiers de Paris, la garde nationale, suivie d'une partie du peuple, escortait plusieurs convois à travers la ville en deuil. Comme c'était le peuple surtout qui avait prodigué son sang avec cette témérité de courage, avec cette insouciance du danger qui lui sont propres quand le démon de la liberté s'empare de lui, le grand nombre des morts appartenait à la classe pauvre. Mais je ne puis assez dire, pour l'honneur de notre révolution de juillet, dans quelle attitude calme et ferme, dans quel religieux silence, avec quelle sympathie civique, avec quelle douleur pleine d'admiration, la garde nationale conduisait à leur dernier asile ces héros populaires. Les prodiges de leur résistance, l'inconcevable audace d'hommes presque désarmés devant une troupe pourvue de tous les moyens de défense, leur humanité pour les vaincus même au milieu des périls du champ de bataille, leur respect inviolable pour toutes les propriétés, leur modération après la victoire, enfin et avant tout, la conquête de la liberté due à leur dévouement, toutes ces choses présentes à la pensée de chacun donnaient aux tributs de la reconnaissance et de la douleur un caractère particulier qui ne m'avait pas frappé depuis quarante ans. Ces souvenirs ramènent la pensée à l'imposante et magique commé-

mération des journées et des morts de juillet, qui eut lieu, en 1831, au Panthéon; commémoration que n'oublieront jamais ceux qui ont senti battre leur cœur d'admiration, d'enthousiasme, de tristesse et d'espérance à cette cérémonie civique et religieuse. Je me plais encore à retracer, comme les plus touchants exemples de reconnaissance, que j'aie jamais vu éclater, ces honneurs anniversaires rendus à chacune des victimes de juillet sur la place même où elle était tombée en combattant. Il n'y a qu'un grand et bon peuple où les cœurs trouvent en eux de pareilles inspirations.

Au reste, toutes ces choses viennent de loin. L'une des premières leçons de la liberté naissante avait été de ressusciter parmi nous le culte de ces hommes célèbres que Lucain appelle *lustrales animas*, de ces âmes expiatoires qui se dévouent pour le salut de tous. Le géant de la révolution, le prince de la tribune moderne, Mirabeau, enseveli au milieu de son dernier triomphe, obtint ce qu'aucun homme, roi, prince, ou sujet, n'avait obtenu chez nous avant lui, le tribut des regrets de vingt-cinq millions d'hommes réunis dans une même pensée. La mort de ce grand rénovateur de peuples laissait un vide immense que personne ne pouvait remplir. Il sembla dans ce moment à tout le monde que le bras puissant qui soutenait le nouvel édifice social s'était retiré de nous. La France entière éprouva ce sentiment avec une espèce d'effroi, et pleura sur elle-même en pleurant sur son défenseur. Ce fait attesté par les contemporains dit assez que nos annales anciennes, comme nos annales récentes, ne peuvent offrir de funérailles semblables à celles de Mirabeau. Mirabeau est unique dans son triomphe de mort, comme dans la vie politique qui seule en a fait un homme des siècles.

Sans établir aucune comparaison, soit entre les deux personnages, soit entre les deux époques, je ne saurais passer sous silence les funérailles du célèbre membre de la Convention, Le Pelletier de Saint-Fargeau; en effet, célébrées dans Paris à la manière dramatique des anciens, qui s'emparaient des cœurs par les yeux, et bientôt répétées dans les quarante-quatre mille

communes de la France, elles sonnèrent le tocsin contre les ennemis de la république environnée de périls, et donnèrent une impulsion nouvelle au char de la révolution.

Le libérateur de l'Alsace, le pacificateur de l'Ouest, Lazare Hoche, doué du double génie de la guerre et de la politique; Hoche, le seul de nos généraux capable de lever l'étendard de la liberté contre Bonaparte couvert des palmes d'Italie et d'Orient, fut honoré d'une pompe funèbre sur les bords du Rhin. Dans cette cérémonie de deuil et de gloire, l'armée française, pleurant un autre Turenne, eut la consolation de voir les généraux autrichiens s'associer à ses regrets, et rendre les plus grands honneurs à leur brillant et généreux ennemi. A Paris, le Directoire se fit un devoir de décerner de magnifiques obsèques à celui qu'il craignait peut-être, comme le pouvoir craint presque toujours l'homme sur la tête duquel on ne saurait poser le niveau commun. Ces obsèques, remarquables par une heureuse imitation des formes antiques, trouvèrent de la sympathie dans les cœurs et dans les esprits. Chénier fit couler de véritables larmes en prononçant d'une voix forte et pénétrée l'éloge de l'illustre mort. Le Champ-de-Mars retentit des expressions de la douleur du peuple de Paris, et ces expressions trouvèrent de l'écho en France: la perte de Hoche parut à tous une perte publique.

Depuis la mort de Hoche jusqu'à l'année 1826, on ne voit plus chez nous d'obsèques nationales; car on ne saurait donner ce nom même aux touchants tributs de regrets que Bonaparte voulut payer au premier grenadier de la république, à Latour-d'Auvergne, à cet homme antique et moderne qui trouva le secret d'ajouter un nouveau lustre à la famille de Turenne. Pendant la campagne de Wagram, Lannes, dont la perte plongea l'armée française dans le deuil, et parut faire pâlir l'étoile de Napoléon, frappé d'un triste présage par la mort de son Roland ou de son Bayard, n'eut qu'un convoi magnifique, dont presque toute la pompe se renferma dans le temple des Invalides, dépositaire du cercueil de Turenne, mort aussi pour la France sur le champ de bataille.

Le maréchal Lefèvre, le maréchal Davoust, le maréchal Suchet, et tant d'autres illustres membres de cette grande famille de héros créés par la liberté, n'obtinrent en mourant qu'un convoi plus ou moins considérable, avec les honneurs militaires, et quelques paroles prononcées sur leur tombe par un vieux compagnon d'armes prêt à les suivre. Masséna lui-même, Masséna le second capitaine du siècle, Masséna qui avait sauvé la France à Zurich et l'armée à Esling, Masséna disparut presque en silence, tant ses funérailles eurent peu de retentissement, même dans la cité qui n'aurait pas vu les étrangers dans ses murs, si ce grand caractère eût présidé à la défense de Paris en 1814. Ici nous semblerions coupables d'une affreuse ingratitude; mais je suis heureux de trouver à mon pays une noble et légitime excuse. La France, alarmée sur le salut de la liberté conquise autrefois par nos soldats, était distraite de leurs immortels services par le plus grand des intérêts. La tribune alors était un champ de bataille où quelques Décius se dévouaient chaque jour pour la patrie sous les yeux de la nation tout entière, qui ne pouvait lasser ses regards du spectacle de leurs efforts, de leurs travaux, de leurs périls sans-cesse renaissants, de leurs glorieuses défaites et de leurs rares triomphes, qui la remplissaient de joie et d'espérance.

Tout-à-coup, au milieu de cette lutte que l'Europe elle-même contemplait avec une admiration mêlée d'une cruelle anxiété, l'un des plus nobles athlètes de la cause sainte, le général Foy, dès long-temps blessé à mort au service de la liberté, tombe à l'entrée du champ de bataille, où il se préparait à reparaître armé d'un nouveau courage par les applaudissements du peuple accouru sur sa route depuis Bordeaux jusqu'à Paris. Il meurt, et ses funérailles viennent nous laver d'un injuste reproche.

La nation écoutait le général Foy comme son orateur de prédilection; le député du peuple et de l'armée, je lui donne ce nom pour mieux caractériser sa double mission, possédait en effet ce qui répond à notre manière de sentir et aux habitudes de notre esprit; il réunissait à l'éloquence du cœur,

secondée par une imagination vive et mobile, ces formes toutes françaises, qui se composent d'urbanité, de goût et d'élégance; accordons-lui encore, pour surcroît de prestige, la loyauté militaire et quelque chose de chevaleresque qui rappelait Cazalès. Le général Foy avait un dernier moyen de séduction: grâce à une mémoire infaillible, à une magie de débit qui produisaient une illusion complète, ce brillant orateur semblait improviser à la tribune les heureuses inspirations qu'il avait confiées à la plume attentive et fidèle d'une épouse ou d'un neveu. Tout entier à ses devoirs de mandataire de la France, uniquement occupé d'amasser des armes pour la tribune, chaque jour était pour lui un jour de combat: sa vie politique ressemblait à sa vie guerrière. Un tel homme enlevé au bataillon sacré des défenseurs du peuple réduits alors à un si petit nombre, ne pouvait manquer à la cause nationale sans exciter des regrets universels. Aussi jamais la douleur publique n'éclata plus spontanément, et ne se montra plus vraie, plus tendre, plus affectueuse; elle seule fit l'ornement des funérailles du général Foy, encore attristées par l'aspect du ciel lui-même qui, obscurci par la pluie et les nuages, semblait en deuil comme la terre. Une circonstance particulière, la présence de trois fils si jeunes autour du cercueil de leur père, redoublait l'attendrissement général. Il y eut là de ces paroles qui ne peuvent être dites que par des mères. L'épouse absente apparaissait aussi à côté de ses enfants orphelins, et chacun prenait sa part du deuil de cette âme profondément blessée. Il me semble voir encore cet océan de peuple inondant le cimetière éclairé par des flambeaux; cette tombe, sur les bords de laquelle étaient rangés les principaux amis du général et ses fils consternés de douleur; l'attitude religieuse de la foule avide d'entendre l'éloge du guerrier citoyen dans la bouche de M. Casimir Périer son ami. Et quel souvenir ineffaçable que celui du moment où, à la voix de l'orateur si profondément ému, cent mille bouches proclamèrent l'adoption des enfants du martyr bientôt confirmée par la France entière! Encore une autre espèce de privilège s'attache à la mémoire du général Foy. C'est à ses funérailles

que la nation, frappée d'une espèce de stupeur muette devant les insolents triomphes d'une faction enhardie par l'appui toujours imminent de l'étranger, reprit la parole pour la première fois. La douleur du peuple fut en même temps une preuve de reconnaissance pour de grands services, et une levée de boucliers contre l'autorité qu'il avait résolu de faire reculer dans la route de l'usurpation. Ainsi les funérailles du général Foy sont une époque dans les fastes de notre liberté.

Quoique Manuel fût doué du talent de la parole et de l'improvisation, quoiqu'il ait marqué son rang à la tribune par plusieurs de ces éclatants succès qui terrassent les vaincus, son ascendant venait surtout de la force du caractère, et comme cette force est la première des puissances en révolution, il s'agrandissait chaque jour de toutes les espérances qui reposaient sur sa tête. Les deux partis, que séparait une antipathie si profonde, s'accordaient pour voir en Manuel un chef qui savait attendre, et qui ne se révèlerait tout entier que dans une occasion décisive. Quand une faction en délire, sans respect pour la Charte qu'elle invoquait sans-cesse en la foulant aux pieds, arracha tout-à-coup Manuel du sein de l'assemblée, la fermeté de sa conduite semble mettre en action ces belles paroles de Mirabeau: „Allez dire à votre maître que nous sommes ici „par la volonté du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que „par la puissance des baïonnettes.“ Manuel dut céder à la violence; mais l'opinion ressentit vivement cette injure aux droits de la nation, et environna de son égide le mandataire sans peur. C'est dans cette position d'attente et d'avenir que la mort vint le surprendre; sa constance à lutter contre les horribles douleurs d'une longue agonie rendit encore plus douloureux le sentiment de sa perte. Ses funérailles, dans lesquelles M. Jacques Laffitte trouva l'occasion de déployer le zèle religieux d'un ami, et le courage d'un citoyen soutenu par le sentiment de sa puissance morale, eurent un caractère touchant et sévère. La jeunesse montra la même ardeur généreuse qu'aux funérailles du général Foy; elle voulut porter le cercueil. Contrariée dans ce pieux dessein par l'autorité, elle détela les chevaux,

et se mit en devoir de traîner elle-même le char funèbre, aux applaudissements du peuple; une nouvelle et imprudente opposition faillit ensanglanter la cérémonie par une grave collision entre la force militaire et la foule immense des citoyens empressés d'honorer d'un tribut particulier la mémoire et les restes de l'intrépide député. Le pouvoir, qui avait d'abord capitulé, voulut prendre sa revanche en faisant transférer le cercueil sur un autre char attelé de chevaux, et le mort continua son triomphe jusqu'à la tombe provisoire qui attend encore un monument.

Peut-être une assez haute destinée fut-elle interrompue en Manuel; cette réflexion, pressentie par quelques personnes au moment de sa chute, s'empara de tous les esprits dans les journées de juillet.

Manuel n'a pu voir que des yeux de la pensée le triomphe du peuple; mais il l'a vu comme un évènement infaillible. Benjamin Constant existait encore à l'époque des trois grandes journées: elles marquent un des plus beaux moments de sa vie. Sortant d'une opération cruelle, ne pouvant ni trouver de voiture ni se soutenir seul, il eut la force de s'arracher à son lit de douleur, aux prières de sa femme et de ses amis, pour venir à pied de la campagne à Paris, où force lui fut de franchir les barricades. „Je mourrais de désespoir, disait-il, si une „seule voix pouvait m'accuser d'avoir manqué à l'appel des amis „de la liberté, qui m'attendent."

Écrivain d'une haute distinction, nourri de longues études politiques, dialecticien habile, improvisateur plein de ressources, athlète exercé à toutes les luttes parlementaires, n'ayant plus, en quelque sorte, d'autre vie que celle de la tribune, avide de popularité comme d'une jouissance qui surpassait toutes celles que sa réputation lui avait données dans la société où régnait madame de Staël, Benjamin Constant était devenu par ses services un homme nécessaire, indispensable; ses ennemis mêmes n'auraient pas conçu que, vivant, il ne siégeât point dans une chambre de députés. Sans pouvoir être comparé à Mirabeau, l'un de ces hommes irréparables dont le poète Le Brun parle

dans son Ode à Buffon, Benjamin Constant laissa aussi en mourant, dans l'assemblée, une place que personne ne pouvait remplir. C'est là son plus grand éloge et le sentiment qui domina tous les esprits pendant ses funérailles.

Une partie de la garde nationale, la chambre des Députés, un assez grand nombre de Pairs, tous les écrivains politiques, des aides-de-camp du roi, le conseil des ministres, les vainqueurs de juillet, tous les hommes qui ont ou qui attendent un nom dans les lettres, une foule de ces jeunes gens des écoles, pour lesquels il avait montré tant de sympathie, qu'il avait courtisés peut-être à la tribune, la présence de la foule répandue sur la route depuis le faubourg Saint-Honoré jusques à l'entrée du cimetière du Mont-Louis, donnèrent un air imposant à cette cérémonie, où le gouvernement et le peuple concouraient à honorer un talent supérieur. Entre beaucoup de mots qui me frappèrent par leur caractère de naïve originalité, je me rappelle ceux-ci que j'entendis sortir de la bouche d'un artisan qui marchait à côté de moi dans le cortège: „Eh bien, monsieur, qu'on veuille avoir de pareilles funérailles pour un roi, „on ne pourra par les obtenir; cela ne se commande ni ne „s'achète. Que voulez-vous? Benjamin Constant était notre „député, il nous a bien servis, nous le récompensons de même; „c'est juste. Allez, monsieur, le pareil de cet homme-là manquera long-temps.“ Il s'éleva quelque tumulte aux funérailles de Benjamin Constant; les étudiants de nos grandes écoles, pleins de cet enthousiasme qui est une qualité comme un défaut de leur âge, voulaient décerner d'eux-mêmes les honneurs du Panthéon à l'orateur qu'ils s'étaient accoutumés à regarder comme le représentant de la jeunesse; ils cédèrent à la voix et aux conseils d'un magistrat éloquent qui commandait au nom de la loi.

Je ne parlerai des funérailles du vénérable La Rochefoucault-Liancourt, l'ami de Louis XVI et le père des pauvres, que pour rappeler un admirable exemple de piété reconnaissante dans la jeunesse, et une profanation du cercueil qui ne peut s'expliquer que par cet *esprit d'imprudence et d'erreur* . . . .

Dieu veuille long-temps encore nous épargner la douleur d'avoir à conduire au terme fatal les dépouilles de quelqu'un des grands citoyens qui nous restent après tant de coups frappés dans nos rangs par la mort! Mais il est des funérailles que nous devons souhaiter de célébrer, parce qu'elles n'annonceront aucune nouvelle perte pour la patrie; je veux parler des funérailles de Napoléon. Les cendres du grand homme du siècle ne doivent pas rester en exil au fond des mers de l'Asie. Un jour, quand nos discords seront apaisés, quand la France ne sera plus distraite d'une grande pensée religieuse par le puissant intérêt de son salut, un jour les cendres de Napoléon reviendront sur les bords de la Seine, comme il l'avait demandé avant de mourir. Puissé-je voir l'aurore de ce jour expiatoire, et obtenir l'honneur de prononcer quelques paroles sur le cercueil dépositaire des restes sacrés qui viendront s'emparer à jamais d'un asile dans la terre natale.

P.-F. TISSOT.

UNE VISITE A CHARENTON.

Sur les bords de la Marne, à égale distance des jolis villages de Saint-Maur et de Saint-Mandé, au milieu de vastes jardins bornés au nord par le parc de Vincennes et qui dominent les plaines fertiles de Maisons et d'Ivry, s'élève une masse de bâtiments irrégulièrement groupés, dont l'aspect rappelle le souvenir de ces grands édifices élevés autrefois à la religion par le génie de la solitude. Une longue avenue plantée d'arbres dont les branches convergent en arceaux, et que suit le courant d'un des bras de la Marne, y conduit le promeneur qui s'égare de ce côté. Veut-il en explorer les entours? un pont léger lui ouvre l'accès d'une île formée par la rivière, et dont les contours gracieux offrent les perspectives les plus pittoresques. Un épais gazon, des bosquets de bouleaux et de peupliers en décorent les longues sinuosités. Quel est donc ce séjour riant? C'est le *Bedlam* de la France; c'est ce qu'on appelle la Maison royale de Charenton; c'est l'asile de la plus déplorable des infirmités humaines. C'est là que, sous l'influence de tous les genres de délire que peut enfanter l'altération des facultés intellectuelles, parlent, agissent, se meuvent, d'une manière plus ou moins désordonnée, près de cinq cents malheureux des deux sexes devenus étrangers aux sentiments de la nature, aux douces affections de l'âme, aux bienséances

sociales; isolés de leurs proches, de leurs amis, de leurs intérêts les plus chers; qu'une guérison incertaine peut rendre à la société, mais que l'inefficacité des moyens de l'art peut condamner à une séquestration sans fin.

Gens du monde, qui, au milieu des soucis des affaires, des préoccupations de la politique, de l'enivrement des plaisirs, donnez quelquefois une pensée au malheur de vos semblables; qui vous êtes dit par hasard qu'il existe dans le monde des êtres privés du plus noble attribut de l'humanité, de la raison; réduits à l'état d'automates, si ce n'est pis encore; vous avez cherché peut-être à vous faire une idée de l'aspect que devait présenter la maison de Charenton; et comme la folie ne se peint ordinairement à l'imagination qu'accompagnée de tous les symptômes de la violence ou de l'abrutissement, vous vous êtes représenté les malheureux aliénés, gémissant dans des cachots, traînant des chaînes peut-être, et maudissant l'existence, ou bien encore abandonnés à la brutalité d'un instinct perverti. Rassurez-vous: rien ne ressemble moins à ce tableau que l'intérieur de la maison de Charenton. Vous entrez, et dès les premiers pas que vous faites dans son enceinte, vous êtes frappé de l'ordre, de la tranquillité, des soins de propreté qui président à tous les services; rien ne blesse vos regards, n'affecte d'une manière pénible votre sensibilité; aucun bruit étrange, aucun mouvement insolite ne vous avertit de la maladie des habitants de ce séjour; ce sont, à la vérité, des prisonniers, mais leur prison est si douce! Là, point de ces gardiens à mine rébarbative, à la parole saccadée, au geste brusque, à l'œil terne. Tous les gens de service, à commencer par le concierge, sont polis, complaisants, empressés à se rendre agréables. A-peine avez-vous franchi la cour, que vous avez déjà fait connaissance avec une partie des pensionnaires; car, chemin faisant, vous en avez rencontré au moins une douzaine circulant dans les corridors d'un pas grave et monotone. Ce sont des aliénés tranquilles, qui vont partout, jusque dans l'appartement du directeur; passant de la chapelle au billard, du billard dans les jardins; fumant, prisant, lisant le journal comme vous et

moi, espèces de privilégiés de la maison; mais ce privilège n'est point une préférence, ils ne le doivent qu'à leur douceur habituelle, et au sentiment d'humanité qui porte les chefs de l'établissement à accorder aux malheureux aliénés toute la liberté compatible avec leur sûreté personnelle et celle d'autrui. Ceux-ci sont assez généralement taciturnes, sans être pourtant mélancoliques. Quelques-uns toutefois se montrent empressés d'aborder les étrangers. L'un d'eux demandait dernièrement à quelqu'un s'il revenait de Paris, s'il y avait toujours des émeutes, et il a ajouté: Vos Parisiens sont donc *fous*. Un autre allait demandant partout le journal, pour lire, disait-il, le discours de M. le duc de Fitz-James sur la pairie: en vérité j'ai vu dans le monde des gens qui m'ont paru plus fous que ceux-là. Il y a du vrai dans ce mot de Walter-Scott: Les fous sont ceux qui n'ont qu'un genre de folie. Ce sont ceux-ci qu'on enferme; les autres vont au spectacle, à la bourse, dans les maisons de jeu; ils fréquentent les salons, les promenades publiques, et entretiennent des actrices.

Les aliénés moins tranquilles que ceux que je viens de vous dépeindre, et qui exigent conséquemment une plus grande surveillance, ne sont pas absolument enfermés; ils se promènent dans les jardins, mais seulement à certaines heures du jour, et sous la conduite d'infirmiers qui ne doivent pas les perdre de vue. Quelques-uns, pour lesquels les familles font la dépense d'un domestique particulier, vont même, ainsi accompagnés, faire des promenades au dehors de l'établissement.

La folie offre ici une foule de variétés: l'un se croit roi, empereur; il se promène gravement, parle de sa puissance, dispose de millions, et vous demande deux sous pour acheter du tabac. Celui-ci est propriétaire de vastes domaines; la maison lui appartient; elle ne se soutient que par ses largesses. C'est sur les sens de quelques autres qu'agit la folie; l'un a dans sa chambre un amas de petits cailloux qui sont à ses yeux autant de diamants et de pierres précieuses. Il a déjà payé avec cette monnaie, sous le règne de Louis XV, quinze cents millions de dettes de l'État; il a des conférences avec

le capitaine Cook, et se vante des conseils qu'il a donnés à l'empereur Auguste. Tout s'embellit aux yeux d'un autre, à la faveur du prisme d'une imagination exaltée: la couleur jaunâtre des murs de sa chambre lui paraît une dorure précieuse; il voit dans une tache de graisse qu'un accident a imprimée sur la muraille d'un corridor, une peinture antique du plus grand prix; il serre précieusement dans sa poche, sous une demi-douzaine d'enveloppes de papier de soie, un tesson de faïence, qu'il prend pour un lapis-lazuli; il a daigné me faire cadeau d'une coquille d'escargot, en me vantant pendant un quart d'heure le fini de cette pierre antique. Celui-ci est en conversation suivie avec la roue d'un moulin voisin dont il traduit les cris aigus en paroles humaines. Pour celui-là, sa montre est un oracle: elle lui parle, lui fait des confidences, l'avertit des complots de ses ennemis; c'est d'après les conseils malveillants de cet interprète de la vérité qu'il battait sa femme avant qu'on l'amenât à Charenton. Quelques-uns sont poursuivis par des voix qui les menacent, qui les forcent de leur obéir. Ces illusions affectent quelquefois tous les sens: la vue, l'ouïe, le goût, le tact. On se sent frappé; on ne respire que de mauvaises odeurs; les aliments donnent au palais une sensation désagréable, inconnue; les objets revêtent mille formes fantastiques. Il est un pensionnaire de la maison qui voit dans les nuages toute la représentation de la révolution française. Un autre soutiendra qu'on sature ses aliments de substances malfaisantes et désagréables au goût. Celui-là affirme qu'il est toutes les nuits frappé de coups de bâton sur la tête et sur les reins. Un troisième écrit sous la dictée de l'archange saint Michel, et se qualifie quatorzième apôtre. Beaucoup se croient poursuivis par la police, victimes de ses complots, ou s'imaginent qu'on en veut à leurs jours. Eh bien! tous ces aliénés circulent, avec la simple attitude de gens désœuvrés, passant les uns à côté des autres, sans s'occuper de leurs voisins, préoccupés qu'ils sont de l'idée qui les domine; les uns taciturnes, les autres gais, quelques-uns polis, obséquieux, chacun voyant la folie des autres et restant aveugle sur la sienne.

La monomanie bien caractérisée est rare chez les aliénés. Il n'y en a, à bien dire, qu'un seul dans la maison de Charenton qui offre, d'une manière bien marquée, les caractères de ce genre de folie; mais c'est dans l'espèce un type. Parvenez à le distraire du sujet de son délire, vous verrez un homme posé, causant bien, enchaînant à merveille ses idées, tirant de tous les principes des conséquences logiques; du reste, homme du monde, de bonnes manières, au courant de tout. Eh bien! cet homme, depuis dix ans, n'a pas pu s'ôter de l'esprit une maudite histoire de vol de fourrages sur laquelle il divague sans relâche. Il a fait à la main plus de deux mille exemplaires de cette histoire; il l'a envoyée à sa blanchisseuse écrite sur ses caleçons, sur le dos de ses gilets; il distribue aux dames des éventails sur lesquels il la résume en distiques. Il l'écrira sur vos gants, dans la coiffe de votre chapeau, s'il les trouve à sa portée; tant il sent le besoin de faire pénétrer ce qu'il appelle la vérité sur cette épouvantable histoire, dans laquelle il se croit victime de la cupidité d'administrateurs et de juges criminels. Convenons-en, voilà des fous qui ne sont pas bien malheureux, et c'est le plus grand nombre: mais il en est que la fatalité de leur maladie a placés sous l'influence d'un plus sombre délire; je veux parler des mélancoliques, et, parmi ces derniers, de ceux qui sont portés au suicide. C'est un affligeant spectacle que celui qu'offrent des êtres continuellement plongés dans une sorte de stupeur qui les rend insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux; concentrés, n'exécutant que des mouvements en quelque sorte automatiques, ou bien ne prêtant à ceux qui les entourent que des intentions malveillantes, sinistres; ne recevant leurs soins les plus affectueux qu'avec méfiance et terreur, et leur imputant à crime les œuvres les plus charitables. Ces aliénés sont les objets d'une surveillance des plus attentives. Ceux chez lesquels la manie du suicide s'est développée sous l'influence des idées religieuses, ou de la fausse conscience de crimes imaginaires, ne doivent pas être perdus de vue un seul instant. Il semble que leur intelligence, sur tout autre point pervertie, se soit

concentrée dans la recherche des moyens de se détruire; tant ils montrent quelquefois d'astuce à tromper la vigilance de leurs gardiens, ou d'imagination à se procurer des instruments de destruction. Faut-il conclure de ce besoin de s'ôter la vie qu'elle leur soit devenue insupportable? Les personnes qui ont observé les aliénés ne le pensent pas. Dans cette impulsion qui le précipite irrésistiblement vers ce dénoûment tragique, elles ne voient qu'un mouvement instinctif de la même nature que celui qui, dans l'état de raison, nous fait choisir les moyens de nous conserver; et cette opinion n'est-elle pas confirmée par les raisons que quelquefois accusent les aliénés revenus à eux-mêmes, pour justifier leurs intentions? C'était, chez une religieuse que j'ai vue à Charenton, sainte et irréprochable fille, la conviction qu'elle était vouée à la damnation; ainsi la crainte de l'enfer la déterminait à s'y précipiter, car elle avait la conscience que c'était un crime de se donner la mort. Chez d'autres, c'est l'idée de concourir à l'accomplissement d'un ordre de choses qu'ils ont rêvé; de procurer à quelqu'un envers qui ils se croient obligés, un bien imaginaire. Chez quelques-uns, ce sont des motifs encore plus frivoles. Manquent-ils leur coup, il n'aspirent qu'à recommencer. Je le crois fermement, la manie du suicide, chez les aliénés, ne prend point sa source dans cette agonie morale qui porte quelquefois à se détruire des hommes en jouissance de la plénitude de leur raison; elle est le résultat d'un instinct délirant, d'une aberration des sens; c'est l'effet, quoique moins spontané, de cette impulsion à laquelle obéit un malade dans un accès de fièvre chaude en s'arrachant de son lit pour se précipiter par la fenêtre. Autre remarque: la sensibilité physique diminuant en raison de l'excitation cérébrale, au paroxisme de cette excitation, la douleur peut devenir nulle, se transformer même en une sorte de bien-être, et ne plus opposer à l'instinct qu'un frein inutile. On a vu en effet des aliénés se faire d'horribles mutilations; se scier la gorge avec des instruments à-peine tranchants, avec un morceau de fer-blanc par exemple, et ne donner non-seulement aucun signe de souffrance, mais manifester comme une sensation

de plaisir. Les cris, ces cris qui semblent exprimer la terreur, ne sont pas plus un indice de ce sentiment, chez les aliénés qui les profèrent, que les tentatives de suicide ne sont, chez d'autres, une présomption de souffrances morales ou physiques. C'est encore une impulsion toute machinale; et ce qui porte à le croire, c'est leur retour à-peu-près réglé; c'est leur incohérence avec l'action ou la parole qui les suit. Si cette théorie est trompeuse, laissez-moi mon erreur; il m'est doux de croire que, si les aliénés sont privés des douceurs de la vie intellectuelle, ils n'ont pas du moins le sentiment de leur malheur. Ne me détournez pas de l'idée que leurs proches, leurs amis, et ceux qui leur donnent les soins dont ils ont besoin dans leur déplorable infirmité, sont plus à plaindre qu'eux; car au moins je puis me dire que le sentiment pénible que doivent éprouver ceux-ci est adouci par la réflexion qu'eux aussi pourraient être privés de ce noble attribut de la raison, et qu'ils ont encore des actions de grâce à rendre au ciel de le leur avoir conservé.

La *monomanie*, la *lypémanie* (idée fixe triste), la *manie*, qui ont fait jusqu'ici l'objet de mes observations, ne sont que des caractères distinctifs de la folie, dont la *démence* est le type. On peut guérir de la *monomanie*, de la *lypémanie*, de la *manie*; on ne guérit pas de la démence, qui est ordinairement le signe d'une folie invétérée. Dans toutes les autres variétés de l'aliénation mentale, on conserve une portion de discernement; on raisonne à tort et à travers; on peut même conserver la faculté d'enchaîner ses idées, tout en partant de bases fausses. Dans l'état de démence, l'incohérence des paroles, des actions, est complète; les sens sont pervertis comme l'intelligence: on n'a plus que des mouvements instinctifs; l'homme est réduit à l'état de machine. Il y a encore un état pire, s'il est possible: c'est celui où la folie se complique de paralysie. Cette paralysie des aliénés, qui atteint rarement les femmes, est commune chez les hommes; elle détermine un affaiblissement général des organes, et amène infailliblement la mort. Les progrès en sont plus ou moins prompts. Il est rare qu'on vive en cet état plus de deux ou trois ans. Laissons ces tristes et

affligeantes définitions. Revenons au train de vie des aliénés. On pense bien que, dans un établissement comme la maison de Charenton, le premier établissement de l'Europe dans sa spécialité, tous les malades dont j'ai parlé ne sont pas confondus. Quoique les bâtiments, la plupart fort anciens, ne se prêtent pas, autant qu'on pourrait le désirer, au classement rationnel des malades, on a grand soin, si l'on ne peut y établir autant de divisions qu'il y a de genres de folie, de ne réunir que des analogues. Ainsi les malades tranquilles sont soigneusement séparés des malades agités; les convalescents, des malades en traitement. Les bâtiments destinés aux hommes sont disposés en dortoirs, en infirmeries et en chambres particulières. Cette disposition est indispensable; car la plupart des aliénés ne pourraient pas être abandonnés à eux-mêmes dans une chambre, à moins qu'ils n'y fussent surveillés par un domestique particulier dont peu de familles peuvent payer la dépense. Il y en a quelques-uns dans cette catégorie: ce sont en général des personnes riches, titrées même, qui, après cinq ou six mois de traitement, peuvent être rendues à la société, ou des incurables destinés à en rester séparés; mais que les soins, les égards dont ils sont l'objet, les distractions qu'ils trouvent dans l'établissement ont attachés à ce séjour. Il en est qui, depuis quinze ou vingt ans accoutumés au train de la maison, regarderaient comme un malheur de la quitter.

Les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes dans la maison de Charenton. Il n'en faut pas conclure que la folie soit moins commune chez les personnes du sexe; les nombreuses observations recueillies par M. Esquirol, qui a consacré sa vie à l'étude de l'aliénation mentale, qui a visité presque tous les établissements de l'Europe destinés au traitement de cette maladie, accusent au contraire une supériorité dans le nombre des femmes aliénées comparativement à celui des hommes. Ici la proportion inverse s'explique par cette circonstance, que les militaires, les marins et les invalides, officiers et soldats, atteints d'aliénation mentale, sont envoyés par M. le ministre de la guerre et de la marine dans la maison de Charenton, pour y être trai-

tés aux frais de leurs départements respectifs. En déduisant ces pensionnaires de la population mâle de l'établissement, on serait, à la vérité, encore au-dessus de la population des femmes; mais cette différence n'infirme point le résultat des observations de M. Esquirol; elle provient de ce que les femmes aliénées étant en général moins difficiles à contenir que les hommes, bien des familles peu aisées s'obstinent à leur donner, dans leur propre maison, des soins nécessairement inefficaces. Cette disproportion, qui n'a pas été prévue, fait que les femmes sont mieux logées à Charenton que les hommes; elles sont aussi plus délicates, plus occupées des détails de la vie, et sous ce rapport un peu de préférence leur est peut-être due. La maison de Charenton en contient environ cent quatre-vingts; elles occupent des bâtiments entièrement séparés; elles ont leurs jardins, leurs promenoirs particuliers. L'un de ces bâtiments, construit il y a cinq ans, nous a semblé réaliser tout ce que la philanthropie la plus exigeante pourrait attendre des chefs d'un pareil établissement en faveur des infortunées que le sort a réduites à y être enfermées: belle exposition, perspective agréable, architecture riante, décoration simple, mais élégante, propreté minutieuse; tout concourt à donner à ce bâtiment un aspect propre à rassainir les sens de celles qui l'habitent. Les chambres sont telles qu'on pourrait les désirer dans une maison de campagne dont l'aisance aurait fait les dispositions; les dortoirs, ne contenant pas au-delà de douze lits, sont vastes et soigneusement cirés; le poli jaunâtre de meubles de noyer s'harmonise merveilleusement avec la blancheur éblouissante du calicot qui garnit les couchers. Les réfectoires, le salon de travail, la salle de bains, les vastes portiques, ne laissent rien à désirer. Les habitudes de propreté, une certaine tranquillité sont les conditions nécessaires pour être admises dans ce bâtiment, où sont ordinairement logées les convalescentes. Une agitation extraordinaire se manifeste-t-elle chez une malade, et fait-elle prévoir un accès, elle est à l'instant retirée de ce quartier, presque toujours à son grand regret; l'accès passé, elle y revient; et comme les aliénés peuvent, jusqu'à un certain point, réprimer

leurs mouvements, la crainte de quitter ce que ces dames appellent le château, ou le désir d'y revenir, a prévenu ou abrégé plus d'un accès.

Chose remarquable, la population des femmes quoique beaucoup moindre que celle des hommes, offre pourtant beaucoup plus de malades violents, furieux même, qu'il n'y en a parmi ces derniers. Une douzaine de femmes sont dans le cas d'être habituellement contenues, à cause de leurs violences, tandis que, parmi les hommes, on en compte à-peine trois ou quatre à l'égard desquels on soit obligé de prendre cette précaution. Il en résulte, en somme, que, sur près de cinq cents malades que renferme l'établissement, il n'y en a pas plus de quinze à seize dont la violence exige des moyens de répression. Ce résultat est le prix des soins, des égards dont ils sont l'objet, de la douceur inaltérable avec laquelle ils sont traités, de la sage liberté qu'on leur accorde: car rien ne serait plus aisé que de faire de tous les pensionnaires de la maison autant de furieux: il ne faudrait pour cela que se départir des principes d'humanité qui président à l'administration de l'établissement. Au reste, les moyens de répression dont j'ai parlé, consistent à les vêtir de ce qu'on appelle la camisole, espèce de blouse en grosse toile, dont les manches plus longues que les bras se croisent par devant et s'attachent par derrière, et, si ce moyen ne suffit pas, à les fixer ainsi vêtus dans un grand fauteuil de malade bien rembourré et pourvu de courroies qui les retiennent par les bras. Nous avons vu ainsi retenues dans des fauteuils, des femmes élégantes qui ont fait le charme des salons; de jeunes et jolies personnes qu'on a pu admirer, qu'on admirera peut-être encore dans les cercles dont elles ont fait l'ornement; des mères qui idolâtraient leurs enfants et qu'il a fallu séparer d'eux, pour qu'elles n'en fissent pas les victimes de la manie du meurtre qui s'était emparée d'elles. On suffoquerait de pitié en voyant en cet état des femmes qui ont vécu dans des habitudes d'élégance et de délicatesse, si l'on pouvait les croire condamnées à y passer le reste de leurs jours; mais l'excès de l'agitation, l'acuité du délire n'excluent pas les chances de guérison, bien

au contraire; et ces sortes de malades sont, sauf quelques exceptions, rendues à la société, après un traitement plus ou moins long.

Le chiffre des guérisons a toujours été comparativement très-élevé dans la Maison de Charenton; mais il a dépassé, en 1830, toutes les proportions constatées jusque-là. D'après les relevés officiels recueillis dans l'établissement, il y est entré, dans le cours de cette année, cent quatre-vingt-six malades, parmi lesquels cent et un reconnus incurables au moment de leur entrée, d'après les renseignements fournis par les familles elles-mêmes et consignés dans les régistres de la maison, incurabilité résultante soit de leur âge, soit de l'ancienneté de leur maladie, soit encore de ce qu'ils offraient les symptômes d'une paralysie plus ou moins avancée; ce qui réduit à quatre-vingt-cinq le nombre des malades mis en traitement. Soixante sont sortis guéris, c'est-à-dire un peu moins des trois quarts. On n'avait pas encore obtenu des résultats si satisfaisants. Affreuse maladie! que l'on en guérisse au moins, que nous le sachions, que nous en soyons bien persuadés, pour ne pas devenir fous à la terrible pensée qu'un saisissement violent, une terreur profonde, un chagrin trop vivement senti, un revers subit de fortune, une commotion sociale, ou seulement une congestion au cerveau, peut nous priver de cette raison dont nous sommes si justement fiers. J'ai oublié l'amour, cette passion fougueuse, dans l'énumération des causes de la folie! Et pourtant combien de victimes n'a-t-elle pas précipitées dans les maisons de fous?

Quelle est cette jeune et ravissante fille à la démarche à la fois hardie et voluptueuse, dont la belle voix jette aux vents des préludes brillants; qui croit s'être parée pour le bal en mêlant à ses blonds cheveux une vile paille que les pieds ont foulée, et en ajustant sur ses blanches épaules un chiffon souillé d'ordure; qui prend des attitudes théâtrales, déclame avec un accent passionné, s'interrompt pour figurer les pas de la danse du châle, puis s'échappe en poussant un cri douloureux qui vous glace? Il y a peu de temps qu'elle brillait dans le monde, qu'on enviait un de ses regards; beauté, talents, fortune, tout ce que

les hommes estiment, elle pouvait le donner. Elle aima; elle se crut aimée; elle fut trahie. Le chagrin n'a pu altérer ses charmes; il a tué sa raison.

Il y a dans la maison de Charenton deux choses curieuses à observer: le salon où se réunissent le soir les pensionnaires des deux sexes, et la table de l'administration. A cette table, qui est de soixante-dix couverts et qui est présidée par le directeur, sont admis les employés du service administratif, les médecins, les élèves en médecine, quelques dames attachées à l'établissement par leurs fonctions, et environ une quarantaine d'aliénés des deux sexes; ceux-ci, quand ils sont de première classe, ont le droit d'y venir tous les jours, et deux fois par semaine quand ils sont de la deuxième classe, autant toutefois que leur état mental le permet. L'institution de cette table, est utile en ce que les aliénés convalescents et ceux qui sont tranquilles, y trouvent une diversion aux habitudes un peu monotones de la maison, un ordre qui leur impose l'obligation de s'observer, de se contraindre au besoin, et aussi une communication récréative avec les employés de la maison. L'admission à cette table est considérée par les malades comme une faveur, et le désir de l'obtenir, la crainte d'en être privé, sont pour eux un frein qui les retient dans ceux de leurs mouvements qui ne sont pas par trop impératifs; car il faut bien reconnaître que dans beaucoup de cas, les aliénés peuvent réprimer jusqu'à un certain point leurs volontés. Le logement au château pour les dames, l'admission à la table du directeur pour tous, sont deux puissants auxiliaires des médecins. Les gens du monde auront peine à concevoir qu'à une table de soixante-dix personnes, au nombre desquelles sont quarante aliénés, il soit possible de s'entendre, qu'un certain ordre puisse y être maintenu. C'est pourtant plus que de l'ordre qui y règne; c'est du silence, de la décence, de la tenue. Il n'appartient qu'aux gens qu'on appelle raisonnables, de faire à table un bruit étourdissant, de s'y livrer à des disputes à propos d'opinions politiques ou littéraires, et de casser les verres, quand ils se sont échauffés par le vin ou par de vaines querelles.

Quant au salon, c'est encore une faveur d'y être admis, et cette faveur est le prix d'habitudes calmes, d'une certaine soumission aux règles de la maison, d'un certain respect pour les convenances. Il s'ouvre immédiatement après le dîner; c'est-à-dire à sept heures; il ferme à neuf heures et demie. Les deux sexes y sont admis sous la surveillance de préposés de l'établissement. Un piano y est à la disposition des pensionnaires, et il est rare qu'il ne se trouve pas parmi eux quelque musicien ou musicienne, qui en parcoure les touches avec plus ou moins de talent, ou qui unisse à ses accords les modulations d'une voix exercée. Tandis qu'une partie de la société est groupée autour de l'instrument, et prête l'oreille à la romance ou à la sonate qui la captive; une partie de boston ou de whist s'arrange dans un autre coin du salon; plus loin, deux champions s'attaquent aux échecs ou se défient au trictrac; des conversations particulières s'engagent d'un autre côté. La politique s'y mêle quelquefois; il y a à Charenton, comme à la Chambre des Députés, une majorité et une opposition. Dans celle-ci figurent deux ou trois carlistes; l'un d'eux, pensionnaire de troisième classe, et qui n'a pas le droit de venir à la table de l'administration, présenta le jour de la Saint-Charles une requête au directeur, à l'effet d'y être admis en l'honneur de la fête du *roi*. Le directeur écrivit en marge de la demande: Accordé pour la Saint-Philippe. Ici un vieux militaire qui a fait toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, et qui se croit sans-cesse attaqué par une douzaine de soldats anglais, raconte ses exploits, en assaisonnant son récit de mainte apostrophe contre la Grande-Bretagne. Là un ecclésiastique, dans le costume de son ordre qu'on n'a pas pu parvenir à lui faire quitter, récite un sermon sur l'assoupissement de l'âme, et s'interrompt pour régaler ses auditeurs d'épigrammes contre Napoléon, qu'il appelle des chefs-d'œuvre de sarcasme et d'ironie. Plus loin, un ancien auteur de vaudevilles développe le plan d'une tragédie; un petit homme à redingote boutonnée jusqu'au menton, le chef couvert d'une petite perruque qui en dessine les contours comme une calotte de prêtre, s'informe des

besoins de ceux qui l'entourent ou des malheureux qu'ils pourraient connaître, et il leur distribue gravement des dessins de sa façon, dont il a toujours ample provision, et qu'il croit d'un prix inestimable. Ces dessins qui représentent invariablement une procession de capucins dessinés dans le style des statues de pierre qui décoraient l'architecture du douzième siècle, sont, entre ses mains, une source de richesses inépuisables. Il a la conscience que c'est avec le produit de leur vente que se soutient la maison de Charenton, et il travaille alternativement, avec un zèle que rien ne peut refroidir, pour les besoins de la cuisine, du mobilier, de la pharmacie, etc., etc. Cet homme, avant d'avoir perdu la raison, était un estimable littérateur. Cet autre, qui n'a que quatre pieds et demi de haut, qu'une gibbosité des plus marquées n'empêche pas de se croire un Apollon, et prince du sang par-dessus le marché, se pavane dans l'amour qu'il a conçu pour une belle et auguste princesse. Les employés de la maison reçoivent régulièrement, une ou deux fois par semaine, des lettres de faire part de son prochain mariage avec cette princesse*). Il adresse au Directeur l'injonction de

*) Il faut lire les lettres de quelques aliénés pour concevoir jusqu'à quel point leurs idées sont perverties par la maladie. J'en copie quelques-unes dans le but de fournir un sujet d'observations de plus aux personnes qui étudient, sous le rapport philosophique, l'aliénation mentale.

Ire. „Depuis vingt ans je demeure à Charenton qui est de fait „près de s'écrouler. Au milieu de ce péril, nous n'avons pas le „sou, et je ne puis compter, pour toute ressource, que sur le „tapis de cette citadelle. Je ne reçois point de nouvelles de ma „chère épouse, Louise de Bourbon, ni de mesdames ses six sœurs „de Bourbon Alcazaria, ni de ses sept sœurs de Saint-Albain. „Jusqu'ici j'ai sauvé Charenton... Mais quel péril, grand Dieu! „Je suis ici sans l'ombre même d'autorité, et pourtant on veut „s'emparer de cette clé du monde, afin de se rendre maître du „monde même. Ma mère de Montmorency, mon père de Barte, „fils de la reine, sont morts. Mon frère le jeune est mort. Les „ordres du congrès de Rastadt sont méprisés. Daignez me donner „vos ordres suprêmes, etc., etc."

faire les dispositions nécessaires dans le parloir de la maison, qu'elle a choisi pour sa résidence. Ainsi l'ordonne *le prince*

Cette lettre est adressée à sa hautesse le grand seigneur souverain à la cour ottomane.

IIe. „Les proclamations continuelles de la troupe française, „ainsi que de l'intérieur de la France, qui m'a reconnu son empereur légitime, ainsi que l'ont fait les puissances étrangères, „m'étonnent du peu de soumission de ceux qui en sont les chefs. „Déjà le général Compan a passé à la Russie . . . . Dites-moi „pourquoi? Les napoléonistes, dont les années 1811, 1812 et 1813 „nous ont fourni matière à réflexion, ont encore osé reparaître en „France. Je le sais, monsieur le ministre. La conduite du fils „de l'ex-Charles X, malheureux depuis trente ans, ne lui plait „pas. Veillez à ce que vous avez à faire; je vous donne un avis „positif. La France est malheureuse. Quoique reconnu roi d'Angleterre, j'aime la France.

Signé, Charles, fils de Charles X."

IIIe. „Bonne princesse et adorable amie,

„Aujourd'hui j'ai l'honneur de vous supplier d'agréer qu'il me „soit permis de vous entretenir respectueusement de mes hommages, de ma fidélité, de mon amour. Vous m'êtes toujours „bien chère; vous m'êtes toujours bien précieuse Votre empire, „c'est l'empire des charmes et de la beauté; c'est l'empire des „grâces et de la douceur; c'est aussi le règne de la candeur, de „la constance, de l'aménité, de la franchise, de l'innocence, de la „vérité, de la vertu. Notre mariage arrêtera pour toujours notre „bonheur, et la France et nos amis, qui nous contemplent, proclameront nos louanges, notre alégresse. LL. MM. Alexandre-le-„Grand, empereur de toutes les Russies, Frédéric-le-Grand, roi „de Prusse, et LL. MM. Léopold, empereur d'Allemagne, Georges „et Wellington, rois d'Angleterre, m'ont donné leur parole d'honneur que notre dynastie jouira à perpétuité de la gloire, de la „splendeur, de l'opulence qui lui appartiennent éminemment d'après „tous les droits de la noblesse et de la naissance, etc., etc."

IVe. „Mesdemoiselles Virginie et Caroline sont priées de se rappeler le soussigné d'autre part pour des raisons sociales antiques „et nouvelles.

„Tel qu'un oiseau mouche
„Lui-même se couche;
„Mais il ne dort pas
„Chez Maupas.

de Bourbon croix de Saint-Louis, du reste le meilleur prince de toute la chrétienté, affable, poli, obséquieux même, et déposant volontiers sa dignité pour n'être plus qu'un simple citoyen.

L'énumération de tous les genres de délire qui se mani-

„Autrefois l'haleine des plus légers zéphyrs
„Se mêlait à ses soupirs;
„Mais aujourd'hui Mélanie et Athalie
„Sont, je crois, retournées en Italie.
„Puisse le fleuve du Rubicon
„Ne pas submerger ce pauvre garçon!
„Car, auprès de jeune et gente demoiselle,
„L'Amour, ce tendre enfant, revient avec l'hirondelle
„Dans le jardin de Charenton,
„Au salon, sur l'Hellespont.
„Heureuse poésie, toi qui vivifie tout ce qui a vie,
„Ravifie aussi toutes les Sophies et les philosophies,
„Jusque dans le temple de Charenton,
„Et sur le tabernacle de Caton."

V. „Contre eux des *scélérats* titrés font des lois ...! mettant „tout le monde à leur poursuite et à celle des électeurs *butors*. „Le roi aurait une force majeure invincible!!!

„Je joins ici un manuscrit pour nous assurer des députés de la „*noire* intrigue; il porte ce titre:

„*La Taxe correctionnelle ou l'Impôt tranchant et économique ima-* „*giné pour disposer le peuple paisible aux amusements publics.*

„Cette cote doit entrer au sac du grand procès des *conjurés!* „Les impôts rempliront le rôle efficace de la *Dynastie* nouvelle... „bagatelle non coûteuse pourtant de *Brutus!* vous m'entendez „bien."

VI. „Hier sur les sept heures un quart du soir, entendant un „certain bruit dans les nues, j'y jette les yeux et j'y vois Dieu, „vêtu d'un camelot gris avec des sandales grises, d'un rasé léger.

„Je suis enlevé et j'ai l'honneur d'entretenir Dieu sur mon lit. „Je lui ai parlé environ jusqu'à minuit. Il m'a dit de vous, „monsieur le directeur, que vous étiez de sa famille et son proche „parent. Il vous recommande que nous en terminions en ce qui „concerne le raccommodage de la citadelle de Charenton, où tout „périrait sans ressource si l'on n'y mettait promptement la main."

Il y en a qui expriment des idées encore plus bizarres s'il est possible.

festent dans cette réunion, qui pourtant n'offre qu'une faible fraction de la population de la maison, serait trop longue et finirait par devenir fastidieuse. Qu'il suffise de dire que l'on y retrouve, sous l'influence des idées les plus baroques, des hommes qui ont commandé les armées, dirigé les affaires publiques ou de grandes entreprises commerciales. Quel sujet de réflexion pour le philosophe! Connaît-on du moins les causes de la folie? L'art a-t-il des règles certaines pour la guérir? Existe-t-il des moyens de s'en préserver? Nous avons déjà dans le cours de cet article, assigné des causes à la folie, des causes occasionnelles s'entend, telles qu'un profond chagrin, un saisissement, une révolution de fortune, etc. Nous ajouterons que toutes les passions portées à un degré extraordinaire, peuvent, en influant sur les organes, devenir des causes d'aliénation mentale, et que les folies ne sont alors que les passions mêmes dans leurs excès. On pourrait donc jusqu'à un certain point se préserver de la folie, en sachant contenir ses passions dans de justes bornes. On pourrait, par le même principe, se prémunir en partie contre les causes physiques de la maladie, telles que les congestions sanguines, en évitant les écarts de régime de toute nature, qui ne les déterminent que trop souvent. Quant à l'altération même que subit le cerveau des aliénés, elle n'a pas été, que nous sachions, reconnue jusqu'à-présent d'une manière positive. Les nombreuses autopsies qui ont été faites depuis vingt-cinq ans, ont pourtant à-peu-près établi que l'inflammation des méninges (enveloppes du cerveau) est, chez les aliénés, le signe le plus caractéristique de cette altération. L'incertitude qui règne encore, qui règnera probablement toujours à ce sujet, ne répond que trop à cette question: l'art a-t-il des moyens certains de guérir la folie? La science de la médecine est sur ce point comme sur tant d'autres toute conjecturale; mais ses conjectures prennent une grande force de probabilité quand elle agit d'après cette opinion généralement adoptée, nous le croyons, qu'une altération quelconque du cerveau existe dans l'état d'aliénation mentale, et que les moyens physiques, les révulsifs par exemple, aident bien plus la nature que les moyens moraux

dans le traitement de cette maladie. Nous considérons comme un très-puissant auxiliaire de la médecine en pareil cas la séquestration des malades. Dans leur propre maison, au sein de leurs familles, entourés de parents affectueux, de domestiques empressés, leurs volontés deviennent despotiques; dans la crainte de les irriter, un sentiment de déférence ou d'affection commande à ceux qui les approchent une obéissance mal entendue; on va même jusqu'à flatter leur manie; l'exaltation devient alors de plus en plus intense, nourrie qu'elle est souvent par la présence des objets de leur aversion ou de leur sympathie. Faut-il leur administrer des remèdes prescrits? qui osera violenter leur répugnance à s'y soumettre? Dans un établissement spécial, au contraire, environné d'étrangers sur lesquels ils ont bientôt reconnu qu'ils ne peuvent exercer leur empire, et qui ne craignent pas de résister à leurs caprices, une crainte salutaire soumet leur volonté qui s'use en efforts superflus. Soumis, ils deviennent tranquilles, surtout en s'apercevant que cette soumission est payée de bons procédés, d'attentions délicates, et la tranquillité est ce qui leur est le plus nécessaire dans cet état.

J'ai tracé une esquisse bien imparfaite, bien superficielle de la maison de Charenton; mais j'en ai dit assez pour remplir mon but, qui est de donner aux gens du monde une idée juste et positive de ce qu'est cet établissement très-peu connu. Que si l'on y cherche une dissertation scientifique sur la folie, on ne l'y trouvera pas. Je n'ai parlé, je ne pouvais parler qu'en observateur, qu'en philosophe, de cette triste et déplorable infirmité. Ceux qui voudront en savoir davantage sur ce sujet, pourront puiser à des sources abondantes. Les savants ouvrages du docteur Pinel, du docteur Esquirol surtout, qui a fait de l'étude de la folie l'occupation de toute sa vie, et auquel l'humanité doit une réforme radicale dans le traitement de cette maladie, leur offriront une ample moisson d'observations dignes à la fois de l'intérêt du savant et du philosophe. M. le baron Cuvier, dans l'éloge du docteur Pinel, raconte que, grâces aux améliorations introduites par les soins de ce célèbre médecin dans le régime des aliénés, améliorations qui portèrent le calme

dans les loges où s'agitait auparavant la fureur, il est arrivé souvent que des étrangers avaient parcouru presque toute la partie de la Salpêtrière consacrée aux aliénés, et demandaient encore si on ne les y conduirait pas bientôt; tant, dit-il, les malades y sont tranquilles, tant leur existence ressemble à celle des personnes raisonnables. C'est surtout au milieu des malades confiés aux soins de M. le docteur Esquirol*) qui a poussé bien plus loin que son devancier ces améliorations, que des étrangers pourraient demander où sont les fous. Et pourtant combien ne laissent pas encore à désirer sous le rapport des constructions, des divisions et subdivisions les établissements consacrés au traitement de l'aliénation mentale? Mais le défaut d'argent est un obstacle à tout le bien qu'on voudrait faire en ce genre. Ne pourrait-on pas dire à ceux qui en disposent, ce que M. Esquirol disait un jour au célèbre duc de Liancourt qui repoussait une demande qui lui était faite en faveur des aliénés par la nécessité de venir d'abord au secours des prisonniers. „A la bonne heure, monsieur le Duc; mais il ne va dans les prisons que des gens qui l'ont plus ou moins mérité, et nous ne sommes pas sûrs, vous et moi, de ne pas aller à Charenton.“

Maurice PAULLY,
DIRECTEUR DE LA MAISON ROYALE.

*) M. le docteur Ferrus, M. le docteur Pariset, ont aussi considérablement perfectionné le régime des aliénés à Bicêtre et à la Salpêtrière. Le premier de ces établissements surtout a reçu, dans ces derniers temps, par les soins de M. le docteur Ferrus, utilement secondés par l'administration des hospices, de notables améliorations.

LES MIGRATIONS
DU PORT SAINT-NICOLAS.

Tout Paris a pu voir, l'année dernière, les malheureux Alsaciens stationnés sur le port Saint-Nicolas. Chacun s'étonnait à l'aspect de ce singulier campement composé de femmes, d'enfants, de vieillards, de familles entières, habitant les charrettes qui avaient servi à les transporter. C'est au Hâvre que j'ai retrouvé, prêts à s'embarquer pour l'Amérique du nord, ces milliers de malheureux émigrants, qui vont demander à une terre étrangère un pain que le sol natal leur refuse. Le cœur se serre à la vue de cette population des bords du Rhin, encombrant les rues et les quais du Hâvre*). La plupart campent en plein air, autour d'une espèce de bivouac où cuit la nourriture commune, due le plus souvent à la charité des Hâvrais; d'autres, déjà embarqués, attendent sur les navires le complé-

*) Je dois à l'extrême obligeance de M. Édouard Corbière les détails que mon court séjour au Hâvre ne m'aurait pas permis de recueillir. J'aime à reconnaître cette obligation contractée à l'égard d'un homme aussi distingué dans les lettres qu'il l'a été dans la carrière maritime. Le *Négrier*, dernier ouvrage de M. Éd. Corbière, qui mérite tout le succès qu'il obtient, justifie la réputation qu'avait value à son auteur le talent avec lequel est rédigé l'un de nos meilleurs journaux de province.

ment de la cargaison. Parmi ces émigrés, on remarque avec peine un nombre considérable d'enfants en bas âge; beaucoup de jeunes filles surtout; çà et là des mères, leur nourrisson au sein; des vieillards des deux sexes, quelques-uns même si âgés, qu'on s'étonne de les voir transporter au loin ce peu de jours qui leur reste à passer sur la terre. Ce spectacle est triste, cependant ces grandes migrations, qui à certaines époques se propagent parmi les peuples comme une maladie contagieuse, sont encore le plus doux de ces remèdes terribles que la Providence semble tenir en réserve pour les opposer à l'accroissement rapide de la population.

Les premiers émigrants que le Hâvre ait vus s'embarquer à bord des bâtiments américains, étaient des Suisses.

En 1818, les agents de compagnies pour les émigrations allèrent, dans le canton de Fribourg, enrôler pour les États-Unis les malheureux catholiques que la terre de la patrie ne nourrissait plus. Les émigrants devaient s'engager à louer deux ou trois années de leur travail aux habitants américains, qui s'engageraient, de leur côté, à leur donner, au bout de ce temps, une portion de terre et les instruments nécessaires à la culture. A l'expiration du traité convenu avec leur maître, les Suisses quitteraient la glèbe pour vivre de leur travail et élever leurs familles.

Avec la sobriété ordinaire à ces cultivateurs, quelques-uns d'entre eux se créèrent une existence aisée, et appelèrent à eux plusieurs de leurs compatriotes; aussi existe-t-il aux États-Unis de petits villages construits et habités seulement par des laboureurs helvétiens, toujours portés à se réunir et à perpétuer, dans les établissements qu'ils forment, les usages de la mère-patrie.

Quelques années plus tard, les propriétaires américains, à qui d'abord les bras avaient manqué pour la culture, cessèrent de demander des cultivateurs à l'Europe. Mais l'impulsion ayant été donnée, on vit arriver au Hâvre des Badois, des Wurtembergeois, enfin des Alsaciens, encouragés et même séduits par la prospérité des premiers émigrants.

Les courtiers des compagnies d'enrôlement, qui se chargeaient, moyennant une forte commission, de préparer les moyens de passage à ces pauvres gens, ne manquaient pas de leur vanter les avantages qu'ils devaient trouver en s'expatriant. On vit alors de pauvres cultivateurs vendre les petites propriétés qu'ils avaient chez eux, pour se procurer l'argent nécessaire à leur voyage au Hâvre, et à leur passage aux États-Unis. Traînés avec toute leur famille sur de légères voitures qu'ils construisaient eux-mêmes, ils traversaient la France, couchant dans leurs chariots, et vivant des aumônes qu'ils recueillaient sur leur route. A leur arrivée au Hâvre, des gens avides leur achetaient à vil prix les chevaux et le bagage avec lesquels ils avaient fait le voyage. Ils étaient mis à bord d'un navire américain avec les vivres nécessaires à leur traversée, et ils allaient à New-York, à Philadelphie, ou à Boston, chercher la fortune douteuse qu'on leur avait promise, en les dépouillant provisoirement du peu qu'ils possédaient encore.

Les capitaines américains et français qui affrétaient leurs navires pour transporter des émigrants, cherchaient, comme on le pense bien, à prendre le plus de passagers qu'ils pouvaient. Mais une loi fort humaine des États-Unis défendait, sous peine de confiscation du bâtiment, d'embarquer plus de *deux* passagers par *cinq* tonneaux. Plus tard, le congrès poussa encore plus loin la prévoyance, en prescrivant aux capitaines de ne prendre que *deux* passagers pour *quatre* tonneaux de jauge, c'est-à-dire, *cent* passagers pour un navire de *quatre cents* tonneaux, *cinquante* passagers pour un navire de *deux cents* tonneaux, ainsi de suite.

Malgré cette loi, on a essayé dernièrement de faire partir, sur de petits bâtiments de très-peu de valeur, un nombre de passagers excédant le nombre légal. Le projet des spéculateurs était de faire confisquer leurs navires, dont la valeur était beaucoup moindre que le fret qu'ils recevraient pour un nombre disproportionné de passagers.

Entre autres faits de cette nature, on a vu, au Hâvre, un mauvais bâtiment de *quatre-vingt-quatorze* tonneaux, passer marché pour porter à Philadelphie *cent six* émigrants, et, chose

monde! il a fallu que des difficultés entre les armateurs et les fournisseurs vinssent mettre obstacle au départ de ce bâtiment, pour que les malheureux émigrants échappassent aux privations et aux dangers de la traversée, sur un vieux et mauvais navire! Les autorités en France n'avaient pas trouvé, dans le recueil immense de nos lois, une seule disposition qui pût les autoriser à retenir dans le port une expédition, dont le but était de sacrifier une centaine d'infortunés à la vénalité de deux ou trois négriers de blancs.

Le prix du passage aux États-Unis pour chaque émigrant, a été d'abord de 300 francs, puis il est tombé à 230 et à 200; aujourd'hui il est encore de 120 francs.

Chaque famille embarque avec elle ce qui lui est nécessaire pour la traversée. Le capitaine prend l'eau qu'il lui faut pour tout ce monde; et quelquefois, quand la longueur de la navigation rend insuffisante la quantité de vivres embarqués, les capitaines suppléent par une ration de biscuit à la trop petite quantité de provisions.

Plusieurs émigrants, à l'aise chez eux, sont quelquefois passés aux États-Unis pour faire valoir de leurs mains, sur un sol productif, les fonds qu'ils étaient parvenus à réaliser dans leur patrie. Un vieux Suisse, fort laborieux, et encore plus avare, échangea, il y a deux ans, au Hâvre, pour trente mille francs d'espèces contre du papier sur New-York. Il voulait, disait-il, aller travailler en grand une portion de terre américaine.

Il n'est pas sans exemple que des individus partis très-pauvres pour aller se louer pendant trois ou quatre ans à des planteurs américains, soient revenus avec une petite aisance en France, au bout de dix ou douze années de travail et d'économie; mais ces exemples-là sont fort rares. Il y a quelque temps que les émigrants nouvellement arrivés à New-York mendiaient dans les rues de cette capitale. Aussi le gouvernement de l'Union, pour se préserver de l'invasion de la mendicité, a exigé que tous les nouveaux arrivés pussent répondre de leurs moyens d'existence pendant un an au moins.

Les bâtiments américains qui fréquentent le port du Hâvre,

et qui portent aux États-Unis ceux que nous appelons encore des *Suisses*, bien qu'ils soient nos compatriotes, prennent, terme moyen, à chaque voyage, *cent* passagers dans l'*entrepont*. On dit dans l'*entrepont*, par opposition à ceux que l'on prend dans la chambre, et qui paient 750 francs de passage pour être traités à bord comme dans l'un des meilleurs hôtels de Paris. Il faut avoir vu toute l'élégance de ces bâtiments, pour se faire une idée de cette *opposition*. D'un côté, toutes les commodités de la vie, des lambris, des meubles en bois précieux, des glaces, des cristaux, de somptueux tapis, des mets délicats, des vins recherchés; de l'autre, des haillons, des pieds nus, une nourriture grossière, souvent insuffisante, et le plancher pour lit. Le luxe et la misère séparés seulement de l'épaisseur d'une cloison de navire! Jamais peut-être ils ne sont vus de si près.

On évalue à quatorze ou quinze mille le nombre d'individus qui, depuis l'époque des premières émigrations, se sont embarqués au Hâvre pour aller chercher à vivre de leur travail aux États-Unis.

...... Amidst this wide array
Of glorious things and fair,
My soul is on that bark's lone way,
For human hearts are there.
Mrs Félicia Hemans.

Dites-moi, bords féconds de l'antique Neustrie,
Voisins des flots amers,
Ce que va demander, si loin de sa patrie,
Tout ce peuple à vos mers?

L'Alsace, dès long-temps, vaillante sentinelle
Du pays menacé,
A-t-elle tressailli d'une alarme nouvelle
Dans son poste avancé?

Le Rhin, comme autrefois, sent-il frémir sa rive
Sous des pas ennemis,
Qu'il envoie en exil, tel que Sion plaintive,
Ses filles et ses fils?

Ses laboureurs, peut-être, en poussant la charrue
Dans les sillons fumants,
Ont peur de voir crouler l'Europe vermoulue
Sur ses vieux fondements!

Ou, qui sait, si pour eux, voyageurs que nous sommes,
L'heure ne sonne pas
Où, sur ce globe étroit, les familles des hommes
Se déplacent d'un pas;

Et, dociles jouets de ce choc qui les pousse
Vers un nouveau destin,
Subissent tour-à-tour, de secousse en secousse,
Un mouvement lointain!

Ce volcan d'orient, qu'est-ce donc qu'il prépare
Dans son cratère ardent?
L'allons-nous voir encor d'une lave barbare
Inonder l'Occident?

Fuyez alors; et loin des humaines tempêtes
Qui brisent les états,
Tentez, enfants du Rhin, d'innocentes conquêtes
Vers de plus doux climats:

Le fer ne servira, dans vos mains pacifiques,
Qu'à creuser les guérets;
La flamme, qu'à miner les racines antiques
Des incultes forêts.

Oh! voyez, embarquant chariots et corbeilles,
L'un par l'autre poussé,
Ces groupes, bourdonnant comme un essaim d'abeilles
A la ruche empressé!

Tout part! Ici s'endort au giron de l'aïeule
Le vagissant maillot;
Là, l'enfance, ô pitié! s'en va, pleurante et seule,
Se confier au flot!

Comme une pauvre mère, au bruit de l'incendie
Dans la nuit allumé,
Jette au loin tout-à-coup, par la peur enhardie,
Un berceau bien-aimé!

Ainsi sont rejetés ces fils de la misère
De ce sol inhumain,
Où, depuis trop long-temps, la peine est sans salaire,
Et le travail sans pain!

Le navire, pressant toutes ces têtes blondes
Entre ses flancs obscurs,
Semble, après la récolte, entraîné par les ondes,
Un panier de fruits mûrs!

Partez! Un jeune monde avec eux vous réclame,
Vous qui gardez comme eux,
En des corps fatigués, quelque jeunesse d'ame,
Quelques rêves heureux!

Mais lorsqu'on a perdu le plus beau d'une vie
Effeuillée à demi,
Qu'à nos labeurs sans fruits l'espérance est ravie,
Qu'on ne fait plus d'amis;

Quand la coupe du siècle a troublé notre tête
De sa vaine liqueur;
Quand sa fange a terni notre robe de fête;
Son souffle, notre cœur:

A quoi bon transporter, delà cette eau profonde,
Les soucis d'aujourd'hui?
Mieux vaut rester, languir, mourir dans ce vieux monde....
Et peut-être avec lui!...

Mme Amable TASTU.

LA MANIE DES ALBUMS.

L'origine des albums remonte à une époque fort reculée, les premiers furent composés en Allemagne. Sur le point d'entreprendre un voyage de longue durée, il était d'usage d'envoyer un livre à ses amis, qui devait recevoir des dessins, des vers, ou de la musique; on y ajoutait encore des lettres de famille. Loin du pays, ce livre devenait un compagnon de voyage, un ami. Dans ces moments de tristesse où l'ame a tant besoin de s'épancher, où vous rêviez une âme qui aurait pu vous comprendre, vous ouvriez votre album, et vous retrouviez vos amis, les conseils d'une mère, la tendre sollicitude d'une sœur chérie, et les lettres de la première femme que vous aviez aimée.

C'était en quelque sorte un livre de cœur, dans lequel se trouvaient rassemblées toutes les affections les plus chères, toutes les amitiés.

Peu-à-peu se perdit l'idée première des fondateurs, et les albums devinrent des recueils de dessins d'amis; puis ensuite des croquis, des esquisses achetés à des marchands, plus souvent encore arrachés par l'importunité à l'insouciante générosité des artistes.

Puis vinrent les amateurs, épouvantable caste, la plupart du temps composée d'inutilités financières; qui s'amuse deux heures d'un objet d'art, comme un enfant d'un joujou, qu'il brise ou

qu'il délaisse à la vue d'un autre. Classe de gens cent fois plus insoutenable que celle des brocanteurs de peinture, vous traitant d'égal à égal, se croyant chez vous le droit de bourgeoisie, pour vous avoir fait faire un dessin; se mettant partout à l'aise; imposant leur jugement à tout le monde; et Dieu sait comment ils raisonnent! Arrivant le matin à l'atelier comme l'expéditionnaire à son bureau, et ne partant qu'à l'heure de leur dîner. Bruyants, indiscrets et fainéants; vous mettant au courant du prix des chevaux, des tilburys et des beautés à la mode; renversant les chevalets; inscrivant leurs noms sur les plâtres, et vous fatiguant sans-cesse de leur nullité: telle est, à quelques exceptions près, la secte des prétendus amateurs *).

C'était principalement il y a cinq ou six ans à une époque où la profession d'artiste faisait vivre celui qui la cultivait, que surgit de plus belle cette longue et interminable série d'amateurs. Ils se mirent en tête de brocanter entre eux des dessins; tel en avait acheté un qu'il revendait, deux jours après, le quadruple du prix qu'il l'avait acquis d'un confrère. D'autres, moins adroits, y perdirent des sommes considérables.

Cette espèce de marronnage fut tolérée par les artistes qui tous les jours apprenaient de la bouche même des maltôtiers, comme à la Bourse, le cours de leurs productions. En définitive, ces derniers en prenaient gaiment leur parti, ils faisaient alors très-bien leurs affaires, bâtissaient leur petite maison, achetaient des chevaux et des meutes, rêvaient à de riches héritières que jamais ils n'épousaient, et se préparaient, pour l'avenir, le chagrin de mettre bas un jour tout ce bel équipage, et de redemander, comme don Juan du *Festin de Pierre*, à son tailleur, des nouvelles de madame Dimanche.

*) Quelques vrais amis des arts et des artistes, et le cercle en est bien resserré, savent encourager les jeunes gens, leur sauvent une partie des dégoûts et des misères du métier, et dirigent leurs timides essais. Au commencement d'une carrière trop tôt fermée pour moi, je rendrai toujours hommage à l'un de ces amis éclairés des artistes, que sa modestie m'empêche de signaler à mes anciens camarades, et auquel j'ai voué une éternelle reconnaissance. H.-M.

Bientôt cependant les coureurs d'atelier n'y trouvèrent plus leur compte, les prétentions des artistes à la mode s'élevant en raison de leurs besoins, la fièvre des albums les dévorant toujours, il fallut finasser; alors ils s'ingérèrent de donner des dîners. On invitait ceux de messieurs les peintres dont les dessins n'avaient pas encore figuré dans l'album, et au dessert, comme à une table-d'hôte, la dame de la maison se disposait à faire ses recouvrements; elle faisait des yeux le tour de la table, et réclamait le prix du dîner qui venait d'être offert.

On passait dans le salon où le café était servi; pendant ce temps, la salle à manger était transformée en cabinet de travail, et, à un signal indiqué, les artistes trouvaient, sur une large table ronde, bien éclairée, cartons tendus, crayons, pinceaux, sépia, boîtes à aquarelles, etc.

Rien de plus curieux, de plus grotesque à voir que ces réunions, que ces petites rivalités en présence, que ces impromptus médités long-temps à l'avance, que ces compliments faux et exagérés, si rarement sincères, qu'on se croyait forcé de débiter; puis, venaient les commandes gratis, bien entendu, du maître de la maison pour l'album de madame P***, pour celui de M. de B***, pour ceux de messieurs les musiciens, car il y avait aussi de la musique.

Les belles dames et les beaux messieurs étaient parqués dans un salon trop étroit pour en contenir la huitième partie, le reste se tenait sur le dos des dessinateurs dans les pièces voisines; puis s'avançait, d'un pas assuré, d'un air content et satisfait de lui-même, un gros monsieur aux larges épaules, aux favoris monstrueux, aux mollets d'Hercule Farnèse, s'excusant d'un enrouement subit, et entonnant d'une voix claire et perçante, *Non, non, Colin n'aura pas mon ruban,* paroles et musique du même gros monsieur, dédié à son ami M***, aussi inconnu que l'auteur, écorchant, sans la moindre sollicitation de la part de l'aimable société, pour la millième fois, la cavatine du pauvre *Barbier*, au milieu des flots de nullités amoncelées aux portes, des ricanements, des allées et venues, de l'accompagnement obligé des portes ouvertes et fermées, et de

la voix du laquais annonçant l'arrivée de la petite madame de D***, laide, rechignée, la tête empanachée, ses pauvres et noires épaules à découvert, se faisant jour, pour arriver à sa place réservée auprès de la maîtresse de la maison, au travers de toutes les autres femmes, et laissant son noble époux dans une pièce voisine, discuter de toute la force de ses puissants poumons sur la séance de la chambre, les affaires publiques, ou le cours de la bourse. Sa rare intelligence sait tout embrasser, il parlera incessamment beaux-arts et économie politique, sans égard pour le gros virtuose qui, avec un sang-froid imperturbable, lève les yeux au ciel dans l'attitude d'un béat en extase, et termine son grand air au milieu des applaudissements de toute l'assemblée enchantée d'avoir terminé avec lui.

Dans les entr'actes des morceaux de musique les dames venaient visiter l'atelier de peinture: „Ah! c'est bien là le profil „de M. de La Brossière.“ — „C'est un arbre,“ — „Maman, dit „la petite fille, c'est M. Desfeuillis.“ — Un intérieur de ferme, c'est une marine. Puis les lieux communs: „Vous allez, monsieur, comme la parole. J'ai dessiné aussi en pension; si j'avais voulu travailler, j'avais de très-grandes dispositions. — Je vous demanderai la permission de vous montrer les dessins de ma fille, ceux de mon Anatole, un enfant de six ans, c'est vraiment extraordinaire.“

Et ce jeune monsieur, pâle et blond, son lorgnon à la main, qui, pour dire quelque chose à la ravissante jeune femme qu'il a sous le bras, trouve le dessin un joli délassement; plus loin, cet associé d'agent de change, la main droite dans l'échancrure de son gilet blanc, et de l'autre agitant son large paquet de breloques, le tout pour placer aussi son mot, donnerait volontiers un doigt d'une de ses inutiles mains pour en faire autant; pure politesse de sa part, car il demandait l'autre jour, devant Tortoni, en parlant des productions de Charlet et de Bellangé, qui pouvait acheter toutes ces bêtises-là.

Après toutes ces opinions émises sur les arts, revenaient les demandes. Combien de fois ai-je vu de pauvres artistes frémir, se pincer les lèvres en voyant une jolie personne plier soigneuse-

ment en quatre de délicieux dessins, les mettre dans son sac ou dans un coin de son mouchoir, trop heureux encore ceux qui ne les retrouvaient pas dans l'antichambre en allant rendre la visite de digestion; dans l'antichambre! découpés dans les mains des enfants de la maison.

On faisait aussi des invitations à la campagne, aux environs, dans les départements, à l'étranger. L'artiste enchanté de faire route avec ses hôtes, apprenait la veille, souvent même le jour du départ, que la diligence passait à trois petites lieues de la propriété. Il quittait la voiture à trois heures du matin, arrivait à cinq aux portes du château, son bagage en sautoir, attendant qu'il fît jour chez ses nobles maîtres. Il y restait deux ou trois mois, dessinant l'antique manoir sous tous ses aspects; prenait toutes les vues des environs, et retournait dans la capitale le portefeuille vide, après avoir laissé sa bourse dans les mains des valets de chambre et des marmitons.

La mode des albums passa comme jadis celle des culottes à canons et des vertugadins; les amateurs se mirent à faire des dessins qui, à leur avis, valaient beaucoup mieux que ceux de leurs maîtres. Bref, on n'acheta plus ni tableaux, ni dessins.

Je sais un amateur, un amateur véritable, critique exercé, collecteur plein de goût d'objets précieux de toutes les époques de l'art, qui perpétue seul la tradition des albums. Ce n'est pas avec la mesquinerie d'idées contre laquelle je n'ai pu m'empêcher de protester dans cet aperçu qu'il a composé son livre de dessin; il a apporté dans le choix des morceaux qu'il recueillait un discernement beaucoup trop rare malheureusement pour les artistes distingués, qui se trouvent souvent en assez mauvaise compagnie. Les hommes de talent de tout le globe ont enrichi son album, digne de rester comme un monument unique. Aussi, quelle étude pour qui a le sentiment des arts, quelle soirée passée en présence de ces échantillons de tous les génies, de tous les esprits, de toutes les manières! L'album dont je parle est un recueil de dessins pour un exemplaire unique des Œuvres complètes de la Fontaine. Le dernier dessin que j'ai vu avait été exécuté par un artiste chinois. L'a-

mateur est M. Feuillet qui a écrit quelquefois sous le nom pseudonyme de *Leaves de Conches*.

Un homme profita de la révolution opérée dans les arts à la suite de nos crises et de nos débats politiques, le propriétaire du restaurant de la rue de Valois, le sieur Rouget. Il a revu successivement tous ses anciens clients. Toutes les notabilités de l'époque vont oublier chez lui, depuis cinq heures du soir jusqu'à sept, leurs rêves de gloire et de fortune, les invitations à dîner, et la protection des amateurs d'albums.

HENRY MONNIER.

UN CAFÉ DE VAUDEVILLISTES

EN MDCCCXXXI.

La Sibérie et un atelier d'élèves en peinture ne sont pas plus inhospitaliers qu'un café de vaudevillistes.

Si vous n'avez commis ni roman, ni mémoire, ni un couplet dans toute votre vie; si l'on n'écrit pas à l'adresse de votre nom au moins *homme de lettres*... je ne vous conseille pas d'entrer dans ce café, où tout le monde se connaît comme à l'estaminet d'une ville de province: vous y serez observé, pressé par les regards de tous, mal à l'aise autant qu'une jeune fille le premier jour du corset.

D'abord, le garçon qui a des moustaches et qui lit d'une main son journal favori ne vous servira pas de l'autre votre verre d'eau sucrée; car vous paierez comptant, vous qui n'êtes pas un habitué, vous, ni auteur, ni journaliste, vous qui n'êtes pas un nom: vous crierez trois fois, *Garçon!* avant que la dame du comptoir agite sa sonnette: la sonnette, la serviette et le comptoir, tout cela écoute l'auteur qui parle et gesticule vivement sans dire un seul mot de politique; là, voyez-vous, ni Varsovie ou Lyon, ni le ministère où le choléra-morbus, mais bien le vaudeville nouveau qui sera joué le soir!

Prenez patience! écoutez, et vous serez initié aux mystères des coulisses, vous pénètrerez le rideau, vous connaîtrez quel

genre d'indisposition a fait faire relâche hier, quel auteur sera sifflé aujourd'hui; vous saurez l'argent qu'il faut payer pour avoir un succès, les dîners que coûte une idée, les truffes que vaut le couplet final, et quel vin aime la plus jolie figurante du théâtre.

Mais ceux des habitués qui vous auront vu entrer, s'approcheront de votre table et vous entoureront avec l'espionnage acharné et la vigilance discrète d'un voleur ou d'un agent de police: et alors, vous qui avez eu soif, vis-à-vis ce café, ne portez pas une figure comique, surtout un nom plaisant, et s'il faut, par malheur, que vous ayez un nom plaisant, que vous signiez, par exemple, *Bonnichon* ou *Rigolard*, n'ayez donc point avec vous un ami qui vous appelle et qui ait la voix forte! Ils vous prendront votre nom. Prenez garde! Ils vous serrent de plus près. Imprudent que vous êtes, taisez-vous! Boutonnez bien votre esprit jusqu'au menton, ayez la main sur vos paroles, serrez le cordon à votre langue: ne laissez pas traîner une expression; mettez vos mots dans votre poche, mettez-vous tout dans votre poche, si vous pouvez; car vous n'êtes pas en sûreté ici: on fait le mouchoir à la conversation ici: ils vous voleront, discours, habits, figure: ils vous prendront tout vif, tout entier, de la tête aux pieds. Vous ne savez pas combien ils sont habiles les filous? Ils vous flatteront, ils vous feront causer, ils vous demanderont quelle heure il est à votre montre. Ils vous feront poser devant eux. Une idée neuve, une matière à vaudeville, même un calembour, tout est enlevé, escamoté.... S'ils ont mal entendu un mot en passant, ils vous diront: „*Répétez, s'il vous plaît!*“ Puis, tout haut, „*Garçon, un verre de rhum,*“ et tout bas: „*Un crayon*“! Et l'on vous renferme au garde-manger littéraire, où l'on vous entasse au milieu des plans, des fins de couplets et des bons mots, achetés, surpris, volés dans la journée, provisions mises en ordre, numérotées, chacune dans son rang et dans sa case: car chaque feuille de leur album est un bocal ou un rayon avec son étiquette; ensuite a-t-on besoin d'un bon mot sur l'amour, d'un couplet sur la gloire, on ouvre le bocal *amour*, on tire le rayon *gloire*, et l'on trouve le bon mot tout prêt, le couplet tout fait.

Ces écumeurs de conversation, s'en vont furetant, espionnant, écrémant tout ce qu'ils entendent. Ils ramassent les miettes, essuient les bancs, épongent les marbres: car là, pas un tabouret qui n'ait fait son couplet, pas une table qui n'ait composé son vaudeville. Chaque dalle porte un calembour; on vous montrera le coin qui a dit: *Racine est un polisson.*

Là on ne fume pas, et pourtant l'air est lourd et pénible à respirer, tout chargé qu'il est d'une odeur nauséabonde de théâtre, et tenant comme en dissolution l'huile de quinquet et le calembour. La maîtresse du café est toujours laide et vend des billets de spectacle à moitié prix; l'enfant de la maison fait des bons mots, et le mari fait crédit. Dans ce lieu sombre, toutes les figures sont brunes et presque sales. Vous avez rêvé Momus avec une grande bouche qui rit, des dents blanches, les joues fraîches et rebondies, l'humeur gaie, franche, et mobile et bruyante comme ses grelots, le Momus enfin des toiles de théâtre? Point. Au milieu de ce groupe noir qui joue là-bas au domino, voyez ce vieux front jaune et plissé comme un bon billet de banque, ce front à demi pelé que supporte un corps droit à-peu-près comme un arc de triomphe; eh bien! c'est le plus sonore des grelots de Momus; ce vieillard taciturne et laid, suant l'ennui et le dégoût par toute sa peau, vous représente le plus *malin né des Français*, le meilleur *fou* du peuple, celui qui a fait rire tout son siècle, qui a désopilé la rate à la terreur, et fait étouffer la restauration: il a gagné, je suis sûr, avec la gaîté des cent jours, plus qu'un fournisseur d'armée: il a profité des pompons de théâtre et vécu de l'épaulette plus qu'un passementier.

Autour du vieux, se pressent tous les apprentis, les novices, les collaborateurs payés et les collaborateurs payants; par exemple, ces riches qui veulent à tout prix être hommes de lettres, et achètent l'honneur d'afficher leur nom à la queue d'un nom connu; tous génies d'attelage et de fraternité, qui s'accouplent, s'appareillent et tirent, comme ils peuvent, une idée à deux, l'un sur l'autre porté.

La conversation ordinaire sur la pièce nouvelle ou la

débutante est quelquefois interrompue par la querelle d'habitude, de deux amis intimes qui se disputeront pour un mot volé par je ne sais lequel des deux à l'autre; écoutez, ils se diront plus d'injures que deux filles de joie; voilà qu'ils se renvoient mutuellement la honte comme un volant qui va et vient sur deux raquettes habiles! De stupides bourgeois se couperaient la gorge pour la moitié de cette partie d'outrage à gros jeu: eux, les gens d'esprit, ils joueront jusqu'à sec avec l'impassibilité de l'habitude!

Et les autres ne font pas même attention.

Le café est toujours plein autant qu'une patache de comédiens ambulants: tous les oiseaux de passage de la littérature, tous les écrivains percheurs s'abattent là: ils n'ont pas de résidence ailleurs qu'à la table de marbre: ils demeurent tous au café, les uns en face du comptoir, les autres près du poêle ou bien à côté de la fenêtre: ils vous donnent leur adresse, si vous n'êtes ni bottier ni tailleur; ils mangent là, ils travaillent là, ils dorment là; c'est leur domicile; c'est aussi leur bourse de commerce, où l'on cote le cours des théâtres, où la matière à vaudeville est offerte, marchandée et payée: on y trouve des vendeurs de plans, pour un poulet truffé ou pour une limonade, selon que l'intérêt dramatique monte ou descend. Car aujourd'hui les pièces ont leurs entrepreneurs, leurs coupons, leurs actionnaires anonymes ou commanditaires; il y a des maisons de confiance, des compagnies avec leur raison sociale, des fournisseurs qui étalent sur la rue: l'esprit est à prix fixe.

Ceux qui font le bruit et remuent la salle sont les simples amateurs, grands colporteurs de nouvelles, qui connaissent les gloires de l'endroit par leur nom, et les garçons par leurs prénoms, qui croient gagner beaucoup en se frottant toujours aux gens d'esprit, qui ne se lavent pas la main le jour qu'ils leur ont donné la main..

Les amateurs mettent le bois dans le poêle et servent là de boute-en-train; ils jettent leurs paroles à la tête de qui veut les ramasser: car tous les auteurs chargés de la gaîté publique sont mornes et sérieux comme des prêtres musulmans.

Ils ne savent que rire... Ils ne répondent tout juste que pour prouver qu'ils ne sont pas sourds. D'ailleurs, brefs, laconiques et serrés autant qu'une lettre de change ou un mot d'ordre, il faut les voir s'observer entre eux et se craindre: ils ne font jamais rire les autres gratis; ce serait autant de dépensé; perte pour soi, et gain pour autrui. L'esprit! la gaîté! c'est leur métier, leur pain, leur fortune! Donc, rien de plus vide, de plus stérile que leur conversation ou leurs lettres ordinaires. Ils ont une peine incroyable à parler ou à écrire quand çà ne rapporte pas: les pâtissiers ne consomment pas leurs brioches; je ne connais qu'un bouffon de théâtre qui soit plus triste qu'un vaudevilliste. Il faut tant d'économie à ces réputations qui vivent des années sur un quart de pièce.

Ces avares-là sont les habiles; mais les plus jeunes, ceux qui ne vont pas encore applaudir leurs pièces eux-mêmes, pour contrebalancer dans le monde le gros ventre des confrères, et l'importance littéraire de leurs quarante ans arrondis, parlent tout haut, les imprudents, sans se douter que là chaque idée neuve est à vendre ou à prendre: ils sucent follement leurs petits projets dramatiques, et s'en gargarisent la bouche ouverte devant tous ces vieux ruinés qui les volent tant qu'ils peuvent: et je vais à ce sujet vous raconter une histoire effroyable.

Vous avez vu mon vieux vaudevilliste à son jeu de domino, calomniant tous ses confrères, triste et jaloux de toute gloire rivale, sans pudeur, sans goût, cuistre honteux et sale, prisant du tabac sec autant qu'une institutrice octogénaire, cherchant partout une idée chez les autres: car, chez lui, tout est fini; tout est vidé, tout est creux depuis long-temps. Une idée! la moitié d'une, s'il vous plaît! la charité d'une idée. Il est usé plus qu'un cheval de poste. Si son père était une idée, et d'abord s'il avait un père, il le vendrait à un directeur de théâtre. Profanateur insensible, il a touché à tout: il a pris partout...; il a mis sa main noire sur toutes nos illustrations; il a déshonoré tous nos malheurs... il a fait chanter Bonaparte à Sainte-Hélène; l'enseigne Bisson sur son vaisseau qui saute! il a fait chanter Béranger; l'infâme!... Il fera des

couplets sur les massacres de Lyon, et finira la peste par des chansons ! Vous avez vu mon vieux vaudevilliste, ce courtisan de la multitude, lui, aimer la flatterie tous les soirs au théâtre ; immoler tout à cette multitude blasée ; choisir, pour la remuer, les inspirations cyniques et palpitantes d'actualité ; écouter aux portes, violer les fermetures de la vie privée, prendre dans les secrets des familles les anecdotes d'alcove, les scandales à-peine descendus du salon à la loge du portier.

Tout cela n'est rien auprès de mon histoire. Si je vous dis que c'est une histoire, par contradiction vous croirez que c'est un conte... C'est un conte.

Dernièrement, un bon et simple et spirituel jeune homme, avec beaucoup d'avenir et peu d'argent, naïf et crédule à l'excès, ayant foi dans le talent, comme une sœur novice dans l'amour de Dieu, vint de sa province tout chargé de vaudevilles et d'espoir. Il avait fait en route plus d'un doux rêve de gloire, de femme et de fortune, quand la voiture l'emportait sur Paris, avec cette harmonie monotone des roues sur le pavé de la route. Oh ! les postillons ne fouettaient pas assez les chevaux. Paris ! Paris ! s'écriait-il. Il arriva ; et sa première nuit à Paris fut un amer désenchantement : quand il se vit noyé, perdu dans ces flots, comme une goutte d'eau dans une mer ! quand il se vit coudoyé par un monde, au sortir de la diligence, faisant foule, toutes ses illusions s'évanouirent. Il comprit bien alors, qu'égaré seul dans ce désert d'hommes, il aurait peine à en sortir. Toutes ces têtes étaient aussi hautes que la sienne. Il souffrit de se voir inconnu, de ne pas rencontrer un regard ami, une main à serrer : il ne concevait pas encore cette jouissance égoïste du cordon sanitaire, ce bonheur tout parisien, que l'indépendance procure à l'homme parfaitement isolé.

Un profond découragement le prit au cœur. Alors il se mit à dévorer avec l'appétit du cancer la succession que son père lui avait laissée. Bientôt le jeune homme en était venu à ne plus entendre remuer à sa porte la sonnette ou le marteau, sans un retentissement douloureux, sans le pressentiment vague et matinal du créancier : ce jeune homme était perdu.

Dans ses jours de débauche et de café, il avait connu le vieux vaudevilliste. Sans-doute il avait payé plus d'un souper au vieux vaudevilliste, qui en revanche lui avait pris plus d'une phrase, plus d'un couplet. Le jeune homme lui prodiguait tout, entre deux vins, quand il était riche, quand son esprit était du superflu pour vivre. Mais quand son esprit devint son unique ressource, il était allé, lui jeune homme confiant, trouver son vieux débiteur, et lui avait soumis un vaudeville tout fait, tout prêt, le priant d'apostiller l'œuvre de son vieux nom, et de signer un passe-debout pour entrer au théâtre.

L'estomac n'a point de mémoire : mais comme la pièce était bonne, le vieux se ressouvint d'avoir dîné avec l'auteur; la pièce fut présentée sous le vieux nom, jouée et applaudie sous le vieux nom, et payée au vieux nom; et le jeune homme vendit la première moitié de sa dernière douzaine de chemises pour rembourser les dépenses des claqueurs, et autres menus frais de première représentation, de sorte qu'il fut plus pauvre après qu'avant son succès.

Encore un succès, dit-il, et je n'aurai plus de chemises!

Le vieux lui conseilla l'espérance. Cet esprit jeune et brillant du novice allait au vieux comme un bon cheval à un lâche, comme la santé des jeunes filles à la caducité du saint roi David. Il exploitait cette mine si pleine et si riche. Chaque jour c'étaient de nouvelles idées, de nouveaux filons tirés de cette tête féconde; et le jeune homme voyait chaque jour sa détresse augmenter. Les créanciers faisaient queue à sa mansarde. La faim et la misère avaient creusé ses joues, et il fallait chanter quand il avait faim, faire des couplets, rire d'un bout à l'autre du dialogue quand il avait froid. Enfin, cet autre vaudeville était achevé, et le maître, avide, promit de le faire jouer, cette fois, avec le nom de l'ouvrier. Pour s'assurer de son protecteur, le jeune homme plus défiant, ne lui livra pas le vaudeville final qu'il garda en portefeuille, se réservant de le remettre aux mains de l'auteur le jour même de la représentation.

Cependant la représentation fuyait de jour en jour : les regrets rongeurs du passé, les embarras présents, les inquié-

tudes de l'avenir assiégeaient ensemble cette frêle existence du jeune homme.

Il avait cru porter son talent écrit sur le front, et il maudissait les hommes de le méconnaître. Oh! quand il rentrait le soir dans sa mansarde étroite et sans feu, il la trouvait immense tout seul; il avait froid au cœur encore plus qu'aux pieds. Il fallait le voir quitter doucement un pantalon noir dentelé, crénelé, un pantalon à franges et à meurtrières, n'ayant plus qu'une semaine à devenir guenille: puis, avec la même précaution et par un tour d'adresse, se sortir d'une chemise qu'il avait honte même de montrer à la blanchisseuse; puis, pensant à son pays, à sa famille, il mourait de honte, de rage et de misère, implorant comme son salut le sommeil *sans rêve*. Et pas un ami, pas même une femme! dans ce Paris si plein, si vivant, où les couples s'assortissent si vite, pas un être qui pensait à lui, pas une ame inquiète de lui! si pauvre et si malade, qu'une figurante des Nouveautés n'en aurait pas voulu.

Or, le matin de la première représentation, le doyen du flonflon entra au café, sans ôter son chapeau, tout radieux et tout fier; il but sa demi-tasse, et essuya du dos de sa main ses lèvres poissées de café. Bon! dit-il, en jetant les yeux sur l'affiche encadrée dans le treillis de cuivre; Dieu veuille que je finisse ma journée comme je l'ai commencée; j'ai pourtant trouvé mon vaudeville final!

Et alors il tira de sa poche un portefeuille de maroquin vert, humide; il tira du portefeuille de maroquin vert un papier humide, couvert d'une écriture à lignes égales, ayant la physionomie cadencée de couplets. C'était le vaudeville final que le jeune homme s'était réservé de remettre lui-même à l'acteur. Et cependant son vieil ami le tenait dans sa main, et le faisait sécher à la chaleur du poêle, en roulant le feuillet tout autour du tuyau.

Quand son papier fut sec, il ne paya pas sa demi-tasse et s'en alla au théâtre, à la répétition générale. Ordinairement les amoureux se détestent à la répétition d'une pièce dans laquelle ils s'adorent. Dans les coulisses, ils se revanchent bien

des douceurs qu'il faudra se dire et se faire devant la rampe : il faudra se caresser, on se déchire; s'embrasser, on se mord. C'est la traduction libre, le revers d'un amour qui dure deux actes, qui se lèvera et tombera avec le rideau deux ou trois fois la semaine, de sept à dix heures du soir; d'un amour qui a besoin du décorateur, du machiniste, des quinquets, des claqueurs, du rouge, des bouchons brûlés; d'un amour qui ne peut se passer du souffleur, qui a des entr'actes, qui débute, qui se repasse, et se gaufre, et se coiffe, et se plie dans l'armoire, et se pend au porte-manteau; d'un amour qui a ses représentations à bénéfice, ses relâches par indisposition, ses congés, ses doublures et ses feux.

Aussi comment voulez-vous qu'ils ne se maudissent pas tout le reste du jour, quand ils se sont engagés à s'idolâtrer deux heures par jour, quand leur amour a un dédit; quand ils se sont mariés par-devant le directeur de théâtre, pour toute l'année d'une pâque à l'autre, chacun avec une dot de larmes, un fonds de soupirs, un capital de hoquets, une corbeille de coups de poignards, et un revenu d'évanouissements ?

Quand le vieux vaudevilliste entra sur le théâtre, les *jeunes premiers* se reposaient de leur amour. C'est alors que la scène était curieuse à voir et à entendre. Les mots les plus passionnés étaient prononcés avec un dégoût incroyable, les paroles d'amour étaient dites avec haine . . . Certes, l'étranger qui entendrait peu la langue, à la répédition d'un gai vaudeville, comprendrait un affreux mélodrame. Le jeune homme eût retiré sa pièce, en la voyant répéter ainsi; mais le vaudevilliste coriace, aux illusions depuis long-temps racornies, ne remarqua pas même ces querelles de comédiens, et raccommoda le couple en distribuant le vaudeville final. La moue des divorcés ne tint pas devant les joyeux couplets du jeune homme. Le pauvre jeune homme, il était toujours absent . . .

De grand matin, le vieil auteur montait chez lui, pour demander les couplets. La clef était restée à une prétention de porte . . Il entre, mais la chambre est vide; ni meuble, ni homme, rien qu'un lit qui n'est pas défait. Il se met à

fureter tranquillement toute la chambre, visitant tous les coins, ne cherchant qu'une chose; il ne trouvait pas le vaudeville final. Au milieu de tant de misère, de solitude et de silence, il eut une idée, le vaudevilliste; il pensa droit à la Morgue!

Et, sans perdre de temps, il descend les étages aussi vite que le jeune homme les montait lentement, et se dirige vers ce bâtiment carré, à cheminées en forme de tombe, temple de la mort violente, à deux secondes du quai aux Fleurs.

L'homme aura donné sa démission, disait-il en marchant; qu'est devenu le vaudeville final? Il allait là-bas sans se tromper de chemin, tout aussi bien qu'un faiseur de mélodrame, une grisette, ou un étudiant en médecine de première année. Il venait en ami réclamer l'héritage du mort; un philanthrope dirait qu'il venait le reconnaître.

Quand l'auteur entra dans cette salle odorante d'exposition, que je ne vous dépeindrai pas après M. Léon Gozlan, le vaudevilliste avait la physionomie moins triste qu'inquiète; il pensait moins à son jeune homme qu'au vaudeville final.

Parmi les lits serrés des locataires, il reconnut bientôt et le pantalon troué et les hardes usées, qui pendaient au croc, humides et roides, au-dessus d'un cadavre tout frais, étalé dans un coin, sur l'oreiller de sapin noir.

Le front de l'auteur se dérida comme le front d'un homme qui respire en retrouvant ce qu'il a perdu. Il fit une exclamation qui n'était rien moins que douloureuse: C'est lui . . .

En effet le malheureux jeune homme avait été poussé à bout . . . Il ne lui était bientôt plus resté l'argent d'un dîner, ni même d'un coup de pistolet; et ne pouvant ni vivre ni se brûler la cervelle à crédit, quand il n'avait plus qu'un sou pour se noyer du pont des Arts, alors, comme dit le facétieux vaudevilliste, il avait donné sa démission d'homme, et, las d'exister, il était venu reposer là.

Le vaudevilliste sonna au greffe, tout tremblant de crainte que les couplets ne fussent perdus. Il se donna au gardien pour l'ami et même un peu pour le parent du noyé: à preuve, il montra de ses lettres, en demandant la confrontation de leur

d'écriture avec celle du portefeuille; vous pensez s'il avait déjà dit au gardien: Le jeune homme a un portefeuille? Ce portefeuille est de maroquin vert, un peu usé? Dans ce portefeuille il y a une grande feuille détachée et remplie de couplets? . . . Donnez-moi le portefeuille? . . . je vous en prie, le portefeuille? . . .

A ces interrogations vives et redoublées, le gardien opposait tranquillement le régistre des récépissés:

Reçu un corps, sans bottes ni chapeau, avec une mauvaise chemise et un pantalon déchiré . . .

— Voilà! dit le gardien, montrant les haillons pendus et gonflés d'eau qui dégouttait sur la tête du mort.

— Et point de portefeuille? . . . Mais mon vaudeville final? . . .

— Que dites-vous? reprit le gardien.

— Mais savez-vous qu'il me faut absolument les couplets pour ce soir? . . . Cherchez dans les poches . . . il ne peut pas être perdu . . .

Le gardien comprenait peu; il ouvrit néanmoins au vaudevilliste la cloison vitrée qui sépare les vivants des morts, qui sépare les spectateurs des tableaux, placée là comme pour dire: *Vous êtes prié de ne pas toucher aux objets.*

Ils entrèrent donc tous deux dans l'enceinte réservée, et se mirent à fouiller les habits . . . Enfin, le vaudevilliste rencontra le portefeuille de maroquin vert dans une poche de côté, il l'ouvrit, le feuilleta et rencontra le vaudeville final . . . et quand il l'eut trouvé: Je le tiens! s'écria-t-il, voyez!

Et là, tout de suite, sans sortir de cette chambre infecte, en face du mort, les pieds dans ce liquide rougeâtre, qui croupit, moitié eau, moitié sang, sur les dalles, le vaudevilliste, assis sur un lit qui était vide, ne sentant rien, ne respirant rien, ne voyant rien que son vaudeville final, lut les couplets tout d'une haleine, et les relut pour ne pas se tromper; il les mit sur l'air, il répéta les *bis*, riant à chaque fin de couplet, et faisant rire de son fredonnement de vanteur notre honnête gardien;

et le rire était laid sur ces deux vieilles figures, comme des habits de femme sur des corps d'homme.

Après avoir chanté d'un bout à l'autre, le vaudevilliste, qui s'était levé, disait au gardien: Tenez, c'est un portefeuille d'auteur . . . Des couplets, des chansons, bagatelles sans valeur . . .

Qu'un auteur se noie, le gardien de la Morgue n'en doute pas . . . que son portefeuille ne contienne point de billets de banque, le gardien n'en doute pas non plus . . . Il savait peut-être aussi qu'un auteur qui a des billets de banque, ne se noie pas . . . et puis ce monsieur, se disait le parent du défunt; il avait des lettres, dans lesquelles on l'appelait: *Mon cher ami*, écrites de la même main que le papier du portefeuille: pourtant le gardien avait encore dix francs à être incrédule . . . Pour dix francs le vaudevilliste fut donc le parent, même l'ami et le successeur du noyé. .

Ainsi joyeux, il était sorti de la Morgue avec le maroquin vert; il était venu prendre sa demi-tasse au café des vaudevillistes, avait fait sécher ses couplets et les avait portés à la répétition.

Le soir, ils furent chantés et applaudis . . . et le lendemain du succès, le vieux vaudevilliste, cherchant une idée, un sujet, se rappela heureusement l'histoire de la veille, et dit en frappant dans ses mains: Bon! je ferai un vaudeville là-dessus.

Félix PYAT.

PARIS IL Y A MILLE ANS.

Retiré dans mes études du moyen âge, comme dans une solitude, je ne connais guère le Paris d'aujourd'hui. Je connais un peu mieux le Paris d'autrefois. Voici donc un récit du siège de notre ville en 885 et l'histoire des combats soutenus, il y a mille ans à-peu-près, sur le Pont-au-Change et la place du Châtelet, sur le Petit-Pont et vers la rue de la Huchette.

Je ne sais si ces vieilleries pourront avoir quelque curiosité: je les crois cependant convenablement placées dans cette brillante exposition des produits de notre littérature, ne serait-ce que pour servir de contrastes. S'il est cependant quelques Parisiens qui aiment, comme moi, en se promenant dans notre vieille ville, à se représenter en idée l'état des lieux, il y a bientôt dix siècles, je serai heureux de pouvoir fournir quelques traits à leur imagination.

Ce fut dans les derniers jours du mois de novembre 885 que les Normands vinrent assiéger Paris. La Seine fut couverte de barques jusqu'à Saint-Cloud. Le fleuve, dit le poète historien Abbon, semblait avoir disparu dans quelque gouffre qui la cachait à tous les regards et ne le rendait au jour que deux lieues plus loin.

Un mot de topographie pour l'intelligence du récit. Au nord de l'île de la cité, qui était alors tout Paris, un pont de bois avec une tour au bout du pont: ce pont est devenu notre Pont-au-Change; cette tour devint le Grand-Châtelet: aujourd'hui c'est la place du Châtelet.

Au midi, un pont de bois, avec une tour également au bout du pont: c'est notre Petit-Pont, et c'est là qu'était autrefois le Petit-Châtelet.

Sur les rives de la Seine, de riantes campagnes semées çà et là de monastères et d'églises.

Au midi, le grand monastère de Saint-Germain-des-Prés: c'est ce que nous appelons encore aujourd'hui l'Abbaye.

Au nord, l'église de Saint-Germain-le-Rond, aujourd'hui Saint-Germain-l'Auxerrois, bâtie sur une petite colline qui n'est plus indiquée aujourd'hui que par la différence de niveau qui existe entre les maisons de la rue des Prêtres-Saint-Germain et les maisons du quai de l'École.

Le chef des Normands, Sigefroi, vint trouver l'évêque de Paris, Goslin. „Nous ne demandons, lui dit-il, que le passage „libre sous les ponts de la ville; si tu y consens, nous ne „ferons jamais aucun mal à Paris, et nous ne pillerons ni tes „fiefs ni ceux du comte Eudes.“ L'évêque lui répondit: „Le „roi Charles a confié, après Dieu, cette ville à notre garde. „Ce n'est pas pour que par elle le royaume souffre ruine et „misère; mais pour que par elle il soit sauvé. — Eh bien! dit „Sigefroi, demain j'attaquerai les tours de ta ville. Prépare-„toi au siège: pendant le jour tu auras pour occupation nos „flèches à repousser; le soir, des blessés à panser, et pour „souper, la famine; et nous ferons cela tous les ans, jusqu'à „ce que t'aie tranché la tête avec mon épée, et qu'ensuite je „la donne aux chiens.“

Le lendemain matin, les gardes de la tour (le Grand-Châtelet) virent les Normands sortir de leurs bateaux. On sonna les cloches; les trompettes des hommes d'armes retentirent; on courut à la tour et aux remparts. Il y avait là Eudes, son frère Robert, le comte Regnier et le brave abbé

de Saint-Germain Èbles. L'évêque Goslin s'arma aussi. A cette époque les prêtres prenaient souvent les armes. Comme les monastères et les églises étaient pillés par les Normands, et que les seigneurs laïques ne s'inquiétaient pas de les défendre, les moines et les prêtres avaient pris le parti de se défendre eux-mêmes. La seconde moitié du IXe siècle est le temps des prélats et des abbés guerriers.

Une bonne partie du clergé imita l'évêque et courut aux remparts. Il y avait un jeune homme, vassal de l'église, qui se nommait Frédéric. Quand il apprit que les païens venaient attaquer Paris, il courut à la cathédrale, fit sa prière devant le corps de saint Germain qu'y avaient déposé les moines de Saint-Germain-des-Prés, réfugiés à Paris, puis s'arma, et courut à la tour du grand pont. Il se plaça auprès de l'évêque, et combattit avec lui pendant toute la journée. Quand le combat se ralentissait, il entonnait les psaumes avec l'évêque et le clergé. Vers le soir il reçut une blessure, et tomba. L'évêque fut aussi légèrement blessé d'une flèche. Frédéric fut emporté par deux moines de Saint-Germain qui le montraient au peuple comme un martyr. L'évêque, appuyé sur un de ses prêtres, marchait devant le jeune homme, disant aussi que c'était un martyr tué par les païens, que ses fautes lui étaient pardonnées, et qu'il irait au paradis, s'il mourait de sa blessure. Arrivé à la cathédrale, Frédéric mourut, et à ce moment les moines assurèrent, avec plusieurs du peuple, qu'ils avaient vu une colombe toute blanche qui s'envolait au ciel, sans qu'on sût d'où elle était partie, ce qui prouvait bien que c'était l'ame du jeune homme.

La tour du grand pont, bâtie autrefois par les Romains, avait été à demi ruinée par le temps; pendant la nuit les Parisiens l'élevèrent avec des charpentes, et le matin les Danois virent une tour nouvelle qui surmontait l'ancienne tour. Ils revinrent à l'attaque: l'abbé Èbles avait fait préparer de grandes cuves pleines de poix bouillante. Quand les Normands furent au bas de la tour, les assiégés versèrent ces cuves. Il y eut des Normands qui furent brûlés vifs; les autres couraient en

toute hâte à la Seine en jetant des cris, et leurs longs cheveux étaient en flammes. Alors les assiégés se mirent à pousser de grands éclats de rire, et criaient: „A la Seine! à la Seine! „nous avons défait votre coiffure, il vous faut de l'eau pour „la lisser! A la Seine!“ Èbles tua sept ennemis avec son arc, et en même temps il ne cessait de crier à ceux des moines qui faisaient bouillir la poix: „Soignez votre cuisine, „frères!“

Beaucoup de Normands, quoique ce ne fût pas encore l'heure du souper, se retiraient vers leurs barques, les uns fatigués, les autres blessés, quelques-uns mourants; mais leurs femmes les recevaient avec des injures, les traitaient de lâches, et s'arrachaient les cheveux de désespoir d'avoir de pareils maris. „Que viens-tu faire? Pourquoi quittes-tu la tour? Allez, fils des diables, vous ne l'emporterez pas, lâches comme vous êtes! Est-ce que je ne t'ai pas déjà donné à manger? n'as-tu pas eu du pain, du porc salé et du vin? Pourquoi reviens-tu sitôt aux tentes? Viens-tu encore te mettre à table? Gourmand! les autres reviennent-ils ainsi? et s'ils le faisaient, on les traiterait de même!“

Fatigués de deux jours d'assaut inutile, les Normands suspendirent leurs attaques, et établirent leur camp à Saint-Germain-le-Rond (Saint-Germain-l'Auxerrois); et de là ils se répandirent dans la campagne. Ils allèrent sur la rive gauche dévaster de nouveau le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Le corps du saint avait été transporté à Paris; mais le tombeau restait. Les Normands le profanèrent de toutes les manières: ils firent de l'église une étable. On les voyait des remparts de Paris piller le monastère; mais on vit aussi les miracles par lesquels le saint vengea son cloître chéri. Le comte Eudes assura qu'étant sur les murs de Paris, il avait vu un Normand précipité du haut du clocher de Saint-Germain par une main qui disparut tout-à-coup dans les airs; un Normand, qu'on vit entrer dans l'église, une hache à la main, et qui s'en servit sans-doute pour détruire les ornements de l'autel, fut aperçu comme on l'emportait hors de l'église: la hache s'était retournée

contre lui, et lui avait fendu la tête. Un autre fut tout-à-coup aveuglé en voulant voir le tombeau du saint. Enfin, les bestiaux que les païens avaient mis dans l'église périrent tous sans qu'on pût manger leur chair, tant elle avait mauvaise odeur.

Cependant les mois de décembre et de janvier s'étaient écoulés. Le 2 février, jour de la Purification de la vierge, la rivière, pendant la nuit, s'accrut tout-à-coup, et emporta le petit pont. La tour du petit pont, bâtie à l'entrée de notre rue Saint-Jacques, se trouvait de cette façon séparée de Paris et livrée sans défense aux Normands. C'était un poste important. Vers la quatrième heure de la nuit (dix heures du soir), l'évêque fit appeler Hervé, le plus courageux des vassaux de l'église cathédrale, et lui demanda les noms de ses onze plus braves compagnons: Hervé les nomma. „Prends-les avec toi, „dit l'évêque, et après avoir recommandé vos ames et vos corps „à Dieu, allez occuper la tour du petit pont; défendez-la, si „les Normands viennent l'attaquer, jusqu'à ce que nous ayons „pu rétablir le pont que les eaux viennent d'enlever."

Hervé alla réveiller les onze vassaux qu'il avait nommés à l'évêque. C'étaient Hermanfroi, Herland, Odaucer, Ervic, Arnould, Solius, Gosbert, Uvido, Ardrad, Hémard, Gossin. Ces braves s'armèrent sans bruit, et s'étant réunis sous la conduite d'Hervé, ils marchèrent jusqu'à la pointe de l'île qui regarde l'orient (aujourd'hui le jardin de l'Archevêché); ils y trouvèrent l'évêque qui les bénit et les accompagna jusqu'à un bateau qui les transporta, au milieu de la nuit et malgré l'impétuosité des eaux débordées, jusque sur la rive gauche. De là, ils arrivèrent en silence à la tour, se firent reconnaître des gardiens, et entrèrent. Il était temps. Une heure plus tard les Normands, avertis de la chute du pont, assiégeaient la tour.

Quand le jour parut, l'évêque avec le peuple et les soldats se mit à l'ouvrage pour rétablir le pont. De leur côté, les Normands attaquaient les travailleurs et en même temps cherchaient à emporter la tour. Hervé et ses compagnons repoussaient bravement leurs attaques: il voyaient du haut de la tour

le travail de leurs amis qui apportaient des pièces de bois et des planches pour rétablir le pont. Il restait encore deux débris d'arches qui touchaient à la tour. Les autres arches avaient été emportées. Autour des deux arches à moitié ruinées les eaux faisaient l'effet d'un gouffre, ce qui empêchait les barques des Normands d'arriver de ce côté jusqu'au pied de la tour.

De temps en temps Hervé et ses compagnons poussaient un cri de guerre auquel répondaient sur l'autre rive l'évêque et les Parisiens. Malgré le bruit du combat, les guerriers de la tour et de Paris pouvaient en quelque sorte s'entendre et s'encourager mutuellement. Vers midi, les Normands, las de l'effort inutile de leurs armes, eurent recours à une autre attaque. Du côté de la terre la tour était entourée d'eau; c'était l'effet de l'inondation, mais l'eau était peu profonde. Quelques-uns des Normands poussèrent jusqu'au pied de la tour une charrette énorme de foin, puis ils y mirent le feu. Une épaisse fumée et bientôt des tourbillons de flamme enveloppèrent la tour. Hervé et les Parisiens ne pouvaient plus s'apercevoir, mais ils communiquaient encore par leurs cris.

La tour du petit pont, comme celle du grand pont, était bâtie en bois sur une ancienne tour romaine en pierre et en brique à moitié écroulée. Tant que la flamme attaqua la pierre, Hervé et ses compagnons bravèrent l'incendie; mais bientôt la flamme s'élevant en gerbes dévorantes monta jusqu'au bois de la tour supérieure. Ils ne se découragèrent pas cependant et essayèrent d'éteindre l'incendie. Il y avait dans la tour plusieurs seaux qui, à l'aide de longues cordes, servaient à puiser de l'eau dans la Seine pour l'usage des gardiens. La moitié des défenseurs de la tour se mit à puiser de l'eau, tandis que l'autre moitié versait les seaux sur l'incendie. De cette manière ils retardaient les progrès du feu. Pendant quelque temps la fumée empêcha les Normands de voir la manœuvre des défenseurs de la tour. Ils s'en aperçurent enfin; mais n'osant pas s'approcher jusqu'au pied de l'arche, à cause du gouffre qu'y faisait le fleuve, ils ne pouvaient pas empêcher les assiégeants

de puiser de l'eau. Ils lançaient donc des flèches et des pierres pour briser les seaux, et déjà ils avaient réussi à en briser un. Pendant ce temps, le feu commençait à s'attacher à la tour, la chaleur devenait insupportable. Hervé entendait les charpentes craquer aux approches du feu. Il fallait de l'eau ou périr. Ce n'était plus des armes que dépendait le sort des assiégés; c'était de ces seaux qui descendaient et remontaient sans-cesse.

Un seau déjà avait été brisé. Trois restaient encore; c'était toute l'espérance d'Hervé et de ses compagnons. Penchés au bord de la tour, ils suivaient de l'œil avec une anxiété inexprimable le seau qui descendait, s'emplissait, et remontait ensuite au milieu des traits des Normands: c'était sur cette corde fragile qu'étaient attachés tous les yeux; c'était ce seau suspendu dans les airs que contemplaient, les uns avec colère, les autres avec espoir, les Normands et les Parisiens. Le feu pétillait: le sommet de la tour était caché dans des nuages de fumée. „De l'eau! criait Hervé, de l'eau! le feu nous gagne!" Un second seau à ce moment fut brisé par une grosse pierre jetée avec effort d'une barque qui s'approcha de l'arche, et la corde du troisième, déchirée par les flèches, se rompit en remontant. Le seau tomba aux grands cris des Normands. Il n'en restait plus qu'un seul; l'eau qu'il apportait pouvait à-peine suffire à retarder l'approche du feu. „A genoux, mes frères! cria l'évêque qui, des remparts de la ville, vit l'extrémité de ses braves vassaux, à genoux! Priez Dieu et les saints de sauver nos compagnons." Et, d'une voix forte qui dominait le bruit du feu et les cris des Normands, il entonna le *Kyrie Eleison!* Le peuple et les soldats le répétaient à haute voix, en frémissant de ne pouvoir point secourir leurs frères. „Kyrie Eleison," répondirent du haut de la tour et du sein de la fumée que commençaient à percer quelques jets rapides de flamme, des voix entrecoupées et lasses. A cet instant le dernier seau s'échappa des mains d'Hermanfroi, suffoqué par la fumée. L'évêque le vit tomber et cria d'une voix plus forte encore qu'auparavant: „Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénissent, martyrs de l'Église!"

La flamme long-temps retenue, s'éleva tout-à-coup: un

horrible fracas se fit entendre. Des poutres et des planches enflammées tombèrent dans la Seine et sur les barques des Normands qui ne s'éloignèrent pas assez vite. C'était la chute de la tour de bois. Les Normands et les Parisiens perdirent de vue les défenseurs de la tour et les crurent engloutis dans le feu. Mais quand la flamme se fut éclaircie, ils virent, à la lueur de l'incendie, leurs compagnons réfugiés sur les débris de l'arche qui touchait à la tour. Leurs cheveux, leurs habits étaient à moitié brûlés; leurs visages noircis de la vapeur du feu. Groupés sur cette arche à demi écroulée qui suffisait à peine pour les contenir, ils tendaient de là leurs mains aux Parisiens désespérés de ne les pouvoir secourir. Les Normands accouraient sur leurs barques. „Rendez-vous! crièrent-ils, rendez-vous!" Hervé se tourna vers l'évêque comme pour le consulter. L'évêque leur cria de sauver leur vie à tout prix. Ils se rendirent.

Les Normands ne méritèrent point leur victoire. Ils égorgèrent lâchement ces braves gens et n'épargnèrent qu'Hervé. Il était beau et de haute taille; ils le prirent pour un comte et lui offrirent de se racheter. „Tuez-moi, dit-il, comme vous avez fait lâchement de mes compagnons; tuez-moi, je n'ai pas d'argent à vous donner pour racheter ma vie!" Hervé fut tué aussitôt.

La défaite de ces braves gens n'abattit point le courage des Parisiens. Ils résistèrent encore une année. Enfin, au mois de décembre 886, on vit flotter un matin sur la montagne de Montmartre les enseignes impériales. C'était Charles-le-Gros qui, avec une puissante armée, venait délivrer Paris. Le soir les Normands se retirèrent. Mais Paris apprit en même temps que l'empereur avait acheté la paix, au lieu de la gagner à la pointe de l'épée. Il avait donné aux Normands plusieurs mille livres d'argent et la Bourgogne à ravager.

J'ai voulu, en faisant ce récit, extrait des chroniques du temps et surtout du poète Abbon, remettre en lumière quelques souvenirs de la destinée de nos pères, et donner à la place du Châtelet et à la descente du Petit-Pont, entre la rue de la Huchette et la rue de la Calandre, un peu de l'intérêt de l'histoire et du roman.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LES NATURALISTES FRANÇAIS,

OU

MÉDITATIONS DE GOETHE

SUR LA MARCHE ET LE CARACTÈRE PHILOSOPHIQUE DES SCIENCES NATURELLES A PARIS*).

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

C'est le chant du cygne que le dernier écrit de ce grand poète, si justement surnommé *l'homme prodigieux de l'Allemagne.* Goethe paraît s'en tenir au rôle d'un simple rapporteur des

*) Jusqu'ici, dans nos chapitres du livre des *Cent-et-un*, Paris a été jugé de Paris même. Cependant ce n'est point vraiment sortir de notre cadre, mais c'est au contraire offrir à nos lecteurs un contraste aussi piquant qu'instructif, de montrer Paris jugé cette fois par l'étranger, de faire connaître la pensée de nos voisins sur de célèbres débats élevés au sein de nos académies, de reproduire enfin de solennelles paroles appliquées à l'appréciation de nos naturalistes; paroles en effet solennelles autant que glorieuses pour les enfants de la France, puisqu'elles sont les dernières prononcées par le génie le plus éminemment philosophique de l'Allemagne, par le poète qualifié du titre de *l'homme prodigieux du siècle.* Nous sommes redevables à M. Bohtlingk de la traduction du dernier écrit de Goethe.

célèbres débats de l'Académie des Sciences, et y avait déjà préludé par une introduction publiée en septembre 1830, à laquelle il donna modestement la forme d'une analyse. Il ne semblait alors occupé que du soin de faire connaître à ses compatriotes l'ouvrage français qui contenait les pièces du procès; ouvrage de M. Geoffroy Saint-Hilaire, ayant pour titre : *Principes de philosophie zoologique.* L'article lui-même portait ce titre.

Dans le mois de sa mort (mars dernier), toujours sous le même titre, et pareillement sous la forme d'une analyse, Goethe fut, pour la dernière fois, entendu sur les questions les plus élevées de la philosophie naturelle. Ce qui suit va faire connaître qu'il était absolument nécessaire de placer ici un extrait de son travail d'introduction. C'est maintenant Goethe qui parle.

Dans une des séances de l'Académie de France, le 22 février dernier (1830), il s'est passé un évènement important et qui ne peut manquer d'avoir des suites du plus grand intérêt. Dans ce sanctuaire des sciences, où, en présence d'un nombreux auditoire, tout se fait avec ordre et convenance, où l'on se traite en personnes bien élevées, où l'on se répond avec modération, et où l'on s'attache peut-être encore plutôt à couvrir d'un voile et à éluder les obstacles, qu'à les aborder franchement, il vient d'éclater de vifs débats qui ne paraissent conduire qu'à des dissentiments personnels, mais qui, vus de plus haut, ont plus de valeur et d'avenir.

Nous avons dû reproduire, comme une chose sacrée, le jugement porté par Goethe sur deux hommes qui dominent aujourd'hui les sciences naturelles avec des systèmes différents. Ce n'est pas à nous qu'il appartiendrait de faire la moindre observation sur le jugement porté par une telle intelligence; nous laissons donc aux hommes les plus éminents dans la science le soin d'apprécier jusqu'à quel point Goethe lui-même a pu assigner un rang à chacun des deux savants illustres qu'il met en présence. Le nom de M. Cuvier n'est pas moins européen que celui de Goethe.

(Note de l'Éditeur.)

Ainsi, s'est là reproduit ce conflit perpétuel entre les deux grandes doctrines dans lesquelles le monde savant est depuis si long-temps partagé; conflit constamment manifesté chez les naturalistes nos voisins, mais qui, cette fois, a surpris par un caractère d'extrême violence.

Deux hommes éminents, le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie, et son digne émule Geoffroy Saint-Hilaire, ont marché l'un contre l'autre. Le premier, universellement connu; le second, dont les naturalistes s'accordent à célébrer le mérite, sont depuis trente ans chargés de l'enseignement de l'histoire naturelle dans le même établissement, au Jardin du Roi; également et constamment occupés tous les deux des questions les plus élevées de la science, ils sont en outre remarquables, pour avoir d'abord travaillé en commun, et pour s'être ensuite séparés, entraînés à le faire par la diversité de leurs vues.

Cuvier se livre avec un zèle infatigable à la *distinction* et et à la *description* de tout ce qui arrive à sa vue; ce qui porte son action dans une sphère immense. Geoffroy Saint-Hilaire s'adonne principalement à la recherche des *analogies*, *des affinités cachées des êtres.* Celui-là passe des objets isolés ou du *particulier* sur le *tout;* état final qui est reconnu par lui, non distinctement, mais par supposition. Pour celui-ci, au contraire, le *tout* devient et reste toujours présent dans son sens intérieur; d'où son intime conviction que le *particulier* peut sortir du *tout*, au fur et à mesure des efforts nécessaires à ce développement.

Ici nous ferons cette utile remarque: toute chose que Geoffroy Saint-Hilaire, après l'avoir expérimentée, est parvenu à démontrer clairement, à rendre manifeste, est reçue avec reconnaissance par Cuvier; et de même ce dernier voit employer par le premier tout ce qu'il connaît de faits particuliers; en sorte que tous les deux s'accordent sur plusieurs points, bien qu'ils ne s'aperçoivent point, ou qu'ils ne conviennent point qu'ils sont souvent das les mêmes routes; car celui qui *distingue* et qui *sépare*, procède aussi par expérience. Il s'appuie sur elle; il n'a qu'une demi-confiance à ses pressentiments, à sa

préintuition de l'existence du *particulier* dans le *tout*. Il craindrait d'agir en aveugle et sans droit d'action sur des faits, qui ne sont existants pour lui que s'il les voit de ses yeux, que s'il les touche par un emploi de la main. Au contraire, à qui il arrive d'être bien arrêté par de certains principes, de s'abandonner à de grandes et fécondes inspirations, il manquera toujours l'autorité de cette manière de procéder.

Après cette exposition introductive, personne ne voudra sans doute me faire le reproche de revenir inutilement sur ce qu'on a déjà dit, il est vrai, de bien des manières. Dans la vive controverse que nous mettons du prix à faire connaître, figurent en effet deux doctrines différentes, qui sont si ordinairement et si nécessairement séparées, qu'il est peu de chances pour les trouver associées chez une même personne; il est au contraire de leur essence de ne pouvoir être bien alliées. Cela va même si loin, que si une partie des vues de l'un entre par hasard dans la convenance et les besoins de l'autre, cet appui n'en est reçu qu'à regret. Revoyant à cet égard l'histoire des sciences, et consultant en particulier ma vieille et propre expérience, je crains vraiment que la nature humaine ne puisse se débarrasser entièrement du malheur de ce désaccord. Cette préoccupation de mon esprit tend à m'entraîner dans cette direction beaucoup au-delà qu'on ne l'a fait et dit avant moi.

DERNIÈRES MÉDITATIONS DE GOETHE.

LES NATURALISTES FRANÇAIS.

(MARS 1832.)

„Je ne juge pas, je raconte.“ MONTAIGNE.

J'ai par ces paroles terminé un premier article destiné à faire connaître à l'Allemagne l'ouvrage de M. Geoffroy Saint-Hilaire. Cette première analyse avait pour objet de faire apprécier la forme et la substance de ce livre; mais aujourd'hui qu'il va s'agir du caractère et de la portée des idées des principaux naturalistes français, je crois devoir d'abord poser

le point de vue d'après lequel je veux moi-même être jugé. Et pour cet effet, je m'applique la remarque suivante d'un écrivain français, parce qu'elle peut, mieux que toute autre chose et plus brièvement, exprimer ce que je désire faire comprendre.

„C'est le fait des hommes de génie de se distinguer par une manière particulière de présenter leurs idées: ils commencent par parler d'eux-mêmes, ne pouvant qu'à regret se détacher de leur personnalité: ainsi ils insistent sur les résultats de leurs propres découvertes, parce qu'ils éprouvent en premier lieu le besoin de raconter quand, où, et comment les réflexions qui les concernent leur sont venues à l'esprit."

Qu'alors on veuille bien me permettre de traiter ici selon le sens de ces paroles, c'est-à-dire, librement et sans plus d'autres précautions, l'histoire de ces sciences philosophiques, auxquelles j'ai consacré tant de méditations et d'années, et de le faire dans un ordre chronologique correspondant à la série des époques de ma vie.

Ainsi je vais raconter comment et de quelle manière les sciences naturelles m'ont successivement impressionné, impressions qui furent vagues d'abord, et qui depuis sont devenues profondes.

C'est précisément dans l'année de ma naissance, 1749, que le comte de Buffon publia le premier volume de l'Histoire naturelle (*des animaux*); ouvrage qui fit une très-grande sensation en Allemagne, mes compatriotes étant alors dominés jusqu'au degré de l'enthousiasme par l'influence française. Les autres volumes se suivirent d'année en année, en sorte que l'intérêt de cet ouvrage allait croissant, comme il m'arrivait à moi-même de grandir dans la vie intellectuelle; toutefois ce fut sans que je donnasse plus d'attention au nom de ce grand homme qu'à ceux de ses illustres contemporains.

Le comte de Buffon naquit en 1707. Ce génie supérieur réunissait aux avantages d'une vue d'aigle et des plus lumineuses conceptions toutes les jouissances d'une existence parfaitement heureuse. C'était un homme de société et de plaisir: il voulait

plaire et gagner les esprits, tout en les instruisant: il peint plutôt qu'il ne décrit: il traita des animaux en insistant sur leurs rapports de toute sorte avec l'homme; et c'est dans ce but qu'il commença par l'histoire des espèces domestiques. Il mit à contribution tout ce qui en était connu, se servant tout aussi bien du travail des naturalistes qui l'avaient précédé que des relations des voyageurs. Habitant Paris, vivant dans ce grand centre des lumières et des sciences, devenu intendant du cabinet du roi, riche, homme de bonnes manières, et promu à la dignité de comte, il ne lui fut pas difficile de se rendre agréable à ses rivaux et de charmer ses lecteurs.

Dans cette haute position, il sut embrasser dans leur ensemble les diverses sortes de structure des animaux soumis à ses observations. Cependant, dans son second volume, page 544, il céda lui-même à l'impression que nous ressentons chacun à une première vue. „Les bras de l'homme, dit-il, ne ressemblent point du tout aux jambes de devant des quadrupèdes, non plus qu'aux ailes des oiseaux." Il parlait alors comme le vulgaire qui ne donne attention qu'au matériel des choses, et qui les caractérise comme il en est d'abord affecté; mais dans une seconde pensée plus réfléchie, cette idée se développa et lui fit dire cette autre fois, tome 4, page 379: „Il existe un dessein primitif et général qu'on peut suivre très-loin." Ainsi voilà le comte de Buffon établissant, dès ce moment, ce qui doit devenir la maxime fondamentale de l'histoire naturelle comparée.

Qu'on nous pardonne ces paroles si légères et presque audacieuses, qu'on voudrait retenir, dès qu'il s'agit d'un homme de ce mérite: mais, par elles, j'ai voulu faire voir que, malgré les innombrables spécialités qu'il va signaler, ce grand écrivain ne méconnait jamais les généralités de son sujet. Il est certain qu'on trouve, en parcourant ses divers ouvrages, qu'il avait le sentiment de tous les hauts problèmes dont l'histoire naturelle s'occupe présentement, et mieux, qu'il cherchait sérieusement à les résoudre, bien qu'il ne l'ait pas fait toujours avec bonheur. Le respect que nous professons pour le grand natura-

-liste ne peut en être affaibli, si tant d'autres, venus plus tard, en sont encore au point de se méprendre dans de pareilles questions. Nous avouerons enfin que, lorsqu'il voulait s'élever aux plus hautes abstractions de la science, il y parvenait trop facilement en donnant carrière à son imagination; en sorte que, le plus souvent alors, il n'obtenait l'approbation de la multitude qu'en déplaçant le terrain de la science pour le reporter sur celui de la rhétorique et de la dialectique.

Continuons ces efforts pour nous rendre encore plus clairs; le sujet nous y invite par son importance.

Le comte de Buffon ayant été nommé administrateur en chef du Jardin du Roi, considéra cette position comme un motif pour lui de se consacrer à l'histoire naturelle. Ses matériaux, et la tendance de son esprit, le conduisirent à des études d'ensemble, à des généralités dans lesquelles les relations des animaux avec l'homme jouent le premier rôle. Mais, quant aux détails, il ressentit le besoin d'un aide, et il appela à lui Daubenton, médecin et agronome, lequel demeurait près de sa campagne.

Daubenton envisagea les choses sous un jour tout opposé: c'est un anatomiste exact et pénétrant: le savoir des faits lui est infiniment redevable, mais en même temps il se concentre tellement dans l'observation des détails, qu'il s'y tient, alors même qu'il rapproche les points les plus voisins de ses considérations.

Malheureusement la différence d'esprit qui animait ces deux savants tendait à opérer leur désunion, et définitivement à l'opérer sans retour. Il est inutile de dire ici comment elle eut lieu; il suffit de rappeler que c'est à partir de 1768 que Daubenton cessa de contribuer au célèbre ouvrage de l'*Histoire naturelle*. Après la mort de Buffon, qui arriva en avril 1788, Daubenton, presque aussi âgé, recueillit sa position dans le Jardin du Roi. A son tour, il a besoin d'un aide, et il le trouve, en 1793, dans Geoffroy Saint-Hilaire, lequel réclame de même et obtient, l'année suivante, de se faire adjoindre Cuvier comme collaborateur.

Alors répétition des mêmes évènements: car il est sans doute remarquable qu'entre ces deux derniers naturalistes d'un si grand mérite, il se trouve un même principe de différence, une toute semblable cause de désaccord, mais, cependant, pour s'exercer dans une plus haute sphère.

Et en effet, Cuvier s'arrête de même sur les détails, non pas, il est vrai, à la manière sèche de Daubenton; car il y apporte une tout autre puissance d'ordre et de système; ce qui donne à ses aperçus plus de portée, et lui fait trouver une méthode d'exposition plus scientifique. Geoffroy, de son côté, avec sa façon de penser déjà bien arrêtée, cherche à pénétrer la raison de l'universalité des choses, et de même, non plus aussi selon la manière réservée de Buffon, lequel s'en tient à ce qui est saisissable actuellement, et qu'il peut embrasser sous le point de vue le plus général, Geoffroy, dis-je, entreprend la recherche des faits nécessaires et contingents, se livrant à une sorte de prévision de ce qui doit advenir et sera ultérieurement développé.

Ainsi s'infiltre entre ces deux amis un levain de dissentiments, qui, au surplus, demeure plus long-temps non développé, plus long-temps renfermé chez eux qu'autrefois chez leurs prédécesseurs: c'est que des connaissances plus élevées, des convenances mieux observées, et surtout leurs sentiments prolongés d'estime réciproque, les arrêtent durant beaucoup d'années, suspendant ainsi la manifestation de leur opposition, jusqu'à ce qu'enfin, sur le plus léger incident, leurs dissentiments viennent à éclater, et le fassent instantanément par une explosion violente, ainsi qu'il arrive à la détonation d'une bouteille de Leyde fortement électrisée, lors de sa vive et brusque décharge.

Continuons à fixer nos idées sur ces quatre chefs d'école dont les noms sont si souvent mentionnés dans les fastes de la science, et que nous ne craindrons point nous-mêmes de rappeler, y vît-on l'inconvénient d'une répétition trop fréquemment renouvelée; car, sans vouloir diminuer en rien le mérite de leurs émules, ils brillent au premier rang ou comme les fondateurs, ou tout au moins comme les promoteurs des règles de

l'histoire naturelle (*des animaux*), ainsi devenue une science française. De leurs efforts réunis proviennent effectivement tant d'utiles améliorations, d'additions, de rectifications, de perfectionnements enfin, soit qu'ils s'attachent à combiner ensemble, soit qu'ils emploient successivement les moyens synthétiques et analytiques de traiter les sciences, que c'est justice de reconnaître que l'histoire naturelle des animaux leur doit les plus importants de ses progrès.

Ainsi, Buffon se plait au spectacle des diversités pour les embrasser dans leur ensemble, et pour montrer les rapports et les liens réciproques qui joignent toutes les parties de l'univers.

Daubenton, retranché dans les soins d'un anatomiste, est continuellement occupé à séparer et distinguer, se gardant soigneusement d'assimiler un fait qu'il a découvert à un autre anciennement connu. Il a comme mission d'exposer chaque forme l'une à la suite de l'autre: Il analyse ou décrit toute chose séparément.

Cuvier opère de même, mais avec plus de liberté et de maturité. Il est vraiment doué du talent d'observer, de distinguer nettement, de comparer utilement, de ranger et classer tous les innombrables détails de l'histoire naturelle; mérite très-remarquable, étant possédé à ce degré. Il témoigne tout autant d'éloignement que Daubenton pour une marche plus rationnelle: mais cependant une méthode plus élevée ne lui manque pas, l'employant ou sans s'en douter, ou quand une solution agrée à son esprit. Si donc il reproduit le plus ordinairement les conditions de spécialité de Daubenton, c'est avec un jugement plus étendu et plus philosophique.

De même nous pouvons dire de Geoffroy qu'il rappelle Buffon dans une raison analogue: car, lorsqu'il admet et reconnaît la grande synthèse du monde *empirique*, et qu'en même temps il se rend attentif à toutes les apparences des corps, dont la diversité frappe vivement ses sens, pour être employées en caractères distinctifs, Geoffroy se rapproche déjà de la grande et abstraite *unité*, que Buffon n'avait que pressentie; il ne s'en



effraie pas, et, tout au contraire, la recueillant ou même la posant à titre d'un fait nécessaire, il sait profiter de sa théorie, et explique ainsi toutes les dérivations d'une seule forme principale.

Peut-être n'existe-t-il point dans l'histoire des sciences un second exemple d'un aussi singulier concours de circonstances, savoir, que dans la même ville, dans le même établissement, sous l'action des mêmes devoirs, et à l'égard de fonctions, de considérations, et d'objets de même sorte, une science ait été si long-temps traversée, et soit en même temps si utilement servie par d'aussi continuelles oppositions, qu'elle soit enfin perfectionnée par les soins d'hommes d'une aussi haute prépondérance, sans qu'aucun d'eux, cédant à la séduction, ait été amené à travailler en commun. Que, parmi eux, il s'en soit trouvé d'entraînés dans de vifs dissentiments et même dans des orages d'hostilité, il n'y a point pour cela à s'en prendre à une seule et même cause première. Ainsi le spectacle de l'univers forme une seule et même donnée d'une nature invariable, et cependant c'est à ce sujet que se sont établies toutes les contradictions, qu'enfin ces esprits aussi consciencieux que réfléchis, parce qu'ils étaient mus par des impressions différentes, se sont déclarés les uns contre les autres. Ce résultat bien remarquable ne devrait-il pas profiter également et à nous tous et à la science?

Toutefois, après cette expérience, quelqu'un voudrait-il prétendre que *séparer et réunir* sont les deux principales nécessités de l'humanité, les deux grandes tendances imposées à notre nature. Mais ne serait-il pas mieux de dire que, bon gré mal gré, nous sommes continuellement poussés du général au particulier, et réciproquement ramenés des détails à l'ensemble? Comme dans le phénomène physiologique de l'aspiration et de l'expiration, la vie intellectuelle s'accomplit par un nombre considérable de faits particuliers, qu'elle aspire et qu'elle restitue comme par un souffle en idées liées, en propositions générales et lumineuses.

Cependant laissons ces abstractions pour y revenir bientôt :

car c'est présentement le lieu de parler de quelques savants qui, vers la fin du dernier siècle, ont pris aussi une bien grande part au mouvement philosophique imprimé de nos jours aux sciences naturelles.

Pierre Camper était doué du génie de l'observation et de l'esprit de combinaison. Dessinateur aussi exercé que correct, son crayon rendait sa pensée avec un rare bonheur. Ses recherches étaient ainsi habilement fixées et rendues visuelles. On s'accorde à lui reconnaître un très-grand mérite. Je m'en tiendrai à rappeler ici sa théorie de la ligne sociale, au moyen de laquelle il a imaginé de mesurer le plus ou le moins de saillie du front, cette circonstance traduisant, par son rapport avec le plus ou le moins de volume du cerveau, le degré d'aptitude de cet organe aux fonctions de l'intelligence.

Geoffroy lui rend ce magnifique témoignage dans une note, page 149 de son livre: „Le plus grand anatomiste de cette „époque, 1778, est le célèbre Camper: esprit vaste, aussi cultivé que réfléchi, il avait, sur ses anomalies des systèmes „organiques, un sentiment si vif et si profond, qu'il recherchait „avec prédilection tous les cas extraordinaires, où il ne voyait „qu'un sujet de problèmes, qu'une occasion d'exercer sa saga„cité, employée à ramener de prétendues anomalies à la règle."

Et que d'autres noms pourraient encore ici figurer, si l'on ne devait pas craindre de s'étendre au-delà d'une simple notice! Mais d'ailleurs saisissons cette occasion de faire observer qu'il n'est que ce moyen de recherches pour bien comprendre l'état ordinaire de l'organisation et la valeur des règles qui y sont appliquées. Car si nous ne voyons toujours que ce qui est régulier, il n'y a rien à en penser, si ce n'est que cela est bon en soi, que cela fut ainsi dans tous les temps, et que par conséquent nous considérons ce qui est et sera de même à toujours. Mais s'il vous arrive au contraire d'examiner des cas de déviations, des altérations de la structure ordinaire, ce que l'on range enfin sous la qualification des faits de la monstruosité, alors nous apercevons qu'en effet la règle est immuable et éternelle, mais en même temps qu'elle est vivante et par conséquent

modifiable, de telle sorte qu'on ne doive plus s'étonner que les êtres organisés soient ou puissent être frappés de difformités, sans sortir à cet égard des limites de la règle: car ces cas exceptionnels sont toujours le produit des conditions virtuelles de cette règle éternelle.

Samuel-Thomas Soemmering marcha sur les traces de Camper: ce fut un esprit vif, actif, tout aussi parfaitement doué de la faculté d'observer et de penser. Il est devenu célèbre par ses travaux sur le cerveau, et son idée si judicieuse que, dans le volume prédominant de cet organe sur tous les autres, résidait le principal caractère anatomique de l'homme: il satisfit l'avidité de son temps pour les nouveautés, par la découverte d'un point jaune au centre de la rétine, et par bien d'autres recherches sur la structure de l'œil et de l'oreille, témoignant à-la-fois et de la finesse de son scalpel et de sa rare sagacité. Son ardeur pour l'instruction et son feu éclataient dans ses rapports de conversation ou de correspondance. Un trait nouveau, un nouvel aperçu, une recherche reprise et approfondie le jetaient dans le ravissement: tout ce qui frappait sa vue, il fallait qu'il en prît aussitôt connaissance.

Jean-Henri Merk, intendant militaire dans la Hesse-Darmstadt, mérite à tous égards d'être ici mentionné. Son activité d'esprit, que n'atteste cependant pas l'importance de ses écrits, en avait fait un amateur infatigable, insatiable. Il s'est aussi occupé d'anatomie comparée, y appliquant un talent de dessinateur très-distingué. Mais ce qui le recommande spécialement, ce sont ses observations sur les fossiles, principalement sur ceux du bassin du Rhin: il en fit une collection des plus complètes. Cette collection passa après sa mort au musée du grand-duc de Hesse, où elle est maintenant confiée aux soins du savant Schleiermacher.

Me permettrai-je de parler de moi en ce lieu? oui; ne serait-ce que pour rappeler les obligations que j'ai à mes illustres amis Merk et Soemmering. Ma liaison avec eux commença et plus tard fortifia mon goût pour les études de l'histoire naturelle. Mais selon les dispositions de mon esprit, je n'y pouvais

prendre un intérêt suivi que si j'apercevais un but fixe, et que je dusse me servir d'un fil directeur.

L'anatomie comparée dont ces relations de l'amitié m'avaient inspiré le goût, me parut ne pas faire plus de cas de la considération des différences que de celle des ressemblances. En définitive je crus remarquer qu'on avait jusque-là travaillé dans le vague et sans méthode: ainsi on avait comparé, en quelque sorte à l'aventure, un animal avec un animal, des animaux avec des animaux ou avec l'homme, ce qui d'une part portait à une diffusion impossible à saisir, et produisait de l'autre une confusion étourdissante: c'était se jeter en quelque sorte dans beaucoup de routes divergentes, pour ne se rencontrer ainsi dans aucune. Ceci aperçu, je pris alors le parti de laisser là les livres, et de m'en tenir à l'observation directe de la nature; et pour cela faire, je commençai par l'étude d'un squelette, que je tins posé sur les quatre jambes, décidé à l'observer ainsi, et de devant en arrière.

J'explique par là comment l'os intermaxillaire devint le premier sujet de mes études dans cette direction: je cherchai cet os et le trouvai dans les animaux les plus différents. Cela se passait dans un moment où les esprits s'échauffaient pour d'autres combinaisons analogues: ainsi les naturalistes s'abandonnaient à de tristes réflexions, en venant à comparer la très-grande ressemblance de l'homme et des singes. Ce fut sur ces entrefaites que notre excellent Camper annonça la découverte d'une différence essentielle; les singes, selon lui, possédaient, aussi bien que tous les autres animaux, un os intermaxillaire, dont l'homme seul était privé.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai de peine de me trouver dans une contradiction aussi manifeste avec un savant à qui j'étais si redevable, dont je souhaitais si vivement me rapprocher, et de qui j'espérais tout apprendre à titre de son disciple. Tous les soins qui m'occupèrent alors, les lettres, les mémoires et les dessins sur lesquels je fondais la défense de mon système, et dans lesquels j'ai montré en effet un os intermaxillaire tout-à-fait détaché chez l'enfant avant de naître, et

en partie seulement au jour de la naissance, fussent restés inédits, sans l'attention que l'on a eue tout récemment de les insérer dans les actes de l'Académie impériale léopoldine, t. XV, partie 1re.

Je n'avais point fini avec Camper, que je me trouvai réengagé d'un autre côté. Le célèbre Jean-Frédéric Blumenbach, qui a cultivé avec tant de succès les sciences naturelles, prit parti pour Camper dans un abrégé d'anatomie comparée qu'il vint à publier: il affirme à son tour que l'homme manque d'un intermaxillaire. Mon embarras s'en accrut; car pouvais-je, dans ma position, résister et à l'action d'un livre élémentaire si estimé et à la confiance si légitimement acquise à son auteur?

Cependant un naturaliste d'un talent aussi remarquable et d'ailleurs porté naturellement à revenir sur les sujets de ses méditations ordinaires, ne pouvait point s'en tenir à toujours à une opinion qui n'avait pas été assez réfléchie; et dans plusieurs communications amicales, il m'informa que quelques faits pathologiques, les cas d'hydrocéphales et de double gueule de loup, par exemple, autorisaient jusqu'à un certain point ma manière de voir.

En dernière analyse, aujourd'hui que l'existence d'un intermaxillaire chez l'homme et les animaux est un fait avéré, qu'on veuille bien pardonner à la faiblesse d'un grand âge si je reviens en ce moment sur cette première lutte de ma jeunesse.

GOETHE.

LES MAISONS DE JEU.

Que fais-tu, clairvoyant Asmodée, tandis qu'une foule d'écrivains spirituels, après t'avoir solennellement évoqué, parcourent sans toi les différents quartiers de cette vaste métropole, et explorent, eux seuls, cent lieux publics, ou réduits secrets, dans lesquels tu devais les introduire ou les guider?

Il en est cependant que ces vigilants observateurs n'ont point encore visités; ceux-là sont le domaine de certains esprits malfaisants, auxquels, malgré ta qualité de démon, ton génie satirique ne te fait, certes, pas ressembler; mais tu les dois connaître, et je voudrais pénétrer, sous tes auspices, dans ces antres où vont s'engloutir et la fortune et la moralité d'un trop grand nombre de misérables. Viens donc les offrir à mes regards, et m'aider à en tracer, s'il est possible, le vrai et déplorable tableau!

Je sais bien que tout a été dit, cent et cent fois répété sur la passion du jeu, ses causes sordides, ses faux calculs, ses séduisantes amorces, et ses épouvantables résultats. Régnard et Dufrény l'ont peinte dans leur verve comique; Montesquieu (*Amélie ou les Joueurs*, drame tiré à 30 exemplaires), d'un faire presque sentimental; et Saurin, dans toute son horreur: mais ne serait-elle pas inhérente à notre très-déraisonnable espèce raisonnable? car on la voit poindre chez le sauvage même;

prendre, dans notre âge héroïque, ce caractère semi-galant, semi-féroce, que vantent les romans, que la morale condamne, et que fulmina la religion; puis se civiliser avec la société, et, après avoir été le passetemps d'un fou (Charles VI), devenir l'esprit des sots et la sottise des gens d'esprit, ainsi que le passeport qui fit souvent pénétrer dans les réunions des hautes classes sociales ceux que l'inégalité des conditions en aurait exclus. Enfin, passant des salons dans l'antichambre, et de l'antichambre dans la rue, ne déborde-t-elle pas aujourd'hui de toutes parts, avéc la corruption des idées et des cœurs, qu'elle tend à aggraver encore; car si, dans le risque de perdre la moitié de sa fortune, l'on n'a d'espoir que de l'augmenter d'un tiers, qui pourrait, s'il n'est pas étranger à tous sentiments humains, contempler, sans en gémir, les maux cuisants enfantés par son sordide triomphe?

Dussaulx s'est longuement et lourdement vengé de ce vice éternel de notre fragile espèce (de la passion du jeu), vice dont lui-même il avait été dupe et victime, puis, faillit en être de nouveau victime et dupe, quand, présidant, comme membre de la commune de Paris, au tirage de la loterie royale, il crut l'occasion favorable pour prêcher contre cette escroquerie immorale, mais légale, devant les buralistes et les joueurs, rassemblés dans un tout autre but que celui d'écouter paisiblement sa philanthropique homélie. Aussi le poursuivirent-ils, en lui lançant à l'envi les bancs, chaises et tables de la salle où devaient être proclamés les arrêts de la fortune, et l'apostrophèrent-ils de la qualification assassine d'aristocrate, qui était alors ce que serait maintenant celle de ministériel, doctrinaire, populaire, et bête de carliste.

Le souvenir de cet homme de bien, aussi niais que tant de niais hommes de bien, gouvernants ou gouvernés, me rappelle deux anecdotes, dont le courtisan disgracié de J.-J. Rousseau eût pu gonfler son pesant ouvrage. Ce sont des tableaux de mœurs, et qu'Asmodée me soit ou non en aide, je vais les tracer ici.

Un jeune marié, pour qui la lune de miel avait lui au-delà

du terme ordinaire, et qui rêvait avec ivresse, dans son propre bonheur, celui de sa charmante épouse, venait de toucher sa dot; il passait devant le numéro trop connu de ce Palais-Royal, réceptacle de tant de vices, théâtre de tant de forfaits; matière de tant de spéculations, licites ou non, tolérables ou fangeuses; foyer de despotisme sous Richelieu, d'agiotage sous Necker, de désordre, et pis encore, à une époque plus rapprochée de nous. C'est là qu'un des amis du jeune homme l'arrête, et l'engage à monter dans cette infernale maison, source de misère pour nombre de familles, de désespoir ou de crime pour tant d'individus. C'est là que des monceaux d'or l'éblouissent; il joue, avec prudence d'abord, mais il perd, s'entête, et voit successivement disparaître jusqu'à son dernier écu. La ruine, l'indigence dans laquelle il va plonger celle qu'il aime, son déshonneur, sa honte, ses remords, troublent ses sens, égarent son esprit: il voudrait recouvrer ses pertes; mais il ne lui reste plus rien; mais, pour surcroît, il ne voit que des ris moqueurs répondre à son impuissante rage. Un de ses voisins, cependant, lui fait remarquer le brillant qu'il porte à l'un de ses doigts: c'est un don de l'amour; n'importe: il est à l'instant échangé contre la légère somme fournie par l'usurier, qui fait partie de l'infâme tripot légalement autorisé. Le malheureux ponte alors étourdiment, et la fortune rebelle à ses premiers calculs, se déclarant en faveur de sa folie, lui fait rapidement amonceler un trésor bien supérieur à celui qu'elle lui ravit. Son ami, désespéré d'un évènement dont il est cause, et qui, malgré sa brillante issue, ne lui en semble pas moins irréparable, s'empresse à recueillir les fruits opulents d'un hasard inespéré, et à les transporter, ainsi que son camarade en délire, dans la demeure de celui-ci, où celle à qui il est lié par un nœud cher et sacré, est saisie d'horreur et de pitié en voyant son époux qui ne la reconnaît point, et dont la raison paraît irrévocablement aliénée. Mais le médecin aux soins duquel on le confie, bon physiologiste, sage praticien et profond observateur, instruit de la cause du mal, et voyant que la croyance à une ruine totale et coupable est l'idée fixe du malade, ordonne, pour principal remède,

qu'à chaque demande qu'il fera on lui présente de l'or. Il le rejette avec terreur dans les premiers momens, puis le regarde avec envie, le prend plus tard, sourit en le contemplant, et s'accoutume insensiblement à le regarder comme à lui; enfin, sa première idée est un sentiment; car il souhaite, car il prie que cet or soit destiné aux besoins, aux fantaisies mêmes de son épouse: elle s'empresse à satisfaire ses désirs, à se parer de ses dons, et l'amour achève ce que la prudence avait commencé. Bientôt le cœur du malade s'émeut, sa conscience se calme, son esprit renaît. La cure cependant est longue encore; mais elle est complète, et d'autant plus heureuse que le jeune homme est pour jamais guéri de la passion du jeu.

Ce même et funeste numéro avait été déjà le théâtre d'un évènement cent fois plus déplorable.

L'époux d'une femme vouée au supplice, durant ces jours d'horreur dont, maintenant, l'on ne se ressouvient pas assez, s'était vu assigner, dans ce repaire, un rendez-vous par l'un des pourvoyeurs du bourreau. Là, pour une somme convenue d'avance, devaient être assurés le salut et la liberté de l'innocente victime. Cette somme, l'époux infortuné ne l'avait pu recueillir que péniblement, à gros intérêts, et à très-court terme; l'occasion de la doubler et de se libérer ainsi se présentait, elle le séduit et le perd; car ce prix du sang a bientôt passé de ses mains dans celles des joueurs ou du banquier. Le vendeur de chair humaine, cet homme qui, comme tant d'autres à cette époque, trafiquait froidement de la vie et de la mort, se présente, voit sa cupidité déçue, vocifère, menace, se venge; et l'époux, devenu veuf par un crime, trop criminel lui-même à ses propres yeux, s'en punit à l'instant par un suicide.

Si les jeux, du moins, étaient uniquement relégués dans ces infâmes cavernes où la cupidité va chercher sa ruine en rêvant la fortune, les ravages causés par la plus trompeuse des passions cesseraient de devenir aussi funestes qu'ils le sont à la moralité humaine; mais, ce qu'il y a de vraiment épouvantable, c'est que, par l'établissement des loteries, le gouvernement lui-même en offre de toutes parts les perfides amorces, soit au

valet, qui, après y avoir perdu le prix de sa servitude volontaire, finira peut-être par voler son maître; soit à l'ouvrier, qui mourra de faim ou deviendra brigand après y avoir jeté les fruits de son labeur.

Quand un ministère fiscal et imprévoyant imagina cette fraude aussi condamnable, et peut-être aussi funeste que celle pratiquée jadis, dans l'altération des monnaies, le parlement qui en considérait les résultats nécessaires, représenta, mais vainement, que *ces coupables jeux seraient la ruine du pauvre peuple.* En effet, quelques lots brillants, quoique rares, exaltant les esprits, l'amour des gains rapides se glissa dans ces classes où précédemment c'était par de la prudence et l'activité, du temps et de la constance, que l'on parvenait à l'aisance ou à la fortune. Avec la cupidité, l'ambition s'accroît; l'on se dégoûte de son état, les vices se multiplient, les crimes deviennent plus fréquents (les greffes criminels en font foi,) et des suicides effraient une société que ruine une foule de banqueroutes, symptômes évidents de la dégradation des mœurs. Aujourd'hui, enfin, le hasard est courtisé jusque dans tout le cours de la voie publique; à qui donc pourrait-on accorder encore une pleine confiance, quand on voit surtout que, quelque désastreuse que soit la passion du jeu, elle n'en règne pas moins parmi nous, et dans toutes les classes, et dans tous les carrefours avec la plus dévorante fureur? elle s'y étend même, chaque jour, sur une plus large surface; car, si l'esprit du siècle est l'égoïsme, et son espérance le hasard, son unique dieu c'est l'or. Aussi la famille des *Baziles* pullule-t-elle avec une honteuse rapidité, chez un peuple où, tout abjecte que soit la source de l'opulence, son éclat n'en aboutit pas moins ceux qui la possèdent; enfin, la passion du jeu est devenue journellement et plus coupable et plus audacieuse, dans ses intentions, sa marche, et ses résultats, depuis que le jargon de la bourse a envahi jusqu'à la société.

Oui, la bourse et ses turpitudes sont devenues nos plus redoutables fléaux; c'est le jeu avec ses flatteuses illusions et ses dangers réels; c'est le jeu précédé, accompagné et suivi de tous ses maux et de tous ses forfaits: c'est, le jeu, avec la crainte,

trop souvent justifiée, de voir votre mise dévorée entre les mains de celui qui est chargé de la faire, et qui joue à son profit avec des fonds qui lui sont confiés. Celui qui, sur un tapis vert, égorgeant ou égorgé sans pitié, risque de ruiner son avenir et celui des siens, ne hasarde du moins que ce qu'il possède; il semblerait donc un ange près de ceux qui, dans un palais modelé sur les temples des infâmes divinités antiques, jouent sans pudeur la fortune de tels qui ne peuvent se passer de leur ministère; ces agents infidèles, abusant de la foi publique, se croiraient-ils encore quelque probité, le jour où, déclarant une faillite, parfois frauduleuse, ils forcent leurs créanciers à les libérer à perte? Se croiraient-ils hommes d'honneur, au moment où, trompés par de coupables spéculations, ils se prépareraient à solder leurs comptes en saisissant l'arme meurtrière qui va consommer le crime par le crime?

O Asmodée, détourne un moment les yeux de ces ridicules dont, maintenant, la peinture ne corrige plus personne; et porte enfin tes regards foudroyants sur des forfaits qui compromettent la fortune publique comme les intérêts privés, en détruisant toute confiance, par la ruine de toute moralité. Perce donc, non-seulement le toit de ce Pandémonium, où des hurlements sataniques se font journellement entendre, au nom des passions les plus sordides, mais aussi ceux de tant de misérables, revêtus d'or et pétris de fange; montre-nous près du brillant hôtel d'un fastueux et insolent publicain, grand seigneur improvisé, l'humble galetas où gémit sa victime; oppose aux délires d'une joie coupable, les sanglots de l'innocente indigence, et stigmatise à jamais ces hommes d'or et d'orgueil, qui aspirent à la fortune par le crime, et au pouvoir par la fortune?

LE COMTE ARMAND D'ALLONVILLE.

LE COMPOSITEUR TYPOGRAPHE.

Ne confondez pas le typographe ou compositeur avec l'imprimeur ou pressier. Ces deux agents d'un art merveilleux sont séparés par un grand intervalle dans la hiérarchie des fonctions de l'imprimerie. L'un préside à la première transformation que subit la parole visible, l'autre ne fait que diriger la machine qui doit la répéter aux yeux par des milliers d'échos. La mécanique est déjà parvenue à disputer à ce dernier son emploi; déjà, sans lui, l'encre sait se répandre sur les caractères assemblés et serrés dans un cadre; la feuille blanche s'étendre sur la forme, se glisser sous la presse, et sortir de l'instrument muet empreinte de la pensée et de la voix du génie. Ainsi le pressier voit son poste envahi par un ouvrier plus laborieux que lui, et qui n'est pas, comme lui, sujet à la faim, à la fatigue, au sommeil.*)

*) Le pressier n'est pourtant pas entièrement dépossédé. Les presses à la mécanique ne servent qu'aux impressions qui demandent plus de célérité que de perfection: elles ne sont guère employées que pour les journaux et les livres destinés aux écoles: quant aux éditions qui font la gloire de l'imprimerie et l'ornement des bibliothèques, il serait impossible de les tirer à la mécanique. Ce genre de travail exige des mains habiles; les bons pressiers sont rares et fort estimés.

Le typographe est à l'abri d'une semblable disgrâce: il défie la force de la matière de suppléer son activité intelligente: il n'est subtile combinaison de ressorts et d'engrenage qui puisse enseigner aux doigts d'un automate à chercher dans la casse le type correspondant au caractère écrit, et à le ranger dans le composteur: car il faudrait que l'automate sût lire. Voyez le typographe en fonction: ses yeux fixés sur le manuscrit veillent à-peine sur le travail de ses doigts; et vous devinez à la vivacité de son regard, au mouvement de sa physionomie, que, chez lui, l'esprit seul est occupé, tandis que sa main droite, qui se promène de la casse au composteur, semble obéir au balancement de son corps. Lire est pour le typographe une tâche importante, et d'autant plus difficile que les littérateurs et les savants qui lui confient leurs œuvres, négligent pour la plupart d'écrire lisiblement; je ne parle pas de ceux qui se reposent sur lui du soin de ponctuer, voire de satisfaire aux lois de la grammaire et de l'orthographe: surcroît de peine dont on ne lui tient pas compte.*) Que de services ne rend-il pas à d'ingrats auteurs qui souvent le paient de calomnie, qui lui imposent dans leurs *errata* la responsabilité de leurs bévues, mises sous le nom d'erreurs typographiques ou de négligences du correcteur? Si sa vanité avait aussi la ressource

*) La plupart des écrivains ponctuent au hasard. Les compositeurs et les correcteurs entendent bien cette partie de la grammaire. Il y a quelques années, M. Frey, employé dans l'imprimerie de Plassan, publia un traité où les règles de la ponctuation sont exposées avec beaucoup de logique et de méthode. Je doute qu'il ait été rien écrit, sur la même matière, de plus raisonnable et de plus ingénieux que ce petit ouvrage.

Le premier *Traité de la Ponctuation* a été fait par M. Lequien. Il en a paru un second par demandes et par réponses. Le plus estimé de tous, dans la typographie, est celui de M. Raymond, correcteur d'imprimerie et auteur du *Dictionnaire général de la langue française* et du *Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*. Le *Traité de la Ponctuation* de M. Raymond fut publié, à Paris, en 1810.

des *errata*, il pourrait revendiquer bien des phrases correctes substituées sur l'épreuve au solécisme original.

Vous comprenez que l'ouvrier typographe a dû, pour premier apprentissage, cultiver son esprit, acquérir les connaissances élémentaires exigées comme condition d'aptitude à toute profession lettrée; il lui faut savoir à fond sa langue, et, selon le labeur auquel il est appliqué, posséder au moins la nomenclature de la science traitée dans le manuscrit qu'il a sous les yeux. Plus d'un compositeur, il est vrai, s'est instruit en composant, comme plus d'un auteur en écrivant. Un atelier d'imprimerie, c'est d'ailleurs une école universelle: Béranger y préludait à ses chansons, et il apprit l'orthographe à ce métier qui fut aussi le premier métier de Franklin. Mais, pour quelques illustrations, que de mérites sans renommée! Qui sait combien d'hommes d'esprit et de savoir vieillissent obscurément sous la blouse de l'ouvrier? Vieillissent! je me trompe. La vie du typographe est bientôt consumée par la fatigue et les veilles, et aussi par l'impatience d'un sort incertain, mal défini. Quelle est sa condition sociale? Dans quelle classe le ranger? Est-il artisan ou clerc? Est-il *du peuple* ou *du monde*? Il se sent déplacé quelque part qu'il se pose. La société, ce livre si méthodique, l'a oublié dans ses savantes divisions et dans sa table des matières. Il est ouvrier, car il vit de salaire, et il travaille pour un maître; il est du peuple par son origine, ses alliances, les habitudes de sa vie; et toutefois son instruction, sa coopération aux œuvres de l'esprit le rapprochent des classes les plus éminentes. Peu de carrières lui sont ouvertes; si jamais il parvient à la fortune, ce sera par des voies non frayées. Vous pourrez le retrouver écrivain, artiste, homme de guerre, homme d'état, plutôt que maître imprimeur: il ne fera pas souche d'Elzevir, d'Étienne, de Didot. Il faut des capitaux ou du crédit pour fonder une maison d'imprimerie: le typographe est sans patrimoine, sans moyens de s'enrichir ou d'emprunter: ce n'est pas lui qui spéculera sur la dot de sa femme (si femme il prend); et quant à sa *banque*, c'est-à-dire son salaire de la semaine, il est rare qu'il la voie

s'enfler par l'épargne et par la *puissance de l'intérêt composé.* La journée du typographe, et du plus habile, ne va guère au-delà de six francs; et, si vous supputez la somme de son revenu annuel, ne multipliez pas 365 par 6: toutes les journées ne sont pas comptées au typographe ainsi qu'au fonctionnaire de l'état, comme journées de travail: déduisez, s'il vous plaît, les chômages forcés ou volontaires. Et puis, nous autres gens de lettres, gens de presse, savons-nous thésauriser? nous vivons insoucieux de l'avenir et des affaires, et, suivant les variations de notre tempérament, prompts au travail ou paresseux avec délices: paresseux, non de cette paresse fainéante qui tue le temps de consomption; mais de cette paresse énergique, ardente, qui le dévore: non de cette paresse musarde qui joue aux dominos, boit de la bière, qui se promène sur les quais et les boulevarts, qui fait nombre dans les groupes et les rassemblements, et se dissipe à la première sommation; mais de cette paresse propre aux imaginations vives, aux cœurs tendres, aux mâles appétits, paresse qui se plaît au billard, à l'estaminet, aux réunions joyeuses, aux longues veillées.

Si le typographe met peu à la caisse d'épargne, il ne manque pas de contribuer à la bourse de secours mutuels: avant tout, il est bon camarade, autant que fidèle observateur du règlement de la société maçonique ou bachique dont il est membre. Il y paie son tribut de chansons; car il est chansonnier, de l'école de Béranger, qu'il sait par cœur, qu'il chante avec ame: il égale presque le maître en richesse de rimes, en patriotisme, en philosophie; il s'en distingue par une teinte de carbonarisme. Notez que, durant la restauration, il conspirait, comme nous conspirons en France, à haute voix, en chœur.

L'esprit d'association et de confraternité tient lieu au typographe et au pressier de cette prévoyance vulgaire qui n'est souvent que la vertu de l'égoïste. La société de secours lui assure un abri contre la mauvaise fortune: cette société possède un fonds commun formé et entretenu par des cotisations périodiques. Si un malheur involontaire, le manque de travail, a

privé un des associés de ses propres ressources, il reçoit une subvention journalière, suffisante pour le sauver de l'indigence, mais non pas pour l'entretenir dans l'oisiveté. Est-il malade, rien ne lui manque, ni les soins du médecin attaché à la société, ni les médicaments fournis par le dispensaire spécial, ni les consolations de ses confrères. Sa veuve, ses enfants ne resteront pas sans appui; ses restes ne seront pas déposés sans honneurs dans la tombe. Une commission ordonnera la pompe de ses modestes funérailles; une députation de la société se joindra au cortège de ses amis; un confrère lui dira le suprême adieu, et, dans une brève oraison, rappellera les qualités du bon confrère.

C'est le dimanche que se règlent les affaires de la communauté en assemblée générale. Le typographe du dimanche ne ressemble pas au typographe de la semaine. Il a dépouillé la blouse du travail, revêtu le frac élégant qu'il porte avec aisance, et mis en évidence la chaîne d'or qui éclate en sautoir sur le gilet de velours. Sa démarche se compose, son visage s'empreint de préoccupation: il va ouvrir un avis important, proposer ou critiquer une mesure; un peu de vanité d'orateur se mêle dans sa pensée au zèle du bien général. Son discours, soit qu'il le lise, ou le récite de mémoire ou l'improvise, doit être grave, élégant, fleuri; rien n'y doit rappeler la familiarité du langage habituel, encore moins l'argot de l'imprimerie. L'assemblée n'est pas toujours unanime; il y a dans son sein des divisions, des partis; mais point de coteries, point d'intrigues. Les finances forment l'objet principal des délibérations; elles ne sont pas soumises à des règles de comptabilité bien rigoureuses. Toute garantie repose sur la probité des comptables et sur la confiance des commettants. La société n'a jamais éprouvé le besoin de se prémunir contre les malversations.

La séance levée, l'assemblée se dissout; les intimes se rapprochent, des groupes se forment; on se retient pour déjeuner, on se donne parole pour le soir; et le reste de la journée est tout au plaisir.

Voilà les traits généraux du typographe. Ici, comme partout,

il y a des exceptions, des individualités. J'en sais tel qui lit son manuscrit sans le comprendre, sans apercevoir l'idée exprimée par les caractères assemblés sous ses doigts, semblable à l'ouvrier des Gobelins qui ne voit pas le chef-d'œuvre qu'il fabrique. J'en sais tel que je garantis sage, économe, réglé dans sa vie; il a passé trente ans, il a femme et enfants, femme à lui, en mariage. Celui-là s'apprête à devenir metteur en pages, correcteur, chef d'atelier.

Mettons encore à part le typographe attaché à un journal quotidien; il faut bien qu'il soit assidu. Pour lui, point de dimanche, surtout de lundi et de jeudi; peu de relâche, si ce n'est aux quatre ou cinq jours que l'éditeur du journal prélève à son profit et au préjudice des abonnés. Le typographe journaliste a plus de peine, mais plus d'indemnités; il entre avec le rédacteur en partage de certains privilèges; il sait les nouvelles un jour avant le public; les entrepreneurs de spectacles, de fêtes, de concerts, le ménagent et le caressent; car il peut étendre ou resserrer l'espace réservé à la fin de la feuille pour les annonces. Aucune nouveauté ne lui échappe, la politique, la littérature, les arts n'ont pas de mystères pour lui.

Ainsi le typographe n'est étranger à rien du monde intellectuel: on peut dire que toute idée passe par son esprit; il la recueille, la perçoit, l'élabore à son tour, la revêt d'une expression nouvelle, et la met en circulation dans cette partie de la société qui ne lit pas ou qui lit mal. Placé comme un truchement et un messager entre la nation lettrée et la nation ignorante, le typographe a été quinze ans le précepteur du peuple. Si les philosophes et les orateurs ont préparé la révolution, les agents de l'imprimerie en ont hâté l'accomplissement, ils l'ont semée et fait fleurir dans les masses incultes; et, quand le moment de la récolte est venu, ils ont donné le signal, et mis les premiers la main à l'œuvre. Le pouvoir a cru, dans son aveuglement, que le peuple n'entendait rien aux théories des publicistes: „Charte, droit de suffrage, liberté de la presse, mots vides de sens: que faisait au peuple l'article 14?

l'ouvrier est-il électeur, écrivain? Que lui importaient les querelles qui agitaient la surface de la société?" Ainsi parlaient des ministres téméraires; et, lorsqu'ils entendaient ce cri de *Vive la Charte!* poussé par quarante mille ouvriers, lorsqu'ils voyaient des bannières, portées par des bras nus, flotter avec cette devise: *Liberté de la presse!* à-peine en croyaient-ils leurs yeux et leurs oreilles. Ils ne distinguaient pas dans les rangs, à la tête de ces prolétaires intrépides, des hommes vêtus du même costume, parlant le même langage; ces hommes au visage pâle, aux mains noircies, à l'œil étincelant, sortis des ateliers de l'imprimerie, avaient façonné à la liberté une population réputée ignorante et asservie à ses besoins matériels. — „Que veulent-ils? Qu'on leur donne du pain, et qu'ils se retirent." Mais déjà ils savaient qu'il n'y a pas de pain assuré sans la liberté. Pour l'homme de la presse, la liberté, c'est le pain même; la censure, c'est la misère et la mort. Si, pour d'autres, l'effet de la servitude est moins immédiat, il n'en est pas moins certain. C'est ce que le typographe enseignait de vive voix, ce que lui-même avait appris par la lecture ou par la fréquentation des hommes éclairés. Ainsi la lumière se propage, et, par des réflecteurs intelligents, pénètre dans les réduits les plus obscurs de la société.

L'artisan de la presse est le représentant du travail manuel dans ce qu'il a de plus noble, de plus rapproché des fonctions de la pensée. Il est destiné à stipuler en tout temps pour les intérêts et les droits de la population laborieuse. Le jour où les ouvriers réclameront en commun une répartition plus équitable des fruits de l'industrie, c'est le typographe qui portera la parole.

BERT.

LES BÉOTIENS DE PARIS.

ESQUISSE MORALE.

(DEUXIÈME SÉRIE.)

Dans notre premier voyage autour du monde intellectuel, nous avons parcouru toute la Béotie parisienne, tout ce landeux pays qu'habite le crétinisme. Nous nous sommes arrêtés aux frontières de l'Attique, espérant les franchir aujourd'hui; mais, durant cette halte, nous avons regardé en arrière; et, là encore, de nouvelles populations d'obtus se sont montrées à nous, si nombreuses, si méritantes, si bizarrement diverses, que force nous est bien de vous les peindre aussi.

Ce n'est plus, toutefois, cette bêtise opaque qui distinguait nos premiers modèles. Ici déjà l'on se ressent un peu du voisinage d'Athènes; on pense ici ou à-peu-près; on y pense, mais hélas! avec insuffisance souvent; excès parfois; et déraison toujours.

Au surplus, nous verrons bien.

Voici d'abord les hommes qui pensent trop tard; c'est une classe des plus variées: On peut tarder d'une heure, comme d'un jour, comme d'un an. Et par exemple, les uns ne vous comprennent qu'au bout de vingt minutes. Le sarcasme, surtout, leur est dur à casser, grâce à l'écorce d'ironie qui l'enveloppe et le dérobe. C'est une amande amère qu'ils se promè-

neront bien long-temps dans la bouche, avant d'en extraire le fruit, et d'en sortir toute l'âcreté. Est-ce contre eux que vous l'avez lancé: ils le reçoivent impassibles. Le trait pénètre cependant; il les pique à la longue; et alors, vous frappant sur l'épaule, et se prenant à rire: „Ah! ah!“ qu'ils s'écrieront, „mauvais plaisant que vous êtes! . . . vous aviez cru peut-être „qu'on ne vous comprendrait pas . . . mais nous ne sommes „point tout-à-fait un imbécile . . .“

— „Qu'y a-t-il donc?“

— „Ce qu'il y a? . . . Oui, oui, faites l'ignorant! . . . Oh! „nous avons bonne mémoire! . . . Et pour preuve, ne disiez-„vous pas telle et telle chose, il n'y a qu'un quart d'heure?“

D'autres fois, ce sera le lendemain qu'ils vous feront part de leurs méditations: — „A propos, vous avez dit ceci hier „soir. Ma foi! vous avez grandement raison.“

D'autres fois même, au bout d'un mois de trente-un jours: — „Vous souvenez-vous d'avoir dit telle chose, tel jour, devant „telle personne? Eh bien! je ne suis pas de votre avis.“

D'autres fois enfin, après une année pleine: — „Il me sou-„vient qu'à pareil jour, vous émettiez telle opinion. Hé! hé! „il y a là-dedans bien du pour et du contre!“

Vient ensuite le chiffonnier intellectuel, cousin des précédents. Celui-là comprend bien dès l'abord, mais il ne pense qu'à longues dates; il ne pense que les vieilles idées. Paris foisonne de ces gens-là: petites montres de pacotille, dont la marche est lambine, et qui marquent huit heures, ou neuf, ou dix, ou onze, lorsque déjà il est midi à la grande aiguille du siècle!

C'est le dimanche particulièrement, et les jours de solennité, que les administrations, les bureaux particuliers, les maisons de banque, les magasins, les comptoirs, et que sais-je? tous les lieux où l'on suppute et s'abrutit, revomissent ces penseurs-patraques, tout à travers la vie oisive, la vie promeneuse, la vie théâtrale. C'est une vraie mitraille! De là vient que, pour l'homme qui tient à écouter pour comprendre, et à parler pour être compris, le dimanche à Paris est un sauve-qui-peut! Comme

en copiant et aussi, l'on ne s'exerce que le poignet, qu'on se rouille son peu d'esprit, et s'isole forcément des faits quotidiens, il résulte que ces tardifs vous criblent d'informations, à chaque fois qu'ils vous abouchent. Avec eux, c'est à reprendre toutes choses du dimanche passé; c'est à les remorquer de toute une semaine. — „Où en est le budget?"

Il y a juste sept jours qu'il a été voté.

— „Ah! et les Belges, que deviennent-ils?... „Ah! et „la Pologne? Je n'en entends plus parler.... Ah! et la „réforme? En sait-on quelque chose?"

On est tenté, pour toute réponse, de leur annoncer la prise de la Bastille.

Un cran plus bas, c'est encore pis, c'est cent fois pis! Ce n'est plus par état, c'est par instinct, par goût, qu'on s'embourbe dans un passé cent fois plus vieux. L'homme de cette sorte est comparable à la guimbarde: il ne traîne son intelligence que sur les grandes routes, les routes à ornières, bien frayées, bien usées; il y marche lentement, pesamment, solitairement; il se laisse arriérer par tous, et jamais n'arrive en un gîte, qu'après que tous en sont partis.

J'en possède un, sur mon carré, de la plus lente espèce. C'est un ancien petit marchand, lequel est seul, n'a que des *connaissances*, et se fait *à manger* lui-même.

Insoucieux des faits du jour, il vit, en ce moment, son an de grâce mil huit cent vingt-six. C'est tout au plus, je crois, si le canon de juillet lui a fait dire: „Qu'est-ce?" Les noms les plus fameux, qui n'ont pas sept ans de date, sont de l'hébreu pour lui. Soit pénurie, soit avarice, il ne lit jamais rien qui coûte. Ce qu'il aime et recherche, c'est la littérature gratuite, le plaisir sans carte à payer. Il grêle des livres! il pleut de l'encre! — Insensible, imperméable! — Il se met à couvert sous son indifférence; cela le garantit de toute éclaboussure actuelle.

Sa politique est fort originale. Les seuls journaux qu'il se permette, lui sont fournis, comme enveloppes, par sa marchande

de beurre, et en petits cornets, par son débitant de tabac. Il s'en rencontre ainsi de tous les millésimes.

Comme il m'amuse, il s'imagine qu'il m'instruit, et vient à chaque instant m'annoncer quelque grande nouvelle: aujourd'hui, par exemple, la chute de M. de Cazes; demain, la mise en vente de *l'Epître aux mules de Don Miguel;* après demain, la prise du Trocadéro; que sais-je? A l'heure où je vous parle, il trouve fort mauvais que M. de Villèle convertisse les rentes; il s'intéresse vivement à l'issue *possible* de la guerre des Russes contre le *grand Sultan;* et, disons-le à sa louange, à la lutte des Grecs contre *leurs farouches oppresseurs.*

Mais c'est principalement par la méditation des vieux pamphlets, qu'il éclaire son opinion. Son épicier lui en prête par montagnes. Mon voisin donc, a lu par cette voie, tous les *De* qui parurent, de l'an 1815 à l'an 1826 inclusivement: *De l'état de la France; De la situation de la France; De l'avenir de la France;* etc., etc.

M. de Pradt fait ses délices. Hier encore, 25 avril, je me sens arrêter dans l'escalier: — „Ah! ah! voisin“, me dit-on d'un air triomphant, „vous refusez toujours de lire ce que je „vous offre; mais lisez-moi cela, lisez-moi ce *nouvel opuscule* „de l'archevêque de Malines!“

— „Comment? M. de Malines serait rentré dans la car„rière? . . .“

— „Ah! ce n'est point dommage qu'il s'en mêle! . . . il les „foudroie, je vous en préviens; il leur prouve, clair comme le „jour, que leur projet n'a pas le sens commun . . . .

— „C'est bien possible . . .

— „Que leur loi est atroce, rétrograde, sanguinaire . . .

— „Ah! çà, entendons-nous . . . Quelle loi, s'il vous plaît?

— „Eh? mais parbleu! leur loi du sacrilège!“

Aux gens qui pensent trop tard, nous donnerons pour pendant les gens qui pensent trop tôt.

On rencontre, en effet, de ces impatients, astrologues manqués, dont l'esprit est toujours à flâner dans l'avenir, et qui vous disent d'habitude: „Ah Dieu! je voudrais bien être à de-

„main, à la semaine prochaine, à un an à pareil jour! . . . Ah „Dieu! je voudrais bien savoir comment ça se passera! . . . „Ah Dieu! je donnerais beaucoup pour connaître, à-peu-près, „de quoi le monde aura l'air en 1840!“

Il en est d'autres qui ont l'obligeance de penser pour vous, et d'achever toutes vos phrases. Dites: — „J'ai vu *Robert le* „*Diable*; j'ai été fort content . . . — „Ah! oui, de Nourrit? . . . moi aussi.“ — „On assure que M. de Châteaubriand . . . — „Ah! oui, prépare une nouvelle brochure.“

D'autres enfin, sitôt que vous parlez, vous sautent à la gorge, et répondent d'avance à tout ce que vous n'allez pas dire. Exemple: — „On assure que Louis-Philippe . . . — „Oh! ce „n'est pas vrai. — „Comment! ce n'est pas vrai! — Non, sans „doute. Quelqu'un de bien informé m'a certifié le contraire. „— „Et que vous a-t-on certifié? — „Qu'il a remis son voyage „— „C'est justement ce que j'allais vous dire.“

Cette hâte d'esprit a pourtant son côté louable. Honneur à ceux qui pensent tôt, mais bien! à ces hommes précoces, intelligences lumineuses, qui marchent en avant de la société, comme la colonne de feu qui guidait Israël vers la Terre promise! Honneur donc, mais pitié aussi! C'est un rude métier, que d'avoir tôt raison! c'est un apostolat! J'en pourrais citer un, des plus aventureux, qui le premier, peut-être, a compris Lamartine; qui fut blessé pour Walter Scott, se fit honnir pour lord Byron, et presque interdire pour Hugo; à qui Weber coûte deux côtes; Géricault, dix amis; Paul Courier, plusieurs dents; Rossini, je ne sais combien de cheveux; et la république, déjà, un héritage.

La vie de ces hommes-là n'est qu'un long suicide.

Mieux vaut, cent fois, tenir le dernier rang parmi les penseurs incomplets. Nous y voyons figurer les trois quarts de penseur; les demi, les tiers, les quarts, les quarterons de penseur; et enfin, les penseurs à velléités d'idées.

Les uns débutent à merveille, et vous font espérer quelque chose de bien. Puis, l'embarras arrive, et la sottise enfin. C'est une arme qui rate. L'amorce seule a brûlé.

— „Monsieur," vous diront les autres, après mille efforts impuissants, „je ne puis pas vous expliquer cela moi-même; „mais tenez, la première fois que nous nous trouverons avec „telle personne, je veux l'amener sur ce chapitre. Vous verrez, „vous verrez!"

— „Monsieur, vous diront les troisièmes, votre opinion n'est „pas exacte, car . . . Hé! mon Dieu! qu'est-ce que je voulais „donc dire? . . . Attendez . . . m'y voici presque . . . . mais „non . . . Diable! diable! diable! . . . comme c'est désagréable! „. . . et cependant il m'avait semblé . . ."

Oui sans-doute. C'était une velléité.

— „Monsieur," vous diront les quatrièmes, avec une emphase décroissante, „la marche du gouvernement a cela de fort „bon . . . (*Ici une pause*) que dans les circonstances actuelles „. . . (*Nouvelle pause*) on aurait pu . . . (*Piano*) oui, je dis „bien . . . (*Point d'orgue*) on aurait pu . . ." (*Néant*). Le pendule s'est arrêté.

Par politesse, on donne à ces messieurs le beau nom de distraits; mais la distraction proprement dite offre un tout autre caractère. Quoi qu'il en soit, tâchez de tordre cette poignée de paroles, et d'en exprimer quelque chose!

Après les penseurs par tronçons d'idées, viennent les penseurs à idée tout entière, mais seule.

Le rétablissement de la garde nationale a accru de beaucoup le nombre de ces derniers. J'en connais un, gros joufflu de héros, de qui les fonctions du soldat-citoyen ont absorbé toutes les facultés. Celui-là pense capote, parle giberne, et rêve capucine.

Et il couche avec son bonnet de police.

Chaque fois qu'il vous rencontre: — „Eh bien! quel jour „êtes-vous de garde? Moi, je suis de garde d'aujourd'hui en „quinze . . . Avez-vous nommé vos officiers? . . . Combien „coûtent vos épaulettes? . . . Y a-t-il une revue bientôt? . . . „Êtes-vous de la Mobile? . . . Faites-vous déjà l'exercice à „feu? Nous autres, nous faisons l'exercice à feu."

Il faut entendre sur quel ton césarique il prononce: „Exer-„cice à feu!“

Et puis, même en bourgeois, il ne se montre plus qu'en pantalons à bandes rouges; bandes si larges qu'on se demande, en les voyant, lequel est l'accessoire, ou le rouge ou le bleu.

Et puis, il ne salue qu'en portant à son front le revers de la main.

Et puis, il culotte artilleur son bambin de deux ans.

Et puis, il se cultive, au-dessous des narines, et se fume de cosmétique, deux mèches de poils roux, qui, retroussées parallèlement, lui ponctuent le visage de deux points d'exclamation!!

Cette préoccupation de l'intelligence, le saint-simonisme l'a produite aussi; et aussi, le système-Jacotot; et plus antérieurement encore, le système du docteur Gall. On se rappelle qu'au temps où le père de la crânioscopie se présenta parmi nous, avec son cortège de squelettes et de cerveaux en plâtre, il se fit une populace de crânomanciens, qui inondèrent la conversation *d'organes*, de *bosses* et de *protubérances*. De la théorie bientôt ils passèrent à la pratique; et l'on ne fut plus en sûreté nulle part. Au moment où vous y pensiez le moins, vous sentiez quelque chose qui se glissait à travers vos cheveux; vous vous retourniez . . . c'était une main, une main d'élève, qui vérifiait sur vous les leçons du grand maître. Que si vous vous prêtiez bonhommement à ces expérimentations; que si vous permettiez à ces géographes de l'ame, d'explorer les vallons et les montagnes de votre tête, de déterminer la longitude de vos qualités, la latitude de vos défauts, l'élévation de votre pôle d'intelligence; il vous disaient parfois, avec une naïveté d'académicien: — „Monsieur, vous avez la bosse du meurtre. Vous „avez cela de commun avec le loup cervier, le tigre, le rhino-„céros, et en un mot, avec toutes les bêtes féroces.“

Ou bien: — „Madame, vous avez le cervelet excessivement „développé.“

— „Et que signifie, monsieur, le développement de mon „cervelet?“

— „Madame, le cervelet est le siège de l'amour physique, chez tous les animaux."

Ainsi était-il arrivé du magnétisme, du galvanisme, du somnambulisme; ainsi arriva-t-il des théories de certains économistes, lesquelles produisirent tant de producteurs improductifs; ainsi, des calculs romanesques d'un célèbre statisticien; ainsi du spiritualisme transcendental d'un philosophe fameux: toutes écoles qui ont enfanté leurs monomanes; ainsi même du *cistèm ortografiq de mocieu Marle, qi n'a pa lécé qe de piqé viveman la curiosité, é a manqé aqaparé la vog;* ainsi enfin de tout système bon ou mauvais, qui naît, éblouit, étonne. Les badauds intellectuels en attrapent à la volée quelques termes des plus saillants, et se font de ces bribes une espèce d'idée fixe, une grosse et compacte idée qui remplit surabondamment toutes les parois de leur crâne.

La politique surtout est de nature à absorber l'intelligence, comme l'éponge absorbe l'eau. Rien n'est plus commun, maintenant, que ces meubles-vivants des cabinets de lecture; que ces ogres de papier timbré, capables d'engloutir trente journaux par jour, sans en faire une maladie!...

Néanmoins, c'est parmi les rentiers qu'on trouve, plus nombreux, ces végétaux humains qui ne fleurissent qu'une idée. C'est qu'il vient une époque où, communément, on se retire des pensées en même temps que des affaires: quand on est las des unes, tout autant que des autres. Le repos, voyez-vous, c'est le bonheur. Après la vie suante, pensante, délirante, il faut la vie quiète, la vie sur place, la vie heureuse. Après l'abus de toutes choses, du corps non moins que de l'esprit, diète générale, abstinence complète de liqueurs fortes et de pensées rapides. Plus d'indigestion d'estomac, ni de cœur, ni de tête. Au corps, le vin mouillé, les viandes blanches, et le bouillon aux herbes; à l'ame, une pensée, une seule, qui soit et tiède, et stable, et non plus frénétique; au cœur enfin, un canari qui couve, et un rosier sur la fenêtre.

Hélas! oui, maints rentiers ressemblent à ces serinettes qui n'ont de noté qu'un air; vous avez beau tourner la manivelle,

c'est le même sans-cesse, jusqu'à ce que le temps les garnisse d'un nouveau cylindre. Cela se fait à des époques plus ou moins distantes. Leur esprit mue, pour ainsi dire, et dépouille sa vieille peau pour une plus récente.

En voici un, M. Bargeot, qui a mué quinze fois déjà, depuis douze ans qu'il s'est fait inutile. Il en est aujourd'hui à sa seizième peau, à sa seizième idée. Seize en douze ans! c'est un des grands dissipateurs! C'est ainsi qu'il a voltigé, le papillon qu'il est, de Lelièvre à Castaings, de Castaings à la fille Cornier, et de Vidocq à Papavoine. C'est ainsi que, successivement, il a pensé marchés-Ouvrard, indemnité, bateaux à vapeur, marmites autoclaves, gaz, Bolivar, omnibus, silos, chapeaux de soie, Polignac, comète, et coton. Pourquoi, coton? Il entendit, naguère, crier au bas de ses fenêtres: „De superbes mouchoirs, „en superbe coton, à combien? à cinq sous et demi!" Cette annonce le pulvérisa; et de ce moment, plantation, culture, arrivage, tissage, que sais-je? l'existence tout entière de ce duvet modeste devint son existence propre. Ce lui fut un vaste horizon d'aperçus ignorés, un nouveau monde, un tout, l'univers du coton.

Lui parlez-vous des probabilités de guerre: — „Diable!" vous répond-il, „si nous avons la guerre, le coton renchérira „bien vite. Mais croiriez-vous, monsieur, que l'on donne, à-„présent, de superbes mouchoirs à cinq sous et demi!..."

Lui parlez-vous émeute: — „Hélas! ajoute-t-il, cela ne m'étonne „point. L'ouvrier souffre; il souffre, l'ouvrier. Croiriez-vous „bien, monsieur, que l'on donne à-présent...!"

Lui parlez-vous hérédité: — „Ah! ah! dit-il malignement, „les meilleures choses n'ont qu'un temps. Croiriez-vous bien, „monsieur, ..."

Je vous l'ai dit, M. Bargeot rumine l'idée coton, comme les bœufs ruminent le foin. Jusques à quand suffira-t-elle à sa consommation? Je l'ignore; mais il vous dirait de sa femme mourante: — „Hélas! monsieur, quand le mal la surprit, elle „s'occupait encore de moi: elle m'ourlait des foulards. Croiriez-„vous bien, monsieur, que l'on donne à-présent.....!"

Or, jugez, par cette obstination, ce que doit être une conversation générale où figure une demi-douzaine seulement de pareils rumineurs !

Le Luxembourg, le Jardin des Plantes, la Place-Royale, les Champs-Élysées, tous les lieux, spécialement où il y a de l'air, du calme et du soleil, sont saupoudrés de ces menu-penseurs, de onze heures à cinq, entre le café au lait du matin et le bouilli du soir. Vous les trouvez disséminés, çà et là, sur les bancs; immobiles parfois, comme ce peuple de statues qui les environnent; ou bien marchant par petits groupes, dans les allées les moins turbulentes et les plus abritées; si toutefois on peut appeler marche, une espèce de circulation monotone et lente, fréquemment interrompue par de longues stations sur pied; presque insensible enfin, comme l'aller d'une aiguille de montre. Sont-ils six? vous pouvez dire: „Voilà six Béotiens „qui traînent leur boulet; voilà six idées qui se chauffent au „soleil.“ En effet, prêtez l'oreille; au milieu de courtes variations sur le chaud, sur le froid, leur appétit et leur sommeil, chacun ramènera son thème favori. Cela forme une macédoine d'idées, un charivari de paroles, quelque chose d'étrange, d'inimaginable. C'est la fameuse cacophonie de Jean-Jacques.

Eh bien! ce carillon intellectuel, que les hommes de cette espèce ne produisent qu'à plusieurs, et par forme de cotisation, il est une classe de Béotiens, dont chaque individu le met en branle à lui tout seul. Ce sont les gens qui pensent trop, ceux dont l'esprit est variable, comme les jeux d'un kaléidoscope.

Ce vice est endémique, pour ainsi dire, dans certaines classes de la société parisienne: à la bourse, au théâtre, au barreau; chez les spéculateurs, surtout les hommes à projets, ces grands perfectionneurs qui ont toujours quelque canal à faire, quelque montagne à fendre, quelque ville à bâtir, et même quelque révolution à introduire dans la manière de moucher la chandelle, ou de mettre le pot au feu.

Et aussi, parmi les gens d'affaires, ces modernes Juif-errant, qui vont, qui viennent, qui passent, sans s'arrêter jamais; et de qui la journée n'est qu'un immense zigzag.

Et encore, dans le *public intime* des hommes de talent, parmi ces furets de réputations, qui chaque matin, après la barbe faite, vont se frotter de gloire auprès de nos célébrités.

Et alors, ils pensent par petits bonds, comme sautent les cigales; ils causent pêle-mêle, et raisonnent chaos. C'est une gamme rapide sur un piano désaccordé.

Du reste, ce dévergondement n'est qu'instantané chez les uns, tandis qu'il est perpétuel chez les autres. Les premiers quelquefois s'enveloppent d'un noir silence. Vous croyez qu'ils conspirent? Du tout. Ce sont alors des fusils qui se chargent; des fusils à la Perkins, qui s'emplissent de projectiles. Qu'une occasion survienne, qui lâche la détente... et gare de devant! Ils sont de force à tirer quinze cents idées par minute.

C'était à l'Opéra: — „Mon Dieu!" fit-il, „que cette Taglioni „est une femme délirante! qu'il y a de poésie, de je ne sais „quoi, de *drame*, dans toute sa personne!... J'ai vu *celui* „d'Alexandre Dumas. Ma foi, c'est beau! Le manuscrit s'est „vendu un prix fou.... Il paraît que la librairie reprend un „peu.... Ah! et ce spéculateur qui fait du pain maintenant „avec de la sciure de bois! C'est étonnant, les spéculateurs! „étonnant, étonnant!... Eh bien! qui sait? Lorsque, sous Bona- „parte, il fut question du sucre de betterave, on en rit; et „pourtant..... Mais, dites-moi donc, on ne parle plus de ses „cendres... Est-ce que le fameux projet de les rendre à la „colonne?... Au surplus, il est bien clair qu'avec leur système „de paix à tout prix... On disait cependant que le ministère „partait... Connaissez-vous Sébastiani?... Moi, je connais son „frère. Eh! tenez! le voici dans cette loge.... Mais non; c'est „le général Lamarque..... Lamarque, Lamarque, Lamarque!... „J'aimerais mieux le savoir en Vendée! Elle est toujours en feu! „On s'y assassine en plein jour.... A-propos, la *Gazette des* „*Tribunaux* rapportait, ce matin, un assassinat fort plaisant.... „Eh parbleu! absolument comme ce pauvre Capo-d'Istrias..... „Vous savez qu'on parle d'un prince bavarois pour le trône de „Grèce.... Ah! vraiment, le monde est bien sens-dessus-des- „sous!..... J'étais hier à la Chambre. J'y ai beaucoup ri....

„Aux Variétés aussi.... Je vous engage à voir leur nouvelle „pièce.... On y a beaucoup parlé du déficit-Kessner.... On la „dit en Belgique.... Encore un drôle d'État que celui-là!...“

„Qui ça...?“ lui demandai-je, impatienté: l'état d'agent de „change?“

— „Eh! non, répliqua-t-il; je vous parle de l'État belge.“

Il en est quelques-uns dont les pensées, non moins précipitées, hâchées menu, éparpillées, ont en outre cet agrément de forme, qu'elles sont toutes moulées en point d'interrogation. Vous vous disposez à les satisfaire: attention superflue! De deux choses l'une, ou ils ne vous écoutent pas, ou tandis que vous reprenez haleine, ils vous adressent vingt autres questions. Ajoutez que, la plupart des fois, ils font eux-mêmes et demande et réponse. — „Eh! bonjour!“ vous diront-ils, „comment vous „portez-vous?... Je suis un peu changé, n'est-ce pas?..... Mais „que devenez-vous donc?... Y a-t-il long-temps que vous n'avez „vu Balzac? que fait-il? travaille-t-il?.... Et les plaisirs, com„ment les menons-nous? Ah! diable! j'oubliais... Je me disais „bien aussi: Mais, mon Dieu! n'ai-je pas quelque chose à lui „dire? En effet, la chose du monde la plus originale!... Sur„tout vous ne la répèterez pas?... Écoutez: — Connaissez-vous „madame...? — Mais pardon... quel est ce monsieur qui „passe?... c'est un tel, n'est-ce pas? Adieu! j'ai deux mots à „lui dire...., (*Et en s'éloignant*): A-propos, et les fonds?... „Où en sont-ils?... Vous ne savez pas?... Non?... Bonsoir!... „Quand vous verra-t-on?... Viendrez-vous me voir?“

Passons à d'autres.

Ceux-ci pensent trop creux; et ceux-là pas assez. Dans toutes les questions, les premiers plongent si avant, si profond, qu'ils s'y noient, et vous noient. Les seconds, au contraire, nagent à la surface, comme un liège sur l'eau.

Les uns vous diront, je suppose: — „Napoléon, monsieur „(et quand je dis Napoléon, je devrais dire Bonaparte, car „pour moi, Bonaparte c'est l'homme), Bonaparte ne pouvait pas „se dispenser de la guerre d'Espagne; car, c'était une fatalité; „et je mets en fait qu'en s'en dispensant Bonaparte eût cessé „d'être lui.“ Comprenne qui pourra.

Nous rencontrons ensuite les penseurs maladroits, ceux qui tirent leurs idées, les uns en deçà du vrai, les autres par-delà, et ceux-ci à côté, et ceux-là dessus même, mais si exactement, que, la plupart des coups, ils défoncent le but. Demandez-leur: — „Que pensez-vous de Delavigne?“ Les premiers répondront: — „Ce n'est qu'un versificateur;“ les seconds: „C'est „le premier de nos poètes;“ et les troisièmes: — „J'aime „mieux Lamartine.“ Pour ce qui est des quatrièmes, les défonceurs de but, si vous dites: — „Voilà une femme qui a bien „trente-cinq ans;“ ils répondront, en secouant la tête, d'un air méditatif: — „Oh! oh! trente-cinq ans!.. „elle en a parbleu bien trente-six!“ Ou bien, si: — „Il est huit heures et demie; „ — Hé! hé!“ qu'ils se récrieront, „je crois que vous vous „trompez: il n'est guère que vingt-cinq minutes; je vais juste à la Ville.“

C'est une maladresse aussi que de penser mal à propos. Il est de ces étourneaux qui parleront de mésaventure conjugale devant un époux malheureux; de laideur, devant un laideron; et de bosse, devant un bossu; qui clabauderont contre l'état que vous avez; qui médiront, tout près de vous, de vos amis, de vos parents, de vous-même peut-être; qui enfin, non moins gauches du geste, vous marchent sur les pieds sans-cesse, vous culbutent, et vous éborgnent; et touchent rarement un objet précieux sans lui causer quelque dommage. Dieu vous garde de ces gens-là, autant que de quilleurs myopes!

L'excessive mémoire est un vice d'esprit, non moins déplaisant quelquefois. On rencontre, en effet, de ces greffes intellectuels où tout entre, d'où rien ne sort; où chaque objet qu'on y dépose se scelle à tout jamais. Ici, les dates, les chiffres, les localités; là, les évènements, les mots et les noms propres. Mais d'ordinaire, vous n'y trouverez que cela. L'imagination étouffe sous cet énorme poids de riens.

J'ai eu pour condisciple un parfait béotien, au front bas, à l'œil exorbitant, qui savait de mémoire tout son *Gradus ad Parnassum*, et que la mort surprit à la lettre TH de son *Noël français-latin*. Le médecin prétendit qu'il était mort

d'indigestion. C'est possible; mais d'une indigestion de dictionnaire. On meurt de moins!

Enfin, vous n'êtes pas sans avoir entendu des biographies de ce genre. — „Qui? moi? Si je connais M. Pitrat!... Ah! je „crois bien!... c'est-à-dire... pas lui, mais sa famille; madame „sa mère surtout... qui était une demoiselle Labalmondière, „et qui avait épousé, en premières noces, un personnage d'im„portance, un conseiller d'état, un M. Dublouzet, un fort bel „homme, ma foi! dont le frère, qui était borgne, par paren„thèse, était un vrai panier percé, un mange-tout, un sans cœur, „qui dissipa toute sa fortune en chevaux, et celle de sa femme „avec, qu'il avait fait s'obliger. Ah! c'était bien la plus inté„ressante créature, et la plus angélique!... Ce n'était pas comme „sa sœur, mademoiselle Madeleine, une grande sèche maigre, „qui avait les cheveux d'un blond ardent, et qui n'a pas joui „d'une trop bonne conduite, de son vivant. Elle pouvait se „vanter, celle-là... mais enfin, ce qui est fait est fait... cela ne „nous regarde pas... Elle eut plusieurs enfants, on ne sait trop „comment, dont l'aîné, un fort gentil sujet, eut le bonheur „d'entrer dans l'une des premières familles de Normandie. Il „y avait bien du butin dans cette maison-là, au moyen de la „succession du grand-père, qui avait été en Amérique, et y „avait fait un mariage fort avantageux avec la fille du plus „riche colon de l'endroit... une demoiselle Pernotte, Pernitte, „Pernette, je ne sais plus lequel... si fait, si fait! c'était Per„notte qu'elle s'appelait... à telle enseigne, que son oncle „maternel, M. Papelard, avait été échevin de la ville de Rouen. „J'ai vu son portrait, à ce brave homme, qui m'a fait l'effet „d'être un vrai partriarche... C'était lui qui avait coutume de „dire, en riant, à ses enfants, petits-enfants, arrière-petits„enfants: „Mes enfants, hé! hé! vous ne serez pas toujours jeunes; „hé! hé! vous deviendrez vieux, à votre tour, hé! hé!“ C'était un „homme rempli de moyens! et son cousin aussi, capitaine dans les „chevau-légers, un peu trop libertin, toutefois, dont Louis XV fit le „bonheur en le mariant à l'une de ses concubines, une jeune personne „très-bien élevée, dont la famille était alliée par les d'Auberson à

„celle des Durocher, qui elle-même, dit-on, descendait, par les „femmes, des comtes de Crecelles, les plus proches parents „des fameux barons de Traquenaude, dont le premier du nom „fit partie de la seconde croisade, et épousa, à son retour de „Palestine... Enfin bref, je connais la famille Pitrat, comme si „je l'avais faite.“

Convenons-en, les mémoires de cette capacité sont bien l'argument le plus fort que l'on puisse opposer à la métempsycose. Certainement, si la métempsycose avait lieu, ces gens-là se ressouviendraient d'avoir été carotte, grand Lama, crocodile ou concombre.

Il y a loin de ces répertoires vivants à ces esprits imperméables, sur lesquels tout glisse, entretiens, lectures, observations; comme l'eau sur la toile cirée. Faites-leur quelque importante recommandation: ce sont vaines paroles que vous tracez sur l'onde: cela s'efface à mesure qu'on l'écrit. Entendez leurs causeries: elles sont pavées en tous les sens, des mots *chose* et *machine*.

„J'étais à la première du *Louis XI* de... *chose*. Que „pensez-vous du ministère... *chose?* Avez-vous vu danser made- „moiselle... *chose?* Quand me ferez-vous lire cette nouvelle... „*machine?* Voulez-vous que je vous serve un peu de cette... „*machine?* Ma foi! on ne se douterait guère qu'en 1880, nous „avons eu une... *machine*.“

Enfin, je puis citer M. Bertrand, qui bourre d'idées ses grandes poches. Habits, gilets, pantalons, tout en regorge; ceux qu'il quitte et accroche, non moins que ceux qu'il endosse. Vous rencontre-t-il: — „Hé! j'y pense... que diable ai-je donc à vous „dire?... vous ne savez pas?... Pour sûr, j'ai quelque chose à „vous dire.... Il y a plus de huit jours que.... Voyons donc „que je cherche dans cette poche... Rien pour vous... Voyons „donc dans cette autre... Rien non plus... Voyons donc dans „celle-ci... Oh! bien! voilà, voilà!... c'est-à-dire, non... ceci „regarde monsieur... monsieur *chose*, vous savez?... Voyons donc „dans celle-là... peut-être qu'à la fin... Oh! cette fois, je crois que nous y sommes... mais non, pas encore... c'est pour l'achat

„d'une *machine*, vous savez?... Voyons donc ailleurs.. Toujours „rien... ni de ce côté... ni de l'autre... ni par ici... ni par là... „allons, j'y renonce; j'aurai laissé votre affaire dans la poche „de derrière de ma redingote bleue... ou peut-être dans mon „pantalon gris... à moins toutefois... Mais soyez tranquille: je „vous promets d'y regarder, car c'est très-intéressant pour „vous... Hé! tenez.. avez-vous du papier? Oh mon Dieu! pres„que rien... Vous n'en avez pas?... Diable! Diable! comment „faire?... mais j'imagine... ce petit morceau de bois suffira... „je vais le mettre dans le fond de ma montre... cela me fera „souvenir, ce soir, que j'ai quelque chose à me rappeler."

Ce même M. Bertrand vous dit à chaque minute: — „A-pro„pos, faites-moi donc songer à cela, hein?" Et il porte ses nom, prénoms, âge, qualités, demeure, dans la coiffe de son chapeau. Est-ce comme oublieur, ou simplement comme propriétaire, qu'il use de cette précaution? Je l'ignore.

Et maintenant, l'homme de cire, penseur si mol, que sa pensée devient ovale, carrée, triangulaire, que sais-je? selon la main qui l'impressionne. — „C'est une bien belle chose, s'écrie„ra-t-il, que de consacrer un temple aux mânes des grands „hommes!" Il a lu le *Courrier Français*. Et un instant après: „Ma foi! c'est une chose bien ridicule que de vouloir faire des „grands hommes par assis et levé!" Il a, depuis, lu les *Débats*. Mais j'ai vu mieux naguère. A force d'éloquence, deux discoureurs se convertirent mutuellement. Ce fut une savante joûte où les deux champions, partis du même pas, des deux points opposés, s'avancèrent l'un contre l'autre, l'argument à la main, se rencontrèrent, s'escrimèrent, se croisèrent; et, en définitive, se trouvèrent avoir fait échange de camp. Ils n'avaient été d'accord qu'une seconde, le temps de se croiser en route.

Passons maintenant à la grande famille des gens en colère. J'aimerais mieux, quant à moi, subir une heure d'enfer, qu'une heure d'homme irrité de naissance. Et cela, en raison de cette préoccupation stupide, qui persuade à l'irrité que votre pouls, à vous qui êtes calme, bat alors du même train que le sien.

C'est en public surtout que ce supplice est pitoyable. Faites

rencontre, dans la rue, d'un homme en grand courroux, fût-il en d'autres temps de l'humeur la plus molle; et dites-lui: — „Qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai!... Ah! ne m'en parlez „pas!... je suis furieux!... je viens d'avoir une scène affreuse „avec ce polisson de Michel. Oui, c'est un polisson, je ne m'en „cache pas!.... Figurez-vous que je lui prête cent écus, il y a „plus d'un an; c'était hier sans faute, qu'il devait s'acquitter. „Il m'en avait donné sa parole d'honneur. Ah! bien oui! fiez-„vous à l'honneur d'un polisson comme ça! j'attends donc, mais „votre serviteur, pas plus de Michel que de grand Turc!......"

Et ce disant, votre aimable interlocuteur s'anime de plus en plus, comme un acteur en scène, il élève la voix; il crie, il beugle, il vous meurtrit le bras, il vous prend au collet, il vous secoue, vous traîne, car, bon gré mal gré, il vous aurait secoué, traîné à gauche, à droite, en avant, en arrière. Et alors, vous eussiez vu les passants s'arrêter, vous suivre pas à pas en ricanant.

Que si, pour calmer un tel homme, on lui fait observer qu'il se donne en spectacle: „Ah! bah!" qu'il vous répond, „je me „*moque* de tout le monde. Oui, monsieur, vous vous êtes com-„porté comme un polisson! je sais ce que je dis! ce n'est pas „pour les cent écus, non monsieur, gardez-les, je n'en veux „point; c'est pour la manière, sacrebleu! il n'y a qu'un polisson „qui puisse se comporter de la sorte; oui, monsieur, polisson, „permettez-moi de vous le dire, sacrebleu!"

Or, qu'advient-il? que le public, entendant cela, le prend lui pour le créancier, et vous pour le débiteur! C'est fort agréable.

Nous placerons ensuite, parmi ces organisations bruyamment pétulantes, les hommes redondants, véritables béquillards qui ne peuvent marcher qu'avec deux synonymes. — „Il ne fait „pas chaud, il fait froid... La nuit est sombre et obscure.... „Le ciel est pur et serein.... J'aime le théâtre, le spectacle.... „Cette danseuse est vive et légère... Cet homme est triste et „mélancolique." Mais c'est à la terminaison de leurs phrases que, mieux encore, vous pourrez observer cet amour du cumul.

Le mot final y rebondit à plusieurs fois, comme la balle qu'on frappe à terre. — „Je me porte bien, oh! mais, bien, bien, bien, „bien, bien, bien!... Quand je vais à la chasse, je tue souvent „des lièvres, oh! mais, souvent, souvent, souvent, souvent, sou„vent!... Madame Dorval est très-belle dans ce rôle, oh! mais, „belle, belle, belle, belle, belle, belle!"

Nous y placerons enfin ces hommes-télégraphes, qui ont des gestes longs, lents, larges, inévitables; qui peignent tout matériellement, levant le pied, s'il est question, dans ce qu'ils content, d'un levé de pied; faisant mine de boire, s'il s'agit d'un toast, et poussant même l'expression mimique, jusqu'à vous donner un coup de poing, s'ils parlent de quelque pugilat.

Voici maintenant trois sources intellectuelles de différentes natures: l'une coulant, vive et bouillante; l'autre, insipide et tiède; et la troisième, lente et froide.

Les penseurs du premier degré me font l'effet, toujours, de grenouilles galvaniques. Leur aversion, comme leur enthousiasme, est chose pétulante, tressaillante, artificielle. Avec eux, rien n'est bien, tout est au mieux; rien n'est mal, tout est au pis; il n'est plus même un pas du sublime au ridicule. „Ado„rable! exécrable! prodigieux! banal! magnifique! épouvantable! „ravissant! hideux! délirant! asphyxiant! miraculeux! etc." Tel est le fond de leur vocabulaire. C'est ainsi que, pour eux, tout le monde est un cuistre, ou bien leur *cher ami*. Ils vous tutoient souvent, au bout d'une heure d'entretien, ce qui cause un pénible embarras. Leur feu, d'ailleurs, n'est qu'un feu d'allumette: prompt à s'éteindre, si à flamber. Peut-être, *ô leur cher ami*, cinq minutes après, ils oublieront de vous saluer; et le livre qu'hier ils trouvaient *enivrant*, leur paraît aujourd'hui de la plus *révoltante nullité*, sauf à redevenir *prestigieux* demain. Il n'est pas rare, même, qu'ils varient de sentiments vingt fois par jour, par heure, par conversation; comme ces cors à tubes de rechange, qui, dans le cours d'une symphonie, modulent successivement sur les tons les plus dissonants.

Les tièdes, au contraire, se plaisent et croupissent dans un juste milieu. Sans enthousiasme pour le bien, ils sont privés

aussi de cette sainte haine qu'on doit porter au mal: — „Mais, „ce n'est point mauvais......; mais, c'est assez curieux.......; mais, cette femme-là est assez de mon goût......; il les a ruinés à la Bourse, mais, que voulez-vous? il a cru bien faire."

Les intelligences à la glace ressemblent au champagne frappé: chauffez-les, mouvez-les, si vous voulez qu'elles moussent; et elles mousseront. Les penseurs de ce genre ne manquent point de calorique, mais il faudra qu'on le dégage. Ils pourront même s'enflammer à force de parler, de discuter, de s'échauffer, comme des planches de sapin qu'un frottement réciproque peut, à la longue, mettre en feu.

Deux hommes se promènent: — „A-propos, avez-vous lu tel „ouvrage? — Mais... je crois que oui. — Qu'en pensez-vous? — „Mais... et vous? — Moi je... heu, heu!... — Peutt, peutt! — „C'est pourtant moins mauvais que je n'avais pensé. — Il est „de fait qu'on y trouve, par-ci par-là, des choses qui ne sont „point trop mal. — J'en conviens. Il y en a même d'assez gen„tilles. — Vous rappelez-vous tel passage? — Et vous, celui„ci? — Et vous, cet autre? — Et ceci? — Et cela? — Ma „foi! savez-vous bien qu'en général... — Oui, oui, d'un bout à „l'autre... — C'est un livre assez remarquable... — Fort re„marquable. — Extrêmement remarquable. — Et puis, du style. — „Oh! Dieu! quel style! — Et de l'observation! — Oh! quelle „observation! — Et enfin, quelle connaissance du cœur humain! „— Quelle hauteur de vues! — Quelle érudition! — Quelle „verdeur d'idées! — C'est bien! — C'est beau! — C'est admi„rable! — C'est transportant! — C'est étonnant! — C'est un „chef-d'œuvre! — Ah! mon ami! je suis charmé de vous trouver „de cet avis! — Hé! parbleu! je vous en offre autant! — Ah! — „Oh! — Ah! — Avez-vous dîné? — Pas encore. — Dînons „ensemble? — Touchez là! nous en reparlerons à table! — „Certainement! on a tant de plaisir à se trouver avec des gens „de goût! — Et qui sentent vivement!"

Vous le voyez, les deux planches ont pris feu; et peu s'en est fallu qu'elles ne pleurassent de chaleur, comme fait le bois vert au moment qu'il s'embrase. Or, le public en masse, est

quelque peu bois vert. C'est donc pour l'échauffer au degré convenable, qu'on place, au milieu des parterres, ces foyers d'admiration, ces espèces de réchauds vivants, connus plus vulgairement sous le nom de claqueurs.

Dans cette grande famille des intelligences mobiles, nous classerons encore les Béotiens qui suivent.

L'ergoteur, véritable spadassin, qui n'a d'autre souci que de croiser son opinion avec la vôtre. Pensez blanc, il pensera noir; pensez noir, il pensera blanc. Où que vous vous placiez, soyez certain d'avance qu'il se fera votre antipode.

Le penseur bicéphale, si commun au barreau, qui pense, en même temps, et le pour et le contre. Il vous dira; — „J'ai „la fièvre depuis hier, avec un grand mal de tête. Du reste, „je vous suis obligé, je me porte assez bien.“ Il vous dira aussi: — „Ne me parlez pas de monsieur un tel: c'est un homme peu „sûr, un avare, un méchant; excellent homme, du reste; inca„pable de faire du mal à un enfant; qui reçoit parfaitement „son monde, et que j'estime infiniment.“

L'homme-guitare est un homme au superlatif de qui l'ame résonne de faux accords d'idées. Ses idées, en effet, s'unissent, s'enlacent, se confusionnent, et forment dans sa tête quelque chose d'inextricable, comme un écheveau brouillé. De là vient que souvent, il parle ici et pense ailleurs; qu'il se sert de tel mot en place de tel autre; qu'il dit tout le contraire de ce qu'il voudrait dire; qu'il termine un sanglot par un ricanement, et un accès de joie par un profond soupir. Sa figure est un vrai théâtre où les décors changent à vue. Mais, son trope favori, c'est la parenthèse; la parenthèse qui rend lent, traînant, impatientant, comme une arme qui fait long feu. — „Il faut „que je vous conte,“ vous dira-t-il un soir, „ce que j'ai lu dans „le journal d'aujourd'hui. C'est une histoire de garde national „qui rentre chez lui. C'est fort intéressant! Figurez-vous... „(Mais avant tout, Marie, fermez-nous donc la porte...! il vient „par là un vent terrible!) Figurez-vous qu'un garde national se „sentant... (Mais au nom de Dieu, Marie, allez-y donc plus „doucement! on ne pousse pas si fort, là!...) se sentant indisposé,

„demande au chef… (Taisez-vous! je n'aime pas les raisonne-„ments!) demande au chef du poste… (Donnez-nous une bûche, „et que ça finisse! voilà le feu qui s'éteint.) au chef du poste… „(Et le soufflet aussi.) demande au chef la permission… (Mer-„ci!) la permission d'aller coucher chez lui. Le voilà donc „qui revient, se déshabille… (Vous offrirai-je une prise?) se „déshabille dans l'obscurité… (Il n'est pas mauvais, n'est-ce pas?) „et se couche. (C'est de la contrebande. Je pourrai vous en „faire avoir du pareil. Il ne me revient qu'à… Plaît-il?… La „suite de mon histoire?… Quelle histoire?… Ah! bien, bien!… „Où en étais-je?… Voilà, voilà…) Je vous disais donc qu'un „garde national se sentant indisposé… (Mais non, c'est plus „bas… j'en étais qu'il se couche.) Mon homme se couche. „C'était je crois un sergent-major. (A propos de sergent, savez-„vous si Bolène sera renommé? Je ne le crois pas, moi, parce „que…) Or, quand mon homme est nommé, est couché, veux-je „dire, il sent à côté de lui… (Attendez que je mouche cette „chandelle, qui nous empêche d'y voir…) Il sent un corps… „(Là! maladroit que je suis! la voilà éteinte!… Je n'en fais „jamais d'autres!) Il sent un corps glacial… (Marie, donnez-nous donc les mouchettes… Non, non, à quoi diable vais-je son-„ger!… Pas les mouchettes… vous savez bien ce que je veux „dire… Donnez-nous les… les allumettes… nous ne pouvons „pas rester dans l'obscurité!) Ah çà, maintenant, pour revenir „à nos moutons, ce corps donc qui était glacial, c'était celui… „(Ah! Dieu! quelle odeur de brûlé!… Sentez-vous l'odeur de „brûlé?… Vois donc dans tes jupons, ma bonne amie… c'est „peut-être toi… Ce n'est pas toi? Allons, allons, je me serai „trompé…) C'était l'amant de sa femme… (Au fait, c'est l'odeur „du soufre.) qui était mort d'apoplexie foudroyante. Quant à „elle… (paix donc, Médor!) La malheureuse (maudit piaillard!) „fut trouvée à la Morgue le lendemain. Tout cela est fort „piaillard, est fort triste, veux-je dire; et véritablement…… „Oh! ce n'est pas l'embarras, quand on songe à la figure que „le mari dut faire, quand il s'aperçut… Ha! ha! ha! ha!… C'est „extraordinairement drôle!“

A entendre un pareil récit, on croit voir un coiffeur qui superpose, entrelace, mène de pair, plusieurs nattes de cheveux, pour, de toutes, en former une seule.

Mais, ici, vous qui avez eu la patience de me suivre, permettez-moi une seconde halte. Nous voilà revenus aux confins de l'Attique; reposons-nous un peu pour les franchir bientôt. N'ayez pas peur, toutefois, d'être saisis alors d'une exclusive admiration, à la vue des penseurs que nous visiterons. La race béotienne est comme la race juive, une race dont l'univers est saupoudré. C'est une plante envahissante, qui pousse épaisse et drue, même sur ce beau sol où fleurit la pensée. C'est le pavot, partout, à côté de l'épi.

Louis DESNOYERS.

MADEMOISELLE MONTANSIER,
SON SALON ET SON THÉATRE.

Le vieux Paris disparaît devant nous; ses monuments font place à des rues longues, larges, froides et insignifiantes, comme celles de Berlin ou de Saint-Pétersbourg; la poésie de ses anciennes traditions, de ses superstitions populaires, s'efface chaque jour; bientôt il ne nous restera plus de la bonne ville de Louis XII et d'Henri IV, qu'un Paris moderne, qui n'aura rien d'historique, et qui ressemblera à une ville prise d'assaut par les architectes et les maçons.

Déjà nous ne pouvons plus comprendre Corrozet, Dubreuil et Malingre, et nous sommes obligés d'aller apprendre Paris dans Dulaure. La gratte et le badigeon dégradent les édifices échappés au marteau des démolisseurs, et par une anomalie bien digne de notre époque, on nommait un conservateur des monuments publics, le jour où brûlait l'Archevêché, et où l'on dévastait Saint-Germain-l'Auxerrois. On veut que tout date de juillet, et que le Louvre ait l'air aussi jeune que la charte de 1830; hâtons-nous donc de consigner nos souvenirs dans un volume, pour qu'il reste au moins quelque chose de ce vieux Paris, dont le démon de la perfection nous enlève chaque jour quelque reste.

Ces réflexions sont bien graves pour arriver à un sujet bien

futile en apparence; mais on pense bien que ce ne sont pas les panneaux sculptés et les boiseries couvertes de grisailles enfumées de l'ancien foyer Montansier que je regrette dans cette dévastation générale; ni cette salle de spectacle sans forme et sans goût, ni ces ridicules pilastres figurés par des tiges de fer dorées, ni ces loges sales et étroites, ni ce théâtre qui n'avait pour décorations que la chambre de Jocrisse et l'échoppe de Cadet Roussel, et où la bêtise et la grosse gaîté semblaient avoir élu domicile; mais, à ce grotesque édifice, jeté comme par hasard dans un coin du Palais-Royal, se rattachaient des souvenirs de plus d'un genre: gloire, esprit, plaisirs, fortunes, orgies, tout y a passé depuis Bonaparte jusqu'à M. Vautour, depuis les odalisques de Barras jusqu'aux héroïnes de la grande semaine. Toutes les notabilités de la révolution sont venues s'asseoir et rire sur les banquettes déchirées et s'entasser dans les loges incommodes du théâtre Montansier, auquel une femme, qui est une époque à elle seule, avait donné son nom resté si populaire pendant trente ans.

Dans quelques années d'ici, peu de gens se rapelleront mademoiselle Montansier *), que tout Paris a vue promener dans le Palais-Royal sa verdeur octogénaire, sous un costume qui n'était ni celui de l'ancien régime, ni celui du directoire, ni celui de l'empire, mais qui se composait de la coiffure à la duchesse, de l'ample fichu de gaze à la Dubarry, et de la robe de soie Marie-Louise; depuis ce temps beaucoup d'autres ont à-peine entendu prononcer ce nom. Cette femme extraordinaire avait cependant joué un grand rôle dans l'histoire de notre théâtre, pendant les cinquante dernières années du dix-huitième siècle. Arrivée à Paris à vingt ans, du fond d'une province méridionale, elle y exerça une profession dans laquelle on fait presque toujours fortune, avec de l'esprit, une jolie figure, de

*) Mademoiselle Montansier dont le nom de famille était, je crois, Brunet, était née à Bayonne, vers 1730. Elle avait quitté fort jeune son pays, pour se faire comédienne à la Martinique ou à la Guadeloupe; revenue en France, peu d'années après, elle se fit directrice de spectacles.

la conduite et du bonheur; et par goût pour un art qu'elle ne cultiva pourtant jamais avec succès, elle se fit directrice de spectacles. Les bontés de la reine Marie-Antoinette lui valurent, plus tard, la direction du théâtre de Versailles, et la faveur d'être admise souvent, le matin, à la toilette de cette princesse, qui aimait à lui entendre raconter les petites intrigues des coulisses. M. Campan l'introduisait dans les petits appartements, où elle avait quelquefois l'honneur de donner son avis sur une toque de Mademoiselle Bertin, ou sur un bijou de Boëmer.

La révolution la trouva millionnaire et propriétaire de quatre ou cinq salles de spectacles qu'elle avait fait bâtir, et d'autant de troupes de comédiens qu'elle dirigeait avec une adresse et une facilité, qui auraient étonné le génie de ce Richelieu, qui gouvernait l'Europe avec moins de peine que son théâtre du Palais-Cardinal *).

Quand la cour quitta Versailles, en 89, la Montansier vint chercher un théâtre à Paris; elle acheta de Delomel, les Beaujolais **), et y établit sous son nom une troupe remarquable de tragédie, de comédie et d'opéra. Là commencèrent leur carrière des acteurs devenus bien célèbres depuis: mademoiselle Mars, dont le premier rôle fut le petit frère de ce Jocrisse, que Baptiste cadet y créa avec autant de succès que *Danières;* Damas, Caumont et plusieurs autres, qui ont long-temps brillé sur la scène française. De cette troupe sortirent d'autres célébrités moins recommandables, les deux Grammont, héros révolutionnaires, qui, après avoir joué des rôles sanglants dans les plus terribles journées de la révolution, portèrent leur tête sur

*) Mademoiselle Montansier avait fait bâtir la salle du Hâvre; elle dirigeait à la fois les troupes de Rouen, du Hâvre, de Versailles, de Nantes, et tous les théâtres de la cour.

**) La salle des *Beaujolais* avait été bâtie pour des comédiens de bois; c'étaient des marionnettes qui paraissaient sur le théâtre, et des acteurs qui parlaient et chantaient dans la coulisse. Mademoiselle Montansier ouvrit son théâtre à Pâques 1790; l'année suivante elle y fit faire de grandes réparations par l'architecte Louis, qui agrandit la scène, afin qu'on pût y jouer la tragédie et la comédie.

l'échafaud; et ce médiocre comédien devenu général, qui se faisait remarquer par la petite guillotine qu'il portait en breloque à sa chaîne de montre. Cette agréable plaisanterie lui avait valu un grand succès dans les salons de cette époque, les femmes se pressaient autour de lui, pour voir le jeu de cette aimable mécanique, on interrompait une contredanse ou une partie de *quinze*, quand le général entrait, pour s'extasier devant ce bijou, devenu surtout à la mode depuis le 21 janvier!...

Soit ingratitude, soit nécessité, mademoiselle Montansier sembla oublier la faveur dont la cour l'avait comblée: son théâtre devint une des succursales les plus fameuses des clubs révolutionnaires; elle lui donna, ou on lui donna malgré elle, le nom de *Théâtre de la Montagne*, et il justifia ce titre par des pièces dont le goût avait autant à souffrir que la morale et l'humanité. Son salon n'était guère moins connu que son théâtre; il est devenu assez historique pour que j'en parle.

En achetant la salle, mademoiselle Montansier avait acheté les arcades du café de Chartres, qui a eu aussi sa célébrité. Le premier étage était occupé par des maisons de tous les genres; au-dessus était l'appartement de la directrice: une vaste salle à manger, un grand salon, une chambre à coucher, et quelques pièces de service et de dégagement, en formaient le principal et les accessoires. Un défilé étroit, long et obscur, composé d'allées et de corridors, conduisait au théâtre. Le salon était le véritable *Pandemonium* de l'époque; comédiens et représentants du peuple, cordeliers et jacobins, talons rouges et bonnets rouges, sans-culottes, élégants poudrés à frimas, y étaient entassés; tout cela mêlé de croupiers de trente-un, d'hommes de lettres, de femmes galantes de tous les rangs, avec leur entourage masculin et féminin; des joueurs de toutes les classes, des escrocs de toutes les qualités, des réputations naissantes et des célébrités usées: Dugazon et Barras, le père Duchêne et le duc de Lauzun, Robespierre et mademoiselle Maillard, Saint-Georges et Danton, Martainville et le marquis de Chauvelin, Lays et Marat, Volange et le duc d'Orléans.

Toutes les combinaisons de l'intrigue trouvaient place dans

ce salon, depuis les intrigues amoureuses jusqu'aux intrigues politiques; on donnait la même importance à une nuit de plaisir qu'à une journée de parti; on s'occupait aussi sérieusement des succès de la petite Mars que des évènements du 31 mai; la belle voix de mademoiselle Lillier faisait autant d'impression que les discours de Vergniaud: on parlait théâtre, victoires, jeux, plaisirs, guerre, politique et diplomatie tout à la fois. Au bout du même canapé de damas bleu de ciel, usé, fané et déchiré, sur lequel Montansier arrangeait son spectacle de la semaine, avec Verteuil son régisseur, le comédien Grammont organisait à l'autre bout avec Hébert l'émente du lendemain aux Cordeliers. Dans un coin du salon, Desforges perdait contre Saint-Georges, à l'impériale, l'argent qu'il empruntait à Montansier, sur ses droits d'auteur de la pièce en répétition; une bruyante table de *quinze* rassemblait joyeusement, après le spectacle, les actrices du théâtre, qui délassaient par leurs saillies de coulisses tous les coryphées de la Convention; tandis que Neuville, le sultan de ce sérail, alongé dans son fauteuil, racontait à Barrère, qui ne l'écoutait pas, de vieilles anecdotes de théâtre. Le punch et le souper donnaient ensuite une autre physionomie à cette réunion hétérogène de célébrités contemporaines, et, au milieu de la nuit, chacun rentrait chez soi ou chez les autres, seul ou accouplé.

Les évènements politiques modifiaient souvent la société du salon de mademoiselle Montansier. Chacune des journées de la Convention lui enlevait quelques habitués. Ainsi Grammont et son fils, Hébert et Fabre d'Églantine, Danton et Camille Desmoulins avaient successivement disparu du salon; les vaincus étaient remplacés par les vainqueurs, et la maîtresse de la maison trouvait toujours le moyen de rester en paix avec tous les partis *). Sa société ne protégeait ni ne compromettait personne; on pouvait dîner chez mademoiselle Montansier et

*) Elle fut cependant un instant en disgrâce auprès du pouvoir d'alors; on la mit en prison sous la singulière accusation d'avoir fait bâtir la salle du théâtre de la Nation, rue de Richelieu, dans le dessein d'incendier la bibliothèque.

être dénoncé le lendemain par un des convives; souvent même deux des habitués se séparaient en sortant de la maison, sans que l'un d'eux se doutât que l'autre allait signer son arrestation: trois jours avant le 9 thermidor, Tallien et Collot-d'Herbois, Saint-Just et Robespierre avaient fait une partie de wisk, qui avait duré jusqu'à trois heures du matin; Saint-Just et Robespierre y avaient été constamment heureux.

La chute du système de la terreur fit naître dans Paris une gaîté plus franche et moins convulsive que celle des premières années de la révolution, où l'on s'était habitué à rire machinalement de tout, même de la mort. Les échafauds furent déserts pendant quelque temps, et les spectacles devinrent un plaisir au lieu d'être une distraction. Ici commença la vogue du théâtre Montansier, qui renonça à son titre de *Théâtre de la Montagne*, pour prendre celui des *Variétés;* et aux pièces des Lavallée, des Desmaillots, des Valmont, des Pompigny, pour les parades si gaies et si divertissantes de *Jocrisse* et de *Cadet Roussel*, créations originales de Aude et de Dorvigny, qui auraient fait la fortune de mademoiselle Montansier, si quelque chose eût pu faire la fortune d'une femme qui semblait prendre plaisir, par ses profusions et son insouciance, à défier le bonheur. Son théâtre faisait fureur, et le foyer obtint même, dès ce moment, autant de célébrité que la salle; on allait voir Baptiste cadet et Volange, mais surtout on allait voir le *foyer de la Montansier*, devenu aussi européen que le Palais-Royal lui-même, dont, à tout prendre, il eût pu passer pour le boudoir.

Ce foyer, devenu historique, ne peut pas même être rappelé par celui que nous voyons aujourd'hui, où se promènent tristement toute la soirée la limonadière, le marchand de lorgnettes et le crieur de journaux. L'ancien foyer fut, pendant dix ans, le rendez-vous de ce que Paris avait de plus gai et de plus spirituel; les communications immédiates qui existaient entre la salle et le foyer donnaient à l'une et à l'autre un aspect très-animé: c'était un mouvement continuel de conversations commencées sur un canapé et qu'on allait terminer dans une baignoire, ou de marchés entamés à l'orchestre, qu'on se

hâtait d'aller conclure ailleurs. Toutes les classes de la société avaient des places assignées à ce théâtre, il y en avait même quelques-unes de réservées pour les femmes honnêtes; toutes les autres étaient occupées par d'autres femmes, obligées par état d'être jeunes et jolies, ce qui formait dans la salle une réunion qu'on aurait eu de la peine à trouver ailleurs. Les entr'actes étaient le moment brillant de la soirée, et, comme on jouait quatre pièces, ils étaient nombreux, et on avait le soin de les faire longs. Alors, se répandait dans le foyer une nuée de jeunes femmes éblouissantes de parure et de beauté, il y aurait eu de quoi peupler tous les harems de l'Asie et de l'Afrique. C'était un luxe de toilettes du goût le plus recherché et d'autant plus remarquables qu'on les voyait après une époque de deuil et de malheurs, où le costume des tricoteuses était le seul qu'on rencontrât dans les rues et dans les promenades de Paris depuis deux ans.

Si le théâtre et le foyer de la *Montansier* jouissaient d'une grande faveur, le salon de la directrice n'avait pas acquis moins d'éclat. Barras qui, à cette époque, commençait cette fortune politique, qui le tira des bancs de la Convention pour le placer sur le trône républicain de la France, occupait, avant d'habiter le palais du Luxembourg, deux petites chambres, que lui louait mademoiselle Montansier, au-dessus de son appartement; ce modeste logement suffisait au général de la Convention, depuis qu'il était devenu le commensal de son hôtesse, et qu'il faisait les honneurs de sa maison. Les conciliabules politiques se tenaient dans le petit appartement de Barras, situé tout au haut de la maison occupée par le café de Chartres; les réceptions d'apparat avaient lieu dans le salon de la directrice des Variétés, à qui cette atmosphère d'intrigue et d'activité plaisait beaucoup. Barras partageait avec la maîtresse du logis les deux côtés de la cheminée, et les deux bergères, signe distinctif de l'autorité domestique; il faisait les invitations politiques, et mademoiselle Montansier les invitations comiques; l'un fournissait la table de membres de la Convention et de généraux de la république, l'autre, d'actrices, d'artistes, de jolies femmes et de

gens de lettres. Ce fut par la double présentation de Dugazon et de Barras que le *petit Bonaparte*, qu'on appelait dans les coulisses de la Comédie-Française la *culotte de peau*, fut admis dans cette société: il en devint un des commensaux les plus assidus. Il venait prendre place à la table de mademoiselle Montansier toutes les fois qu'une dispute d'opinion l'avait brouillé avec madame Permon, que la petite pension de Junot était en retard, ou qu'il n'allait pas dîner chez Talma dans cette rue Chantereine, à laquelle il devait donner deux ans plus tard le nom de *rue de la Victoire*, et dans cette même maison qui devait être la sienne un jour, et d'où il devait partir le 18 brumaire, pour aller jouer sa tête contre la couronne impériale *). A cette époque son ambition n'avait pas encore été agrandie par les circonstances, ses vues ne s'élevaient pas même jusqu'à la veuve du marquis de Beauharnais; Barras lui rêvait un avenir, et méditait en même temps la conspiration du 13 vendémiaire et un mariage de l'adjudant-commandant Bonaparte avec la *Montansier*; le 13 vendémiaire réussit, mais le mariage manqua. Barras avait arrangé un grand dîner chez le restaurateur Legaque, pour négocier cette affaire. Bonaparte s'y montra froid, sérieux et réservé, mademoiselle Montansier s'y tint dans les bornes d'une pudeur saxagénaire, en présence d'un jeune officier de 25 ans, qui sentait bien l'embarras de sa position de fortune, mais qui avait trop de fierté et d'élévation dans l'ame, pour consentir à s'en tirer par un moyen ridicule. Les convives se séparèrent froidement, et mademoiselle Montansier préféra retourner vers le comédien Neuville, qu'elle épousa quelques années plus tard **). Barras, pour consoler Bonaparte, lui fit

*) Bonaparte acheta cette maison de Talma 180,000 francs, après son retour de l'armée d'Italie; ce fut M. Duveyrier leur ami commun qui fit le marché.

**) Ce Neuville, avec lequel elle avait depuis long-temps une sorte d'habitude, s'appelait *Bourdon*, il avait été capitaine de cuirassiers au service d'Autriche, et quitta cette carrière pour prendre l'emploi des premiers rôles tragiques; il épousa mademoiselle Montansier en l'an IX.

donner le commandement des troupes de la Convention dans la journée de vendémiaire, qui eut lieu quelques jours après.

On célébra le lendemain cette victoire, remportée sur les sections, par un grand dîner, que donna chez elle mademoiselle Montansier; toutes les illustrations du 13 y avaient été invitées, et cette fois, tout le monde fut gai. Bonaparte voyait s'ouvrir devant lui un autre avenir que celui de mari d'une vieille directrice de comédie. On but aux lauriers du jeune général, je crois même que mademoiselle Montansier m'a raconté, qu'il avait eu la galanterie de boire à sa santé; la soirée se termina au spectacle des Variétés; Barras y occupait tous les soirs la loge de la directrice, qui communiquait par un corridor à ses appartements. Cette loge très-vaste, très-profonde, très-sombre, située aux secondes, en face du théâtre, était même au besoin défendue contre les regards indiscrets, par une grille, derrière laquelle se tramaient toutes sortes de conspirations, se dénouaient des intrigues plus comiques que celles de Volange, et se jouaient des scènes plus gaies que les plus grivoises de Vadé; la liste des habituées de cette loge serait longue et passablement scandaleuse: elle a dû se trouver dans les papiers de Barras, qui avait beaucoup d'ordre pour ces sortes d'affaires.

A mesure qu'on s'éloignait de la terreur, la gaîté était plus vive, plus folle, elle redevenait française; le temps du Directoire fut une époque d'orgies et de saturnales, et le foyer Montansier y occupa une grande place. La société n'était pas encore reformée, on cherchait partout des points de réunion, mais surtout des réunions de plaisirs, on se montrait peu difficile sur la qualité. Les jardins publics fort en vogue alors opéraient une sorte de fusion de toutes les classes; l'aristocratie du faubourg Saint-Germain n'était pas tout-à- fait revenue de l'égalité républicaine, elle sortait de prison et n'avait pas encore repris ses hôtels; aussi il n'était pas rare de trouver chez la Montansier, les femmes de la plus haute distinction dans les loges honnêtes de ce théâtre, et les jeunes gens des meilleures familles dans le foyer, disputant les regards et les faveurs des belles habituées des baignoires, du balcon et des avant-

scènes, aux jeunes officiers des armées de la république, aux fournisseurs du Directoire, aux agioteurs du perron, et à la troupe joyeuse et bruyante des auteurs qui travaillaient pour ce théâtre, parmi lesquels brillait par son esprit, sa bravoure, son indépendance et son intarissable gaîté, Martainville, fameux alors par deux procès au tribunal révolutionnaire.

Le foyer Montansier devint l'arsenal d'où sortaient tous les traits décochés au gouvernement directorial; les rédacteurs des petites feuilles légères, les plus hostiles au pouvoir d'alors, en étaient les habitués. Les vaudevillistes sont, par nature, de l'opposition; les pièces de circonstance de cette époque étaient la critique la plus mordante des évènements et des hommes les plus haut placés, elles ne devinrent louangeuses que sous Bonaparte. On avait loué le général par admiration, on loua le consul par reconnaissance, et l'empereur par intérêt. Le vaudeville perdit sa malice, il ne sut plus tourner que de fades madrigaux; et c'est à la servilité de la plupart de ses confrères, que Béranger a dû depuis la popularité de ses succès.

Tout dans cette réunion servait de prétexte à la gaîté et au plaisir; tout devenait un spectacle, jusqu'à cette galerie en forme de tribune, qui dominait le foyer; c'était la place d'honneur des plus jolies habituées de l'endroit; on lui avait donné le nom d'un quai de Paris, dont la désignation exprimait spirituellement, mais d'une façon un peu triviale, l'idée qu'on y attachait. Chaque soir un nouvel épisode arrivait à point pour soutenir la joie intarissable des amateurs; tantôt c'était la publication d'un nouvel *ana* sorti de la boutique du libraire Barba, tantôt une nouvelle parade de Brunet ou de Tiercelin, qui pendant trois mois faisait fortune dans Paris, ou bien un bon tour joué au commissaire de police Robillard, que ses soixante ans, sa corpulence pansue, ses lunettes larges comme des roues de cabriolet, sa coiffure de 87 et ses boucles d'argent à la Chartres, ne mettaient pas à l'abri de quelque mystification ou des espiègleries de quelques-unes de ses administrées.

Dans ce foyer, on vit se réunir successivement depuis 1795

jusques en 1806, toute la jeune littérature du Directoire et de l'Empire, composée de tout ce que Paris renfermait alors de jeunes gens pleins de verve, d'esprit, de talent et d'avenir. *) La plupart n'ont pas failli à leur vocation insouciante et désintéressée, à leur vie futile et imprévoyante d'artiste; ils ont toujours conservé la modeste redingote du poète, que d'autres plus adroits, mais peut-être aussi moins heureux, ont échangée contre l'habit brodé du conseiller d'état, la robe du magistrat, le frac du préfet, ou, ce qui est plus affligeant, contre le chapeau à plumet du courtisan, qu'ils ont laissé traîner sur les tabourets des antichambres ministérielles de tous les régimes et de toutes les dynasties.

Jamais aucun théâtre n'a joui d'une vogue aussi constante, aussi complète, aussi européenne que le théâtre Montansier; pendant douze ans il a enlevé les spectateurs aux grands théâtres de la capitale.

On allait à l'Opéra ou aux Français quand il n'y avait plus de place au théâtre des Variétés, où se trouvaient réunis tous les genres de séduction, depuis celle de la bêtise jusqu'à celle de la beauté; car, à cette époque, un calembour de Brunet était une bonne fortune avec laquelle on se faisait une sorte de réputation d'homme à la mode, et, ce qui est plus fort,

*) Dans cette réunion, qui a fourni les convives les plus gais, les plus aimables et les plus spirituels des *Dîners du Vaudeville*, des *Dîners du Caveau moderne*, et de la *Société des garçons de bonne humeur*, on distinguait Désaugiers, Armand Gouffé, Chazet, Francis, Moreau, Étienne, Gosse, Brazier, Villiers, Martainville, Georges Duval, Nanteuil, Morel, Simonnin, Moras, Servières, Tournay, Dubois, Rougemont, Ligier, Bonel, Léger, Henrion, Sewrin et quelques vieux auteurs, qui venaient faire cercle autour de la cheminée et qui représentaient la petite littérature de l'ancien régime: c'étaient Dumaniant, Patrat, Guillemin, Aude, Dorvigny, Desforges et plus rarement Sedaine et Marsollier. Dans ce nombre, beaucoup sont morts, d'autres ont été traités, avec des chances diverses, par la fortune. Les uns sont riches, décorés, titrés, rentés, illustrés et pensionnés; les autres sont restés pauvres, simples, modestes, indépendants et obscurs.

d'homme d'esprit, en le répétant pendant huit jours dans les salons les plus distingués.

Le prodigieux succès de ce théâtre, la haute faveur dont il jouissait, furent la cause de sa ruine; il excita contre lui une jalousie qui amena sa fermeture; *la Montansier* fut expulsée du Palais-Royal pour satisfaire aux exigences de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique, et, par le décret de 1806, on l'exila sur le boulevart Montmartre. Depuis quelque temps la directrice avait été obligée de prendre des associés; son immense fortune, grevée par les emprunts usuraires, réduite par d'énormes pertes, livrée à des gens d'affaires, ne lui laissait pas d'autre existence qu'une trentaine de mille livres de rente, hypothéquées sur une quarantaine de procès; la brillante mademoiselle Montansier n'était plus qu'une copie de la comtesse de Pimbêche; il y avait toujours chez elle la même insouciance et la même générosité, toujours de nombreux convives, mais on n'y dînait que quand, par l'adresse des domestiques, on pouvait trouver crédit chez quelque traiteur voisin; sans cela on en était réduit au pot au feu bourgeois et à l'officieuse omelette; mais pour peu qu'on obtînt une provision sur quelque créance litigieuse, quelques lambeaux de dividende, ou qu'on trouvât quelque capitaliste confiant qui voulût escompter un procès, le luxe et l'abondance renaissaient aussitôt dans la maison, et les commensaux saluaient, par des toasts joyeux, cette splendeur passagère. Quelquefois, le festin était interrompu, sinon troublé, par l'arrivée d'un officier ministériel, suivi de deux de ses acolytes. Le domestique annonçait cette visite; les convives, faits aux usages du logis, cachaient leur couvert d'argent sous leur serviette; l'homme d'affaires, commensal obligé de la maison, se levait de table, allait surveiller l'opération qui se faisait dans un salon écarté. Le dîner continuait; il n'en était pas moins gai, et la saisie terminée, on reconduisait très-poliment l'huissier jusqu'à la porte, et il n'était plus question de rien.

Le 1er janvier 1807 fut le terme fatal indiqué pour la clôture du théâtre Montansier, les journaux reçurent l'ordre de prêcher une croisade contre les bêtises et les calembours;

Fouché se déclara le champion des mœurs et du goût; les écrivains à ses gages s'élevèrent avec indignation contre un théâtre qui corrompait les *saines doctrines littéraires*, et contre un foyer plus dangereux pour la jeunesse que les jardins d'Armide, et pour les jeunes officiers que les délices de Capoue; il était curieux de voir l'homme qui venait de vaincre l'Autriche à Austerlitz, et qui se préparait à renverser dans les plaines d'Iéna le colosse de la monarchie prussienne élevé par le grand Frédéric, déclarer une guerre d'extermination à Brunet et à Tiercelin.

Le salon de mademoiselle Montansier perdit tout son éclat avec la faveur de son théâtre; réduite pour toute fortune aux lambeaux du cinquième des bénéfices qu'elle avait conservé sur le théâtre du Panorama, et qu'elle arrachait à ses créanciers à grand renfort de papier timbré, elle fut obligée de changer d'existence, et de prendre la position ridicule d'une vieille deplaideuse; elle ne sortait plus des cabinets des avocats, des antichambres des juges et des bureaux des ministères; plaidant contre tout le monde, et sollicitant toutes les influences, ayant remplacé ses illustres commensaux de la révolution par des directeurs de *Pupi* et de *Fantoccini*, qui venaient lui louer sa salle, et Bonaparte par *Forioso*. *)

On ne toléra pendant long-temps, au *théâtre Montansier*, que des marionnettes; celles-ci n'effrayèrent pas la Comédie française, qui consentit à supporter cette concurrence. La restauration y trouva, en 1814, un café qui devint bientôt la sentine du Palais-Royal: là, commença par des orgies cette hostilité au gouvernement royal, qui devait plus tard se formuler en émeutes, en séditions et en révoltes. Le *café Montansier* acquit depuis une célébrité malheureuse; pendant les cent jours, il devint le théâtre des parades les plus honteuses

*) Après la mort de son premier mari Neuville, arrivée en fructidor de l'an XII, elle épousa, dit-on, secrètement en 1809 le fameux danseur de corde *Forioso*. Ce qu'il y a de bien certain et de bien ridicule, c'est qu'elle en fut amoureuse à soixante-dix-huit ans, avec l'impétuosité d'un cœur basque de dix-huit.

et des saturnales les plus ignobles; il fut fermé à la suite d'une équipée fort ridicule, où quelques jeunes gens, animés par la fumée du punch, allèrent venger sur les glaces inoffensives du foyer, les sottises qu'on avait vociférées pendant trois mois dans la salle.

Quelques années après mademoiselle Montansier termina, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, son aventureuse et romanesque carrière, dans le même appartement où pendant trente ans elle avait éprouvé tant de hasards divers,*) véeu au milieu de tant de célébrités, et dépensé si follement une si prodigieuse fortune. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que ses dernières années furent adoucies par l'aisance que jeta dans sa maison une indemnité de 100,000 francs qu'on lui accorda pour la liquidation du million qu'elle réclamait du gouvernement pour sa salle de l'Opéra dont la nation s'était emparée. Elle dut cette dernière faveur du sort à un souvenir de Bonaparte; le vainqueur de Moscou se rappela mademoiselle Montansier, et peut-être le dîner de Barras, dans le palais du Kremlin: c'est de là qu'il signa le décret qui assurait une dernière ressource à une femme dont l'existence avait été pendant un instant en contact avec la sienne, et qui en était séparée alors par le premier trône de l'univers.

Aujourd'hui commence une nouvelle transformation du théâtre Montansier; depuis un an, il est rendu au public sous le nom de *Théâtre du Palais-Royal;* mais c'est aujourd'hui un théâtre comme un autre, sans physionomie particulière; c'est un théâtre de vaudeville, qui ne diffère de celui de la rue de Chartres que par l'enluminure des loges; du Gymnase, que par la commodité de la salle; des Variétés, que par l'exiguité des

*) Mademoiselle Montansier mourut le 18. juillet 1820, dans son ancien appartement, situé aux arcades du café de Chartres, au-dessus de l'estaminet de l'Univers. Toujours bonne et bienfaisante, elle a laissé le peu qui lui restait à quelques vieilles amies qui ne l'avaient pas abandonnée, à un avocat nommé *Lheureux*, qui conduisait ses affaires depuis vingt ans, et à quelques anciens domestiques.

corridors; du théâtre de Comte, que par l'âge des acteurs; ce sont, du reste, les mêmes couplets, les mêmes airs, le même esprit, et les mêmes défauts; c'est un théâtre de plus dans Paris, et voilà tout. Quant à l'ancien théâtre Montansier, il n'existe plus, il ne peut plus revivre, il n'est plus dans les conditions de nos mœurs ni de nos habitudes. S'il se montrait aujourd'hui tel qu'il était il y a trente ans, il paraîtrait aussi vieux et aussi ridicule que les jeunes et jolies femmes qui faisaient alors la réputation de son foyer.*)

J. T. MERLE.

*) Le théâtre du Palais-Royal a été ouvert le 11 juin 1831, sous la direction de MM. Dormeuil et Charles Poirson, en vertu d'un privilège accordé par le ministre Montalivet. La salle, qui appartient à M. de Courbonne, a été refaite en entier sur un nouveau plan et sur les dessins de M. de Guerchy, qui vient d'être enlevé aux arts et à ses amis, à la suite d'une longue et cruelle maladie de poitrine.

LE CHOLÉRA-MORBUS A PARIS.

On nous l'avait cependant annoncé bien long-temps à l'avance; on nous avait fait suivre sur la carte sa marche rapide et menaçante. Le fléau voyageur n'était plus séparé de nous que par cette mer étroite qui nous ramène et nous remporte, avec la mobilité de ses flots, nos rois rétablis ou déchus. Et pourtant, ce voisinage nous inquiétait moins que ne l'avaient d'abord fait les récits venus des pays lointains, doublement terribles par la distance et par la nouveauté. Tout notre effroi s'était usé sur les premières descriptions de ses ravages, sur les premiers dénombrements de ses victimes. Car le Parisien ne peut pas avoir peur long-temps du mal qu'il ne voit pas, lui qui s'habitue si facilement à ses misères. Et puis, quoi qu'on veuille lui dire, il a foi dans la salubrité de sa ville natale, dans l'air suave et pur que l'on respire depuis l'Estrapade jusqu'à la rue du Rocher, dans la limpidité des eaux que roule la Seine enflée par d'innombrables égoûts, dans les émanations bienfaisantes des ruisseaux qui parcourent nos rues. Comme l'épidémie se faisait attendre, il s'est imaginé qu'elle reculait devant nos calembours, nos caricatures et nos patrouilles; et déjà il l'avait oubliée aussi complètement qu'un enthousiasme de l'année précédente, une émeute du mois dernier, et un scandale de la veille. Rien n'avait donc été dérangé dans notre vie et dans nos habitudes.

Tout allait de cette marche incertaine et cahotée qui n'a ni la douceur du repos, ni les distractions puissantes du mouvement. La législation en était au rejet du divorce, le budget à une économie de quinze mille francs, la diplomatie à son cinquante-sixième protocole; l'art dramatique venait de fermer deux théâtres, et la politique, par un de ces progrès hardis qui caractérisent un grand siècle, était passée tout-à-coup des chapeaux cirés aux chapeaux rouges: nous touchions à la fin de mars 1832. Nous allions bientôt revoir les feuilles, et ne plus entendre les discussions.

C'était par une de ces belles mais perfides journées du printemps, où les rayons précoces d'un ardent soleil font bouillonner trop tôt notre sang, et nous livrent, tout palpitants de cette chaleur nouvelle, au refroidissement du soir; temps fécond en rhumes, catarrhes, esquinancies et transpirations rentrées. De plus, c'était quelque chose comme une fête; car nous avons encore conservé du carême, le jour qui en suspend les austérités. Toute la population se répandait avec empressement sur les boulevarts, avide de voir, ou plutôt d'avoir vu un de ces travestissements séculaires dont les enfants saluent l'apparition par le vieux cri du carnaval. Il y avait partout de la gaîté, de l'encombrement, de la poussière, et nulle part de la garde municipale, parce que la police ne reconnaît pas la mi-carême, et que, pour cette fois-là, chacun peut se divertir à ses risques et périls. Au milieu de cette foule joyeuse, allaient et venaient sans cesse trente ou quarante masques heureux d'être regardés, de se voir montrer au doigt, et semant sur leur passage des propos orduriers qu'on leur avait vendus tout faits. Le ciel était beau, mais il soufflait un âpre vent du nord, un vent à flétrir tout-à-coup sur leurs branches les fleurs naissantes de l'amandier. C'est alors, c'est au milieu d'une multitude épanouie, c'est parmi les rires, les gais discours et les folies bruyantes, qu'une affreuse nouvelle circule parmi les groupes. Heureusement elle venait du *Moniteur;* elle arrivait avec un caractère officiel, et l'on avait devant soi quelque temps pour en douter.

Comment pouvait-il se faire en effet que le choléra-morbus,

car c'était lui dont on avait proclamé l'arrivée, le choléra dont les derniers actes étaient datés de Londres, du lieu où se tient la conférence, fût venu tout d'un coup s'asseoir à Paris, sans se faire reconnaître à la douane de Calais, sans être annoncé par le télégraphe? Ce n'est pas, on le sait, avec cette soudaineté que nous parviennent du même pays les ratifications si souvent promises. Le choléra devait avertir le public de sa marche, il était obligé de fournir régulièrement ses étapes, il n'avait pas le droit d'être à Paris. Ainsi parlaient avec une feinte assurance les gens positifs; et cependant, comme le gouvernement affirmait qu'il avait pris toutes ses mesures contre le fléau, les gens positifs mouraient de peur. Mais ce fut bien pis le lendemain, lorsque les médecins, titulaires de la confiance administrative, publièrent leur charte de santé. Rien au monde n'entretient la crainte comme une nomenclature de préservatifs et de précautions. Chaque minutie du régime préventif ramène incessamment la pensée sur le danger qu'on veut éviter. Le moyen, je vous prie, de ne pas se troubler, lorsqu'on vous recommande surtout d'être calme? le moyen de ne pas trembler, quand on vous assure que la frayeur tue? C'est l'action qui distrait; mais toute l'action de ce moment se reportait sur l'horrible fléau. Chez soi, l'on avait à remplir toutes les prescriptions médicales. Il fallait empuantir sa maison pour la désinfecter, démeubler sa chambre pour l'assainir. On sentait partout le choléra dans l'odeur sépulcrale du chlore. On le retrouvait dans la ceinture de flanelle, dans les chaussettes de laine; on s'habillait du choléra. Dehors, vous le rencontriez embusqué au vitrage de chaque boutique, vous menaçant de son gigantesque nom si vous n'entriez pas bien vite acheter des flacons, des sachets, des gants, des pommades, des bonbons, des gâteaux, du vin de rancio, du tabac; que sais-je? tout ce dont les magasins voulaient se dégarnir. Puis vous aviez encore la littérature cholérique (je ne parle pas ici de nos romans) étalant ses annonces, offrant de vous raconter pour votre plaisir les voyages de l'épidémie, ses haltes meurtrières, ses différents caractères, et la manière dont on en meurt. De quelque côté

qu'il vous plût d'aller, le choléra vous poursuivait : il était dans la conversation commencée du salon où l'on vous annonçait ; il était dans la rencontre de deux amis qui se serrent la main. On ne pouvait pas même l'éviter dans ces entretiens plus doux, plus solitaires, plus mystérieux, où les affaires, les préoccupations, les ennuis et les inquiétudes de ce monde tiennent ordinairement si peu de place. Il planait sur les tendres épanchements, prêt à faire descendre comme une barrière d'airain, entre deux cœurs émus, l'ordonnance qui défend les plaisirs trop vifs ; on aurait voulu alors être marié. Les femmes surtout avaient pris l'épouvante, mauvais signe pour le courage des hommes : car, où serait la force de supporter les maux physiques, si elle ne nous venait pas des femmes, de leur exemple, de leurs soins, de leur dévouement ? Aussi était-ce pitié de voir ces lèvres, d'où coulent avec tant de charme les paroles de consolation et d'espérance, glacées par la crainte et fanées par le camphre ; ces figures pâles et convulsives, ces yeux éteints et hagards, ces fronts, hier unis et lisses comme le blanc ivoire, qui se ridaient à pomper le poison volatil d'un sel ou d'une essence ; de ne plus respirer, auprès d'une femme jolie, au lieu de son haleine embaumée et de sa chevelure odorante, qu'une maussade exhalaison de pharmacie. Enfin ce fut une grande affaire que la réforme subite de la cuisine. Il n'était si chétif estomac, habitué au régime débilitant, qui ne voulût se corroborer et s'affermir par des viandes succulentes ; pas de toux qui refusât les toniques ; pas de poitrine délicate qui craignît les stimulants ; pendant que les mets proscrits, les aliments frappés d'interdiction, restaient honteusement dans la boutique, et servaient tout au plus à maintenir en bonne santé ceux qui ne pouvaient les vendre.

Ainsi s'occupait à des soins puérils le premier effroi causé par l'apparition du choléra. La fuite aussi s'offrait comme une violente ressource, et déjà le bruit public exagérait le nombre des émigrants. Il semblait que la consommation allait tout-à-coup s'arrêter, les promenades devenir désertes, les hôtels se dépeupler. Tout un quartier se désespérait en entendant

circuler ces mots de sinistre augure, ces mots terribles pour les industries qui s'élèvent jusqu'au luxe: „Les Anglais s'en vont." Cependant les étrangers peuvent partir, du jour au lendemain, au pied levé, comme un député qui n'emporte avec lui que sa malle et son vote. Mais combien y a-t-il dans Paris d'habitants domiciliés, payant patente ou contribution personnelle, à qui l'intérêt de leur fortune, de leur ambition, les engagements de leur métier, les obligations, je ne dis pas les devoirs, de leur emploi, permettent un départ brusquement résolu, une absence dont on ne peut prévoir la durée? c'est là le privilège de quelques familles heureusement dotées de loisir et de revenu, pour qui l'Opéra et le bois de Boulogne forment tout l'horizon de la vie. Le plus grand nombre travaille, ne fût-ce qu'à la Bourse; le plus grand nombre est enchaîné par des liens qui le forcent à la résidence, ne fût-ce que pour émarger, le dernier jour du mois, une feuille d'appointements. Tant il y a que le sauve qui peut n'entraîna que peu de fuyards. D'ailleurs une autre peur, qui tenait les gens cloués sur place, faisait équilibre avec celle qui les poussait à s'éloigner. On rapportait des exemples de personnes atteintes sur la route, hors de la portée des secours; et tout le monde ne pouvait pas emmener un médecin dans sa voiture, tenir tout prêt sur les coussins un appareil complet de traitement, et courir la poste en hôpital. La crainte de fuir donna le courage de rester. Puis vinrent les propos moqueurs, le ridicule qu'on redoute chez nous à l'égal de la peste, et enfin ces paroles imprudentes; ces paroles affreuses, jetées étourdiment pour soutenir de faibles cœurs qui défaillent, répétées avec une dédaigneuse confiance, cette sentence si complaisante pour la vanité, qui condamnait à mourir la portion la plus misérable de la population, et exemptait du fatal tribut les classes les mieux partagées.

Et le peuple, direz-vous? le peuple; que faisait-il dans ces jours d'agitation et d'épouvante? Oh! c'est ici qu'il faut s'étonner et se plaindre; c'est ici que je voudrais plus raconter ce que j'ai vu, qu'il me serait plus agréable et plus facile de

vous fournir un de ces tableaux fantastiques où le coloris tient lieu d'observation et de vérité. Qu'a-t-on donc fait, grand Dieu! à ce malheureux peuple, à ces hommes qui vivent de travail et de souffrance, pour troubler à ce point leur instinct si vif et si prompt, pour égarer ainsi leur raison naïve? Est-ce donc pour l'amener là, ce peuple de France si spirituel, si fécond en piquantes saillies, rencontrant si juste dans ses jugements spontanés, qu'on l'a proclamé souverain? Ou bien, à force de se voir toujours trompé, toujours déçu, aurait-il pris de lui-même la résolution d'une incrédulité systématique, d'une défiance entêtée, qu'il applique indistinctement à tout ce qui porte un caractère de révélation et d'autorité, de mystère et de puissance? Ce qu'il y a de certain, c'est que le peuple ne voulait pas croire à l'épidémie; cela était plus aisé en effet que de s'en préserver et de s'en guérir. Il protestait par la débauche contre la venue du fléau, il le défiait dans son ivresse; il poursuivait de ses railleries la foule timide qui assiégeait les boutiques d'apothicaires; il en voulait surtout aux médecins, ces prêtres de la croyance matérielle, qui, à leur tour, ne trouvaient plus de foi. La mort seule, avec sa hideuse figure, devait bientôt lui parler ce langage fort et terrible contre lequel on n'a pas encore trouvé de sophismes. Mais, ne pouvant la démentir, il voulut l'expliquer; et c'est dans les plus atroces combinaisons de la perversité humaine qu'il en alla chercher le commentaire, tant on lui a fait faire de progrès dans cette étude! il niait le choléra, il accepta le crime comme une cause plus simple et plus naturelle. Il s'imagina qu'un vaste complot d'empoisonnement avait été tramé contre la population indigente, que l'eau des fontaines, le vin des brocs, la viande de l'étal, le pain aussi, ce pain qu'il trempe de sueur et qui l'accompagne dans ses travaux, recevaient chaque jour, d'une main invisible, quelque assaisonnement meurtrier. Ne mêlons pas d'autres torts à cette démence populaire qui a du moins l'excuse du désespoir et de l'ignorance. Oublions, s'il se peut, que les haines politiques voulurent en faire leur profit, et qu'au moment où la vengeance du peuple se montrait incertaine, des voix se firent

entendre pour lui désigner des victimes. Pour lui, le peuple, il s'était mis sur le pas de sa porte, il rôdait soupçonneux et sombre le long des rues, cherchant partout une figure d'empoisonneur, épiant les regards et les mouvements de ceux qui ne lui paraissaient pas assez sûrs de leur chemin, assez résolus dans leur marche. Malheur alors, malheur à qui conservait l'habitude d'une allure nonchalante, rêveuse, indécise. L'habitant le plus inoffensif de la cité, le flâneur, était devenu suspect. Il y avait danger à prendre du tabac, à manger des pastilles, à s'arrêter devant les enseignes. Car le peuple n'a qu'une façon d'exprimer sa colère, et il a des milliers de bras pour la servir. N'allons pas plus loin, ne le suivons pas dans ses recherches, n'assistons pas à sa justice; nous trouverions du sang, des cadavres, et d'horribles mutilations.

Cependant l'épidémie poursuivait sans pitié sa récolte de morts; et l'on eût dit vraiment qu'il y avait dans la puissance inconnue qui dirigeait ses coups quelque chose d'intelligent et de moqueur, tant elle se montrait prompte à renverser toutes les assertions de la science, à démentir toutes ses prédictions, à nous ôter l'une après l'autre toutes nos espérances, tant elle semblait trouver un malin plaisir à ne pas se laisser comprendre. Ainsi à peine l'avait-on reléguée dans les parties étroites et malsaines de la ville, qu'elle s'établissait aux lieux où l'air trouve le plus d'espace, où les habitations s'étendent le plus à l'aise. On lui livrait la misère; elle s'emparait aussitôt de l'opulence: on lui abandonnait les corps infirmes et décrépits; elle se jetait sur la jeunesse et la beauté. Au moins prétendait-on que les enfants n'étaient pas de son domaine, et elle trouvait, dans ces êtres faibles et riants, de la place pour tous ses ravages. Elle confondait les fortunes, elle accouplait les sexes dans la tombe, et levait encore une dîme sur le berceau.*) Que faire donc avec ce mystérieux, cet insaisissable ennemi, qui était partout et ne se révélait que par des atteintes profondes, qu'on ne pouvait éviter ni prévoir; capricieux dans le choix de sa proie,

*) Le relevé officiel des morts jusqu'à la fin d'avril porte: 6260 hommes, 5704 femmes, 698 enfants au-dessous de sept ans.

mais d'un si constant caprice, qu'on l'eût pris pour une volonté? Des gens simples auraient prié, et peut-être en avait-on bien envie. Car enfin la prière occupe; elle emploie des mots plus honnêtes et plus nobles que ceux de l'hygiène; lorsqu'elle n'élève pas l'âme, elle distrait du moins l'esprit; elle établit un commerce de pensées avec un pouvoir supérieur; elle fait remonter l'espoir jusqu'à cette source impénétrable des biens et des maux où malgré nous la crainte nous emportait. Mais il manquait à ces velléités de foi suppliante l'encouragement d'un exemple public, d'une manifestation solennelle, et nul n'osait s'y hasarder. Voyez en effet la belle figure qu'aurait faite le gouvernement d'un grand peuple, allant avec sa royauté, ses cours de justice, son cortège de magistrats, de dignitaires et de guerriers, s'agenouiller pieusement devant les autels où tous les citoyens font sanctifier leurs mariages, réclament l'eau du baptême pour leurs enfants, et la dernière bénédiction pour leurs pères; unissant toutes ses voix à celle du prêtre, pour demander à Dieu qu'il éloigne de nos têtes ce fléau qui ne vient pas des hommes, et que l'art humain ne peut conjurer; rappelant ainsi aux malheureux qui souffrent, aux mères qui s'effraient, que, par-delà les ressources de la terre, il leur reste encore un secours! Vous me direz peut-être que vous ne trouvez là rien de ridicule, rien d'illégal, rien qui soit incompatible avec la liberté, la charte, ou le programme. Ni moi non plus en vérité; et jusqu'ici aucun pays n'avait cru compromettre sa civilisation en agissant ainsi. Mais la nôtre est plus délicate et bien autrement susceptible; elle n'accorde rien aux faiblesses du cœur; elle a peur du qu'en dira-t-on; et tout ce qu'elle pouvait nous offrir de plus utile, de plus consolant, de plus salutaire dans nos terreurs, c'était le conseil charitable de nous tenir toujours le ventre et les pieds chauds.

Toutefois la religion s'est montrée; voyant qu'on n'allait pas à elle, elle est venue vers nous; pour obtenir un meilleur accueil, elle s'est faite infirmière; c'est un emploi qu'elle connaissait déjà. On lui avait laissé des ruines; elle les a offertes; on se serait offensé d'une cérémonie expiatoire; l'expiation s'est

faite sans bruit, sans scandale, sans reproche. Des malheureux ont gémi, des pauvres ont été soulagés là où s'était assouvie une colère insensée; le lieu est redevenu saint, et la trace de la violence a disparu. Mais ce n'a pas été sans peine que la religion a pu obtenir sa part de soins et de périls. L'administration est jalouse; elle craignait qu'on ne lui détournât ses malades, qu'on ne lui débauchât ses mourants. Elle s'inquiétait d'une agonie qui n'aurait point passé par ses mains, ou d'une convalescence soustraite à sa police. Les révolutions nous font une belle science! elles nous apprennent à trouver de la perfidie dans la charité, des complots dans une aumône.

Et les jours se passaient bien longs, bien tristes; les nuits sans amour et sans sommeil. Le matin on déployait en tremblant les journaux; ce n'était plus pourtant la politique qu'on y cherchait; les émeutes, les débats de la tribune, les nouvelles télégraphiques, les résultats si lents de la diplomatie. Une nouvelle insurrection, s'il en restait à faire une quelque part, n'aurait pas même trouvé de sympathie. Ce qu'on voulait, c'était le chiffre des morts, le chiffre terrible qui augmentait sans cesse. Et pourtant les journaux mentaient; soyons justes, ils ont menti quelquefois à moins bonne intention. Tels qu'ils étaient, le cœur manquait en les lisant. Qu'aurait-ce donc été si des régistres mieux tenus, si un renfort d'employés établi à temps, si des communications plus complètes avaient pu fournir à chaque jour sa triste vérité? Après cela venaient les formules rassurantes, variées avec un remarquable talent. Si la mortalité s'accroissait, c'était bon signe, elle ne durerait pas; si elle diminuait, c'est que le mal touchait à sa fin; si elle reprenait des forces, c'était un dernier effort qui allait bientôt l'épuiser: vrai langage de nourrice pour endormir l'enfant qui se lamente. Et tout le monde se payait de cette monnaie, tout le monde excepté quelques fanfarons de pessimisme, les plus effrayés, je vous jure, que vous ayez pu rencontrer dans ce moment d'effroi, gens qui, lorsqu'ils sont assez heureux pour tenir un malheur, ne le lâchent pas avant d'en avoir tiré toutes ses conséquences possibles, et vous épouvantent tout exprès, pour que vous leur

rendîes le service de les contredire. C'était pour ceux-là surtout qu'était faite la liste des morts qui avaient un nom, qui obtenaient l'honneur d'une fosse particulière dans le nécrologe quotidien. Car le moment était bon pour ceux qui seraient fâchés de quitter ce monde sans y laisser quelque bruit. On gagnait de la popularité à mourir. Il n'était personne qui ne voulût avoir connu les défunts de quelque importance, et fournir des détails sur leur constitution, sur le cours de leur maladie, sur le traitement qui n'avait pu les sauver. Il se trouva même des gens fort bien portants qui eurent le plaisir d'assister à leur célébrité posthume, d'apprendre combien la société les regrettait, et de recevoir à déjeûner les conviés de leurs obsèques.

Mais c'était dans les rues surtout, qu'il y avait besoin de précautions pour ne pas se heurter contre une cause d'émotion trop vive. Ce n'est pas que le nombre des allants et venants y manquât, que la circulation fût de beaucoup diminuée; les marchands vous diront seulement avec de longues doléances, et en vous montrant d'immenses lacunes dans leurs régistres, que tout ce monde y marchait inquiet, affairé, préoccupé, sans curiosité, sans caprice. Ce qu'il y avait à craindre était la rencontre des cercueils, accident journalier et vulgaire, pour lequel nous avons ordinairement peu d'attention, à moins qu'il ne s'y joigne le cortège obligé d'un dignitaire, ou l'escorte guerrière d'un soldat citoyen, mais qui nous frappait alors comme une menace. Les mairies surtout étaient un voisinage dangereux; car c'est là que se trouve le vestiaire de la mort, et vous risquiez à chaque instant d'avoir derrière vous un homme noir qui portait sur son épaule la dernière emplette du riche, la dernière aumône du pauvre, un habillement à votre taille. Puis c'était le corbillard qu'on paie, celui dont l'administration est toujours fournie, conduisant avec quelques restes de solennité la dépouille privilégiée d'un contribuable; le char gratuit, qu'on reconnaît de loin à l'air ennuyé du cocher qui n'attend pas de pourboire, et où les morts entassés, gerbés l'un sur l'autre comme des futailles, perdus sous leur commune enveloppe de sapin, trompaient quelquefois la douleur fidèle des survivants; enfin, les

voitures d'emprunt, ces larges tapissières voilées d'une sombre toile, ces omnibus funéraires, inconnus jusqu'ici de la population, et qui transportaient vers le logis d'où l'on ne sort plus, leurs mystérieux déménagements. Parfois aussi, vous pouviez voir arriver un groupe d'hommes aux membres robustes, à la poitrine large, au front sillonné par la fatigue, au costume simple et grossier, qui, las d'attendre le chariot municipal, l'ensevelisseur officiel et le deuil authentique, avaient chargé sur leurs bras le corps d'un ami, couvert, pour tout ornement funèbre, du drap blanc enlevé à sa couche; spectacle touchant en vérité, devant lequel il fallait s'arrêter avec respect, et qui pouvait bien être une contravention; matière de poésie et de procès-verbal.

Malgré toutes ces tristes pensées, ces récits désolants, ces funestes rencontres, rien n'était suspendu dans le mouvement des affaires, et l'on affichait même chaque matin les plaisirs du jour. Les marchands ouvraient leurs boutiques; les restaurateurs tenaient leurs fourneaux allumés; les cafés se contentaient d'ajouter le tilleul et la menthe à leurs préparations habituelles; les fiacres roulaient; les bourgeois montaient leur garde; les journaux se remplissaient de discussions et de nouvelles; la justice poursuivait son cours; le jury prononçait sur les conspirations et les offenses; la Bourse avait ses mouvements de hausse et de baisse; la politique, ses espérances et ses mécomptes. L'émeute aussi s'était montrée un instant dans les premiers jours de l'épidémie, comme pour lui faire accueil. Paris semblait n'avoir perdu qu'une seule de ses habitudes, celle du mariage; nul n'était assez sûr de sa vie pour la lier à celle d'un autre. Du reste, toutes les industries allaient leur train comme pour ne pas se désaccoutumer de produire; je crois même, sans pouvoir l'assurer, qu'il sortit un roman de l'atelier. Mais un courage que l'on doit admirer, ce fut celui des théâtres déjà si languissants, si malheureux, si délaissés, aux jours où l'on avait encore un peu de joie et de loisir. Les théâtres ouvraient leurs portes tous les soirs, et là, devant un simulacre de public, plus attentif peut-être à sa digestion qu'aux jeux

de la scène, il fallait que de pauvres comédiens, inquiets eux-mêmes de leurs entrailles, ou frappés dans leurs affections, vinssent débiter leur rôle, grimacer la gaîté, ou feindre un autre trouble que celui dont ils étaient émus. Tout cela, pour qu'il ne fût pas dit que l'épouvante était dans la cité, pour fournir des distractions à des gens qui n'en cherchaient pas, pour que l'éclairage des spectacles, brillant la nuit dans les rues désertes, vint détourner les yeux de ces lanternes rouges, que le vent balançait à la porte des ambulances. On a donné de l'argent aux directeurs pour les dédommager; c'est fort bien, mais il me faut, et je le dis sérieusement, des couronnes civiques pour les acteurs, dussent-elles être décernées par les hommes qui ont quitté leurs bancs en désordre, à ceux qui sont restés fermes sur leurs planches.

Il en faudra aussi pour les médecins. Car l'épidémie n'est pas assez loin de nous, pour que nous recommencions à nous moquer de leur science. Si l'art a été plus faible que le mal, s'il s'est montré incertain, s'il a tâtonné, s'il en est encore au doute après une longue et cruelle expérience, le zèle a été immense, héroïque, admirable. Dans cette lutte généreuse contre un secret meurtrier de la nature, rappelons-nous qu'à côté des victimes, il s'est trouvé des martyrs. Les médecins d'ailleurs ont agi avec courtoisie; ils ont attendu que la maladie se fût apaisée pour proposer leur doctrine, pour mettre au jour leurs débats et leurs modes de traitement; ils ne se sont pas disputés sur le lit du moribond. Là, chacun suivant ses principes, a travaillé de son mieux, et chaque méthode s'enorgueillit de ceux qu'elle a sauvés. Ne portons donc pas un regard indiscret sur leurs différends, de peur qu'à leur tour, il ne leur prenne envie de dire nos alarmes et nos faiblesses, les imaginations qu'il leur a fallu calmer, les terreurs qu'ils ont prises en pitié, et les santés florissantes qu'ils ont été obligés de guérir.

Or, à-présent que nous n'avons plus rien à craindre, que l'épidémie va visiter d'autres lieux, que peut-être, après avoir affligé quelques parties de notre France, elle portera ses ravages dans des contrées qui n'ont pas encore reçu nos mœurs,

avouons-le franchement: nous, à qui il en coûte si peu pour être sublimes, nous n'avons pas su prendre une noble attitude en présence du choléra. Il est vrai qu'il nous a traités avec une préférence de haine toute particulière. Mais enfin, il ne nous a trouvés ni audacieux, ni résignés, ni insouciants, ni soumis. Il semble que quelque chose nous gênait dans la manifestation de ces pensées communes, qu'un danger commun fait naître chez les hommes. Nous sommes restés indécis entre la prière et la bravade, renfermés en nous-mêmes, chacun pour soi, n'osant pas nous aventurer à des sentiments qu'un autre caprice aurait pu désavouer. C'est qu'aussi, jamais grande désolation n'a plus mal choisi son moment pour tomber sur un peuple. L'union de tous les esprits dans une même croyance, dans une même affection, dans une même idée d'avenir, n'aurait pas été de trop pour faire face à celle qui vient de décimer si cruellement une population désunie, pleine de rancunes et de défiances. A la fin, moyennant un tribut de treize mille morts, nous pouvons nous en croire quittes, respirer quelque temps, et nous dire avec un faible espoir de répit: „Voici encore un fléau de passé; à qui „le tour maintenant?"

A. BAZIN.

LES OBSÈQUES DE M. CUVIER.

Douze jours à-peine se sont écoulés; nous étions chez M. Cuvier; il voulait bien nous promettre, pour le livre des *Cent-et-un*, un chapitre ayant pour titre *le Jardin du Roi*; et la mort vient de le frapper. Certes, nous étions loin de penser, lorsque, dans ce même volume, nous faisions insérer la dernière méditation de Goethe sur les *Naturalistes français*, que le grand naturaliste qui a porté la science à un point si élevé touchait à l'heure fatale qui lui était marquée par la destinée. Nous espérons pour nos lecteurs que le chapitre que M. Cuvier nous avait promis est fait; mais on conçoit l'inconvenance qu'il y aurait eu à chercher à nous en assurer en ce moment de deuil. Nous avons pensé que ce serait tout à-la-fois un devoir pour nous, une chose convenable et un juste hommage rendu à une des renommées les plus illustres que les siècles aient enfantée, que de reproduire ici les adieux funéraires adressés sur sa tombe au géant de la science par des hommes dignes d'exprimer les regrets qu'une perte irréparable a causés à l'Académie française, à l'Académie des Sciences, au Conseil royal de l'Instruction publique et aux naturalistes français. Quelques-uns de ces adieux, où il était impossible à l'exagération de s'introduire, ont paru incomplets dans des feuilles fugitives, nous avons cru bien faire en les consacrant ici dans

leur entier à une durée qu'ils méritent, et nous espérons en cela obtenir l'approbation générale.

Comme nous avons donné la dernière méditation du beau génie dont l'Allemagne déplore encore la perte récente, nous donnerons dans la prochaine livraison la dernière leçon prononcée par M. Cuvier. Deux fois le chant du cygne! . . .

La dernière leçon de M. Cuvier sera accompagnée de notes qu'a bien voulu nous faire espérer son plus digne émule, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, l'un des savants qui regrette le plus M. Cuvier, parce que nul mieux que lui ne pouvait le suivre et le comprendre dans les hautes régions où s'élançaient les investigations de son génie.

Voici, quant à-présent, des détails sur les obsèques de M. Cuvier que nous sommes heureux d'emprunter en grande partie à un écrivain que l'on reconnaîtra sans-doute, et dont la plume a déjà enrichi ce volume; nous y joignons les quatre discours prononcés hier, 16 mai, par MM. Jouy, Arago, Villemain et Geoffroy-Saint-Hilaire, au cimetière de l'Est, où reposent les restes mortels d'un homme dont le nom ne mourra jamais. Là, M. Cuvier attendra le Panthéon.

C'est aujourd'hui qu'ont eu lieu les funérailles de M. Cuvier. Plusieurs circonstances ont empêché que cette triste cérémonie eût l'éclat et la pompe extérieure qu'elle pouvait avoir. Un ordre du ministre de la guerre a défendu que, pendant la durée du choléra, aucun détachement de troupes fît partie d'un cortège funèbre. Cet ordre n'avait pas été levé; il n'y a donc pas eu de troupes, comme il y en a d'ordinaire au convoi des grands-officiers de la légion-d'honneur. Le conseil des ministres était convoqué ce matin à l'occasion de la mort de M. Périer; car c'est par cette douloureuse nouvelle que s'est ouverte la journée. Plusieurs ministres qui voulaient assister aux funérailles de M. Cuvier n'ont pas pu le faire. Enfin, il y a eu peu d'ordre dans le convoi; mais l'empressement de tous les admirateurs de M. Cuvier à venir rendre à ce grand

génie un dernier et solennel hommage, mais la douleur et l'abattement peints sur tous les visages, mais le sentiment profond de la perte que fait la France, ont donné à ces funérailles un caractère particulier de tristesse et de consternation.

Jamais l'autorité que la mort revendique sur nous n'a été plus vivement sentie que dans cette triste journée qui commence par la mort de M. Périer pour être employée aux funérailles de M. Cuvier. La mort, il faut l'avouer, fauche cruellement notre patrie; elle abat les têtes les plus hautes, nivelant impitoyablement tout ce qui s'élève. A peine en deux mois, M. Champollion et M. de Martignac, M. Cuvier et M. Périer, nos savants, nos hommes d'état, tout est précipité. Il semble qu'à chaque fois que le monde politique s'affaisse en perdant un de ses appuis, au même instant le monde scientifique s'affaisse aussi sous quelque grand coup.

La mort de M. Cuvier est presque un évènement public; car la gloire d'hommes comme lui n'embellit pas seulement la société, elle la maintient en quelque sorte et la conserve. Ils servent de centres: on vient naturellement se grouper autour d'eux: il y a en eux un principe d'ordre, et leur existence importe au salut aussi bien qu'à la grandeur de l'état. La mort de M. Cuvier n'est pas un vide dans les sciences seulement; c'est un vide dans la société que la disparition d'un de ces hommes à qui personne n'ose contester la puissance qu'ils tiennent de leur génie. Quand ils meurent, c'est encore une autorité qui se retire.

Nous ne savons si la mort de M. Périer jetant une triste lumière sur l'effet des pertes qui nous affligent, disposait les esprits à plus de douleur que jamais, mais chacun sentait vivement que la mort de M. Cuvier était aussi une calamité publique, quoique ce ne fût pas un homme chargé des destinées de l'état.

A une heure, tout le monde étant réuni, le convoi est parti du Jardin des Plantes pour se rendre au temple protestant. Les élèves de l'École Polytechnique et les jeunes gens qui suivaient les cours de M. Cuvier, ont revendiqué l'honneur de

porter son corps. Tout le monde suivait: il y avait quatre ou cinq mille personnes, la plupart tête nue, malgré le mauvais temps; et qu'on y songe bien, ce n'étaient pas des funérailles de parti; aucune passion n'avait rassemblé tout ce monde; la douleur seule et l'admiration l'avaient réuni. M. Cuvier n'était d'aucun parti; il n'avait pas de partisans et de Séides; et, s'il a eu des funérailles populaires, c'est que la gloire et la science sont populaires en France. M. Cuvier avait cette popularité glorieuse qui vient du travail et du génie, et non des opinions; c'est cette popularité qui a fait la foule qui se pressait à ses funérailles.

Au temple, tout le monde n'a pu tenir dans cette enceinte étroite. Un grand nombre d'assistants ont attendu à la porte. M. le pasteur Boissard a prononcé le discours; après la cérémonie le convoi a repris sa marche vers le cimetière de l'Est, où déjà se trouvait réunie une foule immense, malgré la pluie qui tombait par torrents; c'était un spectacle digne et solennel que le respect empreint sur toutes les figures; la plupart des assistants avaient la tête découverte; on cherchait quel lieu avait été désigné pour y déposer le corps de l'illustre défunt; on découvrit enfin un modeste monticule de peu d'apparence, et pour ainsi dire inaccessible; on se perdait en conjectures pour s'expliquer comment ce lieu avait été choisi, lorsqu'on découvrit une tombe remarquable par sa simplicité; c'est celle où repose la fille de M. Cuvier, et tout fut expliqué.

Le convoi arriva à trois heures et demie.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe. M. Devaux (du Cher) a parlé au nom du conseil d'état. M. Arago au nom de l'Académie des Sciences, M. A. Jouy pour l'Académie Française, M. Geoffroy Saint-Hilaire, président de l'Académie des Sciences, au nom des naturalistes français, M. Pariset au nom de l'Académie de Médecine, M. Valkenaer au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il est le président, et M. Villemain pour le Conseil royal d'instruction publique. Quand M. Villemain a rappelé la disparition successive des hommes qui, soit dans la science, soit dans la politique,

étaient la gloire et l'appui de la France, quand il a dit que, pour réparer tant de pertes, il fallait que chaque citoyen fît effort de zèle et de courage, afin que la France ne perdît point trop ni de sa force, ni de sa gloire, toute l'assemblée, groupée autour du tombeau de M. Cuvier, a vivement ressenti l'effet de ces paroles qui encourageaient les citoyens au nom de la nécessité publique, et qui leur donnaient les seules et amères consolations que comportassent et le lieu et le jour.

DISCOURS DE M. JOUY.

Messieurs, la mort nous ravit un homme puissant par la pensée, puissant par la parole, un homme dont le génie avait rendu tributaires toutes les nations éclairées du globe. L'illustre Cuvier n'est plus; la France, l'Europe, déplorent avec nous la perte immense que vient de faire le monde savant.

Elle est éteinte cette sublime intelligence qui semble franchir les bornes de la nature pour lui dérober ses plus intimes secrets. Elle est glacée pour jamais cette voix éloquente qui retentit encore à notre oreille. A pareil jour, nous assistions à ses doctes leçons; au pied de cette tribune, où se pressait la foule de ses élèves et de ses admirateurs, nous l'entendions converser avec les siècles passés, et, remontant avec lui jusqu'au berceau de la science, nous la précédions dans sa marche, nous la devancions dans ses progrès. A pareil jour, la semaine dernière, il nous assemblait autour de sa chaire; où nous rassemble-t-il aujourd'hui? autour de sa tombe.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'assigner à M. Cuvier le rang qu'il doit occuper parmi ce petit nombre d'hommes de génie dont les travaux scientifiques ont agrandi le domaine de l'esprit humain: contentons-nous de dire que cet émule des Fontenelle, des Dalembert, des Buffon, fut à-la-fois un savant du premier ordre, un littérateur distingué: c'est à ces derniers titres que l'Académie française s'honora de le compter parmi ses membres, et qu'elle exprime en ce moment, par ma voix, les profonds regrets qu'elle éprouve en voyant disparaître la plus

éclatante lumière du siècle; aussi remarquable par la multiplicité de ses connaissances que par leur étendue, cette haute intelligence n'avait pu rester étrangère à la science de l'homme d'état. M. Cuvier fut appelé successivement aux fonctions les plus importantes du gouvernement; dans toutes, il porta cette force de conception, cette profondeur de vues, ces recherches lumineuses qui lui avaient révélé quelques-uns des mystères de la nature; mais quels que soient les services qu'il ait pu rendre à l'état dans la carrière politique qu'il a parcourue, c'est le réformateur de la zoologie, c'est le fondateur du cabinet d'anatomie comparée, c'est l'auteur d'une création nouvelle, qui exhuma, qui ressuscita des classes d'animaux disparues de la terre; c'est l'homme de la science, en un mot, qu'attend la postérité.

Celui dont les travaux avaient immortalisé l'existence vit arriver la mort avec une courageuse résignation. „Je suis „anatomiste, disait-il aux doctes amis qui lui prodiguaient leurs „soins, la paralysie a gagné la moelle épinière, vous n'y pouvez „plus rien, et moi je n'ai plus qu'à mourir."

Hier M. Cuvier était baron, pair de France, conseiller-d'état, membre du conseil de l'instruction publique, grand-officier de la Légion-d'honneur, secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de presque toutes les sociétés savantes et littéraires du monde;

Aujourd'hui George Cuvier perd tous ces titres pompeux, mais il reste en possession de cette vie intellectuelle qui n'a point de terme dans l'avenir, et son nom seul inscrit sur sa tombe proclame son immortalité.

DISCOURS

DE M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE.

Je m'avance aussi vers cette tombe qui va s'élever illustre entre toutes les tombes; déchirant et solennel spectacle; perte immense et irréparable.

Je viens rendre un dernier hommage à l'homme de génie,

au nom des naturalistes de l'Académie des sciences, et, je puis ajouter, au nom de tous les naturalistes des deux mondes : car, par toute la terre, chacun de ceux qui cultivent la science de la nature, doit surtout à M. Cuvier ce qu'il sait et ce qu'il est en histoire naturelle; tous se sont formés sous les inspirations du génie et de l'immense savoir de notre grand zoologiste.

Au milieu de ce deuil universel, quand la mort brise tout-à-coup une existence, si belle par ce qu'elle a été, et si belle aussi par ce qu'elle pouvait être encore, j'arrive sur cette scène de désolation sans pensées que je puisse exprimer, sans paroles que je puisse dire, absorbé dans un seul sentiment, frappé d'un seul fait, du coup affreux qui nous accable.

Il n'est plus, ce maître aux paroles si retentissantes, d'un si puissant enseignement, d'une érudition si étendue; qui savait embellir tour-à-tour de sa parole éloquente les traits d'un esprit fin et toujours gracieux, et les créations d'un génie si admirablement universel; dont la plume flexible pouvait également donner de l'intérêt aux détails les plus arides, et peindre dignement la magnificence et la majesté de la nature.

Tout jeune encore, M. Cuvier croyait n'écrire que des morceaux d'études; et déjà à son insu, comme à l'insu de tous, il avait jeté les fondements durables de la zoologie. J'eus le bonheur inexprimable de l'en avertir le premier, d'avoir le premier senti et révélé au monde savant la portée d'un génie qui s'ignorait lui-même. *)

*) Voici quelle fut l'origine de mes liaisons avec M. le baron Cuvier. Il habitait en Normandie le château de Fiquainville; lui, le comte d'Héricy, propriétaire de cette habitation, le prince de Monaco et d'autres grands propriétaires de la contrée, allaient chaque soir, en 1793, assister dans la ville voisine, Valmont, aux séances d'une prétendue société populaire, où ils avaient soin qu'on ne parlât que d'agriculture.

Sur ces entrefaites, notre vénérable doyen, M. Tessier, que les persécutions révolutionnaires d'alors avaient porté dans les armées, et qui s'y trouvait caché sous le titre et avec l'emploi d'un médecin de régiment, tenait garnison à Valmont : il apprend que l'on s'y réunit le soir pour des causeries sur la culture des

„Ces manuscrits, dont vous me demandez la communication, „m'écrivait un jour M. Cuvier alors livré en Normandie à des „travaux d'éducation, ces manuscrits ne sont qu'à mon usage, „et ne comprennent sans-doute que des choses, déjà ailleurs „et mieux établies par les naturalistes de la capitale: car ils „sont faits sans le secours des livres et des collections."

Et cependant, dans ces précieux manuscrits, je trouvai presqu'à chaque page des faits nouveaux, des vues ingénieuses: déjà ces méthodes scientifiques qui depuis ont renouvelé les bases de la zoologie, étaient indiquées. Ces premiers essais étaient déjà supérieurs à presque tous les travaux de l'époque! je répondis à M. Cuvier: „Venez à Paris, venez jouer parmi „nous le rôle d'un autre Linnée, d'un autre législateur de „l'histoire naturelle."

M. Cuvier vint en effet: je lui tendis la main d'un frère; et bientôt j'obtins pour lui de mon respectable collègue Mertrud, alors professeur d'anatomie comparée au Jardin des plantes, la suppléance de cette chaire, que mon illustre ami a depuis rendue si glorieuse.

Les ailes de ce puissant génie une fois développées et libres désormais, dirai-je quel essor il a pris?

En 1795, le naturaliste législateur apparaît dans Cuvier. Les branches de la zoologie, encore enveloppées des ténèbres les plus épaisses, sont celles qu'il entreprend d'éclairer d'une vive lumière: il porte hardiment la réforme dans la dernière classe

champs, il se rend à cette réunion et finit par y parler si pertinemment des matières en discussion, qu'il est promptement reconnu pour le signataire des articles Agriculture de l'*Encyclopédie méthodique:* il avait eu pour cela affaire à la sagacité du secrétaire de la réunion, M. Cuvier. Celui-ci l'avertit. Mais les articles Agriculture étaient signés *l'abbé Tessier*. — „Me „voilà reconnu et par conséquent perdu. — Non, vous allez être „au contraire l'objet de nos plus tendres empressements." Cet entretien aboutit à une liaison intime, et peu après M. Tessier, mon compatriote, l'ami de ma famille et le guide de mon enfance, me donna le desir d'entrer dans cette intimité. Je fus de cette manière engagé dans une correspondance avec M. Cuvier.

du règne animal. Linnée l'avait nommée *Vermes:* c'était le nom de *Chaos* qui lui convenait. Mais bientôt paraissent, appuyées sur d'immenses recherches anatomiques, ces belles et savantes classifications sur les molusques, qui furent dès le moment de leur publication universellement comprises et justement admirées.

Cependant les devoirs du professeur le fixaient chaque année sur la structure des animaux et la comparaison de leurs organes; chaque année le cours de M. Cuvier s'élevait, à une grande hauteur; et de nouveaux travaux venaient compléter ceux de l'année précédente. Leurs résultats furent déposés, à l'aide de savants collaborateurs, *) dans un ouvrage en cinq volumes, les *Leçons d'anatomie comparée.* Dans ce livre devenu européen, Daubenton, Camper et Vicq-d'Azyr sont de beaucoup dépassés; mais pour Cuvier, ce n'est que le péristyle d'un temple: il croit n'avoir encore donné que le précis d'un plan à développer.

A la publication des *Leçons d'anatomie comparée,* succèdent celles du *Règne animal* et des *Recherches sur les ossements fossiles.* Le *Règne animal,* ouvrage dans lequel la série zoologique tout entière se trouve comprise pour la première fois dans une classification méthodique, fondée sur les principes les plus philosophiques, en même temps que sur la connaissance la plus parfaite de l'ensemble et des détails de l'organisation. Les *Recherches sur les ossements fossiles,* monument plus admirable encore, et qui suffirait pour recommander le grand nom de son auteur à la postérité la plus reculée. L'idée d'une telle entreprise est à elle seule une œuvre de génie; mais, pour son exécution, le génie ne suffisait pas; il fallait un savoir immense, il fallait le savoir de M. Cuvier.

Avant la publication des recherches sur les fossiles, qui eût soupçonné qu'un jour, le génie d'un homme, exhumant de la nuit des âges des membres mutilés, ferait revivre pour la science les antiques habitants de notre globe, et lui ouvrirait ainsi l'entrée de ce monde primitif que le Créateur avait

*) MM. Duméril et Duvernoy.

séparé de nous par tant de siècles, tant de générations, tant de bouleversements *)!

Après les grands travaux que je viens de rappeler, je dois encore citer, malgré le peu de temps qui m'est accordé, la grande *Histoire naturelle des poissons*, dernier ouvrage publié par M. Cuvier, et dont huit volumes, le neuvième sous presse, ne composent pas même la moitié. Espérons que cette vaste entreprise, pour laquelle M. Cuvier s'était adjoint un collaborateur **), ne restera pas inachevée. Car l'histoire naturelle des poissons, malgré son sujet spécial, porte aussi le cachet d'un immense talent, et se place dignement à côté des autres ouvrages de son illustre auteur.

C'est au milieu de tant d'occupations si diverses, que M. Cuvier portant un œil scrutateur sur sa constitution physique, fit l'affreuse découverte de la fatigue anticipée dont l'excès de ses travaux l'avait frappé. Le repos devenait pour lui nécessaire. Les conseils de savants médecins le recommandaient. Une influence épidémique, menaçante et redoutable pour tous, le rendait plus indispensable encore. Mais, passionné pour la science à laquelle il a consacré sa vie, Cuvier se refuse au repos; il abandonne même les occupations plus faciles qu'il peut confier à d'autres mains, et consacre toutes ses forces, tous ses moments à l'achèvement de cette grande entreprise commencée par lui il y a trente années; la *Rénovation de l'anatomie comparée*. C'est pour lui la clef d'une voûte qu'il ne peut pas laisser imparfaite.

Le courage de notre illustre ami était, hélas! plus grand

*) Séparé surtout par le fait immense de l'action lente du temps, des changements qui surviennent dans la nature des milieux à la surface de la terre. Des animaux d'une conformation donnée ne sont possibles que par l'essence et avec le maintien de l'essence de leurs matériaux ambiants et assimilables. Cette organisation animale, qui fut à l'origine des choses, était donc à quelques égards différente de celle favorisée aujourd'hui dans ses développements par l'ordre actuel de l'univers.

**) M. Valenciennes.

que ses forces. En six semaines, l'ostéologie comparée est revue dans son ensemble : deux volumes sont produits, deux volumes où son génie se retrouvera tout entier fécondé par son immense savoir, mais que nous ne lirons jamais sans une douloureuse émotion. Ces deux volumes, derniers monuments élevés par leur illustre auteur, ont achevé d'épuiser ses forces.

Je m'arrête ici. Simple zoologiste, j'ai parlé seulement des immenses services rendus à la zoologie par M. Cuvier. Laissant à des voix plus éloquentes que la mienne le soin de dire toute la puissance, toute l'universalité de son talent, je me tais et me renferme dans ma douleur et mes souvenirs.

Comment, au moment d'un dernier adieu que notre illustre confrère n'a pu, hélas! entendre de ma bouche, comment ma pensée ne se reporterait-elle pas sur cette vie commune de nos jeunes ans, sur ces relations si intimes et si dévouées, sur cette communauté de travaux si douce à tous deux!

DISCOURS DE M. VILLEMAIN.

Parmi tant de justes honneurs rendus à la mémoire de M. Cuvier, les membres de l'enseignement lui doivent un hommage à part, d'admiration et de regret. Tout retentit en ce moment de la douleur de sa perte; et dans nos jours pleins d'entraînants spectacles et de vives anxiétés, elle a préoccupé les ames, comme un malheur public; car la France ne saurait être ingrate pour le génie, et distraite de la gloire. Elle se sent blessée en voyant disparaître une de ces hautes intelligences qui contribuaient à l'illustration du nom français dans l'Europe, et au progrès de l'esprit humain dans les sciences.

Les immenses travaux scientifiques, la belle méthode, l'invention puissante de M. Cuvier ne peuvent être appréciés que par ses élèves ou par les maîtres qui restent encore après lui.

Mais il y eut dans son admirable talent un attribut populaire et accessible à l'esprit de tous, ce don de l'enseignement oral, cette facilité de répandre sur les matières les plus techniques ou les plus abstraites l'intérêt, la vie, la lumière. Incomparable par cette clarté parfaite, une des supériorités du

génie, quand elle luit dans les plus difficiles questions, M. Cuvier joignait à l'expression limpide, à l'ordre net et simple qui fait tout comprendre, une inépuisable abondance de vues. Sa mémoire vaste et toujours présente, son esprit nourri d'une foule de connaissances comparées, enrichissait pour lui l'étude même de la nature et rendait ses leçons aussi fécondes en idées générales, qu'elles étaient remplies d'observations et de faits.

Après une longue interruption, reprenant ses cours, M. Cuvier avait, de nouveau, déployé dans toute sa richesse cette puissance d'une parole dogmatique, simple, étendue, profonde, plaisant à toutes les intelligences et satisfaisant les plus élevées.

Homme admirable à plus d'un titre, il remplit donc les deux grandes missions : celle d'ajouter à la science et de populariser la science. Il fut fondateur et apôtre, travaillant sans relâche à appeler un plus grand nombre d'hommes au bienfait de ces hautes connaissances, dont il avait reculé les limites. Ce même zèle pour propager le savoir, ce zèle du professeur, M. Cuvier le montra souvent comme magistrat de l'instruction publique. Là aussi ses travaux furent grands, ses services mémorables. Sous l'Empire, dont la domination puissante et la splendeur étaient assorties aux inclinations de son esprit, il concourut à ce que l'on fit alors pour les études de meilleur et de plus durable.

Ses rapports à l'empereur sur l'état de l'instruction dans les départements français d'au-delà des Alpes, dans la Toscane et dans la Hollande, sont de précieux monuments du talent de mêler les affaires à la science. Avec cette capacité laborieuse, ce soin actif des détails qu'il appliquait à tout, on y sent un goût naturel d'élévation philosophique. A d'autres époques, ses travaux pour l'instruction primaire et pour le développement des hautes écoles attestent également le but où de préférence se portait son esprit.

Et comment n'aurait-il pas cherché par toutes les voies l'avancement des connaissances, lui dont elles faisaient au fond toute la gloire?

Tel nous l'avons admiré dans ces éloquentes leçons où il exposait l'histoire de la nature et de la science, tel nous l'avons vu dans le conseil de l'instruction publique, où il portait avec l'esprit d'organisation et de méthode, tant d'expérience des faits, et de zèle pour les perfectionnements véritables. Que ses collègues, que les membres de l'instruction publique, déposent sur sa tombe ce dernier témoignage au milieu de tant d'autres!

La perte est grande pour tout le monde; elle est irréparable autant que prématurée. Jamais on ne sent mieux le néant de la vie, qu'en voyant tomber si vite quelqu'un de ces hommes rares que Dieu avait doués d'une merveilleuse intelligence de ses ouvrages. Notre temps dévore rapidement les hommes; aujourd'hui l'un, demain l'autre. La société perd ses ornements et ses appuis: les savants illustres disparaissent, les hommes d'état courageux succombent, les cercueils se suivent et se pressent. C'est un avis pour chacun, selon ses forces, de se dévouer avec plus de hâte et d'ardeur à la science, au travail, à la patrie.

DISCOURS DE M. ARAGO.

Messieurs, un illustre géomètre qui, par l'ancienneté, l'importance et la variété de ses travaux, peut marcher de front avec tout ce que l'Europe renferme de notabilités scientifiques, n'apprit lundi l'immense perte que l'Académie venait de faire, qu'en arrivant dans la salle de nos séances. Voilà, s'écria-t-il aussitôt, un bien cruel évènement; il nous rapetisse tous!

Cette exclamation résume d'une manière fidèle et naïve les sentiments douloureux que chacun de nous éprouvait, elle caractérise mieux que de longs discours le malheur que nous déplorons aujourd'hui. La Société royale de Londres, l'ancienne Académie des sciences de Paris, celles de Pétersbourg et de Stockholm furent frappées au cœur quand elles perdirent Newton, d'Alembert, Euler, Linnée.

Notre tour est venu, messieurs. La classe de l'Institut, au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler, a été frappée au cœur le 13 mai 1832. Depuis quelques années, la mort, comme la

foudre, frappa parmi nous les sommités: c'est ainsi que Lagrange, Monge, Malus, Berthollet, Haüy, Laplace, Fresnel, ont été successivement enlevés aux sciences dont ils étendaient sans-cesse le domaine, à la France qui s'honorait de leur renommée, à l'Académie qu'ils couvraient de leur gloire.

Dans tout autre pays, la disparition de cette brillante pléiade eût été irréparable; en France, terre féconde et privilégiée, d'illustres géomètres, de grands chimistes, d'ingénieux physiciens, de savants et infatigables naturalistes ont promptement placé leurs noms à côté des noms immortels que je viens de rappeler. Aujourd'hui même, je l'affirme avec la certitude de n'être démenti nulle part, la France compte encore dans son sein un plus grand nombre de ces hommes privilégiés dont la postérité garde le souvenir, qu'aucun autre pays de l'Europe.

Je serais beaucoup plus réservé s'il fallait se prononcer sur des supériorités personnelles; la Suède citerait alors son grand chimiste, l'Allemagne ses profonds géomètres, ses infatigables astronomes, l'Angleterre ses ingénieux physiciens. Un homme, un homme seul avait trouvé le secret de triompher des prétentions ordinairement si exigeantes de ceux qui parcouraient la même carrière que lui. Il avait vaincu jusqu'aux préjugés nationaux. De Dublin à Calcutta, d'Upsal au port Jackson, Cuvier était unanimement proclamé le plus grand naturaliste de notre siècle. Cuvier était au milieu de nous l'image vivante, incontestable et incontestée, de la prééminence scientifique de la France; sa mort nous rapetisse tous.

Il y a toujours dans les découvertes scientifiques, même dans celles des plus grands génies, la part de quelque circonstance heureuse. C'était là, messieurs, ce que voulait dire Lagrange, lorsqu'après avoir comparé les efforts inouis dont les prodigieuses conceptions mathématiques avaient été le fruit, aux efforts infiniment moindres que des découvertes peut-être plus importantes semblaient avoir exigés; c'était là ce qu'il voulait dire, quand il s'écriait avec un vif sentiment d'amertume: „Combien Newton a été heureux que le système du monde restât encore à découvrir!“

Plus d'un naturaliste dans la suite des siècles, répètera peut-être à l'occasion de Cuvier l'exclamation de notre immortel géomètre, sans que pour cela la gloire de notre illustre confrère puisse en recevoir quelque atteinte. Lorsque Cuvier hasarda ses premiers pas dans la route immense et non frayée, que depuis il a parcourue avec tant d'éclat, deux hommes de génie, Saussure et Werner, venaient d'étudier, l'un sur les croupes neigeuses des Alpes, l'autre dans les profondeurs des mines de Saxe, la partie purement minérale du grand problème de la théorie de la terre.

A la même époque, d'autres observateurs recueillaient par milliers des débris fossiles des corps organisés ; mais tous ces objets, considérés comme de simples curiosités, allaient à ce seul titre, s'enfouir dans les collections publiques et dans celles des amateurs. L'œil pénétrant de Cuvier aperçut de prime abord tout ce que leur étude dévoilerait de vérités nouvelles ; mais les restes de ces animaux, mais les os des quadrupèdes surtout se rencontrent rarement réunis. Jetés pêle-mêle et fracturés de mille manières, le naturaliste est réduit à déterminer l'ordre, le genre, l'espèce et la taille des individus auxquels ces débris appartenaient, d'après l'inspection des plus petits fragments.

De-là, la nécessité d'une science nouvelle dont, avant Cuvier, il existait à-peine des rudiments ; de-là, cette admirable anatomie comparée, qui, établissant dans tous les êtres organisés une corrélation spéciale et intime entre les parties les plus éloignées et en apparence les plus distinctes, permet de décider par exemple, d'après la forme du plus petit os du pied, si l'animal auquel cet os appartenait était carnivore.

Les immenses travaux de M. Cuvier sur les animaux fossiles ont été des applications continuelles des lois qu'il avait lui-même découvertes. Antiquaire d'une espèce nouvelle, pour me servir d'une de ses heureuses expressions, il eut toujours à reconstruire les monuments dont il voulait déterminer les âges relatifs. C'est ainsi qu'ont été établis les magnifiques rapports des espèces avec les couches minéralogiques, autour desquels sont venues depuis prendre place et se grouper des milliers

d'observations recueillies par les naturalistes dans les quatre parties du monde ; c'est ainsi qu'ont été recréés ces quadrupèdes à dimensions colossales, ces reptiles à formes si bizarres, que des convulsions terrestres, que d'effroyables cataclysmes ont fait disparaître à jamais de la surface du globe. L'anatomie comparée, les recherches sur les animaux fossiles, sont des monuments impérissables qui porteront le nom de Cuvier à la postérité la plus reculée.

Mais je m'aperçois, déjà bien tard peut-être, que mon admiration profonde pour les découvertes géologiques de notre illustre confrère, m'entraîne dans des détails qui seront mieux ailleurs et dans une autre bouche. Je ne m'arracherai pas néanmoins au douloureux devoir que je remplis dans ce moment, sans jeter quelques paroles de souvenir sur l'homme et sur le père de famille.

C'eût été assurément, chez l'auteur de si grands travaux, un sentiment bien légitime que la conscience de sa haute supériorité; toutefois, ce sentiment, s'il existait, n'influait point sur la simplicité, je dirai plus, sur la naïveté de ses manières habituelles. Si des personnes qui ne rencontraient guère M. Cuvier que dans nos réunions académiques, ont cru pouvoir lui adresser le reproche, bien léger sans doute, de se dépouiller rarement d'une certaine nuance de raideur et de préoccupation, ceux qui le connurent dans l'intimité, seraient coupables de ne pas dire ici combien son caractère était facile, combien il y avait d'aménité dans toutes ses manières.

Son salon, voisin de ces immenses cabinets d'anatomie comparée, créés tout entiers de ses mains, et où se trouvent étalés les riches produits des deux mondes, était le rendez-vous des illustrations de notre France, et de ces savants étrangers que le goût des voyages ou les tempêtes politiques amenaient sur notre sol hospitalier. Là, une égale bienveillance était acquise à tous; pour moi, messieurs, c'est surtout depuis que les suffrages de mes confrères, en m'imposant des devoirs difficiles, me rapprochèrent davantage de M. Cuvier, que j'ai été plus à

même d'admirer le charme de son entretien, l'immense variété de ses connaissances, la prodigieuse activité de son esprit.

» Cette activité ne l'a pas abandonné même à ses derniers moments. Les circonstances qui ont accompagné la fin d'une si brillante vie doivent être recueillies avec un soin religieux; disons-les autant pour honorer le grand homme que pour montrer à tous la puissance d'une philosophie à laquelle son dernier soupir a rendu un solennel hommage.

Lorsqu'il ressentit les premières atteintes de la maladie à laquelle il a succombé, Cuvier ne put pas vaincre un sentiment pénible, mais ce besoin qu'il éprouvait de ressaisir une vie qui lui échappait lui fut inspiré par l'amour de la science. Il apercevait devant lui un long avenir d'utilité et de gloire; il croyait n'avoir point encore couronné le magnifique monument élevé de ses mains aux sciences naturelles; mais ces regrets donnés à de futurs travaux, à des découvertes qui germaient encore dans une inépuisable intelligence, furent de courte durée.

Après avoir pourvu par des arrangements particuliers à la publication de ses ouvrages inachevés, après avoir confié cette tâche importante et sacrée à deux de ses collaborateurs et amis, MM. Valenciennes et Laurillard, après avoir donné à son excellent frère et à son jeune neveu de précieuses marques de souvenir, il reporta toutes ses pensées sur la femme si distinguée et si respectable à laquelle il avait uni son existence. Il dicta avec une admirable tranquillité d'esprit des dispositions inspirées par la plus prévoyante tendresse.

Espérons, messieurs, que la veuve de l'homme de génie que nous pleurons trouvera dans les regrets unanimes de l'Europe savante quelque adoucissement à sa trop légitime douleur; espérons surtout que les préoccupations politiques resteront muettes sur les bords d'une tombe qui va bientôt recouvrir une des gloires de la France. Cette gloire nous appartient, nous devons en être tous jaloux.

Il y a maintenant dix jours, pendant l'avant-dernière séance de l'Académie, à cette place où les regards des étrangers venaient contempler notre illustre secrétaire avec une si vive

curiosité, il me parlait encore des améliorations dont lui seul peut-être croyait ses grands ouvrages susceptibles, des additions nombreuses qui devaient enrichir les nouvelles éditions qu'il préparait. „Voilà, me disait-il, pour cette année, mes travaux de prédilection; j'y consacrerai tout le temps des vacances.“ Une semaine, hélas! ne s'était pas encore écoulée, et ces projets n'étaient plus qu'un vain rêve, et la mort nous avait enlevé l'une des plus vastes intelligences dont la France puisse se glorifier, et notre grand naturaliste n'était plus que la froide dépouille à laquelle nous rendons les derniers devoirs.

Adieu, mon cher et illustre confrère! Adieu, Cuvier, adieu!

Après ces discours écoutés avec un silence religieux, et qui furent seulement interrompus par l'émotion communicative des orateurs, la foule d'élite se sépara avec cette décence recueillie qui avait présidé à toutes les phases de cette solennité funéraire.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

On trouve chez les mêmes:

POÈTES FRANÇAIS
CONTEMPORAINS.

Un volume in octavo, papier vélin, cartonné

Prix Rthlr. [illegible] gr. ou fl. [illegible] 24 kr.

Cette intéressante collection, imprimée avec tout le luxe de la typographie moderne comprend les œuvres choisies de :

Barthélemy.	Ch. Dovalle.	A. de Loy.
Auguste Barbier.	A. Fontenay.	Alfred de Musset.
Béranger.	Delphine Gay.	Charles Nodier.
Chateaubriand.	Alex. Guiraud.	Juste Olivier.
Casimir Delavigne.	Léon Halevy.	Saint-Beuve.
Madame Desbordes Valmore.	Victor Hugo.	Jules de Saint-Félix.
Antoni Deschamps.	Alphonse de Lamartine.	Alex. Soumet.
Emile Deschamps.	H. de Latouche.	Madame Amable Tastu
Charles Didier.	Pierre Lebrun.	Alfred de Vigny.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME SIXIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

LES MONUMENTS D'ITALIE

TRANSPORTÉS A PARIS.

La plus brillante réunion des auteurs contemporains s'est formée pour présenter, suivant le génie de chaque écrivain, autant d'esquisses variées des mœurs, des usages, des cérémonies et des monuments qui caractérisent la capitale du monde civilisé.

J'ai pensé que les travaux entrepris pour transporter et restaurer des chefs-d'œuvre conquis et conduits par la victoire, méritaient d'exciter le constant intérêt du patriotisme français. J'ai pensé que ces tributs de la gloire et des arts, inaugurés à Paris par une solennité digne des temps antiques, méritaient d'être offerts à l'imagination, à la reconnaissance de nos jeunes concitoyens, dans la collection nationale des *Cent-et-un*. Rendons hommage à la grande génération, dont les travaux ont rempli

le monde, et dont les fêtes fugitives, éternisées par la sublimité de la conception et par la puissance des souvenirs, sont elles-mêmes des monuments qui rehaussent l'éclat de sa juste renommée.

Par les victoires de Montenotte, de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, l'Italie septentrionale, délivrée du joug autrichien, voyait les drapeaux français flotter enfin sur ses villes appelées à la liberté. Au lieu d'anticiper sur la ruine des peuples par des tributs qui tarissent la source de leur richesse présente, et portent un coup funeste à la fortune des générations à venir, la France ne créa point de dettes à l'Italie. Elle regarda comme le plus précieux, le plus noble des tributs, la concession solennelle qui lui livra quelques chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome antique et de la moderne Ausonie. Cette concession fut faite, à la face de l'Europe, en des traités signés et jurés par le père, le conservateur et le défenseur de la foi chrétienne; en des traités que, vingt ans après, l'Europe entière reconnut expressément, qu'elle confirma dans leurs dispositions inviolables; et qu'un an plus tard*) elle a violés, au nom des saintes-alliances et sous l'invocation mensongère de son amitié pour le peuple français!...**)

Détournons nos regards de ces honteuses exactions faites par la force et la mauvaise foi, foulant aux pieds la confiance et le malheur. Revenons aux travaux du génie, et suivons les chefs-d'œuvre amenés, de la patrie de Michel-Ange, des Carrache et des Raphaël, dans la patrie des Pujet, des Lesueur et des Poussin.

*) En 1815.

**) Sans-doute, à côté des objets accordés par le traité de Tolentino, d'autres furent conquis par nos armes. Mais c'est en ennemis c'est au nom de la victoire que nous les avons acquis, et non pas sous le masque hypocrite d'une amitié fallacieuse. Voilà ce que l'histoire ne devait pas craindre de faire entendre aux puissances qui croyaient pouvoir impunément fouler aux pieds les pactes les plus sacrés, et qui, dans le moment même de leurs spoliations, osaient dégrader leur caractère, au nom de la morale des nations, morale qu'elles prêchaient au peuple français avec des canons braqués sur le palais d'un roi leur allié!

Il ne sera pas sans intérêt de voir quels secours les beaux-arts *) ont tirés des arts mécaniques, sous la direction savante des Monge et des Berthollet, pour écarter toute chance de danger, dans un voyage aussi long que difficile, et pour rendre à leur fraîcheur, à leur beauté premières, des monuments que le temps menaçait déjà d'une imminente destruction, dans les lieux mêmes qui les ont vu produire. Le récit de ces moyens, trop technique peut-être, s'ennoblira par la pensée que de pareils détails nous justifient aux yeux de l'Europe entière, et repoussent loin de nous l'injuste accusation d'avoir été les Vandales de la moderne Italie.

C'était une conception aventureuse que d'imaginer, pour des statues et des groupes tels que le Laocoon, la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère, un entourage qui réunît ces perfections opposées: à l'extérieur, d'être inébranlable aux secousses, aux cahots sur une route inégale et montueuse; à l'intérieur, d'offrir une intime combinaison de solidité, de mollesse et d'élasticité. Alors seulement les chocs les plus brusques se trouveraient amortis, avant que leur action irrégulière et brisante ait pu se transmettre à la moindre partie de ces sculptures, aussi hardies dans leur pose, que fragiles par leur matière et par l'élégance de leurs formes.

Le transport des tableaux présentait des difficultés d'un autre genre. La plupart étaient peints sur toile. On avait à détendre des surfaces immenses, ayant perdu, depuis longues années, la force de leur tissu. Il fallait les rouler sur des cylindres, avec un soin si parfait qu'elles n'éprouvassent aucune déchirure, aucun pli: de manière enfin qu'on évitât de lever la moindre écaille, et de produire la moindre gerçure, dans la couche à-peu-près

*) On doit les plus grands éloges à Moitte, sculpteur, à Barthélemy, peintre, membres de la commission des arts d'Italie, pour les moyens qu'ils ont su faire mettre en œuvre, et dont nous allons tâcher de donner une idée: l'un et l'autre ont déjà terminé leur carrière, et nous ne pouvons plus rendre cet hommage qu'à leur mémoire.

extensible d'une peinture desséchée, depuis des siècles, par les chaleurs d'un climat méridional.

D'autres tableaux étaient peints sur bois, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, sur un bois très-peu durable: sur du peuplier. Les chefs-d'œuvre où Raphaël a suivi cette méthode, quoiqu'ils ne comptent pas quatre cents ans d'existence, avaient déjà subi, pour la plupart, les dégradations les plus déplorables. Lorsqu'on descendit de sa place le magnifique tableau de la Transfiguration,*) il en sortit tout-à-coup une immense quantité de poussière extrêmement ténue, qui vint former une couche épaisse sur le carreau. C'était la sciure produite par la dent des insectes dans les ais de peuplier sur lesquels étaient appliquées les couleurs. Les trous de vers n'avaient pas seulement détruit la cohésion et la force des fibres ligneuses, ils traversaient et criblaient la peinture. Les commissaires, malgré leurs talents supérieurs, malgré leur désir de transmettre à la France un aussi beau présent, s'effrayèrent à l'aspect de cette vétusté. Quelle responsabilité grave allait peser sur eux, s'ils exposaient, dans un pareil état, le plus grand œuvre du plus grand peintre, à cinq cents lieues de voyage, en traversant les Apennins, puis la mer, puis les fleuves et les canaux, avec des embarquements et des débarquements toujours difficiles et dangereux lorsqu'il faut

*) Le tableau de la Transfiguration: un de ceux que le général Wellington a fait enlever par des garnisaires, au mépris de la capitulation qu'il venait de signer. Ce tableau appartenait à la France, non pas seulement comme objet acquis et garanti par des traités, mais comme propriété française. Lorsque Raphaël eut peint, pour François 1er, les deux chefs-d'œuvre du Saint-Michel et de la Sainte-Famille, le prince récompensa l'artiste avec une telle générosité, que celui-ci ne crut pouvoir s'acquitter qu'en peignant, pour le monarque, le tableau de la transfiguration. Malheureusement Raphaël mourut lorsqu'il mettait la dernière main à cet admirable ouvrage; le gouvernement papal s'en saisit; et ce fut vainement qu'alors la France la réclama. Eût-il donc été si contraire aux principes de morale et de légitimité, si pieusement professés par Sa Grâce, de laisser aux fils de Henri IV ce qui avait été fait pour François 1er leur ancêtre?

déplacer des objets délicats et fragiles! „L'Europe entière, se disaient-ils, nous imputera la perte du plus précieux des monuments confiés à notre surveillance, et nous flétrirons notre nom d'une tache ineffaçable.“ Heureusement pour les beaux-arts, de plus mûres réflexions rendirent les commissaires plus confiants dans leurs moyens. Non-seulement ils parvinrent, en prodiguant les soins ingénieux, à transporter sans accident les tableaux qui menaçaient de s'affaisser, de se briser par leur propre poids; mais ces tableaux furent bientôt après rendus à leur solidité, à leur fraîcheur premières.

On approfondit chaque piqûre de ver avec un instrument fait exprès pour ce travail minutieux. Dans la piqûre ainsi nettoyée, on infiltra goutte à goutte un mordant qui tua le ver et ses œufs; on garnit d'un mastic durable, faisant corps avec le bois, les vides qu'on venait de pratiquer et d'assainir: enfin, un artiste habile, avec un pinceau délicat, remplit de couleur nouvelle les trous que les vers avaient creusés, depuis trois siècles, dans l'ancienne couleur. Cette opération fut accomplie avec tant d'art et de succès, que les teintes générales et les plus fines nuances n'éprouvèrent pas l'altération la plus légère.

La restauration du tableau de la Vierge au donataire, dite de *Foligno*,*) présentait d'autres difficultés encore. Les alternatives irrégulières de la chaleur et de l'humidité avaient gercé, fendu, déjeté le bois sur lequel était peinte cette composition à la fois gracieuse et sublime. Il fallait avant tout faire disparaître ces gerçures, ces fentes et ce gauchissement; il fallait ensuite réparer les injures que la fumée et la cire des cierges avaient faites au coloris, pour rendre à ce tableau la forme et l'éclat qu'il avait en sortant des mains de Raphaël.**)

*) Il fallait aller dans un couvent isolé, à ving-sept lieues de Rome, du côté de Spolette, pour voir ce tableau, lorsqu'il était en Italie.

**) Voyez, au sujet de cette restauration, le rapport adopté par la classe des sciences mathématiques et physiques, et par celle de littérature et beaux-arts, dans les séances des 1 et 3 nivôse an X, publié dans le tome V des Mémoires de la classe de littérature et beaux-arts, page 144.

entièrement détaché de sa toile; il était rongé dans une largeur de plusieurs doigts, en trois parties différentes; enfin, ce qu'on aura peine à croire, la partie inférieure était remplie de taches que tout annonçait avoir été produites par d'infâmes crachats! Lorsqu'on remit le dessin sur toile, cette partie tomba réduite en poussière.

Dès qu'il parvint aux conservateurs du Musée, ils le firent appliquer avec une extrême précision sur un tissu nouveau. Alors les frisures, les boursouflures, les lacunes, les taches disparurent; on eût dit que l'œuvre sortait une seconde fois des mains de son auteur. Les habitants de la capitale, qui conservent encore le souvenir de cet admirable morceau, peuvent élever la voix et dire quel jugement ils en portaient, aux jours où sa contemplation faisait leurs délices; nul ne pouvait soupçonner que l'industrie française avait sauvé cette magnifique composition, d'une dégradation qui bientôt serait devenue complète.

On ne se borna point à remettre sur toile le carton de l'École d'Athènes, et plusieurs tableaux originairement peints sur bois. Les tableaux qu'on avait trouvés peints sur une toile injuriée par le temps et par la barbarie des hommes, furent enlevés avec un même succès, puis apposés sur un tissu nouveau, plus parfait et plus durable.

Il fallait donc que les chefs-d'œuvre de la peinture italienne quittassent l'Italie même, et fussent transportés aux rives de la Seine, pour être soustraits, par un prodige de patience et d'industrie, à la destruction qui les minait sourdement, et qui les eût fait, au bout de quelques années, tomber en poussière à la moindre secousse.

Avec les monuments des beaux-arts, d'autres tributs encore étaient accordés à la nation française. Des manuscrits entassés, au Vatican, sur le parquet de salles obscures public, furent tirés de l'oubli pour être étudi commentés par nos philologues, et pour qu littéraires qu'ils contenaient, ignorées jusqu'alor dévoilées au monde savant. Sous ectio d'autres trésors ont été recu a

trouvaient les tableaux les plus importants. Elle s'occupa surtout d'examiner les restaurations opérées dans les œuvres des grands maîtres.

Heureusement les commissaires français, chargés de recueillir des objets d'art en Italie, avaient décrit sur les lieux mêmes, à l'instant de la remise, les altérations déjà produites sur ces objets. Ils avaient poussé le scrupule jusqu'à désigner, dans les tableaux, la position, la forme et la grandeur des déchirures, le nombre et l'étendue des écailles de la couleur. Les conservateurs du Musée, en recevant les monuments à Paris, s'étaient empressés de rédiger une description du même genre, non moins détaillée et non moins authentique.

Ce fut d'après ces procès-verbaux, comparés aux peintures restaurées, que la commission d'enquête eut à prononcer. Le rapport qu'elle écrivit au sujet d'opérations taxées de vandalisme, en constatant ce qu'elles avaient d'ingénieux dans les moyens et d'heureux dans les résultats, est la plus belle apologie des travaux du Musée français.

Je me contenterai de citer, d'après le rapport de la commission d'enquête, les soins qu'on a pris pour le carton de l'école d'Athènes. Lorsque Raphaël voulut peindre à fresque le tableau dont ce dessin présente la composition, il s'en servit comme d'un poncis. Avec le secours d'un piquoir, il cribla de trous cette esquisse précieuse, pour en transporter les contours sur le mur qui devait recevoir la fresque. Dans la suite, afin de conserver ce magnifique dessin, exécuté sur du papier ordinaire, on le colla sur des toiles tendues en deux cadres séparés. C'est dans cet état qu'on le voyait à la Bibliothèque Ambroisienne de Milan. Le collage avait été si mal fait, que le papier était froissé dans toute son étendue et plein de boursouflures; les feuilles sur lesquelles est tracé le dessin, loin de se raccorder sur la toile, laissaient, en beaucoup d'endroits, des vides de deux à trois doigts: aussi, les contours étaient brisés, la continuité des lignes était perdue, et l'on ne pouvait plus apprécier l'harmonie et l'ensemble des formes. Lorsqu'on voulut transporter ce dessin de Milan à Paris, il se trouvait

On conduisit donc les tributs de l'Italie, sur des chars de forme antique, dans la vaste enceinte du Champ-de-Mars. Les Dieux de Rome et de la Grèce, qui s'étaient assis, il y a deux mille ans, sur les autels du Capitole, de Delphes et d'Olympie, enchaînés par des lauriers français, étaient conduits dans cette marche solennelle, à l'ombre des drapeaux enlevés par les enfants de la Gaule aux descendants des Cimbres et des Germains. Ces trophées avaient pour escorte des bataillons de héros marchant en ordre et en silence, décorés seulement (comme on l'était alors), avec des cicatrices, et sans autre luxe que l'éclat du fer de leurs armes. Pour captifs traînés à la suite du triomphe, on voyait des lions et des tigres enchaînés, non plus afin de leur faire terrasser des gladiateurs et dévorer des vaincus, mais afin d'offrir à l'homme civilisé les vivants modèles des plus puissantes productions de la nature. Enfin, pour cortège des monuments et des vainqueurs, la vivante école d'Athènes, ses savants, ses lettrés, ses artistes, ses musiciens et ses poètes, les corps suprêmes de l'État, et tout un peuple ivre d'enthousiasme et d'orgueil. Telle fut la grandeur et la simplicité de cette pompe arrivant au Champ-de-Mars.

Lorsque l'éloquence de nos orateurs eut célébré nos exploits, par la plus noble et la plus sûre voie, par leur fidèle récit, le Conservatoire de musique, création récente et déjà renommée, remplaçant, à la rénovation des fêtes antiques, les chœurs des jeunes Romains et des vierges romaines, répéta les accents de cette poésie lyrique inspirée par les dieux mêmes au Pindare de l'Italie, pour célébrer la grandeur du siècle d'Auguste. Cent voix, secondées par une riche et puissante harmonie, firent, après dix-huit anniversaires de silence, retentir les airs de ces paroles sacrées du Chant Séculaire d'Horace:

Profanes, loin d'ici, peuple, faites silence; *)
Vierges pures pour vous, pour vous naïve enfance,

*) CARMEN SÆCULARE.

PROLOGUS. — PONTIFEX.

Odi profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis: carmina non priùs
Audita, Musarum sacerdos
Virginibus, puerisque canto.

Du prêtre des neuf sœurs vont retentir des chants
Dont nul mortel encor n'entendit les accents.

. . . .

Phébus même, des vers m'apprenant l'harmonie,
M'instruisit dans son art et forma mon génie:
Nobles fils des Romains, et vous leurs chastes sœurs,
A ma voix mariez le doux concert des chœurs.

L'héroïsme et le génie, la sagesse et la fécondité, le travail et l'abondance, invoqués sous les noms d'Apollon, de Diane, de Lucine et de Cérès, semblaient prendre un nouveau caractère en présence des simulacres qui représentaient, il y a deux mille ans, ces vertus et leurs bienfaits, divinisés par l'ingénieuse antiquité.

Les vœux adressés à ces vertus pour la grandeur de la ville immortelle, étaient alors les vœux de tous les cœurs pour la grandeur de la France victorieuse; et la frayeur des ennemis repoussés, le retour des mœurs, de l'abondance et du bonheur, étaient peints, comme une vivante allégorie, dans ces strophes majestueuses.

LES CHOEURS. *)

Les deux bornes du monde au bruit de nos exploits,
Le Nord et le Midi confondent leurs alarmes;
Devant notre valeur fléchit le front des rois,
Et leur orgueil superbe est vaincu par nos armes.

EPILOGUS.

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti.

*) UTERQUE CHORUS.

Jam mari terraque manus potentes
Medus, Albanasque timet secures;
Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper et Indi.

Jam Fides, et Pax, et Honos, Pudorque
Priscus, et neglecta redire Virtus
Audet; apparetque beata pleno
Copia cornu.

Déjà la Foi, la Paix et l'antique Pudeur
Relèvent de leurs mains le temple de l'Honneur;
Et Cérès sur vos pas, vertus régénérées,
Ramène l'abondance en nos vastes contrées.

Mais il ne suffisait pas d'avoir offert d'immortels tributs en hommage au peuple victorieux, et d'avoir reçu ces tributs avec une pompe digne de leur magnificence. Il fallait créer un Panthéon à ces divines images du génie des temps antiques et des temps modernes: le Louvre reçut cette noble destination. L'ami des arts peut juger que, pour avoir quitté les palais et les temples de l'Italie, les dieux, les héros, les sages et les martyrs immortalisés par les Phidias, les Apelles, les Raphaël et les Michel-Ange, n'avaient rien perdu dans le goût, la convenance et le grandiose de leurs sanctuaires.

CHARLES DUPIN.

LES CATACOMBES DE PARIS.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

On croit en général que la plupart des Catacombes de l'Italie et de la Sicile, comme celles de Rome, Naples, Syracuse, et autres grandes cités, ne devaient leur origine qu'aux travaux des carrières, aux excavations dans le tuf et la pouzolane, aux fouilles de terre et de sable. Ces souterrains servirent ensuite à différents usages. On en fit des prisons, des sépultures. C'est dans l'inviolabilité de ces tombeaux que les chrétiens persécutés cherchaient un asile. Mais on y trouve indistinctement des traces de tous les cultes.

Les Catacombes de Paris, qui n'étaient aussi que des carrières situées sous les faubourgs Saint-Germain et Saint-Jacques, ont acquis de nos jours une destination religieuse. On y a rassemblé d'innombrables amas d'ossements exhumés de tous les cimetières intérieurs de cette immense capitale; et ces murailles, blanchies par le temps, forment une ville souterraine, où la symétrie semble vouloir régulariser les aveugles ravages de la mort. Une ligne noire, tracée au milieu de la voûte, sert de guide dans ces avenues mystérieuses. Si vous ne la consultiez pas, vous seriez bientôt égaré dans les diverses routes qui se prolongent bien au-delà de la cité vivante au-dessous de laquelle vous marchez, et dont le vain bruit expire au-dessus

de votre tête; vous interrogeriez avec effroi cette nature ténébreuse, dont le sein déchiré par l'industrie de l'homme menace de l'engloutir avec tous ses travaux.

Trois escaliers conduisent aux Catacombes. Celui de la barrière d'*Enfer* présente avec ces lieux une remarquable analogie de nom. Quelques étymologistes, dit Saint-Foix, prétendent que la rue Saint-Jacques s'appelait anciennement *Via superior*, et la rue d'Enfer *Via inferior* ou *infera*. A droite et à gauche de la première galerie des Catacombes, on en rencontre plusieurs autres qui s'étendent sous la plaine de Montrouge. Des accidents de rochers s'offrent à divers intervalles. On s'arrête à l'aspect d'une ruine pittoresque et effrayante. On observe également des stalactites, ou incrustations d'albâtre, produites par l'infiltration des eaux. En suivant la galerie du boulevart Saint-Jacques, on voit les grands travaux de l'aquéduc d'Arcueil, du règne de Louis XIII, et les constructions destinées à empêcher la contrebande souterraine. Au sud-ouest, le chemin des doubles carrières correspond à l'ancienne route d'Orléans, dite la *Voie creuse*, en passant sous l'aquéduc de l'empereur Julien. Les traces du grand peuple se retrouvent presque partout: à toutes les idées de splendeur et de néant se mêlent quelques souvenirs de Rome.

Dans la même direction, à travers plusieurs sinuosités, on descend dans la galerie du *Port-Mahon*, ainsi nommée du plan en relief du fort de cette ville, sculpté sur la pierre par Decure, soldat invalide: il avait servi sous le maréchal de Richelieu; et, employé aux travaux de consolidation, le malheureux périt dans un éboulement de cette carrière, tenant encore le ciseau qui lui retraçait ses vieilles campagnes.

Une fontaine, à l'usage des ouvriers, a été creusée dans ces souterrains. L'eau qui suinte de leur enceinte obscure se perd à petit bruit, goutte à goutte, comme une génération après une autre.

On a d'abord nommé cette fontaine *Source du Léthé*, et, plus tard, *la Samaritaine*, d'un verset de l'Évangile, qui lui sert d'inscription bien plus convenablement qu'une allusion mythologique.

Des poissons jetés dans le bassin n'ont pu s'y reproduire: là, point de soleil pour féconder la vie.

Du feu qu'on entretient dans un vase de forme antique, sur un piédestal, est destiné à purifier l'air: c'est la lampe qui veille auprès des morts, sans réchauffer leur cendre.

Une collection *minéralogique* offre à la curiosité tous les échantillons des bancs de terre et de pierre, qui constituent le sol de ces souterrains.

Avant de pénétrer jusqu'aux ossuaires, on peut également visiter un *Museum pathologique*: stérile étude, où la science humaine n'apprend que sa vanité!

Le vestibule des Catacombes est octogone. La porte est formée de deux piliers, surmontés d'une inscription poétique. Il s'en présente une foule d'autres en toutes langues, à mesure que vous avancez dans cette cité muette, où des murs épais d'ossements dessinent des rues et des places, et où des autels et des obélisques parlent seuls le langage des hommes.

Relisez ces vers si touchants, si onctueux, d'un célèbre satirique, d'où ce sarcophage a emprunté le nom de *Tombeau de Gilbert.* L'hôpital, plus d'une fois, entendit le chant du cygne.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!

Voilà le pilier du *Memento*, qui présente en deux mots toute la destinée de l'homme:

PULVIS ES!

Plus loin, celui qu'on appelle des *Nuits clémentines*, à cause des inscriptions tirées de ce poème sur la mort du pape Clément XIV, dont Voltaire fit le patron de *Mahomet*:

Parlate, orridi avanzi! or che rimane
Dei vantati d'onor gradi, e contrasti?
Non son follie disuguaglianze umane?

Ici encore des monuments expiatoires:

Hos, dùm crudelis Discordia sceptra tenebat,
Hortatrix scelerum, contemptaque jura jacebant,
Sæva cædo cohors furiis incensa peremit.

Que la terre recèle à nos yeux tout levain de discorde! L'histoire suffira, si l'on sait en profiter. Paix aux morts! Aux vivants, union et oubli!

En ces lieux, du moins, les souvenirs de l'orgueil ne planent point sur le néant, comme au cimetière inégal du Père-Lachaise, où domine l'aristocratie des tombeaux. La perte totale des noms distingue les Catacombes de tous les autres réceptacles de la mort. Niveau.

On entreprit, en 1777, d'étayer les voûtes de ces carrières dont la surveillance avait été beaucoup trop long-temps négligée. Plusieurs maisons s'étaient englouties dans divers écroulements. Aujourd'hui, chaque rue d'en-bas correspond à une autre rue d'en-haut, avec la même série de numéros, afin de prêter de suite appui à tout endroit qui menacerait.

On créa une administration générale; une compagnie d'ingénieurs fut spécialement chargée de consolider les excavations. Des murs et des contre-murs stabilisèrent un terrain que les agrandissements de notre capitale avaient envahi peu-à-peu, en offrant l'image de toutes les grandeurs humaines, qui s'édifient sur un sol entr'ouvert.

D'un autre côté, les immenses dépôts de la mort, qui n'étaient dans le sein de la ville que des foyers de corruption, avaient alarmé les habitants, et occasionné des réclamations successives. Le cimetière des Innocents, qui pendant des siècles avait été le seul, et qui causait déjà des inquiétudes en 1554, avait exhaussé le sol de plus de huit pieds au-dessus des rues et des habitations voisines. Enfin, en 1785, un arrêt du conseil-d'état ordonna la suppression de ce cimetière et son changement en place publique. Le 7 avril 1786, l'enceinte des Catacombes fut consacrée avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Ainsi, ces mêmes carrières, d'où Paris avait tiré ses fondements, ouvraient une dernière demeure à sa population de plusieurs siècles.

Aux transports des fouilles du cimetière des Innocents succédèrent ceux de Saint-Eustache et de Saint-Étienne-des-Grès. Tous les débris humains, entassés dans ce vaste ossuaire,

y recevaient pour la seconde fois les honneurs de la sépulture. Mais bientôt la révolution devait y accumuler ses victimes : celles des différents combats livrés au sein de Paris, en 1788 et 1789, et aux Tuileries le 10 août 1792, et celles des massacres dans les prisons les 2 et 3 septembre suivant. Cette même année, la Convention décréta la suppression de tous les cimetières de l'intérieur de Paris. Plus que jamais il fallait à la mort de nouveaux gouffres. Les races vivantes et les générations exhumées, spectacle hideux ! se hâtaient ensemble confusément, les unes pour arriver à la tombe, les autres pour en reprendre le chemin.

De 1792 à 1808, les Catacombes reçurent les exhumations de douze cimetières; de 1808 à 1811, tous les ossements découverts par de nouvelles fouilles dans l'ancien cimetière des Innocents, pour la conduite des eaux du canal de l'Ourcq; plus tard, ceux du cimetière de l'île Saint-Louis, de l'église Saint-Benoît; enfin, ceux de l'hôpital de la Trinité, en 1813. On avait également transporté tous les monuments funéraires, rangés par ordre avec leurs inscriptions, autour de l'entrée principale des Catacombes, appelée tombe *Isoire* ou *Isouard*, du nom d'un fameux brigand qui, dit-on, avait été tué et enterré en ce lieu. C'était dans ce même endroit qu'on avait pratiqué un puits muraillé, pour y jeter les ossements. Mais tous ces objets du culte religieux furent dévastés en 1793. La tombe Isoire, qui avait été acquise par la ville de Paris, fut vendue comme bien national; et, après avoir changé de propriétaire dix fois en vingt ans, fut transformée en guinguette, comme le cimetière de Saint-Sulpice en salle de danse, où, au-dessus de la pieuse inscription :

Has ultrà metas requiescunt, beatam spem expectantes.

on lisait : Bal de Zéphire.

LES CATACOMBES DE PARIS.

I.

J'avais plongé mes pas sous les voûtes célèbres
Où Paris consacra ses dépouilles funèbres,
Où des morts évoqués les rangs silencieux
Peuplent de vains débris un sol religieux :
D'un flambeau précurseur dans ces demeures sombres
Les livides clartés fuyaient au sein des ombres ;
Sous la voûte une ligne, abrégeant les détours,
De ce soleil nocturne avait tracé le cours.
Des rochers menaçants la masse suspendue,
Leur informe ruine étonnèrent ma vue ;
La nature, lugubre en sa mâle beauté,
Redoublait de ces lieux la morne austérité.
L'eau qui cherche un passage et tombe goutte à goutte,
Seule, éveille l'écho de la profonde voûte ;
Et la roche, docile à ces heureux efforts,
D'albâtre lentement a revêtu ses bords.
Tour-à-tour on admire, en ce dédale immense,
Les vestiges romains, les travaux de la France ;
Des mains d'un vétéran, par les arts délassé,
Port-Mahon sur la pierre à nos yeux retracé.

II.

Arrêtons-nous : voilà le seuil des Catacombes !
Je veux, cherchant un mot à l'énigme des tombes,
Sonder du Sphinx poudreux la ténébreuse horreur.
—Mes sens seraient surpris d'une froide terreur !

Avançons... que crains-tu? quel péril te menace?
Puisqu'un jour auprès d'eux il doit prendre sa place,
Le mortel doit savoir vivre au milieu des morts.

Assez, Orgueil! assez: misère et faux dehors!
Colosse détrôné, tu n'es plus qu'un fantôme;
La Vérité s'assied sur les débris de l'homme:
Ici tous sont égaux, les rangs sont confondus,
Les titres oubliés, les noms même perdus.
Dans le gouffre sans fond précipités en foule
Des mortels à jamais le vain torrent s'écoule,
Sans laisser sur des flots disparus sans retour
Ou la trace d'un siècle, ou la trace d'un jour.

Si j'ose interroger ces arches sépulcrales,
Qu'offrent de plus certain tant d'obscures annales?
—La mort... Mais quoi! son temple, où gisent oubliés
Nos vieux prédécesseurs poussière de nos piés,
Soutient cette cité par le luxe embellie,
Miroir, triste ou riant, d'erreur et de folie.
Quel contraste, ô Paris! tombe immense!... Dessus,
Se presse, au gré du temps, le flux et le reflux
De la foule qui passe;—et la foule passée
Du sommeil éternel, dessous, dort oppressée.

III.

Ce Paris, orgueilleux de tant de monuments,
Dut à ces souterrains ses premiers fondements.
Modeste, et couronné des deux bras de la Seine,
Dominant quelques bourgs dispersés dans la plaine,
Il conquit lentement leurs champs et leurs marais;
Le Louvre s'agrandit, où croissaient des forêts;
Et, poursuivant le cours de ces travaux sublimes,
Notre splendeur s'assit au-dessus des abîmes:

Mais lorsqu'aux flancs creusés de ce profond séjour
Nos aïeux empruntaient leurs demeures d'un jour,
Ils ne s'attendaient pas que leur cendre exilée
Viendrait y réclamer un nouveau mausolée.

Tous ces peuples éteints, et par siècle entassés,
Resserraient les vivants dans leurs murs menacés;
La tombe était comblée, et non pas assouvie;
L'air impur de la mort s'exhalait dans la vie,
La terre ouvrit alors de plus vastes tombeaux.
—Et déjà LA TERREUR, secouant ses flambeaux,
Effrayait nos climats d'une sanglante aurore;
Et l'abîme eut besoin de s'élargir encore.
Tout s'agite à la fois. Les morts et les vivants,
L'un par l'autre pressés, vers les gouffres mouvants
A flots désordonnés se hâtent de se rendre,
Pour s'y précipiter, ou pour y redescendre.

IV.

Voyez autour de vous s'élever ces remparts
D'antiques ossements, de grands restes épars!
Ces membres desséchés s'entassant en colonne,
Et ces crânes hideux dont l'orbe les couronne,
Le pilastre dorique opposant pour support
Aux ruines du temps les débris de la mort,
Et l'onde qui se perd sous la voûte lointaine,
Et de ces pâles feux la lueur incertaine,
Ces emblèmes, ce deuil, ces néfastes autels...,
Tout vous parle du sort des fragiles mortels.

Et cependant, grand Dieu! leur criminelle audace
Hâte l'instant fatal qui de près les menace;
Et des ans fugitifs, qui leur semblaient si courts,
Leurs aveugles fureurs précipitent le cours!

La Mort même eut horreur des offrandes sans nombre
Que la hache jeta dans ce sépulcre sombre,
Quand, ô liberté sainte! un spectre ensanglanté
Vociférait ton nom au monde épouvanté.

Mais le trône s'écroule où l'échafaud s'élève,
Le sceptre des Bourbons est tronqué par le glaive:
Il tombe, il a vécu ce roi, dont les malheurs
Accusent la faiblesse en méritant nos pleurs!
Il fut faible sans-doute; et sa main nonchalante
Contint mal les écarts d'une cour insolente:
Mais, s'il ne sut régner, il apprit à souffrir;
Grand, il sut pardonner, et, courageux, mourir!
Dans la tombe, du moins, les vulgaires victimes
Échappaient aux brigands rassasiés de crimes;
Et les restes des rois, traqués par des bourreaux,
Cendre errante, ont subi des attentats nouveaux.

Il sort de cet autel une voix gémissante:
Deux Septembre!.... Lisez: quelle date sanglante!
D'un monument plaintif je détourne les yeux:
Tout m'entretient ici de ces jours odieux.
—De l'homme, en tous les temps, la lâcheté cruelle
Souilla par des forfaits la cause la plus belle;
Et la Religion, comme la Liberté,
Par le sang des martyrs vit son règne acheté.

Quelques sbires impurs ne furent point la France:
Oublions tant de maux, et plaignons leur démence;
Tombeaux silencieux, gardez tout souvenir
Qui pourrait des Français attrister l'avenir!
La liberté surgit de nos grandes ruines:
Qu'elle éteigne à jamais les haines intestines!
—Et laissons refroidir la lave des volcans,
Sans nous armer encor de ses restes fumants.

ÉPILOGUE.

Adieu, ville des morts! abîme des abîmes,
Muet thésauriseur d'enseignements sublimes!...
Le monde des vivants à mes yeux n'offrait plus
Que des illusions et des songes confus;
Et, malgré moi, jouet de ces erreurs amères,
J'interrogeais ce ciel témoin de nos misères!
Mais il cacha pour nous, dans le livre du sort,
Les secrets de la vie et tous ceux de la mort.

Oh! que les cris d'en-haut, que le choc d'une armée,
Un trône s'écroulant sur la terre alarmée,
Les révolutions, par qui tout se détruit,
Le char des conquérants, ici, font peu de bruit!
J'aime les profondeurs de ce béant abîme,
Comme d'un roc désert la nuageuse cime.
Ou très-haut, ou très-bas: loin du monde!—Une voix
Puissante y retentit.—Seul à seul, je conçois
Quelque chose de grand, quelque éternel mystère....
Oui, la route du ciel commence sous la terre.

Ah! venez donc guérir vos blessures d'amour,
Vos soucis, vos regrets, vos chimères d'un jour;
Plaignez l'ingratitude; et méprisez l'envie;
Brisez ces vains hochets qui dépensent la vie!
L'ambition vous berce, et dore un joug de fer:
Ici, son masque tombe, et son vol n'a plus d'air.

Cependant, des mortels nous écrivons l'histoire;
Nous cherchons le bonheur, nous croyons à la gloire;
L'homme s'use en projets dans ses jours inégaux,
Et rêve l'avenir, assis sur des tombeaux!
Fleuve trop resserré dans un étroit rivage,
Il s'irrite, il déborde, il détruit, il ravage,
Et, sans nom, va se perdre avec rapidité
Dans l'immense océan qui n'est point limité.
—Ainsi les nations tour-à-tour effacées,
Les races des humains dans le gouffre entassées,
Les siècles écoulés n'eurent que des instants,
Et dans l'éternité Dieu fait rentrer le temps.

NESTOR DE LAMARQUE.

LES GENS DE LETTRES
D'AUJOURD'HUI.

Une révolution s'est faite en France; dans son origine, elle date de loin; de politique qu'elle fut d'abord, elle menace ou elle promet de devenir sociale suivant des vœux diversement exprimés. Notre sujet nous interdit d'examiner les causes dont la combinaison a concouru à son développement. La première de toutes, c'est que les temps ont marché; il en est une autre que nous ne saurions passer sous silence, c'est que, si la participation à la fortune a créé, dans la classe moyenne, des besoins impatients d'être satisfaits, ce sont les gens de lettres qui leur ont donné une direction ou qui en ont même éveillé le sentiment. La dignité humaine y a gagné; tout le monde en convient. Il n'est pas moins certain que l'égalité devant la loi est la condition nécessaire de cette dignité. Au nom de toutes deux, l'ancienne hiérarchie des pouvoirs a pris fin; les privilèges de la naissance se sont effacés, les emplois publics ont été promis au mérite, et un système d'élection a été substitué aux choix de cour. En nous félicitant de cette conquête de la révolution au profit du droit commun, nous devons reconnaître qu'elle a eu d'autres résultats, dont l'influence est encore agissante. Lorsque tant de collections d'intérêts ont vu se relâcher le lien qui les unissait, ou ont été violemment brisées, l'élément littéraire a dû

perdre aussi son caractère spécial; au milieu de la dispersion des existences, il eût été surprenant qu'il eût conservé son homogénéité. Le tourbillon devait l'emporter, l'agiter comme le reste: nous verrons bientôt ce qu'il est devenu.

Le mouvement imprimé à la société, il y aura bientôt un demi siècle, est allé beaucoup plus loin que ne l'avaient prévu ou désiré les gens de lettres de cette époque. Il ne faudrait qu'ouvrir leurs livres pour se convaincre de ce que nous avançons, tant il est vrai que l'on s'exposerait à des mécomptes en jugeant de l'inondation par la seule hauteur des digues renversées! Ici les calculs d'hydrodynamique seraient plus d'une fois en défaut; car une marée plus ou moins forte, un coup de vent, un remous suffiraient pour leur donner un démenti. Les révolutions politiques des peuples ont aussi leurs courants et leurs reflux inappréciables. Il n'y a qu'une voix au monde qui ait autorité pour dire aux flots de la mer: „Vous n'irez que jusque-là;“ et cette voix ne semble pas encore avoir parlé à la révolution française, dont le premier effet devait être d'ouvrir de nouvelles routes aux diverses ambitions.

Le règne des doctrines jusque-là acceptées ayant cessé, comme celui des pouvoirs qui s'y appuient, l'esprit humain avait perdu ses points de fixité. La littérature menaça de devenir incertaine, ainsi que la forme du gouvernement dont elle est plus ou moins solidaire; car il est de principe que l'anarchie ne sera jamais partielle dans un état. Aussi il serait facile de prouver que les lettres, chez nous, ont subi les diverses phases par lesquelles a passé notre ordre social. Leur influence réciproque se constate d'elle-même aux yeux de l'observateur attentif.

Créateurs du mouvement qui emportait les hommes et les choses, les gens de lettres n'y pouvaient rester étrangers. Ils s'y trouvaient poussés tout naturellement. Jadis la littérature était pour eux un but, une profession relevée souvent par le caractère de ceux qui l'exerçaient: elle n'a plus été qu'un moyen. Leur vie d'études paisibles, de méditations profondes, s'est mêlée à la vie commune, et elle est devenue, par conséquent, une vie d'agitations, de désirs passionnés et de rivalités où le grand

intérêt de l'art a été le seul à ne pas avoir de place. Ce n'est plus une palme ou un fauteuil académique qui ont brillé à leurs yeux; les hauts emplois de l'état, offerts en perspective à leur ame ardente, ont troublé leur sommeil; les applaudissements d'une salle de spectacle, appelée à juger d'une conception dramatique, ont été trop peu pour celui qui pouvait recueillir des suffrages sur un théâtre plus vaste. Ce n'était pas assez que de parler à une ville, à une capitale, à l'élite des gens de goût, pour celui auquel il était permis d'occuper, de soi, son pays tout entier et l'Europe.

Dans le paroxisme de nos révolutions rapides, lorsque des gens de lettres et des artistes, trop oublieux de la plume et du pinceau, ont appartenu à des chambres délibérantes, lorsqu'ils ont même fait partie d'un comité de salut public qui a effrayé à la fois l'étranger et la France, la destinée des arts consolateurs de la vie humaine était aussi aventurée que celle de la société elle-même; plus tard, dans un ordre de choses qui commençait à se régulariser, quand nous avons vu le peintre Vien s'asseoir au sénat de Napoléon, et l'estimable traducteur du Tasse et d'Homère devenir archi-trésorier de l'empire; dès ce moment, dis-je, on a pu entrevoir de meilleurs jours pour la patrie; mais aussi on a été fondé à prédire ce qui se manifeste aujourd'hui, en d'autres termes, la prochaine décadence des arts et des lettres.

La raison, nous l'avons donnée: aussitôt que les arts cessent d'être leur but à eux-mêmes, ils dégénèrent. Il faut qu'aux yeux de l'élève jaloux d'atteindre à la gloire de Le Sueur, notre Raphaël français, si le peintre des Andelys ne lui dispute ce titre, rien ne soit beau comme le droit acquis d'aller étudier, dans l'ancienne capitale du monde, les chefs-d'œuvre du Raphaël romain! Il faut que le jeune littérateur, nourri de la lecture de nos auteurs du premier ordre, brûle du désir de voir son nom inscrit parmi ces noms illustres, dût-il être pauvre comme Rousseau, non compris comme Montesquieu, persécuté comme Galilée, poursuivi par le sort comme Michel Cervantes! Sa destinée est de parcourir le ciel et les enfers; mais le rameau

avec lequel on pénètre dans le Tartare et dans l'Élysée, croît au sein d'un ombrage solitaire : l'ami des Muses le savait autrefois, et c'est à force de méditations sérieuses que, guidé par son génie, il se préparait à le cueillir.

Nous reconnaîtrons que, pendant le règne de Napoléon, les lettres n'ont pas laissé de briller de quelque éclat ; l'on conviendra aussi que cet éclat ne leur était pas propre, qu'elles avaient trop leur marche et leur limite tracées, et qu'à l'exception d'un petit nombre d'écrivains, qui n'avaient pas accepté le mot d'ordre donné par le maître, tous, soit en vers, soit en prose, semblaient voués au seul genre du panégyrique. Dans cette pompe presque religieuse, un écrivain plus remarquable encore par un goût épuré que par un talent de création, M. Fontanes, en remplissant les fonctions de grand-prêtre avec une sorte de solennité, caractérisa la littérature de ce règne de gloire et d'énergie gouvernementale. Toute la force de l'État était dans une tête modèle ; l'imitation dut être belle ; mais ce n'était que de l'imitation. Dès que le chef avait fléchi, il ne restait plus qu'à se soumettre sous le rapport des armes, et à se jeter dans le vague sous le rapport de la pensée. Tel sera toujours l'inconvénient de n'avoir qu'un homme pour garant des destins d'un pays. S'il convient que le bonheur général se résolve dans l'unité et soit préparé par l'unité du pouvoir, il n'est bon ni qu'il en dépende, ni qu'il lui appartienne comme une de ses annexes.

Dès-lors la condition des gens de lettres s'est vue changée en France. Reconnus aptes à parvenir aux emplois publics, relevés de cette sorte de déchéance qui les frappait d'une incapacité passée en proverbe pour la conduite des affaires, ils ont montré qu'ils n'étaient pas plus inhabiles au maniement de celles-ci que les autres citoyens. Mais leur indépendance est devenue moins positive, et, chez eux, les nobles inspirations ont été moins fréquentes. Si les mœurs mieux réglées ont donné un plus grand nombre de pères de famille à l'État, si l'autel de la patrie a été mieux entouré, celui des Muses s'est trouvé désert. Nous nous trompons : attirée par l'appât des récompenses accordées

aux gens de lettres, une foule de néophytes sans mission, sans cette chaleur d'ame qui n'exempte pas de l'obligation d'avoir du talent, et que le talent toutefois ne saurait suppléer, ont approché du sanctuaire; ils n'ont fait que se tromper de temple, ils croyaient marcher vers celui de la fortune.

D'autres, avec un violent désir de gloire et dépourvus de cette obstination dans le travail qui seule en assure la conquête, ont crié que l'ancienne mine où le génie fouille depuis bientôt trois mille ans était épuisée, qu'il fallait en creuser une nouvelle, qu'il était temps d'ouvrir des routes non battues, et, s'érigeant en novateurs (chose assez étonnante!), ils ont rétrogradé vers des époques de barbarie. On est fondé, en effet, à se demander comment ce qui a été bien pendant tant de siècles, se soit trouvé tout-à-coup sans mérite? Quoi! l'Apollon, la Vénus de Florence, le Gladiateur, le Laocoon, le Bacchus antiques n'auront pas vieilli, et les pages des philosophes et des poètes contemporains de ces chefs-d'œuvre, entre deux soleils, seront devenus surannées! L'œuvre du Poussin, de Jean Goujon, la vie de Bruno racontée par l'admirable pinceau de Le Sueur continueront d'avoir droit à notre enthousiasme, et l'on viendra nous dire que les grands personnages placés sous nos yeux au théâtre par Corneille, Racine, Voltaire et Chénier n'ont plus d'accents dignes d'arriver à nos oreilles! Comme si les lois de la nature étaient renversées, comme si le cœur des rois, des pères, des mères, des épouses, des hypocrites, des ambitieux de tous rangs avaient subi une révolution qui en appelât une seconde dans la littérature destinée à exprimer les mœurs! Les formes du corps étant restées les mêmes que Phidias et Praxitèle nous les ont transmises, il serait surprenant que l'intérieur de l'homme exigeât d'autres plumes pour le décrire; ce serait à la fois proclamer l'impuissance du génie, le ravaler au-dessous de la main de l'artiste, et lui dénier son immortalité. Alors retomberait dans l'inanité le sublime mouvement par lequel Adisson, après avoir prolongé indéfiniment la durée des poèmes d'Homère et de Virgile, ne leur assigne pour terme de gloire que la dissolution du globe.

On a dit, quant au prince chef d'un gouvernement représentatif, que régner, c'était choisir: eh bien! la raison commande également à l'écrivain et à l'artiste d'apprendre à choisir, s'ils veulent obtenir des succès durables. Tous les spectacles ne sont pas faits pour être offerts aux yeux, et toutes les douleurs n'auraient pas le don de m'attendrir; mais qui ne sait qu'il est plus facile d'oser tout, de se permettre tout, et de jeter, pêle-mêle, dans un drame ou dans un roman, des figures baroques, au geste bouffon, au langage trivial, que de faire concourir à une action commune des caractères qui ne se démentent pas plus que la nature à laquelle on les aura empruntés? La terreur elle-même doit avoir ses éléments de beauté: dès qu'elle se contente de recourir à des formes hideuses, elle me repousse et offense mes regards.

Il serait peu juste de laisser en oubli des jours de réaction qui n'ont pas été aussi défavorables aux lettres qu'on a paru le croire. Sous le rapport du sujet que nous traitons, ils peuvent prétendre à nos souvenirs. La restauration de la branche aînée des Bourbons, en montrant, non sans méconnaître ses propres intérêts, qu'elle sympathisait mal avec notre littérature, rallia ceux qui la cultivent. Napoléon les avait éparpillés à force de caresses: la dynastie rétablie sur le trône par ses rigueurs, et en écoutant trop complaisamment le sacerdoce, enseigna aux gens de lettres qui avaient conservé un esprit de nationalité, la nécessité de s'unir. Ils se rendirent à cet avis, moins une légère fraction dépositaire du projet rétrograde, et dans laquelle on ne chercherait pas vainement le germe d'innovation qui menace de nous couvrir de son ombrage stérile. Ce fut l'Émigration qui, avec le goût du moyen âge, inaugura chez nous le romantisme. Alors néanmoins quelques productions remarquables furent mises au jour. Indépendamment du mérite particulier à chacune, on leur reconnaît à toutes un trait commun de ressemblance, c'est que, d'une manière directe ou indirecte, elles rentraient à des degrés divers dans la question qui préoccupait le public. Leurs auteurs se plaignaient avec amertume de la censure, dont le poids pesait sur les travaux de cette époque: et, sans s'en douter

eux-mêmes, ils lui devaient d'avoir resserré leur pensée dans une juste mesure, de l'avoir exprimée dans des termes décents, et de s'être ainsi préservés d'une exagération qui appartient au genre déclamatoire, le plus ennuyeux de tous, quand le moment de l'à-propos est passé. Telles brochures politiques, en effet, que l'on s'est arrachées tout humides de la presse autour de laquelle on stationnait pour les attendre, ne seront jamais relues; l'amour-propre de l'auteur qui s'aviserait de les comprendre dans une collection, ne ferait que leur assurer un cercueil.

Aujourd'hui le pamphlet est partout; il a franchi toutes les barrières; vous le retrouvez sur la scène ainsi que dans les feuilles du matin, dans les plaidoyers comme dans les mandements; il parle en vers et en prose. La critique littéraire, après s'être soutenue, non sans quelque succès, depuis le commencement du siècle jusqu'au règne de Charles X, n'est plus que de la satire ou une flatterie calculée dans des vues de parti. Elle n'exige ni goût, ni études préliminaires; il ne s'agit que de savoir par quelle opinion est réclamé l'auteur d'un ouvrage, pour l'affadir d'éloges ou le noyer dans un déluge de sarcasmes. Le nombre des soi-disants gens de lettres n'a plus de limites; tel professe, qui ne serait pas digne d'être écolier. L'usurpation du sacerdoce est flagrante. Ce n'est plus la tribu désignée qui entre dans le saint des saints; tout Israël, ainsi que Lévi, approche du tabernacle; toute main dépose un encens pur ou impur sur l'autel des parfums: aussi tel mot connu de Piron maintenant n'aurait pas d'application possible. Celui, par exemple, qu'il prononça, lorsque arrêté par civilité à côté de personnages de haut rang, il eut entendu le maître du logis engager ses convives à passer les premiers, sur ce que l'individu qui luttait avec eux de politesse, *n'était qu'un homme de lettres*; on se rirait aujourd'hui de quelqu'un qui aurait à la bouche la réplique du poète de Dijon: „Je prends le pas, puisque les qualités sont connues;“ car s'il fallait attendre près de la porte d'un salon, que tout ce qui s'arroge le titre d'homme de lettres en eût franchi le chambranle, on aurait le temps de s'y morfondre.

A qui la faute du discrédit dans lequel est tombée une

profession respectable? à ceux qui en ont abusé et qui en abusent encore; à ceux qui en ont méconnu la dignité; à ceux qui ont eu l'orgueilleuse prétention de bâtir un nouveau temple sur les hauts lieux, et qui n'y ont placé qu'une image difforme; à ceux qui, dénaturant les genres, se sont dégagés de toutes règles encore plus par impuissance que par audace! Les règles effectivement sont nées de l'expérience, qui a montré aux artistes et aux gens de lettres quelles étaient les conditions des succès durables. Elles apprennent au talent à se renfermer dans un cercle qui permette à l'attention de suivre une série de faits, et de les saisir dans leur ensemble. Si le génie, se traçant à lui-même sa route, semble quelquefois les fouler aux pieds, en réalité il les respecte encore. Alors qu'il s'affranchit de certains usages, plus relatifs à des époques et à des localités qu'ils ne touchent à l'essence de notre nature, toujours sacrée à ses yeux, il se soumet aux convenances que cette dernière prescrit sous peine d'être désavoué, non par le goût transitoire d'un moment, mais par la voix de l'humanité tout entière.

Ainsi, les règles lui enseignent à ne jamais blesser les sentiments enracinés dans les cœurs; à ne point demander à l'horrible et au difforme des effets dont notre âme ne veut pas (car elle n'accepte que des terreurs qui lui plaisent); à voiler ce qui est nu, à rendre au moins la nudité décente, comme celle de la Vénus de Médicis; et à conformer aux exigences morales les plus grandes hardiesses de la pensée. Avec les règles, il n'est rien qu'on ne puisse dire, quand elles défendent de l'exposer aux regards. En créant des difficultés devant lesquelles la seule médiocrité recule, elles donnent un attrait de plus au style; elles obligent, il est vrai, l'écrivain à avoir du talent, tandis que leur oubli en dispense.

Contradiction choquante dans nos mœurs et cause bien légitime d'effroi! le cynisme a été banni du toit domestique, même du commerce le plus familier: et il s'est réfugié dans les écrits dans les livres, dans les journaux, dans les plaidoiries et au théâtre! La vie privée lui est interdite, et la vie commune lui est en proie! Les gens de lettres se sont prêtés à ce débordement.

Nous nous trompons, ils l'ont hâté; ils ont rompu de leurs propres mains les digues que la raison publique oppose à la licence chez toute nation constituée en corps de société! on dirait qu'ils auraient reçu du génie du mal la triste mission de donner un bill d'indemnité à ce qu'il y a de pervers dans notre nature dégagée de tout frein. Ne serait-on pas tenté de croire qu'après les avoir transportés sur le pinacle, et leur avoir montré les capitales des empires avec les trésors de luxe et de volupté recélés dans leur sein, il leur aurait dit: „Tout cela est à vous, si vous consentez à m'adorer?"

Tous, ou presque tous, ont fléchi le genou devant la puissance satanique. En cela encore, ils n'ont fait que se traîner sur les pas de ce poète anglais, dont le talent malheureux semble avoir pris à tâche de détrôner la vertu, pour assurer au vice la sympathie des sentiments dont elle était en possession. Lord Byron a ouvert, non sans une sorte de gloire, cette carrière de mépris pour ce qui était respecté, et d'intérêt prodigué aux perturbateurs de l'ordre social. Feuilletez les livres de cette école, parcourez l'histoire, le poème, le roman que le jour voit éclore, et vous y rencontrerez à chaque page le crime présenté sous des couleurs attrayantes. Partout il tient le haut bout; partout il a le droit de préséance; de gré ou non, il faut que le lecteur se passionne pour lui et abjure les douces émotions qui agitaient avec délices le cœur de nos pères.

Les écrivains, en effet, ont créé une morale nouvelle à l'usage de la génération qui croît à nos côtés. Ce sont eux qui, désenchantant la scène, ne permettent plus à nos larmes de couler pour l'innocence en péril, ou pour l'infortune qui n'a pas mérité les rigueurs du sort; ce sont eux qui, nous associant en public à des vœux que nous rougirions d'avouer au sein de nos familles, nous appellent au triomphe de ce qui, dans un régime bien ordonné, serait frappé justement par le glaive de la loi. Reconnaissez-le: n'est-ce pas, à bien dire, la même littérature qui, sous nos yeux, pare la doctrine d'une secte antisociale d'un éclat témérairement emprunté à la majesté de nos livres saints, et qui, après avoir donné un vernis religieux à son irréligion,

une apparence de morale à son immoralité profonde, s'efforce de répandre un charme de volupté décente sur des amours vulgivagues?

Nous n'ignorons pas que le sentiment général repousse de pareilles profanations: mais, nous le demandons, quand elles se commettent à la face du ciel, n'est-il pas à craindre qu'elles finissent par entrer dans les mœurs? La dégénération du goût en littérature a des conséquences plus graves qu'on ne le soupçonne; elle réagira toujours d'une manière fâcheuse sur les habitudes domestiques et les relations civiles. Ce n'est pas impunément pour la vie intérieure qu'on salit la pensée, ou qu'on détourne le cours des sentiments honnêtes. Ainsi qu'avec de méchants guides on se fourvoie, avec des écrivains immoraux une société a tout à perdre. Prenez-y garde, législateurs! tout le monde lit les feuilles du matin et les romans, tout le monde va au spectacle; et le sphacèle, descendu dans les classes inférieures, y devient incurable, lorsqu'à l'amour du travail et au sentiment religieux on a substitué chez elles le besoin d'un bonheur auquel il ne leur est pas donné d'atteindre.

Ne croyez pas les écrivains eux-mêmes à l'abri des passions violentes et désordonnées dont ils se rendent les organes. Riches, ils abuseront de leur fortune; pauvres, ils jalouseront celle d'autrui. La gloire, ils la veulent prompte à leur accourir avec toutes ses palmes, avec toutes ses auréoles, et sans aucun de ses revers. Si elle trompe leur attente, le remède est sous leur main. Prêtres du néant qu'ils ont invoqué tant de fois, après avoir conduit de trop crédules adorateurs à ses autels, ils lui doivent une dernière victime, et ils n'iront pas loin pour la chercher. A-peine ils auront touché des lèvres la coupe de la vie, que la trouvant amère, ils renverseront la liqueur. Vous l'avez vu, et les contemporains en ont frémi d'épouvante: deux jeunes présomptueux prétendaient amasser en un clin d'œil, à leur profit, ce que des années tardives accordent au travail opiniâtre; abusés dans leur espoir, ils n'ont pas voulu attendre d'un talent mûri par l'expérience une renommée promise par des flatteurs à leurs premiers essais; et pour se dérober à

une obscurité qui faisait leur tourment, fermant les yeux aux rayons d'un jour pur, ils se sont précipités volontairement dans une nuit plus profonde que celle à laquelle ils regrettaient de ne pouvoir échapper.

Pourquoi s'en étonnerait-on? on cultive aujourd'hui les lettres sans foi et sans croyances. Parcourez nos historiens: ils admettent un fatalisme politique. De quel droit alors tresser des couronnes pour la vertu, et dresser au moins en pensée des échafauds pour le crime? Si Maximilien de Robespierre et Lamoignon de Malesherbes, quoique contemporains, ont apparu chacun en leur temps propre; si le triomphe de l'un adressant au ciel l'affront de ses hommages, a été écrit de la même main qui avait tracé la condamnation de l'autre, sans appel de ces deux sentences, pourquoi les hommes se débattraient-ils sur cette terre de malédictions, placés qu'ils seraient sous le coup d'une inflexible destinée? Non! les choses ne se passent pas ainsi: acteurs dans le grand drame qui se déroule sous nos yeux, solidaires de sa conclusion, chacun de nous est appelé à la modifier. C'est de tous les efforts individuels que résultent les mouvements généraux; et, bien que les évènements entrent par avance dans les données d'une prévision supérieure, il appartient à toute génération de les préparer avec la plénitude de son libre-arbitre.

Un phénomène assez remarquable a lieu présentement; en le signalant, nous essaierons d'en assigner la cause. M. de Bonald a dit que la littérature est l'expression de la société: toutefois notre littérature, dans la plupart des ouvrages qui ont joui de quelque célébrité depuis seize ans, s'est montrée l'expression d'une société qui n'était plus. Les recherches de l'écrivain ont descendu à une grande profondeur dans les siècles écoulés; il s'est cru obligé de creuser au moins jusqu'au moyen âge, pour y chercher le sujet de ses compositions. Ces jours étaient-ils meilleurs que les nôtres? Non; mais l'on répondait qu'ils étaient des jours de foi. Dans le besoin de créer des caractères soutenus, on a allégué la nécessité de les rattacher à des croyances politiques et religieuses, qui seules fondent des caractères. Ce

mouvement de recul, dont on ne s'était point avisé pendant la république, auquel l'empire se rangeait insensiblement, se manifesta surtout sous le régime de la restauration, à laquelle on supposa qu'il prêterait une force. Dans cette dernière période d'années, quelques gens de lettres, jaloux de prouver leur dévouement, se persuadèrent qu'il fallait frapper d'un dédain superbe tout ce qui s'était fait en France depuis près d'un demi siècle. Pour mettre en crédit la légitimité de la branche régnante, ils prirent à tâche de nous ramener vers des temps où le respect du pouvoir absolu avait la sainteté du dogme et se confondait avec lui; en vue de raviver un culte menacé d'une prochaine défaillance, ils lui donnèrent, pour aliment, les superstitions du quinzième siècle, sans songer que cette nourriture ne lui était plus appropriée Le fait est que, par haine du présent, on nous refoulait vers le passé. On n'aimait pas les morts, mais on se souciait peu des vivants. On sacrifia au gothique dans les meubles, dans les livres, dans les jardins, dans les bâtiments, et jusque dans la parure des femmes, qui se prêtèrent avec d'autant plus de facilité à cet entraînement qu'il les aidait à se ressaisir d'un pouvoir dont elles se voyaient dépouillées.

Quelques auteurs, auxquels au moins l'on ne saurait refuser une certaine habileté, poussèrent notre littérature vers cette marche rétrograde. Sans être les confidents de leur secret, d'autres leur portèrent un secours qui devint dans les lettres une condition de succès; et aujourd'hui que nous avons une royauté qui, malgré l'antiquité de sa souche, ne saurait de long-temps s'appuyer sur le prestige des vieux âges, et un culte, au contraire, qui ne retrouvera de vigueur qu'en se séparant lui-même avec énergie de ses anciennes superfétations, nous obéissons littérairement à l'impulsion communiquée aux esprits. Ce qu'elle pouvait avoir de plausible n'existe plus; il n'en est resté qu'un mensonge convenu, mais funeste aux progrès des arts. On a reproché aux écrivains du siècle de Louis XIV d'avoir dessiné l'antique sur un calque moderne: et nous

qu'avons-nous fait de mieux? Pâle reflet d'une société passée, quelle vérité reconnaîtrons-nous à notre littérature actuelle?

Elle est fausse dans le style qui ne parle ni la langue du temps présent, ni celle des anciens personnages, auxquels on a dérobé des expressions mal comprises ou mal appliquées! Elle est fausse de pensée, la pensée qui est du jour où nous vivons, n'étant plus rendue dans ses termes propres et qui ont été les formes originelles de sa conception! Elle est fausse de sentiment, par l'impuissance où l'on est de pénétrer dans l'intérieur d'êtres pleins des fortes convictions auxquelles nous sommes devenus étrangers! Elle est fausse de morale, puisqu'elle tend à déplacer l'intérêt, en l'enlevant à ce qui obtient partout les suffrages des hommes réunis en corps de nation, pour le reporter sur les vices dont le succès conduit à une dissolution sociale! Elle est non moins fausse que cruelle dans les espérances qu'elle donne ou qu'elle ôte, parlant sans fin d'une gloire toute terrestre et de la vie des peuples immortalisés par l'histoire mais tuant à jamais l'homme solitaire qu'elle isole impitoyablement de son avenir! Il faut donc le répéter, à haute et intelligible voix: le mensonge est dans la littérature actuelle; il est patent; il l'envahit tout entière, bien qu'il affecte de la rappeler à la vérité dont il la prétendait déchue.

On s'empare d'une autre sorte de justification: on voulait, dit-on, éviter cette monotonie et cette uniformité de teintes qui se font remarquer dans les compositions du dernier siècle. Lors même qu'une telle assertion ne serait pas susceptible d'être contestée, il resterait à savoir si le mérite de la variété, dans les ouvrages d'esprit, ne dépend pas encore plus du talent et du travail des auteurs que d'une audace sans frein? Cette dernière, en effet, étant plus communément le lot de la présomption que celui du génie, dés qu'on renverse les barrières, on peut juger de la soudaineté de l'irruption. Riches et pauvres, tout le monde veut aller à Corinthe, et Laïs n'est plus qu'une prostituée du dernier étage.

Quand la *Jérusalem délivrée* parut, on reprochait déjà aux poètes de fouiller dans une mine épuisée; Milton, Fénélon sont

venus après le Tasse, et leur pinceau promené sur le même fonds de toile n'a pas laissé d'y faire apparaître des perspectives d'une harmonie ravissante. Si Voltaire a été moins heureux dans le poème du genre relevé, accusez le chantre d'Henri lui-même pour avoir démoli l'édifice religieux où il se proposait de s'établir; accusez votre mètre poétique qui, n'ayant pas l'arbitraire du mètre anglais ou germanique, dans sa rigueur inexorable, condamne le lecteur à une sorte de somnolence par ses rimes retombant sans fin l'une sur l'autre, à des intervalles égaux. Cependant il y aurait de l'ingratitude à oublier qu'entre les mains des grands maîtres de la scène française, le même instrument fut loin d'être rebelle. Corneille et Racine surent en tirer des sons qui allèrent aux grandes ames et qui captivèrent les cœurs. Ayez des pensées fortes comme le premier, des sentiments avoués de la nature comme le second, et fussiez-vous renfermé encore, après eux, dans le domaine historique d'un peuple et d'une religion finis*, les succès n'échapperont pas à votre verve.

Au reste, pour être varié ce serait une triste condition à subir que d'exposer, aux regards d'un peuple, ce que l'espèce humaine offre de plus repoussant dans ses plus honteuses aberrations. La société n'est pas moins perdue que la littérature, si le succès est à ce prix. Autrefois l'écrivain se croyait obligé de s'élever vers des modèles d'un ordre supérieur: ainsi il s'acquittait de ce que sa mission a de plus noble; ainsi il répondait aux besoins d'une nature qui tend au perfectionnement de son plus bel ouvrage; mais, dès qu'il descend dans la fange pour y tremper ses pinceaux, il n'est que le peintre du désordre. Téniers lui sera vingt fois préférable: au moins l'un se borne à me distraire par des scènes de naïveté, tandis que l'autre m'abaisse en m'obligeant à partager un intérêt indigne de moi.

Nous finirons par demander si, à force de sacrifices bien pénibles, bien regrettables pour un goût délicat, on a obtenu cette variété qui était le but de tant d'efforts? Nous ne le

*) Nous n'avons pas besoin de dire que ceci s'entend du paganisme.

croyons pas: à l'uniformité dans le beau, on n'a fait que substituer l'uniformité dans le grotesque et le hideux. On a brisé la Vénus et l'Apollon comme appartenant à une mythologie usée; mais on a inauguré la statue du Destin. On lui a donné le crime pour exécuteur de ses hautes-œuvres, on l'a entouré de larves et de fantômes, et on a promené le lecteur dans l'horrible, toujours dans l'horrible, et par conséquent avec ennui.

La littérature de notre époque est donc dans la fâcheuse nécessité d'avouer la monotonie qu'elle voulait éviter. La cause en est dans les moyens auxquels elle a eu recours; elle les a empruntés moins de la nature que de l'imagination, et l'on n'ignore pas combien la richesse fictive de l'une est inférieure à la puissance souveraine de l'autre. Sans s'en apercevoir, c'était se condamner à copier, après avoir passé en revue un nombre borné de combinaisons. Il en est arrivé comme des contes orientaux qui se répètent dans leurs portraits et jusque dans les formes de leurs récits. Tandis que Molière, La Bruyère, La Fontaine, et tous les bons écrivains des deux derniers siècles, ont imprimé à leurs compositions un cachet particulier, les écrits de notre temps, par une sorte de fatalité, paraissent marqués de la même empreinte. Aucun de nos livres nouveaux ne serait en droit de répudier ce titre de communauté. Il n'est pas jusqu'à la collection dans laquelle vont figurer ces pages, bien que des talents divers lui apportent leur tribut, qui, sauf un petit nombre d'articles, puisse se soustraire à ce reproche. C'est en cela même que, peut-être, nous y ferons tache, tant les fragments, dont elle se compose, en y entrant, prennent un air de famille! Nous n'aurons garde de leur refuser de l'esprit, tous les genres d'esprit, excepté celui de se diversifier. Ainsi que nous nous sommes cru déjà fondé à le dire, Mercier composa tout seul un tableau de Paris, dans lequel il y a dix fois plus d'originalité et de variété que dans celui auquel nous coopérons en ce moment. A qui la faute? A l'époque elle-même où nous tenons la plume. Il était nécessaire de la caractériser; aussi ce recueil, par le fait même et la date de sa création, deviendra monument. Nous espérons qu'au moins par respect pour une liberté, dont nous ne croyons

pas avoir démérité, on ne trouvera pas mauvais qu'étant de la résistance dans la chambre législative, nous soyons de l'opposition dans la littérature actuelle. On ne nous reprochera pas d'être inconséquent; car, à nos yeux, ces deux manières de nous prononcer trouvent leur justification ou leur excuse dans le même principe.

De ces notions générales sur l'état des lettres en France, passons à leur personnel, mais sans désignation particulière de ceux qui les cultivent.

Le vent de la tempête amassée par des abus dont la dernière heure avait sonné, souffle, depuis quarante ans, sur notre patrie. Il a tout emporté, tout balayé sur cette large surface. La forêt n'a pas moins disparu que l'humble buisson. Où trouver un abri? Existait-il seulement des ruines, à l'ombre desquelles il fût permis au sage de méditer en paix sur la chute des empires? Frappés par la tourmente, de beaux talents étaient descendus dans la tombe. Ce qui restait de gens de lettres attendait, dans sa dispersion, que l'azur du ciel vint à se découvrir. Ils se bornèrent d'abord à soupirer après le repos; mais l'orage touchait à-peine à sa fin, qu'ils reconnurent que leur situation était changée. Une nouvelle société se formait: les mœurs, les besoins déjà contractés, tout les appelait d'autant mieux à y prendre place, qu'une des conséquences de cet ordre de choses était de resserrer dans des limites plus étroites la carrière littéraire proprement dite.

Les abus et les dilapidations de la fortune publique avaient été attaqués avec courage et souvent avec talent, par les gens de lettres, dans les jours qui précédèrent la révolution de 1789. C'était le thême obligé de la philosophie du dix-huitième siècle, qui lui dut ses plus beaux mouvements oratoires et ses pages les plus brûlantes; mais elle n'exploita pas seule cette mine féconde en succès. Un large filon s'était ouvert, sous un autre aspect, aux investigations du clergé, dans les rangs duquel finissaient par entrer les littérateurs peu favorisés du sort, et ceux qui, appartenant à des familles qualifiées, avaient en perspective, pour patrimoine, les dignités lucratives de l'Église.

Quoique les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, les Fléchier eussent semblé avoir emporté dans la tombe le secret de cette éloquence austère et puissante en parole, qui entraînait tout un auditoire choisi dans les sommités sociales, la chaire chrétienne retrouvait encore des accents pleins de vigueur contre l'insensibilité des heureux du siècle; des vérités fortes étaient envoyées à l'oreille des rois, au nom du Dieu qui pèse les monarques dans la même balance que leurs sujets. Certes, l'abbé Maury, l'abbé Poulle, l'évêque de Senez, l'abbé de Boisgelin, le missionnaire Bridaine lui-même, pouvaient être aussi justement réclamés par la littérature française, que les abbés Morellet, Delille et Raynal, tous les trois enrôlés sous la bannière philosophique. Ces deux sources ouvertes à des talents divers se tarirent tout-à-coup: la philosophie, en continuant à s'exprimer sur le même ton, n'eût été que déclamatoire. Déjà les pages surajoutées par Pecméja et Diderot à l'histoire des établissements des Européens dans les deux Indes, n'étaient plus que des lieux communs; la magistrature lettrée était dépouillée de son droit de remontrances par la chute des parlements, et le sacerdoce avait perdu sa tribune, en ce qui touche aux intérêts matériels de la société.

Remarquez que cette tribune était transportée ailleurs. Comment eût-on continué à écouter avec faveur le ministre de l'Évangile parlant de la misère du peuple, quand, à quelques pas de là, sur le même sujet, d'autres voix étaient bien plus retentissantes? Dans sa discrète prudence, ne devait-il pas craindre de relâcher les liens sociaux déjà trop détendus par le mouvement de la révolution? Ici, en effet, il convient de remarquer que l'abus est bien près de l'usage, en quoi l'assemblée nationale a montré une réserve qui a trouvé trop peu d'imitateurs dans les assemblées subséquentes. Quelque véhéments que fussent ses orateurs, ils ont eu rarement recours à ces moyens extrêmes, dont l'effet immédiat est d'armer, au moins en pensée, la classe infime contre la classe qui possède et qui n'est pas moins que l'autre un élément nécessaire de l'ordre public. Il leur a suffi d'ouvrir à tous les genres de mérite la porte des emplois et de

la fortune. Au nom des uns, ils ne croyaient pas devoir évoquer les tempêtes qui auraient mis en péril la destinée de tous. Maîtres des outres d'Éole, ils se gardèrent d'en faire sortir les passions envieuses, toujours prêtes à se substituer au travail favorisé du ciel. L'éloquence de ces hommes, celle de Mirabeau lui-même, a été vierge d'un tel crime. En se contentant de s'appliquer sérieusement aux institutions, et quoiqu'elle se fût interdit d'être désorganisatrice, elle ne laissa pas d'avoir du nerf. Sans cesser d'être tribun, on resta citoyen; le rôle de démolisseur social a été abandonné à d'autres, et l'on sait comment ils s'en sont acquittés.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter la tendance des gens de lettres vers les fonctions publiques; d'une part elle s'est trouvée justifiée par leur aptitude, de l'autre, par la création d'intérêts plus puissants que celui d'une littérature, dont les beaux jours avaient lui pendant l'ancien régime, avec lequel aussi elle était peut-être plus en harmonie.

Plusieurs de nos écrivains qui ont acquis des titres à la célébrité, avaient vieilli dans les chambres législatives, lorsque le grand évènement de 1830 a eu lieu. Il en est qui travaillaient à la rédaction des journaux, sorte de tribune inconnue des anciens; plusieurs s'étaient attachés à la carrière du barreau, agrandie devant eux, par suite de nos dissensions politiques. Ils ont trouvé naturellement leur place dans la nouvelle hiérarchie sociale. S'ils avaient voulu s'en tenir éloignés, il eût fallu les y appeler, ne fût-ce que par esprit de conservation; de sorte qu'en mettant à part un petit nombre de savants occupés de travaux solitaires ou qui appartiennent à divers établissements publics, presque tous ont adopté un genre d'existence moins spécial qu'autrefois, sous des rapports littéraires. Celui-ci même ne se retrouve plus que par exception, tel que l'avait fait l'ancien régime. L'homme de lettres est aujourd'hui père de famille, membre du gouvernement, fonctionnaire dans l'ordre administratif ou judiciaire; il ceint l'épée ou se drape avec la toge; il entre dans les conseils du prince; et par conséquent, il est moins homme de lettres qu'on ne l'était dans le dix-huitième siècle.

De ce que le talent d'écrire est nécessaire à la gestion de

presque tous les emplois, de ce qu'il est devenu, peut-être dans une trop grande latitude, partie intégrante de l'éducation, il faut conclure que, jusqu'à ce que notre ordre social soit arrêté sur ses bases, nous ne devons plus y voir une profession particulière. Nous sommes effectivement livrés à une agitation qui appauvrit les lettres, en même temps qu'elle multiplie le nombre de ceux qui les cultivent.

La carrière du barreau et celle du théâtre, à tort, seraient réputées en progrès; nous aurions plutôt à gémir sur leur décadence.

La licence de la scène française en est devenue la ruine, la morale n'y est pas plus respectée que l'autorité. On se dit homme de lettres, pour avoir dialogué un fait historique sans respect pour l'histoire; où les caractères sont faussés; où le pouvoir est avili; où le sacerdoce d'une religion en majorité légale est exposé aux traits du ridicule; où les noms, propriété chère aux familles, sont traînés dans la boue; et où on renverse, avec un cynisme scandaleux, la faible cloison qui protège la vie domestique et le lit nuptial, sanctuaires jadis impénétrables aux regards d'une curiosité indiscrète. Cette œuvre prétendue dramatique, par sa facilité même, est tombée dans le domaine commun, et ce n'est pas au théâtre que nous irons chercher aujourd'hui les véritables gens de lettres. Une mère ne peut plus y conduire ses filles; du moins nous n'aurions garde de le lui conseiller. Mieux vaudrait les mener à l'opéra, le seul de nos spectacles qui ait conservé quelque décence! Qui l'eût prédit à nos aïeux, les eût fait sourire de pitié ou pâlir d'effroi.

Notre barreau, depuis dix-huit mois, est presque entièrement renouvelé. Des noms naguère inconnus y briguent une famosité, à laquelle l'amour-propre a déjà promis les succès obtenus par leurs devanciers dans la même carrière. On a oublié que ces succès ont été précédés de longs travaux; il n'importe, il faut percer et briller à tout prix; il faut forcer la barre pour entrer au parquet, et préluder à des révolutions nouvelles pour arriver d'un autre bond à la magistrature assise. Avec ce noble dessein, dont l'exécution ne saurait souffrir d'ajournement, on

ne s'amuse pas à plaider dans des affaires de finances; ce serait se détourner trop du but! d'ailleurs, qui confierait les intérêts d'une cause patrimoniale à des orateurs imberbes à-peine stagiaires? Ce sont donc les causes politiques qu'on s'arrache, certain que l'on est d'avoir pour soi les journaux, aujourd'hui quatrième pouvoir dans l'état et peut-être le plus puissant de tous. Aussi voyez comme les débats judiciaires y sont dénaturés! défenseur à outrance des accusés, par le malheur des temps quelquefois leur complice, *) l'avocat épouse leur querelle; il s'anime de leurs passions; il conspire avec eux contre l'autorité tutélaire à l'ombre de laquelle il jouit des bienfaits de l'ordre social; dans son ingratitude, il ne prend pas seulement la peine de lutter contre ces formes sévères mais protectrices, qui, permettant de tout dire, obligeaient ses anciens à surveiller leurs pensées et les expressions destinées à les rendre. L'audace est son talent; l'insolence, sa réplique; le courage est allé se placer ailleurs: il s'est assis sur le banc du magistrat et des jurés assaillis de menaces et d'injures. Non, ce n'est pas au barreau que se forme aujourd'hui l'homme de lettres; jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas là que nous irons le chercher!

Pendant un temps, il faut en convenir, le littérateur, par sa coopération aux journaux quotidiens, a pu se préparer à une renommée. Les Lémontey, les Hoffman, les Dussault, les Malte-Brun parmi les morts, et les Jouy, les Étienne, les Féletz, les Jay parmi les hommes de lettres que nous avons l'avantage de conserver, ont répandu un grand charme d'instruction sur ces feuilles légères. Ce travail, pour eux, fut loin d'être sans gloire.

*) Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur de l'intention où nous sommes de ne lui parler ici que de quelques jeunes gens égarés, et qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à regretter leurs erreurs. Grâces au ciel, nous savons qu'il existe encore des avocats qui, avec le sentiment des devoirs de leur belle profession, sont toujours prêts à les remplir. Il s'agissait seulement pour nous de caractériser une époque de transition. Nous ne sommes obligés qu'à être vrais envers elle, et l'on ne peut exiger d'un peintre qu'il flatte ses portraits.

Alors, à la vérité, il s'agissait d'établir un principe de morale ou de doctrine littéraire, de répandre un jour lumineux sur un point d'histoire, de fixer un caractère jusque-là équivoque ou mal saisi, et d'aiguiser une saine critique à l'aide d'une plaisanterie vive, mais toujours délicate. De telles choses n'ont garde d'être à l'ordre du jour; on les a richement remplacées par le mépris de toutes les supériorités, l'oubli des veilles consacrées au bien public, l'insulte à la carrière humaine partagée en ignobles catégories d'âge, et enfin par des déclamations violentes qui reposent presque toujours sur des faits controuvés. Vainement cette foule de jeunes gens qui tiennent actuellement la plume du journalisme, voudrait se parer de la qualité d'hommes de lettres. Ce titre ne leur appartient pas; ils n'ont rien fait pour le mériter, et nous ne saurions le leur accorder sans profanation.

Nous gémissons d'être obligés de le dire: à un petit nombre d'exceptions près, les personnes qui s'occupent de la rédaction des feuilles périodiques, ont envenimé la plaie la plus douloureuse du corps social; leur tribune permanente a faussé celle de la chambre élective. A cette dernière, on a voulu lutter de violence avec eux; pour ne pas être pâle à leurs côtés, on a chargé tous les tableaux. L'accusation de modérantisme, une seconde fois dans quarante ans, a effrayé les gens de bien, et un adage de sagesse, émané d'une bouche royale, a été mis à l'index d'une opinion factice.

C'est par les faits qu'il est permis à l'observateur impartial de juger les époques de l'histoire, et surtout celles dont il est le contemporain: interrogé sur sa profession, un accusé répondait devant le tribunal des assises qu'il était *émeutier*. Ce mot n'a pas besoin de commentaires; il parle aussi haut qu'une gazette; il indique et accuse l'origine du mal. Quand cette fièvre délirante aura cessé, les véritables gens de lettres reparaîtront et ressaisiront leurs honneurs. Pour que la tribune législative soit elle-même ce qu'elle doit être, il ne faut pas qu'elle se trouve dans la rue; surtout il ne faut pas que ceux qui aspirent à se loger dans la maison, commettent l'extrême imprudence d'y mettre le feu. Puisse l'opposition du dedans ou du dehors,

littéraire ou politique, profiter de cet avis que lui donne un vieil ami des lettres et de la liberté!

Les lettres veulent être aimées pour elles-mêmes; leur temple chancela toujours dans les ébranlements des sociétés; et, suivant l'expression de l'un de leurs amants les plus fidèles, c'est au désert qu'on leur voue d'heureux sacrifices. Affligeons-nous, mais ne soyons pas surpris de ce que leurs autels soient aujourd'hui oubliés ou entourés de prêtres qui n'ont pas le caractère du vrai sacerdoce. Au reste, les saturnales dont nous sommes les témoins ne seront pas sans profit pour les saines doctrines. Le génie, ou ce qui prétend lui ressembler, aura tout tenté, tout osé. S'il n'a point produit de chefs-d'œuvre, il ne pourra pas dire qu'on l'avait chargé d'entraves; s'il n'a pas pris un vol élevé, qu'on lui avait coupé les ailes; s'il n'a pas fourni une course glorieuse, qu'on lui avait fermé la barrière. Il saura ce qu'il peut; nous le saurons nous-mêmes: le talent et la médiocrité auront donné leur mesure.

KÉRATRY.

LE PARISIEN EN MER.

> PARISIEN, s. m. Sottise la plus grande, la plus injurieuse à un matelot; désignation dans les bâtiments d'un pauvre sujet, et quelquefois d'un mauvais sujet.
>
> VILLAUMEZ, *Dictionnaire de la marine*, 438.

I.

Mathieu Guichard était fils de Jean Guichard, serrurier dans la rue Saint-Benoît.

Mathieu Guichard avait environ dix-sept ans, était d'une taille moyenne, maigre, nerveux et pâle; ses yeux étaient gris; ses cheveux châtains, clairs et soyeux; sa figure annonçait un singulier mélange d'astuce et de niaiserie, d'indolence et de vivacité; son teint plombé, hâvé, avait cette couleur étiolée, maladive, flétrie, particulière aux enfants de Paris, nés dans une classe pauvre et laborieuse. Voilà pour le physique de Mathieu Guichard.

Au moral, si toutefois Mathieu avait un moral, Mathieu était insolent, moqueur, taquin, lascif, paresseux et gourmand, sournois et *rageur*, parce que la force physique lui manquait; ni incrédule, ni croyant, ni sceptique, mais indifférent en diable en matière de religion, et n'invoquant jamais le nom de Dieu que

d'une manière si détestable, qu'il eût mieux valu ne pas l'invoquer du tout. Mais en vérité il ne faut pas en vouloir au pauvre enfant; les premiers mots que son père Jean Guichard, ancien canonnier, lui apprit à bégayer, furent les jurons les plus épouvantables qu'on puisse imaginer. Ceci était le délassement, la joie du vieux soldat; le soir, après sa journée de fatigue, il trouvait un souverain plaisir à s'asseoir auprès de sa forge éteinte, et là mettant Mathieu sur son rude tablier de cuir, il s'amusait comme un bienheureux à entendre des blasphèmes de renégat sortir de cette bouche enfantine, et il répondait à sa femme qui osait quelquefois parler de prières, de bonne Vierge et d'enfant Jésus: — „Je n'ai été ni baptisé, ni communié, ni rien du tout; je ne t'ai épousée qu'au civil, et je ne veux pas que mon fils *soie* un calotin et un jésuite."

Or, Mathieu ne trompait point les vœux de son excellent père: il ne fut pas jésuite, le digne enfant!!

A dix ans, il donnait des coups de pied à sa mère, insultait les vieillards, volait de vieux clous pour aller les vendre, ne faisait rien à l'établi, recevait de glorieuses gourmades de monsieur son père, et passait des journées dehors.

A douze ans, Mathieu avait, comme on dit, *connu l'amour*, cassé des carreaux, battu la garde, et était devenu un des coryphées de l'amphithéâtre de l'Ambigu et des Funambules.

Le cours de ces énormités ne fit que s'augmenter, et le torrent de ces désordres devint tel, qu'il menaçait d'engloutir la réputation, l'honneur et les économies de Jean Guichard, qui, en manière de digue, avait en vain opposé au dit torrent une multitude de batons d'orme ou de frêne, qui s'étaient brisés en éclats sur le dos de Mathieu sans rien changer à ses habitudes de forcené. Mais heureusement Jean Guichard se souvint d'une naïve tradition populaire assez commune en France et surtout à Paris, qui consiste à regarder la marine comme une espèce de bagne ou d'égout dans lequel on peut jeter toutes les fanges sociales. Ainsi, qu'un fils de famille commette quelqu'une de ces ravissantes sottises qu'on ne fait malheureusement qu'à l'aurore de la vie, les grands parents s'assemblent, et

prononcent avec gravité qu'il faut *embarquer* le don Juan, et l'envoyer *aux îles*, *pour manger de la vache enragée.*

Si un polisson des rues, devenu l'effroi du quartier, ne met plus aucun terme à ses débordements, après l'avoir menacé du commissaire, de la prison, des galères, on finit cet effrayant crescendo, en disant: Il n'y a qu'à le faire *mousse.*

Ce qui ne laisse pas de prouver quel état on fait généralement de cette glorieuse profession.

Or, un matin, le père Guichard entra dans la mansarde de son fils, qui, par je ne sais quel hasard ou quel dérèglement de conduite, se trouvait avoir couché sous le toit paternel.

En ouvrant les yeux, Mathieu frémit malgré lui, car il vit que son père ne portait pas de bâton.

— Il va m'étrangler, pensa le misérable.

— „Écoute, Mathieu," dit tranquillement le père, „tu as „quinze ans, tu es le plus mauvais gueux que je connaisse; les „coups n'y font rien; tu finirais par la guillotine. J'ai été soldat, „je suis honnête homme, ainsi ça ne peut pas aller comme ça. „Tu vas venir avec moi au Hâvre."

— „Quand ça?"

— „Tout de suite; habille-toi."

Mathieu ne dit mot, s'habilla, jeta un regard en dessous du côté de la porte, fit deux pas, et d'un bond, fut sur la première marche de l'escalier. Mais l'auteur de ses jours avait suivi ses mouvements, et Mathieu se sentit étreindre dans les larges mains du serrurier.

— „Pas si vite, garçon", dit ce dernier, et il précéda son fils dans la boutique, envoya sa femme, qui sanglotait, chercher un cabriolet, y monta avec son fils Mathieu, qui sentit une larme rouler dans ses yeux quand il vit sa mère à genoux près de la forge, et pleurant... mais pleurant à fendre l'âme.

— „Cocher... Aux diligences," dit Jean Guichard.

Du cabriolet Mathieu passa dans la diligence, accompagné de son père qui ne le quittait pas d'une seconde.

Le lendemain on était au Hâvre.

Il y a dans chaque port de mer marchand, des maîtres de

taverne qui nourrissent et hébergent à crédit les matelots sans emploi... Quand ils trouvent à naviguer ils paient ce qu'ils doivent à leur hôte, et, s'ils s'embarquent, ils reviennent manger chez lui ce qu'ils ont amassé dans leur campagne; puis, le crédit succède au comptant, et c'est à recommencer jusqu'à ce qu'une lame du cap Horn, ou un grain blanc des tropiques mette un terme à cette alternative de bons et de mauvais jours.

C'est donc dans ces tavernes que les officiers de la marine marchande viennent recruter leurs équipages.

Le conducteur de la diligence, auquel Mathieu Guichard avait fait part de ses projets, l'adressa en conséquence au maître de la taverne du *Câble sans bout*, en lui donnant quelques instructions.

On enferma préalablement Mathieu dans une petite chambre dûment verrouillée qui ne s'ouvrit que le lendemain, sur les neuf heures du matin.

— „Voilà le *bon sujet*,“ dit en entrant Jean Guichard à un assez gros homme, trapu, brun, et fort haut en couleur... en lui montrant son fils.

— „Ce n'est que ça, dit le gros homme; mais ce faichien-là „ne serait pas bon pour allumer la pipe de mon mousse, si „mon mousse fumait...

— „Vous m'avez pourtant promis, capitaine...

— „J'ai promis et je tiendrai; la brise est faite, je pars à „onze heures, il en est neuf; allons, file... Parisien, t'es bien „nommé... mais je te débaptiserai, moi, et dans deux jours on „t'appellera l'*Éreinté*...“

Mathieu Guichard comprit parfaitement ce qui lui était réservé. Il chercha avec une merveilleuse rapidité les chances qu'il avait de fuir ou de s'opposer aux volontés de son père, et, n'en trouvant aucune, il se résigna.

Jean Guichard lui dit: — „Allons, Mathieu, corrige-toi, „embrasse-moi, deviens bon sujet, et tu nous reverras...

— „Jamais,“ répondit Mathieu en se dérobant à un dernier embrassement de son père, et se mettant à siffler, *Tu n'auras pas ma rose*, en marchant sur les talons du capitaine.

— „Mais s'il n'allait plus revenir,“ pensa le serrurier: Bah!.. reprit-il: „pigeon égaré revient toujours au colombier.“

Néanmoins Jean Guichard fut long-temps bien triste.

II.

La Charmante-Louise, brick de 180 tonneaux, chargé pour Fernambouc, était parti du Hâvre depuis cinq jours, emportant l'unique héritier de la famille Guichard.

Car Mathieu Guichard avait été bien et dûment embarqué, mousse à bord.

Cet être type et prototype de la populace parisienne, qu'on a dit, je ne sais pourquoi, si *badaude* et si étonnée, ne s'étonna de rien, parce qu'il trouvait des analogies à tout; quand un matelot lui montra le grand mât du brick, en disant: — „C'est „pas toi, Parisien, qui te guinderais là-haut.“ — Mathieu répondit d'un air méprisant: „*Connu*! J'ai vingt fois grimpé à „un mât de cocagne tout frotté de savon, et c'est bien autre „chose que de monter après toutes ces cordes.“ Comme on paraissait mettre son agilité en doute, le Parisien fut à la pomme du grand mât avec l'agilité d'un écureuil, sans passer par le trou au chat, et redescendit par l'étai du grand mât, aussi fier qu'un acrobate.

— „Qu'est-ce que m'a donc chanté son animal de père,“ se demanda le capitaine, en voyant l'adresse de Mathieu; „mais il n'a pas déjà l'air si mauvais, monsieur son fils....“

La brise était fraîche, et la houle assez forte: les matelots s'attendaient à voir le *Parisien compter ses chemises*, point: le Parisien n'eut pas la plus légère atteinte du mal de mer, grignota son biscuit, déchira son bœuf avec des dents d'acier, but deux boujarons de vin, parce qu'il en vola un à un des matelots de son plat, et fut sur l'avant fumer sa pipe...

— „Mais le roulis ne te fait donc rien, sauvage?“ lui dit un marin... fort piqué, car il comptait non-seulement jouir de la vue des contorsions du Parisien, mais encore boire son vin, pendant qu'il serait abattu par le mal de mer.

— „*Connu!*...“ répondit froidement Mathieu, entre deux bouffées de tabac, „j'ai trop souvent joué au tapecu aux Champs-„Élysées et à la balançoire russe, pour que ça me fasse quelque „chose...“

Et cette réponse fut accompagnée d'énormes tourbillons de fumée, qui cachèrent un instant le Parisien à tous les yeux.

Quand la fumée fut dissipée, la figure du capitaine apparut souriante; il avait tout entendu, et s'était dit: „Décidément ce „père est un vieux imbécile, et son fils vaut mieux que lui.“ Aussi s'adressant à Mathieu:

— „D'aujourd'hui, mon garçon, tu ne seras plus mousse, „mais novice.“

— „Comme vous voudrez,“ dit Mathieu avec indifférence.

Le lendemain, le capitaine qui voyait tout, n'apercevant que les cinq matelots de quart sur le pont, descendit dans le faux pont, suspendit sa marche en approchant de l'avant, car il entendit un grand bruit de voix.

C'était encore le Parisien.

— „Ce gredin-là est passé novice tout de suite, c'est une injustice, il aura la cale... la cale...

— „Je l'aurai, si vous voulez,“ dit le Parisien, avec d'épouvantables blasphèmes, „mais je me vengerai, je suis seul, mais „c'est égal.... n'approchez pas...

— „Mais, gueux que tu es,“ dit un orateur, „pourquoi fais-„tu le genre de ne pas avoir le mal de mer, et de te palanquer „au haut d'un mât aussi vite que nous.... hein? c'est un fil „pour flatter les chefs.

— „Oui,“ dirent les autres en chœur, „il le fait exprès.

— „Écoutez,“ dit le Parisien, „si l'un de vous, un seul, veut „avoir affaire à moi, prenons chacun une de ces choses de fer „pointues (il montrait des épissoirs), et arrangeons-nous comme „de jolis garçons.“

— „Ça va,“ dit l'orateur...

— „C'est décidément le père qui mériterait d'avoir la cale,“ pensa le capitaine, „le fils est un excellent sujet.“

— Et le chef interposa son autorité, la discussion cessa,

mais le soir le combat eut lieu, et fut à l'avantage du Parisien.

S'étant aussi bien tiré de ces épreuves réitérées, le Parisien ne fut plus désormais inquiété à bord, et jouit de *l'estime de ses chefs et de l'amitié de ses camarades.*

III.

Si le capitaine de Mathieu Guichard avait été doué de quelque faculté analytique, il eût certainement trouvé moyen de l'exercer en étudiant le caractère de son matelot; mais l'excellent capitaine n'analysait guère, n'analysait même pas du tout; il se contentait de battre Mathieu ou de le *combler de faveurs*, selon que Mathieu avait bien ou mal mérité de lui. Sans s'amuser à remonter des effets aux causes, après avoir apprécié le résultat, il faisait le compte, comme il disait, et trouvait pour total *un coup de poing ou un verre de grog.*

Or, depuis deux ans que Mathieu était embarqué sur la *Charmante Louise*, il eût été difficile de savoir au juste si la balance était en faveur du coup de poing ou du verre de grog, car en effet, ce diable d'homme n'avait ni gagné ni perdu, car une ame plongée jeune dans l'air desséchant de Paris, s'y bronze et garde à jamais son pli.

Aussi Mathieu avait-il apporté et conservé là cette paresse insouciante et cette activité nerveuse, instantanée qui caractérise sa race, cette exaltation fiévreuse, qui ferait franchir un énorme fossé, mais non cette force patiente et continue qui ferait gravir une montagne.

S'agissait-il d'une manœuvre pénible, par un beau temps, oh! le Parisien était mou, fainéant, taciturne; mais le vent sifflait-il dans les voiles, le tonnerre grondait-il, on eût dit que l'orage réagissant sur cette organisation si irritable, en centuplait les forces et l'énergie, alors le Parisien était au bout-dehors des vergues, aux empointures, car ce n'était là ni un poids à soulever, ni un aviron à manier péniblement; il n'y avait qu'un cordage à couper. A la vérité, il y allait de la vie, mais ce

n'était pas fatigant, et le Parisien était là, aussi calme, aussi paisible qu'un vieux matelot.

Le beau temps revenu, le Parisien redevenait ce qu'il était, ce qu'il est, ce qu'il sera toujours, paresseux, insolent, railleur, parce qu'il avait ce pittoresque et vif esprit de nos rues; rusé parce qu'il était faible, quoiqu'il eût pourtant pris un singulier ascendant sur l'équipage et sur le capitaine lui-même, par sa *gouaille* (qu'on excuse cette vulgarité, mais cette expression peut seule rendre ce sarcasme populaire si bouffon, si mordant et si énergique.)

Aussi avait-on beau mettre le damné Parisien aux fers, dans les haubans, le rouer de coups, il n'en perdait ni un quolibet, ni une bouchée, ni une heure de sommeil.

Le misérable contrefaisait tout le monde; voulez-vous voir le capitaine? voilà le capitaine, avec sa voix rauque, son œil à demi fermé, son juron de prédilection; prêtez au Parisien la houppelande grise et le chapeau ciré du capitaine, et le portrait sera frappant. Voulez-vous le maître coq? voilà le maître coq, c'est lui; c'est sa jambe torse, son bégaiement stupide!..

Et les chansons à boire! et les romances! et les bribes de scènes de comédies, de mélodrames, d'opéras comiques, que le Parisien débitait à ravir en imitant le ton, le geste, et la voix des acteurs!

Aussi, matelots et capitaine riaient aux larmes et n'avaient que la force de dire: „*S... Parisien va... t'es bien nommée!!!*"

C'était à n'y pas tenir; on oubliait la manœuvre; le timonier gouvernait tout de travers; on ne dormait plus à bord, quand le Parisien parlait, les hamacs devenaient déserts, et il fallait voir les bonnes et naïves figures de matelots, accroupis en cercle, l'air attentif, écoutant avec une imperturbable gravité les contes et les mensonges du Parisien.

Et puis le Parisien continuait à ne s'étonner de rien. Les matelots l'avaient *attendu* aux colonies; ils comptaient sur l'effet des noirs, des palmiers, des cocotiers... de la canne à sucre, que sais-je... Point... l'éternel *Connu!* vint renverser d'aussi

sages prévisions. Le Parisien avait vu des nègres à Robinson, des palmiers au Jardin des Plantes, acheté pour deux sous de canne à sucre sur le Pont-Neuf, et creusé un coco pour faire une tasse à sa maîtresse. Que faire, avec une organisation aussi encyclopédique? Se taire et admirer. C'est ce que faisait l'équipage.

IV.

Ce jour-là était un dimanche; la *Charmante Louise* qui se bornait ordinairement aux voyages des Antilles, après une assez bonne campagne, avait été frêtée pour Cadix. Elle apportait des vins de Bordeaux et devait remporter des vins de Xerès.

Le Parisien blasé sur les colonies, les négresses et les mulâtresses, ne fut pas fâché de *changer un peu*, comme il le dit lui-même, et à-peine le brick eut-il été amarré, bord-à-quai, près la porte de Mer, que mon damné Mathieu, riche de trente francs, fut à terre, d'un seul bond, crânement coiffé d'un petit chapeau de paille à forme et à bord très-bas, et vêtu d'un pantalon blanc et d'une veste bleue à boutons à ancre, le col de sa chemise retenu par une colossale graine d'Amérique, don d'amour d'une de ces dames du Fort-Royal, Martinique.

Il est impossible de ne pas déclarer que le Parisien était doué d'une prodigieuse faculté philologique. Son procédé était simple et le mettait à même de résoudre toutes les difficultés, sans exception de langues ou d'idiomes.

Voici quelle était sa méthode: avait-il à demander sa route à un Anglais, le Parisien imitant aussi bien que possible le ridicule patois qu'on prête aux insulaires dans toutes nos farces, disait bravement: — „*Je vodrais savoir lé chémain à moi.*“ S'adressait-il à un Allemand, l'accent suivait une légère modification; à un Italien, un Américain, la même chose. Il est vrai de dire que cette méthode restait quelquefois incomplète.

que souvent même, les étrangers qui l'eussent peut-être compris s'il eût parlé clairement français, devenaient sourds à ce bavardage inintelligible. Alors le Parisien assurait qu'il y avait entêtement, mauvaise éducation ou rivalité nationale. Toujours est-il que jamais Mathieu n'avait éprouvé cet embarras, cette timidité qu'un étranger ressent toujours lorsqu'il se trouve dans un pays dont il ignore le langage.

Aussi le Parisien marchait-il aussi ferme, aussi droit, en passant sous la porte de Mer, à Cadix, que s'il eût pâli sept ans sur la grammaire de *Rodriguez y Berna* à *Badajoz* où à *Tolède*.

Mathieu se trouva sur la place au poisson, et le coup d'œil lui plut; cette multitude animée, ces costumes pittoresques, ces hommes à petits chapeaux et à longs manteaux bruns; ces femmes du peuple chaussées de satin ou de soie; ces petits pieds, ces jupons courts, des basquisses collantes aux hanches, ces fleurs naturelles jetées avec goût dans des cheveux noirs et épais, enfin, que dirai-je, l'allure, la marche, le *salero,* tout cela excitait fortement l'attention du Parisien qui comparait mentalement ces beautés andalouses aux filles de couleur des Antilles... et ne se pressait pas de terminer le parallèle, les *preuves* lui manquant.

Comme il passait au bas d'un escalier qui conduit au rempart, il leva les yeux et vit à moitié de cette *scala* une femme qui montait fort vite les dernières marches; cette ascension rapide permettant au Parisien d'entrevoir une jambe faite au tour, et un pied andalous, il monta l'escalier avec autant de prestesse, et comme il avait plus d'assurance que de timidité, il s'approcha familièrement et regarda la jeune fille, car c'était une jeune et jolie fille, regarda la jolie fille sous le nez, et ne sachant pas de quelle manière dénaturer sa langue pour en faire un patois espagnol, se contenta d'un infinitif et lui dit: — „*Espagnole, vous être très-belle femme.*“ La jeune fille rougit, se prit à sourire, et doubla le pas en abaissant sa mante.

— „Où diable aurai-je appris l'espagnol?“ se demanda le

Parisien, certain d'avoir été compris, et suivant à grands pas sa nouvelle conquête.

Presqu'en face de la douane, sa conquête descendit, tourna la tête, regarda le Parisien, et traversa la petite place de la Torre pour entrer dans la rue du Tideo.

Le Parisien animé, exalté, enthousiasmé, charmé, suivit... Il allait traverser la rue, lorsque des chants d'église se font entendre, et une longue file de pénitents bleus débouche d'une rue voisine. A la tête du cortège étaient de longues lanternes, puis des bannières, puis des reliques, puis des châsses, puis des fleurs, puis le Saint-Sacrement, puis le gouverneur. C'était enfin une procession solennelle à l'effet de demander au ciel quelque peu d'eau, car la sécheresse était effrayante en l'an de grâce 1829.

Le Parisien, au lieu de se joindre à la multitude, fit un affreux blasphème, car la procession lui barrait le passage, et il tremblait de perdre de vue son Andalouse à l'œil si noir.

La populace se découvrit au premier cri de la crecelle d'un moine blanc qui ouvrait la marche.

Le Parisien garda son chapeau, se dressa sur la pointe des pieds, tendit le cou, mit sa main en abat-jour, et ne vit rien, ni mante noire, ni œillet bleu et blanc placé sur le côté d'une grosse touffe de cheveux d'ébène. Vint un autre moine, mais gris, portant une lanterne, sur les vitraux de laquelle étaient peintes des figures d'hommes au milieu des flammes. Il la montrait d'une main et de l'autre tendait une tirelire pour les *ames du purgatoire.*

Les assistants s'agenouillèrent; quelques-uns donnèrent, mais beaucoup chuchotèrent en se montrant le Parisien qui s'appuyait sur le dos de l'homme à la lanterne pour tâcher de se hausser et voir s'il n'apercevait pas son Andalouse.

A ce moment une magnifique châsse d'or, étincelante de pierreries, et renfermant le bras de saint Sereno, excita l'attention et le recueillement général. Il n'y eut que le Parisien qui, resté debout, interrompit le silence religieux de cette foule

par un de ces cris particuliers à la populace parisienne et que l'on entend quelquefois glapir aux théâtres des boulevarts.

C'est que le Parisien avait cru distinguer la mante noire et les œillets blancs et bleus, et il appelait à sa façon.

Ce cri sauvage, guttural, inusité, sacrilège, fit redresser toutes les têtes à la fois; alors on s'aperçut que le Parisien était resté debout, couvert, devant le bras de saint Sereno, et ce fut une rumeur d'indignation, rumeur d'abord sourde, mais qui devint bientôt effrayante quand le peuple vit le Parisien prendre un air d'impudence et d'audace. Le Saint-Sacrement avançait, et déjà l'on voyait les crépines d'or reluire au soleil, le panache ondoyait, l'encens parfumait l'air, la musique retentissait au loin, et les voix sonores des moines de la Merced accentuaient vigoureusement cette belle poésie biblique.

Le temps pressait; le Parisien exalté tenait bon, enfonçait son chapeau sur sa tête, y appuyait ses deux mains, et jurait avec d'effroyables blasphèmes qu'on n'avait pas le droit de le faire agenouiller.

Le Saint-Sacrement était tout proche; comme une lutte s'engageait entre le Parisien et un Andalous d'une énorme stature, le Parisien fait un bond en arrière et va tomber aux pieds de l'archevêque et le heurte violemment. Alors, on crie au sacrilège, à l'impiété, au Français, le tumulte devient affreux, et malgré l'intervention du prêtre, la mêlée prend un caractère de rage; les couteaux luisent, et... c'en est fait du Parisien.

Notre consul informa de l'affaire; il fut prouvé que les provocations étaient venues de la part du Parisien, et le capitaine ne put obtenir aucune satisfaction.

Dans les mauvais temps, au fort d'un grain, on ne regretta pas beaucoup le Parisien.

Mais quand la mer était calme, et que la *Charmante Louise* filait tranquillement ses six nœuds par une bonne brise, pendant bien long-temps on s'aperçut qu'il manquait quelque chose à bord, et les matelots se montraient, d'un air de regret,

une cage à poule située sur l'avant, car c'était sur cette cage que le Parisien aimait à s'asseoir pour *conter* !

Depuis sa mort, les matelots la respectaient, l'artiste du bord y avait sculpté deux ancres surmontées d'une blague à tabac, et l'exergue de cet écusson emblématique portait : *S... Parisien, que tu nous faisais rire.*

Quand le père Guichard apprit la mort de son fils, il le pleura beaucoup ; mais ce qui le consola un peu, c'est que, suivant ses principes, Mathieu ayant eu le bonheur de n'être ni *communié*, ni *baptisé*, ni *rien du tout*, comme il disait, il n'était pas mort en jésuite.

EUGÈNE SUE.

LE FLANEUR A PARIS.

Circuit.... quærens....

Ce monde est un vaste théâtre.—Asmodée, mon ami, la métaphore est bien usée; on la trouve dans dix sermons de Bourdaloue, quinze de Massillon; car c'est toujours chez les professions qui leur sont les plus étrangères, que nos grands écrivains vont chercher leurs comparaisons.—Maître, je n'ai pas le même droit qu'eux d'emprunter celle-ci: Je voudrais cependant obtenir licence d'en faire tranquillement usage aujourd'hui, tant elle s'ajuste bien à ma pensée.—Passe, pour cette fois encore, mais que ce soit la dernière.—Ce monde est un vaste théâtre où mille acteurs différents d'humeur, de costume, de caractère, masqués, musqués, grimés, gourmés, tondus, frisés, bariolés en cent manières, se disputent les premiers rôles et se montrent à-peine dignes des moins importants. La scène n'en est que plus animée et plus curieuse à étudier, sans-doute; mais qu'est-ce qu'un spectacle, quelque piquant qu'il soit dans sa variété, s'il n'a pas de spectateurs? Voilà ce dont est menacé le nôtre, où, depuis le père noble jusqu'au manœuvre appliqué à faire glisser dans sa rainure la coulisse qui crie et chancelle, chacun ne se soucie guère que de l'effet qu'il produit, et s'aperçoit à-peine, de temps à autre, qu'il ait un voisin ou un vis-à-vis. La Providence y a pourvu, en inspirant à quelques acteurs émérites

la pensée de vivre de la douce vie de flâneur; elle en a garni les loges et le parterre. C'est du flâneur que je vous entretiendrai, si vous le permettez. Je vous dirai ses mœurs, ses allures, ses plaisirs. Je viens de marquer déjà la place utile qu'il occupe dans la chaîne des êtres sociaux. C'est assez, j'espère, pour fixer votre attention.

Le flâneur, premier besoin d'un âge avancé, est à mes yeux la plus haute expression de la civilisation moderne: non pas que je donne à son existence une date récente; je vois en lui, au contraire, un contemporain de la création. Il erre, sous la figure du serpent, dans le paradis terrestre; et je ne rappelle pas sans quelque orgueil, que le rôle a été joué d'abord par un confrère. Plus tard, appuyé sur le bâton du poète, ou caché sous le manteau du sage, il parcourt les sommités du globe éclairées par les premiers rayons d'une raison douteuse. C'est Homère visitant les cités de la Grèce antique, recueillant leurs traditions, leurs dieux, leurs combats, leurs héros, et formant, de l'ensemble de ces récits fabuleux, l'œuvre la plus élevée qu'ait enfantée l'imagination humaine. C'est Hérodote allant, sur les bords du Nil, visiter pieusement le berceau des sciences et des arts de sa patrie, pour transmettre à la postérité le fruit de ses curieuses recherches. C'est Pythagore portant jusqu'au Gange sa course vagabonde; et, comme l'abeille, composant le miel de sa philosophie, des tributs réunis, par son habile picorée, en mille lieux divers.

Mais que ces temps sont loin de nous! Le flâneur, tel qu'il se développe à nos yeux, n'est plus ni poète, ni philosophe. C'est un des effets de la division du travail dans nos sociétés qui se croient perfectionnées, parce qu'elles sont vieillies. Elles offrent d'ailleurs un champ si vaste à l'observation, qu'il ne reste à ceux qui s'y livrent, ni force ni temps pour accomplir une autre tâche. Tenez-vous donc pour averti que mon flâneur à moi, le flâneur du dix-neuvième siècle, est flâneur, et rien de plus. Il a pu, il a dû exercer quelque autre profession; mais, du moment qu'il a embrassé celle-ci, elle l'absorbe tout entier; elle n'admet pas de cumul. L'avocat qui manque l'heure

de sa plaidoirie, en s'arrêtant devant les étalages du Pont-Neuf, le théâtre de Polichinelle, ou la boutique de Lerebours; le médecin qui laisse passer l'heure de la consultation, en épuisant une question de politique avec un peintre qu'il a rencontré sur le pont des Arts: ce sont là des musards, mais des flâneurs, jamais; et je proteste contre la prétention qui leur ferait prendre ce titre, ou la flatterie qui le leur décernerait.

Le flâneur peut naître partout; il ne sait vivre qu'à Paris. Je connais un étranger, que son goût décidé pour ce bel état a fixé en France, et qui, pour ne nous plus quitter, a renoncé, au bout d'un an, à l'ambassade de Londres que son souverain lui avait confiée, parce qu'il reconnut bientôt qu'il était impossible de flâner dans une ville où toutes les maisons sont séparées des passants par de larges fossés; où la foule se presse et se heurte sur des trottoirs étroits; qui n'a pas de quais, et dont la plupart des ponts sont garnis, en guise de parapets, de murs élevés. Le flâneur appartient donc essentiellement au cadre que vous m'avez tracé. Représenter Paris sans lui, ce serait peindre une chambre des députés sans le général D..., un bal sans la princesse B..., une conspiration sans les honnêtes gens qui se vantent de n'avoir pas fait autre chose depuis seize ans.

Je dois me hâter de consigner ici une remarque: le flâneur ne saurait se former par un séjour continu à Paris, et, il faut l'avouer (car on peut tout dire à une grande nation), les flâneurs les plus recommandables sont nés quelquefois sous d'autres cieux. N'y aurait-il pas, dans ce phénomène, quelque chose d'analogue à celui que nous offre Hamilton, écossais d'origine, Irlandais de naissance, et dont les écrits composés dans notre langue, brillent par excellence de cette grâce légère, de cette fleur de plaisanterie piquante et naïve, qui semblent le génie distinctif de l'idiome français? Concluons-en, car j'aime à conclure, qu'il se trouve dans nos habitudes, dans notre tour d'esprit, dans toutes les ressources de notre civilisation comme de notre littérature, quelque chose d'exquis, d'insaisissable, dont le sentiment n'existe pas à un haut degré

chez ceux qui n'en ont jamais détaché leurs yeux, et qui nous frappe plus vivement, si nous en embrassons à la fois l'ensemble.

Mais vous voulez pénétrer plus avant dans l'étude du flâneur. Il n'est pas besoin, pour cette fois, que je mette en pratique l'art dangereux d'enlever le toit des maisons, et que je vous initie aux mystères de la vie domestique. L'existence du flâneur est tout en dehors; elle se passe au grand jour. Il étoufferait, et sa vue serait gênée, dans cette demeure de verre que le plus confiant des philosophes souhaitait jadis d'habiter. C'est une plante que la serre tuerait, et qui ne prospère qu'en plein vent.

Tant qu'il n'a pas franchi le seuil de sa porte, le flâneur n'est qu'un homme comme un autre: un général en retraite, un professeur émérite, un ancien négociant, un diplomate en disponibilité, que sais-je! ce qu'on est ou ce qu'on sera. Quand il a touché le sol de la rue, humé la poussière du boulevart ou le brouillard de la Seine, il entre en action, et c'est là que nous nous en emparons. Aussi bien le flâneur n'a guère d'intérieur à lui; qu'en ferait-il? Il est célibataire ou veuf: il veut du moins se le persuader, et j'en ai vu plusieurs chez qui le besoin de se procurer cette illusion a été la première et peut-être la seule vocation.

Le voyez-vous mon flâneur, le parapluie sous le bras, les mains croisées derrière le dos; comme il s'avance librement au milieu de cette foule dont il est le centre, et qui ne s'en doute pas! Tout, autour de lui, ne paraît marcher, courir, se croiser, que pour occuper ses yeux, provoquer ses réflexions, animer son existence de ce mouvement loin duquel sa pensée languit. Rien n'échappe à son regard investigateur: une nouvelle disposition dans l'étalage de ce magasin somptueux, une lithographie qui se produit pour la première fois en public, les progrès d'une construction qu'on croyait interminable, un visage inaccoutumé sur ce boulevart dont il connaît chaque habitant et chaque habitué, tout l'intéresse, tout est pour lui un texte d'observations. Aussi, comme sa marche est lente, comme il

revient sur ses pas, comme lui seul est là pour y être, tandis que les autres n'y sont que pour se rendre ailleurs! Entouré de gens qui ont l'air de poursuivre, pendant toute la journée, un quart d'heure qu'ils ont perdu le matin, il est maître de son temps et de lui-même; il savoure le plaisir de respirer, de regarder, d'être calme au milieu de cette agitation empressée; de vivre enfin: ainsi le Turc assis dans un cimetière de Constantinople, s'enivre des inspirations de l'opium, des flots de fumée qui s'échappent de ses lèvres, et de la brise embaumée que lui envoient les côtes d'Asie.

Oh! si vous êtes de loisir, approchez-vous du flâneur. Tout vous sera une occasion d'entrer en conversation avec lui. Son sourire vous y invite; un mot, un rien feront les frais de la présentation. N'est-ce pas que vous avez bien fait d'y mettre un peu du vôtre? Que de choses il vous apprend! Sous quel aspect inattendu s'offre à vos yeux, avec un pareil démonstrateur, le panorama mobile qui vous environne! Chaque passant a son nom; chaque nom, son anecdote. Aviez-vous remarqué, tandis que la porte de cet hôtel, au coin du boulevart, se refermait sur un brillant carrosse, que s'ouvrait cette fenêtre si élégamment drapée qui forme l'angle du premier étage? Non, sans-doute; car, une porte qui se referme, une fenêtre qui s'entr'ouvre, il n'y a pas là de quoi s'étonner, ni rien qui fournisse à un commentaire. Oui, pour vous et pour moi; mais pour un flâneur! Il fixe votre attention de ce côté: „Un moment, dit-il, „et une petite main va déposer sur la croisée un rosier du „Bengale; hier c'était un pot de pensées, ce qui est bien différent.“—Et la petite main paraît, comme à sa voix, et se retire furtivement: le rosier seul demeure. Le flâneur de vous regarder d'un air d'intelligence, auquel vous répondez par un léger sourire, pour peu que vous ayez de prétention à l'esprit, persuadé que lui et vous, avez seuls observé et compris ce petit manège. Mais, pour tempérer ce mouvement d'amour-propre, il vous désigne d'un clignement d'œil un jeune homme qui lisait, étendu sur une chaise, à quelque distance de vous. Celui-ci, qui a tout vu aussi, quoiqu'il regardât d'un autre côté,

se lève d'un air distrait, pour disparaître dans la foule, où vous le laisserez se perdre par discrétion.

Ne croyez pas cependant que le flâneur abuse toujours ainsi de la supériorité de ses observations. Ses jours s'écoulent trop doucement pour qu'il veuille empoisonner ceux des autres par la malignité. C'est une preuve de confiance qu'il vous a donnée en vous faisant cette communication; montrez-vous-en digne; oubliez-la, comme lui, cinq minutes après. Et combien vous perdriez si vous vous abandonniez à la moindre distraction. Votre ami n'en a pas, lui. Il a un mot, une interpellation, un salut de la tête ou de la main, pour tout ce qui porte un négligé un peu élégant dans cette foule qui se renouvelle sans cesse. Ici, ce sont des questions d'un intérêt pressant, dont il n'écoutera pas la réponse; là, c'est une phrase qui continue la conversation commencée, en passant, à la même place, il y a huit jours peut-être. N'essayez pas d'y rien comprendre, surtout si elle s'adresse à une jolie femme. Les jeux du kaléidoscope ne sont pas plus indéterminés, plus capricieux, plus multipliés que ceux de son esprit. Permis à vous d'en jouir encore; de vous éloigner, sans qu'il s'en aperçoive; d'aller à vos affaires, à-peu-près sûr de le retrouver dans un rayon de cent pas du lieu où vous l'aurez quitté, si vous revenez avant que l'heure du dîner ait donné le signal de la retraite. Mais quel mouvement à l'entrée de la rue Grange-Batelière? Où courent ces gens à l'air curieux et effaré? On parle d'un tumulte aux portes de l'entrepôt de l'octroi; de fraudeurs maladroits qu'on vient de saisir, et qui veulent que les passants les délivrent, au nom de la révolution de juillet. „Vous n'y venez pas?“ dit, en se portant de ce côté, un homme qui a reconnu notre flâneur. Celui-ci se redresse: „Me prenez-vous „pour un badaud?“ lui répond-il. Mot empreint d'un juste sentiment de dignité, et qui me dispense d'insister sur la différence profonde qui sépare le badaud du flâneur.

Quoique les Tuileries, le quai Voltaire, celui du Louvre et le Luxembourg abondent en flâneurs que j'estime, le boulevart, entre la rue du Mont-Blanc et la rue de Richelieu, où je

suppose que vous avez laissé le nôtre, est proprement sa patrie. Il a peine à s'en dégager, et si quelque devoir de société, quelque affaire sérieuse l'appellent au-delà de la rue Poissonnière, il se mettra vingt fois en route, et vingt fois la matinée s'écoulera sans qu'avec la meilleure volonté du monde, il ait pu franchir le passage du Panorama. J'ai des faits que je suis prêt à citer à l'appui de mon assertion; mais j'aime mieux que vous m'en croyiez sur parole.

Le flâneur, quand il a pu échapper à une invitation (il est aimable conteur, il voit beaucoup, on le recherche), le flâneur, libre de son choix, dîne chez le restaurateur. Chez lequel? Il ne le sait pas lui-même. Le plus léger incident, une feuille qui vole, un pied mignon, une taille bien prise, qu'il veut perdre de vue le plus tard possible, décideront de la direction qu'il va suivre: et puis, en quelque lieu qu'elle le porte, il est en pays de connaissance. Son arrivée au café de Paris, chez Véry, aux Frères-Provençaux, est presque un évènement. La dame du comptoir lui sourit comme à un ami qu'on attendait, ou comme à un infidèle qu'on désespérait de revoir; et le sourire alors n'en est que plus séduisant. Les garçons ont mille prévenances: sa place favorite est préparée; le vin de son choix, les mets qu'il préfère se pressent devant lui. Il est assis à-peine, qu'il est en conversation intime avec ses voisins. Son repas se prolonge, mais sans que la sobriété ait à en souffrir. Le flâneur respecte ses lois, car le flâneur tient à sa santé: sans elle que deviendrait-il? Imaginez-le retenu au lit par la maladie: mieux vaudrait le supposer déjà dans la tombe. Attendez! son œil consulte sa montre; de la main il consulte sa barbe, qu'il presse légèrement, pour savoir si elle lui permet de se présenter dans un salon. Par bonheur, elle lui répond un peu rudement qu'il fera mieux d'aller au spectacle. Nous l'y suivrons. S'il se fût décidé pour une soirée brillante, nous l'abandonnions. Il aurait perdu son caractère original, le type qui nous le fait rechercher, dans ces réunions où toute individualité s'efface sous des manières ou des discours de convention.

Le flâneur a des actions dans plusieurs entreprises dramatiques,

parce qu'elles lui assurent ses entrées. Il franchit les portes du théâtre sans payer, sans se nommer, comme on revient chez soi. Nous n'avons pas le même privilège, et il est bon de nous assurer deux stalles. Vous voilà placé. Que cherchez-vous? le flâneur. Il ne pénètre pas dans l'intérieur de la salle. Qui? lui, dans cette prison où la vue est éblouie, la poitrine oppressée; où on a nécessairement des voisins et des voisines pour lesquels il faut plus ou moins se gêner; vous ne l'y prendrez pas. Son poste est au foyer; c'est là qu'il établit son quartier-général. Tant que la représentation dure, il circule, il inspecte les loges; il cause avec les ouvreuses. Tenez, le voyez-vous debout à l'entrée de la galerie? il écoute l'air de Rubini; mais je doute fort qu'il l'entende jusqu'à la fin. D'ailleurs mille épisodes ne viennent-ils pas le distraire? C'est une famille arrivée trop tard, et qui ne trouvera plus de place, s'il ne touche en sa faveur une ouvreuse de loges rébarbative. Cette spectatrice trop sensible, que son émotion force de quitter un moment la salle, il va lui prodiguer des secours. Vous le croiriez chargé de faire les honneurs du théâtre. La toile se baisse; l'entr'acte rend aux corridors et au foyer une partie de ceux qui se pressaient dans la salle. Le spectacle du flâneur commence: il se trouve à flot au milieu de ce monde qui cause, rit, tourbillonne; il juge la pièce sur ce qu'on en dit; car il ne goûte les plaisirs que de reflet, en étudiant l'impression qu'ils font sur les autres, et en s'y associant ainsi, à-peu-près comme jouissent du bal ceux qui ne dansent plus.

Les évènements politiques ont peu de prise sur la vie du flâneur; il pourrait même faire son profit des révolutions qui viennent renouveler son champ d'observation; mais il est assez peu égoïste pour ne pas les aimer. D'ailleurs l'émeute, l'émeute hideuse et stupide, lui est en horreur; il ferait une lieue pour ne pas la rencontrer; mais en est-on toujours le maître? Au moment où il s'y prépare, à l'aide d'une campagne habilement combinée, et qu'il est déterminé à tout, même à fuir jusqu'au Jardin des Plantes, s'il le faut, le rappel bat. Le flâneur connaît et pratique ses devoirs. Il n'a pas atteint l'âge heureux, il

n'a pas une de ses fonctions désirables, qui vous classent dans la réserve de la garde nationale; il endosse l'uniforme en soupirant; il gagne, à pas comptés, le lieu de ralliement. Comprenez-vous tout ce qu'il souffre, enchâssé entre deux soldats, citoyens comme lui, obligé de régler son pas sur le leur, de renoncer à toute liberté dans ses mouvements, à toute spontanéité dans sa marche? Il a pour perspective deux ou trois dos et le panache de son capitaine; rien au-delà. Aussi échappe-t-il, dès qu'il le peut, à cette cruelle contrainte, et à la première halte, il flâne de son mieux dans les rangs. Cependant l'émeute fut vaincue; il a tenu bon jusqu'au bout. Il est heureux et fier d'avoir montré tant de résolution; mais la patrie n'appréciera jamais à sa juste valeur tout ce qu'il vient de faire pour elle.

Le printemps est presque écoulé; la verdure des arbres des boulevarts, des Tuileries et des Champs-Élysées a disparu sous la poussière. Ce qu'on nomme le monde se disperse. Paris contient à-peine sept ou huit cent mille habitants honteux d'y être encore. C'est aux eaux seulement que le flâneur peut retrouver la vie qui lui convient. Nous ne l'y suivrons pas. Fidèle à ma consigne, je ne franchis jamais la barrière. Nous pouvons du moins assister à son départ. C'est ce que je fis un jour, chez un homme distingué parmi les flâneurs les plus distingués. La calèche était prête; l'ordre et la prévoyance avaient tout disposé au-dehors et à l'intérieur. Le domestique, après avoir fermé la portière, s'arrangeait commodément sur son siège; le dialogue suivant s'établit entre le postillon et le flâneur :

Le Postillon. Où allons-nous?

Le Flaneur. Où tu voudras, mon ami.

Le Postillon. Où je voudrai?

Le Flaneur. Oui, sans-doute.

Le Postillon. Mais cela m'est égal.

Le Flaneur. Quoi! pas de préférence pour une poste plutôt que pour une autre?

Le Postillon. Non, monsieur.

Le Flaneur. Cherche bien. N'as-tu pas une mère, une sœur,

un vieil oncle dont tu hériteras, qui habitent le Bourget, Saint-Denis ou Charenton, et que tu sois bien aise de revoir?

Le Postillon. Ah! c'est vrai; j'ai Victoire, une de mes cousines, à Sèvres.

Le Flaneur. Eh bien! fouette, postillon, à Sèvres. — Et le sort de son voyage fut ainsi fixé.

Au fait, l'imprévu tient déjà tant de place dans les affaires de ce bas monde, que je ne comprends guère pourquoi on ne lui livre pas, comme notre flâneur, sa vie toute entière et sans condition. On peut hardiment le mettre au défi de faire pis que la prudence humaine.

UN FLANEUR.

LES DEMOISELLES A MARIER.

Quand on a élevé un jeune poulain, qu'il est en âge de courir avec son cavalier, on conduit la petite bête au marché, et l'on dit: „Qui en veut? J'en demande tant: voyez, il a le jarret fin, le crin fourni, l'échine droite; portant bien sa tête; large du poitrail: pour la vivacité c'est une biche; si vous voulez savoir son âge, regardez ses dents; si vous doutez de la douceur de ses allures, essayez-le.“ J'ai souvent entendu des hommes de bon sens, se plaindre qu'il n'en fût pas de même pour les demoiselles, et qu'on ne pût pas mettre un écriteau sur sa porte: *A marier, une jolie demoiselle alezan doré, prenant dix-sept ans à la Saint-Martin, bien dressée, pouvant aller à la cuisine et au salon. S'adresser au portier.*

Mal fondées étaient les plaintes de ces hommes; car je ne connais rien qui porte avec soi son enseigne comme la demoiselle à marier: les marchands de papier weynen ne l'ont pas écrite aussi lisiblement sur leurs chapeaux carrés. Dans tous les lieux où le regard coquet de la femme mariée vous dirait admirez-moi, la physionomie encourageante de la demoiselle vous crie: épousez-moi; et ce cri de la nature se formule de mille expressions diverses, selon les diverses positions où vous la rencontrez.

Au bal, fût-elle majeure de ses vingt-neuf ans accomplis, elle sera vêtue de blanc, les épaules pudiquement recouvertes,

la tête à-peine ornée d'une couronne de roses blanches comme un enfant qui vient de faire sa première communion. Elle *fera des yeux* à douze danseurs qui se croyant chacun séparément l'heureux objet d'une passion subite, s'empresseront de faire inscrire leur signalement ou leur nom sur les tablettes d'ivoire. Tandis qu'elle dansera, l'amour de ses regards sera partagé entre les divers candidats ou ceux qui pourraient manifester des intentions estimables, mais l'intervalle d'une figure à l'autre sera tout entier au cavalier de service: elle sera bonne avec lui; elle l'écoutera volontiers; elle lui dira le nombre de nuits qu'elle a passées au bal, et combien d'invitations lui restent encore à satisfaire. Le bouquet de fleurs qu'elle porte sera un sujet de discours suffisant à défrayer tout l'espace de temps qui sépare la pastourelle de la trénis. Loin de résister à la question, la demoiselle répliquera longuement et en détail, afin que sa confiance excitant la vôtre, vous laissiez entrevoir quel homme vous êtes; que la conversation lui donne votre carte, qu'on puisse savoir s'il faut vous sacrifier cette soirée, négliger les autres prétendants pour vous. Car si vous lui faisiez manquer des partis qu'elle peut rencontrer à ce bal, cela ne serait pas bien. Ce qu'elle desire savoir surtout, c'est le nom que vous portez: est-il élégant ou commun? euphonique ou dissonore? est-ce un nom gentilhomme ou un nom d'enseigne? Votre figure, peu lui importe, elle ne la portera pas; mais votre nom, vous comprenez. Et si vous avez mordu à l'hameçon, que vous ayez laissé croire à tout ce qu'on peut exiger d'un gérant responsable (car un mari n'est pas autre chose), voilà deux yeux étincelants qui s'attachent à vous, qui vous suivent, qui ne vous quitteront pas; durant cette soirée entière vous pouvez vous donner le passe-temps d'une passion, sauf à en concevoir une autre le lendemain dans le cas où celle-ci ne vous amuserait pas suffisamment. Mais attendez jusqu'au bout: lorsqu'on sera près de quitter le bal, que le papa, l'oncle ou le frère auront laissé la table d'écarté, que la maman aura enveloppé de fourrures le cou frêle de sa fille, noué sur sa joue un mouchoir en marmotte, et jeté le manteau de soie sur les épaules encore humides, regardez, la voilà qui tourne

la tête vers vous; c'est le coup d'œil dernier, le tendre farewell, l'adieu. Si vous ne l'épousez pas, il faut que vous ayez bien mauvais cœur.

Dans un cercle, la demoiselle à marier ne se mêlera point à la conversation sérieuse; et bien qu'elle soit plus occupée de jeunes gens que de jeunes filles, elle ne parlera que chiffons de poupée, amies de pension avec lesquelles elle sautait à la corde et jouait à la dînette, elle rira beaucoup, dira des naïvetés, et surtout, elle s'efforcera de trouver un petit garçon ou un petit chien qu'elle embrassera sans-cesse devant les hommes, auquel elle parlera de préférence, qui sera très-utile à son rôle.

A table, elle ne mangera pas, si ce n'est un blanc de volaille qu'elle essaiera d'éplucher, ou quelques fruits sucrés. Jamais de vin dans son verre, toujours de l'eau, comme pour vous dire: „voyez-vous, je suis un oiseau; un joli mouton qui cherche sa substance dans la fleur des champs et se désaltère au courant des ruisseaux: je ne vis que de baisers, et ne suis pas chère à nourrir.“ Le soir, quand tous les étrangers sont partis, le petit mouton mange pour son souper deux bonnes tranches du gigot qui lui inspirait tant d'horreur au dîner.

Aux promenades, les demoiselles à marier s'annoncent aux moins clairvoyants par l'air timide avec lequel elles s'appuient au bras de leur maman, se serrant contre elle comme des poussins contre leur mère. Ces adroites personnes ne portent pas de plumes au chapeau; pas de plumes et pas de grand châle, crainte d'effrayer les épouseurs qui savent bien qu'à Paris les plumes d'autruche et les tissus des Indes ne se trouveront jamais dans le pas d'un cheval. Voyez cet air timide qui vous invite: „venez donc, petit; j'ai le maintien modeste; je suis demoiselle, voilà maman que j'aime de tout mon cœur et que je changerais très-volontiers contre un mari? voulez-vous m'épouser: décidez-vous vite que j'en regarde un autre.“

Que si vous avez l'air d'un homme à marier, connu pour tel, et que la demoiselle oublie de vous flagorner de l'œil, sa maman qui l'accompagne, ne l'oubliera pas; elle vous fera des mines gentilles, elle vous aimera des yeux, vous disant: beau

garçon! et tout cela sera fait en forme d'interprétation, de truchement: „pour ma fille qui n'ose pas.“ Si vous voulez échapper aux poursuites d'une mère ayant filles à marier, il n'y a guère qu'un moyen, c'est de n'avoir ni état, ni famille, ni fortune; autrement elle vous poursuit, elle vous harcèle, elle vous chasse, jusqu'à ce que vous tombiez de fatigue, ou qu'un jeune célibataire se jetant à la traverse lui fasse perdre la piste en l'entraînant sur ses pas. Le plus grand plaisir d'une mère, son plus noble divertissement, c'est de courre le mari. Dans un concert, un repas, à l'église, car tous les lieux lui sont bons, la mère vient tendre ses filets: inquiète, elle attend l'homme, le vieillard riche ou le jeune amoureux. Il arrive; elle ne bouge pas; le laisse approcher, encore approcher; et sitôt qu'elle lui sent une patte prise dans la trame, elle saute dessus, l'enlace, l'enveloppe de tous côtés, par la tête, par le cœur, par les sens, par l'honneur; il se débat, il crie; on l'enveloppe encore; on le serre de plus près; on lui bande les yeux. Qu'il épouse! qu'importe après ce qu'il fera quand il verra clair; qu'il épouse: la bourse et la vie!

Telle femme, très-honnête du reste, renierait Dieu pour marier sa fille. Une mère qui a trois demoiselles à marier, est capable de tout: celle qui en a quatre, assassinerait.

Il y a telle demoiselle qu'on veut marier, parce que la petite personne a reçu du ciel l'influence céleste: à douze ans elle jouait avec le fils du portier; à treize, elle faisait des signes aux commis d'une boutique voisine; à quinze, elle veut se faire enlever par un habitué des Tuileries, un escroc se disant Brésilien et chevalier de l'ordre du Christ. On la marie.

Telle autre qu'on marie, parce qu'elle est triste: il lui faut un Paillasse.

Telle autre, parce qu'elle est malade et que les médecins ne comprenant rien à la maladie, ont dit: mariez-la.

Telle autre qu'on marie, parce qu'elle veut sortir seule. Il serait bien plus juste de lui donner le fouet, et je plains les malheureux hommes qui épousent ces garçons-là.

Mais la masse des demoiselles se marie pour avoir une cor-

beille, des bijoux, une garniture de plus à sa robe, et s'appeler Madame.

A Paris, lorsqu'une demoiselle a barbouillé de crayon noir une large feuille de vélin, qu'elle a battu son piano à la satisfaction de MM. Back ou Zimmermann, sa maman, sa maîtresse de pension la conduisent au spectacle; au spectacle, école de scandale où le ridicule seul est un crime, où l'adultère est embelli de la dignité du malheur, où les dérèglements de la passion font verser des larmes non moins coupables que ces dérèglements eux-mêmes. C'est là qu'on mène la jeune fille; que dans le cadre d'une loge on expose sa tête enivrée aux regards dévorants des bêtes dont le cirque est rempli. Et vous vous plaignez qu'elle soit fanée avant l'âge, flétrie avant le coucher du jour. Regardez-la, vous verrez son attention tendue et ses yeux briller, lorsqu'au gymnase, le délicat pinceau de Monsieur Scribe aura tracé des scènes si habilement préparées, fondues, que la corruption entrera dans tous les cœurs, sans que personne puisse indiquer le mot qui la porte, sans que les plus sévères puissent y reprendre. Aussi, voilà le théâtre qu'elle aime, la demoiselle, et non pas la gaîté franche de nos anciens auteurs. Qu'un mot à double sens vienne effaroucher les loges et ravir le parterre du théâtre français, elle ne comprendra pas; vous le diriez du moins à son air impassible; mais je vous assure qu'elle a bien profondément compris. Car je ne sache pas de mot assez bizarre pour qu'il soit inaccessible à la pensée de ces anges qui sortent de pension: et les images obscènes charbonnées sur les murailles, et les injures grossières du peuple, et les compliments soldatesques par lesquels un ouvrier traduira ses désirs, elles comprennent tout. Si Henri Monnier faisait devant elles une de ces charges de Lupanar dont son génie a quelquefois épouvanté nos déjeûners, je suis sûr qu'elles applaudiraient, qu'elles diraient, comme nous disons: „Bien, Monnier, c'est bien cela!“ D'où cette science leur vient-elle, je vous prie? En existe-t-il des cours dans les pensions de Paris; ou bien est-ce simplement l'enseignement mutuel n'ayant d'autre maître que l'instinct, l'attrait piquant du mal?

Tout Paris a retenti dans le temps de cette incroyable histoire d'un peintre qui prétendait à la main d'une jeune personne fort bien née, une enfant que sa mère n'avait pas quittée depuis sa nourrice, la fille d'un respectable magistrat, une demoiselle qui n'avait pas de secrets pour ses parents, un parfait modèle d'éducation, habile au piano, sachant accommoder sur la toile un joli plat d'épinards en forme de paysage, ferrée à glace sur l'histoire de France et la géographie, une de ces filles célestes dont les salons de Paris sont encombrés. Le jeune peintre avait été accueilli avec empressement, et, un mois après sa première admission dans la famille, une voiture de remise le traînait avec sa femme future vers la municipalité du dixième arrondissement. On arrive; on entre dans la salle des exécutions, et le jeune homme allait signer le serment fatal, lorsqu'un ami s'approchant de lui: „Ne signe pas, lui dit-il; on te trompe.“ Une explication a lieu; l'épousant se fâche, il entre en fureur: c'est une indignité que d'attaquer la réputation d'une fille aussi pure; ceux qui ont inventé cette calomnie sont des infâmes; s'il ne se retenait, il cracherait à la figure de l'ami trop officieux; il prend la plume et il signe.

Le soir à minuit, l'on entendit un effroyable tapage dans la chambre des nouveaux mariés. „Abomination! criait le mari; tandis que j'étais à l'autel ce matin, il y avait donc caché dans la foule un homme qui pouvait rire de moi, de ma crédulité; un homme que tes regards infâmes ont sans doute rencontré durant cette cérémonie, avec lequel tu as échangé un sourire d'intelligence, de mépris pour moi. Sais-tu bien qu'on me l'avait dit ce que tu étais, et que j'ai refusé de croire possible tant de corruption et de sottise!“ et puis, c'étaient des jurements sur tous les tons, des grincements de dents, des coups de poing sur les meubles: le malheureux criait, pleurait, s'arrachait les cheveux; enfin tout le dictionnaire du désespoir. C'est faire bien du bruit pour une demoiselle enceinte de huit mois! Car telle était la légère circonstance dont la famille avait oublié de prévenir le jeune homme. A toutes les injures et menaces de ce pauvre garçon, la demoiselle-ange ne répondait rien, si ce

n'est qu'elle lui passait les bras autour du cou, s'efforçait de l'embrasser, lui disant avec sa douce voix de Parisienne, „Vilain jaloux!“ Qu'il n'ait pas tué cette femme enceinte, cela se comprend à toutes forces, mais qu'il ait pu s'empêcher de rire à ce reproche de jalousie, c'est ce que je ne puis concevoir. Il n'avait pas envie de rire; il sortit de la maison à une heure du matin, criant au portier tout endormi et ébahi, qu'on eût à lui ouvrir la porte sur-le-champ, ne voulant point, disait-il, passer la nuit dans un lieu pareil. Un mois après ce mariage, le jeune peintre était en Russie, et la jeune dame accouchait à Paris: La mère et l'enfant se portent bien.

Celui-ci, comme vous voyez, trouva dans la dot plus qu'on ne lui avait promis: il en est d'autres moins heureux qui, dans le sourire d'une demoiselle à marier, ont entrevu celui de la fortune: des chevaux, des loges aux opéras, de belles livrées or et bleu de ciel, une succulente salle à manger où le champagne et les amis vont retentir, une agaçante maîtresse pour se consoler de leur femme... Le lendemain des noces, ils ne trouvent rien que la honte d'un trompeur dont un laideron a trompé les projets sordides.

J'ai connu un pauvre jeune homme lequel n'avait point mérité sa peine par le péché d'avarice, mais seulement par un peu de bêtise, péché plus dangereux encore. Au balcon d'une fenêtre placée en face de la sienne, il apercevait chaque soir une jeune demoiselle peu remarquable d'ailleurs, mais dont la tête irrégulière était ornée d'une forêt de cheveux blonds, cendrés, fins, et d'une soie si charmante, que c'était à en devenir fou. Aussi mon jeune ami n'eut-il garde d'agir autrement. Le voilà qui parle cheveux blonds, rêve cheveux blonds et passe sa vie cloué à sa fenêtre, attendant que vînt à se montrer la demoiselle. Elle se montrait assez volontiers, et son petit œil de faïence ne semblait pas trop hostile à l'admiration du jeune homme. Il me la fit voir un jour. „Il y en a peut-être de plus régulièrement jolies, me dit-il, mais voyez donc quel délicieux encadrement à ce visage! quel bonheur de baigner ses mains dans ces cheveux; de froisser ces boucles blondes...—

Vous êtes, répondis-je, de cette école sublime qui ne reconnaît dans la vie qu'un moment, qu'un amour, qu'une femme. Épousez!— „Oh!“ dit-il, „si je pouvais!“ Et comme il possédait une assez belle fortune, qu'il était fils de colonel, que sa maîtresse et lui demeuraient au même étage, au même niveau, je ne voyais pas pourquoi il n'aurait pas pu. En effet, ayant été reçu dans la maison, il trouva la demoiselle douce et naïve comme un enfant, elle se montra à ses yeux embellie des charmes de la vertu, et preuve qu'elle y joignait ceux du talent, il y avait dans le salon une harpe, une guitare et un piano; un chevalet dans la salle à manger. Heureux garçon, d'avoir rencontré une fille tellement accomplie! Aussi jamais Paula ma petite chatte ne fut si amoureuse que mon jeune ami à l'issue de la première visite. A la seconde, la conversation étant devenue plus facile, la demoiselle parla romans, applaudit à ceux de M. Charles Nodier, blâma les libertés de M. Paul de Kock, fit l'analyse de Thérésa; ce qui prouvait moins de naïveté qu'on n'aurait pu le croire d'abord. Mais qu'importait au prétendant cette surabondance d'instruction, légère tache entièrement effacée par des talents agréables, *dix mille livres de rentes*, une angélique douceur et, surtout, ces beaux cheveux blonds dont la vue l'enivrait?

Cependant, il éprouva quelque chagrin, lorsque après un mois de supplications continuelles pour que la demoiselle le fît juge de ses talents, il découvrit que le chevalet de la salle à manger servait à battre les habits, la harpe et le piano à meubler le salon, et que les talents de la jeune personne se bornaient à chanter *Petit blanc* avec accompagnement de guitare. C'était un malheur; mais pour si peu son amour ne pouvait rétrograder, adoré qu'il était de cette aimable fille, comblé de tant de caresses, de mots tendres et passionnés. Et d'ailleurs, ses démarches ouvertes avaient trop compromis l'avenir de la demoiselle pour qu'un homme honnête ainsi engagé pût abandonner la place. Le pauvre fou ne comprit pas qu'on n'est jamais trop avancé pour manquer un suicide, lors même que le pistolet est armé, que la bouche est ouverte et que les dents mordent le fer; il eut la niaiserie de passer outre. Quelques

jours avant son mariage, une banqueroute simulée vint lui apprendre avec les larmes et les sanglots de la famille qu'il ne devait plus compter sur les deux cent mille francs promis en dot. Trop généreux pour que l'intérêt pût l'arrêter: „Je suis assez riche pour deux, se dit-il, je l'épouserai.“ Et voilà que le matin du mariage, comme on parait la mariée pour la conduire en grande pompe à la mairie et à l'église, mon ami étant par hasard entré dans la chambre de toilette où le coiffeur travaillait, mon ami voit, attachée sur le dos d'un fauteuil, comme une longue queue de cheval blond, et sur chaque bras du fauteuil, une admirable touffe de cheveux bouclés à ravir la pensée. Quant à la tête de sa femme, en ce moment elle était à-peine recouverte d'une maigre chevelure qui, laissant les tempes à découvert, pendait clair-semée sur les épaules. Son cœur se resserre de surprise: triste jusqu'à mourir, il se retira dans son appartement en attendant que les perruques blondes fussent posées. Ainsi feuille à feuille„ le pauvre fou avait vu tomber la rose de son bonheur. Il pleurait seul, n'osant dire à personne, pas même à ses meilleurs amis sa douleur ridicule. Il cherchait à se consoler, à s'encourager, en songeant que si la femme qu'il épousait, n'avait ni talents, ni argent, ni cheveux, du moins elle était bonne, douce, patiente, et que ces qualités heureuses valaient mieux que l'or qu'on peut perdre, que des cheveux qu'on peut acheter. On vint l'avertir qu'on n'attendait plus que lui, ainsi qu'on appelle le condamné pour l'échafaud. Il courut, et donnant la main à sa femme pour monter en voiture, il ne s'aperçut pas qu'il posait le pied sur le voile traînant jusqu'à terre; la dentelle se déchira: „Que vous êtes maladroit!“ dit la demoiselle avec un petit accent de rage qu'elle oublia de dissimuler. Pour cette fois la mesure était comble. Le patient ne dit rien; on roule vers la municipalité; on descend de voiture; l'officier de l'état civil fait lecture du chapitre VI du mariage sur les droits et les devoirs respectifs des époux. „Mademoiselle Sophie-Henriette D***, voulez-vous prendre pour mari monsieur Hippolyte-Arthur de N***? — Oui, monsieur,“ dit la demoiselle d'une voix faible et les yeux



baissés. „Hippolyte-Arthur de N***, voulez-vous prendre pour femme mademoiselle Sophie-Henriette D***? — Non!!“ répond d'une voix de tonnerre le jeune homme furieux. Et il s'élance hors de l'enceinte.

J'espère assez de l'intelligence des demoiselles pour être assuré qu'elles ne se méprendront pas sur la véritable morale qui ressort de cette anecdote: c'est que pour ne plus cacher son tour, son coton et ses défauts, il faut attendre que l'on soit revenu de la municipalité.

Généralement c'est une chose fort bouffonne qu'un mariage, une farce dont notre rieuse de France s'est long-temps divertie. Autrefois toutes les pièces finissaient par un mariage; le genre d'aujourd'hui préfère terminer par un enterrement; c'est à-peu-près la même chose, et je ne vois pas pourquoi l'on dit que l'art dramatique a reculé.

Picard dans sa *Petite Ville*, joviale peinture de mœurs qui long-temps encore sera vraie, Picard nous a montré comment un cœur de provinciale savait différentier le garçon de l'homme marié, avec quel empressant accueil on s'emparait du premier, de quel embarras inutile l'autre était dans une maison. Cette scène si drôle, je la crois moins une œuvre d'art qu'une anecdote de la vie de l'auteur, burlesque et triviale aventure dont la naïveté aura séduit le gai comédien, qu'il aura prise à ses souvenirs pour l'amusement de son théâtre. Car il est peu de jeunes gens qui n'aient à raconter à leurs amis quelque semblable histoire. Pour ma part, j'en puis citer une.

Il y a quatre à cinq années qu'un conseiller à la cour des comptes me rencontrant aux Tuileries: „Un de mes collègues donne un bal ce soir, me dit-il; sa femme m'avait prié de lui amener un jeune danseur qui ne peut y venir, voulez-vous que je vous présente à sa place? „A vingt ans un bal ne se refuse pas; c'est une occasion de perdre du temps, de dire des fadeurs aux femmes et de boire du punch, trois divertissements auxquels j'aurais sacrifié les plus sérieuses obligations de la vie. Le soir, accompagné de mon ami le conseiller, je me rendis à la fête de son collègue, M. C....

Déjà les violons criaient avec le flageolet et le piano. Les femmes fleuries et nues, s'efforçaient de plaire, de paraître pudiques en excitant les désirs; brillantes de bonheur, elles rivalisaient de coquetterie et de beauté; les hommes, noirs, empesés, allant en arrière, en avant, sans grâce ni dignité, stupides comme d'orgueilleux dindons, sautaient. On étouffait, on poussait, il n'y avait pas de place et beaucoup de jolies personnes; enfin le bal était parfait.

Selon l'usage, on me conduit à la maîtresse de la maison, que je salue sans rien dire, selon l'usage. Cependant, je n'en fus pas quitte pour cette dépense habituelle de politesse et d'esprit. „Ah, dit la dame à mon introducteur, vous êtes bien aimable de nous avoir amené monsieur. Présenté par vous, monsieur était sûr d'être acceuilli comme un ami de la maison.“ Puis se tournant vers moi: — „Dansez-vous le galop?“ — „Pas trop bien.“ — „C'est égal, vous allez le danser avec ma fille;“ et l'on me mène à une jeune personne, bien faite, qui avait de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs, et des bras blancs si ronds et grassouillets que c'était une bénédiction. J'en serais certainement devenu amoureux; car vous ne sauriez croire avec quelle touchante bonté elle supportait mon inhabileté à la danse; comme elle me prouvait que je lui serrais la taille convenablement, que je la tenais bien solide sur la glace du parquet, et que je ne sautais point trop avec des mouvements saccadés comme un vieux cheval de cabriolet, au lieu de glisser, de filer en léger patineur. Je m'attendrissais aux amabilités que tout essoufflée ma galopeuse me prodiguait dans les moments de repos.

Quand je l'eus reconduite à sa banquette, et qu'elle m'eut remercié avec ce sourire d'une personne heureuse, sa mère moins timide, et non moins attendrie, m'engagea à m'asseoir près d'elle, entre elle et sa fille. J'avais à-peine pris place, que deux laquais, obéissant aux ordres de leur maîtresse, étaient debout devant moi, me présentant des sirops; et si je ne voulais pas de sirops, du punch, des gâteaux; et si je ne voulais pas de gâteaux, du bœuf fumé, une glace; à moins que je ne préférasse une plombière, un biscuit au rum ou au marasquin.

Tandis que je mangeais mon bœuf fumé, que je m'arrosais de punch; la maman et la demoiselle disaient de jolis mots pour me faire rire, et riaient elles-mêmes de tout ce qui sortait de ma bouche. Mais il y entrait plus qu'il n'en sortait. Ayant pris sur le plateau un quatrième verre de punch, j'entendis la mère qui disait à sa fille: Il est charmant! La demoiselle répondit avec ame: Charmant!

Or çà, me disais-je, il paraît que je suis le plus grand briseur d'éventails de Paris? les mères me disputent à leurs filles. On va m'enlever ce soir.

En ce moment s'approcha de moi un malencontreux danseur de mes amis, qui, me serrant la main et s'informant de mes nouvelles, me salua par mon nom... La mère et la fille se regardèrent l'une l'autre d'un air étonné; il se fit silence, et le rire cessa; une grande contrainte se remarquait sur leur visage, et comme mon introducteur s'avançait en ce moment de notre côté, l'aimable mère tout émue, allant à sa rencontre, engagea avec lui un entretien d'un instant. J'avais cru convenable pendant ce temps de dire quelques mots à ma jolie galopeuse, mais elle tenait les yeux fixés sur sa mère avec tant d'inquiétude, qu'elle n'entendit pas même que je lui adressais la parole. Alors madame sa mère revint s'asseoir en affectant de me tourner le dos, et je vis qu'une conversation télégraphique s'établissait entre elles, et que ces deux visages naguère joyeux et souriant comme l'espérance, étaient tout-à-coup devenus sombres comme celui d'un joueur qui, venant de perdre son dernier écu, regarde la Seine. J'avais beau manger et boire, dire des sottises, elles ne me trouvaient plus d'esprit. La demoiselle se rappela qu'avant mon arrivée elle avait promis à un autre cavalier la contredanse que nous allions danser ensemble, et la mère me pria de vouloir bien céder la place que j'occupais à une dame de ses amies qui entrait en ce moment.

Stupéfait de cette subite révolution, j'allai trouver mon conseiller introducteur, lui racontant en deux mots ce qui venait de m'arriver. Quand le rire fou qui s'empara de cet homme cruel en écoutant ma narration lui permit de parler,

il me dit: „Je vous ai présenté à la place d'un jeune homme qui a cent mille livres de rentes, et sur lequel madame C... a songé pour sa fille. J'ai oublié de dire à cette prévoyante mère, qu'à la place du riche héritier, j'avais pris la liberté d'amener un auteur."

Je terminerai par cette anecdote la peinture qu'on a bien voulu me demander, peinture superficielle et maussade, bouderie d'un garçon qui, se faisant vieux, n'a plus d'autre illusion que celle du repos et du bonheur domestique.

Avant de finir, je supplie qu'on ne m'accuse pas d'avoir vu seulement le mauvais côté de ma cause, et dans la classe intéressante des demoiselles à marier de n'avoir pas su distinguer ces jeunes personnes ornées de talents divers dont elles ne tirent nulle prétention, aussi naïves que belles, et qui pour être heureuses ne demandent à la vie que l'amour d'un jeune cœur, un homme de leur âge dont elles charmeront l'existence par leur douceur et leurs soins affectueux. Il en est une surtout: fille poétique, à la taille élancée, arrondie et souple comme le jonc qui plie; dont les noirs cheveux font ressortir la blanche pâleur; type de grâces et de romantiques beautés; amusante, bonne, sérieuse et légère comme un spirituel ami; comme lui fidèle; cœur d'homme dans le joli corps d'une femme; aimante et pure comme une sœur!

Régnier DESTOURBET.

LA JOURNÉE D'UN JOURNALISTE.

Le journalisme est une royauté nouvelle, la plus jeune à coup sûr de toutes celles qui couvrent aujourd'hui l'Europe; plus vivace et plus hardie, plus souple et plus alerte que toutes les cours et tous les cabinets qui se liguent sans pouvoir se soutenir, qui prodiguent les serments et les parjures, les protestations de franchise et les arrière-pensées sans réussir à se tromper; elle est née le jour où la vieille royauté a reçu le premier coup, le coup mortel qui a blessé à mort, en 1789, sa légitimité de quatorze siècles.

Et cependant quoique née d'hier, elle n'a pas moins de courtisans que ses sœurs aînées. Faudrait-il en conclure qu'elle est réservée au même sort; que l'aveuglement et l'ignorance la menacent, comme les majestés auxquelles elle succède, d'une mort prochaine et désastreuse; qu'elle entrera comme elles dans l'oubli et le néant? Je ne sais. Mais si nos yeux ne suffisent pas à prévoir de si loin la catastrophe qui doit dénouer sa vie, au moins pouvons-nous contempler à loisir, et dans ses plus secrets détails, cet élément de la société moderne, inconnu jusqu'à la fin du dernier siècle, que Lesage et La Bruyère n'auraient pas oublié dans les *Caractères* ou le *Gil Blas*, s'il y avait eu de leur temps une classe d'improvisateurs appelés journalistes, prêts à toute heure à prendre la parole, à faire

de la colère ou de la pitié, de l'admiration ou de la sympathie, de l'indignation et du dédain, sur tous les hommes et toutes les choses qui passent devant les yeux avec une rapidité kaléidoscopique.

La journée d'un journaliste est singulière et ne ressemble à aucune autre; elle est pleine et rapide, pensive et hâtée, distraite et concentrée, sérieuse et dissipée, mêlée de courage et d'insouciance, d'inquiétude et d'apathie, laborieuse et active au-delà de toutes les prévisions, mais parfois aussi ressemblant assez bien à l'oisiveté officielle, aux bras croisés des philosophes du dix-huitième siècle, ou des rhéteurs d'Athènes et de Rome.

A son réveil, le journaliste ne peut pas, comme les heureux du siècle, promener sa rêverie sur l'emploi de sa journée, jeter la plume au vent, comme on dit, et se demander indolemment s'il ira gagner l'appétit de son déjeûner dans une promenade à cheval, ou s'il attendra midi en promenant paresseusement ses yeux sur les feuilles humides d'un livre nouveau, sans s'imposer aucune autre tâche que celle de le trouver ennuyeux ou amusant, de le fermer et de le jeter de dépit ou de dégoût à la trentième page.

Il a son grand et son petit lever comme les majestés de Windsor ou de Vienne. Il donne audience, écoute les solliciteurs, accueille ou répudie les demandes. Il subit des tortures qui ne sont qu'à son usage, et dont l'ingratitude des lecteurs ne lui tient pas compte. C'est pour lui que la vanité, sorte d'épidémie morale qui n'a jamais exercé sur les cervelles humaines d'aussi déplorables ravages qu'aujourd'hui, réserve ses formes les plus douloureuses et les plus affligeantes. Il prête une oreille docile aux conseils d'un auteur qui déguise son orgueil et son intolérance sous le masque de la prière. „J'ai eu, dit le suppliant d'une voix humble et douce, l'intention de renouveler la face de la littérature. Scott n'a pas compris le parti qu'on pouvait tirer du quinzième siècle. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait d'énergique et de grand dans le moyen âge. Quant au style, je n'en parle pas. C'est une affaire à part, et qui ne fera pas question. Ivanhoé n'est pas *écrit*. J'ai

choisi ne permet ni cesse ni repos. Ce n'est pas demain ni après-demain que vous devez parler et donner votre avis; vous ne pouvez pas, comme les *honorables* du Palais-Bourbon ou du Luxembourg, attendre huit jours pour prononcer votre harangue, et consulter l'écho de votre cabinet sur l'harmonie et la sonorité de vos périodes. Si, pour parler, vous avez besoin de mettre en usage la maxime du philosophe grec, si, avant de tremper votre plume, vous récitez seulement les vingt-cinq lettres de l'alphabet, jetez votre plume, brisez-la, jetez au feu le papier qui attend votre volonté pour ranimer les haines, pour éteindre les jalousies, renouer des amitiés languissantes, rallumer les enthousiasmes attiédis. Mettez vos gants; assurez-vous du nœud de votre cravate; passez la main dans vos cheveux; prenez votre canne; allez comme un oisif inutile promener votre figure aux Tuileries ou aux boulevarts : vous ne serez jamais journaliste.

Si vous n'avez pas meublé à l'avance votre mémoire de plusieurs milliers de volumes, si vous ne pouvez pas, en tournant la dernière page d'un livre, formuler un jugement précis et net, n'essayez pas, comme le font quelques intelligences rétives, qui meurent à la tâche d'épuisement et de lassitude, n'essayez pas de feuilleter la conversation de vos amis et les rayons de votre bibliothèque. N'allez pas entamer la lecture de *Clarisse* ou de *Tom-Jones*, pour commencer une comparaison laborieuse et pédantesque. La *Bibliopée,* qui rivalise avec les machines de Birmingham et de Manchester, vous débordera, et se raillera de vos efforts.

Avant de glisser le couteau d'ivoire entre les feuillets du premier chapitre, prenez la mesure de vos forces; faites le recensement de vos lectures précédentes; dressez la statistique et le dénombrement de votre pied de guerre; relevez militairement les idées valides et vives que vous pouvez sacrifier et dépenser librement, sans concevoir aucune inquiétude pour la lutte du lendemain. Mesurez la profondeur de vos lignes de bataille; et, si vous n'avez pas sous la main tous les parallèles, toutes les citations historiques, toutes les dates, toutes les biographies dont vous prétendez composer votre avant-garde;

incomplète; au besoin il vous laisse, avant de vous saluer, un programme détaillé des promesses qu'il adresse, en forme de circulaire, aux électeurs de son département.

Ici encore le silence et l'approbation de la lèvre et du regard sont la seule arme que vous puissiez opposer aux flots de son éloquence. Ne l'arrêtez pas; prenez patience. Il faudra bien qu'il se taise. Sa parole finira par se figer dans son gosier.

Heureux, trois fois heureux, si, après avoir prêté l'oreille à ces deux candidats, vous n'avez pas à subir le début anticipé d'un héritier de Molé ou de Talma. S'il vous arrive de province un acteur à la voix creuse et sourde, muni d'une lettre de recommandation ouverte, qu'il a relue plusieurs fois en montant l'escalier, dont il a calculé avec confiance la valeur et la portée, tenez-vous bien, et gardez-vous surtout de plisser votre front, de froncer le sourcil, de serrer lés lèvres, et de témoigner en aucune manière votre impatience. Ne l'éconduisez pas; et, s'il vous propose gracieusement de vous donner, à l'instant même, un échantillon de son débit, répondez: oui, comme un homme charmé et curieux. S'il écorche et déchire en lambeaux le *Misanthrope* ou *Andromaque*, ne craignez pas de lui dire que Molière et Racine lui devront un nouveau triomphe; autrement il ira dire partout que vous êtes vendu à son chef d'emploi, que vous touchez une prime sur les appointements de l'acteur qu'il vient doubler.

Midi sonne. A-peine avez-vous le temps de regarder le ciel, de compter les nuages qui flottent à l'horizon. A l'œuvre! voici que la journée commence. Il faut monter sur le trépied. Feuilletez les gazettes de l'Europe. Parcourez les colonnes du *Globe* et du *Courier*, triez les injures que Wellington jette à lord Grey, gargarisez votre mémoire des scandales que les réformistes ne ménagent pas à leurs adversaires; n'oubliez pas, dans cette lecture à la course, où les minutes sont comptées, la vanterie de la gazette impériale de Nicolas, ni les caquets jactantieux des publicistes d'Augsbourg. Préparez les entrailles de votre cerveau, déblayez les avenues qui pourraient ralentir la marche de vos pensées; car le sacerdoce que vous avez

qui ne dédaignaient pas la prodigalité et qui risquaient l'oubli, en ne tenant compte que du but qu'ils voulaient atteindre, Fielding et Châteaubriand, deux génies que l'Angleterre et la France s'envient mutuellement.

Qu'ils se consolent donc ceux que la presse épuise et moissonne, qui agissent sur les destinées du pays, qui le conseillent et le gouvernent, sans recevoir en échange les mesquines flatteries qui forment l'apanage du moindre conteur! Qu'ils se consolent devant ces grands exemples!

Car depuis quarante ans les plus hautes et les plus durables gloires, les noms les plus imposants, ont mis leur plume au service du pays et de leur volonté. Tous les hommes d'énergie et de caractère, d'ambition et de savoir, avant de siéger dans nos assemblées, ou dans les conseils, avant de soulever et de contenir sous le vent de leur parole la foule qui ne refuse jamais son obéissance quand elle devine la supériorité, et qui se trouve ailleurs que dans la rue ou dans un salon, parmi les législateurs comme parmi les écoliers, les plus habiles ministres et les premiers orateurs des parlements de Londres et de Paris ont été journalistes.

Ne croyez-vous pas que celui-là gouverne vraiment son pays, qui tous les jours pose et soutient une thèse, interpelle sur leur conduite les cabinets de l'Europe, invoque la lettre et l'esprit des traités qu'on viole ou qu'on prétend éluder, donne aux plus sérieux enseignements une forme populaire et vive, et se place par l'indépendance publique de ses opinions et de sa vie au-dessus de tous les pouvoirs qu'il censure; qui peuvent le contrarier, mais non pas lui imposer silence?

Sans-doute, et ce serait folie de le nier, sans-doute, ce règne a comme tous les autres son aveuglement et son ivresse. Dans son ardeur de critique, dans son enthousiasme de principes, il lui arrive parfois de franchir les limites de la vérité possible et réalisable, de résoudre sur le papier, de trancher d'un trait de plume les difficultés que vingt-quatre heures de gouvernement lui montreraient comme insolubles pour quelque temps, de conseiller des manœuvres et des négociations qui

remettraient tout en question, et joueraient sur un dé la destinée des peuples.

Cela est vrai. Mais n'en peut-on dire autant de bien des harangues législatives? Êtes-vous bien sûrs que chez les excellences, le despotisme *oratoire* soit plus rare que, chez les journalistes, les déclamations libérales? Pour mon compte, vous me permettrez d'en douter.

Je ne sais d'impartiales et de sensées que les intelligences qui dépensent vingt-quatre heures par jour à délibérer sans exprimer jamais leur avis, sans jamais rencontrer ni contradiction ni puissance, qui vivent dans une contemplation éternelle, en dehors de l'espace et du temps.

Mais soyez riche, l'or vous enivre. Soyez aimé, vous devenez fat. Soyez ministre, vous devenez sourd à l'opinion publique. Soyez journaliste éloquent, vous croirez à la toute-puissance et à la souveraine sagesse de vos paroles.

C'est une triste vérité, mais qu'il faut reconnaître: il n'y a de sages que ceux qui ne sont pas; que les sagesses qu'on rêve et qu'on ne verra jamais.

La science elle-même, la plus profonde et la plus étendue, porte à la tête comme le rum et les bonnes fortunes. En Allemagne, il y a des professeurs de chimie qui espèrent créer dans leurs creusets des corps organisés, une rose, un cheval peut-être, une femme, qui sait? on perdrait son temps à compter les folies.

Achevons l'inventaire de la journée.

Le soir, qui, pour les oisifs eux-mêmes, est une heure de délassement et de repos; le soir, qui clôt leur journée autour d'une table de jeu ou d'une théière, ou dans une loge aux Italiens, le soir est, pour le journaliste, l'occasion et l'heure d'une tâche nouvelle. Il faut qu'il se rende au théâtre pour écouter le nouveau chef-d'œuvre, et cette tâche ne promet pas de s'épuiser prochainement. Si Moïse eût vécu de nos jours, je m'assure qu'il eût mis au nombre des fléaux qu'il infligeait à l'ingratitude publique, les couplets qui glapissent tous les soirs entre les murs de nos théâtres, et qu'il n'eût

pas oublié non plus les mille formes poétiques ou frénétiques, que l'adultère, l'inceste et le viol prennent tous les soirs, pour distraire, à ce qu'on dit, notre satiété, pour surprendre et concentrer notre attention.

Le public bourgeois, le public sensé, le public qui a femme et enfants, ne va plus guère au théâtre que pour entendre Paganini ou madame Malibran, ou pour contempler à loisir la danse gracieuse et pudique de mademoiselle Taglioni, la pudeur grave et antique de ses attitudes, pour étudier dans cette figure italienne, si chaste et si voluptueuse à-la-fois, le secret des danses merveilleuses de Corinthe et d'Athènes. Mais de pareils bonheurs ne sont qu'une exception rare et violente dans la journée d'un journaliste. Comme il écrit jour par jour l'histoire de l'esprit et de la sottise publique, il n'a pas un moment à perdre. Il faut qu'il suive à la trace le retentissement d'une pointe, d'un quolibet, ou d'une tirade, comme le basset le gibier; ou comme le picador la mule qu'il vous a louée; il faut qu'il assiste au partage de toutes les curées littéraires, qu'il compte les blessés et les morts, qu'il dénombre, comme fait Homère au second livre, pour les vaisseaux de la flotte grecque, toutes les idées glorieuses et pures que l'ineptie et la cupidité dérobent effrontément et flétrissent sur la scène, toutes les inventions sérieuses et recueillies, nées dans le silence et la méditation, et qui viennent expirer à la lueur de la rampe, s'imprégner d'huile et de poussière, et rendre l'âme entre un manteau de serge et une couronne de carton.

Et, pour que rien ne manque à sa joie, il a suivi les répétitions de la pièce qu'il écoute; il sait ce qu'ont coûté les dents du jeune premier, et les cheveux de l'amoureuse. Il sait par cœur toutes les aventures de l'ingénue, toutes les querelles qui divisent le père noble et le scapin. Il a compté, sur ses doigts, avant que la toile se lève, toutes les mailles du tamis dramatique par lesquelles a dû passer le nouvel ouvrage avant d'arriver sur la scène, armé de toutes pièces, avec une cuirasse de soie, un poignard de bois, une voix enflée et creuse, un langage qui dérouterait bien d'autres sagacités, ma foi, que celle de

M. Jourdain, qui ne ressemble ni aux vers ni à la prose; sorte de parole indisciplinée, qui se joue avec une égale licence des lois de la grammaire, de l'analogie des images, de la déduction logique des idées, de toutes les règles enfin dont se compose une langue. Il sait, jour par jour, comme le télégraphe, quand, pour la première fois, un livre, qui n'y songeait pas, est devenu l'objet d'une convoitise dramatique, quand il a été dépecé par deux ou par trois chasseurs de ces sortes de proie; qui a coupé les scènes, qui a donné le dialogue, qui a brodé les tirades, qui a fourni la couleur locale, les mots historiques.

Aussi, dès que le pied de l'acteur a frappé sur les planches les trois coups solennels, dès que l'orchestre a laissé dormir en paix la symphonie de Mozart ou d'Haydn, qu'il écorche depuis vingt ans, au moment où le plaisir des badauds commence, le journaliste se résigne courageusement au supplice de ses réminiscences. Il reconnaît, dans la voix enrouée d'une duègne, dont l'accent n'est guère plus intelligible que celui d'une chatte enrhumée sur une gouttière, le premier chapitre d'un roman publié il y a quinze jours, et qui espérait échapper à cette odieuse profanation. Dans les fanfaronnades d'opéra-comique débitées par un officier mal à l'aise dans son hausse-col, et fort embarrassé dans le ceinturon de son épée, qu'il ne peut remettre au fourreau sans interrompre son débit, il retrouve une scène ingénieuse et concise destinée par son auteur aux lectures patientes.

Il n'a pas même la ressource d'une dame spirituelle qui s'ennuyait d'une sonate, et prenait son plaisir en patience. Chaque fois qu'il entre au théâtre, il y a cent contre un à parier qu'il va voir l'*exécution* dramatique d'un livre. Car, par une singulière application de la théorie d'Adam Smith sur la division du travail, il y a aujourd'hui deux parts bien distinctes dans la littérature, l'art et l'industrie. Les artistes trouvent une idée, la creusent, la décomposent, la reconstruisent à leur guise pour lui donner plus de valeur et de beauté. Quand ils ont achevé les dernières ciselures de leur statue, bronze ou marbre, ils lèvent le voile, et disent: „Venez voir.“ La foule inattentive passe, et oublie.

Viennent ensuite quelques hardis maraudeurs qui fondent sur l'ignorance l'impunité de leur fraude. Ils fabriquent une misérable copie, qu'ils affublent de clinquant, d'oripeaux et de pierres de couleur. Ils lui mettent du fard au visage; ils la hissent sur le théâtre, et disent: „Voilà mon ouvrage."

Or le public encourage de ses battements de mains, de sa présence, de son rire et de ses lèvres béantes, cette piraterie littéraire. Il oublie l'art, et applaudit l'industrie. Il ne lit pas, et se contente d'aller voir l'histoire qu'on lui fait, d'écouter les passions qu'on lui récite. Si Paris, comme on le dit, rappelle la patrie de Périclès, pour dieu! qu'on me dise où est le peuple d'Athènes?

Si ce tableau paraissait exagéré, si l'on m'accusait d'assombrir à dessein les traits de cette esquisse, je répondrais franchement que je sais plusieurs exceptions aux généralités que je viens de montrer, mais qu'elles sont loin de suffire à prouver l'inexactitude de mon récit. Il y a sans-doute en France quelques génies dramatiques que je n'ai pas besoin de nommer. Les traditions de Talma et de Molé ne sont pas absolument perdues. Messieurs Ligier, Bocage, Frédérick et Lockroy, mademoiselle Mars, madame Dorval, mademoiselle Léontine Fay, mademoiselle Jenny Vertpré, madame Albert, sont là pour répondre.

Mais il est malheureusement trop vrai, pour les journalistes surtout, placés de manière à tout voir par leurs yeux et de près, que le théâtre est arrivé à une déplorable décadence. Après les lions, sont venus les éléphants. J'imagine que nous verrions bientôt les poissons en scène, si les brochets pouvaient jouer un rôle! Attendons!

Au sortir du théâtre, mon héros, puisque aussi bien j'écris la biographie d'une de ses journées, n'est pas quitte encore des exigences de sa profession. Ne croyez pas qu'en mettant le pied hors de cette espèce d'ἀγορά, qu'on nomme les coulisses, il puisse rentrer chez lui, et oublier dans de paisibles rêves les tumultueuses études qui ont dévoré toutes ses heures. Détrompez-vous! Il a maintenant un autre rôle à jouer. Son épreuve quotidienne n'est pas encore achevée. Onze heures

sonnent : il faut qu'il aille dans le monde pour se mêler aux causeries, aux médisances et aux calomnies ; il faut qu'il prête l'oreille au bruit imperceptible encore des réputations politiques et littéraires qui vont naître ce soir, grandir pendant trois jours, pour expirer peut-être la semaine prochaine.

Le voici qui entre dans le salon. Il a beau faire pour passer à la dérobée, saluer simplement, sans *guinderie* et sans manière, la maîtresse de la maison, s'asseoir, sans mot dire, près d'un ami qui l'aborde, il ne réussit pas à déguiser son arrivée. Il est bientôt entouré de prévenances, de questions, de compliments et de prières, comme pourrait l'être un ministre. Quoi qu'il arrive, depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures du matin, il faut qu'il subisse jusqu'au bout sa destinée de journaliste ; au milieu de la danse, de la walse et du galop, au plus beau morceau d'un duo, d'une symphonie ou d'une sonate, il faut qu'il accueille, le sourire sur les lèvres, toutes les apostilles qui lui arrivent, en robe de gaze et en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des perles au cou ; il faut qu'il trouve pour toutes ces jolies suppliantes, des promesses et des protestations d'indulgence ; qu'il distribue à toutes ces têtes dont l'importunité ne lui laisse pas un instant de répit, des espérances intarissables ; et s'il lui arrive de manquer de présence d'esprit, comme je l'ai vu récemment, s'il complimente un député sur les vers d'un poète, ou le poète sur le discours d'un député, ne craignez pas qu'on rie, qu'on plisse même ses lèvres en signe de moquerie. On y met plus de réserve et de modestie. On ne s'étonne pas qu'il y ait quelque désordre dans un cerveau où les souvenirs sont entassés pêle-mêle, comme les parures dans l'arrière-boutique d'un fripier. On le ramène peu-à-peu à des idées plus précises. Il ne prend pas même la peine de s'excuser. Le député se rejette sur ses vers de jeunesse, le poète sur ses vues politiques ; tout s'arrange et se concilie.

C'est un rude métier, vous le voyez, et qui ne devrait tenter personne. Mais une fois qu'on a en main la parole, une fois qu'on a pris place à la tribune, on y renonce difficilement.

Une fois que le clavier de la pensée s'est mis d'accord avec la gamme élevée de cette existence, on a grand'-peine, croyez-moi, à changer les habitudes de l'instrument.

Et si vous me demandez quelle moralité je prétends tirer de cette face particulière de la vie parisienne, ce que j'en pense, et ce que j'en veux conclure, je répondrai par les paroles de l'Écriture: „*Contristata est anima mea.*"

En effet je ne sais rien de plus triste et de plus amer que ce perpétuel dévouement, ce tourbillon au milieu duquel l'ame n'a pas un instant de repos. Ce que j'ai dit ne s'applique peut-être pas à plus de douze personnes à Paris. Mais qu'importe? Notre vie est ainsi faite, que ceux qui ne réalisent pas encore le portrait, aspirent à le réaliser. Sont-ils fous? Sont-ils sages? Je ne sais: ils suivent leur étoile; leurs pieds sont endurcis aux ronces du sentier. Ailleurs ils trouveraient peut-être des cailloux aigus et tranchants, qui rouvriraient de nouvelles plaies. Ils ne veulent pas abandonner la récompense de l'épreuve, la puissance et l'autorité.

A vrai dire, je ne crois pas qu'il y ait au monde une manière de dépenser ses facultés plus ruineuse et plus hâtive, pas même la royauté ou le conseil. Prenez dans le passé tel homme que vous voudrez, habile et hardi, improvisateur infatigable, penseur encyclopédique; prenez Voltaire, Beaumarchais ou Diderot, d'Aubigné, Pascal ou Bossuet, et je défie qu'au bout de cinq ans ils n'aient pas épuisé le meilleur de leur verve et de leur éloquence.

Donc, vous tous qui enviez le sort d'un journaliste, qui le prenez innocemment pour un homme privilégié, réservé au plaisir, aux joies de vanité, plaignez-le! Toute sa vie n'est qu'un perpétuel holocauste. Chaque jour qu'il ajoute aux jours précédents emporte une de ses plus chères illusions. Il sait bien souvent de l'histoire ce que la postérité n'apprendra pas, le prix qu'on a payé tel article d'un traité, tel succès éclatant auquel Paris croit sincèrement. Il a vu faire le génie d'un musicien, la grâce d'une danseuse; à trente ans, il est sexagénaire.

Mais si, par impossible, on se retire à temps de ce monde

d'exception, de scepticisme, de tristesse et d'incrédulité, si, après avoir fait provision de désabusement et de défiance, on rentre dans la vie ordinaire, on y apporte, croyez-moi, quelque chose d'impassible et de réfléchi, de sentencieux et de grave; quoi qu'on fasse et qu'on tente, on ne ressaisit pas sa jeunesse évanouie. On garde au visage et au cœur les rides que la réflexion y a mises. Les cheveux ont blanchi, comme dans une nuit de jeu et de ruine, comme autrefois les cheveux d'une reine, la veille de sa mort. Alors il ne faudrait jamais dire son âge: personne ne vous croirait.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ÉGLISE DES PETITS-PÈRES
A PARIS.

„J'étais là, telle chose m'advint."
La Fontaine.

Un jour de l'été de 1812, je traversais avec mon mari la place des Victoires ornée à cette époque de la statue colossale de Desaix, et, malgré ses défauts, nous admirâmes pendant quelque temps la beauté de l'expression et la noblesse du geste qui semble si bien exprimer ces mémorables paroles: *„Allez dire „au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas „assez fait pour la patrie et pour la postérité."*

La chaleur était excessive; et en passant devant une église placée entre la rue Notre-Dame-Des-Victoires, et ce qu'on appelle le passage des Petits-Pères, mon mari me proposa d'y entrer pour voir quelques tableaux de Bon de Boulogne, Carle Vanloo, etc., qui en décoraient le chœur.

J'étais curieuse de visiter cette église, où, selon Saint-Foix, de pauvres moines s'étaient jadis réfugiés, après que Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, les eut chassés du couvent qu'elle leur avait bâti à grands frais dans le faubourg Saint-Germain. Cette princesse, bonne, pieuse, mais un peu singulière, avait fait venir ces moines d'Italie, pour lui chanter l'office sur des airs de son choix, et qui devaient être composés par son propre musicien. Ces pauvres gens qui ne savaient que

psalmodier, et qui peut-être trouvaient la musique française plus barbare que le plain-chant d'Italie, remplirent mal les vues de Marguerite; elle se brouilla bientôt avec eux, et les contraignit de chercher un autre asile.

Avec le temps, et après bien des vicissitudes, les bons pères se réunirent à d'autres moines de leur ordre, et achetèrent un terrain proche du Mail, pour s'y bâtir une maison et une chapelle. Un des leurs, nommé frère Fiacre, prédit à Anne d'Autriche la naissance d'un fils, et celle de Louis XIV ayant vérifié cette prédiction, cet évènement mit les *petits pères*, c'est ainsi qu'on les appelait, fort en crédit à la cour. La reine bâtit leur couvent. Louis XIII posa la première pierre de leur église, et voulut qu'elle portât le nom de *Notre-Dame-Des-Victoires*, „en „mémoire, dit l'historien de Paris, le savant Dulaure, des tristes „victoires qu'il avait remportées sur des Français protestants...."

Il était deux heures quand nous entrâmes dans l'église; elle était déserte, mais très-ornée, et son ensemble ne présentait point cette mesquine économie qui, de nos jours, ôte aux lieux saints toute leur majesté. Les hauts chandeliers de vermeil, les anges d'or du tabernacle et des côtés de l'autel n'étaient point disgracieusement affublés de ces étoffes ridicules qui attestent la pauvreté des églises, le peu de zèle de ceux qui les fréquentent, et surtout la nécessité de ménager des choses qu'on ne pourrait peut-être pas facilement renouveler..... Cette vue me rappelle toujours celle de certains salons de province, dont les fauteuils, les girandoles et les ornements surannés couverts de housses ne doivent paraître qu'aux *bons jours*, c'est-à-dire, lorsqu'il y a du monde....

Loin donc de présenter cet aspect désolé de quelques-uns de nos temples actuels, la claire et fraîche église avait son maître autel et ses chapelles tout parés de fleurs naturelles, et l'odeur de ces dernières mêlée à celle de l'encens et de la cire, se répandait dans l'atmosphère en parfums doux et suaves dont l'influence mystérieuse dispose l'âme, plus qu'on ne croit, à un pieux recueillement. Le chœur était garni de hautes stalles d'un bois noir, richement sculpté, et de beaux et précieux tableaux

en recouvraient le pourtour. Afin de les mieux examiner et chacun dans son jour, nous entrâmes par la porte de droite qui conduit à la sacristie, et de là nous pénétrâmes dans l'enceinte consacrée.

Tandis que mon mari, amateur des arts, et surtout de la peinture, me faisait admirer l'effet du tableau qui représente, je crois, la conversion de saint Augustin, un bruit léger, que j'entendis derrière moi, me fit retourner la tête. Je vis à peu de distance un beau vieillard à cheveux blancs, qui paraissait nous examiner attentivement. Il nous salua avec politesse, et, voyant les yeux de mon mari encore attachés sur le tableau du centre: „Monsieur est peintre?“ dit-il, avec l'accent tout particulier qu'un amateur met d'ordinaire à cette question, lorsqu'il s'adresse à celui qu'il croit initié comme lui aux mystères de la science.

— „Pas tout-à-fait,“ répondit mon mari, „mais j'aime passionnément la peinture, et ses productions me trouvent rarement indifférent; j'admire ici un Carle Vanloo d'une belle couleur et d'un effet qui n'était pas ordinaire à ce peintre.

— „Ah! monsieur!“ reprit avec un profond soupir le curé, car c'était lui, „avant la révolution, nous avions bien d'autres trésors!... outre ces tableaux, le couvent, dont j'avais alors l'honneur d'être prieur, possédait des objets d'un grand prix; notre réfectoire était orné des productions de La Fosse, de Rigaud; nous avions une riche bibliothèque, un cabinet d'antiquités, une belle galerie de tableaux des plus grands maîtres, un Guerchin, un André del Sarte, monsieur! un Jacques Stella! des Valentins, des Pannini, des Wouvermans... tout cela a été pillé, vendu, dispersé.... Ah! monsieur! la révolution nous a fait bien du tort, et de long-temps notre église ne réparera ses pertes....“

Il y avait tant de tristesse, tant de découragement dans la voix du vieillard en exprimant ces regrets, que je me sentis ému.

— „Je crois,“ lui dis-je alors pour détourner sa pensée de ces fâcheux ressouvenirs, „je crois, monsieur,“ que vous êtes

amateur, et que vous regrettez ces trésors plutôt comme peintre que comme propriétaire?...

— „C'est la vérité!" reprit-il en souriant; „j'aime la peinture; et j'avoue qu'après notre sainte religion qui nous apprend à supporter bien des peines, c'est à l'exercice de cet art que je dois les plus douces consolations de ma vie. J'ai même eu le bonheur de rassembler chez moi quelques beaux morceaux dont la vue me console de la perte des autres;... et, puisque vous êtes amateurs," continua-t-il, en voyant que nous l'écoutions avec intérêt, „vous devez être curieux de voir de belles choses.... Si cette jeune dame ne craignait pas de se fatiguer en montant un peu haut, je vous proposerais à tous deux de venir visiter la petite collection que j'ai réunie.... J'ai quelques tableaux rares et précieux que je me ferais un vrai plaisir de vous faire admirer...."

En parlant ainsi le curé nous avait conduits doucement hors du chœur. Je me hâtai de l'assurer du plaisir que me causait sa proposition, ajoutant que j'étais prête à monter aussi haut qu'il voudrait, fût-ce même pour aller au ciel.

— „Oh! pas encore!" répondit le curé avec une douce gaîté, „quoique assurément, madame, il me fût très-agréable de vous y conduire...."

Ce compliment, tant soit peu mondain, était fait avec tant de bonhomie, qu'il ne me choqua point, et que je le pris plutôt comme l'expression d'un souhait pieux qui n'avait rien de déplacé dans la bouche d'un prêtre.

Celui-ci avait ouvert une porte, et nous nous trouvâmes dans le cloître de l'ancien couvent. Nous traversâmes de grandes salles toutes dévastées, ensuite nous montâmes d'étage en étage, et de détours en détours, à travers un labyrinthe de passages droits, obliques, qui me semblaient tantôt approcher du but, et tantôt revenir sur eux-mêmes. En faisant ce trajet de la longueur duquel je témoignai mon étonnement à mon guide, celui-ci me dit tout haletant: — „Ah! jadis j'étais mieux logé!... Mais depuis la révolution!... Encore bien heureux, madame, d'avoir retrouvé une petite pièce dans cette maison, où j'ai passé ma jeunesse

et la plus grande partie de ma vie!... J'ai du moins l'espérance d'y mourir, et c'est une consolation que, pendant bien des années, j'ai cru devoir m'être refusée.... Ils m'ont bien proposé de me faire chanoine de Saint-Denis, mais bah! je ne veux pas quitter le colombier où j'ai trouvé mon repos!..."

Tout en parlant de la sorte, nous arrivâmes enfin sous les combles: l'escalier finissait, c'était là qu'était l'appartement de ce digne homme. Il nous l'ouvrit avec empressement, et nous introduisit dans une antichambre où des toiles tendues, des chevalets, de vieux tableaux, et surtout une forte odeur d'huile et de vernis, annonçaient les occupations et les goûts du maître. Nous traversâmes successivement cinq ou six chambres, toutes décorées de peinture, ou encombrées d'objets curieux, tels que meubles de forme étrange en bois sculpté; vieilles dorures de toutes espèces, anciens missels et autres livres en vélin, contenant de riches enluminures. Toutefois la vue de cet amas de choses donnait plutôt l'idée de la manie du possesseur que de son bon goût; car parmi les nombreux tableaux qui tapissaient les murs, il se trouvait rarement un morceau passable. Cependant, le curé nous montra avec toutes les précautions minutieuses d'un véritable artiste, un beau Schalken dont l'effet piquant était encore rehaussé par un jour adroitement ménagé au moyen d'un rideau de soie rouge qui laissait tomber un vif rayon de lumière sur la partie éclairée du tableau: il représentait une jeune fille portant un flambeau. C'était vraiment une très-belle chose. Nous vîmes aussi une sainte famille du Guerchin; une belle Vierge de Jacques Stella, qui provenait peut-être de l'ancienne galerie du couvent, mais le curé ne nous en dit rien, quoiqu'il eût, comme tous les amateurs, la manie de conter comment tel ou tel tableau était venu en sa possession, ceux qu'il avait donnés en échange, enfin toutes ces petites particularités qui ont tant d'intérêt pour les faiseurs de collections. En nous parlant du plus précieux morceau de son musée, le bon curé, après toutes les précautions usitées en pareil cas, comme de fermer un des volets de la fenêtre, d'incliner à un certain point un tableau posé sur un chevalet, et que recouvrait mystérieusement un

rideau de taffetas vert, dit, en s'adressant spécialement à mon mari:

— „J'ai ici une perle! monsieur, un vrai diamant, un trésor que le musée Napoléon m'envierait, s'il en soupçonnait l'existence... mais dont je ne veux pas me départir.... C'est un joyau inestimable, en un mot, l'original de la *Vierge au linge*, un Raphaël!“

En achevant ces mots presqu'à voix basse, le curé le corps penché vers nous et les deux mains sur la draperie, la tira tout-à-coup, et nous fit voir en effet cette charmante composition, où le prince de la peinture a représenté la Vierge coiffée d'un diadême d'azur et soulevant un voile transparent qui couvre son divin fils endormi.

Mon mari, familier avec les œuvres des grands maîtres, examina le tableau avec attention, et témoigna quelques doutes sur l'authenticité d'un morceau qui se trouvait alors au musée Napoléon, et qui avait toujours passé pour être original. L'amateur écoutait, et paraissait jouir de ces objections, comme si elles n'eussent dû servir qu'à rendre plus complète la conviction qui allait suivre. Quand mon mari eut fait l'historique de ce tableau qui avait été donné par Raphaël lui-même au cardinal Adrien de Gouffier, légat en France, en mémoire des bons offices que celui-ci lui avait rendus auprès de François Ier, et d'autres détails aussi connus, le curé, sans mot dire, retourna subitement le tableau, et nous montra sur le panneau de bois noir d'anciens cachets de cire rouge empreints du sceau de Raphaël et des caractères gravés dans le bois, portant la date de 1519, époque en effet du voyage du légat en France.

J'essaierais en vain de peindre avec des paroles le regard étincelant, l'air ravi, triomphant, du curé-artiste, en nous montrant ces preuves tacites et, selon lui, irrécusables de la pure et antique origine de ce qu'il appelait son trésor. Hem! hem! fit-il après un assez long silence: interjection éloquente qui signifiait: Y a-t-il beaucoup d'authenticités qui vaillent celle-là?... Il fallut se rendre ou feindre de se rendre à l'évidence, cependant elle ne me paraissait point complète.

— „Pourquoi donc,“ dis-je alors en regardant de nouveau le tableau, „cette belle peinture, qui, en effet, offre bien la suavité du pinceau de Raphaël, paraît-elle non pas ternie, mais comme usée? Il y a là des endroits où la couleur est presque enlevée?...“

— „Ah! madame!“ répondit le vieillard avec l'espèce de gémissement que lui arrachait toujours cette pensée; „c'est encore là un effet de la révolution!... Et peu s'en est fallu que ce précieux tableau employé de la façon la plus ignoble ne pérît dans le feu comme un vil morceau de bois!... C'est une histoire assez curieuse que la manière dont j'ai fait cette trouvaille.“ Voici l'anecdote qu'il nous conta:

Pendant la terreur, le curé qu'on appelait alors le citoyen Fontaine, demeurait rue de Cléry, où il disait la messe en cachette, et tenait une petite école de garçons, dont le mince revenu l'aidait à vivre obscurément, sans attirer sur lui les vexations qui poursuivaient à cette époque les prêtres cachés. Un soir, il entra chez un chaudronnier, de je ne sais quelle rue, et marchanda un petit poêle en fonte, qu'il voulait faire placer dans son appartement: c'était en automne et les jours commençaient à se raccourcir.

Pendant qu'il débattait avec la femme du chaudronnier le prix du poêle, un bruit d'enfants se querellant dans l'arrière-boutique attira son attention, ainsi que celle de la mère, qui, tout en parlant à l'étranger, entra dans la pièce où se faisait tout le tapage, distribua quelques tapes à droite, à gauche, et retira des mains des tapageurs une planche, sujet de la dispute, en leur disant: „Voilà qui vous mettra d'accord! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, et demain j'en allumerai mon feu!...“

Ce furent des pleurs, des cris à étourdir.

— Qu'est-ce donc qui désole ces enfants? demanda le curé. „Mon Dieu, monsieur, répondit cette femme, c'est qu'ils ont trouvé dans le magasin une planche où il y a de la peinture, ils s'en font un petit banc, que sais-je? c'est à qui l'aura, et ils se querellent à tout moment pour cela....“

Au mot de peinture, le curé ouvrit l'oreille, il prit la planche

en question; en la regardant à la lueur du foyer qui était déjà allumé, il aperçut en effet de la peinture, mais toute couverte de poussière et de crasse; la planche étant de noyer, forte et bien unie, il pensa qu'elle pourrait lui servir à peindre; il l'acheta trois assignats de dix francs, qu'il donna aux enfants pour les consoler de la perte de leur jouet.

Revenu chez lui, il se mit à nettoyer avec précaution son emplette, et peu s'en fallut, nous dit-il, qu'il ne devînt fou de joie en apercevant les traits gracieux de la Mère de Dieu, et derrière le panneau la preuve authentique que le hasard, ou plutôt la divine Providence avait fait tomber un des plus beaux Raphaël connus entre ses mains.

C'est ainsi, ajouta le curé avec une sorte d'orgueil, que j'ai sauvé le chef-d'œuvre de sa destruction, et que mon goût pour la peinture m'a souvent fait découvrir sur les ponts, les quais, des choses précieuses qui, sans moi, eussent été perdues et auxquelles j'ai été assez heureux de pouvoir donner un asile.... Car enfin, disait-il en jetant un regard de complaisance autour de lui, ils sont très-bien placés! convenez-en?...

Je n'ai jamais si bien compris la puissance des arts qu'en voyant le front radieux du vieillard; tandis qu'en nous faisant ce récit, il promenait autour de lui un regard plein de joie. Cet homme, jadis le premier dans cette maison, célèbre par la vie molle et pleine de délicatesse qu'on y menait, exilé pendant de longues et turbulentes années de cette demeure où il commandait naguère, où sa vie s'écoulait entre les faciles devoirs de sa charge et les douceurs de l'étude, cet homme se trouvait heureux et fier d'en habiter les galetas, et d'y vivre entouré des chers objets de sa vénération, arrachés par lui aux déprédations de l'ignorance et à d'autres naufrages plus funestes encore!..

Cependant me rappelant ce que le curé m'avait dit dans l'église de son goût pour la culture de l'art, je cherchais parmi cette foule de tableaux, grands et petits, les œuvres de l'amateur lui-même; ne trouvant rien qui m'en donnât l'idée, je le lui demandai.

— „Oh!“ me dit-il avec un peu d'embarras et une modestie

qui n'avait rien d'affecté, „vous comprenez bien, madame, que je n'ai garde d'exposer mes croûtes au milieu de ces chefs-d'œuvre! J'aime la peinture; mais je ne suis qu'un pauvre amateur, et mon peu de talent se borne à copier quelques têtes...."

Nous insistâmes pour qu'il nous fît voir de son ouvrage, et le brave homme, avec une répugnance visible, nous ouvrit une petite pièce qu'il appelait son atelier: il y avait sur un chevalet une tête de vierge commencée. Le bon curé avait raison, son talent n'était en effet que celui d'un amateur; toutefois il n'était pas tout-à-fait dénué de tact et de goût, le dessin était assez pur, mais la couleur laissait beaucoup à désirer.

Il y avait déjà près d'une heure que nous étions dans ce modeste musée, et malgré tout l'amusement que me causaient les remarques et les anecdotes du curé, je craignais, non d'abuser de sa complaisance, qui était extrême, mais de lui faire perdre son temps, et je me disposais à prendre congé de lui, quand il nous dit en hésitant un peu: „J'aurais encore quelque chose à vous faire voir... mais..." Ici il s'arrêta et parut chercher à concilier deux sentiments opposés. Je crus d'abord que c'était le désir de nous retenir et la crainte de nous fatiguer, et je m'empressai de l'assurer qu'il nous avait fait passer le temps d'une manière trop agréable pour ne pas désirer de prolonger cette entrevue, si toutefois nous ne craignions pas de lui être importuns en restant davantage; pendant que j'exprimais ce désir de mon mieux, le vieillard me regardait avec une expression que je ne savais comment définir. Puis ses yeux se reportaient avec la même indécision vers mon mari. Enfin il tira ce dernier à part, l'emmena près de la fenêtre, et lui parla tout bas pendant quelques instants.

— „Vraiment non!" dit tout-à-coup mon mari; le curé ajouta encore quelque chose, à quoi mon mari répondit: „Oh! elle ne manque pas de courage. Ma chère amie! continua-t-il en revenant vers moi, monsieur veut nous montrer un objet d'un aspect effrayant, et il s'informait avec une bonté toute paternelle si tu pourrais en supporter la vue.... Je l'ai tran-

qualifié à cet égard, et je l'ai assuré que ton courage égalait ta curiosité. . . .

— „Je suis femme, repris-je en riant, c'est vous dire, monsieur, que je serais bien aise de satisfaire le péché favori de mon sexe. De quoi est-il question? . . .“

— „Cela étant, ma chère dame, dit alors le curé, vous serez satisfaite; et, puisque vous aimez non-seulement la peinture, mais encore les histoires, en voici une aussi singulière que le chef-d'œuvre qui la rappelle. . . . Asseyez-vous! car mon récit sera un peu long.“

J'obéis; ce préambule excitait singulièrement mon intérêt et ma curiosité.

Pendant ce temps, le curé plaçait à une distance convenable, et en face de nous, deux grandes boîtes que je jugeai devoir contenir de ces tableaux de prix qu'on tient ordinairement soigneusement renfermés. Il les ouvrit, et je vis deux beaux portraits, grands comme nature, vus à mi-corps, et entourés d'accessoires riches et de bon goût.

Le premier représentait un homme, jeune, bien fait, d'un visage agréable; ses cheveux bruns, bouclés, se relevaient sur un front noble; il était vêtu d'un riche pourpoint de velours et de satin chamarré de broderies d'or et de perles; le grand collier de l'ordre de la Toison d'or éclatait sur sa large poitrine, et une agrafe de pierrerie retenait sur son épaule le court manteau à l'espagnole, partie obligée du costume du seizième siècle. Une couronne fleuronnée et formée de rubis entourait sa toque, laquelle, ornée d'une plume blanche, était posée sur une table près de lui. Son air était imposant et doux; quelque chose de fier et d'heureux respirait dans toute sa personne; on eût dit un jeune roi au moment où il prend possession du trône de ses ancêtres.

Le second portrait était celui d'une jeune beauté, blanche, délicate, avec des cheveux d'un blond cendré très-clair; des yeux bleus à-la-fois pleins de passion, de douceur, et de mélancolie; une bouche petite, ronde, et souriante; mais il y avait de la tristesse mêlée à la grâce de ce sourire, et sa tête,

légèrement inclinée, donnait à cet ensemble quelque chose d'infiniment aimable et touchant. Sur elle le riche mais raide vêtement des Médicis était gracieux et ne dépassait point ses formes jeunes et sveltes. Il y avait beaucoup de perles, de rubis et d'or sur son corsage et ses manches; mais ses beaux cheveux étaient ornés de roses naturelles. D'autres fleurs, mêlées aux chaînes d'or, aux joyaux placés près d'elle, sur une table que surmontait un large miroir, montraient que la jeune et charmante femme achevait sa toilette, et l'on pouvait deviner, à la tendre expression de son regard, qu'elle venait de se parer pour un objet chéri.

Tandis que j'étais occupée à chercher de doux rapports entre ces deux êtres aimables et charmants, et que mon mari, plus sensible au faire de l'artiste qu'à l'intérêt de la composition, disait: — „C'est de l'école du Titien!... Peut-être un Pordénon ou un Tintoret...." Le curé, qui paraissait jouir de notre muette admiration, commença à-peu-près en ces termes l'étrange récit qu'il nous avait promis. Je n'en garantis point l'exactitude historique, je le raconte seulement tel qu'il m'a été fait.

— „Pendant que Charles-Quint n'était encore qu'archiduc, il fit un voyage de plaisir en Italie et y devint amoureux d'une belle personne dont le nom est resté inconnu comme celui de la plupart de ses maîtresses; seulement on sait qu'elle était de haut rang, et que si elle eût eu un fils, le prince avait promis de le reconnaître. Elle mourut en donnant le jour à une fille, que Charles, devenu empereur, aima chèrement et fit élever avec beaucoup de soin.

„Quand cette fille eut quinze ans, elle partit à la cour du duc de Sforce que Charles-Quint avait rétabli dans le duché de Milan. Ce fut là que ses grâces et sa beauté lui attirèrent une foule d'hommages et, entre autres, ceux d'un jeune homme du nom de Médicis, beau, aimable, mais pauvre et sans apanage. Sa famille ayant été chassée de Florence par les factions, il s'était engagé dans les troupes impériales. Sa mauvaise fortune ne lui permettait point d'aspirer à la main d'une si charmante

personne, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner son respect et sa grande considération dans toutes les occasions que lui fournissaient les fêtes et les brillantes mascarades alors en usage en Italie. De son côté, la jeune demoiselle, qui connaissait le secret de sa naissance, tout en rendant justice aux belles qualités de son amant, n'osait encourager l'amour qu'elle avait inspiré, et, par une conduite toute pleine de réserve et d'honnêteté, elle s'efforçait de concilier et son secret penchant et ce qu'elle devait à son haut rang. . . . .

„Rien ne pouvait faire espérer aux deux amants une issue favorable à leurs amours. La guerre, à cette époque, bouleversait toute l'Italie. Rome venait d'être saccagée par les troupes de l'empereur, irrité de la ligue que le pape avait formée contre lui, avec la France, l'Angleterre et les princes d'Italie pour l'expulser de cette contrée. Le jeune Médicis, contraint de suivre la fortune de son parent, Clément VII, prit congé de celle qui lui était si chère, et s'éloigna de Milan, le désespoir dans le cœur. Il rejoignit le pape alors retenu prisonnier au château Saint-Ange. A la honte de toute la chrétienté, la captivité du chef de l'Église dura plus de six mois! Enfin, Clément, pour obtenir la paix et la liberté, consentit aux conditions que lui imposait Charles-Quint, il choisit son jeune parent pour porter sa soumission à l'empereur, et deux ans après, il le chargea également d'aller traiter de l'alliance particulière qu'il voulait faire avec Charles, afin d'en obtenir de meilleures conditions lors de la paix générale qui se préparait.

„Le jeune Médicis partit pour Barcelone où l'empereur avait rappelé sa fille. Ce fut là que nos amants se revirent. Après une si longue absence, tous deux étaient fidèles, et la jeune demoiselle sut si bien disposer le cœur de son illustre père en faveur de celui qu'elle aimait, que, soit par une condescendance qui provenait peut-être de l'amour extrême qu'il avait eu pour sa mère, soit par quelques raisons de politique qu'on n'a jamais bien connues, Charles-Quint consentit à lui donner pour époux le jeune ambassadeur. Il conféra de plus à ce dernier le titre de duc, le rétablit dans l'héritage de ses pères en le replaçant

à la tête du gouvernement de Florence; et ce mariage fut même une des causes de la paix qui succéda à ces guerres meurtrières et laissa respirer un peu l'Italie après tant de désastres.

„Un bonheur si grand, si inopiné, fut quelque chose d'étourdissant pour les deux aimables jeunes gens dont vous voyez ici les portraits. Tout en le goûtant, ils ne pouvaient y croire; leur joie, comme serait hélas, pour les pauvres mortels, toute joie trop complète, excédait les facultés qui leur avaient été données pour en jouir... Absorbés dans le sentiment de leur bonheur, ils oubliaient la terre, et pourtant quelque chose de triste semblait les avertir que ce bonheur ne pouvait pas durer... Image frappante des fausses félicités de ce monde, et de la folle vanité de nos désirs! Quand nous croyons rencontrer dans telle ou telle combinaison de circonstances un bonheur parfait, il se trouve que si, par aventure, nous venons à l'obtenir, notre ame manque de force pour le supporter, et cette impuissance semble nous avertir qu'il faudrait d'autres organes que les organes terrestres pour jouir de ce qui n'appartient qu'à l'éternité!...

„Constamment occupés l'un de l'autre, et toujours avec cette passion qui les ravissait et les tourmentait à-la-fois, les pauvres jeunes gens n'étaient point heureux, du moins dans le sens que l'on attache à ce mot. Les soins du gouvernement retenant plusieurs heures le jeune duc hors de la présence de son épouse, celle-ci en concevait un mortel et puéril ennui. Elle s'affligeait de cette nécessité comme d'un extrême malheur; elle était toujours inquiète, toujours émue, le moindre bruit la troublait: comme les affaires de la république étaient quelquefois difficiles à mener, et que c'était à regret que le parti vaincu avait consenti à recevoir le neveu du pape pour maître, la jeune dame croyait voir sans-cesse le poignard d'un factieux menacer le cœur de son mari, et cette pensée la préoccupait avec tant de puissance, que souvent on la voyait tressaillir; on l'entendait pousser un cri d'effroi, ou gémir selon que son imagination trop vive lui présentait quelque tableau funeste. A ce point qu'un jour un grand bruit s'étant fait entendre dans

les rues de Florence, à je ne sais quelle occasion, la malheureuse jeune femme crut distinguer les cris furieux de *Carne! carne! Sangue! sangue!* qui, d'ordinaire, accompagnaient les séditions populaires; hors d'elle-même, et pensant qu'on égorgeait son mari, elle voulut courir, mais la violence de son émotion lui ravit toutes ses facultés, elle fit quelques pas et tomba sans connaissance entre les bras de ses femmes.

„On courut avertir le duc qui dans ce moment sortait du conseil. Profondément touché d'un si tendre amour, mais déplorant le funeste pouvoir qu'il exerçait sur cette femme chérie, le jeune homme se hâte de se rendre près d'elle. En entrant dans l'appartement, il est saisi du plus violent effroi. Il voit des femmes en pleurs, les médecins du palais muets, consternés, et sa charmante épouse étendue sur son lit, pâle, sans mouvement, et avec toutes les apparences de la mort!.. Il interroge du regard ceux qui l'entourent, on lui répond par un redoublement de larmes, il s'élance près du lit, touche les mains, le visage glacé de celle qu'il adore, l'appelle des noms les plus doux, les plus touchants... Elle y reste insensible! Sa bouche est froide, sa poitrine immobile, son cœur a cessé de battre!.. Le jeune époux jette un cri lamentable, et tombe expirant sur le corps inanimé de celle qu'il a tant aimée. On cherche à le rappeler à la vie, et pendant long-temps tous les efforts sont vains. Tout-à-coup une femme de la duchesse s'avise de crier aux oreilles de cette dernière, de manière à être entendue du jeune duc toujours évanoui: „Madame la „duchesse! madame la duchesse, venez au secours de monsieur „le duc! Monsieur le duc se meurt! madame la duchesse! „monsieur le duc se meurt!..“

Ces cris, ces paroles terribles arrachent d'une manière puissante et imprévue la jeune femme à la convulsion léthargique qui tenait ses facultés captives, elle ouvre les yeux, son teint se colore... ses sens se raniment, son ame, qu'un choc violent avait comme écrasée, reprend son énergie, à cet appel réitéré; la duchesse se lève, et toute chancelante encore, s'approche de son époux qui dans ce moment commençait à recouvrer ses

esprits. Sa voix, ses caresses achèvent de le rappeler à la vie. La joie éclate autour d'eux, elle se répand dans tout le palais, mais celle qu'ils éprouvent est trop vive, pour se manifester par de bruyants transports; tous deux se lèvent et se tenant encore les bras entrelacés, ils se rendent à la chapelle pour remercier le ciel qui leur a redonné la vie d'une manière si étrange, qu'ils se sentaient portés à la regarder comme miraculeuse. Toutefois cet évènement, en les rendant encore plus chers l'un à l'autre, ne fit qu'ajouter à la disposition mélancolique de leur esprit. Ils avaient tous deux comme le pressentiment d'une fin prochaine, et un matin la jeune femme dit à son mari:

„Si vous m'en croyez, mon très-cher époux, nous mettrons ordre à nos affaires, et nous nous disposerons chrétiennement à une mort qui ne peut être éloignée... Mon bonheur est si vif, si complet, que je ne cesserai de trembler de le perdre que quand nous l'aurons emporté avec nous... et mis à l'abri dans l'autre monde... Disposons de nos biens en faveur des pauvres! Remettez le soin de vos états entre les mains des anciens de la république, et désormais libres de toute inquiétude, vivons uniquement l'un pour l'autre, mon très-cher époux, jusqu'à ce que Dieu nous retire à lui, et s'il plaît à sa bonté, ce sera bientôt, car, voyez-vous, mon amour!.. nous sommes trop heureux pour rester sur la terre!.. un bonheur tel que le nôtre n'appartient qu'au ciel!.. Mais afin que notre courte vie n'ait point été tout-à-fait sans fruit, laissons au monde un grand exemple de la vanité de ce qu'on appelle bonheur; qu'il apprenne combien les vœux de l'homme, s'ils étaient exaucés dès cette vie, le rendraient misérable, puisque nous, jeunes, beaux, riches, puissants, aimés!.. Tant de dons réunis ne suffisent point pour nous empêcher de souhaiter de mourir!... Faisons venir un excellent peintre, qu'il fasse nos deux ressemblances comme aux jours de notre beauté et entourés de toute la splendeur de notre rang! Je destine cent mille écus à ces deux peintures, sous la condition, que six semaines après notre mort, le même peintre fera de nouveau ces portraits... Mais

tels que nous serons alors... c'est-à-dire, tels que la mort nous aura faits... n'y consentez-vous point, mon amour?..."

„Le jeune duc partageait trop bien les tristes idées de sa femme, pour élever aucune objection contre ce projet bizarre, mais qui du reste peint bien l'exaltation de ce siècle. Il s'occupa dès lors de chercher un peintre assez habile et en même temps assez courageux pour exécuter à la rigueur les intentions de la duchesse. Après bien des tentatives pour rencontrer l'artiste qui réunît ces deux conditions, il fit choix de Jacques Robusti, dit le Tintoret. Ce peintre célèbre accepta l'étrange proposition, et jura sur l'Évangile d'en remplir la dernière comme la première partie.

„L'aimable et charmante duchesse qui, depuis sa détermination, avait renoncé à tous ses riches atours, se revêtit de nouveau de ses habits de noces. Elle se para d'or, de perles et de fleurs; elle exigea que son mari fût également orné de toutes les marques de ses distinctions, enfin le Tintoret les peignit tels que vous les voyez ici l'un et l'autre.

„Ces deux belles peintures étaient à-peine terminées, et les dispositions projetées par les deux époux, achevées, que la santé de la jeune dame, jusqu'alors chancelante, s'altérant tout-à-coup d'une manière grave, fit craindre à son époux de voir bientôt ses tristes prévisions s'accomplir. En effet, soit que son état fût le résultat d'une maladie organique mal connue à cette époque, soit que Dieu ait voulu marquer la fin d'une si belle vie, la duchesse mourut presque subitement: quelques instants avant que d'expirer, et comme elle ne pouvait déjà plus parler, elle attacha sur son mari un long et tendre regard... étendit vers lui sa main défaillante, et ses doigts à demi glacés par la mort semblaient lui faire un mystérieux appel!...

„L'époux inconsolable ne lui survécut que le temps nécessaire pour lui rendre les derniers devoirs, et assurer l'exécution de ses dernières volontés. Il manda le peintre, lui fit renouveler sa promesse... et le Tintoret l'a religieusement tenue...."

En prononçant ces derniers mots avec un accent lugubre et presque étouffé, le curé avait retourné les tableaux; quel

spectacle!... Le jeune homme, la jeune femme... deux cadavres!... ces yeux brillants, pleins de joie, d'amour, de vie... éteints, enfoncés, perdus dans un horrible désordre!... ce nez délicat... anéanti!.... l'éminence osseuse demeure seule et nue!... cette bouche sans lèvres, ces dents blanches, grincent affreusement!... ces longues mèches blondes se détachent du crâne, entraînant avec elles les roses flétries, les perles qui les paraient naguère!... ce col gracieux! ce sein, si blanc, si beau!... Ah! la chair bleuâtre, décomposée se fend... Les vers du sépulcre s'en échappent tout vivants.... et ce miroir? Ce miroir! qui vient refléter en teintes plus livides, plus effroyables, plus révoltantes encore cette affreuse vision!... c'est la mort, toute la mort! plus que la mort!... assez! assez! fermez! fermez!...

Sic transit gloria mundi! s'écria le prêtre d'une voix sévère.

Élise VOÏART.

LA VIE D'UN DÉPUTÉ.

C'est un beau jour que celui d'une élection populaire pour l'heureux mortel qui en est l'objet. L'empressement de ses amis, les félicitations de ses concitoyens, la confusion même de ses adversaires, les acclamations du bon peuple qui se réjouit de cet avènement au petit pied, comme si le lendemain ne devait pas ramener le travail de la veille, l'invasion de la foule joyeuse dans les salons du nouvel élu, les protestations de dévouement, les roulements des tambours, les sons harmonieux de la sérénade; tout cela fait un ensemble étourdissant qui ravit et transporte, une suite rapide d'émotions vives, désordonnées, dont on ne saurait se rendre compte, et qui ne laisse place à aucune réflexion sur la nature et la sincérité de ces bruyants hommages. On ne songe pas même que le bouquet obligé des dames de la halle n'avait point la veille de destination bien déterminée, et qu'il aurait tout aussi bien parfumé le salon du concurrent, si le scrutin l'eût voulu. On sort de ce tapage de compliments, de musique, d'alégresse et de fleurs avec une douce satisfaction de soi-même et des autres. On est bercé mollement par d'agréables pensées; on s'endort avec le sourire sur les lèvres; et les rêves les plus flatteurs voltigent sur la couche de l'heureux du jour.

Le concours du lendemain est moins bruyant; la conversation

moins animée, plus grave, plus solide. La politique du jour en fait tous les frais. Ce n'est plus l'opinion collective des électeurs qui ont fait la majorité de la veille. Ce sont les opinions individuelles des intimes qui discutent les grandes questions dont la session sera remplie. La marche du gouvernement est soumise à un examen sévère; et comme les théories ne tiennent pas compte des embarras et des difficultés, chacun arrange les affaires de l'état au gré de ses rêves politiques. Les contribuables, qui ne veulent d'autres titres que ceux d'électeurs ou de jurés, et qui feraient bon marché du second, le jour où un avis du procureur-général leur annonce que leur nom est sorti de l'urne, les patriotes désintéressés recommandent l'économie au nouveau mandataire. Mais au même instant, arrive une autre espèce de citoyens, celle des solliciteurs, qui, sans protester ouvertement contre les illusions de nos économes, ne demandent pas mieux que de profiter des abus que ceux-là veulent réprimer, et qui s'appuient, au besoin, de leur protection pour tirer sur le budget. Dès lors, la théorie commence à faire place à la pratique; et les intérêts paticuliers se font jour à travers la discussion des intérêts publics dont le rigorisme commence à fléchir. Une place a vaqué la veille dans l'arrondissement; dix, vingt candidats y aspirent; tous ont des titres à cette faveur du gouvernement. Les fonctionnaires, les employés, les commis, font valoir leurs droits à l'avancement; les autres ont des familles nombreuses, un dévouement sans bornes, un patriotisme à toute épreuve. C'est peu du présent, on jette ses plombs dans l'avenir. On compte minutieusement ceux des fonctionnaires qui approchent de leur trentième année, ceux qui ont l'espoir de laisser leurs places pour de meilleures. L'ambition ne s'en tient point à ces honnêtes spéculations. Le chapitre des opinions politiques est ouvert. Le secrétaire de telle administration a servi sous tous les régimes, a défendu tous les systèmes. Le chef de tel bureau est dévoué au gouvernement déchu. Le receveur de telle régie a été chevalier du lys. La femme de tel administrateur ne voit que des émigrés et des prêtres. Il est tel juge qui a fait perdre trois procès à d'excellents patriotes. Et

toutes ces places vont admirablement à ces donneurs d'avis, ou à leurs amis, ou à leurs familles. Et remarquez que dans la discussion politique qui se poursuit au milieu de ces sollicitations et de ces recommandations, le député est fortement prié de faire la guerre aux abus; de ne rien passer aux ministres; d'être sans pitié pour les traitements des fonctionnaires, d'en diminuer le nombre; de réclamer de fortes réductions dans les impôts; d'être le gardien vigilant des libertés publiques; de montrer même à cet égard une susceptibilité qui doit aller jusqu'à la suspicion; de se maintenir enfin dans une belle et noble indépendance envers le pouvoir.

La guerre aux impôts amène nécessairement l'application de la théorie à telle ou telle nature de contribution. L'impôt foncier ruine les propriétaires; l'impôt des boissons expose les débiteurs et le commerce à des pertes continuelles, à des perquisitions fatigantes; l'impôt sur le sel accroît la misère du petit peuple; l'impôt des tabacs est un monopole révoltant; la loterie est immorale; l'enrégistrement est d'une fiscalité odieuse. Il n'est pas une contribution qui résiste à l'examen; et le député, en qui se réveillent quelques pensées d'homme d'état, cherche dans sa tête soucieuse ce qu'il pourra mettre à la place de ces charges publiques, pour que l'état vive sans qu'il y ait des contribuables qui se plaignent. Il s'enquiert tout bas s'il y a quelque moyen d'avoir assez de crédit pour satisfaire les solliciteurs, et faire en même temps de l'opposition pour complaire aux désintéressés; si sa conscience pourra s'arranger de tant de recommandations contradictoires; s'il lui sera possible de ne pas blesser tant d'exigences opposées. La médaille de la veille est déjà retournée. Le bruit des fanfares a cessé. Il n'entend plus que le froissement de cinquante pétitions qu'il est obligé de classer, de numéroter, d'apostiller, et sur le dossier desquelles il est tenté d'inscrire comme règle de sa conduite parlementaire cette maxime politique: Plus d'impôts pour personne, et des places pour tout le monde.

Le surlendemain, nouvelle affluence; et, plus le jour du départ approche, plus les solliciteurs se pressent. Ils suivent

le mandataire jusqu'à la diligence, car peu de députés sont en état de se donner la chaise de poste; et cinq cents francs, mille francs même de contributions, ne supposent pas une fortune qui exempte des cahotements d'une lourde messagerie et des insomnies fatigantes d'un voyage de nuit. Là résonne encore, et jusqu'au chef-lieu du département voisin, le bruit des conversations de la ville natale. Le député n'est rendu à lui-même que dans le court intervalle de trois ou quatre journées qui le séparent de la capitale. Mais déjà cent lettres l'y ont devancé. Ce sont des solliciteurs en retard qui n'ont pu avoir l'honneur de lui témoigner de vive voix le plaisir que leur a fait éprouver l'heureuse élection d'un aussi digne mandataire, d'un aussi éloquent défenseur des droits du peuple.

Aux lettres succèdent bientôt les visiteurs, et chaque solliciteur a ses correspondants à Paris. Ces amis officieux ne laissent point respirer le protecteur de leurs clients. Dès sept heures du matin, la sonnette les annonce; et le cabinet ne désemplit pas. Il ne tient qu'au député de prendre un air d'importance, d'établir un huissier à sa porte, de faire faire antichambre avant l'heure où il est obligé de le faire lui-même chez les ministres et les chefs de bureau. Mais les plus sages se font modestes par réflexion. Leur porte est ouverte à tout venant, et ils se résignent aux importunités pour échapper au ridicule, dont ne manqueraient pas de les affubler ceux que n'aurait point favorisés la fortune des bureaux. Cette facilité n'est pourtant point sans inconvénient, et n'est pas toujours exempte de critique. Il est des solliciteurs honteux qui rougissent de dérouler devant des témoins leurs prétentions, leurs titres, et quelquefois leur misère. Ils aimeraient mieux arriver à tour de rôle, et se plaignent de n'avoir pas obtenu une audience particulière. Ainsi, quoi qu'on fasse, on ne peut esquiver le reproche de fatuité ou d'inconvenance. Il faut choisir entre les deux, et chaque choix a ses périls. C'est surtout au sortir des journées de juillet que l'affluence des visiteurs était prodigieuse. Les coureurs de places abondaient à Paris: c'était la providence des hôtels garnis et des fiacres. On aurait dit

que les emplois étaient au pillage, et les postulants s'arrachaient les morceaux. Force était de s'habiller, de se raser, de déjeûner au milieu de cette espèce de cour, et de sortir avec ce cortège comme un patricien de la vieille Rome. Ces clients ne sont pas tous restés fidèles aux opinions qu'ils manifestaient alors.... Mais j'écris un article de mœurs, et ne fais pas de la politique.

Autre inconvénient de la députation. Les noms des élus du peuple entrent forcément dans l'almanach des vingt-cinq mille adresses; leurs domiciles sont imprimés dans les petits livrets de la chambre, les libraires s'en emparent et les multiplient; on les crie sur les quais, sur les ponts, au Palais-Royal, à la Bourse; et comme il y a sur le pavé de Paris un grand nombre d'individus qui n'ont ni place, ni patrimoine, ni rente, ni pension, ni trésor caché, ni rien de ce qui ouvre la porte des boulangers, des restaurants, des marchands de vin, des fripiers et des cabinets de lecture, l'almanach des vingt-cinq mille adresses et les livrets sont pour ces malheureux une merveilleuse ressource. Les uns tirent sur les trois millions que la Chambre alloue aux divers ministères sous le titre de secours, et sollicitent l'apostille d'un député pour attendrir les chefs de bureau chargés de la distribution. Les autres s'adressent plus directement à la bourse même du mandataire. Dites-leur que cinq cents francs de contribution ne supposent que trois mille francs de revenu, qu'on a une femme et des enfants en province, qu'on s'endette, qu'on écorne ses capitaux, qu'on vend un champ ou une vigne pour l'honneur de siéger sur les bancs mal rembourrés de la Chambre, et pour le plaisir d'entendre, sans intermédiaire, les orateurs dont les discours sont travestis par les journaux; les solliciteurs-mendiants ne comprennent point cette excuse: ils vous montrent, ils étalent les papiers sales et déchirés qui prouvent leurs titres à la charité publique. L'un a servi vingt-neuf ans et onze mois; il a été renvoyé du service un mois avant l'accomplissement de la trentième année qui lui assurait une pension. L'autre a combattu dans les journées de juillet, et s'est présenté trop tard au comité des

récompenses nationales. Celui-ci a dix ou douze enfants; celui-là une femme à l'agonie depuis une dizaine d'années. Ils sont là, debout, la larme à l'œil, la main tendue. Le député prend sa bourse, et rogne sa pitance de la journée, pour se délivrer de l'importun que deux ou trois autres attendent à la porte afin de savoir s'il est utile de monter après lui. Il en est qui ne se montrent pas, mais ils écrivent par la petite poste, ou déposent leur supplique chez le portier, avec prière de répondre par la même voie. Ils n'ont pas tort, puisqu'ils ont faim; mais la charité de l'homme aux mille écus n'est pas inépuisable; et, au bout d'un mois de session, forcé de reconnaître qu'il s'obère lui-même pour réparer des malheurs qu'il n'a point causés, il se résigne à passer pour un homme sans pitié, afin de ne pas tomber lui-même dans la triste situation de ceux dont il ne peut secourir l'infortune.

Il n'y a point de jour de repos pour le député. L'ouvrier, le marchand, le commis, ont leur dimanche. L'élu du peuple n'en a point; et la vacance de la Chambre et des bureaux n'est pour lui qu'un malheur de plus. Six jours de la semaine, ses devoirs de législateur le sauvent pendant cinq heures du double inconvénient des sollicitations à faire ou à écarter; mais son dimanche est complet: il ne respire qu'à l'heure de son dîner, si toutefois il dîne en ville; car autrement sa porte est inutilement défendue. Sa salle à manger n'est pas assez loin de l'antichambre, s'il a ou peut avoir une antichambre; il entend les refus de son domestique, les doléances, l'insistance du solliciteur; la serviette à la main, le morceau à la bouche, il va recevoir la pétition, il l'examine, il l'apostille, et mange froid ce qui est resté sur son assiette, pour satisfaire à l'exigence de ceux qui ont dîné un quart d'heure avant lui. La promenade, les spectacles lui sont interdits. Il n'est point à Paris pour jouir des plaisirs qu'on y trouve. Ces plaisirs ne sont point d'ailleurs gratuits; il n'a pas plus crédit au théâtre qu'à la poste; et ses commettants ne lui feraient pas grâce d'une distraction.

Des obsessions d'une autre espèce l'ont attendu à son arrivée

dans la capitale. Les vétérans de la Chambre, les chefs de file le circonviennent, le sondent, l'éclairent, et l'observent. Le facteur apporte bientôt une lettre scellée d'un timbre ministériel: c'est une invitation à dîner. Ira-t-il? Et pourquoi pas? On peut contrôler l'administration d'un haut fonctionnaire et manger son rôti. Et puis, ce dîner, qui en fait les frais? n'est-ce pas le trésor public? On ne donne pas cent mille francs à une excellence pour ses affaires personnelles. Il faut qu'elle représente; et représenter en France, c'est rassembler autour de sa table une cinquantaine de convives aussi ennuyeux qu'ennuyés, qui sont obligés de converser avec le voisin que le hasard leur donne, et qui décampent dès qu'ils ont humé le café de l'amphitryon. Un député est un personnage obligé de cette représentation singulière. Pourquoi montrerait-il d'ailleurs de la répugnance pour l'autorité? Ce serait affecter un rigorisme ridicule. On veut être sévère, mais non pas hostile; et la sévérité n'exclut pas la politesse. Au reste, on s'y trouvera avec de nombreux collègues. L'opposition même ne dédaigne point de s'asseoir à la table des ministres qu'elle attaque. On prendra langue, on reconnaîtra ses affinités politiques. On découvrira la pensée de la session; l'on se mettra enfin dans une position favorable aux solliciteurs dont on a promis de soigner les intérêts.

Cependant, dès le lendemain du jour où la diligence a déposé le mandataire d'un arrondissement dans la cour des messageries, dès qu'il a logé ses malles et sa personne, déballé ses effets et son portefeuille, il se lance dans les bureaux des sept ou huit ministères où doivent être versées les innombrables pétitions dont il est chargé. Le premier accueil du portier, du garçon de bureau, de l'huissier, est grave, dédaigneux, quelquefois repoussant. Tout agent ou valet de l'autorité publique est sujet à se donner de l'importance; et les plus petits ne sont pas toujours les plus humbles. Mais on se hâte de prononcer le mot sacramentel; on hasarde sur cette physionomie de Cerbère le titre de député, et la scène change comme par enchantement. C'est un véritable coup de théâtre, avec la

différence que le machiniste siffle avant le changement à vue, et que le député, s'il est observateur et moraliste, est tenté de siffler après. L'huissier quitte le plioir qu'il roulait dans ses mains, il se lève avec une précipitation marquée; il est debout dans l'attitude du respect, et son bras se dirige déjà vers la porte opposée à celle de l'antichambre; sa figure est déridée, elle annonce l'empressement d'être utile. La clef tourne, la porte est poussée avec hardiesse: Monsieur est membre de la Chambre, dit-il avec l'assurance d'un subordonné qui ne craint plus la mauvaise humeur de son supérieur. A ce mot, le chef quitte la plume, il se lève, il avance un fauteuil, il sourit affectueusement au solliciteur privilégié de l'arrondissement, qui vide ses poches sur le bureau. On examinera les pétitions avec un soin scrupuleux, on aura égard à la recommandation de monsieur le député; et on le reconduit poliment jusqu'à la porte qu'on ne referme qu'après avoir entendu le bruit de la porte opposée.

La même scène se renouvelle dix fois dans la même journée. On recommence le lendemain, le surlendemain, et toujours, tant que la session dure, tant que se prolonge le séjour du mandataire dans la capitale où est la source des faveurs et des grâces. Cependant les réponses ministérielles arrivent. Ce ne sont pas des places, mais des promesses vagues. On les transmet à ses commettants; on leur donne les espérances qu'on a reçues; et l'on reçoit en échange des remercîments mêlés de protestations et de supplications nouvelles. Il faut voir les ministres, les presser, les harceler. Le solliciteur se croit certain de son affaire, dès qu'il sait que le député en a parlé au ministre ou au roi. Bonnes gens que ces coureurs de places! Dites-leur que la poste est plus sûre, qu'une pétition remise en mains propres est plus sujette à être oubliée dans une poche d'excellence, que si elle arrivait au secrétaire général qui est chargé d'en faire la distribution. Ajoutez que rien ne se fait sans un rapport préalable, que dans ce rapport sont pesés les titres de vingt candidats, que le recommandé d'un député est mis en regard d'une foule d'autres recommandations tout aussi influentes. Le solliciteur n'entend point cette arithmétique; son mandataire est un négli-

gent. Il s'occupe de lui-même et non de ses compatriotes. Il a ses protégés personnels, ses affections de famille, ses relations d'amitié. Obtient-il une place, ceux qui l'ont manquée le déchirent. Il a été injuste, partial; celui qui l'a reçue oublie le service un mois après qu'il a été rendu. Une place donnée ne lui a valu souvent qu'un ingrat et vingt ennemis.

Autre obligation : il faut répondre à tout le monde. Le solliciteur officiel de l'arrondissement reçoit cinquante lettres par jour. Il emploie trois heures à les lire, trois à recevoir ses clients et leurs amis, trois autres à courir les bureaux, sous la pluie ou sous la canicule; il se lève avant le jour, il sue sang et eau, il use sa plume à rédiger, à varier ses apostilles. La matinée s'écoule sans qu'un loisir lui soit resté pour écrire le plus petit accusé de réception. Peine perdue! chaque pétitionnaire ne voit que lui-même. Il ne sait pas que son voisin a aussi de l'ambition; il se fâche, il accuse le dédain du correspondant de tout le monde; il se plaint, il déclame contre le mandataire infidèle, contre son ingratitude; il rappelle avec aigreur le bulletin qu'il lui a donné. D'autres arrivent; les plaintes, les reproches se multiplient. C'est un chorus universel; et, pendant que le député sacrifie son temps, sa santé, son argent, tandis qu'il trotte, et s'évertue sur le pavé de la capitale, on le mine, on le déconsidère sur le pavé de sa province. On attend le jour de la réélection pour se venger de ce qu'on appelle son manque de foi.

Il en est qui, pour s'éviter des reproches, consacrent une partie des séances à leur correspondance. Les discussions de la Chambre se prolongent au bruit des plumes qui transmettent aux commettants les réponses des ministres et des chefs de bureau. Vingt députés se lèvent à-peine à la voix du président qui leur demande leur opinion. Des résolutions importantes passent à la majorité de douze voix contre huit. Qu'importe! l'état et les affaires générales vont comme elles peuvent. Les commettants ont reçu des réponses: ils paient le port avec joie, ils se vantent de la lettre qu'ils ont obtenue. Le député n'a point fait les affaires du pays, mais il a fait les leurs. Il acquiert une réputation d'obligeance, d'exactitude, qu'il conserve tout juste

jusqu'au moment où une place donnée renouvelle les clameurs de ceux qui ne l'ont pas obtenue.

Ce n'est pas tout. Aux exigences particulières de l'ambition personnelle, se joint l'exigence générale du pays qu'on représente, et qui est toute d'amour-propre. L'orgueil de la localité ne s'accommode point du silence de son mandataire. Chaque ville veut avoir l'honneur de fournir un orateur à la Chambre; et Dieu sait s'il en manque! Mais comment trouver, au milieu de tant d'occupations étrangères aux affaires publiques, le loisir d'examiner un projet de loi, de le comparer aux législations qu'il modifie, de le débattre avec soi-même, de se préparer à le soutenir ou à le combattre, de prendre part enfin à la discussion? N'importe: il faut parler au moins une fois par mois, dût-on faire nombre avec tant de bavards qui parlent sans rien dire. L'orgueil communal est satisfait. Le discours fait, pendant huit jours, l'entretien des cafés, des estaminets, des carrefours; on le commente, on le torture, on le discute; et comme les trente opinions dont la Chambre se compose ont leurs échos dans chaque localité de l'arrondissement, l'orateur est blâmé ou approuvé suivant l'opinion particulière de ses juges. Bon citoyen pour les uns est un mauvais citoyen pour les autres. On recueille officieusement tous les dires; trente lettres contradictoires lui arrivent; là des compliments, ici des reproches; et partout l'appel obligé à l'opinion publique dont chacun se croit l'organe, que chacun explique à sa manière, et qui cause de nouvelles insomnies à celui qui a la faiblesse de chercher des inspirations, des conseils et des approbations ailleurs que dans sa conscience.

Cette opinion publique qui n'est souvent que l'opinion d'un journaliste, cette reine du monde qui n'a souvent pour trône qu'une borne, et pour palais qu'un cabaret, s'érige en tyran des mandataires du peuple. Les contrôleurs officiels des ministres et de leurs actes sont soumis eux-mêmes au contrôle quotidien des gazettes de Paris et de la province. Il y a, dans l'enceinte de la Chambre, en face du président, une tribune où s'entassent vingt jeunes rédacteurs qui ont mission de recueillir les paroles, les gestes, les interruptions des députés; de transmettre

à leurs abonnés la physionomie du Pandémonium législatif; et c'est de là que partent les réputations parlementaires que chacun de ces traducteurs de discours arrange au gré de son caprice, suivant la couleur du journal qui doit reproduire ses analyses. Là, chaque parti a ses organes ou ses secrétaires; là, sont portés les manuscrits des orateurs que le ciel n'a point doués de la faculté d'improviser, ou à qui les luttes du barreau ou du professorat n'en ont point donné l'habitude; ou qui ne prennent point enfin la peine d'apprendre leurs discours, pour les réciter de mémoire et usurper les honneurs de l'improvisation; et, comme il n'y a dans la Chambre actuelle que cent cinquante avocats et dix professeurs, il en résulte que trois cents députés à-peu-près sont dans l'obligation d'écrire ce qu'ils ont à dire sur la question du jour. Leurs manuscrits passent de main en main; chaque journaliste y prend ce qu'il veut. Il les tronque, les dépèce, les dénature; et les abonnés, qui n'ont ni le courage ni les moyens de lire l'immense *Moniteur* qui est dans la triste obligation de tout admettre, jugent l'orateur sur ce qu'on lui fait dire, et non pas sur ce qu'il a dit. Les interprètes n'en sont pas moins des hommes de conscience; il en est qui vous le prouveront au besoin l'épée à la main; mais, comme les relations de vingt journaux se contredisent, comme il est physiquement impossible que le député ait dit blanc et noir en même temps, il est évident qu'une partie de ces journaux a déguisé la vérité, et, comme il n'y a pas de juste milieu entre la vérité et le mensonge, il est incontestable qu'il n'y a pas de conscience dans une portion de ces journalistes. Je n'applique ces réflexions à personne; je les enveloppe même de toutes les précautions oratoires que me suggère le désir de ne blesser qui que ce soit au monde; mais j'ai dû exposer les faits, en laissant à d'autres le soin d'en tirer les conséquences; et je me borne à les enrégistrer au nombre des mille et une calamités de la députation.

Les journaux en donnent d'une autre espèce. Après le rédacteur des séances, vient le directeur obligé de l'esprit public, qui pèse dans son arrière-cabinet de rédaction les réputations et les discours des honorables. L'opinion des députés passe par

l'étamine de ce grand arbitre; il les juge et les classe, il les blâme ou les loue, les élève ou les abaisse, suivant qu'ils se rapprochent ou s'éloignent de l'opinion du journal. Tel mandataire est signalé par une feuille comme un bon citoyen, un excellent patriote, qui reçoit d'une autre feuille le surnom de traître ou de parjure. Tel est présenté comme un Sully, un Démosthène par un journaliste, qui reçoit d'un autre un brevet d'incapacité, d'absurdité ou d'extravagance; car la polémique n'en est plus à mesurer ses termes; les ménagements et les convenances ne sont plus de saison. Le vocabulaire de l'injure s'enrichit même tous les jours; et l'Académie sera forcée de donner un supplément à son dictionnaire. Les députés de l'opposition ne sont pas à cet égard plus ménagés que ceux du juste-milieu. Tout citoyen honnête ou non, qui accepte, par ambition ou par devoir, le mandat de député, doit servir de plastron au premier grimaud qui voudra le cribler de ses sarcasmes. C'est encore un des agréments de sa position. Il est même permis de le calomnier; et, pour peu qu'il soit sorti de la foule, il en a pour sa vie entière. Ce qu'il a de mieux à faire, c'est de laisser dire, de rejeter bien vite tout journal où ses yeux auront aperçu son nom, de ne répondre pas même à la calomnie, et de s'en rapporter à ce sentiment intime, à ce juge sans passion que le Ciel a mis dans le cœur de l'homme pour le guider et le rassurer dans toutes les actions de sa vie.

Mais le député de l'opposition a de grands avantages sur son adversaire. D'abord l'opposition est dans nos mœurs: elle fut toujours de mode en France, parce qu'il y eut toujours plus d'esprit que de raison. Les hommes les plus pacifiques, les plus dévoués au pouvoir, aiment qu'on médise des grands de la terre. Ils ne se refusent pas le plaisir de rire d'une épigramme; tout en plaignant celui qui en est l'objet, les plus honnêtes la copient pour se donner la jouissance de la colporter; et si un trait malin fermente dans leur propre bouche, ils n'ont pas le courage de l'étouffer. Or, l'opposition parlementaire est naturellement acerbe: elle a besoin de toutes ses armes pour renverser les hommes qui sont en possession de l'autorité qu'elle ambitionne; et ses

discours sont lus de préférence à ceux des défenseurs du pouvoir établi ou de l'opinion dominante. Par là s'expliquent la vogue et le nombre des gazettes de l'opposition, et le grand désavantage des députés qui n'en sont pas. Les journalistes du gouvernement sont en général peu louangeurs, non parce qu'ils tiennent au ministère, mais parce qu'ils sont journalistes. Ils ne s'extasient pas devant un discours ami; ils ne se pâment point d'admiration devant un orateur qui leur prête le secours de son éloquence. Mais les feuilles de l'opposition ont intérêt à s'extasier. Ce n'est pas assez pour elles de déclarer que les ministres sont inhabiles ou infidèles, il faut démontrer à la France l'habileté, le savoir, la loyauté de ceux qui aspirent à le devenir; et les hyperboles, les superlatifs sont permis à ceux qui les poussent. Ces exagérations laudatives renferment d'ailleurs implicitement la satire du pouvoir; et il est toujours bon de médire même indirectement de quelqu'un pour soutenir l'attention de ses lecteurs. En disant que tel homme est un grand citoyen, un grand orateur, un grand publiciste, et qu'il ferait un grand ministre, on fait la critique de ceux qui le combattent. Certes, tout le monde ne croit pas à ces titres d'honneur que les journalistes prodiguent à leurs amis politiques; mais ceux même qui en doutent assistent comme curieux à l'ovation qu'on décerne à ces héros de la tribune. Ces triomphateurs, que peut renverser le lendemain un caprice du même journal, n'en sont pas plus heureux; ils soupirent sous l'arc de triomphe, et gémissent aux accords de la sérénade. S'ils sont de bonne foi dans leurs votes et dans leurs paroles, ils souffrent de la direction qu'a prise le gouvernement. Les malheurs de l'État, vrais ou faux, n'en tourmentent pas moins leurs insomnies. Ils tremblent pour leur pays, pour ses institutions, pour ses destinées. S'ils ne sont opposants que par intérêt, leur ambition trompée est comme un serpent qui leur ronge les entrailles; et, en définitive, il est difficile de dire quel est le plus malheureux, du député qui éprouve ce supplice de toutes les heures, ou de celui qui reçoit tous les matins un quolibet typographique pendant que la session dure, et qui, en rentrant dans ses foyers, trouve un charivari à sa porte.

Le député de l'opposition a les solliciteurs de moins; mais il est le patron de tous les mécontents, et il y a compensation. Cette dernière cour est même plus fatigante que l'autre. Le ministériel a quelquefois le plaisir de faire des heureux: il voit alors des fronts joyeux et sereins, des visages riants; il partage lui-même leur alégresse. Son adversaire n'a jamais autour de lui que des figures sombres et soucieuses, des physionomies d'alarmistes, parfois des mines de conspirateurs qu'il est obligé de calmer, et qu'il est tenté de prendre pour des espions déguisés. Les félicitations que reçoivent son courage et son éloquence sont toujours mêlées de plaintes, de doléances, de pronostics fâcheux, qui raniment sa verve et réchauffent sa colère, mais qui n'adoucissent point les chagrins dont il est dévoré.

En résumé, sur quelques bancs de la Chambre qu'on se place, le siège et le dossier ne sont point sans épines; et les deux positions, assez semblables dans leurs résultats, ne valent guère la peine de quitter ses affaires, de fuir les douceurs du foyer domestique, de négliger ses amis, de renoncer à ses plaisirs habituels. Ajoutons-y cette irritation constante qu'on puise dans les débats parlementaires, les haines qu'on s'attire, les émotions vives et pénibles qu'on éprouve sans relâche, la tension perpétuelle des nerfs, l'inflammation des artères, l'altération progressive et rapide de la santé. Comptons les nobles victimes de cette vie d'agitation, d'inquiétude, de vivacité, de dispute, et convenons qu'il faut une forte dose d'ambition ou de patriotisme pour se jeter dans ces embarras, dans ces ennuis, dans ces combats politiques, pour livrer sa vie à qui veut la troubler, son caractère à qui veut le noircir, ses sentiments, ses intentions même à qui veut les calomnier. Les ambitieux, et ils sont en petit nombre, en jugent autrement; mais quel est le but de leur ambition? le ministère? galère d'une autre espèce! Voyez ces huit forçats qui rament sur ses bancs; et portez-leur envie, si vous en avez le courage! Le plus rude châtiment qu'on puisse infliger à cette ambition, c'est de la satisfaire; et, s'il n'y avait pas de péril pour l'État, je voudrais qu'on y fît passer tous ceux qui le désirent. Ce serait une belle progression de culbutes;

et le spectacle en serait fort amusant si nous n'étions pas exposés à le payer trop cher. Hélas! les neuf dixièmes de la Chambre ne se consolent qu'à l'aspect affligeant des huit malheureux assis en face de la tribune: ils ont, à la vérité, un siège élastique, des chancelières pour l'hiver, et de beaux hôtels payés par l'État; mais ils n'y dorment pas plus à l'aise; et je ne leur sais pas d'autre consolation que de penser qu'il est peut-être un homme plus malheureux encore sur un siège brillant, surmonté d'un dais à crépines d'or, dans un palais où les chagrins et les tribulations entrent par toutes les fenêtres.

VIENNET.

LES GRISETTES A PARIS.

Autrefois on appelait *Grisette* la simple casaque d'étoffe *grise* que portaient les femmes du peuple. Bientôt la rhétorique s'en mêla. Les femmes furent appelées comme leur habit. C'était le contenant pour le contenu. Les grisettes ne se doutent guère que leur nom est une métonymie.

Mais voyez un peu ce que deviennent les étymologies et les grisettes! La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la perkaline; l'hiver, du mérinos.

La grisette n'est plus exclusivement une femme dite du peuple. Il y a des grisettes qui sortent de bon lieu. Elles l'assurent du moins. Je ne sais à quoi cela tient, peut-être à la lecture des romans, mais d'habitude, si la grisette est née en province, elle a failli épouser le fils du sous-préfet de sa petite ville, le fils du maire de son village, quelquefois le maire lui-même. Si Paris fut son berceau, elle eut pour père un vieux capitaine en retraite; ses bans ont été publiés à la mairie du onzième arrondissement; son futur était sous-lieutenant ou auteur de mélodrames: le mariage a manqué par suite d'un *quiproquo*. En général, la grisette a eu des malheurs; malheurs de famille, mais le plus souvent malheurs d'amour. Toute grisette est nubile.

On reconnaît une grisette à sa démarche, au travail qui

s'occupe, à ses amours, à son âge, et enfin à sa mise. J'entends parler surtout de sa coiffure.

La grisette marche de l'orteil, se dandine sur ses hanches, rentre l'estomac, baisse les yeux, vacille légèrement de la tête, et, pour tacher de boue ses fins bas blancs, attend presque toujours le soir.

Elle travaille chez elle, loge en boutique ou va en ville. Elle est brunisseuse, brocheuse, plieuse de journaux, chamoiseuse, chamarreuse, blanchisseuse, gantière, passementière, teinturière, tapissière, mercière, bimbelotière, culottière, giletière, lingère, fleuriste; elle confectionne des casquettes, coud les coiffes de chapeau, colorie les pains à cacheter et les étiquettes du marchand d'eau de Cologne; brode en or, en argent, en soie, borde les chaussures, pique les bretelles, ébarbe ou natte les schalls, dévide le coton, l'arrondit en pelotes, découpe les rubans, façonne la cire ou la baleine en bouquets de fleurs, enchaîne les perles au tissu soyeux d'une bourse, polit l'argent, lustre les étoffes; elle manie l'aiguille, les ciseaux, le poinçon, la lime, le battoir, le gravoir, le pinceau, la pierre sanguine, et dans une foule de travaux obscurs que les gens du monde ne connaissent pas même de nom, la pauvre grisette use péniblement sa jeunesse à gagner trente sous par jour, 547 fr. 50 centimes par an. Avec laquelle somme de cinq cent quarante-sept francs dix sous, il lui faut payer, si, par fortune, elle est dans ses meubles:

Son loyer	90 fr.	
Sa nourriture	247	50 c.
Son entretien, y compris chandelles, charbon, falourdes, eau, pommades, intérêts du mont-de-piété, cirage	400	
Bière, coco et autres	15	
Spectacles	00	
Total des dépenses	752 fr.	50 c.
Recettes	547	50
Déficit	205 fr.	00 c.

Au cas probable où la grisette ne serait pas un modèle

d'ordre et d'économie, ce déficit peut s'élever au double et au triple de la somme de 205 fr.; mais heureusement pour elle, le déficit, quel qu'il soit, tombe à la charge de cet ami que j'appellerai l'ami de raison. C'est *le monsieur* qui paie les dettes. Elle l'estime à cause de son âge et de ses procédés. L'ami de raison a cinquante ans, et n'est pas jaloux. Il fut épicier, ou bien marchand de drap en gros.

Je dois signaler encore un autre payeur, qui n'est que le payeur de luxe: c'est l'ami des dimanches, le *jeune homme*. La grisette l'adore tout juste une fois par semaine. Ses fonctions qui se continuent parfois jusqu'au lundi matin, se résument en deux mots: procurer de l'agrément à la grisette. C'est lui qui mène dîner à la campagne, qui mène danser à la Chaumière ou au bal du Saumon; c'est lui qui régale du spectacle.

L'âge de l'ami des dimanches est de dix-huit à trente ans. Il est peintre en portraits ou en bâtiments, étudiant en droit, en médecine, en pharmacie, ou en musique; vaudevilliste honoraire ou figurant à *la Gaîté*; commis ou clerc; blond ou brun, préférablement brun; car la grisette est souvent blonde. Elle adore les contrastes.

Je ne sais si c'est par suite de cette adoration pour les contrastes que son troisième ami a la main, le pied et l'esprit lourds. Celui-là n'est autre chose que l'ami de cœur; disons mieux, c'est l'ami de tous les instants, excepté le dimanche et les heures de la semaine consacrées par la grisette aux visites de l'ami de raison. Du reste l'ami de cœur obtient le rare privilège de la reconduire à la sortie du magasin. Il est ouvrier comme elle, a peu de défauts, place quelque argent à la caisse d'épargnes et ne se permet pas la plus petite familiarité; quelquefois cependant le baiser d'adieu sur la joue; mais rien de plus. Il se confie aveuglément en elle, par cette raison qu'il l'accompagne, de temps à autre, le soir, jusqu'à sa porte. Et puis, le dimanche matin, elle lui dit avec un gros soupir: „Guguste, ne vous fâchez pas; il faut que j'aille encore passer la journée chez ma tante qui est malade.“ Notez que cette malheureuse tante se meurt tous les dimanches. Le pis, c'est

que la pauvre femme est condamnée à souffrir long-temps sans mourir. Sa prétendue nièce a besoin d'une éternelle agonie pour tromper Guguste.

Quoi qu'il en soit, la grisette aime sincèrement son Guguste, qu'elle ne trompe que par nécessité; car Guguste n'est ni assez riche pour payer le déficit, ni même assez riche et encore moins assez propre pour la conduire à la campagne, au bal et au spectacle. De ses trois amis, l'ami du cœur est celui à qui elle n'accorde pas les droits d'un amant: elle le garde pour mari.

La grisette a un âge fixe. C'est-à-dire qu'une grisette ne saurait avoir ni moins de seize ans, ni plus de trente. Avant seize ans, c'est une petite fille; après trente ans, c'est une femme. Le nom de grisette ne lui est applicable que dans l'intervalle qui sépare ces deux âges. La trentaine venue, celle qui fut quatorze ans grisette et quatorze ans traitée comme telle, dépossédée par le temps, tombe dans le rang commun des ouvrières. Alors qu'importe son pied lourdement appuyé sur l'orteil, ses hanches qui essaient de se dandiner encore. Qu'importent les fins souliers, les bas blancs, le tablier de soie, l'œil qui se baisse pour faire croire à la pudeur, l'estomac qui se creuse pour faire saillir les reins? Qu'importe qu'elle fatigue l'aiguille, le polissoir ou le pinceau; qu'elle enlumine les étiquettes du marchand de thé suisse, qu'elle fasse éclater l'améthyste empourprée ou qu'elle taille en triangle le gousset d'un col de chemise? Qu'importe même qu'elle veuille rester fille? Son règne est fini. Adieu la grisette!

Règle générale. Acception faite de l'âge et du métier voulus, toute personne du sexe féminin est grisette, qui porte un bonnet semaine et dimanche; qui porte un bonnet toute la semaine, sauf le hasard d'une noce ou d'un grand dimanche. Mais n'est pas grisette, qui ne porte bonnet ni semaine ni dimanche. A cette règle générale, je ne connais pas une exception.

Autre règle générale. Méfiez-vous de l'individualité des grisettes coiffées en foulard.

Ceci posé, vous dirai-je tout ce qu'il faut de soins, de

9*

peines, de tribulations, pour plaire à une grisette, ou plutôt pour *faire une grisette;* et d'abord, entendons-nous sur ce mot, bizarre à coup sûr et de mauvais goût, mais pittoresque, animé, énergique, formulant une idée qui ne s'adapte guère qu'aux mœurs faciles, décousues, d'une certaine classe; expression originale et poétique, tirée d'un dictionnaire qui, pour n'être pas approuvé, certifié conforme, naturalisé par les quarante, n'en est ni moins varié, ni moins usité, ni moins français. *Faire une grisette*, comme les petits voleurs disent: *faire une montre;* les mauvais sujets, *faire un pouf;* les fils de famille, *faire cinq cents francs*, *faire mille francs*, c'est-à-dire dérober une montre, ne pas payer un billet de cinq cents francs, de mille francs!

Faire une grisette! c'est surprendre son cœur, se l'approprier, le voler, comme eût dit Trissotin! Il y a ellipse, vous le voyez, ellipse trois fois ingénieuse, et dont le mérite n'est pas à moi; il appartient tout entier à ce dialecte appelé *argot*, dont je voudrais vous dévoiler la mystérieuse origine et la piquante nomenclature; mais un sujet aussi important exige trop d'érudition et de recherches; nous lui consacrerons dans ce livre un article séparé.

Aussi bien je reviens à la grisette! Ce serait, dis-je, une folie que de vouloir suivre dans toutes leurs intrigues les jeunes gens riches ou pauvres, qui recherchent le bonheur *de faire une grisette.* Rien ne leur coûte, mensonges, argent, bouquets, coups d'œil, travestissements, lettres, langage muet à travers les vitres de la boutique, langage caressant du tête-à-tête, le soir, dans la rue, quand ont sonné huit heures. Bien souvent ils échouent.

Celui-là surtout, qui s'en va dans les théâtres du boulevart flâner aux grisettes, risque plus que tout autre de perdre son argent et ses soins. Il a pris un billet de loges parce qu'il veut explorer toutes les places, depuis le parterre jusqu'au cintre; parce qu'il veut lier conversation avec toutes les grisettes, depuis celle qui boit de la bière au paradis dans l'entr'acte, jusqu'à celle qui partage une orange avec les musiciens de l'or-

chestre. Mais c'est en vain qu'il essaie d'attaquer la passion à propos de l'ingénue qu'on enlève, de la décoration qui est neuve, de la scène terrible où le père noble poignarde son rival dans la personne de son fils; en vain qu'il veut faire tourner l'horreur du drame au profit de l'amour: la grisette demeure insensible; et si parfois elle sourit au compliment qu'il lui glisse tout bas sur la beauté de ses yeux ou sur la gracieuseté de sa taille, c'est par bienséance pure, et pour faire comprendre aux femmes ses voisines, que c'est bien à elle que ce compliment s'adresse. Du reste, elle rend froideurs pour fadeurs; insensibilité pour cajoleries; là, près d'elle, est sa mère ou sa tante, sa bonne amie ou son amant.

Quand la foule sort, il se précipite pour offrir son bras... Peine inutile! La grisette, ou jette un regard dédaigneux sur l'importun, ou, riant aux éclats, se prend à courir jusqu'à la rue du Temple; suivez-la si vous avez un cabriolet. La grisette aime les messieurs qui ont cabriolet; et, peut-être en faveur de votre cheval, en considération de votre groom, l'apercevrez-vous, sa chandelle à la main, penchant la tête aux lucarnes qui s'ouvrent sur les paliers de tous les étages, jusqu'au cinquième, où elle loge. Et puis c'est tout.

Il est sans exemple qu'on ait fait la conquête d'une grisette au théâtre. La raison en est si simple, que j'éprouve quelque pudeur à la dire. La grisette ne va jamais seule au spectacle.

La même raison s'oppose à ce qu'on fasse sa conquête dans la rue, alors qu'une autre grisette l'accompagne. Celle à qui vous adressez vos hommages vous trouve fort aimable sans-doute; mais l'autre, la délaissée, celle à qui vous ne dites mot à cause de son air maussade et laid, celle-là vous décourage du geste et de la voix; son glacial *passez votre chemin!* vous fige le sang au cœur, tandis que, hâtant le pas, elle entraîne la pauvre petite, dans l'oreille de qui elle murmure: „Ah! qu'il est ennuyant ce monsieur! Que c'est embêtant un homme! Fanny ne te retourne donc pas, je le dirai à ta mère!“

Que si vous les caressez toutes deux de vos louanges, ce sera pis encore, vous déplairez à toutes deux: vous aurez

offensé deux amours-propres; de toutes manières vous ne gagnerez rien à les suivre. Pour unique ressource, il ne vous reste plus qu'à trouver la grisette cheminant seule; et encore devez-vous, cette fois, compter sur d'interminables objections, soit qu'elle vous dise naïvement: „Je ne fais pas de connaissances dans la rue," ou plus naïvement encore: „Comment voulez-vous que je parle à un homme que je ne connais pas?— Mais on fait connaissance, mademoiselle — Ah! monsieur, . . . quelqu'un qu'on voit pour la première fois!"

C'était un soir de printemps, à l'heure où l'on rencontre sur les boulevarts le Paris des jours heureux avec ses femmes parfumées de jeunesse, ses cafés qui se promènent à des d'homme, ses enfants étiolés qui se jouent parmi les jambes des promeneurs, sa longue file d'arbres, ses fleuristes, ses baladins, son haleine qui sent le renfermé, ses bouquets de jeunes filles et de lilas; c'était l'heure où la campagne est si belle à voir, où la fraîcheur des vallées est si douce à sentir. J'aurais voulu respirer l'air des champs.

Sur ce blanc et monotone grand chemin qu'on appelle les boulevarts, le piéton se fatigue sans ombre, et vainement il cherche un peu d'herbe pour s'asseoir. La verdure ne fleurit qu'au chapeau des femmes, l'ombre est factice, on se la fait à la main, sous un parasol.

Au spectacle de ces arbres grêles et poudreux, de ce pâle printemps de grande ville, de cette joie triste comme la joie d'un malade qui se chauffe au soleil de mai, par ordonnance du médecin, je quittai bien vite la poussière ardente des trottoirs pour me plonger dans l'ombre et dans la boue des rues: elles étaient silencieuses. Le silence, du moins, peut faire croire au printemps. Presque seul, dans la vaste rue Saint-Denis, je laissais vagabonder mes pensées à travers plaine, tantôt déchirant mon habit aux ronces, tantôt effeuillant avec mes doigts des marguerites blanches et rouges: j'étais à la campagne, tout près de mon village.

Par aventure, je posai le pied sur le pied d'un homme qui faisait sentinelle à l'entrée du passage du Caire.

— „Te voilà? — Et toi? — Fort bien, je te remercie. — Que fais-tu là? — Enchanté. — D'où sors-tu? — Je me promène.“

Véritable reconnaissance de comédie, car nous nous embrassâmes. Eugène, lui dis-je, si je te dérange en quelque chose, ne t'en cache pas, je vais continuer mon chemin.

A la façon dont il me dit: „au contraire!“ à la distraction de ses yeux qui semblaient guetter quelqu'un, j'imaginai que ce quelqu'un devait être *quelqu'une*, et je partis d'un fol éclat de joyeuseté. Les amoureux me font toujours rire. Cela me rappelle le temps où je leur ressemblais.

— „Franchement,“ me dit-il, „j'attends une petite fille charmante. — Franchement,“ lui répondis-je: „tu ne m'étonnes pas: toutes les petites qu'on attend sont charmantes. Mais fais-moi ta confidence jusqu'au bout: la petite fille est une grisette? — Qui a pu te dire? . . .“

Je tirai ma montre, et, lui montrant du doigt l'aiguille qui marquait huit heures moins cinq minutes: „Quand, à huit heures du soir, Eugène, un jeune homme guette ses amours dans la rue Saint-Denis, sois assuré que ces amours-là sont une grisette. Mais, ajoutai-je, rien ne presse encore, nous pouvons causer. Je t'engage ma parole que ta maîtresse ne passera point avant une bonne demi-heure au plus. — Ma maîtresse! Ah, mon cher, ne te figure pas qu'elle le soit! c'est un enfant, et sage! — Sage comme une grisette. Quel âge? — Dix-sept ans environ. — Blonde ou brune? — Blonde. — Toujours; et tu n'as rien obtenu? — Rien, pas même la faveur de la reconduire. Elle ne veut pas que je lui parle. — Diable! et tu l'aimes? — Beaucoup. — Il faut que je te donne cette femme. — Toi? — Moi. — Y penses-tu? — J'y pense à tel point, que si tu suis mes conseils, tu seras, avant huit ou quinze jours, l'heureux amant de ta grisette, pourvu, toutefois, que ce soit une véritable grisette, car, prends-y garde, il y en a de fausses. — Oh! mon ami, vraie grisette, je te jure; des yeux, une taille, une petite mine. . . . . — Qui ne prouvent absolument rien. Quelle est sa mise? son état? ses mœurs?“

Il me conta que sa jeune fille, vêtue d'une robe d'indienne, et coiffée d'un bonnet de perkale, portait le tablier de soie noir, les souliers noirs, les bas blancs et le fichu rose, à 55 sous, prix fixe. De plus, me dit Eugène, elle est chamarreuse en boutique. C'est à travers les vitres que je l'ai connue. Il y a bientôt un mois de cela. Je passais une grande partie de mes journées dans les rues Saint-Martin et Saint-Denis, lorgnant aux fenêtrés des rez-de-chaussée, et le soir, après huit heures, courant à toutes les jeunes filles que je rencontrais avec un petit panier sous les bras. Je m'adressais à toutes, j'étais repoussé par toutes. Bref, je commençais à me lasser d'un rôle aussi pénible, lorsque, par un bonheur inouï, je m'arrêtai devant une boutique... Tiens, celle que tu vois là-bas à côté du parfumeur. Une petite blonde, jolie comme un ange, était occupée à plier dans un.... — Je connais ton histoire. Elle t'a regardé, tu l'as regardée; elle est sortie, tu l'as suivie; et puis rien. — Pour le premier soir, oui. Mais, le lendemain je lui ai parlé. — Et que t'a-t-elle répondu? — Elle ne m'a pas répondu.

Le pauvre Eugène poussa un lamentable soupir. — „Où demeure-t-elle?“ lui demandai-je. — „Dans le faubourg Saint-Denis, la quatrième porte à droite; on entre par une allée. C'est tout ce que j'en sais. A sept heures du matin elle sort de sa maison, où elle retourne à deux heures précises. — Tous les jours? — Tous les jours. — Eh bien, mon cher, lui dis-je, tu as trouvé là, sans le savoir, un des types les plus nombreux et les plus intéressants de la grisette: celle qui a des parents, qui dîne chez ses parents, qui couche chez ses parents. Presque tout ce qu'elle gagne, elle le leur abandonne. — Chère petite!“ fit-il.

„Je vais te dire,“ continuai-je, „les mœurs de la jeune fille que tu courtises. Sur les dix francs que son travail peut lui rapporter par semaine, elle remet sept francs à sa famille qui lui donne, en échange, le logement et la nourriture. Son entretien reste à sa charge. — Quoi! ne lui laisse-t-on que trois francs par semaine pour fournir aux frais de sa toilette?—

pas davantage. Mais tu comprends bien que, s'il vient à lui manquer un franc ou deux pour acheter une paire de bas ou une collerette, ses parents ne lui refusent jamais cette faible somme; car ils bénéficient sur les sept francs de chaque samedi. La loger n'augmente pas leur dépense: elle couche en famille, et, le jour, elle habite dehors. Quant à la nourriture, cela se réduit à si peu de chose que j'ai honte d'en parler. Le matin, avant qu'elle sorte, sa mère lui donne deux sous qu'elle consomme en un déjeûner fait en commun avec ses petites camarades de boutique. A deux heures, elle rentre dîner chez sa mère; repas indigeste où toute la maisonnée se repaît à bon compte de bœuf de halle et de salade. Les jours où la salade manque, le bœuf est mangé à la vinaigrette; et si la vinaigrette est absente, le plat de petit salé aux choux y supplée. Cette fois, la salade est tenue en réserve pour le repas de neuf heures, alors que la grisette a fini sa journée. La mère boit du vin et aussi le père, quand il s'en trouve un à la maison. Le père est un objet de luxe dans la parenté des grisettes. Beaucoup de pauvres familles s'en passent.

„Pour achever, je dois t'apprendre, par forme de compliment sur ton choix, que la grisette qui dîne, soupe et couche chez sa mère, est, de toutes les jeunes filles de son espèce, la moins relâchée dans ses mœurs. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sage."

Eugène, d'un coup qu'il me porta dans la poitrine, faillit me renverser, en agitant ses bras comme deux ailes pour s'enfuir. Sa grisette était alors à plus de vingt-cinq pas devant nous; elle touchait presque à la porte Saint-Denis. Le malheureux ne l'avait pas vue passer. Je compris la brusque précipitation de son départ.

Cependant à mesure qu'il se rapprochait d'elle, sa course devenait moins pétulante. Tout-à-coup il s'arrêta pour marcher. Elle venait de détourner la tête.

Je les vis tous deux un moment cheminer côte à côte. Il me sembla qu'Eugène n'osait lui adresser la parole. Après quelques minutes, il se plaça tout-à-fait derrière elle, la suivant

en silence, et la tête basse. Bientôt il arriva que, le roulement des voitures et le pas des promeneurs étouffant le bruit des pas d'Eugène, la grisette donna un léger coup d'œil par-dessus son épaule comme pour s'assurer si l'obstiné jeune homme était encore là. D'autres pourraient croire sur cet indice qu'Eugène était aimé. Bien fou qui s'y laisserait prendre! une femme peut aimer à être suivie, sans aimer qui la suit.

La grisette ne tarda point à disparaître derrière la porte de son allée, cependant qu'Eugène, ravi en extase, restait béant sur le seuil de cette porte étroite par où s'était envolé son bonheur. Je le rappelai au monde.

— „Eugène," lui dis-je, „ne serais-tu ni amoureux ni timide que tu perdrais encore bien des jours avant de plaire à ta grisette. Mais j'ai pitié de ton inexpérience. Écoute-moi; quel est ton but? Lui parler d'abord? — Sans doute. — Lui parler sans qu'elle se fâche? — Certainement. — L'amener tout doucement à accepter ton bras? — Oh, que je serais heureux! — La reconduire de son magasin chez elle? — Cher ami! — Eh bien! pour cela faire, il faut un prétexte. — Tu as raison. Si je lui écrivais? — Quelle sottise! elle ne sait pas lire. — Tu crois? — J'en suis sûr. — Un cadeau peut-être, une paire de boucles d'oreilles, quelque chose de... — Elle se méfierait de tes intentions et tout serait perdu. — Que faire enfin? — Trancher du Richelieu et du Rochester; user d'intrigue. — Veux-tu donc que je l'enlève? — On n'enlève plus personne, même les grisettes. De la ruse, je te dis. — Mais comment? lui faire parler par une femme? — Belle ressource! — Lui envoyer des billets de spectacle, lui proposer une partie de campagne, la conduire au bal, me déguiser, la faire arrêter par la police, lui faire arriver des malheurs? explique-toi! qu'est-ce? quel biais dois-je prendre? Je suis prêt à tout, parle donc! que faire? — Rien de tout ce que tu imagines. Je ne connais qu'un moyen pour *faire une grisette*, un seul qui soit presque infaillible. — Et ce moyen, c'est? . . . — C'est, lui dis-je, d'acheter un parapluie!"

Il me regarda tout stupéfait. — „Parles-tu sérieusement? —

Très-sérieusement. — Acheter un parapluie pour elle? — Non, un parapluie pour toi, Eugène.“

Il me regarda plus stupéfait encore. — „Allons, tu te moques! s'écria-t-il. Quel rapport peut avoir un parapluie avec une grisette? — Si nous étions en hiver, repris-je, je ne te donnerais pas ce conseil. Mais par le beau temps qu'il fait, un parapluie est de toute nécessité. Achète un parapluie. — Dans le printemps, quand l'air est pur et le soleil magnifique? — Tout juste, dans le printemps, quand l'air est pur et le soleil magnifique. A quoi te servirait un parapluie par les temps de pluie?“

Il me traita d'homme ridicule, paradoxal et fou; après quoi je pus le convaincre. Il m'embrassa tout joyeux, m'appela son ami, son sauveur, et courut bien vite acheter un parapluie. Jamais le ciel n'avait été si pur.

— „Tu as bien compris?“ lui dis-je. „Un parapluie pour une seule personne? — Oui, oui, me cria-t-il de loin, le plus étroit de tous les parapluies possibles!... Adieu! Compte sur mon éternelle reconnaissance.“

Je l'abandonnai à son heureux sort.

Il n'est pas impossible qu'au mois de mai dernier, dans les alentours de la rue Saint-Denis, vous ayez vu un grand jeune homme, en bottes de castor et en pantalon blanc, se promener huit jours de suite, un parapluie neuf à la main. Il n'est pas impossible non plus que vous ayez ri au visage de ce fashionable dont le parapluie, toujours prêt à s'ouvrir, semblait défier une ondée absente. Pauvre Eugène! avec quelle ardeur il appelait l'orage!

Je lui avais expressément défendu de se montrer à sa grisette avant l'instant propice. L'instant propice, c'était l'averse; une grande averse à huit heures précises du soir.

Eugène pouvait attendre un mois, peut-être même deux. Cette pensée troublait son bonheur. Qui sait, se disait-il, quand il plaira au ciel de pleuvoir! Et puis elle, pour m'oublier, pour en aimer un autre, attendra-t-elle l'orage?

Par hasard, à une semaine de là, vers les sept heures et

demie, le ciel se chargea de gros nuages noirs. A huit heures moins un quart, quelques larges gouttes d'eau tombèrent; à huit heures, c'était une pluie superbe.

Qui pourrait dire la joie d'Eugène! Ses bottes de castor qui suaient l'eau par gouttière; son large pantalon blanc collé sur ses cuisses; son chapeau ruisselant, tout cela faisait d'Eugène l'homme le plus mouillé et le plus heureux de la terre.

Sa seule crainte, c'était que l'orage ne cessât tout-à-coup, ou bien que la jeune fille ne voulût pas quitter son magasin par un aussi mauvais temps. Mais l'ouvrage fini, l'heure du départ venue, on regarde bien un moment à travers les vitres; on hésite, on se dit: *Attendons!* Puis le ciel semble s'éclaircir, l'averse est moins forte, on pense que le trajet est court, on retrousse sa robe, et l'on part.

La voilà qui, de la pointe du pied, sautille sur les pavés luisants; ses mains s'abritent sous le tablier, son mouchoir flotte sur son bonnet, et elle penche sa tête sur sa poitrine, de peur de laisser mouiller son visage.

La pluie redouble. Eugène accourt. — „Si mademoiselle voulait profiter!... — Je vous remercie, monsieur, je demeure à l'entrée du faubourg.“

Elle a dit ce peu de mots sans lever la tête.

Eugène, qui la côtoie, prend bien garde d'envoyer quelque flaquée d'eau dans les bas de la grisette. Tout serait perdu, je le lui ai dit. Il avance le bras pour la couvrir de son parapluie, cependant qu'il a soin de marcher avec précaution et à distance. — „Mais, mademoiselle, le temps est si affreux, que vous ne pouvez vous refuser....“

Elle le regarde et le reconnaît. Un léger sourire effleure ses lèvres. Elle laisse Eugène la protéger contre l'averse. — „Il est vrai,“ dit-elle après un moment de silence, „que dans cette saison on ne se précautionne pas. Si c'était l'hiver, j'aurais un parapluie...

— Et moi, je n'aurais pas le bonheur de pouvoir vous être utile, dit Eugène. Je suis bien content que ce ne soit pas l'hiver.

— Mon Dieu, monsieur, vous vous gênez pour moi! Comme vous voilà mouillé!

— Mon parapluie est si étroit," murmure Eugène.

— „Un parapluie d'une seule personne?" réplique la grisette.

— „Oui, mademoiselle.

— Apparemment que monsieur n'est pas encore en ménage?

— Pas encore," soupire Eugène.

— „J'ai deviné cela rien qu'à la grandeur de votre parapluie," dit-elle en souriant.

Eugène me donna mentalement une bénédiction. Oh! pensa-t-il, qu'il y a de choses dans un parapluie!

L'averse ne discontinuait pas. Eugène faisait pitié à voir. La grisette lui jeta un doux regard.

— „Mais, monsieur, vraiment j'abuse de votre complaisance, c'est vous qui recevez toute l'eau.

— Mon parapluie est si étroit!" dit encore Eugène.

— „Il n'est pourtant pas juste que vous vous fassiez mouiller pour une personne que vous ne connaissez pas.

— Que je ne connais pas, mademoiselle!"

Ici, la voix d'Eugène s'affaiblit tremblante en un accent d'amour que la jeune fille n'entendit pas sans émotion.

— „Encore si votre parapluie était plus large," dit-elle quelques secondes après, „vous pourriez vous mettre à couvert!

— Il faudrait pour cela que vous consentissiez à me faire un peu de place dessous," ajouta-t-il d'un ton de voix suppliant.

Et lisant la réponse de la grisette dans le sourire de ses yeux, il s'abrita près d'elle. — „Je vais vous gêner," dit Eugène. „Nous ne tiendrons jamais deux là-dessous... Tenez, voilà votre robe déjà toute mouillée d'un côté!

— Mais comment faire?" demanda la pauvre grisette.

— „Si j'osais vous prier de me donner le bras... nous occuperions moins de place. Je vous en supplie, acceptez, dit Eugène, ou je vous abandonne le parapluie. J'aime mieux être mouillé seul.

Bientôt elle passa son bras sous le bras humide du jeune homme. A-peine si elle sentit l'eau qui en découlait. Sa tête rêvait d'amour. Eugène était déjà son amant par la pensée. Eugène avait *fait* la grisette.

Un matin Eugène entra chez moi. Sa figure était triste.— „Croirais-tu,“ me dit-il, „que Joséphine m'a trompé? — Comment! est-ce possible? — Elle n'a pas toujours été vertueuse! — En vérité! — Avant de me connaître, elle avait connu *un petit école polytechnique.*“

Je ne pus m'empêcher de rire — „Elle ne t'a pas fait d'autre aveu?“ lui demandai-je. — „Elle m'a dit encore qu'à l'âge de quinze ans... — Un ouvrier, n'est-ce pas? — Tu le sais donc? — Je m'en doute. Le premier qu'elle aima fut nécessairement un garçon de son âge et de son rang. Quant à nous autres, mon ami, quelque diligence que nous fassions, nous arrivons trop tard. Il y a toujours un premier venu qui ne peut être ni *un petit école polytechnique* ni toi. — Mais enfin, pourquoi n'arrive-t-on jamais qu'après la faute faite? — Parce que la faute est toujours faite avant qu'on arrive. — Je ne te demande pas des plaisanteries, mais des raisons. — Des raisons? Je t'en ai donné une excellente: la sympathie de l'âge et du rang. Les premières amours d'une fille du peuple ne sauraient prendre pour confident un jeune homme qui n'ait pas une veste de gros drap et des mains rudes. — A t'entendre, il n'existerait pas une seule grisette sage? — Pardon, il y en a de sages, mais après la première faute. Alors la grisette vertueuse est celle qui n'a qu'un amant.

— Ah!“ me dit-il avec un gros soupir, „si tu m'avais averti de l'inconvénient de l'ouvrier, si tu m'avais expliqué la théorie du premier venu, je ne me serais pas donné tant de mal pour plaire à cette grisette.“

J'admirai la démoralisation du siècle dans cet Eugène, honnête homme parmi les plus honnêtes gens, et que je voyais là, se désolant, parce qu'il n'était pas le premier de tous qui eût jeté dans l'égout du libertinage le cœur d'une naïve et pauvre fille du peuple.

Le lendemain, Eugène désenchanté brûla son parapluie.

ERNEST DESPREZ.

UNE AUDIENCE DE JUSTICE DE PAIX.

Qui est-ce qui n'a pas rencontré un voisin chicaneur, un débiteur qui ne paie pas, un agent d'affaires fripon, un honnête contrefacteur qui demande un brevet pour l'invention d'autrui, ou au moins un ami qui croit qu'il entre dans le droit de l'amitié d'emprunter pour ne pas rendre? Tout le monde a passé par ces tribulations nécessaires de la vie sociale; tout le monde comparait volontairement ou de force devant son juge de paix; par conséquent, tout le monde sait ce que c'est qu'une audience de justice de paix. Malheureusement il n'est presque personne qui n'en sorte sans dire: La justice est une belle chose, mais bien ennuyeuse! même ceux qui ont gagné leur procès avec dépens.

Il y a donc à parier que mon lecteur a essuyé comme un autre une audience de justice de paix: car tout honnête, tout pacifique qu'il soit, il n'a pu échapper aux voisins, aux débiteurs, aux agents d'affaires, aux inventeurs si nombreux aujourd'hui, comme chacun sait, aux amis enfin. Il a vu la solennité subalterne du tribunal de son quartier, composé d'un juge, qui interroge, écoute, se résume les débats, entre en délibération avec lui-même, et prononce la sentence en arbitre souverain.

Mais sans doute mon lecteur, en attendant son tour, aura maudit vingt fois ou la chicane de celui qui le force à perdre

son temps dans un aussi cruel ennui, ou son bon droit, si, dans l'ignorance des formes de la justice, il a eu la sottise d'attaquer lui-même et de vouloir gagner un procès. Il aura pesté contre l'huissier, le greffier et le juge de paix, sans respect pour la magistrature qui est tout entière en abrégé devant lui. Il se sera levé vingt fois pour demander à l'huissier qui appelle les causes d'une voix criarde, et en estropiant le nom des plaideurs, si son tour ne va pas venir enfin. Il aura compté d'un œil impatient les citations entassées dans la main de l'huissier, et qui doivent passer avant la sienne. Il aura mesuré sur l'intervalle des feuilles toutes les minutes d'ennui qui lui restent encore à essuyer. Aussi que n'est-il le protégé de monsieur l'huissier? Car il y a des tours de faveur même dans le sanctuaire de la justice: et même avant le jugement, on fait des passe-droits. Je vous le répète: que ne connaissez-vous l'huissier de votre justice de paix? c'est une connaissance fort utile, parfois même fort agréable. Je sais des huissiers qui ont plus d'esprit que des notaires. Que n'êtes-vous ou son propriétaire, ou son principal-locataire, ou son voisin, ou son client, ou au moins son frère d'armes dans la garde nationale? Les huissiers ont des sentiments aujourd'hui. Il passerait trente citations pour arriver à la vôtre, et vous procurer le plaisir de perdre votre procès une heure plus tôt. L'auditoire, ennemi des privilèges, aurait beau murmurer de cette fraude amicale; les plaideurs auraient beau réclamer et crier *à la queue!* comme le public de l'Opéra ou des Français, qui attend à la porte son billet pour admirer mademoiselle Mars ou mademoiselle Taglioni, vous seriez appelé, entendu, jugé, condamné avant tous les autres, et cela par la protection de l'huissier. Mais si vous ne le connaissez pas, il vous répond sèchement: Attendez votre tour; et votre tour ne vient pas. Vous bâillez, vous jurez, vous trépignez, vous causez même avec un voisin plus insipide que l'attente, vous vous ennuyez mortellement, souvent vous n'êtes pas assis, pour vous ennuyer au moins commodément; vous vous agitez dans une salle étroite, environnée d'une atmosphère cholérique, en attendant votre sentence. Car, si

vous vous en allez, vous encourez l'amende, et vous êtes tenu de mourir d'ennui et d'obtenir justice sous peine de payer dix francs. Ainsi vous voyez qu'il est bon de connaître un huissier pour faire expédier au moins son procès, si l'on ne connaît pas le juge pour le gagner.

Cependant j'ai assisté, l'autre jour, à une audience de justice de paix. Je n'étais pas assigné, et je n'avais assigné personne. Vous me demanderez ce que j'allais faire en pareil lieu. Une pluie qui me surprit m'y avait fait chercher un asile, comme on se réfugie en hiver au cours de MM. tels, où l'on est sûr de trouver de quoi s'asseoir, et un poêle bien échauffé. N'ayant pas de procès, il ne m'importait guère de connaître l'huissier, le greffier ni le juge. Ce que je voulais, c'était un abri, je l'avais; je parvins même à m'emparer d'une place où je m'assis; et n'eût été le voisinage d'un auditeur dont le parapluie vint goutte à goutte me rapporter toute l'eau que j'avais évitée, je me serais trouvé fort à mon aise. Heureusement pour moi qu'il avait un procès. On l'appela, et je fus délivré de son parapluie et de sa conversation qui devenait presque aussi incommode; car il me plaidait son affaire par anticipation. Je voyais à l'orage qui continuait que je serais forcé de l'entendre devant le juge. C'était assez d'une fois; mais vous savez qu'il est aussi difficile d'empêcher un plaideur d'expliquer son affaire, que d'empêcher les trois ou quatre Trissotins qui restent en ce monde de nous réciter leurs vers, et de nous parler de leur gloire, véritable fléau des lecteurs, des journaux, des salons, et souvent de l'Académie.

Mon voisin était un peintre en portraits; c'était un de ces artistes dont le talent à prix fixe garantit la ressemblance pour 25 francs, et en donne pour gage tous les portraits fort ressemblants de personnes inconnues qui sont affichées au coin de tous les passages de Paris, leur musée perpétuel. Il me dit qu'il avait une nombreuse clientèle de figures qui suffisait à son existence. Les leçons qu'il donnait en ville ou chez lui, passage de la Marmite, n° 12, au sixième au-dessus de l'entresol, fournissaient abondamment à ses menus plaisirs. Il était

de plus décorateur-adjoint du Cirque Olympique et des Funambules. C'était son titre honorifique. Il me cita, pour preuve de son talent, deux ou trois des derniers tableaux du *Bœuf enragé*. Je confessai que j'avais vu cet ouvrage, mais que, vers la fin, mes yeux n'étaient plus en état d'admirer la beauté des décorations. Il termina sa biographie en me donnant son adresse qui est un long prospectus de son génie, et en m'invitant à me faire peindre.

Le procès qu'il avait à soutenir intéressait l'honneur de son pinceau. Les beaux-arts plaident aujourd'hui. Ils ont été si long-temps dupes, qu'ils se sont aguerris et se défendent. Boileau lui-même les autorise à réclamer le prix de leur travail. C'est peut-être le seul de ses préceptes que l'on n'ait pas attaqué. Tous les arts le pratiquent fidèlement, et se sont corrigés du défaut de négliger leurs affaires pour la gloire. On les raille, on les critique de s'arrêter à de tels soins, mais on les paie. Cela vaut mieux que d'obtenir une élégie pour sa mort à l'hôpital. Les beaux-arts font vivre libraires, marchands d'estampes, éditeurs de musique, directeurs de spectacles, et amusent le public; il faut que ces messieurs paient les beaux-arts avec l'argent du public. Tel était l'exorde de mon peintre; et il me semble fort éloquent et très-raisonnable.

Après ce préambule, il aborda, comme on dit aujourd'hui, le fond du procès. Sa parole avait de l'aisance et de la vivacité. D'ailleurs il pleuvait toujours; j'écoutai.

Il avait pour élève une jeune veuve de 35 ans présente à l'audience, vêtue d'une simple robe de toile que rehaussait mal un mauvais cachemire, vieux présent de noces, qui n'était plus qu'un tissu de reprises perdues; elles formaient tout le schall. La jeune veuve, malgré ses 35 ans, était plus fraîche que sa toilette; son teint avait encore de l'éclat, ses cheveux d'un beau noir, arrangés à *la Malibran*, accompagnaient heureusement son visage et cachaient les rides naissantes de son front. Mais ses yeux avaient perdu la vivacité qui devait être autrefois leur seul mérite. Sa taille était lourde et sans grâce. Avec les avantages qui lui restaient, on concevait qu'elle prétendît plaire

encore; mais on ne concevait pas qu'elle pût plaire, en effet, à un jeune homme surtout, et mon peintre n'avait pas 30 ans. Car c'était un procès d'amour que M. le juge de paix avait à juger sous une question de droit.

La belle veuve, en prenant des leçons du jeune peintre, comptait le séduire: elle l'engageait par mille agaceries, par mille serments de veuvage éternel, que la coquetterie des femmes de son état sait si bien employer. Son maître, tout artiste qu'il est, ne s'enflamma point, ne s'aperçut même pas du manége. Il venait à l'heure de la leçon, la donnait très-consciencieusement, interrompait, sans les comprendre, les digressions sentimentales de son élève, finissait juste avec l'heure sonnante, prenait son cachet, et s'en allait. La dame, piquée au jeu, voulut triompher de ce cœur farouche: il était si attentif à diriger le pinceau de son élève, il avait l'œil si malhonnêtement attaché sur le modèle, qu'il la regardait à-peine; il n'avait jamais fait attention à elle. Il faut le forcer de voir ces charmes auxquels il préfère une vieille tête de Romain, de David, et un matelot de Gudin: elle lui demandera de la peindre elle-même; il faudra bien qu'il la regarde; et le succès est certain.

Notre peintre y consent volontiers, et commence le jour même. Cet empressement est d'un bon augure. Mais, devant son modèle, il observe, il ne soupire pas. Il peint les lis et les roses de ses joues, sans en dire un mot; il ne trouve à ses beaux cheveux d'autre mérite que d'être bien sous le pinceau. Il fait ce portrait comme une copie de tête d'étude; il travaille, et n'est pas épris de son ouvrage. Cette application froide, cette insensibilité d'imagination inquiètent de plus en plus la malheureuse veuve: mais, enfin, l'amour espère toujours; et elle espéra jusqu'au dernier coup de pinceau. Le portrait achevé, il le donne, ne dit rien, et sort comme après une leçon.

La pauvre veuve fut cruellement blessée de tant d'indifférence et de froideur; mais elle aimait, comme on aime à son âge, avec dépit. Puisqu'il ne comprend rien, il faut s'expliquer clairement. D'ailleurs, peut-être n'ose-t-il pas parler. Son silence est un excès de discrétion. Les bienséances n'empêchent

pas la pitié, et son embarras la mérite. Est-il défendu aux femmes de faire des déclarations? Il y en a dans les romans d'aujourd'hui, dans les comédies de Marivaux, dans les vaudevilles de M. Scribe, où règne assurément le meilleur ton. Pourquoi ne préviendrait-elle pas ce jeune homme sans expérience, d'une extrême timidité, qui craint peut-être de l'offenser en lui disant ce qu'elle veut savoir? Elle soulagera son cœur novice d'un aveu qui lui pèse. Elle lui avouera ses sentiments, et l'autorisera à s'expliquer enfin.

Un mois s'était écoulé depuis que le portrait était fini. Notre peintre arrive chez la veuve un jour qu'il ne lui donnait pas de leçon. A sa vue, la dame se trouble; c'es assurément un aveu qu'il vient faire; il l'aime. Elle est heureuse, enfin. Elle va lui répondre avant qu'il ait parlé, quand le peintre lui dit avec une politesse parfaite: Madame, il y a aujourd'hui un mois que je vous ai remis votre portrait; mon usage est de ne presser personne; mais il faut de l'ordre à défaut de richesse. Je vous prie de me le payer! On sent quel coup affreux ces paroles portèrent dans le cœur de la veuve. Elle n'avait pas encore oublié les attaques de nerfs; elle en eut une, et s'évanouit. Elle semblait mourante, ne laissant échapper, par intervalles, que ces mots: Vous payer! vous payer! Puis elle retombait dans un profond abattement.

Le peintre n'était pas sensible, mais il était humain; il s'empressa de donner des sels, des odeurs à la dame qui revint à elle. Notre jeune homme, qui ne comprenait pas plus le sens d'un évanouissement de femme, que les coquetteries et les demandes de portrait, attribua l'attaque de nerfs à son indiscrète réclamation: aussitôt que la belle veuve fut remise, il s'excusa de lui avoir demandé trop promptement le prix de son portrait. Il ne pensait pas qu'une créance de 25 francs pût la gêner, ni surtout la faire trouver mal; et il lui protesta qu'il était prêt à lui accorder un délai raisonnable, et qu'il serait désespéré de lui causer la moindre émotion.

On devine comment ces excuses furent accueillies par la veuve; elle faillit s'évanouir une seconde fois. Mais elle aima

mieux parler. Elle n'y pouvait plus tenir; son dépit, son amour, son orgueil humilié éclatèrent dans des invectives dignes des plus éloquentes femmes abandonnées qu'on ait vues dans un poème épique ou une tragédie en cinq actes. Ces mots terribles: Vous payer! revenaient à chaque nouveau développement d'injures, et produisaient un effet comparable aux plus belles diatribes de Didon ou d'Hermione.

Notre peintre restait confondu; il ne concevait rien à cette déclaration d'amour exprimée en injures et avec l'accent de la fureur. Il reconnut qu'il avait eu affaire à une folle; mais la folie n'empêche pas de payer ses dettes; et, quand sa colère et sa poitrine furent épuisées, il répondit à la belle veuve avec la politesse la plus impertinente, qu'il n'aurait jamais osé venir demander son cœur auquel il n'avait aucun droit; mais qu'il réclamait seulement les 25 fr. qui lui étaient légitimement dus. La dame le traita de fat et d'insolent, et déclara qu'elle ne le paierait pas. Le peintre répliqua qu'il entendait être payé même des jolies femmes, et sortit pour aller chez l'huissier, au lieu d'aller chez le notaire comme l'espérait la pauvre Didon. De là, sommation, citation, comparution devant le juge de paix, et plaidoyers assaisonnés, suivant l'usage, de personnalités, de scandale, et d'injures.

Quand l'artiste eut fini d'exposer ses droits au magistrat, la veuve s'avança vers le tribunal, et leva modestement son voile vert. Aussitôt le juge de paix ouvrit les deux branches de son binocle, sans doute pour lire la vérité dans les traits de l'intéressante plaideuse; et le greffier essaya les verres de ses lunettes bleues. Mais bientôt le greffier reposa ses lunettes sur son front, et le juge de paix replia son binocle; ce qui parut d'un mauvais augure pour la cause de la belle veuve. Après un salut, elle prit la parole, et, comme elle avait le sentiment des convenances et de la dignité du sexe, elle déclara d'abord faux et calomnieux tous les faits que je viens d'extraire de l'oraison du peintre. Elle prétendit qu'il lui avait demandé la permission de faire son portrait, et le lui avait galamment donné. Puis, par un retour soudain, il était venu réclamer le

prix d'un cadeau; elle devait le refuser. C'était spontanément, et, dit-elle tout bas en minaudant, par amour de l'art qu'il avait copié mes traits; je ne lui devais rien. D'ailleurs le portrait ne vaut pas les 25 francs; regardez-le, monsieur le juge, et regardez-moi; me ressemble-t-il le moins du monde? Ce n'est pas mon portrait. Une femme ne doit pas parler de ses charmes, mais comparez ces yeux éraillés et morts avec les miens; cette figure pâle et fanée avec la mienne. Ce n'est pas moi. Faut-il que je paie le portrait d'une vieille duègne de l'imagination de monsieur? Qu'il aille l'offrir au modèle. On ne lésinera pas sans doute sur le prix d'un si beau chef-d'œuvre. Quant à moi, je suis prête à le rendre; le voici; j'en fais, comme on dit je crois, une offre réelle; je dépose entre les mains de M. le greffier cette belle figure. Je ne la connais pas. Je ne l'ai pas commandée. Monsieur me l'a donnée, je l'ai acceptée par politesse pour ne pas blesser son amour-propre. Il me suscite un méchant procès; je lui rends son cadeau. Mais le payer! jamais. Il est bien heureux que je ne sois pas coquette! Si je l'étais, il n'en serait pas quitte avec un pareil portrait pour deux cents francs de dommages-intérêts. Ce ne serait pas trop, je pense, estimer l'honneur de sa figure. Mais je suis généreuse, voilà le portrait. Un juge est le protecteur de la veuve. J'attends justice et réparation.

Ce discours fit une vive impression sur l'auditoire. Les sensations furent diverses; deux partis étaient déjà formés. Les femmes trouvaient la harangue pleine d'éloquence et de vérité. Le peintre était un fripon, un calomniateur, un monstre, enfin. Les autres spectateurs prenaient sa défense et n'épargnaient pas les épithètes de vieille coquette et de folle à l'éloquente veuve. Ce procès avait fait naître vingt disputes au moins aussi vives que celle des parties elles-mêmes.

L'huissier imposait silence à chaque instant aux disputeurs qui dissertaient de plus belle sur le fait et le droit, et même sur la sentence qui allait être rendue.

Le juge de paix, après avoir entendu ces deux plaidoyers, suivis de répliques et de dupliques, déclara la religion du tribunal suffisamment éclairée, et se mit à délibérer.

J'étais à côté d'un habitué de tribunaux, qui connaît tous les magistrats inférieurs et supérieurs de la capitale, depuis le juge municipal qui connaît des portes ouvertes à heure indue, des pluies nocturnes tombant des fenêtres sur l'honnête passant, des refus de balayer malgré le choléra et la police, et autres menus délits, jusqu'à monsieur le garde des sceaux, qu'il a entendu plaider autrefois dans les grandes causes politiques de la restauration... C'est un honnête rentier de la rue Saint-Claude, qui vit d'audiences, sans être ni avoir jamais été juge ou avocat. Il n'est pas abonné à la Gazette des Tribunaux; à quoi bon? il la sait la veille. Il va de la police correctionnelle à la cour d'assises, et ne néglige même pas la justice de paix qui a aussi ses causes célèbres. Il sent à une lieue de loin un procès intéressant, ridicule, ou scandaleux. Il a des intelligences avec tous les huissiers; aussi a-t-il sa place réservée dans toutes les cours, dans tous les tribunaux. On le voit à la porte des audiences avant tout le monde; et il en sort le dernier. Il veut connaître non-seulement l'arrêt, mais les secrets de la chambre du conseil, et tous les commérages de la justice. Il vous dira les noms de la majorité ou de la minorité, ou s'il y a eu partage. La justice n'a pas de huis-clos pour lui. Mon savant habitué me dit, avec l'assurance d'un esprit infaillible, d'un ton de magistrat souverain: Elle sera condamnée avec dépens. — Comment prévoyez-vous si nettement la sentence? — J'en suis sûr, je connais monsieur le greffier. Il n'a jamais aimé les femmes, parce que, dit-on, les femmes ne l'ont jamais aimé. Il ne manquera pas l'occasion de s'en venger sur la belle veuve. — Mais c'est, je pense, monsieur le juge de paix qui juge, et non pas monsieur le greffier. — Vous ne connaissez donc pas monsieur le juge de paix? — Je n'ai pas cet honneur. — Monsieur le juge de paix est un ancien avoué de la création... des avoués, d'avant le code, enfin. Il n'a pas fait son droit, et ne l'a pas étudié depuis; ses lumières personnelles n'y suppléeraient guère, car, entre nous, c'est un esprit fort borné. Il est incapable de juger, et plus encore, de rédiger un jugement. Il a recours, pour l'un et l'autre, à

monsieur le greffier. Ah! c'est là un homme capable. Il était commis greffier en 1791, sous l'illustre Henrion de Pansey, alors simple juge de paix, élu à la naissance de l'institution par les citoyens de Paris. On savait choisir alors! Vous pensez que monsieur le greffier a profité sous un pareil maître. C'est lui à qui ce grand magistrat a confié le soin de corriger en second les épreuves de son traité *de la Compétence des juges de paix!* Il y a relevé trois fautes de copie! J'en ai vu la preuve. Monsieur le greffier sait donc à fond la jurisprudence de sa juridiction. Il se rappelle toutes les causes, toutes les sentences depuis 1791. Il décide, d'après cela, sans peine. Sa justice est de la mémoire: et l'autorité est sa loi. Voilà pourquoi il est l'oracle de son juge de paix qui ne rend de sentence que d'après son avis.

En effet, je m'aperçus que la délibération du juge de paix se passait en signes qu'il adressait au greffier, et auxquels celui-ci répondait d'un air impératif. J'observai sa pantomime; elle condamnait la pauvre dame sur tous les chefs. Et bientôt après cette consultation muette, le juge de paix traduisit ces gestes par un jugement de condamnation très-laconique et très-mal prononcé, qui obligeait la belle veuve à payer le prix de sa figure avec dépens.

Un grand tumulte éclate aussitôt dans l'auditoire qui s'était passionné pour les plaideurs. La moitié de l'assemblée cassa par ses protestations et ses murmures l'arrêt de la justice; on pense bien que la belle veuve n'oublia pas le droit du plaideur condamné, et qu'elle maudit tout haut son juge étourdi de tout ce vacarme, et qui ne pouvait rétablir le silence. Mais monsieur le greffier frappa sur son bureau avec un couteau de buis, et tout rentra dans l'ordre. La belle veuve, en sortant, lança un regard terrible au jeune peintre, et jeta de rage son portrait par terre; et nul galant ne vint, en le ramassant, la consoler de la perte de son procès. Le jeune homme, joyeux et calme, me salua en passant, et me rappela qu'il demeurait passage de la Marmite, nº 12.

Mon voisin, l'habitué d'audiences, me dit d'un air de satis-

faction : Vous voyez que je ne me trompe pas; mais ce sera la dernière cause aujourd'hui. — Le temps de l'audience n'est pas écoulé. — Monsieur le greffier est d'un déjeûner-dînatoire. — Pour cela la justice sera remise à huit jours? — Vous voyez bien qu'il a un habit noir tout neuf, sous sa robe qu'il vient d'acheter aussi. Son ancienne datait de l'entrée de Louis XVIII à Paris, en 1814, et avait eu l'honneur de balayer la poussière du grand escalier des Tuileries, le jour de la présentation des juges de paix à sa majesté d'Hartwell. — Pourquoi cette dépense et ce luxe nouveau? — Il a fait ces emplettes sur les produits du choléra. — Quel rapport peut avoir le choléra avec un habit neuf et une robe de juge? — Le choléra a beaucoup donné dans l'arrondissement; il y a eu par conséquent beaucoup de scellés. Le régistre du greffier pourrait servir de contrôle aux bulletins sanitaires. Notre greffier a eu la meilleure part dans la mortalité. L'épidémie lui a bien rapporté vingt mille francs; elle lui sert à compléter la dot de sa fille, dont le mariage est fixé, et à remonter sa garde-robe qui faisait honte aux justiciables de l'arrondissement. Vous voyez que le choléra a quelques bons effets : il dote les filles et relève la dignité de la justice. — Je vous soupçonnerais d'être médecin. — Je ne suis même pas apothicaire; mais j'observe, et j'ai lu qu'il n'y avait pas, dans la nature, de mal sans un bien. Voilà tout.

Pendant cette conversation, l'huissier avait appelé plusieurs causes qui, en effet, avaient été remises par le juge de paix qui, poliment, ne voulait pas retarder le dîner de son greffier. Parmi les affaires dont l'huissier disait seulement l'objet principal, il s'en trouva deux qui excitèrent la gaîté et l'intérêt de l'auditoire.

Dans la première, il s'agissait de la propriété d'un épagneul que deux femmes se disputaient. On s'attendait à un jugement égal à celui de Salomon, ou au moins à une scène des *Plaideurs*. Mais, sans ordonner la comparution de l'animal en litige, le juge de paix confia l'examen et la difficulté de l'épreuve à monsieur le directeur de l'hôtel-dieu des animaux

domestiques, rue de Clichy, dont l'expérience fut acceptée pour arbitre. La majesté de l'audience fut sauvée, mais l'auditoire, qui ne s'en soucie guère, fut cruellement *désappointé*.

L'autre affaire était une question de brevet d'invention. Deux chapeliers prétendaient chacun à l'honneur exclusif de la grande invention des chapeaux imperméables. La question était grave, et l'intérêt universel, si l'on considère l'usage de l'objet disputé. Les plaideurs produisaient deux brevets bien en forme pour la même invention. Ils étaient assistés, l'un d'un avocat en robe, qui ne croyait pas déroger en plaidant devant la justice de paix pour une si belle cause, l'autre d'un clerc d'avoué, en frac, aux cheveux bouclés et à la longue barbe; mon voisin me dit qu'il était à la fois praticien et auteur dramatique; qu'il avait composé seul un mimodrame pour Franconi, et que, même, il faisait en ce moment un quart de vaudeville. C'était tout ensemble l'espoir de la basoche et de la littérature.

Les plaidoyers étaient préparés; les parties voulaient être jugées. Mais le greffier qui n'aimait pas les procès et surtout les avocats quand il avait faim, représenta aux parties qu'il valait mieux partager les profits de l'invention, que de se les disputer en payant des frais, des dommages-intérêts et des amendes. Son allocution fit réfléchir les deux inventeurs qui se concilièrent malgré leurs avocats: ils prièrent tout bas le greffier d'accepter le lendemain, comme pièce au procès, un chapeau neuf imperméable, qui seul manquait à la restauration de sa garde-robe. Par cet arrangement le juge de paix n'eut la peine ni d'entendre plaider, ni de juger. Les plaideurs gardèrent tous deux leur brevet et leur argent, et le greffier fut honnêtement dédommagé de l'expédition du jugement qu'il perdait pour un dîner.

Toutes les autres causes furent ajournées en masse, malgré les cris des plaideurs; et, sur un signe du greffier, le juge de paix leva l'audience. Aussitôt le greffier prit furtivement son chapeau caché sous le bureau, ôta sa robe avec toute la prestesse d'un changement à vue, et disparut pour aller chez

Grignon. Mon voisin retourna dans sa rue Saint-Claude, après avoir salué l'huissier avec une familiarité tout amicale.

La pluie avait cessé. Je repris ma route sans regretter le temps perdu; et je conseille à ceux qui sont surpris par le même accident, d'entrer, comme moi, dans une audience de justice de paix. L'auditoire seul est curieux: c'est une galerie de caricatures où Charlet et Philippon n'auraient qu'à copier. Enfin, les affaires peuvent être, comme on voit, aussi plaisantes que les figures; et ce passe-temps vaut bien quelquefois une séance de la Chambre des députés, et même telle soirée de nos théâtres à grands mélodrames ou à petits vaudevilles. Si l'on s'ennuie, du moins on ne paie pas,

Et cela fait toujours passer une heure ou deux.

ALPHONSE-FRANÇOIS.

LA PLACE.....

Ibam fortè vià sacrà.
HORACE.

Comment l'appeler? Entre tous ses noms, elle est sans nom, comme ce piédestal est sans statue, cet arc de triomphe sans dédicace et sans héros, ce temple sans Dieu! Entre tous ses noms, lequel accepter?—Celui de Louis XV? On le répudie, et certes je n'y tiens pas: il n'était bon qu'à expliquer que la monarchie eût péri là, relevée de ses scandales par le martyre, et lavant ses souillures au plus pur de son sang. — Celui de la Révolution? On l'exhume en effet: serait-ce que la Révolution fût toute entière dans ce sang versé sur le pavé où nous sommes, et que ce soit son titre de gloire d'y avoir battu monnaie par la main des bourreaux! — Celui de la Concorde, enfin? Ah! point de dérision dans un tel lieu.... La Concorde! Admirez le spectacle qui nous entoure. Voyez si notre France peut s'accorder dans un sentiment, dans une volonté, dans une consécration. Pourquoi, de tous côtés, ces ruines? ruines d'hier, ruines de monuments qui semblent détruits sans être encore achevés! Pourquoi tous ces amas de pierres qui gisent épars à leur pied? Que veulent dire tous ces échafaudages noircis, que chaque gouvernement qui passe a soin de grandir d'un étage, pour déplacer l'assise que le précédent a péniblement élevée? C'est l'image des quarante ans qui viennent de s'écouler. C'est

notre histoire empreinte dans nos travaux suspendus, dans nos créations changeantes. Sur cette place fatale, il n'y a eu de stable que les échafauds. Eux, ils sont restés debout, quinze mois durant.

D'abord, ce fut la statue équestre de Louis XV. On imagina de l'appuyer sur quatre vertus pliées en cariatides, et affaissées comme les esclaves ou les vaincus antiques. Au fait, elles devaient fléchir sous le fardeau de tant de vices et de déportements. Long-temps, le monument terminé sembla redouter la lumière. Un voile pudique le cachait à tous les yeux. Louis XVI, à la longue, le fit inaugurer. C'était la victime rendant gloire à celui pour qui elle devait payer. Mais l'image profanatrice n'eut pas un long règne. Le monarque qui, en corrompant, jusqu'à la moelle des os, la monarchie de France, n'avait eu qu'une sollicitude, c'est qu'elle vécût autant que lui, ne pouvait pas attendre que ses honneurs vécussent plus qu'elle. A Louis XV succéda, par une mystérieuse justice, la liberté; la liberté d'alors, la liberté au bonnet de Phrygie et à la hache d'airain, la liberté qui promena la mort sur tous les rangs comme Louis XV y avait promené la honte, cette liberté démagogique, ministre terrible de toutes les vindictes du ciel. L'image funeste domina l'échafaud dressé contre son piédestal: c'était la divinité brillant sur l'autel. A la fin, l'autel sanglant tomba. Vint cet homme, né aux flancs de la Révolution pour haïr, combattre, et enchaîner sa mère. Il renversa la liberté, sans qu'on puisse dire s'il détestait davantage les excès qu'elle avait consacrés, ou bien son nom et ses droits. A la place de l'idole abattue, il annonça je ne sais quelle colonne, dont les Parisiens admirèrent un vain simulacre, mais que l'on ne construisit jamais. Plus tard, la Restauration décréta un monument réservé au même sort. Elle n'en a fait que les devis, les commandes, les fondations, cette enceinte de planches, l'ornement fidèle de toutes nos places publiques, le linceul dont nous semblons, par prévoyance, vêtir toutes nos créations. De loin, vous voyez surgir le piédestal désert, qui étale sur ses parois de marbre le nom de la charte écrit au charbon, et porte sur son socle blanc

au drapeau tricolore. C'était bien la peine que Charles X, le lendemain de l'expédition d'Espagne, à la tête des grands corps de l'état, au milieu de toutes les pompes de la religion et de la victoire, vint poser la première pierre d'un monument expiatoire aux mânes du roi martyr! Ces pompes, ce vœu, ce roi et sa monarchie, tout a disparu. A la place, il y a le drapeau tricolore. Mieux avisés aujourd'hui, nous ne paraissons pas avoir encore de parti pris pour remplacer Louis XV, ou Louis XVI, ou la Liberté. Ces pierres d'attente, ces planches, ces blocs à demi taillés, une ruine enfin, tout cela a des chances de durer.

L'instabilité de ce lieu s'est étendue à tous les édifices dont l'aspect le décore. Les regards ne peuvent nulle part se réfugier sur quelque chose d'achevé. Devant nous, se déploie le vieux manoir des rois, seul immuable, parce qu'il n'est point de notre âge. Les Tuileries forment la limite du Paris antique et du Paris moderne, des anciennes mœurs et des nouvelles, la limite de deux mondes. Caravansérail fidèle de la puissance, tous les gouvernements y ont trouvé tour-à-tour l'hospitalité, la Convention, l'Empire, la royauté ancienne, la nouvelle, sans que ces murailles noires de siècles prissent l'empreinte des révolutions qu'elles ont abritées. La trace d'un boulet de juillet 1830, profondément marquée sur une des colonnes, a rendu des réparations nécessaires. Il fallait que le palais séculaire gardât une cicatrice de nos combats.

A notre droite, le Palais des Députés est en construction. C'est au sein de la demeure des Condés que la tribune s'élève. La Révolution bâtit sur une première pierre que M. de La Bourdonnaie a posée. Là, une monarchie a été abattue, une autre élevée. La vieille salle a pris ce moment pour s'écrouler. Le quai et tous ses abords sont chargés de décombres; et l'Hôpital, d'Aguesseau, Montesquieu, que nous avons vus, il y a quelques années, inaugurés sur les degrés, montrent déjà un front vert de vétusté, comme si, pour des sages même de pierre, des années telles que les nôtres pesaient du poids des siècles!

Plus loin, l'arc triomphal de l'Étoile sait-il encore quels

triomphes il sera chargé de raconter à l'avenir? D'abord, c'était Wagram; depuis, ce fut le Trocadéro. Aujourd'hui, à la place de la gloire, c'est la statistique qu'il est question de consacrer. Un rapport, que j'ai vu au Moniteur, parle de charger le monument colossal des statues de nos quatre-vingts chefs-lieux. Ce sera une leçon de géographie bien chère à donner à nos enfants. Jusqu'ici les arcs de triomphe servaient à l'histoire, mère féconde des grands préceptes et des grands services. A la vérité, les derniers mots n'en sont pas dits. Toutes ces Cybèles monotones, qu'on projette, se transformeront, j'espère, en guerriers ou en législateurs illustres. Le marbre a dû, de nos jours, se plier à changer souvent de vocation et de destinée. Qui pourrait dire quels Mutius Scévola, quels Horatius Coclès de pierre ou d'airain sont devenus ensuite des Césars, qui, se convertissant dans leur âge mûr, se disposaient à édifier nos églises, changés en saints et en apôtres, quand la révolution de 1830 a ouvert, devant leur ambition ranimée, des carrières nouvelles!

Voyez à gauche la Magdeleine! D'abord, ce sont les architectes qui tournent et retournent ses fondations. Ensuite, ce sont les gouvernants. Dévots un jour à la religion, un autre à la victoire, tantôt à des fictions, tantôt à des souvenirs, ils n'ont pas su donner à une simple église plus d'assiette qu'à nos lois. Aujourd'hui, le tour du temple de la gloire est revenu. Vaine et ambitieuse folie! On ne refait pas Rome et la Grèce après deux mille ans. L'Olympe antique fut une création heureuse, parce que c'était un effort de l'humanité pour arriver jusqu'au trône de la Providence, et qu'on peuplait l'univers de ce Dieu qu'on ignorait. Nous, c'est pour le bannir de l'univers et suppléer à ce vide immense, que nous inventons des allégories sans enthousiasme, des fictions sans foi, des apothéoses sans magie. Mais on ne fait pas de la mythologie avec des décrets de l'Empire. On n'en ferait même pas avec ses trophées. Notre temple de la gloire, s'il s'achevait, resterait désert. Il n'aurait ni un peuple, ni des pontifes, ni des dieux.

La place immense, d'où la vue s'étend sur toutes ces cons-

tructions, témoignages à la fois de la grandeur et de la fragilité de nos desseins, pourrait être la plus magnifique perspective de l'univers. Son aire est si vaste, ses proportions si régulières et si nobles! Ajoutez ce jardin royal de Lenôtre, ces Champs-Élysées dignes de leur nom, ce fleuve aux détours superbes, ces ponts élégants, ces palais rapprochés, ces dômes lointains! Où trouver ailleurs plus de splendeur et de beautés? Mais non : cette place délabrée, avec les bornes à demi enterrées et oisives qui l'obstruent, les échafaudages qui l'environnent, celui qui la coupe et la domine, frapperaient de tristesse le passant même qui ne saurait pas que chaque pavé qu'il foule peut lui raconter la chute d'un roi, d'une reine, de princesses révérées, de femmes brillantes, de jeunes filles mariées à l'échafaud, de capitaines, de citoyens illustres, de toute l'élite d'un grand peuple. Et comment l'ignorer? Il y a sur ce sol extraordinaire, je ne sais quel sceau de tous nos malheurs. L'été, un soleil ardent vous dévore: c'est le désert; c'est une vue de Thèbes ou de Palmyre. Pour qui le désert ne s'est-il pas peuplé mille fois de toutes les victimes qui y furent moissonnées par la faux impitoyable? L'hiver, la brise règne sans obstacle; on marche au milieu de la tempête. Comment ne pas se souvenir de ces autres tempêtes qui ont consommé tant de destructions? Pour mon compte, jamais je n'ai traversé le théâtre de ces affreuses scènes, sans assister de nouveau au drame horrible que pourtant je n'ai pas connu, qui a précédé de plusieurs années mon berceau, mais qui pèse sur mon ame de Français et sur ma raison, comme si nous avions tous nótre part de tous ces parricides, ou bien qu'en me vouant à la discussion des intérêts de mon pays, j'eusse contracté plus qu'un autre citoyen l'obligation de défendre la liberté française contre toutes les difficultés et tous les périls amassés sur elle par ces coupables, par ces affreux débuts. Là, elle a laissé à son passage comme une traînée de sang vive, ineffaçable, qui saisit en quelque sorte à la fois l'œil et la pensée. Là, s'est accomplie la plus effroyable et la plus longue hécatombe humaine dont se soit flétrie l'histoire des nations civilisées, exemple terrible des voies où se précipite un peuple qui se méprend à

ce grand nom de liberté, et en poursuit l'image dans les révolutions, la république, la puissance populaire, au lieu de la chercher dans les progrès du temps, l'ordre et les lois. Là, une démocratie victorieuse, incapable par cela même de lutter contre ses passions déchaînées, incapable de se pacifier, de se régir elle-même, et poussée dès-lors à prendre les têtes pour avoir les patrimoines, a précipité ses flots sur ses flots, noyant dans l'abîme, comme une vaine épave, la société ancienne tout entière, et confondant avec elle, dans un même naufrage et une ruine commune, les promoteurs, les chefs, les amis, les soutiens de la révolution même. Là, nos pères ont vu la magistrature antique, le parlement en corps, les Molé, les d'Espréménil, les Gilbert des Voisins, les Hocquart, les Pasquier à sa tête, disparaître tout entiers dans ce lit de justice de la démagogie. Là, l'administration, la finance, le clergé, la noblesse, sont venus, par charretées de soixantaines, apporter leur contingent de mort. Là sont inscrits en lettres de sang tous les grands noms de la France, les Montmorency, les Villeroy, les Béthune, les Mirepoix, les Noailles, les Beauvilliers, les Créqùy, les Tonnerre, les Crussol, les Broglie, les Thiars, les Boufflers, les Talaru, les Soyecourt, les d'Estaing, les Saint-Priest, que sais-je? toute cette élite de l'ancienne monarchie, dont assurément le long empire n'avait pas été sans reproche, qui avait mêlé bien des désordres à bien des travaux, à bien des progrès, à bien des conquêtes, mais qui, marquant dans l'histoire du monde par beaucoup de corruption, y marquera par encore plus de gloire. Là, le tiers-état eut aussi sa dette de sang à payer: tout ce qui se distinguait de la multitude par la richesse ou le mérite fut livré là aux Procustes populaires. Qui ne sait quelle foule de banquiers, de jurisconsultes, de notaires, d'écrivains se pressent sur les listes des proscrits immolés là? Les lettres et les sciences demandent à ce pavé muet Chénier, Roucher, Linguet, Thouret, Lavoisier, divisés de leur vivant, réunis par la mort. La vertu ou le talent ont été frappés là sur les Malesherbes et les Vergniaux, sur les Lachalotais et les Gensonné, sur les Magon-Labalue et les Brissot. La victoire ne fut pas plus respectée que

l'éloquence et la vertu. Là, l'armée vit périr ses chefs des rangs divers: Custine et Houchard, Westermann et Biron, Dillon et Ronsin, Lamorlière et Beauharnais, La Valette et Luckner, arrachés aux combats pour donner leur vie sur ce champ de bataille où il n'y a qu'une chance, la mort; qu'un adversaire, le bourreau! Là, Charlotte Corday expia son crime héroïque, madame Élisabeth ses royales, ses angéliques vertus, la malheureuse Dubarry ses joies et ses honneurs infâmes. Là, toute la cour, les duchesses du Châtelet, de Grammont, d'Ayen, les maréchales de Biron, de Noailles, de Lévy, se rencontrèrent avec la jeune Camille Desmoulins, avec la veuve d'Hébert, avec la femme forte de la république, avec madame Roland, dans ce pêle-mêle de l'échafaud. Là, périt le roi. Le roi paya pour toutes ces illustrations, ces croyances, ces traditions du passé dont il était le représentant auguste, et sa patrie a payé de quarante ans de misères l'holocauste parjure. Le vieux pacte social sur la foi duquel un peuple a long-temps vécu, ne se déchire pas, sans que le sol ne tremble jusques aux fondements.

Peut-être y eût-il un attentat plus grand encore. Un roi en définitive, c'est un homme. Quand il naît, il sait qu'il pourra mourir de la main des hommes. Le fer des combats peut l'atteindre. Le haine et la révolte ont mille chemins battus pour arriver à sa vie. Dans le jeu des destinées humaines, il met ses jours sur la carte où le sort a mis un royaume. Mais des femmes! Mais la reine! Mais Marie-Antoinette, cette princesse, arrivée au sein de la France parmi tant d'hommages, entourée d'abord de tant d'amour, faite pour régner par la magie de la grâce et de la beauté, plus que par la majesté du rang suprême! Et sur cette terre de chevalerie et d'honneur, elle ne trouve, au lieu de la brillante et douce hospitalité du trône, que des calomnies, des insultes, des périls renaissants, enfin des fers, un cachot, puis la mort; la mort affreuse, la mort des criminels, la mort sur le tombereau infâme, la mort là, en face du palais des rois, l'œil sur la demeure auguste où elle a régné, où ses enfants ont grandi pour régner à leur tour, lieux remplis long-temps des enchantements de la puissance, des illusions de la

jeunesse, de ces grandes promesses de la France; de qui l'adoption semblait être le bonheur et la gloire! Tout a disparu. Le talisman est brisé. Il reste des murailles muettes, une populace furibonde, et un échafaud. Qui dira tout ce qui s'est passé dans cette ame et si haute et si tendre! Quels flots de mépris s'en épanchèrent sur ce peuple insensé qui appelle tout cela de la liberté, qui plie sous d'ignobles tyrans, et se console d'avoir pour maître le bourreau, parce que les plus illustres têtes sont courbées sous le niveau de fer! Enfin le tombereau s'est arrêté, Marie-Antoinette jette un dernier regard autour d'elle. Là le trône; ici.... Reine, c'est le trône encore. Vous êtes plus grande que vos assassins. Montez les degrés avec votre majesté calme et fière. Eux, ils n'auraient pas votre courage; eux, ils trembleront devant Dieu, ils rougiront devant les hommes! Ah, sans doute, à ce moment suprême, une espérance lui est apparue tout-à-coup, non plus l'espérance divine qui la soutenait jusque-là, mais l'espérance de la terre. — Un bras vengeur va se faire voir! du sein de la foule, un cri va se lever! De tous ces hommes qui l'admiraient naguère, qui étaient à ses pieds, qui auraient mis l'orgueil et la félicité de leur vie dans un de ses sourires, quelqu'un va s'élancer! — Où donc sont-ils tous? Quoi! dans notre France, pas un homme ne sera mort pour la reine, pour Marie-Antoinette, pour la plus noble des femmes et la plus belle! Pas un! tout fait silence. Je me trompe: voilà un cri.... Un cri de joie et de triomphe.... Elle n'est plus! Malheureux peuple! elle sera vengée, et avec elle ces milliers de têtes innocentes tombées là sous ta rage désastreuse. Dans quelques jours, reviens contempler un nouveau sacrifice, celui de la Gironde, menée là presque tout entière, la Gironde, coupable d'avoir voulu comme toi la république que nos mœurs repoussent, et d'avoir voulu avec toi le régicide, contre lequel sa conscience criait. Plus tard, ce sera là Montagne même que tu verras apporter ici son tronc déchiré; tu regarderas avec stupeur la Convention faisant justice d'elle-même, se décimant pour complaire aux clubs; envoyant là par coupes réglées des bandes de ses législateurs homicides, un jour, les Anacharsis-Clootz et les

Chabot, un autre les Chaumette et les Danton, jusqu'à ce qu'enfin les monstres qui ont servi d'instrument à la Providence pour châtier tous ces monstres, poussés par une force inconnue, viennent à leur tour porter là leur tête condamnée, et que les survivants de Robespierre, les Couthon, les Saint-Just, les Henriot, ferment eux-mêmes la longue procession de leurs victimes! Mais, peuple infortuné, tes tyrans tombent et non pas la tyrannie. Tu passeras de servitude en servitude; et, à cette même place, quelque jour, un autre spectacle t'attend. Là, toujours là, s'élèvera un autel autour duquel viendront, à la tête de leurs bandes victorieuses, tous les rois de l'Europe conjurée, bénir Dieu de t'avoir vaincu et de t'avoir châtié. Ce sera la messe de la fédération des rois, et il se trouvera encore dans ton sein des voix promptes à célébrer la victoire de l'étranger. Les monarques, dont le bras vengeur aura brisé les aigles, démembré l'empire, dévasté ses trophées, s'entendront remercier tout haut par des voix françaises, les voix de politiques lauréats d'alors, lauréats d'aujourd'hui, de leur *patriotisme européen*. Après la servitude, Dieu nous envoie la honte. Et tout cela se tient dans les conseils de la justice qui régit les choses humaines. La démagogie et ses crimes nécessaires nous ont poussés, comme un troupeau épouvanté de lui-même, sous la verge du despotisme; le despotisme, contraint, pour se faire suivre, de nous mener de triomphe en triomphe jusques aux bouts du monde, soulève le reflux de toutes les nations comme de *tous* les rois, tombe écrasé sous le flot terrible, et nous laisse en proie à la conquête.

Ainsi, la révolution revient trouver les fourches caudines à son berceau. C'est ici même qu'elle avait commencé son cours; ici, au Pont-Tournant, que s'étaient allumés les foudres du 14 juillet; et voilà son char ramené par la fortune irritée au point de départ! Ici, à la voix d'un peuple en démence, la Raison célébra ses rites en même temps que la Terreur ses sacrifices. Et, au même lieu, le même peuple verra cette religion de ses pères qu'il avait bafouée, cette royauté qu'il avait proscrite, déployer victorieusement leurs pompes expiatoires, et inaugurer des monuments vengeurs!

Sans-doute, la Restauration eût fait mieux de ne pas se rappeler l'histoire de ce lieu solennel, et celle de nos emportements. Elle eût mieux fait de ne pas vouloir des satisfactions de marbre et d'airain. Elle avait tort de se heurter à ces souvenirs, de toucher à nos plaies, de remuer nos crimes qui s'élevaient entre elle et nous!

Mais j'ai toujours admiré que l'opposition, quand elle réclamait contre cette pensée, le fît, disait-elle, dans l'intérêt des fêtes populaires qui pouvaient en être gênées.... Des fêtes! que nos orateurs et nos publicistes eussent le courage de vouloir ici des fêtes, de craindre pour les joies du peuple l'aspect d'une commémoration de deuil et de regret, je ne puis le comprendre. Avec ou sans marbre funèbre, il est des souvenirs qui pèsent éternellement sur la mémoire des nations, que le temps n'altère pas, que l'immoral oubli ne peut atteindre. Il y a du vrai dans tous ces miracles que le peuple rapporte de marques de sang restées éternellement attachées au pavé où le fer trancha de grandes vies. Il est des victimes dont le sang ne s'efface jamais.

Les Romains appelèrent *voie sacrée*, la rue où l'affreuse Tullie poussa son char sacrilège sur le cadavre de Servius, immolé comme Louis sous les murs de son palais.

Ipse, sub Æsquiliis, ubi erat sua regia, cæsus,
Concidit durâ sanguinolentus humo.

Après plus de deux mille ans ce nom et ce souvenir imposants vivent encore. Quoiqu'il n'y ait point de statues pour parler aux passants du parricide antique, l'habitant de Rome et le voyageur disent toujours: C'est ici. Une sorte d'horreur religieuse a consacré, durant le cours de vingt-trois siècles, la dalle où tomba le roi législateur! Et pourtant une seule main l'avait frappé, et il tomba seul. Ce n'est point seul que Louis trouva ici les horreurs d'un assassinat juridique. Il n'est pas une famille française qui n'ait participé à ce tribut de sang. Toutes les illustrations de son temps lui ont fait cortège. C'est au milieu d'une cour, au milieu d'un peuple de victimes, qu'il s'est avancé, comme un roi qui mène au combat ses sujets, vers l'échafaud insatiable. La nation tout entière, par la patience dont elle fit preuve,

sembla complice de ses meurtriers. Il put demander à Dieu que son sang ne retombât point sur la France, et il le demanda en vain. Ah! ayons aussi notre voie sacrée. Craignons d'affaiblir par nos jeux et nos transports populaires l'utile majesté de tant de souvenirs solennels. Craignons d'insulter à tant de mânes amoncelés. Un peuple libre qui danserait sur de tels sépulcres, serait capable d'en creuser de nouveaux.

Je sais que toutes les puissances qui ont régné sur la France de nos quarante années sont venues déployer sur ce vaste et mouvant théâtre leurs pompes éclatantes, les trophées, les alégresses du temps. Mais je sais aussi que c'étaient des alégresses, des triomphes, des grandeurs, qui devaient vivre un jour. A quoi ont servi ces fausses joies du peuple aux gouvernements qui les ont invoquées? Le bonnet rouge, l'aigle impériale, le drapeau blanc lui-même ont rallié ici tour-à-tour l'ivresse populaire. Ici, l'art des Ruggieri a été prodigué pour honorer toutes nos commotions civiles, et elles portaient des fruits aussi durables que ces bouquets et ces girandoles de lumières sitôt effacées. Ici, nous avons célébré toutes les victoires de la grande armée, et, en définitive, à quoi ont-elles abouti? Ici nos pères ont entendu la voix de Robespierre proclamant l'Être suprême à la tête de la Convention; et l'Être suprême n'a pas duré. Au fait, la Convention déposait contre lui. Ici, la république nous convia à toutes ses parades grecques et romaines; et la république nous fait horreur! Ici, le même peuple qui avait vu tomber tant de têtes illustres et sacrées, se pressa pour applaudir le dauphin de France, reparaissant heureux et fier à la tête des phalanges françaises qui avaient couru de la Bidassoa dans Cadix pour renverser la révolution espagnole, l'émule timorée de la nôtre. C'était la première fois qu'un Bourbon passait sur cet emplacement de funeste mémoire. Le roi, les princes, la fille de Louis XVI, s'étaient toujours détournés jusqu'alors, par les quais voisins, pour ne pas mettre la roue de leur voiture où avait passé la charrette impie. A dater de cette entrée triomphale, leur scrupule fut levé; apparemment ils pensèrent que la victoire lavait tout, que la puissance qui donne l'avenir couvrait le passé. Et l'avenir s'est évanoui: le passé seul est resté.

Il me souvient que, bien jeune, je ne comprenais déjà point des fêtes sur ce sol extraordinaire qui semble trembler toujours. Aujourd'hui encore, je suis près quelquefois de m'étonner qu'il n'y ait point une sorte de superstition publique qui attache l'idée de la fatalité à toutes les joies dont cette place est le théâtre. Elle avait vu les pompes du mariage de l'auguste Antoinette. Qui ne se rappelle ce qu'elles furent, quelles scènes d'épouvante et de mort les désolèrent, ici même, à l'entrée de la rue Royale, comme des avertissements et des présages? Certes, jamais présages ne furent si effroyablement véridiques. Ce n'était pas assez que le jeune et royal couple dût revenir bientôt à ce même lieu, pour y achever son rapide pélerinage à travers toutes les grandeurs et toutes les infortunes de la terre. La couche royale n'a point laissé d'héritiers. L'orphelin du Temple est mort de sa captivité, de son deuil, de ses souffrances, de son étoile qui l'avait fait naître pour le trône de France. Sa sœur, l'Antigone des temps modernes, a vécu, parce qu'il y avait un malheur plus grand que celui de mourir à quinze ans dans les fers: c'était de vivre, de vivre pour amasser les misères sur les misères, pour voir sans cesse se relever et choir le trône, pour retomber toujours, comme par un poids fatal, sur la dure couche de l'exil.

Cette place a vu d'autres fêtes et un autre hyménée, dont nous nous souvenons tous. Celui-là fut brillant; nul augure sinistre ne l'attrista. Qui oubliera ces miracles de la magnificence impériale, ce luxe de lumières, de fanfares, d'or, de rois, ces armes resplendissantes, cette ivresse populaire, tout ce mouvement, toute cette attente de la France qui voyait se fixer enfin ses destinées flottantes, et s'éloigner pour jamais, par cette résurrection de la monarchie absolue et nobiliaire de Louis XIV, le monstre de l'anarchie, désormais l'épouvantail universel des esprits? De quel œil elle contemplait le cortége superbe, tous ces princes, les chefs de dix nations, tous ces guerriers, les vainqueurs du monde, enfin la nièce de Marie-Antoinette, la jeune impératrice et son époux fortuné, le géant, le demi-dieu, l'*Empereur!* Le soleil obéissant éclairait la scène de tous ses

feux. Que de gloire rayonnait autour de ce char d'hyménée! Quels destins semblaient y devoir éclore! La Victoire prodigue avait multiplié les titres de la légitimité impériale, et cependant Napoléon, non content de ses cinquante batailles rangées, donnait à sa race un autre appui, celui des souvenirs, une autre majesté, celle des siècles. Une fille des Césars était assise à ses côtés, et par-là il nous semblait tout-à-fait roi. Les ames émues admiraient cette alliance de tout ce qui est prédestiné à régner sur les hommes. Comment l'avenir n'eût-il pas semblé conquis à ce fils de la fortune qui avait conquis jusqu'au passé?

En effet, rappelez-vous ce jour où le canon, tonnant sur nos cités, annonça que l'Empire avait un héritier. Quel retentissement ces bruits solennels eurent d'un bout de la France à l'autre! Le royaliste pensa que Dieu avait apparemment prononcé sur la race capétienne, et qu'une quatrième dynastie était, sans retour, établie sur la France. Les républicains... j'oublie qu'il n'y en avait plus. Ils étaient comtes et ducs. L'illustre enfant naquit en ayant au front une couronne. Il fut donné pour roi à la seconde ville de l'Empire: la seconde ville de l'Empire, c'était Rome!... Et, à l'heure où j'écris, il meurt comme l'orphelin du Temple. Il meurt aussi de sa fortune, de son exil au milieu de grandeurs étrangères, de sa prison impériale, de ce supplice d'une existence fausse et déshéritée; jeune arbrisseau qui a grandi, étouffé, captif, obligé de se replier sur sui-même, et qui dépérit, s'épuise, meurt faute d'air pour s'élever vers le ciel, et ombrager la terre d'un front immense. Toute la grandeur de Napoléon n'a servi au colosse qu'à tomber deux fois du trône au lieu d'une: en 1814, devant les victoires de l'Europe unie; en 1815, devant une motion de M. de Lafayette. Le drame de cette grande vie s'achève à Schœnbrunn. Son fils s'éteint dans ce palais d'où furent datés les bulletins de ses batailles. Car où serait-il mort, sans que ce fût sur un des théâtres de toute cette gloire qui a rempli le monde? Ainsi finit une magnifique et douloureuse épopée. Ces troncs immenses ne laissent pas après eux de rejetons. Pauvre jeune homme, que le monde berça à vos premiers jours, et qui tombez, à vingt ans, oppressé sous

le poids du monde conjuré! votre mort révèle les tourments ignorés de votre ame, cette captivité intérieure plus dure que l'autre, cette impatience d'un joug vainement brillanté, ce sentiment d'un destin détruit, ce rayon de gloire égaré sur votre front et dans votre cœur, flamme terrible qui éclaire ou dévore, qui féconde ou qui tue. Dans cette cour amie, mais étrangère, vous regrettiez, sans le dire, un trône, une patrie, une histoire. Mais là même, la France ne vous a pas manqué tout entière. C'était le soleil d'Austerlitz qui brillait sur vous.

De ces ruines de dynasties et d'hommes, revenons à nos ruines de pierre et de marbre, à ce champ de bataille de nos dissensions civiles, à cette arène de nos emportements et de nos illusions, à ces monuments incomplets ou dévastés, dont on peut dire comme le poète:

> Cœptæ haud assurgunt turres.......
> ....Pendent opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes, æquataque machina cœlo.

On s'attend bien que je ne demanderai pas à la Révolution victorieuse de faire ce que je reconnais comme une faute de la Restauration. Je sais trop bien que je ne serais pas entendu. Et cependant, c'eût été à la France indépendante un acte pieux et sage de remplir ce piédestal vacant, d'imiter l'usage de toutes les nations qui consacrent par des monuments saints les lieux néfastes, d'éveiller ainsi nos méditations pour éclairer nos voies, comme on allume un phare sur l'écueil marqué par d'éclatants naufrages. Napoléon l'eût fait. L'Angleterre de 1688 l'a fait. Elle continua de s'incliner devant la statue de Charles Ier, et elle a été grande dans l'estime des nations. La révolution de 1830, qui s'est accomplie au nom des lois, avait une manière sûre de marquer son divorce avec son effroyable sœur aînée. C'était d'exécuter la loi rendue, de prendre à cette fin la truelle et le ciseau. Elle eût appris ainsi aux jeunes générations qui fermentent au milieu de nous, que quarante ans de leçons terribles n'avaient point passé vainement sur nos têtes, que nous savions enfin combien les vindictes, le sang, le crime, la démagogie sont loin de mener les peuples à la liberté. Probable-

ment, au 5 juin dernier, les étourdis de tout âge et les insensés de tout rang, qui rêvaient de démocratie et de république, n'eussent pas fixé le rendez-vous de leur armée, sous on ne sait quel prétexte d'émente funèbre, au pied de ce marbre fait pour les avertir des crimes qui attendent, malgré eux-mêmes, les téméraires qui, pour assouvir leurs passions ou leurs théories, ne craignent pas de violenter les mœurs, les penchants, les volontés d'un peuple. Ou, s'ils n'eussent pas reculé devant le péril d'entraînements horribles, ils se fussent arrêtés du moins devant la certitude d'un prochain châtiment. Ce témoignage de la sagesse, de la conscience, de la fermeté publiques aurait imposé à leur funeste courage. Le canon du cloître Saint-Méry n'aurait pas eu besoin de gronder dans nos murs. C'est enhardir à oser toutes les folies et tous les attentats, que de ne pas oser tous les désaveux et toutes les réparations.

Mais, quoi qu'on fasse, au nom de Dieu, qu'on déblaie du moins tous ces décombres, qu'on débarrasse la plus belle des places publiques de toutes les misères qui la rapetissent, l'obstruent, la contristent. Qu'on l'achève, s'il nous est donné d'achever quelque chose, si des flammes ne doivent pas sortir de cette terre orageuse comme de Jérusalem condamnée, quand les empereurs tentaient de relever le temple de Salomon. Que Paris n'étale plus aux regards de l'étranger tous ces témoignages de notre instabilité et de nos discordes. Le prince qui termina le Palais-Royal dans ses loisirs de citoyen, devra mettre à honneur de terminer nos monuments dans ses loisirs de roi, s'il est des loisirs de roi dans le temps où nous sommes. Je voudrais que ces fossés inutiles, qui semblent accuser l'impuissance du génie national à remplir l'espace autrement qu'en faisant des vides de plus, fussent comblés enfin. Je voudrais que les douze grands hommes de la monarchie antique, qui étouffent sur l'étroit parapet du pont Louis XVI, descendissent des piédestaux gigantesques et périlleux, d'où un coup de vent ou de peuple peut les abîmer à tout moment dans le fleuve. Nous n'avons pas assez de ces richesses de l'art pour les exposer, non plus que pour les amonceler ainsi. On ne peut les voir en face de nulle part,

et, de côté, toutes se confondent. De loin, soit qu'on monte ou qu'on descende le cours des quais, la perspective les groupe à l'œil deux par deux, comme ces jumeaux d'Asie, si malheureusement attachés l'un à l'autre. Si on va au pont, du pied de la Magdeleine, le palais de nos législateurs modernes est écrasé par ces géants d'autrefois, de manière à faire croire à une épigramme du statuaire. De partout enfin, c'est la plus fausse des conceptions, et la plus stérile.

Je voudrais qu'on les distribuât, sauf à compléter toutes ces gloires par d'autres gloires, autour de la place immense. Leurs proportions colossales iraient au grandiose du lieu et de ses accessoires magnifiques. Il y aurait plaisir à voir notre histoire ainsi rassemblée et vivante. Ce serait comme un sénat de tous les grands hommes des siècles précédents, et le passé de la patrie serait ainsi vengé noblement de tant d'effroyables injures reçues là! Peut-être pourrait-on les élever au faîte d'un double portique, circulaire en sens inverse de la colonnade imposante de Regent-Stret, ou carré pour s'harmonier aux garde-meubles; construction élégante qui règnerait au pied des Champs-Élysées d'un côté, de l'autre le long des terrasses exhaussées du Pont-Tournant, et affranchirait la traversée, des sévices de l'été, comme des tempêtes de l'hiver.

Peut-être aussi, puisque je suis en train de construire, peut-être, malgré mon respect pour la sainteté des legs inoffensifs du passé, transporterais-je ici, en signe de réconciliation et de paix, la statue du grand et bon roi de qui tous les Bourbons s'enorgueillissent de descendre. Henri IV présiderait à l'assemblée des l'Hôpital, des Suger, des Turenne, des Condé, des Suffren, par la même pensée qui l'a donné à la Légion-d'Honneur pour modèle et pour symbole; et suivant un projet impérial, j'établirais sur le terre-plein du Pont-Neuf, où une statue équestre tourne le dos à tout Paris, tandis qu'un obélisque couronnerait d'une façon magnifique ce promontoire de la cité, l'aiguille voyageuse de Luxor.

Que ces vues fussent ou non adoptées, je renverserais sur l'ombre de Louis XV les planches dressées au rond-point des

Champs-Élysées dans le but de lui restituer à toute force ou au moins de lui promettre une statue, sauf à élever celle du sage cardinal de Fleury dans mon prytanée historique, sur la place voisine.

J'achèverais l'arc de triomphe de l'Étoile en le consacrant à nos illustrations nouvelles comme la place le serait à nos anciennes renommées; et les départements aimeraient mieux, je pense, y voir régner, au lieu des images allégoriques de leurs chefs-lieux, les images réelles des plus grands de leurs citoyens. Je placerais là tout ce qui nous a consolés des crimes du dedans et ce qui les compense aux yeux de l'Europe comme à ceux de l'histoire. Du milieu de l'arène de ces crimes, nos regards pourraient s'attacher quelque part avec orgueil. Enfin, je rendrais à Dieu l'église de la Magdeleine, parce que rétrograder pour rétrograder, mieux vaut, ce me semble, s'arrêter au christianisme, que remonter jusqu'à la mythologie. Je croirais avoir élevé à la gloire un temple plus solide dans le cœur des Français, en honorant à la fois toutes les hautes croyances et tous les souvenirs illustres de la patrie.

Alors l'œil et la pensée jouiraient de toutes ces pompes et de tous ces spectacles. Aux quatre termes de la carrière ouverte devant les regards, apparaîtraient les sanctuaires de tout ce qu'il y a de grand et de tutélaire parmi les hommes. Ici la religion; en face, la loi et son trône, la tribune. D'un côté, la royauté; de l'autre, la victoire; partout ce qui élève, ce qui rassure, ce qui console! Alors, il serait manifeste que les enseignements de nos tristes annales n'ont pas été stériles pour la France, qu'elle a appris par ses longs malheurs la nécessité de donner aux institutions libres le secours des puissances morales, et qu'elle considère, comme les premières de toutes, le respect de Dieu, du temps et de ses œuvres. Les nobles ombres de ces milliers de Français, amoncelés sur l'autel de la Terreur, sentiraient que leur sacrifice sanglant ne fut pas perdu pour leur postérité, et elles rentreraient consolées dans leur cercueil. Les amers souvenirs, les émotions douloureuses s'affaibliraient à la fois. Le monde croirait à la grandeur inébranlable d'un peuple

qui aurait émpreint tant de raison et de majesté dans ses ouvrages. La France aurait foi elle-même dans ses destinées et dans sa liberté. Le passé, le présent, si noblement compris, feraient croire enfin à l'avenir. — Pour en être plus sûr, j'ajouterais encore çà et là quelques changements.... Par exemple, dans l'intérieur de la chambre des députés.

N.-A. DE SALVANDY.

LES TABLES D'HOTE PARISIENNES.

Paris a ses théâtres, ses musées, ses académies, ses Chambres, ses émeutes et ses revues, toutes choses fort curieuses à voir; mais la province a ses tables d'hôte; et cela seul la place au même degré de civilisation. Je ne serais même point étonné que de nombreuses gens préférassent les tables d'hôte; mais ce serait là un de ces goûts exclusifs qui ne doivent pas nous influencer.

Il est sûr, en effet, que les tables d'hôte provinciales l'emportent de beaucoup sur la plupart de celles qu'offre Paris à l'appétit vagabond de ses ruinés, de ses célibataires et de ses étrangers. La table d'hôte, à Paris, c'est l'omnibus de la fringale; c'est là que viennent s'embarquer toutes les faims sans domicile, pour arriver péniblement, insipidement, maussadement, du potage sans goût au jaunâtre gruyère, en passant, selon la saison, par le maigre épinard, ou le gros petit-pois.

En province, au contraire, c'est l'art délicieux des Véfour, des Véry, des Gobillard, augmenté de toutes les friandises du crû, enrichi de tout ce que la localité peut offrir de plus savoureusement indigène. C'est la bonne vie au rabais, mais telle pourtant que nous l'ont faite les savantes méditations des Carême.

A Paris, on s'y rassasie, si l'on peut, comme on peut. Ce

n'est, à vraiment parler, qu'une espèce de râtelier pour hommes. Le foin seul y manque.

En province, on y mange; ce qui n'est point un synonyme. Je m'en rapporte à Berchoux. La table d'hôte y est digne de son beau nom.

Ce n'est pas que cette palme, ou plutôt ce laurier culinaire que nous décernons consciencieusement à la province, doive ceindre le bonnet blanc de tous ses cuisiniers, sans exception. Non. Nous avouons qu'il en est d'indignes. Il est de malheureuses villes; il est de ces modernes Spartes où les premiers éléments du bien-vivre n'ont pas encore pénétré, où le bain-marie est ignoré, où la marmite autoclave est comme non-avenue, où le beefsteack même, le beefsteack, qui le croirait? cette plus antique, et, avec le gouvernement constitutionnel, cette plus importante de nos conquêtes sur l'industrie britannique; ce gage simple et solide de la réconciliation de deux grands peuples si bien faits pour s'estimer, s'aimer, se comprendre, se restaurer; le beefsteack enfin, si trivial, si populaire, si européen qu'il ait pu devenir, ne pourra point s'acclimater avant un demi siècle au moins.

Et, à propos d'importations anglaises, c'est tout au plus, je pense, si l'on s'est élevé là jusqu'à la pomme de terre cuite à l'eau, considérée comme entremets permanent. Sans doute, on y mange des pommes de terre, et ces pommes de terre sont cuites, je me plais à le croire; mais on les y mange bêtement, sans savoir ce qu'on fait alors, sans se rendre compte de tout ce qu'un pareil mets a de succulent dans sa naïveté. Or, quand on ne s'en rend pas compte, c'est absolument comme si on n'en mangeait pas.

Je n'ai pas besoin de dire que là, en général, tout ce qui n'est ni bouilli indigène, ni pâte gauloise, ni fricassée française, tout ce qui porte un nom d'origine étrangère, peut passer, à volonté, pour du russe, du chinois, du groënlandais.

Mais là, surtout, on est encore à s'imaginer que l'Océan n'a été créé que pour le transport des vaisseaux, et que, lorsque l'Océan a transporté des vaisseaux tant bien que mal, on n'est

plus en droit de lui rien demander. Ainsi, l'huître n'y est connue que par ouï dire, comme peut l'être Alexandre-le-Grand ; et la population croupit, pour tout ce qui tient à la marée, dans la plus déplorable ignorance.

La table d'hôte enfin, comme la table du riche, comme celle du pauvre, comme tout ce qui s'y mange, y conserve, pour long-temps encore, quelque chose d'horriblement frugal, de détestablement primitif, de hideusement patriarcal. Cela peut être fort poétique, mais cela n'est pas bon. Le bon d'abord, le beau ensuite !

Laissons donc de côté ces cités retardataires, ces malheureuses Sibéries qu'à sa seconde édition, M. Dupin devrait marquer de sa craie la plus noire ; et gardons-nous de les signaler nominativement à l'animadversion publique. Hélas ! les infortunées sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Revenons aux villes de choix, aux cités où l'on dîne comme on doit dîner au dix-neuvième siècle ; car nous n'aimons à considérer l'humanité que sous son plus beau jour.

La mémoire de l'épigastre est la plus ingrate, dit-on ; et cependant, quel est le voyageur que ses affaires, ses plaisirs, sa santé, sa fainéantise, ont pu rouler de ville en ville ; quel est le désœuvré surtout, s'étant mis à flâner par la France, qui ne conserve au fond de l'estomac le plus succulent souvenir des tables d'hôte de Mâcon, par exemple, et de cet excellent M. Delorme, qui *est si bon là !* et que ses dîners, non moins que ses aventures malencontreuses, ont fait une de nos célébrités contemporaines. Et aussi de Châlons-sur-Saône, de Beaune, de Metz, de Lille, d'Angoulême, de Mantes, de Bordeaux, etc. etc. Pardon pour les mille autres que je ne puis citer, mais qui se rappellent suffisamment elles-mêmes ! Quel est l'amateur qui ne se reporte, par la pensée, au fond de ce cap Finistère, où s'élève Brest avec sa table d'hôte, succulente Oasis, sentinelle avancée de la civilisation gastronomique ? Et enfin, quels sont les plus beaux fleurons de la couronne de Toulouse ; de Toulouse la reine, la belle, la glorieuse, la poétique, la savoureuse ? Sont-ce ses jeux floraux, ou ses Villèle, ou ses cuisiniers ? La réponse est dans toutes les bouches.

Eh bien! la partie matérielle de la table d'hôte provinciale, sa propreté, son élégance, son abondance, sa délicatesse, tout cela n'en est que le moindre avantage. Ce qui lui assure une incontestable supériorité sur celle de Paris, c'est le choix, la diversité, la gaîté des convives.

La table d'hôte provinciale offre à tout voyageur une espèce de famille improvisée. Ce qui en fait le charme, c'est cette intimité, cette joyeuseté, ce sans-gêne du *chez soi*, mises à la disposition du premier venu; *chez soi* d'autant meilleur qu'il en a tous les agréments sans en avoir les ennuis. C'est un *chez soi* sans chien, sans chat, sans poète, sans voisin, sans portier, sans faux ami, sans bonne, sans parasite.

Et puis, la lanterne magique du monde social n'a pas, pour l'œil de l'observateur, de lunette plus franche, plus pittoresque, plus variée surtout. Ce sont chaque jour d'autres visages. Chaque voiture nouvelle apporte, dépose, et remporte sa collection d'originaux, gens inconnus les uns aux autres, qui se sont engouffrés ensemble dans la même boîte roulante; qui se prennent, se quittent, se recrutent chemin faisant; mais qu'à leur familiarité réciproque vous croiriez tous de vieux et bons amis.

Rien de pareil ne se retrouve aux tables d'hôte de Paris; pas même à celles dont le haut prix doit faire supposer, chez les habitués, cette aisance qui exclut les plus tristes de toutes les préoccupations, les préoccupations besoigneuses. Eh bien! chacun y apporte, avec sa faim, ses ennuis, ses projets, son humeur habituelle; et, vous le savez, l'humeur habituelle de la plupart des hommes est quelque chose de fort maussade. Les hommes, en général, ne sont bons à voir qu'une fois. Leur caractère est comme l'eau de Seltz: le premier goût en est seul excellent.

Que si nous nous sommes arrêtés à décrire sommairement la table d'hôte de province, ce n'a été qu'en vue de peindre implicitement, par la méthode des contraires, la table d'hôte de Paris. Nous avons fait, pour ainsi dire, du portrait négatif; comme ce magistrat de village, qui, dressant un procès-verbal

contre une de ses administrées, et ne sachant pas bien précisément si l'adjectif *châtain* était invariable, ou s'il faisait *châtaigne* au féminin, écrivait ainsi le signalement d'icelle: „— Enfin, „la susdite n'est ni blonde, ni brune, ni grise, ni blanche, ni „rousse.“

D'où il résultait logiquement qu'elle devait être châtain. C'était tourner la difficulté d'une façon très-ingénieuse.

Eh bien! nous de même, nous avons dit: la table d'hôte de Paris ne ressemble en aucun point à celle de province. Après quoi, nous vous avons décrit celle-ci. Donc, vous savez déjà ce que la première n'est pas. C'est quelque chose. Employons, toutefois, des couleurs plus certaines.

Le nom de table d'hôte, à Paris, n'est guère qu'une appellation générique sous laquelle nous comprenons tous les pots-au-feu qui se mangent en commun, à heure fixe, avec quiconque en veut sa part, pour un prix qui varie de sept sous à cinq francs. On concevra qu'il nous serait de toute impossibilité, dans ce cadre restreint, d'en esquisser toutes les variétés. Ne nous occupons que des principales.

Il existe, en effet, des espèces d'étables où pour sept sous (sept sous!) vous pouvez assouvir la faim la plus désordonnée. Gargantua s'y fût repu. J'aime à croire que vous ne vous attendez pas à ce qu'on y mange des perdreaux. Soupe épaisse, pommes de terre frites, eau et pain à discrétion, telles sont les invariables sensualités de ces tables sans nappe. Tout au plus, en remplacement des pommes de terre, voit-on sur quelques-unes un morceau de viande noire, sèche et filandreuse; ou, du moins, un je ne sais quoi qui ressemble à de la viande un peu plus qu'à toute autre chose.

Et pourtant, si peu friand que soit un tel festin, on doit encore s'émerveiller, non pas qu'il puisse allécher de nombreux appétits (il y a, de par la capitale du monde civilisé, des estomacs si creux, des bras si long-temps croisés, des sueurs si peu lucratives!), mais seulement que l'on puisse s'empoisonner à si bon marché. Eh quoi! tout cela pour sept sous, pour les sept huitièmes du prix que coûte ailleurs un simple verre d'eau

sucrée! Je vous le dis en vérité, Paris est la ville des miracles. L'hôte de ces tavernes, ou, pour mieux dire, de ces cavernes, doit être un bien grand philantrope, car je ne lui sais qu'un moyen de ne pas se ruiner à ce faire: c'est que, selon le proverbe, tout en perdant sur chaque convive, il se rattrape sur la quantité.

De sept sous à dix-sept, il n'y a guère que des nuances à signaler. A dix-sept sous, on jouit d'une nappe; c'est une amélioration. A vingt-deux, on a la serviette, et la fourchette en métal d'Alger, voire même en argent.

Trois sous de plus, et l'on touche à la frontière du luxe, de ce luxe d'apparence qui brille, mais ne se consomme pas.

A vingt-cinq, en effet, la table d'hôte qui, jusque-là, suivant la belle expression de Bossuet, n'avait de nom dans aucune langue, commence à se décorer du titre de *cuisine bourgeoise*. Bourgeoise, soit! comme un sapeur peut se dire Osage.

Le principal de la cuisine bourgeoise, c'est l'énorme cornichon, le radis, le sel et le poivre à discrétion, disposés carrément, car la symétrie est déjà de rigueur céans.

L'accessoire, c'est la soupe, le bouilli, et deux plats de pommes de terre ou de haricots secs; le tout, terminé par un *brie* farineux, et arrosable d'un vrai *mâcon*, venu le mois dernier directement des Grandes-Indes, sous la forme, peu liquide et point du tout alcoolique, de bûches de bois rougeâtre.

Chaque couvert se compose d'une cuiller, d'une fourchette, d'un couteau, d'une serviette, d'un verre et d'un carafon de ce nectar artificiel.

Le pain est à discrétion; et la servante aussi.

Enfin, il serait injuste de ne pas dire qu'on vous change régulièrement d'assiette à chaque nouveau plat. C'est un hommage que nous nous plaisons à rendre à la vérité.

De trente sous à quarante, la table d'hôte s'élève, en général, jusqu'au surnom de *pension bourgeoise*. Continuation de la calomnie. Si l'appellation était méritée, il faudrait en conclure que le bourgeois de Paris a un goût tout particulier pour les crèmes sans sucre et l'épinard sans beurre; ce qui serait une très-fausse appréciation de cette estimable classe.

Ici, la *soupe* devient *potage*, et le *bouilli* se surnomme *bœuf*. C'est mieux, c'est infiniment mieux. Le pas fait est immense. Il y a traces, dès lors, de civilisation.

La pièce de résistance, le plat *soigné*, le centre, le pivot du système culinaire de la *pension bourgeoise*, c'est d'ordinaire le fricandeau; le fricandeau avec ses bribes de lard, et son oseille juteuse. Cette prééminence, toutefois, n'est pas invariable. Il est telle *pension bourgeoise* dont le bouilli excelle, telle autre où le rôti domine, telle autre enfin que ses vol-au-vent, ses rognons, ou quoi que ce soit, ont rendue fort célèbre dans un certain monde.

Dans quelques-unes même on va jusqu'à hasarder le beefsteack. Malheureusement, le succès ne couronne pas toujours cette audacieuse tentative. On vous sert, en ce cas, une espèce de cuir qu'on a fait rôtir sur le gril; et si vous demandez: Qu'est-ce? L'hôtesse vous répondra: C'est un *bifeustèque*. Et au bout d'un grand quart d'heure, vous voyant vous acharner après, vous mettre en nage, vous y prendre et des mains et des dents, pour en arracher quelque lambeau, elle ajoute gracieusement: „Il est peut-être un peu dur, n'est-ce pas? Cela m'étonne. La „viande en était magnifique!... Agathe, dites donc au *chef* de „prendre garde une autre fois! Ses *bifeustèques* sont d'une „*dureté* aujourd'hui!.... La viande en était pourtant magnifique! „il le sait bien! mais on dirait qu'il a ses jours pour les *bifeus*-„*tèques!*... Mais, mon dieu, monsieur, laissez donc cela... Ne „vous donnez pas la peine... Agathe, changez donc d'assiette „à monsieur... Vous offrirai-je, monsieur, un peu de ces ha-„ricots à la place? Je les crois excellents.“

Car, il n'est pas un plat dont on vous offre, qui ne vous soit annoncé comme excellent! Aussi, rien n'est-il douloureux à l'amour-propre de l'hôtesse, comme le refus tacite que peut faire tel convive de vider son assiette; et de poignant surtout, comme les plaintes à haute voix que peut vous arracher l'excès du détestable. Je vous le dis, les plaintes à haute voix abrègeront l'existence de l'hôtesse. Cette femme-là se suicide à nourrir le public.

Ajoutez à cela l'obligation pour elle de cacher son dépit,

d'être gracieuse à tout propos, et de sourire bon gré mal gré. Il y a un sourire qu'a oublié Lavater, et qui n'a jamais été classé par aucun autre physionomiste; c'est le sourire, en public, des princes, des limonadières, des marchandes de nouveautés, et des maîtresses de table d'hôte; sourire artificiel, sourire mécanique; espèce d'enseigne qui n'a rien de commun avec l'intérieur du magasin, autrement dit, avec l'état de l'ame; et qu'on hisse ou descend sans motif autre que l'opportunité présente. Regardez une hôtesse: si elle ne vous voit pas, elle est grave et impassible; mais vous voit-elle: crac! la voilà qui sourit, et qui sourirait de même, durant quarante-huit heures, si vous passiez ce temps les yeux fixés sur elle.

Et puis, détournez-vous les yeux: crac! le sourire cesse; l'impassibilité recommence. On dirait d'un sourire à fil et contre-fil. Mais le plus drôle, ce sont les fractions de sourire, les velléités de sourire, ces millièmes de sourire, qu'elle commence pour vous, s'imaginant que vous la fixez, et qu'elle interrompt soudain, en s'apercevant de l'erreur; ou qu'alors elle continue pour votre voisin, si le voisin se prend à la regarder.

Du reste, la *pension bourgeoise* est déjà une de ces gracieusetés que l'on se fait, quelque part, de connaissance à connaissance. On s'offre réciproquement la *pension bourgeoise*, comme autre part, une glace, un coupon de loge, une place dans son tilbury.

„Ah çà, vous dira l'un des habitués, où dînez-vous aujourd'-„hui? Allons dîner ensemble dans ma *pension bourgeoise.* J'ai „justement deux cachets sur moi. On y est très-bien, vous „verrez! Le bœuf surtout y est excellent. Oh! ma foi! ce n'est „pas pour dire, mais il y a toujours d'excellent bœuf!“

Que si ce n'est pas le bœuf qu'il vous cite pour appât, ce sera le rôti, le fricandeau, le vol-au-vent, la salade, que sais-je? chaque *pension bourgeoise*, comme je vous l'ai dit, étant plus ou moins célèbre en un point.

Quelquefois aussi ce sera d'un *extrà*, d'un plat de choix et d'aventure, qu'il tâchera de vous allécher. „Venez, venez. „Nous avions hier un civet délicieux. Il en reste sans doute „encore un peu pour aujourd'hui. Venez.“

Ou bien: „Allons, voyons, laissez-vous tenter. Je crois que „nous aurons ce soir quelque chose de soigné,.... un pâté „qu'on dit devoir être excellent. Venez."

C'est qu'en effet, de temps en temps, pour empêcher le pensionnaire de se blaser, de se lasser, de disparaître, l'hôtesse a soin de raviver son assiduité par quelque friandise extraordinaire. L'annonce s'en fait la veille, et souvent même plusieurs jours à l'avance. Cette espèce de programme d'hôtel a du moins l'avantage, sur les programmes politiques, que les promesses en sont remplies en quantité toujours, sinon en qualité.

„Monsieur Charles," dit l'hôtesse à son pensionnaire qui part, „aura-t-on le plaisir de vous avoir demain?

—„Je ne sais pas, madame. Mais.... pourquoi?

—„Parce que.... c'est que.... il y aura quelque chose....!"

Et elle accompagne ces mots d'un petit branlement de tête mystérieux; oh! mais mystérieux... à vous faire venir l'eau à la bouche! Je ne parle pas du sourire; le sourire est de rigueur; le sourire ne signifie absolument rien.

—„Ah! ah!" répond alors M. Charles, „mais comment „donc, madame!... mais certainement!... mais tout à vous!..."

Il y a des époques, dans l'année, où ces stimulations deviennent obligées.

Il y a des localités, mêmement, certaines montées par exemple, certains sols sablonneux où les quadrupèdes ont besoin qu'on les fouaille, avec redoublement, pour raviver leur zèle.

Au nombre de ces époques figurent en première ligne, le jour de l'an, le jour des Rois, le mardi gras, la mi-carême, et quelques autres dates disséminées çà et là dans le calendrier.

Ces jours-là, l'hôtesse *régale*. Concluez pour le reste.

Elle aura dit la veille au soir: „Ah çà, monsieur Charles, „vous n'oublierez pas, n'est-ce pas?"

—„Quoi donc, madame?"

—„Eh bien! mais.... vous savez..... n'est-ce pas demain...?"

—„Oh! diable!. c'est juste...!"

—„A l'heure accoutumée, n'est-ce pas?... Oh! d'abord, n'y manquez pas.... nous comptons sur vous.... je tiens à avoir

„tout mon monde.... mais ce sera *entre nous*, n'est-ce pas? „c'est plus agréable."

Cet *entre nous* signifie que, ce jour-là, les *intrus* ne seront point admis à la participation de l'*extrà*, lequel est, en hiver, quelque poulet un peu moins phthisique que les volatiles du courant; et, en été, quelque plat d'asperges en sixième primeur. Le tout, flanqué d'un dessert à pruneaux de Tours, et clos par un petit verre de cerises à l'eau-de-vie.

Quant aux autres légumes, tels que haricots verts, artichauts, petits-pois; et, quant aux fruits de saison, tels que cerises, fraises, framboises, groseilles et raisins, leur aparition, quoique fort tardive, constitue la partie des *surprises* de la *pension bourgeoise*. On ne les annonce pas. C'est de la coquetterie culinaire. Aussi la première fraise y obtient-elle toujours un long succès d'étonnement; et le melon y cause-t-il une sensation infiniment prolongée!

Au surplus, les *extrà* sont pour l'hôtesse, en définitive, une occasion de bénéfices. C'est de la fausse générosité. Quel est donc le pensionnaire assez cancre, assez déhonté, qui oserait, ce jour-là, refuser de payer sa part, sa moitié, son tiers ou son quart d'une bouteille de *vieux mâcon*, de *vieux bourgogne*, même de *vieux tavel?* Ah! fi donc!

Le tavel y jouit surtout d'une prodigieuse estime. Le thorins seul l'emporte; mais on s'élève rarement jusqu'au thorins; et, pour ce qui est du champagne, oh! ma foi! si quelque habitué lâche un jour le champagne, il y a saisissement, rumeur, brouhaha! Le fait restera. Le fait se transmettra de génération en génération. Le fonds de commerce sera vendu, revendu, et revendu encore; le personnel de la pension se sera recomposé cent fois, que le fait demeurera tradition, debout, impérissable, comme ces colonnes de granit qui survivent, isolées, à toutes les révolutions d'empires, à toutes les commotions du globe.

Ainsi donc, il est bien entendu que si M. Charles vous invite, ce ne sera jamais un jour de grand *extrà*; ce sera le lendemain ou même le surlendemain, pour participer à la consommation des derniers débris, s'il en reste; et il en reste.

C'est-à-dire que vous êtes prié au convoi d'un poulet, d'un pâté, d'un lapin, d'une tourte. Que la pâte vous en soit légère!

Eh bien! n'importe! Acceptez. Que risquez-vous? Dînez-y. Si vous êtes gourmet, rien ne vous empêchera, en sortant d'y dîner, d'aller encore dîner ailleurs.

Et puis, la partie mangeante y est fort curieuse à observer. Elle se compose de clercs inférieurs, de jeunes commis de magasin, de petits bureaucrates, et de mille autres, y compris de soi-disant artistes, et cette espèce de littérateurs illettrés, qui signent: un tel, *homme de lettres*; et se contentent provisoirement du sourire approbateur de l'hôtesse, en attendant celui de la Gloire. En un mot, le béotien abonde. Cela produit une conversation, ou plutôt, un bavardage assez plaisant à entendre une fois en sa vie.

Vous pourrez même y trouver un farceur, lequel, si vous êtes nouveau-venu, tâchera, pour l'avantage de tous, de vous engager dans quelque bizarre pari, d'où résulte, à vos dépens, un café général; et dans un second, en vue du petit verre.

Le sujet de gageure le plus habituel est celui-ci: „Monsieur, „je parie le café, pour toute la société, que j'aurai bu cette „bouteille de bière avant que vous ayez avalé un biscuit.“ Et là-dessus, si le défi est accepté: — „Agathe! allez chercher „un biscuit pour ces messieurs. — Mais, madame, il n'y en a „plus. — Il y en a chez le pâtissier, j'imagine! Allez chez le „pâtissier. Un gros biscuit, entendez-vous?“

Et en effet, votre adversaire a englouti déjà tout le contenu de la bouteille; il est sur le point d'engloutir la bouteille elle-même, que vous êtes encore à alonger le cou, à écarquiller les yeux, à étouffer, à faire d'incroyables efforts, pour avaler la queue de ce maudit biscuit. Vous perdez, mais trop heureux d'être encore vivant!

Enfin, pour dernier agrément, on vous sert un cure-dent à la fin du dîner; car le cure-dent naît à la *pension bourgeoise*, pour ne finir qu'où commencent les bonnes manières, c'est-à-dire, aux bonnes tables de bonnes maisons. En deçà, le cure-dent est une affaire de ton, d'orgueil, d'utilité souvent. Il est certaines gens qui tiennent à promener leur cure-dent dans tous les lieux publics, de six heures du soir jusqu'à l'heure du coucher.

C'est un témoignage visible qu'ils ont dîné. C'est une décoration, une récréation, une société économique. Un cure-dent leur tiendra lieu de café, de spectacle, de courtisane, de tout.

Mais à ce qui précède ne se borne pas tout l'avantage de la *pension bourgeoise.* On vous y procure, de plus, l'émotion dramatique du jeu à longue date. Il est rare que l'hôtesse n'ait pas à vous proposer, au moment du dessert, par un: *à propos*, *messieurs*, etc.; et moyennant dix sous, quinze sous, un franc, deux francs, un billet de loterie domestique, pouvant vous rapporter, sur le premier numéro de la première série du premier tirage du premier mois suivant, quelque boîte en carton doré, quelque jonc reverni, quelque montre en argent, quelque foulard anglais, quelque édition du Voltaire-Touquet; ou même, à vous célibataire, quelque pièce d'indienne pour robe; laquelle indienne est d'une finesse, ah!... touchez plutôt!... et d'un teint!... ah! quel teint!... c'est une occasion magnifique! et cela, assure l'hôtesse, d'un ton mélancolique, au profit d'un pauvre employé sans emploi, d'un pauvre père de famille qui s'est cassé le bras; ou d'une pauvre femme en couche de son neuvième. Je ne vous conseille donc pas de rejeter la charitable proposition de l'hôtesse, pour peu que vous teniez à ne passer, nulle part, pour un anthropophage; d'autant moins qu'il ne reste plus que trois billets à placer. Règle générale, il reste toujours trois billets. Prenez, prenez. Ce doivent être les bons, puisqu'il n'en reste que trois.

Si au contraire vous refusez, vous n'aurez pas tourné le dos, qu'elle dira de vous, à ses plus familiers: — „Je ne sais „pas, en vérité, où M. Charles, qui est un charmant jeune „homme, va pêcher toutes les connaissances qu'il nous amène! „voilà un *mossieur* qui m'a l'air bien ladre, n'est-ce-pas? Il est „possible que je me trompe; mais il y a des gens, réellement, „qui n'ont pas plus de cœur que rien du tout! Pourvu qu'ils „mangent et qu'ils boivent, ces gens-là s'embarrassent peu de „tout le reste. Ils vous verraient tirer la langue d'une aune, „qu'ils ne vous tendraient seulement pas la main!“

Et alors, soyez-en sûr, vous ne serez jamais admis, le dimanche et les fêtes, aux petites parties fines de la maison.

Car, dans beaucoup de *pensions bourgeoises*, le dîner dominical est suivi, en hiver, à l'usage des abonnés de prédilection, qui toutefois sont garçons encore, d'une petite réunion *sans conséquence*, et, comme ajoute l'hôtesse, *à la bonne flanquette;* laquelle a lieu dans la pièce voisine de la salle à manger, près du poêle en faïence qui les chauffe toutes deux par égale portion.

Là, on joue au loto, d'abord des marrons, du cidre et des gâteaux feuilletés; ensuite de quoi, on passe aux petits jeux innocents, à *Collin-Maillard*, par exemple, à *la main chaude*, au *petit bonhomme*, ou aux charades en action; et on finit par le tir des gages, par les pénitences, *le chevalier de triste figure*, *le portier du couvent*, ou *le pont de Cythère*, qu'on exécute, au choix, avec l'hôtesse, sa jeune demoiselle de vingt-sept ans, une voisine, sa petite fille de quatre ans, ou enfin, si la société masculine est nombreuse ce jour-là, avec la grosse Agathe qu'on a fait venir tout exprès du fond de sa cuisine, où elle dormait en tricotant; et qu'on admet aux bénéfices du cidre, des marrons et des embrassades, afin qu'il y ait, consciencieusement, assez de joues pour toutes les lèvres.

Parfois, trop souvent même, on condamne la demoiselle de l'hôtesse à chanter une romance; et alors, elle en chante six, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Ce qui fait que je lui préférerais la grosse Agathe, bien que celle-ci épande un parfum de casseroles, comme la Vénus de Virgile un parfum d'Empyrée. Mais Agathe, du moins, possède le plus agréable de tous les talents de société, le talent de ne point chanter de romances, et surtout de ne pas pincer de la guitare.

Or, ce que nous venons de dire de la *pension bourgeoise*, peut s'appliquer, en quelques points, à ce qu'on appelle plus spécialement la *table d'hôte*. La *table d'hôte* commence ordinairement à quarante sous, et finit à quatre francs. Au-dessus de quatre francs c'est le *dîner*, c'est le *souper*. On *dîne* dans telle maison; on *soupe* dans telle autre. Tout-à-l'heure nous verrons pourquoi.

On conçoit, d'ailleurs, que toutes les dénominations ci-dessus dépendent beaucoup plus encore de la vanité du *donneur à*

manger, que du prix de sa table; mais, forcés que nous sommes de nous renfermer dans les généralités, nous ne pouvons tenir compte de quelques infractions à la règle. Revenons.

Si la *table d'hôte* proprement dite est supérieure à la *pension bourgeoise*, sous le rapport gastronomique, il faut convenir qu'on y dîne, en revanche, beaucoup plus tristement. La *table d'hôte* a peu d'habitués à long terme, et conséquemment peu de convives qui se connaissent, qui se possèdent, qui soient liés assez pour se moquer les uns des autres. Or, quel plaisir social peut-il y avoir, je vous le demande, là où l'on ne se moque point les uns des autres?

Les meilleures tables, en ce genre, sont celles des grands hôtels. C'est là qu'au coup de cloche viennent converger des appétits de tous les coins de l'univers. Mais là, conséquemment, point de conversations générales, point de saillies, point d'extravagances, point de bêtises pouffantes. On y est bête, mais en dedans, mais pour soi. C'est de l'égoïsme. Quand on n'est bête que pour soi, c'est absolument comme si on ne l'était pas; et, vraiment, ce n'est point la peine de l'être. Il vaut autant, alors, être un homme d'esprit!

Le convive de la *table d'hôte* est ceci à-peu-près. C'est un homme qui arrive à l'heure dite; tant pis si la pendule retarde! qui accroche son feutre à la patère; se place à table de manière à assurer l'indépendance de ses tibias; passe la main dans ses cheveux pour en redresser la structure; salue en général; reçoit de l'hôte ou de l'hôtesse un salut ou sourire de 3 fr. 50 c.; déploie sa serviette et se la fixe au-dessous du menton; puis mange, boit, marmotte vingt paroles; se récure le bout des doigts, si l'usage des *lavabos* a pénétré jusque-là; et enfin se lève, se secoue des miettes de pain qui peuvent saupoudrer ses habits; enlève le duvet que la serviette y a pu laisser, au moyen d'un peu de salive dont il se mouille le creux de la main; reprend son chapeau, lui donne le coup d'avant-bras; salue, sort, et va digérer ailleurs.

Que si, par impossible, c'est lui qui s'est trouvé en retard, et non point la pendule, il en a pour un grand quart d'heure

à entendre les obséquieux reproches de l'hôtesse. — „Oh! mon „dieu!... il n'y a plus rien... on ne sait que vous donner... „François, demandez donc au *chef* s'il n'a pas quelque chose."

François va faire un tour à la rue, revient et dit que le *chef* n'est plus là.

„Effectivement," reprend l'hôtesse, „je me souviens qu'il „m'a demandé la permission de partir de fort bonne heure, „parce que sa femme est en couche. Mon dieu! comme ça se „trouve mal!... comme c'est désagréable!... c'est comme un „fait exprès... Il faut précisément qu'il n'y ait plus rien au„jourd'hui!... Ma foi! je ne puis vous offrir que ce qui reste. „Ce sera un peu froid; et c'est vraiment dommage! Tous ces „messieurs ont trouvé le dîner excellent... mais vous sentez „que quand les choses ne sont plus chaudes... Allons, allons, „cela vous apprendra, monsieur, à être exact une autre fois."

La *table d'hôte*, comme nous l'avons dit, prend ensuite le nom de *dîner*, ou celui de *souper*. Le prix est de quatre ou cinq francs, même plus, même moins, même néant. Effectivement, il est des tables, et ce sont les meilleures, où l'on mange gratis. Il suffit d'être *présenté*. On veut bien vous rendre en comestibles une partie de l'or que l'on va vous voler.

Car c'est seulement dans les maisons de jeu, patentes ou non patentes, que se donnent les *dîners*, les *soupers*, et quelquefois les *bals*, et quels bals! Le dîner, le souper, l'entrechat n'est plus là qu'un prétexte. Le vrai but, c'est le jeu, l'écarté, le vingt-et-un, la roulette, le vol.

Dieu me garde de vous esquisser le personnel des plus importants de ces coupe-gorge légaux! Ce serait de la personnalité. Vous y retrouveriez, avec trop de chagrin, une foule de ces renommées littéraires, artistes, scientifiques, militaires, industrielles, tribunitiennes, gouvernementales, *dont la France est si fière*. Gardez vos illusions, lecteur. L'illusion, c'est la virginité de l'homme. Quand on la perd, c'est pour toujours; et vraiment, vous avez bien le temps d'en être défloré sans remède, quand viendra le grand jour du jugement dernier.

Je n'essaierai point non plus de vous peindre le personnel

des petits *Frascatis*, licites ou illicites. Il y aurait témérité à le faire après le tableau si complet, qu'un de nos collaborateurs vous a déjà donné des *maisons de jeu* de Paris. Je n'aime point à mal refaire ce qui a été bien fait.

Je m'en tiendrai aux seuls traits qui vont suivre.

Les *tables d'hôte*, ou mieux dit les *dîners* de bas lieux, sont servis avec une prodigalité si misérable, un luxe si mesquin, une opulence si pauvre, qu'on les regarde, avec raison, comme les dessertes des grandes tables bourgeoises, et des grands dîners diplomatiques, et des grands festins ministériels. Ce qui n'a pas été mangé ici, vient se faire dévorer là.

Le même mélange de luxe et de misère s'y fait remarquer en la personne des convives. Les habits y sont fins, mais râpés jusqu'à la corde; on y porte beaucoup de brillants, mais ces brillants ne sont que verre et chrysocolle; et je ne voudrais pas jurer que l'or même, ou plutôt que l'argent, qui se joue là sur un tapis graisseux, ne fût aussi fausse monnaie.

Ces *tables d'hôte* sont, d'ailleurs, le rendez-vous de tout ce que Paris renferme de vieux mauvais sujets, d'étourdis ruinés, de filous de bon ton, de hâbleurs, de grugeurs, de Phrynés à vendre, de Faublas à acheter. C'est une bande fort équivoque.

Vous y trouverez nécessairement un logogriphe vivant, orné de deux moustaches grisonnantes, et d'un large ruban rouge. On ignore son nom, son état, sa demeure. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se nomme *commandant*. Il répond au nom de *commandant*.

Défiez-vous du *commandant!*

Et pour pendant, de toute nécessité aussi, une grande et sèche femme, s'étiquetant baronne de Saint-Elme, ou bien de Saint-Amour, ou bien de saint n'importe quoi; ayant un chapeau de rencontre, un fichu de hasard, des gants sales qu'elle ne quitte jamais, même pour se mettre à table; et une robe de mousseline blanche, au plus froid de l'hiver. Elle trahit quarante ans, mais n'en avoue que trente. Elle parle sans-cesse de ses ex-chevaux, de son ex-mari, de ses ex-valets; le tout, avec un ton traînant et un heurtement de consonnances qui

étonneraient, si madame de Saint-Elme n'attribuait ces légères incorrections de style à son trop de séjour dans les cours étrangères.

Du reste, madame la baronne s'asseoit, sans grandes façons, sur les genoux du premier venu; elle boit sans beaucoup de répugnance, dans le verre de son voisin, le vin d'*extrà* qu'il a pu se faire servir pour lui; et elle vous embrassera volontiers, *cher petit*, pour un verre de rhum.

Il paraît que cela se pratique ainsi dans les cours étrangères.

Défiez-vous de la baronne.

Mais c'est assez, car le reste fait dégoût à voir. Et, pour résumer en deux mots la morale de cette longue esquisse: Défiez-vous aussi, gourmands; défiez-vous, gais convives, de la table d'hôte de Paris, qu'elle soit *gargote*, *cuisine bourgeoise*, *pension bourgeoise*, *table d'hôte*, ou *dîner*, ou *souper*. Je ne connais, pour qui veut dîner bien, dîner joyeusement, dîner honnêtement, qu'une seule chose au monde, qui soit pire que de dîner à table d'hôte:

C'est de ne pas dîner du tout.

L. D. DERVILLE.

LE MÉLODRAME.

J'assistais, il y a quelque temps, à une brillante soirée chez une dame jeune et belle qui cultive les arts avec succès. Tandis que l'on dansait dans un salon; que, dans un autre, l'écarté à vingt francs avait attiré un grand nombre de jeunes gens qui eussent été beaucoup mieux dans la salle de bal où les attendait un essaim de jolies personnes, un groupe de causeurs s'était réuni autour de la maîtresse de la maison, dans un élégant boudoir qu'elle nomme à bon droit son atelier, car il est entièrement meublé de ses ouvrages. Tapisserie, broderie, peinture, tout, en ce charmant réduit, est l'œuvre de ses blanches mains. Modèle des bonnes mères, cette châtelaine aux grands yeux bleus, aux longs cils noirs, a placé près de son atelier ses meilleures productions. Deux jolis enfants reposent et voltigent près de la noble dame qui leur distribue tour-à-tour un tendre et gracieux sourire, en même temps que son pinceau léger se joue parmi les fleurs.

Les idéologues, les faiseurs d'utopies, les songecreux, classe éminemment dangereuse, classe inévitable, et qui fourmille de tous côtés, déraisonnaient à qui mieux mieux depuis deux heures au moins; chacun avait raconté son petit rêve politique, disséqué la charte, divagué à perte de vue, critiqué le gouvernement, nommé un roi, composé une chambre, un ministère

de sa façon, détruit et réédifié la machine sociale au gré de sa passion favorite, lorsque la dame du lieu, fatiguée sans-doute de voir tant d'éloquence dépensée en pure perte, fit un signe à son voisin, lui dit quelques mots à voix basse, et il advint ce que je vais vous raconter.

Ce voisin était un petit vieillard au chef poudré, au nez pointu, à l'œil fauve, au ton sec et tranchant, véritable type du pédant de collège, espèce de Sosie de mon professeur de troisième dont j'ai conservé jusqu'ici le malencontreux souvenir.

„Monsieur, me dit-il d'une voix perçante, j'ai vu dernièrement votre nom parmi les notabilités littéraires qui se sont réunies pour nous donner un tableau du Paris moderne. Soit dit en passant, je doute que ce nouvel ouvrage vaille celui que le bonhomme Mercier nous a laissé sur le même sujet; c'était un penseur profond, un sage et savant observateur. De nos jours, on se contente d'effleurer la matière sans jamais l'approfondir. Blasé sur le naturel et la vérité, on se jette dans le ridicule, dans l'absurde... témoin le mélodrame!“

L'apostrophe était rude et fut relevée très-obligeamment par la maîtresse du logis qui daigna citer avec éloge plusieurs mélodrames dont la représentation l'avait vivement intéressée.

— „Selon toute apparence, monsieur, poursuivit mon agresseur, c'est vous, créateur de ce genre que vous avez exploité avec un rare bonheur, c'est vous, dis-je, qui serez appelé à nous en révéler les beautés et à transmettre aux générations futures l'histoire de ses dangereux progrès. Les immenses succès que vous y avez obtenus depuis trente ans ne m'empêchent pas de dire que ce genre de composition dramatique est désavoué par le bon goût et par la saine littérature.“

Après ces paroles sententieuces, il pirouetta sur lui-même et laissa échapper un rire sardonique en signe du parfait contentement qu'il éprouvait de son inconvenante sortie. Il cherchait des approbateurs, mais il n'en rencontra qu'un très-petit nombre; c'étaient deux académiciens, trois présidents de cour, et un membre de la commission des hospices. Tous ceux qui touchaient à la quarantaine se rappelaient avec un doux émoi

les délicieuses soirées qu'ils avaient passées, dans leur jeunesse, à l'Ambigu et à la Gaité. Tous avaient pleuré avec mesdemoiselles Lévesque et Adèle Dupuis; tous avaient frémi aux accents vigoureux, aux transports frénétiques de Philippe, de Lafargue, de Tautin, de Fresnoy, de Marty et autres tyrans oppresseurs de l'innocence et de la vertu, chargés de la persécuter trois cent soixante-cinq fois par an, moyennant dix francs par soirée. Maintenant ces messieurs se font payer quinze à vingt mille francs d'appointements; aussi n'est-ce plus la vertu qu'ils tuent, mais bien les directeurs assez fous pour accueillir leurs prétentions.

— „Vous ne vous trompez pas, monsieur, répondis-je, c'est à moi que l'éditeur a bien voulu confier cette tâche difficile, et je la remplirai en conscience."

— „En conscience! le mot est bien trouvé en parlant des ouvrages monstrueux que l'on joue depuis quelques années, d'où est bannie précisément toute conscience, qui outragent à chaque scène le bon sens, la morale et la pudeur, ouvrages essentiellement licencieux qui ne peuvent inspirer que l'horreur de la société en nous la montrant constamment sous un aspect hideux. La représentation de ces chefs-d'œuvre enfantés par les démolisseurs de l'ordre social, cause une espèce de cauchemar convulsif, elle ne peut être supportée que par des spectateurs entièrement démoralisés, et des femmes impudiques. Certes, je ne sache pas un père sage, un mari prudent, qui puisse y conduire sa fille ou sa jeune épouse."

— „Vous vous trompez, monsieur, plus le drame est cru, plus il fait fureur; les jolies femmes de la capitale y courent pour s'extasier et frémir."

— „Je les plains. Que vont-elles chercher là? des espérances ou des souvenirs? Malheur aux imprudents qui ont la faiblesse de les y conduire. Insensés! le châtiment ne se fera pas long-temps attendre. Leur déshonneur datera peut-être de la représentation du chef-d'œuvre. En effet, pourquoi se refuserait-on en secret ce qui est permis en public? N'est-ce pas là l'étrange morale, la conséquence funeste, qu'en rapporte, *in petto*,

la femme sans expérience, qui croit encore, dans sa simplicité, que le théâtre est l'école des mœurs?"

— „Ce n'est point à moi qu'il convient de juger ceux qui m'ont suivi dans cette carrière. Peut-être on peut reprocher de dangereux écarts, de graves erreurs, à des écrivains pourvus d'un talent supérieur, et dont la haute capacité littéraire est appelée à un meilleur emploi; mais, dans ce cas, la satiété fera bientôt justice de leurs portraits trop ou trop peu ressemblants, et ils auront passé comme un nuage noir à travers l'ouragan."

— „Espérons-le pour l'honneur de la capitale, car la province repousse ces œuvres informes."

— „Pour éviter toute confusion dans notre petit débat littéraire, je diviserai le mélodrame en deux parties bien distinctes, le classique et le romantique."

— „Classique! le mélodrame! Ah! monsieur! quel abus de mots! quelle profanation!"

— „C'est pourtant de celui-là seul que je vous parlerai. J'abandonne le romantisme à ses frénétiques admirateurs. Il aura le sort de tout ce qui est hors des limites de la raison.

„Sans-doute, le mélodrame n'a jamais pu ni dû être classique à la manière de Corneille ou de Racine. Néanmoins il a eu pendant trente ans sa poétique; il a été soumis à l'unité d'action et de temps. C'était, à proprement parler, du drame lyrique taillé sur le patron des pièces de Sédaine, et, ce qui le prouve, c'est que les meilleurs mélodrames ont été traduits en italien, en allemand, et mis en musique par les plus célèbres compositeurs étrangers. Sans aller plus loin, *Victor ou l'Enfant de la Forêt*, le premier-né des mélodrames modernes, était un opéra reçu au Théâtre-Favart et dont Solié avait composé la musique; madame Saint-Aubin, Michu, Chénard et Solié devaient remplir les rôles de *Clémence*, *Victor*, *Roger* et *Valentin*. On voulut me faire un passe-droit dont ma jeune fierté se révolta. Je portai mon opéra à l'Ambigu-Comique où il fut joué en supprimant seulement les morceaux de chant. Telle est l'origine du mélodrame."

— „Mieux valait supporter un passe-droit et continuer à

faire des opéras-comiques. Qui sait? vous auriez peut-être réussi dans la tragédie... Alors..."

— „Permettez que je sois seul juge de mes convenances. Semblable aux enfants prodigues, j'ai mangé mon bien en herbe. En vivant de mon immortalité plus que douteuse, je crois avoir fait preuve de sagesse et de bon sens. Revenons au mélodrame.

„Pendant vingt ans il a été du suprême bon ton de dénigrer ce genre d'ouvrage dramatique. Ce mot était l'arme battale avec laquelle on attaquait l'intérêt, source unique et inépuisable de nos plaisirs au théâtre. Mille fois j'ai entendu de vieux Aristarques s'écrier: Un mélodrame! fi donc! je n'en ai jamais vu, Dieu m'en garde! Mais cela doit être mauvais, cela ne saurait être bon; et moi de leur répondre: D'ici à vingt ans, le mélodrame envahira toutes les scènes. C'était aussi l'opinion de Chénier et de Monvel. Mes prévisions se sont réalisées. On le parle, on le chante, on le danse, on le mime; il a tout remplacé, tout confondu. Il n'y a plus qu'un genre, qu'un théâtre à Paris; toute la différence est dans les acteurs. Mais il en sera du mélodrame comme de toutes les choses de ce monde; c'est du chaos que naît l'ordre. Avant peu cette confusion cessera et chaque théâtre sera rendu à sa primitive institution.

„Parlons de la naissance et des progrès du mélodrame; car, pour vous mettre à même de le juger, je vous dois son histoire depuis le déluge."

— „C'est un genre détestable et que condamne le bon goût. Voilà son histoire en deux mots."

— „Condamner en masse est toujours une injustice. Un mélodrame intéressant, bien conduit, bien écrit, est certainement préférable à une mauvaise tragédie, à une mauvaise comédie, à un mauvais opéra comique. Sans-doute on a fait aussi de mauvais mélodrames et de très-mauvais, comme on fait de mauvais écrits en tout genre; mais parce que tout ce que l'on produit n'est pas bon, s'ensuit-il que l'on doive briser les presses et ne plus écrire? Que m'importe le titre d'une œuvre dramatique, si je n'y trouve rien de contraire à la morale et à la raison? De quel droit prétendrait-on m'imposer l'obligation de

ne m'amuser que de telle ou telle chose souvent fort ennuyeuse? Si j'aime à être ému, attendri; si je suis flatté de voir des décorations bien peintes, des costumes exacts et frais, des ballets bien dessinés réunis à une action raisonnable écrite dans un style naturel, exécutée par des acteurs qui font tous leurs efforts pour me plaire, et tout cela moyennant un prix modique qui me permet de procurer de temps en temps ce plaisir à ma famille; de quel droit voudrait-on me contraindre à payer fort cher la fastidieuse représentation des chefs-d'œuvre que je préfère lire et admirer au coin de mon feu ou dans mes promenades solitaires, à les voir trop souvent dénaturés par les doubles et les triples des théâtres royaux?"

— „C'est précisément ce mélange du gai, du triste, de la musique, de la déclamation et des ballets, en un mot, cette confusion des genres qui est une innovation monstrueuse."

— „Je vous en demande pardon. Cette prétendue monstruosité existe depuis plus de trois mille ans, et je le prouve.

„Ce que l'on appelait *Jeux Scéniques* chez les Grecs et chez les Romains, était un composé de déclamation, de chant, de danse, de pantomime et de combats.

„Eschyle, inventeur de la tragédie grecque, connaissait parfaitement, selon ce qu'en dit Quintilien, la partie matérielle du théâtre, les décorations, les costumes et les machines.

„Les mystères que l'on a représentés pendant cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis 1398 que des pèlerins jouèrent pour la première fois *la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*, sur un théâtre construit dans le bourg de Saint-Maur près Paris, jusqu'en 1548, offraient la réunion informe de ces mêmes genres. Depuis cette époque jusqu'en 1636, où Corneille fit représenter le *Cid* et produisit dans l'art dramatique et dans les lettres cette révolution qui amena le beau siècle de Louis XIV, je remarque dans les auteurs et dans les spectateurs la même tendance vers le merveilleux, le même attrait pour le plaisir des yeux. Les pièces de Jodelle, Hardy, Boisrobert, Montchrétien, La Taille, Tristan, Du Ryer, Robert Garnier, Guérin du Bouscal, Billard, Grévin, et Corneille lui-même (avant le *Cid)*, étaient

un mélange de tous les genres, ce qui est suffisamment indiqué par leurs dénominations. On les intitulait *Tragédie pastorale avec des chœurs; Tragi-comédie ou Fable bocagère avec des chansons; Poème dramatique avec figures, emblèmes et énigmes; Tragédie avec des chœurs, des pauses, des danses et arrière-danses.* Quelques-unes étaient divisées par journées, sans distinction d'actes ni de scènes. Les titres qu'on leur donnait étaient plus emphatiques encore. Ici, c'est ÉLECTRE, *tragédie contenant la vengeance de l'inhumaine et très-piteuse mort d'Agamemnon, roi de Mycène-la-Grande, faite par sa femme Clytemnestre et son adultère Égistus, vers pour vers, en rime française;* là, c'est ABEL *ou l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel, extrait du quatrième livre de la Genèse, tragédie morale à douze personnages, savoir: Adam, Ève, Caïn, Abel, Calmana, Débora, l'Ange, le Diable, le Remords de conscience, le Sang d'Abel, le Péché, la Mort;* plus loin, je lis LA MAGICIENNE ÉTRANGÈRE, *tragédie en quatre actes, en vers, dans laquelle on voit les tyranniques comportements, origine, entreprises, desseins, sortilèges, arrêt, mort et supplice, tant du marquis d'Ancre que de Léonor Galligay, sa femme, avec l'aventureuse rencontre de leurs funestes ombres par un bon François, neveu de Rotomagus.*"

— „Qu'est-ce que cela prouve? voudriez-vous, en nous reportant à la naissance de l'art, éteindre les lumières, et faire rétrograder le génie?"

— „A Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée! Si j'entre dans ces détails, c'est pour vous démontrer que depuis le moment où l'on a imaginé les représentations théâtrales jusqu'aujourd'hui, la masse des spectateurs a toujours recherché ce qui lui promettait des impressions fortes et variées. Je continue.

„De 1636 à 1780, la scène française s'est enrichie de chefs-d'œuvre. Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, de Belloy, de La Motte, de La Noue, de La Fosse, Longepierre, la Grange-Chancel, Guymond de La Touche, Saurin, Ducis, Chénier, Lemierre (dans la tragédie), Molière, Régnard, Destouches, Boursault, Montfleury, Hauteroche, Baron, Dancourt, Le Sage, Piron,

Boissy, Dufresny, Fagan, Gresset, Collin d'Harleville, Fabre d'Églantine, Picard (dans la comédie), nous ont laissé des modèles inimitables, de vrais trésors pour la portion éclairée de la nation. Mais ceux que leur goût, leur éducation ou leur état n'ont pas mis à même d'acquérir des connaissances (et l'on ne peut disconvenir que cette classe ne forme la plus grande partie de la société), n'en sont pas moins avides de plaisirs et n'ont pas moins que les autres le droit de s'en procurer; il faut donc les assortir à leur goût, à leur éducation, à leur état, et surtout à leurs moyens pécuniaires. Sans doute une pensée sublime frappera tous les spectateurs français sans exception: j'en ai eu souvent la preuve dans les représentations *gratis*; mais la finesse du langage, les beautés de détail, la pureté du style ne peuvent être appréciés que par le très-petit nombre.

„C'est ainsi que pour faire réussir le *Misanthrope*, qui était tombé, Molière lui adjoignit, à la quatrième représentation, *le Médecin malgré lui*, et la farce servit de passe-port au chef-d'œuvre.

„C'est ainsi qu'à travers les astres de notre théâtre, dont les rayons ont éclairé l'univers, on a vu paraître et passer comme des météores, les compositions burlesques ou éphémères de Scarron, Douville, Visé, Scudéri, Calprenède, Duché, Trotterel, Claveret, Desmarais, et autres dont les noms sont encore moins connus.

„La Chaussée, surnommé le père du drame, débuta en 1733. Ses ouvrages furent généralement goûtés, et procurèrent aux comédiens des recettes abondantes. Son exemple, que des esprits chagrins appellerent contagieux, eut d'innombrables imitateurs. Pendant soixante ans, c'est-à-dire jusque vers 1790, on vit le genre sentimental s'accréditer et réussir sur tous nos théâtres indistinctement. La Harpe, Marmontel, Diderot, Mercier, Anseaume, d'Allainval, Goldoni, Sédaine, Beaumarchais, Dernaud, Fenouillot de Falbaire, Dubuisson, Du Rosoy, Desforges, Monvel, Dejaure, Marsollier, Bouilly, obtinrent presque tous des succès prodigieux. C'est au drame lyrique ou mélodrame (car un mélodrame n'est autre chose qu'un drame lyrique, dont la

musique est exécutée par l'orchestre au lieu d'être chantée) que la Comédie-Italienne a dû les jours de sa prospérité. Qu'est-ce, en effet, que *Richard cœur-de-lion*, *le Déserteur*, *le Comte d'Albert*, *Raoul de Créqui*, *la Caverne*, *Roméo et Juliette*, *Lodoïska*, *Camille*, *Montano et Stéphanie*, *Ariodant*, *la Tour de Neustadt*, *le Château de Monténéro*, *les Deux Journées*, *Béniowski*, *Zoraïme*, *Léocadie*, *le Maçon*, *la Dame Blanche*, etc., sinon des mélodrames qui ont fourni à nos meilleurs compositeurs le moyen de produire d'excellentes partitions? Il faut à la musique des situations fortes et des passions énergiques. Grétry, Dalayrac, Boieldieu, Nicolo, ont eu presque seuls le secret de mettre l'esprit en musique; mais c'est un talent fort rare. Un joli rondeau, une romance expressive, sont accueillis dans les salons, mais ne font pas faire un pas à la science; ils laissent bientôt leur auteur dans l'oubli, ou du moins sans renommée.“

— „Je suis de votre avis; mais, grâce à la confusion des genres, et surtout aux empiètements du vaudeville, les compositeurs n'ont plus le moyen de travailler. Le Conservatoire forme des élèves distingués qui remportent de grands prix, vont passer cinq ans à Rome et à Naples, aux frais de l'État, et reviennent en France pour composer des contredanses, et briller à Tivoli ou aux Porcherons. Brillante perspective! Avant dix ans l'école des Méhul, des Chérubini, des Berton, n'existera plus. Cependant la musique française est essentiellement dramatique; elle est une de nos gloires. On paie vingt francs pour entendre Paganini! un équilibriste! et l'on dédaigne nos virtuoses. Ils ont, il est vrai, le tort d'être nés Français et d'honorer le pays.“

— „Permettez que je revienne à mon sujet. Je vous ai raconté la chronologie du mélodrame ou des pièces du même genre qui l'ont précédé, et je me suis arrêté à l'époque de notre première révolution. Depuis 1789 jusqu'au gouvernement consulaire, où toutes choses rentrèrent peu-à-peu dans l'ordre, la scène française, à quelques rares exceptions près, fut salie, déshonorée par des ouvrages infâmes, à la représentation des-

quels se plaisaient les auteurs et acteurs des scènes furibondes qui ont souillé nos annales, et transformé, aux yeux de l'histoire, un peuple spirituel, aimable et poli, en une bande d'assassins et de forcenés. Les armées seules n'eurent aucune part à ces sanglants désordres. Elles conservèrent intact l'honneur français qui s'était réfugié dans les camps.

„On pourrait avancer que, depuis deux siècles, le théâtre a été le thermomètre de l'état social en France, et le miroir de nos mœurs. Admirable, sublime sous le grand roi; mou, lâche, efféminé sous la régence; fade et musqué sous Louis XV et Louis XVI, il se montra féroce pendant la période de dix ans où s'accomplirent tant de crimes; il est des préjugés respectables qu'on ne parvient à déraciner qu'en ébranlant l'ordre social jusque dans ses fondements. Toutefois, le dévergondage ne fut pas poussé aussi loin que de nos jours.

„Je trouve ici la place d'une anecdote probablement peu connue.

„En l'an II de la république, Léonard Bourdon, membre de l'instruction publique, Moline et Aristide Valcour, trois fameux montagnards, avaient composé en société une sans-culottide (pièce de l'époque) intitulée *le Tombeau des imposteurs*, et qui devait être représentée sur le théâtre des Arts (l'Opéra). A la fin du premier acte une jeune fille sortait en désordre de la sacristie, où Blondinet, son confesseur, l'avait introduite pour lui parler librement de sa flamme. Révoltée de ces indécentes propositions, Rose échevelée venait retrouver sa mère qui l'attendait dans l'église, et lui racontait en pleurant cette avanie dont le récit scandalisait toutes les dévotes.

Des mains d'un prêtre infâme
Sauvez-moi, s'il vous plaît....

LES DÉVOTES.

Qu'est-ce que c'est? (*ter.*)

Robespierre, qui ne laissait pas jouer un ouvrage important sans assister aux répétitions générales, fut révolté de la licence de celui-ci et en défendit la représentation; bien plus, les exemplaires furent recherchés avec soin et détruits. Celui

que je possède est une des mille raretés qui composent ma précieuse bibliothèque."*)

—„Ah! vous l'entendez, messieurs. Et ceci se passait en l'an II, sous la république, au plus fort de la terreur! Vous voyez donc bien que la censure est indispensable; si elle existait, nous ne verrions pas surgir les pièces monstrueuses qui font déserter le théâtre."

—„Non, point de censure. Ce mot seul suffit pour inspirer de l'effroi à tout écrivain et paralyser le génie."

—„Le génie, dites-vous? qu'a-t-il enfanté depuis deux ans? qu'est-ce donc qu'il a produit de grand, de sublime? A entendre les clameurs de haro, cette censure atroce emprisonnait dans les portefeuilles de leurs auteurs des centaines de chefs-d'œuvre!...

*) Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un échantillon de cette œuvre du temps:

Chœur de Sans-Culottes.

Chapes, chasubles, saints d'argent,
Soleil, ciboire et dais brillant,
Feront bientôt le grand voyage.
A la Monnaie on les attend;
Ils nous fourniront du comptant, etc.

Or écoutez la piteuse aventure
Des desservants du temple de Jésus,
Qui ci-devant faisaient grande figure
Et grâce à nous bientôt iront tout nus.
Moines, prélats et prêtres sont fondus.

On les chagrine:
La guillotine
Au moindre mot
Pourrait être leur lot.
Abbés, chanoines gros et gras,
Curés, vicaires et prélats,
Cordeliers fiers comme gendarmes,
Capucins, récollets et carmes,
Que tout rentre dans le néant,
Que tout disparaisse devant
Le peuple sans-culotte;
A bas le régiment
De la calotte.

Eh bien! on les a ouverts ces portefeuilles! voyez ce qui en est sorti!“

—„Point de censure, je le répète; néanmoins, je reconnais la nécessité d'un examen préalable pour les ouvrages dramatiques seulement et sous le rapport des mœurs. Il n'en est pas d'une pièce de théâtre comme d'un journal ou d'un livre qu'on peut aisément soustraire à l'œil curieux d'une jeune personne. On entre dans un spectacle sans connaître les pièces qu'on va voir, et il arrive trop souvent que la décence ne permet pas que l'on assiste à la représentation entière. Aussi je ne doute pas qu'un théâtre à Paris, où l'on serait certain de ne pas voir ou entendre d'obscénités, n'attirât un grand nombre de spectateurs.

„L'examen dont j'ai parlé serait confié à des hommes de lettres honorables, estimés, ne travaillant plus pour la scène, connus par leurs opinions généreuses, et qui rempliraient très-bien ces fonctions auxquelles le gouvernement nommerait sur la présentation des directeurs réunis à la commission des auteurs. Il y aurait là garantie pour tous.“

—„En vérité, me dit la maîtresse de la maison, je désirerais que votre projet fût adopté. J'aime beaucoup le spectacle et surtout le mélodrame; mais depuis deux ans j'ai dû me priver de ce plaisir.

„J'ai entendu souvent chez moi de jeunes romantiques répondre dédaigneusement à des hommes du premier mérite: „Vous ne „comprenez pas, vous ne pouvez pas nous comprendre.“ Je vous assure au contraire que je comprends trop. C'est pour cela que je ne vais plus qu'au Théâtre-Italien. Là du moins je ne suis point exposée à rougir. Vous êtes, sans contredit, messieurs, de meilleurs juges que moi; mais je nie que l'on puisse tout dire, tout montrer au théâtre. Quand même on le pourrait, je crois qu'on ne le devrait pas. Pourquoi familiariser avec l'impudeur et le vice à nu des consciences timorées, des femmes naïves encore et dont toute l'existence est destinée à des goûts suaves, à des sentiments doux, à des devoirs touchants? Qu'est-il besoin de les initier à ces repas offerts à des palais blasés et insensibles qui ne savourent plus que les liqueurs

fortes? Quel avantage les hommes peuvent-ils espérer de notre émancipation totale? N'est-ce pas à leur préjudice qu'ils s'efforcent de nous rendre leurs égales sous le rapport du perfectionnement moral porté jusqu'au délire?

„Mais pardon; je vais beaucoup trop loin. Je me jette dans les idées abstraites. Continuez, monsieur, vous vous êtes arrêté au règne de la terreur.“

—„J'obéis, madame. Quand l'homme colosse fut monté sur le trône, le drame disparut tout-à-fait des grands théâtres. Napoléon n'aimait que la tragédie et la musique. Talma, le sublime, l'admirable, l'inimitable Talma; le chevaleresque Lafon, la sensible Duchesnois, et la belle Georges, tinrent long-temps le sceptre tragique. On courut à l'Opéra-Comique voir de jolis actes joués et chantés délicieusement par Ellevion, Martin, Gavaudan, Solié, Chenard, Dozainville; mesdames Dugazon, Saint-Aubin, Gavaudan, Philis, Duret, Regnault et Gonthier. Mais ces aliments trop solides ou trop délicats ne pouvaient contenter tous les goûts, tous les besoins. Le drame exilé des théâtres impériaux se réfugia aux boulevarts. C'est là que, sous le titre de mélodrames, on a représenté pendant vingt-cinq ans des pièces que les journaux et l'opinion publique ont placées plus d'une fois au-dessus des ouvrages nouveaux que l'on jouait à la Comédie-Française.

„Le mélodrame a signé des lettres de noblesse aux anciens tréteaux trop long-temps tributaires des grands théâtres, qui exerçaient sur eux leur insolent vasselage et les tenaient dans la plus humiliante dépendance. Le mélodrame a épuré le langage du peuple qui, après l'avoir vu jouer, le loue, moyennant deux sous, et le lit jusqu'à ce qu'il le sache par cœur. La poésie, ce langage des dieux, ne pouvant être comprise que par des spectateurs éclairés et instruits, la tragédie n'est point en harmonie avec l'éducation du peuple. Les grands intérêts politiques qui en font presque toujours la base, exigent, pour être appréciés, de longues études, des connaissances profondes, étendues et variées. Il a donc fallu créer un théâtre, un genre et un intérêt populaires. De là le mélodrame. . . . .

„A l'appui de mon opinion, je citerai encore celle du farouche Robespierre, qui fut agneau avant de se faire tigre; témoin le paragraphe suivant, extrait mot à mot de l'*Éloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens, par M. R......., avocat en parlement, imprimé en 1786, et que je possède avec quelques autres essais littéraires du même auteur; tous rarissimes et à-peu-près introuvables.

„Nous avons vu de nos jours le domaine du théâtre s'agrandir „par la naissance de ces productions connues sous le nom de „*drames*. Mais je ne sais quelle manie pousse une foule de „critiques à déclamer contre ce nouveau genre avec une sorte „de fanatisme. Ces fougueux censeurs, persuadés que la nature „ne connaissait que des tragédies et des comédies, prenaient „tout ouvrage dramatique qui ne portait pas l'un de ces deux „noms pour un monstre en littérature, qu'il fallait étouffer dès „sa naissance: comme si cette inépuisable variété de tableaux „intéressants qui nous présentent l'homme et la société devait „être nécessairement renfermée dans ces deux cadres: comme „si la nature n'avait que deux tons et qu'il n'y eût point de „milieu pour nous entre les saillies de la gaîté et les transports „des plus furieuses passions.

„Mais les drames et le bon sens ont triomphé de toutes „leurs clameurs. C'est en vain qu'ils ont voulu nous faire honte „du plaisir que ces ouvrages nous procuraient et nous persuader „qu'il n'était permis de s'attendrir que sur les catastrophes des „rois et des héros. Tandis qu'ils faisaient des livres contre „les drames, nous courions au théâtre les voir représenter, et „nous éprouvions que nos larmes peuvent couler avec douceur „pour d'autres malheurs que ceux d'Oreste et d'Andromaque; „nous sentions que plus l'action ressemble aux scènes ordinaires „de la vie, plus les personnages sont rapprochés de notre „condition, plus l'illusion est complète, l'intérêt puissant, et „l'instruction frappante."

„Il est donc vrai que par les représentations et la lecture du mélodrame, le peuple s'instruit à devenir meilleur. Vous ne nierez pas que, dans les pièces de ce genre, on n'ait reproduit

fréquemment sur la scène de beaux exemples de morale et de vertu, des actes d'héroïsme, des traits de bravoure et de fidélité puisés dans nos annales. Le mélodrame doit donc exercer sur nos mœurs une influence utile, puisque l'éternelle morale qu'on y recueille est la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises."

— „Je serais curieux de savoir, s'écria mon vieux pédant, ce que vous trouvez de moral et d'instructif dans..."

— „Je me récuse, monsieur; déjà j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il ne m'appartient pas de juger des confrères auxquels je reconnais un très-grand talent. Il est convenu que je ne défends ici que le mélodrame classique, celui auquel on a couru pendant vingt-cinq ans, et auquel on reviendra bientôt. Je le prédis."

— „Peu m'importe! seulement je vous demanderai ce que vous trouvez de si beau dans cette classe populaire qui s'amuse à lire au lieu de travailler. Pourquoi faut-il que le peuple français connaisse l'histoire de son pays? Cela n'est pas du tout nécessaire. Quand le boutiquier, l'artisan, l'ouvrier a consacré six jours au travail, il a besoin de dissipation. La promenade, le grand air, et l'exercice du corps, voilà ce qu'il lui faut. Je ne veux pas que son esprit vienne se tendre et se fatiguer à la représentation d'un drame. Jadis c'était dans les guinguettes..."

— „Eh! monsieur, vous n'avez donc pas lu les relevés statistiques de nos départements? Sur 1130 meurtres commis en France dans l'espace de quatre ans, 546, c'est-à-dire plus de la moitié, l'ont été par suite de rixes dans les cabarets. Cela prouve assez contre votre opinion. Mieux vaut sans-doute que ces honnêtes familles aillent puiser des leçons de morale dans les théâtres du mélodrame, à raison de quinze ou vingt sous par tête."

— „Qu'on leur donne, comme autrefois, des farces, des danses de corde."

— „La farce, a dit un de nos meilleurs écrivains, est le spectacle de la grossière populace. C'est un plaisir qu'il faut

lui laisser, mais dans la forme qui lui convient, c'est-à-dire des tréteaux pour théâtre, et pour salle des carrefours. Par là il se trouve à la bienséance des seuls spectateurs qu'il convienne d'y attirer. Mais lui donner des salles décentes et d'une forme régulière, l'orner de musique, de danses, de décorations agréables, c'est dorer le bord de la coupe où le public va boire le poison du vice et du mauvais goût; c'est afficher ouvertement le projet de corrompre, de démoraliser, d'abrutir une nation."

— „Quelques mélodrames, j'en conviens, méritent d'être exceptés de la proscription; mais vous ne nierez pas au moins que le style de ces pièces ne soit ordinairement plat ou ampoulé, rempli de lieux communs ou de sentences rebattues?"

— „Ma foi, soit dit sans offenser personne, je ne le trouve pas plus mauvais que celui de beaucoup de pièces jouées aux grands théâtres. Je pourrais citer dans Sédaine, dans Mercier, et autres plus modernes, telles phrases plus ridicules que celles qui ont été méchamment recueillies ou supposées par des critiques de mauvaise foi."

— „Les mélodrames fourmillent d'invraisemblances."

— „Pas plus en vérité que certains ouvrages desquels on a parlé avec éloge."

— „Les règles de l'art y sont méconnues, violées."

— „C'est faux. Généralement les pièces remarquables en ce genre sont soumises ou à-peu-près aux trois unités. Celles de temps et de lieu surtout y sont observées plus scrupuleusement que dans le *Déserteur*, *Richard*, *Sargines*, etc. Soyons donc de bonne foi: si les auteurs étrangers n'avaient remarqué dans certains mélodrames un puissant intérêt, des formes dramatiques, de belles situations amenées avec art, et un style convenable, ils n'auraient pas pris la peine de les traduire *littéralement*, et j'en pourrais désigner beaucoup auxquels on a fait cet honneur. Enfin, il me semble qu'au lieu de verser le ridicule sur les hommes de lettres qui ont adopté ce genre, on devrait au contraire leur savoir gré de transporter sur notre scène l'élite des pièces allemandes ou anglaises; ce qu'ils ne font toutefois qu'après les avoir améliorées en leur donnant une forme régulière."

— „Monsieur, me dit la noble dame en se tournant vers moi, et m'honorant d'un gracieux sourire, j'ai bien écouté tout ce qui a été dit pour et contre le mélodrame, et je n'hésite point à vous donner gain de cause. Seulement il me semble que vous avez été trop modeste en faisant au peuple les honneurs exclusifs de ce genre. La bonne société l'aime aussi et le recherche avec empressement. Bien plus, (mais ceci, je le dirai tout bas) je préfère le mélodrame à la tragédie; j'y trouve plus de vérité, plus d'intérêt, plus d'entente de la scène, et surtout plus de naturel. Il me touche, m'émeut, m'attendrit; ce qu'il me retrace rentre dans les habitudes de la vie ordinaire, tandis que les grandes infortunes vraies ou supposées de ces héros montés sur des échasses et parlant un langage emphatique me laissent au moins indifférente."

— „Frémissez! levez-vous, mânes de Corneille, de Voltaire, de Crébillon!.... s'écria le petit homme."

— „Pourquoi les déranger? monsieur, laissez-les dormir en paix, car je n'ai pas le moins du monde l'intention de les offenser. J'adore les beaux vers, et ne me lasse pas de lire les ouvrages de Racine et les sublimes rêveries de Lamartine ou de Victor Hugo. Mais de baux vers ne suffisent pas pour faire une bonne pièce; vous ne me prouverez jamais qu'une exposition en deux ou trois scènes bien longues, composées de tirades éternelles presque toujours ennuyeuses, vaille, sous le rapport dramatique, le premier acte de tel mélodrame, où je vois s'engager, dès les premiers mots, une action vive, intéressante; où chaque personnage se présente avec son caractère et le langage qui lui est propre; où l'intérêt s'accroît de scène en scène, d'acte en acte, et me tient palpitante pendant deux ou trois heures jusqu'à ce que la catastrophe vienne m'arracher des larmes. Je l'avoue à ma honte, jamais je n'ai pleuré à la tragédie; et dussiez-vous me traiter de barbare, je vous dirai que je vais au théâtre pour rire ou pour pleurer. Malheur à l'auteur dramatique qui laisse le spectateur impassible!

„Il est bien entendu aussi qu'au théâtre, je préfère la prose à la poésie. C'était l'opinion de Diderot, de Mercier, de Beau-

marchais, sans parler de ce bon M. de Robespierre, dont vous nous avez dit la pensée à propos du drame.“

— „Eh bien, monsieur! me dit mon interlocuteur en se mordant les lèvres et en grimaçant d'une manière convulsive, vous devez être content, vous avez obtenu le suffrage de madame.“

— „Celui de toutes les femmes, ajouta la belle châtelaine. Faites-nous pleurer, messieurs, vous serez toujours certains de réussir.“

— „Mais enfin, monsieur, puisque le mélodrame est une si belle chose, d'où vient que j'entends dire de tous côtés: Le théâtre se meurt! nous sommes à l'agonie! Tel est le cri de détresse de toutes les entreprises théâtrales!“

— „Si vous en cherchez la cause, monsieur, vous la trouverez:

„1° Dans le trop grand nombre des théâtres à Paris. Huit ou dix pourraient y prospérer: il y en a quarante-quatre; savoir: vingt-deux autorisés, seize dits de société où l'on entre en payant, et six hors barrière;

„2° Dans le taux excessif des appointements;

„3° Dans le luxe des décorations et des costumes;

„4° Dans la manie des pièces à tableaux qui force à doubler le nombre des décorations et à tripler celui des ouvriers machinistes, détruit toute vraisemblance, oblige l'auteur à faire plusieurs expositions, rompt l'intérêt, et empêche les spectateurs de s'identifier avec des personnages qui ne font que passer comme des ombres chinoises. C'est le cachet de la paresse et de la médiocrité, c'est la ruine de l'art dramatique;

„5° Dans cette masse énorme de billets donnés et revendus ensuite à vil prix dans des bureaux clandestins, et souvent même à la porte des théâtres;

„6° Dans la confusion des genres;

„7° Dans la faiblesse ou le dévergondage des pièces et leur éternelle tendance vers les allusions politiques. Les scènes des rues ont tué le théâtre;

„8° Dans l'ambitieuse préoccupation des uns et l'excessive misère des autres;

„9° Dans l'abandon gratuit d'un certain nombre de loges;*)

„10° Dans le droit exorbitant perçu au profit des pauvres sur de misérables recettes, insuffisantes pour payer les premiers frais. Il est contraire à la raison, à la justice de percevoir un impôt sur des pertes. Quand une maison est en non-valeur, quand un champ est ravagé par la grêle, on dégrève le contribuable. Si, dans la session prochaine, une loi ne supprime pas cet odieux impôt, avant un an plus de la moitié des théâtres aura péri. Sous prétexte de soulager quelques soi-disant pauvres à domicile, l'inexorable commission des hospices aura privé de domicile et de pain deux à trois mille familles qui vivent autour de ces établissements; elle aura entraîné la banqueroute de malheureux spéculateurs qui, grâce à elle, n'ont plus en perspective que le déshonneur et la prison."

— „Voilà, j'en conviens, bien des causes de mort, mais je sais aussi plus d'un remède. Et d'abord je réduirais le nombre des théâtres à huit, comme le fit Napoléon en 1807."

— „C'est impossible."

— „Impossible! d'où vient?"

— „Et la légalité!"

— „Poussée à l'excès, elle équivaut presque à l'anarchie. Quand une maison brûle, on l'abat pour sauver le quartier; un membre est-il gangréné? on le coupe. J'ordonnerais la démolition de toutes les salles où l'on ferait banqueroute. Il existe à ce sujet un décret de l'empereur, qui a toujours force de loi."

*) Croirait-on, par exemple, que la loge dont monsieur le Préfet de police jouit dans les théâtres autorisés, calculée à raison de quatre places seulement, donne par année l'entrée gratuite à quarante mille huit cent quatre-vingts personnes presque toutes opulentes et qui prendraient des billets au bureau si elles n'étaient assurées de voir, à leur tour, toutes les pièces nouvelles? Cet abus vient d'être singulièrement modifié. A l'exemple de M. de Belleyme, son prédécesseur, M. Gisquet soutient de tout son pouvoir les administrations théâtrales dont il connaît la misère. Grâces leur soient rendues!

— „Mais, monsieur, c'est de l'arbitraire, de la tyrannie, du despotisme.“

— „Pas le moins du monde; vous êtes avertis. Quand la police a fait mettre au bord d'une rivière des poteaux qui indiquent le gué et les bas-fonds, tant pis pour celui qui passe outre; s'il se noie, il l'a voulu.“

— „Sans-doute on place des garde-fous sur les ponts pour les gens raisonnables, mais cela n'empêche pas les insensés et les suicides de les franchir pour s'élancer dans la rivière.“

— „Tant pis pour eux.“

— „Pour me résumer, je pense que l'on pourrait peut-être remédier au mal en adoptant les mesures suivantes:

„La suppression entière des loges et billets gratis;

„La clôture des bureaux clandestins, où l'on vend des objets volés: car ce n'est pas pour les vendre qu'on donne des billets de faveur;

„Le retrait du privilège pour tout théâtre dont le directeur aura failli;

„L'examen préalable des ouvrages dramatiques par des hommes sages, expérimentés, et qui s'interposeraient comme arbitres entre les directeurs et les auteurs;

„Un cautionnement égal aux dépenses d'une année, de la part de tout directeur nouveau. L'obligation à chaque théâtre de se renfermer dans les termes de son privilège, sous peine d'amendes très-fortes et de clôture.

„A ces conditions, la scène française pourra voir renaître de beaux jours. Après une course longue et fatigante, on sent le besoin du repos. Il en est de même du théâtre. On a battu toutes les routes du vice et du crime, épuisé toutes les ressources de l'absurde et de l'inconnu, toutes les combinaisons ridicules et atroces. On reviendra bientôt à l'intérêt vrai, à l'intérêt de tous les temps et de tous les âges, à l'intérêt de cœur, et l'on obtiendra encore de brillants et légitimes succès.“

— „Très-bien; mais qui fera ces bons ouvrages? de qui les espérez-vous?“

— „De ces mêmes auteurs que vous blâmez aujourd'hui. A

peine sortis de l'adolescence, ils cèdent à l'entraînement de l'exemple. Disciples ardents de l'école nouvelle, il s'abandonnent à toute la fougue de la jeunesse et des passions; enthousiastes de la liberté illimitée dont ils abusent, ils courent et bondissent à travers champs, comme de jeunes chevaux échappés et sans frein. Mais bientôt ils s'attacheront à la société par de doux liens; devenus époux et pères, ils comprendront ce qu'ils feignent d'ignorer ou ce qu'ils ignorent en effet; ils ne voudront pas exposer leur jeune épouse à rougir en voyant des scènes qu'ils n'oseraient avouer en face de l'innocence. Cédant alors à l'irrésistible ascendant de la raison, ils ne composeront plus que des ouvrages admis par les convenances, et maudiront eux-mêmes la route dangereuse qu'ils ont parcourue d'abord, et les précipices par lesquels ils ont passé."

G. de PIXÉRÉCOURT.

LES VICES A LA MODE.

J'avoue qu'en commençant ce chapitre, je suis embarrassé par le titre même. Qu'est-ce qu'un vice? En physique, autant que je puis me le figurer, c'est l'absence ou la défectuosité d'une partie qui altère ou paralyse le tout. Ma définition peut être inexacte, mais je la crois suffisante. Eh bien! nous voyons des machines humaines qui, loin d'être altérées ou paralysées par des vices, leur doivent leur position, leur équilibre, leur usage: ma définition est donc mauvaise: en voici une autre: le vice est le complément de l'homme.

Qui ne sent d'abord ce que ma phrase a de conforme à ce que nous observons tous les jours? On ne peut pas dire précisément qu'il y ait des vices à la mode, comme la barbe pointue, les chapeaux gris, et le patriotisme; ils le seraient plutôt comme ces flanelles de santé que personne ne montre, mais que tout le monde porte.

Le premier, à mon sens, celui qui organise ou désorganise tout, c'est, non pas l'orgueil, comme l'a dit Victor Hugo, c'est *l'importance*, que ne pouvait attaquer le poète: l'aigle, du haut de l'air, ne discerne pas les fractions, il embrasse tout en grand: c'est *l'importance*, nuance presque imperceptible pour qui ne peut pas analyser, mais colosse pour qui voit tout, parce qu'il veut tout voir.

De là, envie des distinctions, comme l'uniforme de l'ordre public, ou le petit chapeau à la grand homme; de là, la manie des décorations, manie qui s'est étendue jusqu'à la croix de juillet.

Pourquoi le théâtre tombe-t-il? Parce qu'il n'est plus de bon ton d'être touché: parce que c'est reconnaître une supériorité; parce qu'enfin attendrir, c'est commander; l'émotion est une obéissance.

Il faut voir de quelle hauteur les célébrités se jugent! A quels diminutifs on accole les plus vastes conceptions! On détrône une gloire aussi lestement qu'un roi: il n'y a plus de prestiges pour les royautés, y compris celle de l'intelligence.

Notez qu'avec tout ce dédain des sommités, il faut tenir par quelque chose à l'un de nos grands hommes, qui, par cela même, devient pour nous le seul homme de talent: de là, ces mauvais vers adressés par des étudiants en médicine ou en droit, à Béranger, à Lamartine, à Victor Hugo, à Delavigne, pour y gagner une de ces lettres stéréotypes qu'on puisse montrer à ceux qui ne connaissent personne. Dans un ordre un peu plus élevé, on se redresse en disant comme d'un intime: Victor m'a dit... Casimir assure... Lamartine m'a écrit...

Les grandes nations ont de l'orgueil: la France n'a que de l'importance: quand chaque citoyen consent à s'effacer pour n'être qu'un dans le nombre, la masse est forte: mais quand tout individu veut renfermer la nation en lui-même, il n'y a plus d'ensemble: ce n'est plus une armée de soldats, c'est une cohue de caporaux.

Et voyez cependant comme si la vanité se punissait par le dédain, quand les intelligences ordinairement humbles servantes du public ont-elles montré plus d'insolence? quand avons-nous vu le talent plus impertinent? quel siècle enfin a été traité avec plus de nonchalance?

Il n'y a pas d'opposition qui n'ait pour but le ministère; il n'y a pas de conspiration contre le pouvoir, qui n'ait pour but le pouvoir; la liberté, l'honneur national, etc., etc., etc., sont des roues que l'on met à son char; il faut toujours prendre de bonnes roues pour ne pas verser en route.

A tout cela qu'oppose le public? il rit, il répète les épigrammes spirituelles de Figaro. Mais nous ne sommes plus au temps où une épigramme tuait, où l'on ne se relevait pas d'un vers de Boileau ou d'un bon mot de Rivarol. Maintenant cela fait vivre: c'est un levier comme un autre; on met le pied là-dessus, et on s'élève!

Quand on examine de sang-froid les bases d'après lesquelles on juge, je suis surpris qu'un homme qui a quinze cents livres de rente s'occupe sérieusement de l'opinion des autres. Y a-t-il une estime que vous consentiez à recevoir par la petite poste, sans être affranchie?

Le mépris, ou autrement dit le ridicule politique, est un dédommagement que les puissants laissent aux faibles: arme assez semblable à la batte d'Arlequin; il s'en sert avec vigueur, il en frappe avec force; mais les coups font du bruit et peu de mal: celui que l'on assomme ne s'en aperçoit pas.

L'estime est la petite monnaie de la gloire: c'est l'indemnité des sots.

Il n'est pas bien prouvé que l'on soit esclave sous le despotisme, et libre sous la liberté.

L'opinion politique n'est qu'un esclavage de mots. Une grande erreur est de croire qu'il y a un but à quelque chose. L'arène politique est comme le cirque de Franconi, où les chevaux dévorent des lieues sans changer de place: les peuples aussi croient arpenter beaucoup de chemin, ils font le manège.

Aujourd'hui c'est de liberté surtout que l'on est amoureux, amoureux peut-être comme un homme qui a vu le portrait d'une belle femme sur une bonbonnière. Grâce touchante! beaux yeux! formes divines! voilà l'imagination qui fermente. On anime cette insensible figure: jugez alors de la passion pour celle qui est vivante! on l'aime d'autant plus qu'on ne la connaît pas. Alors sacrifices, voyages, rien ne coûtera pour l'obtenir; on la cherchera, fût-ce au bout du monde; et, quand on aura réussi à la trouver, que verra-t-on? une femme qui a été belle, il y a long-temps, quand la boîte appartenait au père du possesseur actuel, mais qui maintenant n'offre plus qu'une ombre d'elle-même,

sans grâce, sans forme enfin! ce n'est plus une divinité, c'est un être méconnaissable, mentant impudemment au portrait, dont quelques lignes à-peine serpentent dans la figure de sa petite-fille.

Quand la liberté manque, on la comprend; quand elle y est, on n'y est plus: c'est que rien ne peut être bien; l'opposition sera toujours brillante, parce qu'elle se fonde sur ce qui n'est pas. Quand sa chimère se réalise, elle subit le sort des choses qui sont, elle est mauvaise.

Et voilà pourtant pourquoi l'on se déteste! pourquoi un peuple entier se soulève, se bat comme une armée, et meurt comme un seul homme! Voilà pourquoi le 28 juillet j'ai manqué d'avoir une opinion!

Il y a des hommes qui croient avoir une opinion.

Bonne nation! qui prépare avec sa substance un repas dont elle ne goûtera jamais. Peu importent les principes! les contributions sont un fleuve, on ne veut pas le tarir, on cherche seulement à détourner son cours pour en arroser ses propriétés.

Après viendrait, si je ne me trompe, *l'inconséquence:* c'est-à-dire que souvent le bon sens populaire ne comprendrait pas la liaison entre les prémisses et la conséquence: mais nous proclamerons hautement que personne de nous n'a ce défaut-là.

Je connais une dame fort respectable qui a refusé sa fille à deux prétendants: le premier fréquentait le café; par conséquent c'était un joueur, un prodigue, etc.: le second... ah! le second! elle l'avait vu nombre de fois faire l'aumône (je ne suis pas certain qu'il crût être vu): deux actes bien différents! Mais tous deux annoncent de la générosité, de l'abandon, penchants incompatibles avec l'esprit de conduite! La blâmerai-je? elle était mère! elle voulait le bonheur de sa fille, c'est-à-dire sa fortune: pourtant elle avait moins de répugnance pour le second: elle eût été flattée qu'on l'eût pris pour son fils, mais elle ne pouvait l'accepter pour gendre.

Ce n'est pas une *inconséquence* que la méthode dont on procède dans les choses d'ordre éternel. Il fut un temps où tout crime, toute vertu, étaient confinés dans leur catégorie sans que la pensée humaine se permît d'empiéter sur leurs limites

respectives; nous avons, dieu merci, changé tout cela, comme dit Molière: dans un moment où l'on a besoin d'une provision de fidélités, la trahison, entre autres, a subi les métamorphoses les plus originales: jadis il n'en existait que d'une sorte: le mépris était pour toutes: depuis une quinzaine d'années il n'a guère été permis de trahir que les Bourbons.

Nous avons perdu les deux véhicules des grandes choses, l'amour et la religion: la religion que l'amour aurait pu remplacer, s'il n'était pas mort avec elle! Qui donc, de nos jours, incendiera une maison pour enlever sa maîtresse? Je sais que le code pénal a prévu ce genre d'héroïsme: c'est, sans aucun doute, cela qui l'a tué! Mais, du moins, une femme qu'on aime est un Dieu: elle a son temple, son culte, ses martyrs! on peut mourir pour son nom! on peut réaliser pour elle la chimère de cet amour désintéressé qu'avait rêvé l'ame niaise de Fénélon. Avec l'amour et la foi s'est enfuie la morale, guide des actions des hommes, appuyé sur une base divine! On n'a gardé que la loi naturelle, loi de ceux qui n'en veulent aucune, et qui souffre tout ce qu'elle défend. Jadis les principes de morale menaient à la politique: cette dernière n'en était que le corollaire. Maintenant elle est un principe. La morale n'admet rien qui ne soit soumis à de hautes règles: la politique se trace à elle-même sa règle définitive; la politique, maladie bizarre qui ne laisse voir qu'une seule teinte à ceux qui en sont atteints, comme on voit tout en jaune quand on a la jaunisse.

La plupart des belles choses politiques ne sont pas bien loin d'être des crimes.

Vous riez? de grâce, un mot: vous louez Ariste, et vous l'élevez haut! Pourquoi? Il a arrêté la voiture du ministre, et, sans la garde nationale, il l'eût accroché au réverbère: c'est fort bien! il y a là dévouement et courage: mais la scène change: d'autres acteurs y montent: enfin, puisqu'il faut parler net, votre oncle envahit le numéro cent un de la rue de Grenelle: un carliste, je suppose, l'attend à sa porte: il le suit, ameute quelques-uns de ses amis, et arrête la voiture du ministre: on descend une lanterne, et votre oncle est pendu! vous vous écriez:

Le carliste est un scélérat! Eh bien! qui diable vous dit que non?

L'ingratitude est un vice qu'on assure être inhérent à l'espèce humaine: quant à moi, je n'en vois nulle part. Un préfet de police qui tombe perd-il ses amis? non! l'homme politique se corrobore par sa chute: il entre dans l'opposition pour devenir ministre! ses amis lui restent.

Je crois inutile de parler de l'*hypocrisie!* il n'y en a plus: ce député libéral qui lance un coup de fouet au pauvre charretier, dont la voiture retarde l'élan de son boquey démocratique, n'est pas un hypocrite; il a parfaitement compris le système d'égalité qui lui soufflait de si belles phrases; il n'y a plus d'hypocrisie, vous dis-je: il n'y en a plus. Ceux qui allaient à la messe sous Charles X, voilà des hypocrites; où voyez-vous à-présent qu'on aille à la messe? Vous parle-t-on, aux tribunaux, de la religion, des outrages au culte, du droit divin? Ah oui! les grandes journées, la souveraineté populaire, le roi populaire, vous n'entendez que cela: les magistrats ne sont pas tous inamovibles; il n'y a plus de jésuites, il y a des patriotes.

Les sentiments élevés sont fort utiles; ils permettent les actions basses. Défiez-vous toujours d'un homme qui aime la vertu: il y a tout à parier que c'est un amour malheureux!

Laissant de côté une multitude de petits vices plus ou moins recommandables, nous en viendrons au plus important, au seul enfin devant qui s'effacent tous les autres; l'*adultère!* Et d'abord, qui me dira s'il est un bienfait ou un fléau? L'adultère est-il la plaie ou le remède de la société? Ce n'est pas à nous qu'il convient de trancher cette question, c'est aux dames seulement qui savent à quoi s'en tenir sur elle.

Un homme marié ne commet pas précisément un adultère, ce n'est qu'une infidélité.

Celui qui a eu pour maîtresse une femme mariée, est un niais ou un philosophe s'il se marie.

Il y a des femmes vertueuses, qui ne voudraient pas, *pour tout au monde*, tromper leur mari sans une cause bien légitime. Voilà qu'un jour elles ont trouvé une cause plus que suffisante: à-peine si elle aurait dû passer pour un prétexte.



On a mille manières d'endormir les soupçons, ou comme on dit, d'*enfoncer* un mari: ou l'on devient froide, et alors il dit à l'amant lui-même: Il n'y a pas moyen d'émouvoir ma femme, elle est trop froide; ou bien on l'accable de caresses, et il dit à l'amant lui-même: Il n'y a pas moyen de séduire ma femme, elle m'aime trop.

D'autres fois, on confie à l'époux toutes les déclarations que l'on reçoit; les deux moitiés en rient avec une malice délicieuse; que de plaisanteries charmantes sur les prétentions des sots! C'est un feu roulant d'esprit et d'épigrammes; un mois après, vous lisez dans le journal un duel à mort entre le mari et un jeune homme de qui madame n'avait jamais dit avoir reçu une déclaration.

C'est presque toujours le mari qui présente l'amant, et ce n'est que par égard pour lui que l'on consent à le recevoir.

On a été jeune, on a eu des maîtresses, et l'on a plus d'une fois empiété sur les possessions du voisin, de l'ami, ou du maître; on s'est rendu complice de ces tours qu'on n'oublie jamais; on a serré la main, pressé le pied d'une jeune personne, en présence de père et mère, on a même ravi un baiser, et tout cela de part et d'autre avec un sang-froid immobile. Eh bien! on se marie; comme certaines gens on n'a rien appris, mais on a tout oublié. Ce qui abusa pères, mères et maris, nous abuse, et nous disons à qui veut bien l'entendre: „Écoutez: vous me connaissez, je ne suis pas plus niais qu'un autre, j'ai passé par bien „des aventures, enfin, je connais les femmes; mais la mienne, „voyez-vous! ah! la mienne! en vérité, j'ai plus de bonheur „que je n'en méritais; il n'y avait qu'une femme comme la „mienne, je l'ai trouvée! je suis le seul de tous mes amis... „car pour les autres...“ Vous savez pourtant le sort de tous nos amis.

Les grisettes prennent pour amant l'homme qui leur plaît; les dames comme il faut celui qui plaît aux autres.

Il y a quelque chose qu'un homme méprise plus que la femme qu'il a possédée: c'est celle qu'il n'a pu avoir.

Plus une femme donne de gages d'amour, et plus on doute d'elle.

il faut maintenant à une femme, pour être vertueuse, autant de force qu'il en fallait à Ninon pour être galante. Une femme vertueuse, c'est un esprit fort : celle-là est capable de tout, même d'un crime ; c'est à se mettre à genoux devant.

On ne croit plus aux femmes, elles chez qui la vérité possède encore le seul asile qui lui reste. L'homme qui n'a plus de foi en elles est malheureux comme l'athée ; il n'a ni Dieu, ni espérance.

De tous les êtres créés, la femme est celui qui a le moins d'égoïsme : elle n'en a plus quand elle aime ; son *moi*, c'est *lui*.

En général elles sacrifient l'honneur à la vanité. La seule personne à qui une femme veuille cacher qu'elle a un amant, c'est son mari ! et de mémoire d'homme on ne trouve pas que le public ait trahi le secret. Cependant je connais une dame qui ne tient qu'à une chose, c'est que son mari le sache.

Et vous qui, déplorant seul une coquetterie précoce, suivez des yeux et des pas les discours, les gestes et jusques aux lèvres des jeunes gens qui environnent votre fille, n'accusez que vous de vos tourments et de vos craintes. A quoi bon ces leçons de vanité ? Pourquoi lui donner des arts d'agrément ? Elle n'aura pas de dot ! qu'elle apprenne le ménage et à ravauder vos bas ! Pourquoi cette jouissance paternelle, quand la flatterie ou l'envie de faire de l'esprit érigeaient en création accomplie votre création assez vulgaire ? Pourquoi ces lectures d'aventures scabreuses où l'indécence est voilée avec tant d'adresse que l'auditeur n'a pas même le plaisir de la deviner ? Pourquoi ces bons mots sur les maris, mari vous-même ? Pensez-vous que l'on puisse impunément couler dans une oreille chaste ces maximes dangereuses, palpitantes sous une poésie enchanteresse ? Il n'y a pas de danger, dites-vous ; voyez, à-peine m'accorde-t-elle, quand je lis, la plus légère attention ? Elle regarde une fleur qu'elle tient à la main, ou un jeune homme. — C'est vrai... — Elle ne rougit pas !.. — Insensé ! est-ce qu'une femme rougit ? autrefois elle ne rougissait pas en vous entendant ; elle ne comprenait rien : aujourd'hui elle ne rougit pas ; elle comprend tout. La transition fut rapide ; elle échappa à votre pénétration : un demi-mot, un

sourire, un regard d'homme, innocent peut-être, lui
appris : on ne parle que d'amour chez vous ; on ne ch
l'amour ; on ne fait que l'amour : elle fera l'amour. V
entrepris son éducation ; un autre l'achève. La nature d
petites filles les meilleures dispositions : vous l'avez ins
théorie ; un autre se chargera de la pratique. Il faut bie
ait un amant, puisque vous en avez octroyé à toutes vos

On m'objectera sans-doute que ces mœurs n'appa
pas à toutes les espèces de société : il est vrai que je
sieurs sortes de société : quant aux mœurs, je n'en co
d'autres.

J. LESGUIL

RÉPONSE

DE SIR W

SES LECTEU

DE L'ÉD

est parti pour
nous lais
pour nous
souvenir, pou
des *Méditati*
, je me
une marqu
malheurs,
votre intenti
réponse à s
et comm
épargner les
quatre cen
exemplair
même. Mil

Mâcon, 6 m

RÉPONSE

AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

M. de Lamartine est parti pour l'Orient; avant de quitter la France, il a bien voulu nous laisser un nouveau témoignage de son affectueuse amitié pour nous. Nous sommes trop flatté, trop fier d'un pareil souvenir, pour ne pas reproduire ici la lettre dont le chantre des *Méditations* a accompagné son Épître.

„Mon cher Ladvocat, je me croyais quitte, mais puisque „vous désirez encore une marque de sympathie bien sincère „chez moi pour vos malheurs, voici quelques nouveaux vers „faits ces jours-ci à votre intention. C'est une Épître familière „à Walter Scott, en réponse à ses adieux à ses lecteurs.

„Mandez-moi quand et comment vous voulez que je vous „l'envoie pour vous épargner les frais.

„Cela a environ quatre cents vers. Faites-m'en, je vous „prie, tirer quelques exemplaires séparément pour les envoyer „à Walter Scott lui-même. Mille amitiés.

„LAMARTINE.

„Saint-Point près Mâcon, 6 mai 1832."

Les adieux de Walter Scott qui ont servi de texte aux inspirations de M. de Lamartine, inspirations que la modestie seule de l'auteur a pu revêtir du titre d'*Épître familière;* ces adieux sont à la fois courts et touchants; nos lecteurs nous permettront, sans-doute, de leur présenter une traduction exacte de ce morceau qui devient, pour ainsi dire, le préambule indispensable, la préface naturelle de la réponse au romancier anglais.

Au poème que M. de Lamartine a composé pour nous, nous croyons aussi devoir joindre les adieux adressés par lui à l'académie de Marseille; certain que nous sommes, que nos lecteurs nous sauront d'autant plus de gré d'avoir réuni ces deux chefs-d'œuvre dans le livre des Cent-et-Un, que ce sont les derniers accents que le barde aura fait entendre, pour bien long-temps peut-être, sur les côtes de France.

ADIEUX
DE SIR WALTER SCOTT A SES LECTEURS.

Abbostfort, septembre 1831.

„Voici probablement les derniers contes que l'auteur sou„mettra au jugement du public. Ses lecteurs le savent; il est „sur le point de s'embarquer pour des côtes étrangères. Le „roi son maître a bien voulu désigner le navire qui doit le „déposer en des climats lointains. Là, l'auteur de *Waverley* „rétablira sa santé chancelante, puis il reviendra dans son pays „natal pour y achever doucement ses jours. En se livrant „aujourd'hui à ses travaux ordinaires, le vase, suivant l'expression „pittoresque de l'Écriture, se fût peut-être, hélas! brisé à la „fontaine. L'homme à qui fut départie une large part du bien „le plus précieux ici-bas, doit-il se plaindre que le couchant „de sa vie soit obscurci de nuages et d'orages? Non, il s'est „résigné à payer cette dette inévitable de l'humanité. De ses „amis, de ceux qui eussent sympathisé à ses souffrances, beau„coup ne sont plus, et les autres s'attendent à trouver dans „l'homme dont le pélerinage fut semé de quelques fleurs, l'exemple „de la patience et de la fermeté.

„L'auteur de *Waverley* n'a pas d'expression pour peindre „au public sa gratitude. Mais peut-être lui sera-t-il permis „d'espérer que l'esprit, chez lui, n'a pas vieilli plus vite que „l'enveloppe, et qu'il pourra réclamer encore l'indulgence de „ses amis, sinon pour des compositions de son ancien genre, au „moins pour des essais dans toute autre branche de littérature. „Puisse-t-il ne pas donner lieu à ce reproche que:

„Trop long-temps le vieillard est resté sur la scène.“

RÉPONSE
AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT A SES LECTEURS.

ÉPITRE FAMILIÈRE.

Au premier mille, hélas! de mon pélerinage,
Temps où le cœur tout neuf voit tout à son image,
Où l'ame de seize ans, vierge de passions,
Demande à l'univers ses mille émotions,
Le soir d'un jour de fête, au golfe de Venise,
Seul, errant sans objet dans ma barque indécise,
Je suivais, mais de loin, sur la mer, un bateau
Dont les concerts flottants se répandaient sur l'eau;
Voguant de cap en cap, nageant de crique en crique,
La barque balançant sa brise de musique,
Élevait, abaissait, modulait ses accords
Que l'onde palpitante emportait à ses bords,
Et selon que la plage était sourde ou sonore,
Mourait comme un soupir des mers qui s'évapore,
Ou dans les antres creux réveillant mille échos
Élançait jusqu'au ciel la fanfare des flots;
Et moi, penché sur l'onde, et l'oreille tendue,
Retenant sur les flots la rame suspendue,
Je frémissais de perdre un seul de ces accents,
Et le vent d'harmonie enivrait tous mes sens.

C'était un couple heureux d'amants unis la veille,
Promenant leur bonheur à l'heure où tout sommeille,
Et, pour mieux enchanter leurs fortunés moments,
Respirant l'air du golfe au son des instruments.
La fiancée en jouant avec l'écume blanche
Qui de l'étroit esquif venait laver la hanche,
De son doigt dans la mer laissa tomber l'anneau,
Et pour le ressaisir son corps penché sur l'eau
Fit incliner le bord sous la vague qu'il rase;
La vague, comme une eau qui surmonte le vase,
Les couvrit: un seul cri retentit jusqu'au bord:
Tout était joie et chant, tout fut silence et mort.

Eh bien! ce que mon cœur éprouva dans cette heure
Où le chant s'engloutit dans l'humide demeure,
Je l'éprouve aujourd'hui, chantre mélodieux,
Aujourd'hui que j'entends les suprêmes adieux
De cette chère voix pendant quinze ans suivie.
Voluptueux oubli des peines de la vie,
Musique de l'esprit, brise des temps passés,
Dont nos soucis dormants étaient si bien bercés!
Heures de solitude et de mélancolie,
Heures des nuits sans fin que le sommeil oublie,
Heures de triste attente, hélas! qu'il faut tromper,
Heures à la main vide et qu'il faut occuper,
Fantômes de l'esprit que l'ennui fait éclore,
Vides de la pensée où le cœur se dévore!
Le conteur a fini: vous n'aurez plus sa voix,
Et le temps va sur nous peser de tout son poids.

Ainsi tout a son terme, et tout cesse, et tout s'use.
A ce terrible aveu notre esprit se refuse,
Nous croyons en tournant les feuillets de nos jours
Que les pages sans fin en tourneront toujours;
Nous croyons que cet arbre au dôme frais et sombre,
Dont nos jeunes amours cherchent la mousse et l'ombre,

Sous ses rideaux tendus doit éternellement
Balancer le zéphyr sur le front de l'amant;
Nous croyons que ce flot qui court, murmure et brille,
Et du bateau bercé caresse en paix la quille,
Doit à jamais briller, murmurer et flotter,
Et sur sa molle écume à jamais nous porter;
Nous croyons que le livre où notre ame se plonge
Et comme en un sommeil nage de songe en songe,
Doit dérouler sans fin cette prose ou ces vers,
Horizons enchantés d'un magique univers:
Mensonges de l'esprit, illusion et ruse
Dont pour nous retenir ici-bas la vie use!
Hélas! tout finit vite: encore un peu de temps,
L'arbre s'effeuille, et sèche, et jaunit le printemps,
La vague arrive en poudre à son dernier rivage,
L'ame à l'ennui le livre à sa dernière page.

Mais pourquoi donc le tien se ferme-t-il avant
Que la mort ait fermé ton poème vivant,
Homère de l'histoire à l'immense Odyssée,
Qui, répandant si loin ta féconde pensée,
Soulèves les vieux jours, leur rends l'ame et le corps,
Comme l'ombre d'un Dieu qui ranime les morts?
Ta fibre est plus savante et n'est pas moins sonore.
Tes jours n'ont pas atteint l'heure qui décolore,
Ton front n'a pas encor perdu ses cheveux gris,
Couronne dont la muse, orne ses favoris,
Où, comme dans les pins de ta Calédonie
La brise des vieux jours est pleine d'harmonie.
Mais, hélas! le poète est homme par les sens,
Homme par la douleur! Tu le dis, tu le sens;
L'argile périssable où tant d'ame palpite,
Se façonne plus belle et se brise plus vite;
Le nectar est divin, mais le vase est mortel;
C'est un Dieu dont le poids doit écraser l'autel,
C'est un souffle trop plein du soir ou de l'aurore

Qui fait chanter le vent dans un roseau sonore,
Mais qui, brisé du son, le jette au bord de l'eau
Comme un chaume séché battu sous le fléau!
O néant! ô nature! ô faiblesse suprême!
Humiliation pour notre grandeur même!
Main pesante dont Dieu nous courbe incessamment
Pour nous prouver sa force et notre abaissement,
Pour nous dire et redire à jamais qui nous sommes,
Et pour nous écraser sous ce honteux nom d'hommes!

Je ne m'étonne pas que le bronze et l'airain
Cèdent leur vie au temps et fondent sous sa main,
Que les murs de granit, les colosses de pierre
De Thèbe et de Memphis fassent de la poussière,
Que Babylone rampe au niveau des déserts,
Que le roc de Calpé descende au choc des mers,
Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
Écorcent jour à jour le tronc des pyramides:
Des hommes et des jours ouvrages imparfaits,
Le temps peut les ronger, c'est lui qui les a faits;
Leur dégradation n'est pas une ruine,
Et Dieu les aime autant en sable qu'en colline;
Mais qu'un esprit divin, souffle immatériel
Qui jaillit de Dieu seul comme l'éclair du ciel,
Que le temps n'a point fait, que nul climat n'altère,
Qui ne doit rien au feu, rien à l'onde, à la terre,
Qui, plus il a compté de soleils et de jours,
Plus il se sent d'élan pour s'élancer toujours,
Plus il sent, au torrent de force qui l'enivre,
Qu'avoir vécu pour l'homme est sa raison de vivre;
Qui colore le monde en le réfléchissant;
Dont la pensée est l'être, et qui crée en pensant;
Qui, donnant à son œuvre un rayon de sa flamme,
Fait tout sortir de rien, et vivre de son âme,
Enfante avec un mot comme fit Jéhova,
Se voit dans ce qu'il fait, s'applaudit, et dit: Va!

N'a ni soir, ni matin, mais chaque jour s'éveille
Aussi jeune, aussi neuf, aussi Dieu que la veille;
Que cet esprit captif dans les liens du corps
Sente en lui tout-à-coup défaillir ses ressorts,
Et, comme le mourant qui s'éteint mais qui pense,
Mesure à son cadran sa propre décadence,
Qu'il sente l'univers se dérober sous lui,
Levier divin qui sent manquer le point d'appui,
Aigle pris du vertige en son vol sur l'abîme,
Qui sent l'air s'affaisser sous son aile et s'abîme,
Ah! voilà le néant que je ne comprends pas!
Voilà la mort, plus mort que la mort d'ici-bas,
Voilà la véritable et complète ruine!
Auguste et saint débris devant qui je m'incline,
Voilà ce qui fait honte ou ce qui fait frémir,
Gémissement que Job oublia de gémir!

Ton esprit a porté le poids de ce problème;
Sain dans un corps infirme il se juge lui-même;
Tes organes vaincus parlent pour t'avertir;
Tu sens leur décadence, heureux de la sentir,
Heureux que la raison te prêtant sa lumière,
T'arrête avant la chute au bord de la carrière!
Eh bien! ne rougis pas au moment de t'asseoir;
Laisse un long crépuscule à l'éclat de ton soir;
Notre tâche commence et la tienne est finie:
C'est à nous maintenant d'embaumer ton génie.
Ah! si comme le tien mon génie était roi,
Si je pouvais d'un mot évoquer devant toi
Les fantômes divins dont ta plume féconde
Des héros, des amants a peuplé l'autre monde;
Les sites enchantés que ta main a décrits,
Paysages vivants dans la pensée écrits;
Les nobles sentiments s'élevant de tes pages
Comme autant de parfums des odorantes plages;
Et les hautes vertus que ton art fit germer,

Et les saints dévouements que ta voix fait aimer;
Dans un cadre où ta vie entrerait tout entière,
Je les ferais jaillir tous devant ta paupière,
Je les concentrerais dans un brillant miroir,
Et, dans un seul regard, ton œil pourrait te voir!
Semblables à ces feux, dans la nuit éternelle,
Qui viennent saluer la main qui les appelle,
Je les ferais passer rayonnants devant toi;
Vaste création qui saluerait son roi!
Je les réunirais en couronne choisie,
Dont chaque fleur serait amour et poésie,
Et je te forcerais, toi qui veux la quitter,
A respirer ta gloire avant de la jeter.

Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page;
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence;
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule;
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient ne te dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du Ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé.
Un Dieu descend toujours pour dénouer ton drame,
Toujours la Providence y veille et nous proclame
Cette justice occulte et ce divin ressort
Qui fait jouer le temps et gouverne le sort;
Dans les cent mille aspects de ta gloire infinie
C'est toujours la raison qui guide ton génie.

Ce n'est pas du désert le cheval indompté
Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté,
Et, comme le torrent tombant de cime en cime,
Précipitant son maître au trône ou dans l'abîme;
C'est le coursier de Job, fier, mais obéissant,
Faisant sonner du pied le sol retentissant,
Se fiant à ses flancs comme l'aigle à son aile,
Prêtant sa bouche au frein et son dos à la selle;
Puis, quand en quatre bonds le désert est franchi,
Jouant avec le mors que l'écume a blanchi,
Touchant sans le passer le but qu'on lui désigne,
Et sous la main qu'on tend courbant son cou de cygne.

Voilà l'homme, voilà le pontife immortel!
Pontife que Dieu fit pour parfumer l'autel,
Pour dérober au sphinx le mot de la nature,
Pour jeter son flambeau dans notre nuit obscure,
Et nous faire épeler, dans ses divins accents,
Ce grand livre du sort dont lui seul a le sens.

Aussi dans ton repos, que ton heureux navire
Soit poussé par l'Eurus, ou flatté du Zéphire,
Et, partout où la mer étend son vaste sein,
Flotte d'un ciel à l'autre aux deux bords du bassin;
Ou que ton char, longeant la crête des montagnes,
Porte en bas ton regard sur nos tièdes campagnes,
Partout où ton œil voit du pont de ton vaisseau
Le phare ou le clocher sortir du bleu de l'eau,
Ou le môle blanchi par les flots d'une plage
Étendre en mer un bras de ville ou de village;
Partout où ton regard voit au flanc des coteaux
Pyramider en noir les tours des vieux châteaux,
Ou flotter les vapeurs haleines de nos villes,
Ou des plus humbles toits le soir rougir les tuiles,
Tu peux dire, en ouvrant ton cœur à l'amitié;
Ici l'on essuierait la poudre de mon pié,
Ici dans quelque cœur mon ame s'est versée,

Car tout un siècle pense et vit de ta pensée.
Il ne t'a rien manqué pour égaler au front
Ces noms pour qui le temps n'a plus d'ombre et d'affront,
Ces noms majestueux que l'épopée élève
Comme une cime humaine au-dessus de la grève,
Que d'avoir concentré dans un seul monument
La puissance et l'effort de ton enfantement.
Mais tout homme a trop peu de jours pour sa pensée:
La main sèche sur l'œuvre à peine commencée;
Notre bras n'atteint pas aussi loin que notre œil;
Soyons donc indulgents même pour notre orgueil.
Les monuments complets ne sont pas œuvre d'hommes:
Un siècle les commence, un autre les consomme;
Encor ces grands témoins de notre humanité
Accusent sa faiblesse et sa brièveté;
Nous y portons chacun le sable avec la foule;
Qu'importe, quand plus tard notre Babel s'écroule,
D'avoir porté nous-même à ces longs monuments
L'humble brique cachée au sein des fondements,
Ou la pierre sculptée où notre vain nom vive?
Notre nom est néant, quelque part qu'on l'inscrive.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin:
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
Un tremblement de trône a secoué les rois,
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'ame est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir,
Mais poussant tour-à-tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme;
En vain le monde invoque un sauveur, un appui,
Le temps plus fort que nous nous entraîne sous lui:
Lorsque la mer est basse un enfant la gourmande,

Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
Regarde: citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.
C'en est fait: la parole a soufflé sur les mers;
Le chaos bout et couve un second univers;
Et pour le genre humain que le sceptre abandonne
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
Et passe sous la foudre et sous l'obscurité
Le tropique orageux d'une autre humanité.

Aussi jamais les flots où l'éclair se rallume
N'ont jeté vers le ciel plus de bruit et d'écume,
Dans leurs gouffres béants englouti plus de mâts,
Porté l'homme plus haut pour le lancer plus bas,
Noyé plus de fortune et sur plus de rivages
Poussé plus de débris et d'illustres naufrages:
Tous les royaumes veufs d'hommes-rois sont peuplés;
Ils échangent entre eux leurs maîtres exilés.
J'ai vu l'ombre des Stuarts, veuve du triple empire,
Mendier le soleil et l'air qu'elle respire,
L'héritier de l'Europe et de Napoléon,
Déshérité du monde et déchu de son nom,
De peur qu'un si grand nom qui seul tient une histoire
N'eût un trop frêle écho d'un si grand son de gloire.

Et toi-même en montant au sommet de tes tours
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Édimbourg couronner les ruines!...
Ah! lorsque, s'échappant des fentes d'un tombeau,
Cette tige germait sous un rayon plus beau,

Quand la France envoyant ses salves à l'Europe,
Annonçait son miracle aux flots de Parthénope,
Quand moi-même d'un vers pressé de le bénir
Sur un fils du destin j'invoquais l'avenir,
Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance
Le vent de la fortune, hélas! jouait d'avance,
Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air
Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,
Et qu'avant que l'enfant pût essuyer ses armes
Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes!
Des larmes? non, leur lyre a de plus nobles voix:
Ah! s'il échappe au trône écueil de tant de rois;
Si comme un nourrisson qu'on jette à la lionne
A la rude infortune à nourrir Dieu le donne,
Ce sort ne vaut-il pas les berceaux triomphants?
Toujours l'ombre d'un trône est fatale aux enfants;
Toujours des Tigellins l'haleine empoisonnée
Tue avant le printemps les germes de l'année.
Qu'il grandisse au soleil, à l'air libre, aux autans;
Qu'il lutte sans cuirasse avec l'esprit du temps;
De quelque nom qu'amour, haine, ou pitié le nomme,
Néant ou majesté, roi proscrit, qu'il soit homme!
D'un trône dévorant qu'il ne soit pas jaloux:
La puissance est au sort, nos vertus sont à nous.
Qu'il console à lui seul son errante famille:
Plus obscure est la nuit et plus l'étoile y brille!
Et, si comme un timide et faible passager
Que l'on jette à la mer à l'heure du danger,
La liberté prenait un enfant pour victime,
Le jette au gouffre ouvert pour refermer l'abîme,
Qu'il y tombe sans peur, qu'il y dorme innocent
De ce qu'un trône coûte à recrépir de sang;
Qu'il s'égale à son sort, au plus haut comme au pire;
Qu'il ne se pèse pas, enfant, contre un empire;
Qu'à l'humanité seule il résigne ses droits:
Jamais le sang du peuple a-t-il sacré les rois?

Mais adieu ; d'un cœur plein l'eau déborde, j'oublie
Que ta voile frissonne aux brises d'Italie,
Et t'enlève à la scène où s'agite le sort,
Comme l'aile du cygne à la vase du bord.
Vénérable vieillard, poursuis ton doux voyage ;
Que le vent du midi dérobe à chaque plage
L'air vital de ces mers que tu vas respirer ;
Que l'oranger s'effeuille afin de t'enivrer ;
Que dans chaque horizon ta paupière ravie
Boive avec la lumière une goutte de vie !
Si jamais sur ces mers dont le doux souvenir
M'émeut comme un coursier qu'un autre entend hennir,
Mon navire inconnu glissant sous peu de voile
Venait à rencontrer sous quelque heureuse étoile
Le dôme au triple pont qui berce ton repos,
Je jetterais de joie une autre bague aux flots ;
Mes yeux contempleraient ton large front d'Homère,
Palais des songes d'or, gouffre de la chimère,
Où tout l'Océan entre et bouillonne en entrant
Et d'où des flots sans fin sortent en murmurant,
Chaos où retentit ta parole profonde,
Et d'où tu fais jaillir les images du monde ;
J'inclinerais mon front sous ta puissante main
Qui de joie et de pleurs pétrit le genre humain ;
J'emporterais dans l'œil la rayonnante image
D'un de ces hommes-siècle et qui nomment un âge ;
Mes lèvres garderaient le sel de tes discours,
Et je séparerais ce jour de tous mes jours,
Comme au temps où d'en haut les célestes génies,
Prenant du voyageur les sandales bénies,
Marchaient dans nos sentiers ; les voyageurs pieux
Dont l'apparition avait frappé les yeux,
L'œil encore ébloui du sillon de lumière,
Marquaient du pied la place, y roulaient une pierre,
Pour conserver visible à leurs postérités
L'heure où l'homme de Dieu les avait visités.

HOMMAGE

A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'ame est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts!

Mais l'ame a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids?
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande;
Et cependant je pars et je reviens comme eux!
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire;
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'Océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux;
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde
Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas;
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas!
L'insensé! dit la foule. — Elle-même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu:
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu!

Adieu donc, mon vieux père, adieu mes sœurs chéries,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!!!
Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir,
Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
    L'heure qui doit nous réunir.

Et toi terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin!
Terre qui porte en toi la fortune du monde!
Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
    Ton phare d'immortalité!

Et toi Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
    Mon premier salut au retour!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01193 8654